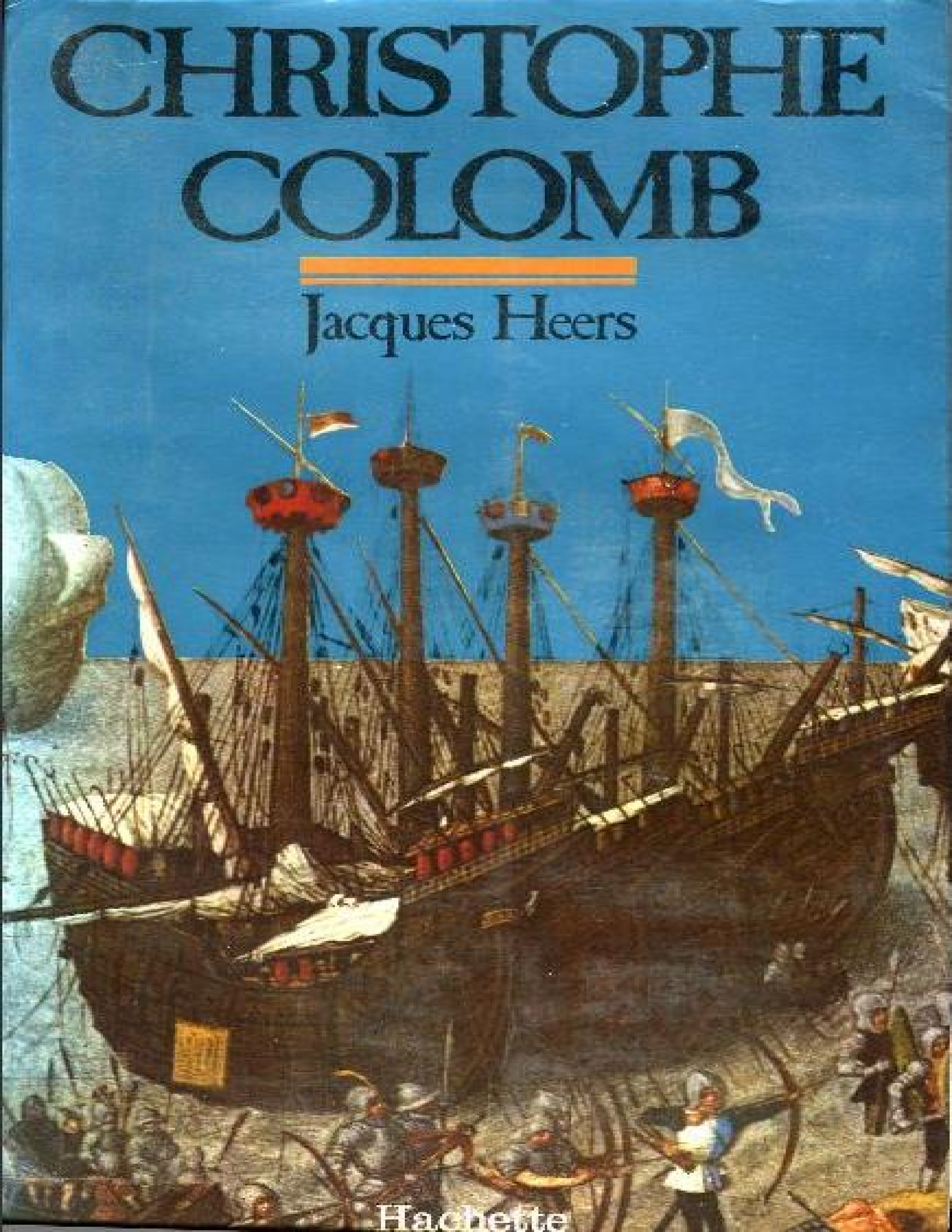

CHRISTOPHE
COLOMB
Jacques Heers
Hachette

Jacques Heers

Christophe Colomb

Hachette



AVANT-PROPOS

Christophe Colomb, bien sûr, n'est pas un mythe. De son vivant même, des centaines de textes de toutes sortes citent son nom sans ambiguïté et peu d'exploits furent célébrés avec autant d'enthousiasme que son premier voyage aux Indes occidentales ; la nouvelle courut, à travers toute l'Europe des curieux, des marins, des princes et des hommes de science comme une traînée de poudre. Les ailes de la renommée ont porté l'annonce de sa réussite et de son triomphe en quelques jours et la *Lettre*, d'une belle sobriété, où il conte son aventure fut certainement le premier succès d'imprimerie que connut un auteur sur le moment même : des éditions reprises à quelques semaines d'intervalle, des traductions en quatre langues au moins.

Que d'incertitudes pourtant ! Alors que nous situons très exactement les grands voyageurs de l'Antiquité, grecs ou romains, les géographes arabes, les missionnaires franciscains sur les routes de la Chine et, naturellement, Marco Polo dans l'empire mongol, alors que tous ces gens qui n'avaient exploré que des contrées déjà bien inventoriées et relativement connues – celles de l'Ancien Monde – le découvreur du Nouveau Monde, le véritable pionnier, lui, nous échappe. Les légendes l'emportent sur les assurances… Des pans entiers de sa vie, des mois, des années même n'ont pas d'histoire. Il faut, ou se résigner, ou meubler et donc inventer. Beaucoup ne s'en sont pas privés… Peu de héros ont suscité tant de controverses et d'affrontements entre érudits : sur ses origines et sa famille, sa

naissance et ses années d'apprentissage ; sur son mérite même. Italien ou Catalan ? Juif converti ? Portugais ? Fils d'un noble castillan qui n'ose pas dire son nom ? Plagiaire et voleur de secret ?

Et tout ceci s'explique assez bien : Colomb n'est pas un « personnage historique ». Sur lui, on n'a écrit de biographie ou d'histoire élaborée qu'après coup… vingt ou trente ans plus tard… Des récits forcément embrumés. De lui, de sa propre main, nous n'avons que bien peu de lignes authentiques et parfaitement identifiées : quelques lettres, des quittances, les notes en marge de ses livres, ses signatures – de vrais cryptogrammes, aussi énigmatiques que l'homme lui-même. Le fameux *Journal* de bord de 1492 si souvent cité, traduit – bien ou mal –, scruté et commenté, ne nous parvient qu'à travers une version de seconde main, ici tronquée à l'excès, là agrémentée de commentaires souvent superflus. Et ainsi pour tous les moments de sa vie…

Déchiffrer les énigmes au prix de complaisances et d'acrobaties, est-ce vraiment le propre de l'historien ? Fallait-il écrire un autre livre pour faire, une fois de plus, rebondir les arguments et trancher d'une façon péremptoire ? Ou chercher une thèse plus originale encore que toutes les autres ? Mieux valait, me semble-t-il, laisser en place des flous et des mystères, qu'il serait vain de dissimuler ou d'éclairer de lumières trompeuses.

Mais ce qui m'a guidé bien davantage, est le souci de ne pas tout réduire à l'homme et à ses anecdotes : évoquer une grande figure du passé, c'est évidemment avant tout, parler de son temps. Il est bien vrai que, de ce point de vue, Christophe Colomb répond tout à fait à notre attente ; jamais un « génie », ni un extravagant, ni un révolté ou un incompris. Tout au

contraire : le héros de son époque et de sa société dans laquelle il s'intègre avec une étonnante aisance.

Évidemment un héros… Je l'espère, sans trop d'emphase, j'ai désiré écrire un livre en hommage à un homme et à ses travaux : des travaux qui ont étonné le monde pendant douze années. Deux attitudes m'ont alors paru bien regrettables et à proscrire de toute façon. Tout d'abord affirmer que l'homme ainsi lancé sur la mer n'aurait été qu'un exécutant sans grande originalité, tant les progrès des sciences et des techniques lui auraient ouvert la voie et facilité les choses. Sans les caravelles, leurs voilures et leurs gouvernails d'étambot, sans les instruments de mesure « pour faire le point », il n'aurait pas pu réussir. Tout ceci est parfaitement inexact et nous le savons très bien depuis longtemps.

Une autre façon, plus pernicieuse, de minimiser l'exploit est de rechercher un autre pionnier, pour montrer que Colomb ne fut pas le premier à aborder aux terres d'outre-Atlantique. Que d'efforts pour identifier ou simplement évoquer l'anonyme, le vrai découvreur, le pilote inconnu ou le pêcheur de baleines que la tempête aurait jeté sur une des côtes d'au-delà de l'océan ! Ce précurseur a-t-il jamais existé ? Cela changerait-il quoi que ce soit ? Colomb n'a pu le savoir que par de lointains ouï-dire et sans doute n'y a-t-il pas cru. « Voleur de cartes ? » Certainement pas. Mais tel est le destin des grands pionniers et Alexandre de Humboldt l'a fort bien dit ; il existe trois attitudes ordinaires face aux belles découvertes : douter de leur réalité, puis en dénier l'importance, enfin les attribuer à un autre.

I

LE PERSONNAGE DE COLOMB

Une galerie de portraits

« L'Amiral était un homme bien bâti, de stature plus élevée que la moyenne, au visage allongé, les joues bien marquées ; de corps ni mince ni trop fort. Il avait le nez fin et les yeux très clairs, son teint aussi bien clair, avec parfois une touche de rouge. Dans sa jeunesse, ses cheveux étaient très blonds, mais dès l'âge de 30 ans, ils devinrent blancs. Pour le boire et le manger, pour ses vêtements, il s'est toujours montré raisonnable et modeste. »

Fernando, son fils, continue longtemps sur ce ton : un portrait sans grand relief, passe-partout qui n'apporte absolument rien et reste, pour l'inspiration principale, dans la pure tradition des vies de héros ou de saints.

De fait, aucun de ses contemporains, écrivain ou peintre, ne s'est attardé à donner de Christophe Colomb un portrait quelque peu sincère. L'homme nous est parfaitement inconnu, hélas étranger ! Et chacun peut ainsi rêver à sa guise… Les images parvenues jusqu'à nous, œuvres littéraires de composition ou d'imagination plus que témoignages authentiques, toutes très tardives, furent forgées après la mort du héros, par des gens de plume qui, pour la plupart, ne l'avaient pas connu et sacrifiaient à un certain genre sans souci de dire vrai ; tous ces portraits sentent fortement l'artifice ou la

commande, presque toujours le désir d'exalter d'étonnantes vertus chez un homme appelé à de si hauts faits. D'autres s'en tiennent à une ligne générale très conventionnelle : de pures fadaises.

On imagine que ce genre hagiographique, qui devait connaître une grande fortune pendant des siècles, ne nous apporte rien de solide.

La lecture attentive de textes plus sérieux, contemporains eux, telles les relations des quatre grands voyages, nous laisse aussi désespérément sur notre faim. Colomb lui-même écrit vite, d'une manière abrupte ; tout occupé d'agir, il ne prend pas le temps de se contempler. Ce n'est pas dans ses manières. Ni non plus dans les intentions des rares compagnons qui ont parlé de leurs aventures là encore très vite, sans aucun souci de pittoresque et sans aucune complaisance pour l'historien à venir. Si bien que nous nous trouvons réduits à d'étranges acrobaties pour tenter de rassembler quelques signes dont, en toute sincérité, la fragilité fait plutôt sourire : des pétitions de bonne volonté pour de bien maigres résultats.

Paraphrasant et enjolivant, comme à l'ordinaire, le *Journal* du premier voyage, Las Casas nous offre une description de la première rencontre entre les Espagnols et les Indiens restée célèbre et toujours rapportée, jusque dans les manuels pour nos enfants de l'école primaire :

« Les Indiens qui se trouvaient là en grand nombre, restaient tout ébahis à regarder les Chrétiens, contemplant avec stupéfaction leurs barbes, leur blancheur de peau et leurs habits. Ils se dirigeaient vers ceux qui avaient de la barbe et, surtout, vers l'Amiral, se rendant compte que c'était lui le personnage le plus considérable, tant par l'éminence et par l'autorité de sa personne, que parce qu'il était vêtu d'écarlate. Ils touchaient de leurs doigts les barbes, s'émerveillaient de les

voir car ils n’en ont pas, et contemplaient avec beaucoup d’attention la blancheur des mains et des visages. L’Amiral et les siens, voyant leur innocence, les laissaient faire avec complaisance. »

Une très jolie scène de genre, idyllique, de pure invention évidemment, qui fait déjà penser à Jean-Jacques Rousseau ou à Bernardin de Saint-Pierre. L’image de Las Casas, en tout cas, contredit en quelques points celle de Fernando Colomb : l’Amiral est, ici, un homme qui se tient fort en avant, de grande prestance, la couleur écarlate, rouge vif, de ses habits ne répond pas tout à fait à la vertu de modestie si bien prônée par le fils. En tout état de cause, un récit si rapide n’autorisait certainement pas à représenter l’Amiral, comme l’a fait tel artiste espagnol des années 1550, sous les traits d’une sorte de potentat barbu, le poil et les cheveux d’un noir de jais, le visage grave, l’œil sévère, le corps richement vêtu, comme pour la représentation de quelque drame d’inspiration orientale ou pour une suite de rois mages, d’un très vaste manteau doublé d’hermine… et, de plus, portant en sautoir le collier de la Toison d’or. Nous voici bien loin de l’allure « moyenne », des cheveux blonds ou blancs de Fernando !

En l’absence totale du moindre indice, du moindre reflet d’authenticité, peintres et graveurs ont toujours trouvé, pour exercer leur imagination ou leur fantaisie, pour répondre aux commandes ou au goût de leur temps, ou encore à des intentions politiques plus sérieuses, un champ parfaitement vierge ; ils ont pu l’exploiter, parfois sans aucune retenue ni vergogne, et nous laissent une magnifique galerie de portraits !

Les responsables de l’exposition de Chicago, consacrée en 1893 à Christophe Colomb et à la découverte de l’Amérique, pouvaient ainsi offrir à leurs visiteurs 71 portraits, originaux ou copies ! Aucun ne se ressemblait bien sûr. Tous présentaient

quelques traits différents : teint clair ou foncé, olivâtre même ; type méditerranéen voire oriental, ou nordique dans la tradition des grands barbares ; visage ovale ou allongé, parfois même directement hérité du profil grec ; une étonnante collection de moustaches dont certaines faisaient bien penser à celles de nos ancêtres les Gaulois ; des barbes aussi, de toutes les formes et de toutes les couleurs ; sans parler des vêtements qui allaient de la robe du moine franciscain du couvent de La Rabida, aux costumes de cour les plus fantaisistes et les plus extravagants ; tous, bien sûr, parfaitement anachroniques.

Certes, quelques très rares dessins ou peintures sur chevalet ont davantage retenu l'attention par un certain parfum d'authenticité. Morison marque avec une certaine ingénuité bien sympathique, une grande tendresse pour un charmant tableau peint en 1520, par un artiste de Cordoue, Alejo Fernandez, pour la confrérie des marins, armateurs et pilotes de Séville ; c'est une *Nuestra Señora del Buen Aire* (*Notre-Dame du Bon Vent* ou, plutôt, *de la Bonne fortune*), qui représente une très jeune et souriante Madone, abritant sous les plis de son manteau plusieurs personnages agenouillés ; l'un de ces hommes, à gauche, serait Christophe Colomb. Hypothèse séduisante certes, mais elle ne s'appuie que sur l'idée que le peintre aurait connu, dans sa jeunesse, l'Amiral alors que celui-ci résidait à Cordoue. En 1520, cette rencontre remontait à au moins trente années et Colomb lui-même était mort depuis quinze ans…

Autre portrait souvent réputé « authentique » : celui qui aurait été peint dans les années 1530-1540, encore plus tard donc, pour l'évêque de Côme, Paolo Giovo. Ce prélat, humaniste et médecin, avait rassemblé toute une galerie de portraits d'hommes célèbres de son temps, décrits, par ailleurs dans son *Éloge des hommes illustres*, publié en 1551, où il parle

effectivement de Colomb. Mais le recueil des portraits de la galerie Giovo composé et illustré à cette époque, le *Musei Joviani Imagines*, qui comporte quatre gros volumes rassemblant 130 gravures sur bois, toutes commentées, donne pour l'Amiral un type physique et même un costume – la robe de franciscain – tout différents de la peinture sur chevalet que l'on présente aujourd'hui.

Faisant abstraction de tout ce bric-à-brac, l'historien qui refuse de se résigner, de laisser la place vide, peut certes s'appliquer à imaginer, ne serait-ce qu'à longs traits, sinon le portrait du héros lui-même, du moins celui de l'homme ordinaire du temps, à Gênes ou dans toute l'Italie du Nord ; tel auteur, souvent digne de foi, n'a pu résister à la tentation (c'est S.E. Morison toujours admirateur de son grand personnage), et nous le présente :

« … Élancé, bien bâti, les cheveux roux, la face rougeaude ponctuée de taches de rousseur, le nez fort et le visage long, les yeux bleus et les pommettes saillantes… » !

C'est prendre là de grandes responsabilités ; une telle puissance d'invention ou de généralisation, peut forcer l'admiration mais laisse tout de même quelque peu stupéfait.

Admettons, en toute modestie, que le type ethnique du « Génois du XVe siècle » reste pour nous, sinon un mystère total, du moins une abstraction bien perdue dans les brumes du passé. Un port méditerranéen qui avait reçu tant et tant de vagues d'immigrés, où se fondaient encore au fil des ans des hommes venus de l'outre-monts piémontais ou lombard, des cantons maritimes ou montagnards du district et des Rivières, tout de même, des gens de l'outre-mer, un tel creuset de peuples devait présenter, par les rues et dans tous les quartiers de la cité, des types humains fort divers.

Dès lors, comme pour tant d’autres personnages célèbres, chaque époque pouvait se forger sa propre image, ses propres décors et mises en scène. Les représentations de la découverte du Nouveau Monde, à travers le temps et les pays, font un peu penser à ces « reprises » sur les planches d’œuvres jamais oubliées, assurées toujours d’un bon succès, et remises au goût du jour, au prix d’adaptations plus ou moins libres, de lectures nouvelles : on change les décors et les costumes, on impose une teinte et une leçon nouvelles qui répondent aux préoccupations du moment ou qui contribuent à imposer une façon de voir et d’interpréter.

Outre cette belle collection de portraits, déjà riche de différences où l’invention se marque par le choix des attributs, nous pouvons ainsi contempler, au hasard des livres illustrés ou des grandes compositions picturales, les nombreux avatars de la légende colombienne.

Tout d’abord, au XVIe siècle et même plus tard, la Découverte et la Conversion : l’Amiral en costume de cour, justaucorps serré à la taille, grand chapeau, rubans et dentelles enjolivant tous ses habits, débarque sur une terre inconnue ; deux soldats l’accompagnent, l’arquebuse sur l’épaule ; d’autres plantent une croix ; un cacique – et c’est presque toujours, à en croire les légendes explicatives, le célèbre Guacanagari –, accompagné de quelques sauvages plus ou moins nus, lui apporte des présents d’or et d’argent : de magnifiques pièces d’orfèvrerie très ouvragées et sophistiquées, des coffrets, des coupes et des encensoirs, tout cela dans le plus pur style européen de l’époque. Ou bien, ce sont des scènes plus « politiques », telle l’arrestation de Colomb par le gouverneur Bobadilla : toujours de très larges coiffures, à plumes d’autruche, extravagantes, et des armures rutilantes ; la rencontre tout à fait courtoise de deux gentilshommes qui surveillent leur image de marque ;

seul, sur un roc, un palmier dressé met une note d'exotisme, très discrète.

Un peu plus tard semble-t-il, viennent les grandes compositions « naturalistes », peintures de sociétés primitives, dans le plus pur style un peu naïf déjà, bon enfant. C'est, par exemple, l'intérieur d'une case indigène : l'Espagnol, toujours enchapeauté, reposant dans un hamac tandis que s'affairent tout autour de lui, à toutes sortes de travaux, autour du feu surtout, hommes et femmes tout nus, exhibant de magnifiques musculatures.

Arrive ensuite la longue tradition des belles images romantiques où l'action se situe plus volontiers, cette fois, en Espagne, à la cour, pour la réception triomphale après le premier voyage, l'accueil des souverains et même… l'invitation à dîner ! Nous connaissons tous ces décors et les teintes générales de l'inspiration : un beau palais, avec de vastes salles, sur un fond de remparts et de tours crénelées, un peu de l'évocation du Moyen Âge, un peu de l'Afrique d'un Delacroix. Les scènes content de véritables triomphes : de vives couleurs, des oriflammes claquant au vent, de très longues robes aux riches fourrures, quelques touches, pas toujours très discrètes, d'orientalisme.

Enfin, s'est imposée, pendant longtemps aussi, la note quelque peu saint-sulpicienne d'un Colomb serviteur de la foi avant tout, le visage serein, les longs cheveux, tout cela idéalisé par les attitudes.

Toutes ces images, si disparates, si séduisantes parfois, qui ont embelli nos lectures d'enfance et nos premières leçons dans un temps où l'on enseignait encore l'histoire, n'ont jamais choqué personne. Alors que chaque empereur romain, ceux mêmes des derniers temps, personnages bien obscurs ou parfaitement inconnus parfois, nous offre *ne varietur*, ses traits

burinés dans le marbre et sa silhouette toute familière drapée dans la toge aux larges plis, notre héros « médiéval », lui, se prête à toutes sortes de complaisances et de sollicitations.

Ainsi, aucun témoignage contemporain n'impose sa marque raisonnable à nos rêves. Mais comment et pourquoi s'en étonner ? Certes, l'art du portrait, dans ces années 1500, connaissait une étonnante fortune : dans le métal ou le marbre dur depuis fort longtemps, pour les monnaies et les médailles, pour les gisants des tombeaux ; puis pour les petits tableaux sur chevalet, les grands diptyques et triptyques des sanctuaires et des chapelles, où le donateur, à genoux, prie aux pieds de la Vierge ou de son saint patron. Nous connaissons alors, avec quelques fortunes diverses et parfois quelques touches de fantaisie, les visages de nos princes français ou des grands chefs italiens, *condottieri*, lettrés et mécènes. Peut-être cet art du portrait s'est-il moins affirmé en Espagne et moins tôt ? Surtout, c'était là œuvre de cour, d'aristocrates tout au moins, capables de nourrir chez eux plusieurs artistes dans leur familiarité quotidienne ou de passer commande. Nous ne possédons même pas une galerie complète des doges de Venise et encore moins de ceux de Gênes. Quant aux capitaines, aux hommes d'Église pourtant puissants, aux magistrats des grandes cités, aux riches marchands, seules quelques images, mieux conservées que d'autres, par un heureux hasard, nous restituent leurs traits et pas toujours d'une façon très fidèle : plutôt des types idéalisés, stéréotypés que de véritables portraits. Nous citons des noms, nous nous attachons à suivre des fortunes, à définir des carrières et même des caractères sans voir les hommes.

Comment imaginer les circonstances, le moment favorable où Christophe Colomb si souvent errant, tant contesté, parfois laissé à l'écart des honneurs, abandonné par la Fortune et la

Renommée, aurait pu commander et retenir les travaux d'un peintre, artisan obscur même ? Certainement pas, en tout cas, dans les deux dernières années de sa vie, si sombres, semées d'embûches où, si l'argent ne lui manque pas, tout son temps se trouve pris par le souci de faire valoir des droits illusoires et de préserver les maigres fruits de grandes ambitions. Pas de portrait funéraire non plus, taillé dans le marbre du sépulcre : le découvreur de l'Amérique, le grand Amiral de la mer océane fut enseveli simplement chez les franciscains de Valladolid, puis chez les chartreux de Las Cuevas à Séville, puis dans la cathédrale de Santo Domingo ; bien plus tard, après l'indépendance de l'île on a pensé et cru ramener son corps en Espagne, mais son monument funéraire, dans la cathédrale de Séville abrite plutôt, semble-t-il, les restes de son fils Diego ; le gisant n'est ici qu'une œuvre d'invention, toute grandiloquente, évidemment sans aucune valeur documentaire.

Colomb et ses historiens

La personnalité même du héros, ses contours psychologiques restent tout aussi difficiles à définir et ses origines se perdent, elles aussi, dans le flou des incertitudes. L'homme ne peut se juger qu'à ses œuvres et la fameuse intimité de l'historien avec son sujet bute constamment sur quantité d'obstacles insurmontables. Nous n'avons ici ni journal intime, ni lettres familiales, ni correspondance régulière avec des amis, avec qui que ce soit : seulement des débris épars ; et pas davantage un livre ou un simple carnet de comptes, toujours si précieux, qui font pénétrer dans la maison et dans l'intimité de la vie quotidienne, et apportent tant de renseignements, futiles mais indispensables, sur mille aspects des travaux et des jours : un vide total, pour tous les moments de sa vie. Plusieurs dizaines de marchands toscans, vénitiens ou génois, certains bien modestes pourtant, nous sont infiniment plus accessibles et plus familiers que ce héros du Nouveau Monde.

Ni ses amis, ni ses proches n'ont laissé de témoignages un peu précis, en dehors de quelques chants de louange, de caractère bien ordinaire, bien général. Colomb, souvent solitaire, en tout cas très souvent absent, n'a pas volontiers éprouvé le besoin ou eu l'occasion de se confier longuement, de parler de ses aventures. Certains pensent que, par calcul ou par simple réserve, il laissait planer et sur ses origines et même sur ses explorations outre-Atlantique un doute ou un flou complices. On ne connaît, de ses proches capables de décrire ses exploits d'une façon un peu intéressante, que son ami Andrès Bernaldez, curé de l'une des paroisses de Séville qui, dans l'été 1496, dut recevoir ses confidences et un récit relativement

complet de l’expédition du printemps 1494, au large des côtes de Cuba. Mais Bernaldez, auteur ensuite de la célèbre *Historia de los Reyes Catòlicos*, s’attache volontiers à présenter de l’Amiral une image à la fois édifiante et dramatique, insistant souvent sur la force de caractère dans l’adversité et la ferveur de la conviction religieuse ; une image intéressante certes, mais brossée à très grands traits, sans beaucoup de nuances. De même pour Michele di Cuneo, un autre ami, homme de Savone dont la famille fut très liée avec le père de l’Amiral et qui tout naturellement se laisse emporter par le courant de sympathie.

Sa vie nous est « contée », c’est bien le mot, par personnes interposées, toutes sans doute très honorables, bien inspirées mais marquées forcément par leur milieu socioculturel, et tout autant, hélas !, par leurs propres intentions.

Les quatre auteurs qui nous livrent ainsi comme une bible de l’épopée colombienne ont tous connu l’Amiral et trois d’entre eux ont voyagé ou même vécu aux Indes occidentales.

Bartolomè de Las Casas s’impose par sa culture, sa détermination, sa connaissance évidente et son intérêt passionné pour le Nouveau Monde. Son père et son frère se trouvaient, en 1494, à l’Hispañola parmi les premiers colons emmenés dans l’île. Bartolomè fut le premier prêtre ordonné sur la terre d’Amérique, en 1510 ; d’abord gouverneur de la côte des Perles, puis, surtout et longtemps, évêque des Chiapas en Nouvelle Espagne, sur ces hauts plateaux aux confins du Guatemala, on sait avec quelle ardeur il se fit l’apôtre et le défenseur des Indiens, en Amérique même et à la cour d’Espagne. Mais son *Historia de las Indias*, commencée en 1527 ne fut en fait rédigée qu’après son retour en Espagne, entre 1550 et 1563 dans sa cellule du couvent de San Gregorio de Valladolid, encombrée de manuscrits, de cartes, de relations et de documents de toutes sortes. Cette *Historia*, travail forcément

de seconde main lorsqu'il parle des premiers temps de la découverte et de la colonisation, travail de compilateur parfois, et de plus œuvre d'un homme d'Église qui cherche à convaincre, se veut un livre d'intérêt très général, nourri de toutes sortes de réflexions. Les épisodes de la vie de Christophe Colomb, rapportés on s'en doute sans grande spontanéité, toujours commentés et même d'une façon acerbe, en tout cas sans indulgence, s'insèrent ainsi dans une perspective bien plus vaste. C'est là l'épopée d'une conquête et d'une conversion, non la *vie* d'un héros.

L'œuvre de Fernando Colomb, bien sûr, participe d'un tout autre genre. C'est une apologie et, presque, une hagiographie. Lui aussi, certes, fut un passionné du Nouveau Monde. Fils naturel de Christophe, il l'accompagna, à l'âge de douze ans, lors de son dernier voyage, le plus périlleux et le plus pénible de tous ; il vécut plus tard quelques mois à Santo Domingo. Grand voyageur en Europe, et plus encore grand collectionneur, il avait, à partir de 1525, rassemblé dans sa maison de Séville agrémentée, au bord du fleuve, d'un jardin planté d'arbres amenés d'Amérique, une extraordinaire bibliothèque riche de plus de dix mille volumes, léguée à sa mort, en 1539, à la cathédrale. Fernando est indiscutablement un érudit et un connaisseur, mais lui aussi écrit très tard, bien après les événements, dans les toutes dernières années de sa vie et son manuscrit n'émerge de l'inconnu que plus tard encore, en 1568. Il ne nous en reste d'ailleurs qu'une copie, en traduction italienne, publiée en 1571 à Venise, dont le titre interminable : *Historie… nelle quali…*, s'étend sur plusieurs lignes et dont l'authenticité même a parfois été mise en doute. De toute façon, on imagine aisément les intentions de ce fils si dévoué qui avait secondé, secouru son père dans des moments si difficiles. On comprend aussi que, héritier malgré tout, page du roi, officier

en diverses charges, anobli lui-même et resté très lié avec son frère Don Diego, le fils légitime, Fernando n'ait pas cherché à élucider et à décrire trop au long les origines forcément très modestes de ses aïeux.

Le livre de Pietro d'Angleria, ou d'Anghiera, Italien du Nord, humaniste curieux de tout, installé dès 1477 en Espagne, maître à l'université de Salamanque mais aussi guerrier contre les Maures à Grenade, inspire davantage confiance ; il vécut sans cesse près des souverains et de toutes les sources d'information, d'abord familier des grands nobles, puis, entré dans les ordres, nanti de plusieurs bénéfices, à Valladolid surtout. Il se trouvait à Barcelone, à la cour, lorsque les rois accueillirent Colomb au retour de son premier voyage et, dès 1494, bien plus tôt que tous les autres donc, il entreprend d'écrire une relation attentive de la Découverte. Cet *Orbo Novo*, ou du moins sa première partie, fut publié dès 1511 et traduit en anglais en 1555. Ce fut un grand succès et, sans aucun doute, un livre très consciencieux ; cependant, par tempérament ou pour des raisons que l'on voit mal, l'auteur témoigne face au personnage de l'Amiral d'une certaine réserve, en parle peu, ne cherche absolument pas à le placer en pleine lumière.

Reste enfin l'homme de guerre et de cour, le capitaine Oviedo – Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdès – qui fut le familier de l'Infant Don Juan avant d'aller combattre à Naples puis à partir de 1513, officier des douanes, vécut pendant plus de trente ans dans ce monde insulaire des Caraïbes. Cette étonnante expérience, jointe à celle – non négligeable pour nous – d'un bon marin, inspire et soutient son *Historia General y Natural de las Indias*, publiée dès 1535. Le livre s'alimente à une information de première main et, pour les voyages de Colomb, Oviedo nous paraît le véritable porte-parole de toute une tradition orale, très riche certainement en ce temps mais

fort diffuse, recueillie à Barcelone, où il se trouvait lui aussi en 1493, puis dans les îles auprès des premiers colons. Mais, des origines de l'Amiral, malgré des recherches attentives et une enquête à Gênes, il ne sait rien de précis et n'a jamais pu élucider le mystère.

Voici nos quatre monuments, très séduisants, d'une lecture facile, excitante pour le curieux, élaborés par des hommes de valeur, des témoins avertis de leur temps. Mais, en vérité, tous ces livres paraissent aussi fragiles pour la connaissance de la vie même du héros de l'aventure. Ici, rien de comparable à un des chapitres d'une quelconque *Vie des hommes illustres* qui s'employaient à magnifier leur héros. L'homme s'y efface devant l'épopée et, par une sorte de paradoxe irritant, reste dans l'ombre.

Et nous comprenons bien, devant tant de mystère, avec quelle facilité toutes les hypothèses, toutes les extravagances même ont pu fleurir et mûrir. Tout peut être dit, à partir du moment où le plus honnête, le moins commandé des curieux, ne peut s'appuyer que sur un faisceau de signes, de concordances. Il faut bien l'admettre : l'histoire d'un aventurier qui, quatre fois au moins au cours de sa vie, change de nation, s'implante ici et là, l'histoire de ses origines surtout soigneusement cachées ou enjolivées après coup par une aura de légendes, ne peut absolument pas se bâtir sur des certitudes « scientifiques ». Les textes narratifs doivent s'interpréter et les documents décisifs, irréfutables, manquent le plus souvent.

La thèse génoise

Christophe Colomb fut ainsi tour à tour Ligure ou simplement Génois, Corse, Catalan, Portugais, enfin Juif d'origine catalane, expulsé, réfugié à Gênes et converti ! D'autres le font venir de Grèce ou d'un lointain Orient ; d'autres encore, plus timides cependant, en font un Français ou un Anglais, ou un savant allemand, astrologue et cartographe.

L'hypothèse génoise cependant s'impose, et de très loin, comme la plus vraisemblable, la moins « inventée », la plus libre aussi des passions et des arrière-pensées. Nous la retiendrons ici sans hésitation ni réticences avec, avouons-le, une certaine passion mais sans nous dissimuler pourtant qu'elle ne donne pas réponse à tout, qu'elle ménage encore une part de mystère, d'ombres fuyantes. Mais toute autre interprétation en laisse derrière elle bien davantage et se heurte de plus, ce qui paraît irrémédiable, à de lourdes invraisemblances.

C'est la tradition génoise qui, en tout cas, s'est affirmée le plus tôt, indiscutée pendant plusieurs générations. Ceci en Espagne, très tôt, dès les premiers retours. Pour tous ceux qui se trouvaient à Barcelone lors de la réception royale de mai 1493, pour ceux qui, cette année-là et par la suite, ont connu l'Amiral en Espagne, son origine ligure ou génoise ne fait aucun doute. Pour Pietro d'Anghiera, dans une lettre écrite dès juin 1493, une des toutes premières qui fasse état de la grande découverte ; pour l'évêque Geraldini qui l'avait rencontré déjà au siège de Grenade en 1492 ; plus tard, pour l'ami Andrès Bernaldez qui lui offrit l'asile de sa maison à Séville après le second voyage ; pour Angelo Trevisan, Vénitien qui l'a beaucoup fréquenté en Espagne et l'affirme Génois sans aucune discussion possible. De

tous ces témoignages très divers se dégage une renommée qui bien sûr gagne aussitôt la cité ligure où des membres de la famille Colomb restent très nombreux. Signe très probant : trois frères, ses neveux, se mettent très vite d'accord pour que l'un d'eux se rende en Castille rencontrer l'heureux marin ; comment expliquer cette démarche, authentique, scellée par un acte notarié, si ce n'est par la certitude d'appartenir à la même souche ? Ils disent bien, d'ailleurs, qu'il s'agit de leur oncle. Lorsque, un peu plus tard, arrive en Andalousie, Diego, le frère de Christophe, personne ne conteste qu'il vienne en droite ligne de Gênes.

De plus, tous les chroniqueurs génois s'emparent de l'exploit : Battista Fregoso, grand noble, personnage très influent qui fut doge de 1478 à 1483 et dont un parent avait déjà protégé à Gênes le père de l'Amiral, ne l'oublie pas. Dans ses *Mémoires* – suite assez décousue de notes éparses puisées, dit-il, dans 54 auteurs différents et rassemblées comme l'aurait fait tel historien romain à la façon de Valère Maxime –, il note bien, pour l'année 1493, le retour en Castille de l'Amiral, son compatriote, inventeur de nouvelles îles et terres au-delà de la mer océane ; l'ouvrage fut imprimé en latin et, malgré son allure bien déconcertante, est resté un des classiques de l'historiographie génoise. S'engagent également dans cette voie, sans aucune réticence, les grandes autorités de l'histoire du moment : Antonio Gallo (en 1506 : *De Navigatione Columbi*), Bartolomeo Senarega, greffier du Conseil et de la République, sorte d'écrivain patenté ; Agostino Giustiniani, le plus sérieux et le plus célèbre de tous, qui prend parti d'abord dans une note écrite en marge de son *Recueil de Psaumes* (*Psalterium*, 1516) et, vingt ans plus tard, en 1537, dans ses *Annali della Illustrissima Republica di Genova*, longtemps mûries par tout un travail d'information en profondeur. Ce concert de louanges,

parfaitement concordant, dit assez avec quelle fierté et quel empressement la ville a accepté cette paternité qui l'honore et que, par ailleurs, personne ne paraît lui contester. Pas un seul texte ne s'inscrit alors en faux contre cette opinion unanime. L'Amiral se pose, en quelque sorte, et pour des siècles, comme le porte-drapeau de la marine génoise, le symbole d'une extraordinaire audace, d'un esprit d'entreprise tout à fait conformes à la tradition de la cité, à ses grandes entreprises du passé. En quelques années, son œuvre à peine achevée, sa haute figure domine toute l'histoire de Gênes, s'impose comme celle d'un héros.

Colomb a lui-même laissé à deux moments de sa vie, en des circonstances solennelles, des signes de cette appartenance ligure. Le 23 avril 1497, lorsqu'il obtient des Rois catholiques l'autorisation d'instituer ce que l'on appelle un *Majorat* en faveur de son fils, pour mieux préserver son héritage et assurer ainsi la postérité de sa race, il affirme sans ambages :

« … Afin que ce soit pour le service de Dieu Tout-Puissant, pour l'établissement de mon lignage et pour le souvenir des services que j'ai rendus à leurs Altesses ; puisque, étant né à Gênes, je suis venu les servir ici, en Castille et je leur ai découvert au ponant la terre ferme des Indes et les îles dessous dites. »

Ce même texte comporte de plus deux obligations qui non seulement affirment encore cette origine génoise mais témoignent du désir de renouer des liens, de garder, au-delà de la mort, cette citoyenneté : il veut, de toute évidence, être toujours connu et honoré dans sa ville et déclare que ses héritiers devront, d'une part, aider à vivre un des Colomb de Gênes d'une façon honorable afin qu'au moins un homme de ce nom y garde une maison et, d'autre part, y acheter des parts de la dette publique pour faire diminuer le poids des taxes qui

frappent les pauvres gens de cette cité. C’est à Gênes aussi, à la célèbre *Casa di San Giorgio*, que nous nommons souvent la *Banque de Saint-Georges* qu’il désire que soit placé l’argent pour servir un jour à la conquête de Jérusalem, dont il se fait l’un des champions. Ainsi : une maison dans la cité, des capitaux qui mûrissent à *San Giorgio*, ce sont deux marques indiscutables de confiance et d’attachement.

En une autre circonstance, bien plus tard, en août 1505 à la veille de sa mort, rédigeant non pas exactement son testament mais un codicille à ce *Majorat*, il établit une liste de legs :

« À quelques personnes de Gênes à qui je veux que l’on donne de mes biens ce qui sera contenu dans ce Mémoire, sans rien en quitter ou enlever, de telle manière qu’ils ne sachent pas qui leur a fait donner. »

Ces deux beaux textes, décisifs semble-t-il, furent naturellement très controversés puisque nous n’en possédons que des copies. Le *Majorat* lui-même si important, si souvent produit lors de différents conflits entre les héritiers espagnols de l’Amiral et plusieurs autres prétendants vivant en Italie, d’abord conservé dans un coffret au monastère de Las Cuevas à Séville, disparut sans doute lors de l’occupation du château de Simancas par les troupes de Napoléon, qui usèrent des tonnes de papiers comme litière pour leurs chevaux. La chasse aux fragments rescapés permit de retrouver la confirmation royale de ce *Majorat* ; elle est parfaitement authentique, mais malheureusement, beaucoup moins claire sur l’essentiel, car elle ne reprend pas absolument tous les termes du texte invoqué.

Hypothèses et controverses

Tout ceci, hélas ! ne donne qu'une pâle idée des disputes et controverses infinies qui se sont élevées pour chacun des documents attribués à Christophe Colomb, pour toutes ces copies, ces traductions, ces utilisations parfois tardives. Démêler cet écheveau et trancher toutes les têtes du monstre nécessiterait des livres pour exposer toutes les péripéties d'une quête aussi aventureuse, capable de décourager ceux que ne soutiendrait pas, dans ces efforts hors de mesure avec leurs maigres résultats, un goût pervers de la dispute. Chaque document espagnol, pour Colomb, a son histoire complexe, pleine de lacunes et de surprises, de rebondissements. Ce sont les charmes de l'enquête « médiévale », notre lot forcément, nos jeux dès que nous voulons saisir d'un peu près une réalité aussi ténue, aussi « oubliée ». C'est une véritable chasse au trésor, dans ce dédale, à travers d'innombrables liasses de papiers poussiéreux, difficiles à lire ou à interpréter, gâtés par le temps.

De plus, Christophe Colomb – héros d'une grande aventure qui bouleversa la face du monde et lança l'Europe des Chrétiens à la conquête d'immenses empires – a suscité quantité d'envies, de convoitises. Après un long temps d'histoire relativement sereine, celle des années 1830 déjà mais surtout celle de la seconde moitié du XIXe siècle, ne sert plus seulement à glorifier les souverains (ou à les critiquer…) mais aussi à exalter ou combattre les peuples ; elle s'affirme intransigeante, rabaissée au rang d'un simple instrument de propagande nationaliste et chauvine. Elle suscite des passions et, pour chaque nation, brode des florilèges. Quelle tentation, bien sûr, d'annexer ce grand homme, aux racines si peu ancrées dans un sol natal, de

déposséder la petite république génoise ! À la tradition de l'école ligure s'opposent alors toutes sortes de tentatives portugaises et plus encore espagnoles. Chaque auteur apporte, avec une rage d'iconoclaste, ses « preuves » pour démolir l'édifice déjà ancien, met un point d'honneur à découvrir, non sans raison parfois, des invraisemblances, des impossibilités. D'où toute cette extraordinaire littérature, où la fiction le dispute à la raison : une vague sans cesse renouvelée. Français et Allemands, étrangers tout de même à la compétition mais de fort mauvais cœur, apportent malgré tous leurs arguments, inspirés par des réflexions d'école, des prises de position systématiques. Sans cesse apparaissent, dans ce concert d'écrits, de rectifications ou d'inventions, les grandes gerbes d'écume ou les éclaboussures sordides d'une critique exacerbée. Les plus originaux, les plus acharnés ont longtemps soutenu, et certains soutiennent encore, un Colomb catalan ou un Colomb israélite… ou les deux à la fois.

Toutes ces hypothèses se sont affrontées pendant des générations à coups de gloses et d'exégèses interminables, d'interprétations d'une étonnante audace ne reculant jamais devant les pires à-peu-près ; dans une telle confrontation, les conclusions les plus hasardeuses, nées de rapprochements subtils ou accidentels, s'érigent volontiers en articles de foi : jouant sur les mots, recherchant des significations cachées, décryptant des rébus inventés, arguant de similitudes de hasard. Presque toutes ces théories, exposées par des plumes du meilleur éclat, se sont ainsi appuyées sur quantité de lieux communs, sur des affirmations tout à fait erronées, prenant l'accessoire ou le fortuit pour l'essentiel.

Le nom de Colombo lui-même pouvait alimenter toute une polémique et donner de belles occasions aux imaginations fertiles de s'employer sans mesure. Salvador de Madariaga,

servi par une sorte de passion épique et une étonnante force de conviction, s'attarde longuement à étudier les différentes formes du mot et ses avatars, de Colombo, à Colomo, à Colom et à Colòn (cette énumération restant le titre même d'un chapitre de ce livre enlevé au pas de charge…). De ces rapprochements et de l'évolution du mot, l'auteur tire différentes conclusions lourdes de conséquences. Or, quiconque a quelque peu pratiqué les documents de l'époque, officiels ou privés, sait avec quelle déconcertante facilité pouvait, d'une ligne à l'autre parfois, varier l'orthographe des noms de famille ; surtout lorsque le scribe se croit autorisé ou sollicité d'abandonner la forme latine pour la forme vulgaire. Tel autre auteur établit allègrement des rencontres, elles aussi lourdes de sens, entre différents Colomb : celui d'Italie, ceux de Catalogne ou de Valence, un corsaire français enfin ; la liste, sans doute n'est pas vraiment close. Mais, là aussi, il s'agit de purs artifices et de raisonnements spécieux ; le nom, comme tant d'autres, se trouvait très largement répandu à travers tout l'Occident sous des formes légèrement différentes puisées à la même source latine.

Le plus bel exemple de ces échafaudages étonnants reste sans doute la théorie judéo-catalane dont Henri Vignaud, grand pourfendeur du Génois en 1913, puis C.E. Nowell en 1939 et surtout Salvador de Madariaga en 1950 se sont fait les champions acharnés. Pour ces historiens, Colomb descendrait d'une famille juive de Barcelone, expulsée en 1390 et réfugiée à Gênes. La théorie présente l'avantage de concilier bien des tendances et de ménager bien des susceptibilités et des vanités. Pour Madariaga, écrivain séduisant de grand talent, le parti pris dépasse les ambitions d'un simple nationalisme et s'inscrit dans toute une théorie d'ensemble qui veut exalter, pour cette époque, le rôle des *conversos*, Juifs convertis. Ainsi, pour la conduite du royaume et de l'Église d'Espagne où on les

trouverait fort nombreux et très influents ; pour l'Inquisition dont ils auraient été les suppôts et les agents les plus actifs ; pour la banque et le grand commerce, pour toutes les grandes entreprises dignes d'intérêt. Christophe Colomb devenu juif catalan converti sert parfaitement cette vue si particulière. Mais la théorie ne repose que sur de bien maigres indices, jamais concluants, plutôt sur un faisceau de présomptions et d'amalgames.

Une telle théorie ne tient absolument pas pour qui examine les arguments mis en avant et, surtout, connaît un peu le milieu génois de ces années 1460. Christophe Colomb d'origine juive ? D'après Madariaga, cela ressortirait de deux faits. D'une part, l'allure mystérieuse de sa signature inspirée par certaines formules de la cabale, d'autre part, le prénom de sa mère, Suzanna. Sur la signature, l'Amiral s'est expliqué lui-même à plusieurs reprises et il faudra le suivre sur ce point au moment de voir comment il manifeste sa croyance en une mission divine ; il affirme n'y mettre qu'une formule parfaitement chrétienne, une marque de son dévouement au Christ. Le nom de Suzanna, peu commun il est vrai à Gênes et peut-être dans tout l'Occident, n'y est pourtant pas inconnu et rappelle, soit, certes l'Ancien Testament – la chaste Suzanne et les vieillards –, soit plutôt sainte Suzanne, vierge martyrisée à Rome vers 1295. Chacune des familles nobles de Gênes, Lomellini, Doria, Spinola et autres comptent parmi elles des femmes et des filles appelées Suzanna. Quant aux Colombo eux-mêmes, comment ne pas noter que Domenico, le père de Christophe donne à tous ses fils des noms parfaitement chrétiens, sans aucune équivoque : Cristoforo, Bartolomeo, Giacomo et Giovanni-Pellegrino. Ce dernier nom surtout évoque une certaine religiosité bien particulière. Elle se réclame d'abord du culte de saint Jean-Baptiste, le second patron de Gênes où une très puissante

confrérie fit construire dans la cathédrale, très exactement entre 1450 et 1465, une magnifique chapelle en son honneur ; d'autre part, de saint Pérégrin. Cette dernière dévotion se définit moins aisément mais plonge, sans aucun doute, ses racines dans une tradition chrétienne orientale tout à fait indiscutable. Deux saints Pérégrin nous sont connus. L'un, dans les années 250 semble-t-il, resta longtemps ermite à Jérusalem pour y soigner les malades ; il rejoignit ensuite son père en Occident et vécut avec lui près de Foggia dans un ermitage isolé ; ils furent honorés comme les patrons de la ville. Un autre Pérégrin, dit Nicolas le Pérégrin, patron de Trani, Grec d'origine, parcourut toute l'Italie du Sud, appelant les foules à la Croisade, criant et chantant partout comme le faisaient alors tant de moines inspirés : « Kyrie eleison ! » Il mourut devant l'église Santa Maria de Trani en 1094 et fut canonisé par Urbain II, le pape de la Croisade, en 1098, l'année même où les armées chrétiennes s'avançaient vers la Terre sainte.

Dire que ces choix, ce dernier surtout, de Giovanni-Pellegrino marquent déjà chez les Colombo de Gênes un intérêt passionné pour une certaine mystique et pour les pèlerinages en Orient, pour la reconquête de Jérusalem serait certainement beaucoup solliciter des coïncidences et prêter au père de Christophe, Domenico, des intentions qu'il n'avait sans doute pas. Mais, à l'inverse, imaginer des réticences et des singularités dans ce domaine semble tout à fait hors de propos.

Tous les autres arguments de Salvador de Madariaga sont présentés comme de simples hypothèses, des idées jetées en l'air. Parlant de Domenico Colombo, tisserand de draps de laine, n'écrit-il pas avec une belle insouciance que « dans tout le monde méditerranéen, le métier de tisserand était alors la profession de prédilection des Juifs » ! L'affirmation laisse quelque peu abasourdi si l'on songe aux milliers et milliers de

métiers qui tissaient alors la laine dans les villes et les campagnes d'Italie. À Gênes, en tout cas, aucune trace d'un seul Israélite dans ce travail : cette industrie fut implantée et, pendant fort longtemps solidement tenue en main, par des communautés, congrégations, confréries de laïcs, vivant ensemble, encadrées par des religieux qui se faisaient appeler des *humiliati*. Ce sont eux qui sont venus de Plaisance et de Milan installer les premiers métiers dans la ville afin de fournir de tissus meilleur marché les pauvres et les humbles. Si bien que les moines ont toujours joué dans ce travail un très grand rôle et remarquons dès maintenant que toute une petite communauté de tisserands, des gens où se comptaient les Colombo, vivaient et œuvraient à l'ombre du grand couvent bénédictin de Santo Stefano.

Sans doute est-il aisé, et les tenants des thèses « catalane » et « israélite » ne s'en sont pas privés, de retrouver à travers tout le Levant espagnol, à cette époque, quantité de Colòn juifs, chrétiens ou convertis : à Barcelone, à Saragosse, à Valence et plus encore dans les îles, à Majorque surtout. Mais c'est là un nom si répandu que ces homonymies ne signifient rien : pas plus que le simple son des mots. Certes, personne ne songe à nier la rigueur des persécutions contre les Juifs déchaînées en Catalogne en 1390 ni les lourdes conséquences de leur exode sans doute massif vers l'Italie. Mais où sont-ils allés ? L'étude de cette autre *diaspora* n'est pas même ébauchée. L'histoire de Gênes ne dit jamais que la ville fut une terre d'accueil pour ces malheureux. En tout cas, dans les années 1490-1498, au moment des grands voyages de Colomb précisément, les Génois ont fort mal reçu les victimes de la persécution ordonnée par les Rois catholiques et, tout simplement, s'emploient à les rejeter à la mer. À supposer même que les mentalités et les réactions

collectives aient été très différentes un siècle plus tôt, en 1390, ces Juifs se seraient-ils tous convertis aussitôt ? Sûrement pas : d’importantes colonies israélites s’étaient parfaitement implantées dans de nombreuses villes d’Italie, gardant la foi de leurs ancêtres et leurs coutumes. Or, vers ces années 1450, celles de l’enfance de Christophe Colomb, à notre grand étonnement certes, nous ne trouvons dans la cité ligure aucun Juif déclaré tel ; aucun nom de consonance hébraïque n’émerge à aucun moment de cette énorme documentation d’une stupéfiante richesse. À la différence de Marseille ou de Venise par exemple, Gênes n’abrite aucune colonie israélite : les tisserands ou orfèvres sont des gens du cru, les médecins aussi ; les changeurs, prêteurs sur gages et usuriers, viennent du Piémont, d’Asti ou de Chieri. De telle sorte que l’idée même d’une famille de Juifs, convertis ou non, établie à Gênes dans ces années-là ne peut que relever d’une invention audacieuse et d’une totale méconnaissance du contexte social de la ville.

Sans aucun doute, l’hypothèse génoise, disons plutôt ligure, paraît infiniment plus sage et plus satisfaisante.

II

GÊNES ET SAVONE

Le premier acte authentique

À Gênes, en mars 1429, un notaire rassemble autour de son banc, sous les portiques de la Piazza Banchi ou peut-être au fond d'une obscure boutique des *Ripe* – ces maisons qui bordent le port –, quelques témoins qui entendent un homme bien modeste, Giovanni Colombo, engager son fils Domenico en apprentissage chez un tisserand de drap de laine, originaire du Brabant ; ceci pour cinq années contre, comme c'est l'usage, le gîte et le couvert, des vêtements et des chausses convenables plus encore quelques sous par an. L'homme, ce Giovanni, lui-même tisserand, est venu tout exprès de Quinto, bourgade de pêcheurs et de jardiniers, dans les lointains faubourgs de la côte est, à quelques kilomètres de là ; il avoue son origine plus paysanne encore, rappelant qu'il est né dans un village de la montagne ligure, à l'est, Moconesi, dans le val Fontanabuona.

Ainsi surgit du passé et entre timidement dans l'histoire la lignée des Colombo. On pouvait certes imaginer ou souhaiter une intrusion plus fracassante : quelque coup d'éclat, un signe merveilleux du destin. On pouvait aussi rêver d'origines plus éclatantes, d'un lignage célèbre remontant dans la nuit des temps, qui aurait déjà donné au pays et à sa race, des hommes courageux, capitaines, amiraux, conquérants tous épris d'aventures. Beaucoup ne se consolent pas aisément d'une telle

modestie et les chroniqueurs, les gens de plume friands de récits épiques, se taisent sur ces origines ou bien inventent d'illustres renommées. Tel ce Juan de Barros, Portugais, auteur dans les années 1540-1550 d'une vaste fresque, *a Conquista*, où il conte en latin les exploits des découvreurs de terres nouvelles dans les quatre continents : *Europa*, *Africa*, *Asia* et *Santa Cruz* :

« … Tout le monde dit que ce Cristobal était d'origine génoise. Ses parents étaient des personnes notables, jadis riches, dont la profession, à ce qu'il dit lui-même dans une de ses lettres (?) devait être celle de la mer. En d'autres temps, ils ont dû être très pauvres à cause des guerres et des luttes constantes en Lombardie. Son lignage est, dit-on, noble et fort ancien et remonte à ce Colon dont Cornelius Tacitus dit, dans son Livre XII, qu'il emmena Mithridate prisonnier à Rome, ce qui lui valut les insignes consulaires et autres privilèges que lui octroya la gratitude du peuple romain […]. Les successeurs de ce Colon, Romain et capitaine de Romains, prirent le nom de Colombo ; et ce sont ces Colombo qui sont mentionnés par Antonio Sabellico… »

Tout est bien là : la référence à une famille d'origine romaine, véritable manie des snobs de l'époque, l'expédition lointaine, le chef de guerre ennemi prisonnier et donc le triomphe, la gratitude du peuple et une sorte d'anoblissement, la Voix de la Renommée, les ravages des discordes et des guerres civiles, la Fortune un moment contraire, enfin une miraculeuse prédestination et l'intervention de Dieu. Tels étaient, sans aucun doute, les éléments majeurs, indispensables pour une telle construction épique.

Pourtant, avec notre simple notaire, évoquant la modeste réunion de ces petites gens mal insérés encore dans la cité, à demi étrangers, nous nous trouvons sur un terrain beaucoup plus solide, celui d'une véritable enquête historique, affranchie

de la légende, libérée de l'à-peu-près. L'acte notarié, à travers toute l'Europe méridionale, s'impose à nous, comme la base essentielle de toute documentation pour une étude objective des hommes et de leurs genres de vie, de leurs civilisations ; lui seul nous permet une approche sérieuse. C'est, nous l'imaginons aisément dès que nous pensons aux circonstances de la rédaction et à la nature des engagements, un acte parfaitement impersonnel, « technique », entaché d'aucune passion, d'aucune malveillance.

Exercer ici quelque esprit critique serait perdre son temps. Par sa grisaille même, le document s'affirme inattaquable et il impose, à la face de tant de belles histoires, une vérité absolue.

Certes une telle fortune documentaire impose ses limites et une vue claire de celles-ci. C'est là, sans aucun doute, une étonnante richesse mais malheureusement très disparate, surtout discontinue, où le curieux ne trouve pas toujours, et de loin, ce qu'il cherche : une sorte de quête aventureuse, ponctuée d'irritants hasards. Impossible ou presque, de suivre continûment la même piste : une heureuse rencontre un jour, puis des calmes plats pendant des mois, sans aucun bon vent, sans que jamais le souffle de la découverte ne se lève à nouveau. C'est qu'une part considérable de ces contrats, la plus grande part très certainement, a disparu. Les innombrables registres ou liasses qui tapissent les magasins des Archives à Gênes, ces centaines de liasses avec leurs milliers et leurs milliers d'actes par exemple, ne représentent que quelques vestiges oubliés ou plutôt épargnés par le temps, l'eau, le feu, les insectes et les rats.

C'est pourquoi toute enquête précise, comme par exemple de rechercher les ancêtres d'un Amiral de la mer océane, homme illustre parti de peu, s'avère hasardeuse, vouée souvent à l'échec. Et les quelque vingt ou vingt-cinq actes notariés qui se

rapportent directement à cette famille Colombo, échelonnés sur moins d’un demi-siècle, tiennent du miracle !

Le pays des Colombo : la montagne ligure

Ces papiers d'affaires, en tout état de cause, nous apprennent beaucoup dans leur sécheresse tout impersonnelle, suffisamment pour imaginer la vie de ce petit noyau social, de leurs amis, de leurs alliés.

Tout d'abord, une évidence très significative : toutes les personnes réunies en 1429 chez notre notaire, autour de Giovanni Colombo et de son fils Domenico, sont des étrangers, des nouveaux venus du moins dans la cité, restés aux marges de la fortune urbaine, en dehors des murailles protectrices, hors de la zone d'attraction du port. Ainsi s'impose à nous ce fait de l'immigration, de la mutation géographique et sociale des hommes ; un fait si lourd de conséquences sur la vie de la cité. Se dessine aussi, en même temps, l'image très claire d'une sorte de complexe ville-montagne, social, économique, politique même.

Les Colombo et Christophe plus que les autres bien sûr, sont et seront non des errants, mais des migrants, des hommes transplantés, détachés de leur plein gré de leurs souches lointaines, greffés en d'autres milieux, sur d'autres rameaux. Toute leur histoire en est profondément marquée.

Rien d'exceptionnel, rappelons-le. Chaque grand port de la Méditerranée, chaque grand centre manufacturier reçoit et fond dans un milieu humain complexe des populations attirées par ces fortunes de la mer et de la ville. L'étonnant gonflement de ces métropoles, leurs succès souvent spectaculaires ne pourraient s'expliquer autrement. Et Gênes a vu, depuis plusieurs siècles, s'établir dans ses faubourgs, construire leurs églises, se lancer ensuite sur les mers vers d'autres pays plus

lointains, des colonies nombreuses et entreprenantes de Lombards, de Milanais, de gens de Plaisance. Moins en vedette sans doute, mais plus réguliers et plus nombreux encore, les rejoignent sans cesse les paysans et les montagnards.

Les Colombo viennent donc de Moconesi, village perché à quelque 400 m d'altitude au-dessus d'une vallée étroite et tortueuse de l'Apennin ligure, le val Fontanabuona ; un val parallèle à la côte, à dix kilomètres seulement de la mer, mais séparé par des monts abrupts, difficiles. La ville est à quarante kilomètres environ : un long chemin pénible, et montueux. Tous ces villages et ces cantons sont de petits mondes bien sertis, incrustés dans la montagne ; des pays durs à pénétrer qui ne communiquent entre eux et avec la plaine lombarde, que par de hautes passes boisées, dangereuses, situées à mille et quelques mètres, inaccessibles tout l'hiver, où sonnent inlassablement dans les mauvais jours – pour guider voyageurs et pèlerins dans les brumes et la tourmente – les cloches des hameaux et des monastères. Dans cette vallée étroite de Fontanabuona, prise entre la chaîne maîtresse et les massifs côtiers, se précipite un fleuve rapide, le Lavagna ; véritable torrent aux eaux tumultueuses, vertes à la fonte des neiges, il court vers la mer entre des versants escarpés, sur des lits de cailloux, s'insinue entre les *rocche*, châteaux et tours de défense. Partout, des embûches, les crues subites surtout et les glissements de terrain, les *frane*, qui précipitent tout au fond du val un pan entier de terrain détrempé.

Quelques ponts seulement, aux confluents, commandés par un village dressé sur un piton abrupt. Les ruelles en pente, souvent taillées à larges marches dans le roc, parfois couvertes de voûtes ; les maisons serrées, imbriquées les unes dans les autres, solidaires, sur la défensive. De mauvaises terres, bien sûr, froides et ingrates, pas tellement ensoleillées, où ne

viennent bien que les bois de chênes, les peuplements de châtaigniers, des menus blés, de beaux alpages sur les hauteurs. Ici, on vit surtout de châtaignes et de pain de châtaignes ; plus la glandée pour les porcs.

Toutes les populations de l'Apennin ligure et très certainement celles du val de Fontanabuona, s'éparpillent dans de multiples hameaux minuscules, habités seulement par quelques familles restées très patriarcales, de forme clanique, tribale pourrait-on dire. Des lignages paysans qui se rassemblent sous un même nom, sous une même autorité, dans une sorte de communauté de biens exploitant ensemble de lointains héritages restés tous indivis. Dans ces mondes si bien clos se maintiennent à travers les siècles les solidarités des frères, des cousins, des arrière-parents.

Aucune ville d'importance bien sûr ; quelques gros bourgs qui gardent les meilleurs passages, avec leurs châteaux, leurs parfaites ceintures de remparts, leurs petites places entourées de maisons à portiques ; des bourgs ruraux qui ne s'animent que du passage des muletiers et où ne se cristallise qu'une petite vie chétive : de faibles négoces, de rares travaux d'artisanat.

Tel était le pays, nous l'imaginons sans mal, nous le voyons encore, la véritable patrie d'origine des Colombo avant leurs patients exils et leurs grandes entreprises.

Tous les espoirs, les énergies, se tournent vers le départ. Toujours présente dans les rêves et les projets d'avenir, Gênes – la métropole – attire ; son nom et son image hantent tous les ambitieux. Là sont déjà allés tant d'ancêtres et de frères, là vivent tant de parents qui prolongent dans la ville la famille de la montagne ; des parents qui appellent, promettent de bien accueillir et font miroiter de beaux projets. Circonstance non

négligeable et sans doute décisive, tous ces paysans sont libres, dans toutes les acceptions du terme et cette liberté favorise évidemment leur destin. Face à quelques grands fiefs tout proches, à ceux des Fieschi comtes de Lavagna par exemple, qui maintiennent encore sur leurs terres des structures et des modes de vie anciens, imposent des tailles, parlent de leurs « hommes », c'est-à-dire de leurs tenanciers soumis à une sorte de servage, qui lèvent une armée privée au nom d'un service toujours inspiré des temps féodaux, ces montagnards du district génois disposent en toute quiétude de leurs personnes et de leurs biens. Ici, aucune trace de servage, d'obligation de résider et de travailler à demeure sur tel ou tel domaine ; pas de souvenirs, non plus, des corvées ni même du guet. On n'y trouve aucune grande propriété seigneuriale et, à vrai dire, très peu de terres d'Église, peu de propriétés des « bourgeois », marchands enrichis de la grande ville. La terre est tout entière ou presque aux gens du village, à ces fortes communautés familiales qui vivent ensemble, restent très souvent dans l'indivision. D'où, malgré cette relative indigence, une grande liberté de mouvement, une totale souplesse dans la conduite des destinées et, tout naturellement, ceci provoque ou facilite un fort courant d'émigration vers la grande ville : établissements de quelques mois ou de quelques années coupés de retours au pays pour se marier, hériter des parents, rapporter son pécule, acheter une terre ou faire construire une maison ; installations définitives aussi, mais toujours supportées par le gros du clan resté fortement ancré au village.

La pauvreté foncière des montagnes ligures, mais aussi leur affranchissement des anciennes contraintes complètement oubliées, les ambitions des plus hardis, ont ainsi constamment commandé le destin de tout un pays et d'intenses mouvements de migrations humaines, diffus certes mais lourds tout de

même, de constants brassages de populations. Cette pauvreté, ces insuffisances en tout cas, et ces rêves se glissent jusqu'au cœur de la vie génoise. La grandeur de la métropole répond à ces déficiences et à ces appétits. Mais c'est une réponse qu'il faut toujours renouveler ; la ville dialogue sans fin avec les districts qui l'entourent.

Les immigrés à Gênes

La cité se gonfle, tire à elle, comme un monstre exigeant, les hommes et les énergies de son pays. Car elle ne se projette pas à l'extérieur, sur les routes de l'arrière-pays. C'est là, pour Gênes, une de ses profondes originalités. Incapable de construire un grand État, elle domine mal ses bourgs et ses campagnes proches, mais d'accès très malaisé. Quel contraste ici avec les districts de Florence et de Sienne, policés, étroitement liés à la ville par toutes sortes d'institutions politiques et sociales, irrigués par l'argent et les initiatives des grands marchands ! Les riches familles de Florence possèdent alors quantité de biens fonciers, des villas de plaisance, des maisons de maître avec leurs terres et leurs pigeonniers, des vignobles savamment entretenus, fort loin de chez eux. Toujours en Toscane, les drapiers de la cité confient volontiers leur laine à fouler, à filer, à ourdir et à tisser, les mois d'hiver, à une main-d'œuvre paysanne restée en place, chez elle, éparpillée en quantité de minuscules hameaux, perdus au creux des vals les plus lointains. Tout cet ensemble ne vit que par un incessant échange, par les caravanes de mulets chargés de grains, de balles de laine, de pièces de drap écru ; c'est ce qu'illustre parfaitement la fresque du *Bon Gouvernement*, des Lorenzetti, dans la grande salle du palais communal de Sienne. Ainsi, dans toutes ces régions d'Italie, en Lombardie et même en Vénétie, en Toscane surtout, les hommes de la campagne travaillent-ils chez eux pour le compte des négociants de la cité. Ce qui, forcément, leur apporte des gains d'appoint très appréciables et ralentit l'incitation au départ. Ces grandes villes marchandes et

drapantes ne reçoivent pas tellement, chez elles, leurs sujets du district.

Rien de tel à Gênes, tout au contraire. Les marchands n'ont de terres et de villas que dans les environs immédiats de la cité, dans la banlieue, et seulement pour le plaisir ou pour quelques cultures très spécialisées : des clos de vignes, des vergers, des carrés d'orangers. Les drapiers ne font travailler aucun paysan chez lui, dans son village. La seule ressource est donc d'immigrer et, de ce fait, la grande ville abrite un nombre considérable de compagnons de métiers récemment implantés, cherchant une autre fortune. Tous ces jeunes montagnards, envoyés par leurs familles n'ont acquis aucun métier ; ils viennent l'apprendre dans la ville, au service d'un tisserand, par un temps d'apprentissage. Ils arrivent, bien sûr, encore adolescents, presque enfants. Ils se tournent vers des activités où le travail des bras compte le plus et où l'économie génoise doit répondre à de forts besoins. La tradition, l'exemple des parents emportent aussi la décision et, par ce phénomène d'auto-recrutement qui marque très nettement tous ces courants d'immigration, tous se retrouvent dans le métier du père ou d'un oncle, le plus souvent, dans le travail des tissus, de la laine d'abord qui demande moins de soins et de qualification que la soie.

Ces villages n'ont aucune tradition professionnelle. Tout converge vers la ville qui, elle, ne peut maintenir son haut niveau de production que par ces apports continuels de population : une parfaite symbiose.

Dans les années 1460, sur 168 contrats d'apprentissages pour le tissage de la laine ou de la soie, conclus en 1457-1459 par un seul notaire, Giacomo Rondanino, on ne trouve que 14 jeunes gens qualifiés de Génois ; tous les autres, 154 donc, sont venus

du district et 121 de la Riviera di Levante ; 40 jeunes apprentis se disent originaires du territoire de Chiavari et 5 seulement du bourg lui-même : 35 arrivent des petits hameaux, des « villes » des environs, certains de la Fontanabuona. Le même notaire qui ici, par le hasard des classements d'archives et la constitution des liasses, semble s'intéresser tout particulièrement à cette industrie textile, cite les noms de 238 « patrons », drapiers, soyeux, maîtres-tisserands : plus de la moitié, 121 au total, ne se disent pas encore de Gênes mais venus d'ailleurs ; et 71 de la Riviera di Levante. Ces chiffres recueillis d'une manière tout à fait fortuite montrent assez l'ampleur de ce mouvement des migrations dans lequel s'est gravé le destin de la famille des Colombo. La nouveauté de l'établissement, le fait de vivre temporairement, plutôt en marge des autres citadins, imposent aussi des liens sociaux d'un caractère très particulier.

Ces jeunes gens venus seuls ou ces familles déjà installées depuis plusieurs années se trouvent solidaires tout d'abord par l'exercice d'une même profession et donc par l'appartenance à un même *art*, à une même confrérie religieuse. On travaille de la même façon, on se réunit pour défendre les mêmes intérêts, on prie en commun dans l'église ou dans la chapelle, on respecte la fête du saint patron ; ce jour-là, on défile ensemble derrière la bannière et tous assistent aux grandes cérémonies religieuses, aux réunions et aux repas (beuveries le plus souvent) qui renforcent encore cette certitude de vivre ensemble, de faire réellement partie d'un groupe. Ces *arts* et ces confréries, sociétés de secours mutuel où l'aide spirituelle et la communion dans la prière soutiennent le secours financier, certes, n'exercent pas à Gênes de rôle politique aussi bien défini

que dans d’autres villes d’Italie ; mais elles n’en marquent pas moins profondément tous les aspects de la vie sociale.

Plus encore, cette solidarité se maintient et se fortifie par la conscience d’une origine commune. Les paysans exilés, venus de la même vallée, forment dans la ville de petites colonies qui se soudent étroitement avant que leurs membres, deux ou trois générations plus tard, ne s’éparpillent et ne se fondent dans le creuset de la métropole, par le jeu des alliances matrimoniales et des héritages, des achats de maisons et des déménagements, des changements de métiers.

Ainsi en est-il, tout naturellement, pour la vie des Colombo, pour leurs travaux, pour leurs alliances. Domenico s’était engagé comme apprenti tisserand, en 1429, à onze ans. Nous le retrouvons dix ans plus tard, en 1439, engageant à son tour un apprenti tisserand : un jeune homme de douze ans, orphelin, nommé Antonio de Leverone, qui vient lui aussi de Ponte Cicagna, dans le val de Fontanabuona ; il est présenté par un parent, ou un familier, ou un de ces pourvoyeurs de domestiques, de nourrices et d’apprentis si actifs et si nécessaires dans ces grandes cités ; en tout cas cet homme, responsable certainement de l’entente, se nomme lui-même : « Pietro de Verzio de Fontanabuona, habitant de cedit lieu. » Verzio est bien un village tout proche de celui des Colombo. Nous pouvons donc imaginer, sans trop solliciter le texte, que l’homme, cet Antonio de Leverone amenait volontiers dans la ville des jeunes gens en quête d’établissement et les confiait de préférence à un patron lui-même originaire de ce val de Fontanabuona.

Lorsqu’en 1451, Domenico achète une terre ou plutôt prête de l’argent à un habitant de Quarto et reçoit une terre en gage, il fait établir le contrat à Gênes, près de la Porta San-Andreà, dans la boutique d’un barbier originaire de Chiavari ; assistent à la

signature deux témoins originaires de la Rivière, eux aussi établis depuis peu de temps dans la ville.

Et par la suite, tout au long de sa vie d'adulte, pendant plus de trente ans, Domenico garde des liens avec son village. Une fidélité qui, naturellement, s'affirme encore par le mariage. Dans l'année 1445, ou à très peu près, à l'âge de 26 ans donc, il épouse Suzanna di Fontanarossa, fille d'un tisserand qui vit dans les faubourgs de Gênes. La jeune femme ne dit rien de ses origines, ni au moment de la reconnaissance de dette signée par son père pour sa dot, ni plus tard lorsqu'elle intervient dans les achats et ventes de biens fonciers réalisés par son mari. Mais ce nom de Fontanarossa, que les généalogistes n'ont jamais réussi à identifier exactement, fait irrémédiablement penser à celui d'un village ou d'un lieu-dit. Notons que Christophe Colomb lui-même fut, à différentes reprises, qualifié de *Colombo de Terrarossa* ; Las Casas dit de *Terra-rubeia* et, sur une mappemonde dessinée à Londres par son frère Bartolomè, ce dernier place, près de Gênes, une courte inscription où il se dit bien *Bartolomeus Colombus de Terra rubeia*. Peut-on penser que ce ne sont que des erreurs ou des coïncidences ?

Le groupe social et le clan

En tout cas, cette année-là, en 1445, s'établit le foyer des Colombo par le mariage de ce fils d'immigré avec une autre jeune fille de la cité et, tout porte à le croire, fille elle aussi de parents installés là depuis peu de temps. On aimerait bien sûr connaître la maison, l'entourage ; avoir un de ces *Livres de Raison* où les chefs de famille notaient les grands événements de leur vie, leur mariage, le montant de la dot, les naissances et les baptêmes de leurs enfants, les deuils et les peines, les achats de terres et de maisons, les diverses étapes du rassemblement obstiné de leur patrimoine, signe et garant de l'enracinement. Mais rien de tout cela ne nous est resté, pas plus pour Domenico Colombo que pour les milliers d'artisans de sa génération. On voudrait, ne serait-ce que pour la satisfaction, superflue peut-être, de tout mettre au point, disposer d'un registre de baptême ou d'un dénombrement des âmes de ce bourg de Quinto où vivaient le grand-père, Giovanni, puis le père, Domenico, de Christophe Colomb. Mais les registres paroissiaux ne sont ébauchés que bien plus tard et, quant à ceux de l'imposition, dans cet État génois, au fond si peu tracassier, si approximatif dans sa façon de gouverner, ils semblent, face aux magnifiques registres de Florence, d'une extrême indigence, d'une avarice de détails et d'une parcimonie désespérante : des noms et des chiffres, rien d'autre ; ni liens de parenté, ni âges.

Si bien que la naissance de Christophe nous aurait échappé complètement si, par une sorte d'heureux hasard là encore, deux actes notariés surgis de ces liasses informes, ne donnaient son âge à quelques semaines près. L'un voit le jeune homme affirmer le 31 octobre 1470 qu'il est âgé de plus de 19 ans et de

moins de 20 ans ; l'autre dit, le 25 août 1479, qu'il a environ 27 ans. Ce qui fait croire – avec un certain optimisme il est vrai – qu'il serait né entre le 25 août et la fin d'octobre 1451. Tous les auteurs ont repris ces dates avec la même confiance, le même souci de précision. C'est faire bon marché des mentalités du moment. Lors du second témoignage, Colomb fait écrire : « Vingt-sept ans ou environ » ; retenir ce chiffre impair et tout ordinaire de 27, à une époque où les âges se comptaient plus volontiers en chiffres ronds, de dix en dix ou de douze en douze le plus souvent, c'est déjà, certes, faire preuve d'une certaine « culture » liée aux chiffres, un désir de se situer exactement. Mais, plus qu'une indication chronologique absolue, ce témoignage apporte plutôt avec une lueur très précieuse sur la personnalité de l'homme, une simple approximation. Seule la première indication peut servir ; disons tout simplement que Christophe Colomb est né soit à la fin de 1450 soit au début de 1451 ; prenons, en chiffres ronds, 1451. Cela le définit bien assez et sur cette date nous pouvons fonder toutes analyses et réflexions.

Sa famille reste en partie dans l'ombre et, malgré les efforts de nombreux chercheurs, malgré, là aussi, des sollicitations excessives de textes peu complaisants, nous ne ferons certainement pas le compte de tous ses parents.

Né six années ou presque après le mariage de ses parents, Christophe n'était peut-être pas leur aîné ; et pourtant nous ignorons tout de frères ou de sœurs plus âgés. Par la suite, Domenico et Suzanna eurent au moins quatre autres enfants : Bartolomeo, très peu de temps après, le frère toujours si proche, qui participa à la grande aventure des Indes occidentales ; Bianchinetta qui épousa un marchand de fromages ; Giovanni-Pellegrino, cité en 1473, assez âgé pour accompagner son frère aîné chez un notaire ; enfin Giacomo, appelé plus tard Diego,

beaucoup plus jeune, né dix-sept ans après Christophe, que nous connaissons par un contrat où il s'engage comme apprenti, à l'âge de seize ans dit-il, chez un tisserand de draps, en 1484.

Ainsi, malgré les lacunes évidentes de nos textes et leurs incertitudes, nous pouvons évoquer un noyau familial relativement dense comptant au moins cinq enfants. Certains, à la remorque encore d'idées reçues mais erronées, y verraient volontiers la marque de traditions rurales et même « médiévales », archaïques ; sous l'emprise de l'Église, toutes ces sociétés, imbibées d'un christianisme intransigeant, ignorantes des autres façons d'être et refusant d'autres choix, restaient, dit-on communément, attachées à des pratiques démographiques absolument incontrôlées : une natalité exubérante, sans d'autres limites que naturelles, compensée seulement par le taux catastrophique de la mortalité, de la mortalité infantile surtout. Nous dirions plutôt, à la lumière des études conduites sur les structures démographiques des différents milieux urbains ou ruraux (âge au mariage, rythme des naissances, diversité de ce rythme selon les niveaux de fortune et les situations sociales), que le foyer des Colombo de Quinto accepta d'avoir plusieurs enfants, sans réticence après la naissance du premier, naissances au total échelonnées sur près de vingt années. Et c'est bien le signe d'une certaine aisance, car les hommes dans le besoin savaient très bien et osaient, sans scrupules excessifs, contrôler parfaitement l'accroissement de leur famille. Ce rythme des naissances évidemment, traduit toujours des intentions et des états économiques. Domenico qui, certes, ne s'est marié qu'à vingt-sept ans, a certainement épousé une femme plus jeune que lui qui lui donne un dernier fils vingt-trois ans encore après le mariage.

Sans parler même de frères et de sœurs du père Domenico, des autres parents de Gênes et de ceux restés dans le val de

Fontanabuona, nous imaginons bien un groupe familial d'une certaine épaisseur. D'une façon générale, il faut avouer que l'importance de ces groupes consanguins, la cohérence de leurs structures étonne toujours l'homme d'aujourd'hui. Lorsque, vingt-quatre années après son mariage, en mai 1471, Suzanna di Fontanarossa ratifie la vente d'une terre, le notaire fait alors état de l'assentiment de neuf de ses parents dont cinq, qui ne sont pas de ses proches immédiats, portent le même nom qu'elle : Fontanarossa.

De telles structures sociales ne facilitent pas la tâche du curieux de généalogies exactes et lui posent des énigmes absolument indéchiffrables, car quantité de personnes portent exactement le même nom et se distinguent mal les unes des autres. Pour une grande famille, établir des généalogies même simplifiées, démêler l'écheveau des alliances et se reconnaître à travers ce dédale tourne au véritable casse-tête, et des filiations invraisemblables, des coïncidences étonnantes vous hantent comme des cauchemars. À Gênes, plus d'une centaine, parfois plusieurs centaines d'individus ont le même nom de famille : Spinola, Doria, Lomellini par exemple. Il arrive souvent que des groupes familiaux déjà importants se rassemblent pour former un clan plus puissant et respecté : ainsi les Giustiniani qui tenaient en main et exploitaient les principales richesses de l'île de Chio. Certains se forgeaient des noms symboliques qui évoquaient ou des origines anciennes (Gentile, par référence à la *gens* romaine), ou des ambitions (Di Mare, Marinis, Usodimare). Le clan génois, *albergo*, *parentèle* ou *race* disait-on, impose sa loi à toute une clientèle des grandes familles aristocratiques ; d'autres se maintiennent très puissants dans la campagne.

Mais qu'en était-il de ceux que l'on appelait les *popolani* ? Pour les gens du peuple plus modestes encore, et plus particulièrement pour les immigrés de fraîche date ? Comment définir leurs structures sociales, évoquer le réseau de leurs liens, alliances ou dépendances ?

La plupart de ces nouveaux venus, très nombreux, arrivent démunis et ne peuvent se réclamer de personne. Ils n'ont pas encore de nom de famille ou n'arrivent pas à l'imposer ; leur seul nom alors, la seule façon de les désigner, est après celui de leur saint patron, celui de leur village. Dans la grande ville, à cette époque encore, un nombre considérable de personnes, de chefs de famille ne sont pas connus autrement. On les distingue mal, très certainement, les uns des autres et ce refus de nommer, de les sortir de l'anonymat, porte bien en soi une sorte d'indifférence, voire de mépris.

Et pourtant, les Colombo ont, à eux, un nom bien fixé, transmis de père en fils ; ce qui ne manque pas de surprendre pour des gens réputés si modestes et peut faire réfléchir. Le nom de famille amené du village – circonstance assez exceptionnelle –, indique sûrement une certaine notoriété, une situation bien assise. Ce nom est-il ancien ? original ? créé de toutes pièces pour une circonstance déterminée ? Certains, très tôt, y ont naturellement cherché un sens autre que celui très ordinaire et qui vient tout de suite à l'esprit : colombe ou pigeon. L'assimilation avec la racine latine de *colonus* semble, pour tous ces auteurs, aller de soi. Notre chroniqueur portugais, si fervent admirateur de l'Amiral, ne manque pas de gloser sur cette concordance, qu'il ne trouve pas du tout artificielle :

« La Providence divine veut que les personnes qu'Elle désigne pour servir reçoivent des noms et prénoms en accord avec la tâche qui leur est confiée, ainsi qu'on le voit dans maints endroits de l'Écriture et dans le Philosophe, au chapitre IV de sa

Métaphysique, où il est dit : “Les noms doivent être adaptés aux qualités et aux usages des choses” […]. Son nom fut Colon, qui veut dire repeupleur, nom qui convient à celui grâce à qui tant d’âmes, par la prédication de l’Évangile, sont allées repeupler la cité glorieuse du Ciel. Il lui convient aussi pour autant qu’il fut le premier à faire venir des gens d’Espagne (quoique pas ceux qu’il aurait fallu) pour fonder des *colonies* ou des populations nouvelles qui, s’établissant à côté des anciens habitants, constituent une nouvelle république heureuse et chrétienne. »

Ce ne sont bien sûr que des fables mais comment résister à la magie des mots ? Surtout en ces temps où ils s’érigent bien souvent en symboles et portent en eux des signes de renommée.

Aucun biographe de l’Amiral n’a su, en son temps ou du temps de ses fils, retrouver et définir son origine exacte. Oviedo a tout exprès accompli le voyage sur les Rivières de Gênes et mené son enquête sur place, mais reste fort embarrassé :

« … D’après ce que j’ai appris des gens du pays, il était originaire de la province de Ligurie en Italie où se trouvent la cité et la seigneurie de Gênes ; les uns prétendent qu’il est de Savone, d’autres d’un petit village appelé Nervi qui est du côté du Levant, sur le bord de la mer, à deux lieues de la ville de Gênes ; mais l’on croit plus certain qu’il était d’un endroit nommé Cogoleto. »

Ce Cogoleto est un bourg de pêcheurs sur la route de Savone.

Fernando Colombo, le plus jeune fils de Christophe, avoue avoir rendu visite à une famille de Cogoleto mais sans profit :

« Il y a des gens qui, d’une certaine manière, veulent obscurcir sa renommée et c’est ainsi qu’ils disent qu’il était de Nervi, d’autres de Cogoleto, d’autres de Bogliasco, petits villages de la mer près de Gênes ; d’autres, désireux de la porter plus haut, disent qu’il était de Savone ; et d’autres de Gênes ; et d’autres, qui ont encore moins peur de l’à-peu-près, le veulent

né à Plaisance où il y a des personnes fort honorables de sa famille et des tombeaux aux armoiries et avec des épitaphes des Colombo. »

Le nom de Colombo devait être alors largement répandu et se rencontrer en bien des bourgs du district génois. À Gênes même, plusieurs branches ou rameaux, plusieurs lignées – peut-être complètement indépendantes – vivaient dans le même temps dans la cité. En 1894, disposant encore d'une documentation relativement limitée, Henri Harrisse, patient biographe de l'Amiral et historien de la famille, se fondant sur des actes notariés recueillis ici et là, pouvait identifier cinq autres Domenico Colombo contemporains du nôtre. Tous étaient venus d'ailleurs, immigrés dans la ville. Tous pouvaient être aisément différenciés soit par les noms de baptême ou de leur père ou de leur fils soit par les lieux de résidence, soit par les circonstances de leur décès. Un Domenico Colombo, fils de Giovanni, originaire de Cogoleto, est mort en 1492 alors que le père de Christophe vivait encore. Un autre Domenico Colombo, meurt à Chypre en 1452, bien plus tôt encore. Un autre se dit, lui, fils d'Andreà. Viennent enfin deux Domenico Colombo, l'oncle et le neveu, originaire de Pradello près de Plaisance, fils et frère d'un nommé Antonio, établis à San Pietro d'Arena, dans les faubourgs de Gênes.

Notre seule certitude est l'existence, assez troublante malgré tout, d'un grand nombre d'hommes, plusieurs dizaines peut-être, de noyaux familiaux primaires bien constitués, portant tous ce même nom de Colombo. Tous ceux qui apparaissent par le hasard des textes ne sont pas de vrais Génois mais sont venus d'ailleurs, des Rivières ou de l'outre-Apennin ; tous sont établis dans les faubourgs de la grande ville, tous appartiennent à des milieux sociaux modestes, sans aucun éclat. Ces familles sont-elles totalement étrangères les unes aux autres ? Forment-elles,

au contraire, un groupe social plus ou moins solidaire ? Le nom de Colombo vient-il d’horizons divers, porté dans des bourgs et des pays différents, avant l’installation de ces gens dans la cité ? A-t-il été adopté par certaines familles, d’immigrés surtout, pour marquer par ce changement de nom, leur solidarité avec d’autres déjà mieux assises, plus assurées, mieux insérées dans un noyau urbain ? Autant de questions insolubles qui soulignent la difficulté et la complexité de toute véritable étude « sociale » d’une lignée, d’un nom même, à cette époque. Rien n’est assuré, tout s’enchevêtre, les homonymes se comptent peut-être mais se distinguent mal et ne se situent pas du tout. Rien d’étonnant à ce que ce nom de Colombo, très fréquent dans les districts ligures mêmes, recèle encore quelque mystère.

Retenons, en dernier point, cette indication de Fernando Colombo : certaines personnes lui ont affirmé que son père serait « né » à Plaisance. Or, plus tard, à Lisbonne nous le verrons, c’est précisément la fille d’un émigré originaire de Plaisance, Bartolomèo Perestrello, que Colomb épouse. Ce qui peut fort bien donner quelque poids à une thèse que soutiennent, à l’heure actuelle, plusieurs auteurs italiens sans pouvoir encore l’appuyer sur de forts arguments documentaires : les ancêtres de Christophe Colomb seraient venus de Plaisance ou de son voisinage et se seraient établis d’abord, avant de gagner Gênes, dans le val de Fontanabuona.

Domenico Colombo : *tisserand et jardinier*

Quant à la vie de Christophe et des siens, nous l’imaginons aisément, à grands traits du moins et assez pour nous tenir à l’abri des songes et de fables trop romantiques. Évidemment, une reconstitution littéraire ou dramatique de l’enfance du grand navigateur nous conduirait à l’image d’un adolescent mêlé sans cesse à l’agitation du port, jeune ami des marins et des marchands partant vers les comptoirs d’Orient ou les rivages d’Ibérie, les aidant à rassembler leurs pacotilles ou à marquer les balles de drap. On verrait cet enfant rêveur devant les immenses nefs, leurs hauts mâts et leurs grandes antennes, déployant au large leurs immenses voiles. L’enfant sur les quais, sous les portiques obscurs – les *Rippe* –, ou sur les môles, dans le fracas des chaînes et des ancres, dans l’odeur des cuirs, des barils de sel ou de vin, parmi les charges d’épices précieuses amoncelées dans les entrepôts. Et toujours, insidieux, irrésistible, l’attrait des larges horizons, des pays inconnus, des splendeurs de grandes cités merveilleuses aux richesses innombrables que ces navires et ces hommes de la mer visitaient chaque année : Tunis, Alexandrie, Constantinople, Trébizonde…

En fait, pour les fils de Domenico, les premiers apprentissages de la vie se présentent à nous de façon bien plus prosaïque. C’est avant toute chose, le travail de la laine ; c’est pour cela que la ville les avait recrutés et fait venir : un métier, somme toute, fort ordinaire, moins délicat que le tissage des fils de soie, qui pouvait s’apprendre parfaitement en quelques années. Cet art des drapiers servait peu la renommée de Gênes qui ne fut jamais une grande cité drapante et n’a jamais, comme

les villes de Lombardie ou surtout de Toscane, élevé dans ses campagnes de grands troupeaux de moutons. Aucune tradition locale donc, ce qui, en Occident, semble tout à fait exceptionnel à une époque où, presque partout, les paysans savaient tisser des draps plus ou moins grossiers, souvent vendus écrus, sans aucun apprêt. Ici, le travail des draps n'a pas soutenu les fortunes de la ville, n'a suscité ni enthousiasmes ni compétitions. D'ailleurs, il avait été introduit relativement tard, dans les années 1340 ou 1350 seulement, et par des étrangers – par ces frères *humiliati* venus de Lombardie –, travaillant pour de petits draps bon marché, puis, plus tard encore, par des tisserands flamands, allemands ou brabançons ; tel le « patron » du jeune Domenico Colombo, en 1429. Vers 1470, les ouvriers viennent des cantons de la Rivière les plus défavorisés. Les laines des toisons proviennent de Catalogne, de Majorque, de Provence ou d'Afrique du Nord (de Berbérie) : des laines peu appréciées, rêches et courtes, face aux somptueux « crus » des plateaux de Castille, des grands monastères du nord de l'Angleterre ou encore des manoirs des Costwolds. Aucun marchand, au toucher, à l'odeur, ne saurait s'y tromper et, sur le marché, les prix le disent clairement.

Les draps génois ne peuvent en aucun cas rivaliser avec les étoffes souples, bien tondues, affinées, richement teintes de Bristol ou de Londres, de Milan ou de Florence. C'étaient des draps « étroits », destinés à la consommation locale, aux petites gens de la ville, aux pêcheurs ou aux montagnards, à quelques marchés plus lointains mais peu exigeants : aux foires de Salerne, à Naples la populeuse, aux villes de Berbérie.

À Gênes, le drapier – *lanerio* – n'est jamais un personnage important. Il ne figure pas parmi les plus imposés ; il ne possède pas les plus belles maisons de la cité ; on le voit peu parmi les magistrats des grands organismes de gouvernement, dans les

collèges nantis des principaux pouvoirs : des situations et des conditions, des fortunes modestes. Rien de comparable, dans cette ville, à l'opulence de l'*Arte della Lana* de Florence !

Pourtant, du point de vue social, par ses relations de métier avec les compagnons fileurs et tisserands, ce drapier joue un rôle fort important. Il tient en main tout le cycle de la fabrication et contrôle une suite d'opérations longues et complexes où le travail du tisserand s'insère, à peine privilégié. Ici, comme partout ailleurs pour toutes les « industries » de quelque importance, le drapier décide de tout. Il achète les laines, la terre à fouler, les teintures et l'alun ; il possède même souvent les peignes et les métiers à tisser. Il distribue donc les travaux à de nombreux salariés qui travaillent, non à la journée ou au mois, mais à la pièce. Dans sa boutique, il revend en gros ou au détail, les draps finis. Pas d'usines ni de fabriques, mais des femmes qui œuvrent dans leurs maisons ou sur le seuil, dans la rue, avec les peignes, le rouet ou le moulin à ourdir : de petits ateliers de tisserands et de teinturiers.

Ces tisserands, tel Domenico Colombo, occupent ainsi un rang bien modeste dans l'échelle sociale. Simples salariés à la merci de commandes irrégulières, parfois aléatoires, œuvrant chez eux dans une pièce équipée en atelier mais sur un métier qui ne leur appartient pas ou qu'ils ont acheté à crédit. Ces immigrés peuvent difficilement prétendre à mieux. Aucun autre choix ne s'offre à eux et leurs parents qui les conduisent dans la cité suivent tout naturellement la tradition, la voie aisée.

Malgré tout, ce travail des draps offre à ces hommes de la montagne à peine insérés dans la société urbaine certaines garanties d'indépendance, des libertés et des solidarités, même des occasions de réussite. Pour l'apprenti, l'accès à la maîtrise, favorisé peut-être par une forte demande de main-d'œuvre, se fait sans aucun mal, entravé par nulle tracasserie : ni chef-

d’œuvre, ni forte taxe à payer. Domenico Colombo, devenu maître au plus tard dix ans après avoir commencé son apprentissage, âgé seulement de vingt-deux ans, peut à son tour travailler pour son compte et engager un apprenti.

Du point de vue social et humain, l’insertion de l’immigré rencontre sans doute d’autres obstacles et il semble plus aisé de s’établir dans une profession, d’y gagner plus que de quoi vivre, que de se faire accepter par la communauté citadine et acquérir une véritable citoyenneté. Ces hommes arrivent seuls, séparés de leur famille, de leur clan, de leur communauté villageoise ou de leur paroisse. Ce sont, pour un temps plus ou moins long, des marginaux que la cité, pour toutes sortes de raisons et notamment pour éviter certains troubles, maintient dans les faubourgs, hors de l’enceinte ou tout près des portes. De plus, certaines préoccupations d’hygiène ou de salubrité, la présence de l’eau d’un torrent pour laver les laines et les draps ou actionner les moulins à foulon, de grands prés pour étendre les étoffes à blanchir, rejettent encore ces activités industrielles hors du noyau urbain.

Nous suivons assez bien cette marche des Colombo, de père en fils : histoire type presque exemplaire, de la fusion d’un tout petit groupe démuni, sans grands moyens en tout cas, dans cet immense creuset de la ville laborieuse, habituée depuis des siècles à accueillir toutes sortes de réfugiés, à s’enrichir de nouvelles énergies.

Tout naturellement, les hommes de la Riviera di Levante s’établissent à l’est de la ville. Giovanni, le grand-père de Christophe, tisserand en 1429, s’était installé à Quinto. C’est un petit bourg de la côte, le long de cette voie *Aurelia* où les hameaux ont pris leurs noms du numéro des anciennes bornes romaines qui marquaient autrefois les distances. À Quinto, comme dans tous les autres bourgs ou hameaux de ce chemin

côtier, un minuscule plan d'eau permettait à quelques pêcheurs de mettre leurs barques à l'abri. Mais surtout vit là, tout près des grandes maisons de plaisance des nobles de Quarto, des Spiriola en particulier, tout un peuple de petits jardiniers. La famille Colombo s'y trouve solidement implantée : ce n'est pas seulement une simple étape, un passage faute de mieux. Pendant toute une génération au moins, plus de quarante ans, les Colombo se réclament de cette communauté rurale, lointain faubourg de la grande cité marchande. En 1448, les deux frères Domenico et Antonio, tous deux tisserands, tous deux qualifiés de *habitatores ville Quinte*, ont marié leur sœur Batestina à un homme de ce village ; ils lui ont donné 125 livres de dot, payables en cinq années, plus « six cuillers d'argent de poids convenable, selon la coutume de ladite ville de Quinto ». Une communauté fort solide donc, avec ses propres habitudes, son droit oral, capable d'imposer une coutume différente de celle de Gênes. En effet, aucun des contrats de dot génois que les liasses conservées nous donnent par centaines pour cette époque, ne mentionne, pour la ville, cette coutume des cuillers d'argent.

Bien plus tard, en 1470, Domenico comparaît devant un notaire de Savone et se dit « citoyen de Gênes, fils de Giovanni de Quinto », mais le même notaire, en 1474, écrit encore « Domenico Colombo de Quinto génois ». Cette permanence dans les références souligne l'attachement profond, presque indélébile, aux origines et les lenteurs de la marche vers une complète citoyenneté.

Entre-temps pourtant, bien avant 1470, Domenico avait loué puis acheté une maison avec une terre bien plus près de Gênes et s'y était établi : dès 1440, peut-être d'une façon très temporaire, puis définitivement en 1445 au plus tard. Ce sont là des péripéties obscures, mal documentées, où l'on hésite beaucoup à suivre une trace. Il est possible même que

Domenico ait possédé ou loué deux propriétés ; la chose ne semble pas du tout claire et le *Livre des cens* du monastère de Santo Stefano où les moines bénédictins portaient les noms de tous leurs tenanciers indique bien, au nom de Domenico Colomb, d'abord une seule maison, près de la rue et de la porte de l'Olivella, puis une autre dans le même voisinage. En 1445, en tout cas, Domenico se présente devant le mandataire des moines ; il déclare leur prendre en location une maison située en dehors de la porte avec un jardin adossé à la muraille de la cité. Cette location se fait selon un contrat très courant à l'époque, que l'on appelle *emphytéose* et qui implique l'obligation pour le tenancier d'apporter à la propriété des aménagements, de la « bonifier » (planter de nouveaux arbres, réparer les bâtiments, drainer et assainir par exemple). Évidemment, cette démarche implique de la part de Domenico Colombo un certain capital disponible et montre déjà un début d'ascension sociale. De plus, le travail de la laine n'est pas alors le seul de ses soucis : il se souvient des jardiniers de Quinto.

La famille vit dès lors, dans ces années 1450, au moment de la naissance de Christophe, dans ce vaste bourg génois dit de Santo Stefano, longtemps maintenu en dehors de la cité et rattaché seulement et en partie, en 1320 par une nouvelle extension de l'enceinte. Toute cette zone qui s'étend jusqu'aux rives du torrent Bisagno offre alors, face aux quartiers denses, compacts, truffés de hautes maisons du cœur de la cité, un paysage bien particulier, semi-campagnard. C'est une sorte de grande *huerta* irriguée par les eaux capricieuses du fleuve où les jardiniers industrieux cultivent soigneusement de petits lopins de terre qu'ils tiennent en location du monastère. Les moines avaient, au fil des ans, loti leur vaste domaine suburbain, leur *villa* et transformé radicalement le paysage jusqu'alors ingrat par une véritable entreprise de colonisation

du sol. Ils y accueillent ces gens des Rivières, ces montagnards en quête de terres et de maisons, liés par des contrats de bonification : une entreprise systématique qui associe les maîtres du sol aux immigrés. Peu à peu un terroir régulier, symétrique, découpé en longues bandes parallèles s'étend jusqu'aux rives du torrent, jusqu'à ses prés incultes, à ses lits de cailloux. Nous le voyons parfaitement dessiné sur le tableau de Grasso qui date, précisément de 1480 et offre, en une sorte de schéma saisissant, l'image de ce que devaient être les jardins de Santo Stefano. Sur chaque parcelle, un puits à balancier et une petite maison basse ; quelques chemins sur les levées de terre ; une église et son parvis de dalles de pierre. Toutes ces familles travaillent les draps : les femmes lavent les laines et les pièces de tissus, les font sécher ou blanchir sur le pré ; les hommes foulent et tissent ; tous cardent ou peignent ; les moulins à ourdir préparent les chaînes de la toile dans chaque maison.

Comme le jardinage, le travail des métiers à tisser, salaire d'appoint pour beaucoup, profession principale pour d'autres, gravite autour du grand couvent. En novembre 1470, 128 tisserands se réunissent à l'appel des deux consuls de leur *arte* dans le cloître même du monastère. Domenico Colombo s'y trouve ainsi qu'un autre Colombo, Benedetto, difficile à situer exactement, et cinq autres tisserands dits « de Fontanabuona ». L'assemblée montre bien l'implantation très particulière et limitée dans cette zone est de la banlieue, du travail de la laine. Tous les autres arts, celui des orfèvres, des tailleurs, des tisserands de soie, des teinturiers et des cordonniers, par exemple, tiennent à même époque, leurs réunions en plein cœur de la ville, très souvent dans le tout petit cloître de Santa Maria delle Vigne.

Le jeune Christophe ne travaille sans doute pas, alors, dans l'atelier de son père et nous ignorons tout de son éducation, de

ses premiers ouvrages. Mais, ce cadre de vie esquissé, nous le voyons très bien grandir et prendre connaissance du monde : un petit monde de maraîchers qui, plusieurs jours chaque semaine, conduisent sur les marchés de la ville, leurs herbes, leurs légumes et leurs fruits, les melons et les courges de toutes sortes, les bottes de fourrage pour les ânes et les mulets. Monde deux fois solidaire, par les deux métiers de jardinier et de tisserand qui échappe, à l'écart de la cité, à l'emprise des grandes maisons nobles, des *alberghi* tout-puissants en certains quartiers. Il s'organise en communautés de paroisses strictement « populaires », sans se lier de près ou de loin aux clientèles des grands. Et sur ces hommes libres plane sans cesse l'ombre autoritaire et protectrice, bienfaisante, des moines bénédictins de Santo Stefano. Tout près de là, sur le flanc de la colline, au pied de la muraille qui enserre la ville, dans le quartier dit de Portoria, le grand hôpital de Pammatone, fondé en 1420 pour y soigner les malades, prend, lui, sous sa protection les tisserands de soie établis sur ses terres. Les moines de Pammatone recueillent des orphelins et des orphelines, leur apprennent un métier, souvent de la soie.

Cette imprégnation religieuse qui préside à la vie de tout le bourg de Santo Stefano, Christophe Colomb la garde profondément ancrée toute sa vie. Elle anime ses entreprises lointaines et ses efforts d'évangélisation des Indiens. En effet, les communautés de petites gens affirment alors leur identité et prennent conscience des liens sociaux par la paroisse, leurs cultes populaires et leurs confréries. Sans doute ces tisserands ont-ils hérité d'une certaine éthique, celle de ces cercles qui autrefois se rassemblaient autour des frères humiliés, initiateurs à Gênes de ce travail de la laine.

Pour les légendes où pour l'histoire « romantique », le héros descend en droite ligne d'une illustre famille comblée d'honneurs et de richesses, célèbre par ses exploits guerriers et son sang généreux ou, tout à l'opposé, sort d'un milieu très pauvre, presque misérable, et s'élève seul par l'effet de ses vertus ou d'heureux hasards car les dieux veillent sur lui. Les historiens « modernes » cèdent volontiers à ce dernier penchant. S.E. Morison lui-même nous dépeint assez joliment Domenico Colombo, insouciant, aimant davantage boire et plaisanter avec ses voisins que traiter ses affaires, incapable de subvenir aux besoins des siens, accablé de dettes, obligé de fuir Gênes pour Savone. Mais c'est là une lecture bien rapide et bien gauchie des textes, des actes de notaires surtout, qui nous montrent, au contraire, une ascension sociale patiente, obstinée et une réussite indiscutable.

Dès 1451, quelques mois sans doute avant la naissance de Christophe, son père prête de l'argent à un jardinier voisin, de Quarto : un contrat de location-vente qui permet, pratique très courante alors, de camoufler un prêt, une usure donc, tout en laissant au créancier un bien foncier en gage. Domenico « achète » une terre pour 50 livres et la reloue aussitôt à son ancien propriétaire pour trois livres par an. Cet intérêt de 6 % par an, à cette époque même où, contrairement à tout ce que l'on a pu écrire sur ce sujet, les exigences des créanciers ne sont jamais excessives et dépassent rarement les 10 %, semble particulièrement modeste. Ces 6 % témoignent plutôt du désir de s'entraider que de spéculer : une bonne action peut-être suscitée par l'intervention, par la pression morale et verbale des voisins, des parents ou des religieux. En tout cas, ces 50 livres sont une belle somme et constater qu'un simple tisserand de draps de laine, établi dans ce bourg très marginal, peut en disposer n'est pas sans intérêt. Les théoriciens de la

naissance de l'« esprit capitaliste » pourraient en tirer d'importantes conclusions et dire que cet esprit et les pratiques du prêt contre intérêt pénètrent alors jusque dans des catégories sociales et professionnelles fort éloignées du « grand marchand », du brasseur d'affaires. Pour le moment notons simplement ces 50 livres disponibles chez les Colombo de Quinto.

D'autre part, dans ces mêmes années 1440-1450, celles de son mariage puis de la naissance de Christophe, celles où il loue puis achète une et deux maisons et s'établit aux portes de la grande ville, Domenico Colombo bénéficie très certainement de protections non négligeables. Le 4 juin 1447, il obtient du doge Giano Campofregoso (ou Fregoso) la charge de gardien de la Porte dell'Olivella, avec une solde de 7 livres par mois « pour lui et ses compagnons » et cette confiance lui est renouvelée, en 1452, par le nouveau doge Pierino Fregoso. Domenico prend une certaine épaisseur sociale. On le voit à la tête d'un petit contingent de « piétons », de ces hommes armés des rues voisines de la porte, chargés du service de guet, de la surveillance des entrées et sorties, de la défense de la muraille. La garde des portes tient alors, dans toutes les villes d'Occident, une place fort importante dans la vie militaire et dans les relations sociales à l'intérieur de la cité. Chaque porte est défendue par une petite compagnie d'hommes à pied, des « populaires » et, pour l'historiographie la plus courante, ces « sociétés de portes », sur le plan politique, s'opposent aux « sociétés de tours », celles des nobles et chevaliers, groupées autour des gros donjons fortifiés des puissants. Être ainsi responsable de l'une des portes confère évidemment sur les voisins, sur tout le quartier, une certaine autorité et témoigne d'une position sociale, voire politique, reconnue.

À Gênes, l'affaire se corse encore par l'intervention du doge et de ses proches. Ce doge, en principe établi à vie, appartient par définition à la catégorie des *popolani*, non-« nobles », marchands ou artisans et, par tradition, à l'une des rares familles, pas plus de quatre au total, qui se qualifient elles-mêmes de *cappellaci*. Au XVe siècle, deux seulement s'affrontent constamment : les Fregosi et les Adorni. Étrangers, c'est certain, aux grands clans familiaux de l'aristocratie très ancienne ou renouvelée (les Fieschi, Doria, Lomellini, Grimaldi, Spinola…) ils n'en sont pas moins de très grands seigneurs, maîtres de fiefs dans la montagne, tenant solidement des châteaux très bien armés, accompagnés d'une garde dans toutes leurs actions. Ils ne participent pas, ou peu, aux affaires marchandes et bancaires de la cité : ils la dominent par leur force armée et leurs alliances politiques. Ces seigneurs ambitieux doivent naturellement s'appuyer – ne serait-ce que pour se faire élire ou plutôt acclamer, puis se maintenir face à leurs adversaires et rivaux –, sur une forte clientèle, souvent recrutée dans leurs propres fiefs, ou dans les campagnes du district, du faubourg. Ainsi voyons-nous Domenico Colombo arriver de Quinto à Gênes, l'année même où Giano Fregoso prend le pouvoir, et, aussitôt, recevoir du nouveau doge la garde de l'une des portes de la ville. Ce Colombo visiblement fait partie de la « clientèle » des Fregosi. En 1448 nous trouvons son nom en bonne place, parmi ceux des 229 hommes qui suivent le cortège des funérailles de Giano Fregoso vers l'église San Francesco de Castelletto.

À partir de 1455, date à laquelle Domenico acquiert sa seconde maison, nous ne savons plus rien de sa vie à Gênes ni de celle de ses enfants et, toujours par le hasard des actes de notaires disparus ou conservés, nous ne le voyons réapparaître

que bien plus tard, à Savone, en 1470. De ce départ à Savone, nous ignorons et la date exacte et les circonstances. On ne peut s'empêcher de penser à quelques difficultés financières ou politiques, ou les deux à la fois. Le 22 septembre 1470, le juge des délits (*index malleficiorum Janue*) fait sortir de prison Domenico Colombo qui avait été enfermé par erreur. Aussitôt après, Domenico vend le 24 septembre une terre qu'il possède dans un autre bourg de la *podesteria* du Bisagno, à Ginestre : plusieurs champs et une maison. L'affaire paraît peu claire : prison pour dettes ? vente de la propriété pour faire face aux clauses d'un accommodement ? En tout cas, cet emprisonnement l'a certainement placé dans une situation fort difficile et on y verrait volontiers la raison immédiate de son exil vers Savone. Les protections dont il pouvait bénéficier pendant plusieurs années à Gênes, lui manquent ; en 1452 on ne lui avait pas renouvelé sa charge de gardien de la Porte dell'Olivella. De plus si les Fregosi tenaient solidement en main la ville, doges sans interruption sauf quelques mois du printemps 1461 où le doge fut un Adorno, ils perdaient tout pouvoir en 1464 au moment où s'installe pour de longues années la domination milanaise avec Francesco Sforza et ses gouverneurs venus de Lombardie. Il est tout à fait possible que Domenico Colombo ait cherché à Savone un établissement à l'écart de tous ces troubles génois.

À Savone

À Savone, Domenico et les siens s’installent vraiment. Avant son départ, nous le savons, il avait déjà vendu une terre des environs de Gênes : la vente de ce bien qui venait sans doute de sa famille, est ratifiée par Suzanna dès le 27 mai 1471. Deux ans plus tard, le 7 août 1473 elle confirme encore, assistée de deux de ses fils, Christophe et Giovanni-Pellegrino, la vente, décidée à Savone par son mari, de la maison près de la Porta dell’Olivella, cédée pour 150 livres à un tisserand de laine. De son côté, en août de l’année 1474, Domenico achète pour 250 livres une « pièce de terre avec vignes, champs cultivables et vergers, et bois et aussi une maison », située dans l’arrière-pays de Savone dans le village ou hameau de Legini. Ce domaine, sans doute important, en tout cas d’un bon prix, il le tient en *emphytéose* des chanoines de Savone. Il le loue en 1481 à un homme qui s’engage à le faire fructifier.

En tout cas, sa position semble tout de suite bien assurée. Il reprend son métier de tisserand et se présente toujours ainsi, devant les notaires où nous le rencontrons. Le 12 mars 1473, son nom figure parmi ceux des tisserands de laine de la ville de Savone et « autres hommes de l’art de la laine de ladite cité » qui désignent un procurateur afin de défendre leurs intérêts ; un peu plus tard, le 7 décembre 1474, il se trouve aussi parmi les 36 tisserands de la ville qui se concertent et approuvent le tarif des salaires que les lainiers (les drapiers sans doute) doivent leur donner : moitié en argent, moitié en vivres ou en nature. Cependant, dans le même temps et dès son arrivée dans sa nouvelle ville, nous le voyons soit diversifier ses activités, soit s’élever dans l’échelle de la profession. Un acte le signale

tavernier et, surtout, pour les draps, un autre notaire le montre agir plutôt comme un de ces chefs d'entreprise, maîtres des matières premières, qui font travailler des artisans et compagnons de métiers à différents stades de la fabrication. En 1472 puis en 1473 il signe des reconnaissances de dettes pour des achats de laine africaine de Safi et promet de payer en fournissant des draps « de Savone ». Ce ne sont pas de misérables affaires : l'une porte sur deux pièces de drap et 40 livres de monnaie de Savone, l'autre sur sept pièces. Il obtient aussi en juin 1473 une sentence de condamnation contre un mauvais payeur qui lui doit le prix de coupons de tissu. Ces opérations – achats de laines brutes, ventes de draps finis ou semi-finis –, donnent à son image sociale une autre allure. De simple tisserand salarié qu'il était à Gênes, le voici maître drapier, tissant ou faisant tisser chez lui, dans son atelier, mais aussi vendant ses propres draps dans sa boutique. Il habite d'ailleurs, non dans un des faubourgs de la ville, mais au centre, près de l'église San Giuliano, dans cette *contrada* de San Giuliano où se trouvent tous les drapiers, c'est-à-dire le quartier « qui appartient à tous les drapiers et autres maîtres de l'art de la laine à Savone ». Près de chez lui se trouvent plusieurs autres boutiques de drapiers et, aussi, la maison de l'*arte*. Un des contrats a été signé chez Domenico même, dans sa « boutique » (*apotheca*), ce qui témoigne d'une certaine assise, celle de l'homme qui a pignon sur rue, peut convoquer dans sa maison le notaire et les témoins. Dès les tout premiers temps de son établissement à Savone, il engageait, non plus comme apprenti, mais comme valet ou commis, un Bartolomèo Castagnelli, originaire de Fontanabuona, qu'il avait déjà eu à son service. Tout ceci marque bien une nouvelle position, le passage (grâce peut-être à cette fuite vers l'autre ville) du salarié au petit

marchand chef de l'entreprise qui, à son tour, distribue le travail aux autres.

Ce rameau des Colombo s'établit ainsi d'une façon tout à fait convenable à Savone, bénéficiant aussitôt d'une position professionnelle meilleure, plus stable et d'une bonne insertion sociale. Si bien que ces seuls avantages économiques suffisent peut-être à expliquer ce transfert vers une nouvelle ville où, a priori, rien ne semblait attirer Domenico Colombo.

Mais est-ce certain ? Est-il allé vers le pur inconnu ? Dans de telles circonstances, évidemment, on peut fort bien refuser le simple hasard et chercher toutes sortes de raisons. Ce qui vient le plus volontiers à l'esprit serait, en quelque sorte, une « structure d'accueil » : des parents ou des amis déjà sur place. Dans une telle recherche rien n'a été entrepris et la rareté des documents, le hasard qui préside toujours à leur conservation et à leur découverte, peuvent en effet décourager les meilleures volontés. Notons simplement pour le moment – même s'il s'agit d'une coïncidence, d'un rapprochement fortuit des noms –, que les *Statuts* de Savone du début du XVe siècle citent une rue ou une place appelée *des Colombo* à Savone : *platea Columbi*. On reste perplexe… Les rues ne prenaient à cette époque que les noms de familles très en vue, généralement propriétaires du sol, exerçant leur patronage sur l'église voisine. Il s'agirait donc de Colombo vraiment bien placés dans l'échelle des fortunes et des considérations. D'autre part, Domenico ne s'installe pas dans ce voisinage ; il semble même le fuir et, en tout cas, lui préférer le quartier des drapiers, tous riches et à l'aise, mais indépendants de ces systèmes de clientèles, eux aussi patrons d'une église, celle de San Giuliano.

Nous ne connaissons pas la date de la mort de Domenico Colombo, père de notre Christophe. Nous ne savons pas

davantage s'il est resté citoyen et habitant de Savone jusqu'à la fin de sa vie. En tout cas, les liens avec Gênes, avec ses parents, avec son quartier même ne sont jamais rompus. Le 27 janvier 1483, treize années après son départ, nous le voyons comparaître à Gênes devant notaire pour y louer la maison qui lui reste dans le bourg de Santo Stefano ; il la loue à un cordonnier, mais se réserve « pour son habitation » le premier étage, sauf la cuisine, l'étage supérieur et le jardin. Pourtant, en septembre 1484, son fils Giacomo, s'engage comme apprenti tisserand à Savone : on pense que la famille y était encore.

Ainsi pendant plus d'une dizaine d'années, toute la vie des Colombo, toujours dans le travail des draps, se partage-t-elle entre les deux cités, rivales parfois, complémentaires le plus souvent. Christophe Colomb, manifestement, a bien connu les deux villes, leurs ports et leurs artisans. Les séjours de la famille mériteraient certainement une recherche approfondie qui fournirait un peu plus de renseignements sur toutes ces années d'adolescence, encore trop obscures. C'est à Savone, en tout cas, que les Colombo ont connu et se sont liés d'amitié avec cette famille Cuneo dont le nom revient à plusieurs reprises dans la vie de l'Amiral. Il prendra Michele di Cuneo à son bord pour le second voyage en 1493, l'exploration de Cuba et de la Jamaïque. Il lui fera don d'une belle terre, une île, sur la côte sud de l'Hispañola et cette « seigneurie » coloniale, la *bella Saonese* est bien la seule terre à porter alors un nom d'Europe : il n'y eut pas de *Genoese* !

En tout état de cause, Christophe Colomb quitte Savone bien avant la mort de son père ou son retour à Gênes. S'il n'apparaît plus dans les textes et ne se présente plus chez les notaires, c'est que le voilà déjà à Lisbonne où tous les auteurs s'accordent, sur la foi de textes authentiques, à le situer dès la fin de l'année 1476 ou au plus tard dans les premiers mois de 1477. Il

a alors environ 26 ans et a connu déjà, au sein de sa famille, l’expérience de l’arrivée dans une autre ville, des efforts que demande l’insertion dans un autre milieu social. Il a été nourri de cette façon : une vie marquée peut-être par quelques déboires que l’on définit très mal et qui ne sont peut-être qu’imaginaires, mais, en tout cas, pas une vie d’errance et de misère. Il n’est pas un exilé de la famine ou de la persécution, aigri ou chargé d’opprobre ; pas un banni, mais un aventurier, maître de son élan. Somme toute, la position de son père n’avait fait que s’améliorer, tant sur le plan professionnel, par l’accès à la direction d’une petite entreprise, que par le niveau de fortune : acquisition de maisons et de terres, accumulation d’un capital non négligeable.

Gênes et la mer

Gênes porte depuis des siècles jusqu'aux plus lointains rivages les rêves et les audaces de ses marchands, de ses colons, de ses aventuriers. Aucune cité d'Italie, d'Occident même, ne doit tant à la mer. La ville des Doria et des Fieschi, des grands banquiers et des soyeux, s'affirme encore dans ces années 1470 ; une cité presque neuve, fort originale en tout cas, née et nourrie d'étonnantes entreprises, de grandes expéditions sur les mers, de la conquête des routes et des empires d'Orient. Une extraordinaire fortune forgée par tout un peuple de marins, de guerriers, de pirates et de corsaires d'abord, puis par les voyageurs hantés par de fabuleux marchés. Mais une fortune toujours hasardée au gré des combats, des raids brusqués, des périlleux périples vers des terres étrangères, à des semaines ou des mois de navigation, vers des mondes d'un autre monde, où s'oublient les accents et les paysages familiers de la mère patrie. Le destin de l'une des grandes métropoles du moment, aussi hardie dans les spéculations sur les monnaies ou les trafics de l'argent que dans la conduite de ses nefs, audacieuse aussi pour installer les siens, les propres fils de ses hommes d'affaires, dans les fondouks ou les comptoirs d'Asie ancrés aux flancs d'immenses pays hostiles, ce destin fut bien toujours lié à la découverte, à ses hasards, à ses aventures.

La ville ne doit rien ou presque à ce fameux héritage romain dont se réclament, à juste titre, toutes les cités du monde méditerranéen, au Nord et au Sud, de l'Orient à l'Occident. Malgré les efforts habituels mais bien puérils de ses clercs, chroniqueurs patentés et appointés pour affirmer une fondation fort ancienne, de 207 ans antérieure à celle de Rome

(!), malgré les légendes complaisamment rapportées et entretenues sur l’origine de son nom qui viendrait soit de Janus « arrière-petit-fils de Noé, arrivé de Grande Asie et de Babylonie en Italie », soit d’un autre Janus « noble citoyen de Troie » réfugié en Occident après la chute de la ville, Gênes ne fut, pendant fort longtemps, tout au long de la domination romaine et jusqu’au temps des Croisades, qu’une assez piètre bourgade. Elle doit son essor, dans les années 1000 environ, aux premières passes d’armes victorieuses contre les Arabes, alors maîtres de la Méditerranée. Ses premières actions d’éclat furent des raids sur les côtes du Maghrib, puis la reconquête des îles, les grandes expéditions en Terre sainte à partir de 1097, enfin l’appui au roi d’Aragon à Majorque et à Valence.

Les premiers grands voyages furent des raids de galères armées pour la course et le combat ; les premiers profits provenaient de la vente du butin rassemblé lors des pillages et des sacs. Gênes fut donc toujours une cité guerrière, dangereusement conquérante ; pendant des générations elle s’est parfaitement identifiée avec la Reconquête chrétienne contre les Musulmans de la mer et de l’Orient.

Ce passé ne s’oublie pas. Il devait pendant des siècles marquer les réactions mentales, les façons d’être de la ville ; au temps de la jeunesse de Christophe Colomb, il se lit encore par différents signes. C’est ainsi que dans ces années 1460-1470, toutes les nefs génoises, sans exception, se placent sous l’invocation du christianisme et s’affirment des vaisseaux de la foi. Alors que les Vénitiens, les Florentins et les Espagnols, à même époque, donnent à leurs bâtiments des noms variés qui rappellent ou celui de leur patron armateur ou celui de leur pays d’origine, des noms qui évoquent parfois telle ou telle vertu, qui exaltent celles d’un animal valeureux, plus ou moins totémique, au même moment, ces vaisseaux de Gênes portent

exclusivement le nom de Santa Maria, complété évidemment, pour les distinguer, par celui d'un ou plusieurs saints : ainsi, par exemple, Santa Maria – San Giacomo, ou Santa Maria – San Giovanni Battista. Une telle originalité, indiscutable, maintenue sans aucune faille, traduit bien des réactions collectives très particulières. De ce point de vue des mentalités, Gênes n'est pas tout à fait, même en Méditerranée chrétienne, une ville comme les autres. Elle reste le champion debout, armé, de la Chrétienté.

Toute une tradition nourrie de légendes héroïques ou des simples souvenirs de hauts faits d'armes, pas tellement lointains, entretenus et même exacerbés devant les progrès de l'Islam en Orient et la montée du péril turc, imprègne la conscience politique de la cité et habite les rêves des hommes tentés par l'aventure.

La ville cherche, il est vrai, dans ces grandes entreprises guerrières et maritimes comme une compensation à un sort par ailleurs bien ingrat. Adossée à une montagne abrupte, mal pénétrée et insoumise, elle tourne forcément le dos aux riches plaines du Piémont et de Lombardie. Les caravanes de mulets n'y parviennent qu'au prix de durs et longs cheminements par des passes qui s'élèvent d'un coup à six cents ou mille mètres, constamment en butte aux exactions des grands seigneurs pillards, Spinola, Fieschi, Malaspina, roitelets des montagnes, bien souvent pirates de grands chemins. Incapable de bâtir un État dans les monts et outre-monts, une *Terra Ferma* à l'instar de Venise, incapable aussi de vivre sur les trop maigres ou trop lointaines récoltes de son arrière-pays, Gênes devait tendre tous ses efforts vers l'aventure lointaine.

Ville jetée à la mer, elle porte sur son visage de pierre et de marbre les belles et dures marques de ses entreprises maritimes en Orient. Dans le dessin des rues déjà, dans ce tissu urbain anarchique, incohérent. Accrochés aux derniers

contreforts de la montagne qui partout ferment un horizon étroit et invitent à l’évasion par mer, les palais et les maisons, les petites églises et les couvents, avec leurs façades rayées de noir et de blanc et leurs portiques aux solides piliers ancrés sur le roc, s’étagent en un chaos indéchiffrable que dominent encore les hautes tours crénelées des grandes familles maîtresses de la cité : une quarantaine de donjons dressés au-dessus d’un paysage tout construit, fait d’artifices. De plus, Gênes s’entoure, à la différence de Venise, d’une belle muraille avec ses tours rondes et ses portes étroites, et confie sa garde, vers le nord et la menace de Milan, à une énorme forteresse qui barre la route et tient la cité à ses genoux.

Mais que l’on imagine surtout une ville sans aucune route carrossable, sans charrois, sans chevaux, une ville de montagne et d’Orient figée dans un archaïsme étonnant. Si Venise ne s’est longtemps aérée que par ses canaux, Gênes ne vit encore, au temps du jeune Colomb, que par ses sentiers muletiers enserrés entre d’étroites murailles de roches qui, des cols de l’Apennin, conduisent aux magasins et caravansérails. Ces sentiers, pavés de briques, s’insinuent avec peine dans la cité et confluent tous vers le port, cœur de cet immense réseau. De plus, cette ville populeuse de 100 000 habitants ou davantage, admirable d’activités diverses se présente tout entière bâtie à l’image d’un simple village ligure perché sur un piton. En dehors du port rien n’attire le regard et ne force l’admiration, aucun lieu pour rassembler les foules. Une cathédrale somme toute modeste, pas de palais communal – ou si médiocre, à peine achevé ! ; aucune belle place publique n’offre le faste d’une grande ordonnance comme celles de Venise ou de Sienne et ne sert aux yeux de tous les visiteurs le prestige de la cité. Partout ce ne sont que carrefours contorsionnés, pattes d’oie, *larghi*, parvis

sertis entre les palais et l'église, où chaque cellule, chaque petite société, vit sa vie, entre la loggia, les boutiques et l'église.

Seul le port appelle cette admiration et provoque chez tous les Génois un juste orgueil. Le fait mérite d'être souligné, c'est l'un des seuls véritables ports de toute la Méditerranée, où peuvent sans mal s'abriter et s'ancrer les navires de tous tonnages. Un beau plan d'eau s'étale entre deux avancées rocheuses, fermé par une suite d'écueils réunis en un môle de maçonnerie. Ce port magnifique, impressionnant pour l'époque, compose un splendide paysage pour les marins rentrant après de longues absences. Ils y retrouvent ce décor si familier dont le souvenir les hantait au loin. D'abord les deux grands phares qui brillent si clair la nuit, la *Lanterna* surtout, élancée dans le ciel que certains comparent volontiers au phare d'Alexandrie des Grecs, une des sept merveilles du monde. Tout à côté le Palais de la Mer ou *Palazzo di San Giorgio*, ancien palais des douanes qui domine de sa masse élégante tout le paysage. Tout à côté encore les môles jetés à travers l'eau, les magasins à sel, les marchés, la grande pierre aux poissons. Puis, au long du rivage, les *Rippe* longs portiques couverts qui abritent tous les petits commerces et les mille métiers de l'armement, les échoppes pour les cordages et les appareils de bord, les tavernes, les boulangers et biscuitiers, les revendeurs de pacotille et les receleurs. Vers la gauche, les deux hautes tours et les murailles crénelées et rouges du grand arsenal pour armer les galères de course et la belle église fortifiée de la commanderie de Saint-Jean-des-Hospitaliers, rappel des conquêtes de Terre sainte. À peine en retrait, les hautes maisons et les tours qui encadrent la célèbre *Piazza Banchi*, centre des affaires de la mer et de la banque. Là s'installent les bancs des changeurs et des assureurs, bousculés parfois lorsque les chaînes tendues en travers des petites rues la ferment mal et que se précipitent les

mulets échappés des caravanes ou les bœufs conduits à la boucherie.

Tout est là et s’embrasse d’un seul coup d’œil. Toute la vie d’une immense cité bat dans ce cocon étroit, niché au creux des monts, ouvert seulement par la passe sur le large, vers l’entreprise conquérante et les grands travaux de la mer.

Mais, ici, si près de cette grande mer et de l’Orient lointain, quelles possibilités d’aventure pour le jeune Christophe Colomb ? Comment comprendre ou même imaginer que le jeune homme, petit-fils d’un montagnard, fils d’un tisserand et lui-même encore ouvrier de la laine, habile seulement à manier les peignes ou les cardes, l’ourdissoir et son moulin, les navettes du métier, ait pu s’insérer dans ce monde des marins ? Le voyons-nous prendre la mer, engagé comme mousse ou plutôt comme petit marchand, comme simple commis chargé d’accompagner des riches balles d’étoffes au loin et de ramener des épices ? Son apprentissage de la mer est-il d’abord celui d’un vrai marin ou, plus simplement, celui d’un marchand voyageur ? Doit-on le situer avant ou pendant ces premiers longs voyages, dont on parle si souvent comme d’expériences décisives, à Chio puis à Madère, en 1475 et en 1478, alors qu’il était déjà établi à Lisbonne ? Autrement dit, cet apprentissage est-il génois ou, bien plus tardif, portugais ?

Le marin génois

Comment est-on marin à Gênes ? Une réponse circonstanciée à cette question essentielle devrait s'appuyer sur une étude solide et précise des équipages, sur une analyse sociale du milieu des gens de mer, de leur recrutement, de leurs origines surtout. En l'état actuel de nos connaissances, tout ceci nous fait malheureusement défaut pour Gênes, comme d'ailleurs pour tous les autres ports de la Méditerranée. Le marin et avec lui bien des artisans de ces fortunes aventureuses, reste pour nous une énigme, une abstraction anonyme, sans couleurs et sans contours. Dans tout le monde chrétien de la Méditerranée, pour les galères de course même et a fortiori pour les navires marchands, les marins sont tous des hommes libres, liés seulement par un contrat et des usages rappelés régulièrement par les codes maritimes de chaque nation : ni esclaves, ni forçats. Le temps des bagnes, des chiourmes ou des rafles n'est pas encore venu. Ces gens sont payés et souvent bien payés. On peut affirmer que ce droit de la mer propre à toute cité maritime, que nous connaissons dès le XIe siècle avec les fameuses *Tables* d'Amalfi et que nous retrouvons partout, fut sans doute l'une des toutes premières mises au net, une des toutes premières manifestations du droit privé des hommes et de l'organisation de sociétés d'hommes libres, affranchies des grandes sujétions. Ces codes règlent tout : nombre des marins selon les tonnages, armement et vivres, cargaison maximum autorisée, commandement, montant des soldes, importance de la pacotille.

Pour un trafic énorme, tellement diversifié et étendu tout au long de routes fort complexes, Gênes ne peut pas employer que

des bâtiments sortis de ses chantiers. De même à Venise, l’appel aux flottes auxiliaires, souvent fort nombreuses, s’impose comme une nécessité absolue. En fait, l’essentiel du ravitaillement en blé de Sicile ou de la Maremme, et en sel d’Ibiza ou de Provence, arrive dans les cales des petites nefs des Basques ou des Portugais qui, inlassablement, visitent tous les ports de la Tyrrhénienne et, par un cabotage besogneux, sans grande ampleur, vendent leurs services aux hommes d’affaires, aux marchands génois. Ces équipages ibériques, venus du vaste monde atlantique, rompus aux longues traversées en diagonale, fréquentent assidûment le port et ses magasins. Tous ces Basques et ces Portugais, quelques Andalous aussi, tissent évidemment des liens entre leurs ports d’origine, leur propre civilisation de la mer, et la grande métropole ligure, ville d’accueil pour quelques jours. Leur présence, leurs petits trafics, leurs usages et les nouvelles qu’ils apportent avec eux ne peuvent échapper aux curieux, ni à Gênes, ni à Savone. Et c’est de cette façon, sans doute, que le futur Amiral de la mer océane rencontra à Gênes, puis à Savone, les premiers marins de l’Atlantique, les Basques surtout. C’est ainsi qu’il apprit à les connaître.

Quant aux gros navires construits et armés par la ville elle-même, leurs marins sont tous des Génois ou des proches voisins. En 1470, un pèlerin flamand d’origine génoise en route vers la Terre sainte, ne tarit pas d’éloges sur cette marine, sur les assurances qu’elle peut offrir aux voyageurs, la façon dont elle sait dominer les mers :

« Il n’y a aucune nation dont la flotte pourrait l’emporter sur la sienne par les armes. Les Génois ont, en effet, leurs caraques qui se tiennent sur mer comme des châteaux et sont conduits avec habileté et prudence par les marins de leurs Rivières, sobres et contents de peu, rompus dès leur jeunesse à l’art

maritime. La navigation est ainsi pour eux plus sûre, face aux diverses fortunes de mer et aux dangers qui viennent aussi bien de la mer elle-même que des ennemis et des pirates car leurs navires sont comme des forteresses munies de bombardes, de traits et d'autres armes servies par des hommes courageux. Les autres nations maritimes permettent que leurs navires soient montés par des marins étrangers et venus d'ailleurs. Ceux-ci ne sont pas aussi solidaires lorsqu'il faut faire face aux dangers, ni aussi rapides car ils n'ont pas été nourris dans leur art depuis la jeunesse et n'ont pas l'expérience des marins génois. »

De ces quelques lignes se dégage, en fait, toute une philosophie des servitudes, des exigences et des solidarités qui doivent sceller un équipage face aux ennemis et aux périls : des hommes mûrs, de bons combattants, marins habiles et expérimentés, rompus depuis toujours aux manœuvres. Leçon dont l'Amiral Christophe Colomb s'est certainement inspiré tout au long de sa vie et qu'il met parfaitement en pratique quelque vingt ans plus tard, menant d'une main ferme ses trois esquifs vers le grand inconnu, sans aucune faute.

Gênes se présente bien comme une nation de marins, toute tournée vers la mer et ses aventures. C'est pourquoi il semble difficile a priori d'analyser ou même d'imaginer un milieu social particulier aux hommes de mer. Enrôlés directement par les patrons des navires, mais étroitement contrôlés par l'État, ils vivent, eux et leurs familles, pour la plupart dans le quartier du *Mole vecchio*, dans cette *contrada Moduli* qui voisine et domine le port, perchée sur le promontoire de Sarzana, l'ancien *oppidum* ligure. Là s'ouvre vers la mer, étroite, bordée de très hautes maisons, qui la ferment presque complètement, la petite place de San Marco dont le nom rappelle assez curieusement (est-ce vraiment une coïncidence ?) celui de la magnifique place

de la Mer à Venise. En tout cas, ces gens ne sont absolument pas des étrangers.

Tout indique que les armateurs génois enrôlent volontiers des hommes venus des bourgs des Rivières, à l'ouest de la ville et, plus encore, à l'est. Là s'échelonne, au long d'une côte abrupte d'accès difficile mais riche d'abris précaires, toute une litanie de villages de pêcheurs, de *marine* accrochées sur les pentes raides de la montagne, dominant une petite plage de galets ou de sable noir. Quelques bourgs entreprenants construisent des barques de faible tonnage, sur des chantiers rudimentaires, sur la grève même, comme on en voit toujours à Camogli et, plus médiocres encore, laissés là par un autre temps, à Boccadasse, tout près de la grande ville. Ailleurs, à Chiavari surtout, des artisans plus spécialisés fabriquent les rames, les pièces de gouvernail et les antennes.

Dans ces cantons à la fois montagnards et maritimes, si proches de celui dont est parti un jour le grand-père de Christophe Colomb, chaque homme est forcément un marin dès son plus jeune âge. Certains, très nombreux, vivent de la pêche et chaque village sait délimiter le long de la côte et sur la mer voisine des zones bien précises, les louer ou les affermer. Mais surtout, contrainte obsédante qui marque chaque jour toute une civilisation et impose vraiment une façon de vivre, toutes les communications, toute vie de relation ne s'établissent que par la mer, par un va-et-vient subtil et incessant de barques et d'esquifs. Aucune route carrossable ne double la côte, pas même dans les environs immédiats de la grande ville où les citoyens doivent sans cesse, dans la banlieue, se cotiser pour réparer la chaussée et redresser les ponts du Bisagno et de la Polceverra, fleuves impétueux dont les crues dévastatrices emportent tout en quelques instants. Vers l'est, les chemins de terre, très longs et en bien mauvais état, passant d'une vallée à

l'autre au prix d'incroyables détours, constamment menacés par les glissements de terrains argileux détrempés par les pluies, menacés aussi par les brigands, restent déserts ou ne voient passer que des intrépides qui le paient cher. Aucun marchand, en tout cas, sur cette voie « mal empierrée, détestable, pénible et fatigante qui use les chevaux ».

Dans peu de pays, de cette mer intérieure même, l'homme se trouvait aussi souvent affronté aux pratiques et aux dangers, aux surprises d'une navigation qui s'inscrit constamment dans le rythme des travaux et des jours.

Tous les trafics – vins, bois, marbres de Carrare et ardoises de Lavagna –, se font par la mer ; tous les déplacements des hommes aussi, d'un havre à l'autre, même en plein hiver, au péril des tempêtes. Aussi pouvons-nous imaginer sans mal cet apprentissage tout naturel du jeune Christophe Colomb, au long de toutes ses années d'enfance et d'adolescence, par d'innombrables petits voyages des ports de sa Rivière d'origine, de Chiavari sans doute, vers Gênes, en passant par Quinto ou Quarto où ses aïeux s'étaient établis et où vivent encore des cousins, toujours nombreux, toujours solidaires du destin de la famille. Un peu plus tard, entre Gênes et Savone, entre la maison du bourg de Santo Stefano et la boutique de drapier du père, là encore, le voyage par mer, au hasard des bâtiments et des départs. À un certain atavisme foncier qui devait bien sûr aisément gagner quelques bourgs de l'intérieur, à l'exemple des parents et des proches, à un sens presque inné de la mer, s'ajoutent encore de multiples expériences nées des simples faits, des démarches très ordinaires mais indispensables de la vie de chaque jour : une vocation obligée et un apprentissage somme toute très banal.

Il semble aisé, et nécessaire aussi, d'évoquer les grands conflits armés contre Venise, contre l'Aragon et Barcelone, plus

souvent contre les nobles « féodaux » révoltés et maîtres de fortes positions sur les Rivières, les Fieschi de Lavagna à l'est, les Carretto de Finale à l'ouest. C'est alors la levée de centaines d'hommes pour conduire et combattre sur les galères construites en toute hâte ou sur les énormes navires réquisitionnés dans le port.

À ce moment-là, les villes de l'intérieur, Florence, Sienne ou Milan, cantonnent leurs milices « populaires » dans la défense des portes de la cité et, pour les guerres à l'extérieur, font appel aux *condottieri* étrangers, chefs de bandes, capitaines de métier et entrepreneurs de guerre. Mais Gênes ne se défend ou n'attaque qu'avec l'aide de ses propres marins, de ses citoyens, gens de la ville même ou des territoires soumis. Chaque grande famille, chaque quartier populaire et chacun des bourgs de la Rivière fournit son contingent ; en ces occasions, les magistrats savent très bien dresser la liste de tous les hommes astreints à ce service. Tous ces gens, du simple fait d'un voyage en pays plus ou moins lointain, ont connu les périls de l'ennemi embusqué au creux d'une côte, dans les parages de la Corse ou dans cet Orient des îles infesté de pirates. Tous, et même le plus pacifique des marchands embarqués à bord, ont appris les rapides et furtives manœuvres de fuite ou d'attaque ; tous alors se sont battus et se souviennent du fracas des armes. Ainsi, tout sujet des Génois soumis à l'impôt peut être appelé à combattre sur l'un des navires de la Commune ; il y retrouve vite l'expérience de ses voyages de jeunesse.

Cette ville ne paie pas de guerriers de profession et les usages n'établissent aucune distinction entre le voyageur, l'homme d'affaires et le combattant. La flotte génoise qui, en 1435, infligea aux Aragonais une lourde défaite dans les parages de l'île de Ponza et fit prisonnier leur roi, était commandée par le notaire Biagio Asseretto. Cette victoire lui valut plus tard une

belle carrière : familier du duc de Milan, anobli, capitaine d'un château et seigneur de fiefs aux confins de la Lombardie. Le magnifique, passionnant et très rare tableau de Cristoforo Grasso, conservé au musée naval de Pegli, évoque encore pour nous les fastes guerriers de cette cité « marchande ». Nous sommes en 1480 : devant la ville, minutieusement décrite avec ses hautes maisons, ses clochers et les môles de son port, lève l'ancre dans le tonnerre des bombardes une flotte de 23 galères de combat et de 7 grosses nefs, armées pour aller contre les Turcs. Aux mâts flottent, orgueilleux, claquant au vent de terre, le pavillon de la Commune, la grande croix rouge sur fond blanc, celui de l'Amiral, ceux aussi, pour chaque bâtiment de l'armateur, du patron et du commandant : de très grandes familles bien sûr, comme les Doria, les Fieschi et les Lomellini, mais également d'autres bien plus modestes, appartenant à des groupes politiques et sociaux des *popolani*, certaines même assez effacées.

Donc, une ville toujours prête à se mobiliser, à envoyer ses hommes combattre sur mer. En ces temps de troubles où le jeune Colomb travaille dans l'atelier de son père, les occasions ne manquent certes pas. Constamment, des expéditions proches ou plus lointaines, pour rompre un blocus ou châtier l'adversaire, le rebelle, obligent la Commune à construire des galères dans son arsenal et à prendre les armes.

Christophe Colomb, pirate ?

Enfin, songeons aussi, pour l'apprentissage, à cette étonnante industrie de la piraterie qui fut alors, pour tant de pêcheurs, de marins des Rivières, pour tant de jeunes gens de la ville liés par leur fidélité à un chef ou tout simplement en quête de profits et d'aventures, une irrésistible tentation, une véritable carrière parfois. Comme les Catalans, les Génois arment volontiers pour une course plus ou moins accréditée par des lettres de marque ou pour de simples raids de brigandages. Aucune ville chrétienne de la Méditerranée ne s'est taillé une telle renommée, pour ses pirates de haut vol, chefs audacieux, parfois véritables petits potentats, maîtres de flottes capables d'imposer leur loi sur toute une mer et de frapper des coups redoutables. Précisément, ces années 1460-1470 voient pour toutes sortes de raisons – guerres civiles ou étrangères, dramatiques replis des possessions acquises en Orient –, s'affirmer l'ère des nobles ou princes pirates, grands rapaces de la mer. Ainsi, dans l'hiver 1461, le célèbre Scarinchio, partout mis au ban des nations de marchands, qui tient la mer entre Gênes et Naples à la tête de douze galères armées, arrête les grosses galées de Florence chargées d'épices, vend son butin en Afrique et même à Gênes ou à Savone. Florence, Gênes, les Catalans mobilisent contre lui tout un appareil guerrier ; mais en vain. Ainsi encore Paolo Fregoso, l'authentique doge et en même temps archevêque de Gênes, tyran démagogue et chef turbulent qui, menacé en 1466 par l'approche des armées milanaises, prend la mer et se réfugie en Corse. Membre d'une grande famille de chefs d'armées, disposant de toutes sortes d'appuis et de complicités, il commande, dit-on, à 500 hommes

et à quatre grosses nefs armées pour le combat. Enfin, plus puissant encore, héritier d'une longue tradition et d'une forte expérience orientale, Giuliano Gattilusio, seigneur de Mytilène, conduit d'abord d'incessants raids contre les Turcs mais attaque aussi bien les Chrétiens, y compris les Génois. C'est lui qui en 1456 met un terme d'une façon si dramatique, dans les eaux de Chio, à la première expédition marchande des Anglais en Orient, celle de Robert Sturmy et déclenche ainsi tout un cycle de sanctions et de représailles. Gattilusio, trop menacé à son tour par les progrès des Turcs, sait très bien se replier en Tyrrhénienne et reconstituer une flotte, retrouver des refuges.

Dans cette mer d'Occident, entre les îles, la Corse, la Sardaigne, et la péninsule, s'appuyant sur les repaires de Corse mais encouragés, aidés, intimement mêlés à la vie et aux profits ou intrigues de la métropole, s'étaient établis, au temps du jeune Colomb, de véritables États maritimes et pirates, souvent inexpugnables, qui en bien des points, préfigurent ceux des flibustiers et des Frères de la Côte aux Antilles. Là encore, une belle école d'apprentissage marin. N'oublions pas que cette lignée des Colombo de Gênes se trouve, au temps du père de Christophe précisément, étroitement liée à celle des Fregosi, du doge Giano, et fait partie de sa clientèle.

Toute une phalange d'historiens se sont plu, pendant plusieurs générations, à brosser puis à enrichir l'image d'un Christophe Colomb tout jeune chef pirate, corsaire en tout cas, mêlé aux grands conflits de l'époque, y gagnant ainsi une parfaite connaissance des hommes et du métier. Ceci au moins en deux occasions. Tout d'abord au service du roi René d'Anjou opposé au roi d'Aragon, sans doute dans les années 1472-1473. Dans une lettre adressée bien plus tard aux souverains

catholiques et plus précisément à Ferdinand, Colomb aurait lui-même évoqué ses hauts faits d'armes :

« … Un jour (?), le roi René m'avait envoyé à Tunis m'emparer de la galéasse Fernandina ; or comme nous approchions de l'île Saint-Pierre en Sardaigne, j'appris par un espion qu'il y avait deux nefs et une caraque avec la galéasse ; l'équipage s'agita alors et décida de ne pas continuer le voyage, mais, de retourner à Marseille pour chercher un autre navire et des renforts. »

Suit tout un récit assez étonnant où l'on voit le capitaine déjà obstiné, poursuivre sa route, trafiquer en secret le compas de façon à ce que l'aiguille indique le sud plutôt que le nord et mener ses marins inconscients, par surprise, « près du cap de Carthagène alors qu'ils étaient tous certains que nous allions à Marseille ». La lettre ne semble pas du tout authentique et paraît même apocryphe ; elle fourmille d'erreurs, d'à-peu-près et d'invraisemblances. Mais une telle fable soigneusement entretenue de livre en livre permet à différents auteurs et surtout à Salvador de Madariaga d'affirmer que là se placent les tout premiers exploits, dans la manière surtout de mener les hommes, du futur Amiral : « Si Napoléon fut général en chef à vingt-cinq ans, on ne voit pas pourquoi Colomb n'aurait pu être capitaine de vaisseau à vingt et un. » Bien sûr… Pour d'autres, cet engagement aux côtés de l'Angevin contre l'Aragonais expliquerait le voile de mystère dont le Génois, devenu sujet d'Espagne, entourait ses origines et, aussi, l'hostilité sourde que lui auraient témoignée tout au long de ses entreprises le roi d'Aragon et, plus encore, les marchands de Barcelone et de Valence.

Autre épisode conté souvent à la manière d'une fable : l'arrivée au Portugal pour laquelle Las Casas et Fernando Colomb s'accordent à nous offrir un récit dans le meilleur genre

des grands drames de la mer. C’est là une histoire fort complexe qui, dès l’abord, surprend par un certain climat d’enchantement ; elle a fait couler beaucoup d’encre mais reste tout aussi obscure. Christophe Colomb, « très adonné aux choses et à l’exercice de la mer », se serait mis au service d’un fameux corsaire français, appelé Coulomb ou Colom et ils auraient attaqué ensemble quatre grosses galées vénitiennes de retour de Flandre, entre Lisbonne et le cap Saint-Vincent ; mais les Italiens l’emportent. Christophe Colomb fuit à la nage et échoue sur la plage, désemparé, exilé par force. Là encore nous ne trouvons qu’un conte de marins où le merveilleux l’emporte sur les vraisemblances. Le navire pirate et une des galées qui s’étaient accrochés l’un à l’autre lors de ce combat acharné « dans un embrassement aussi étroit que ceux de l’amour, prirent feu ensemble ainsi qu’il arrive aussi dans l’amour »… ! De plus, ce combat se situerait en 1485, bien des années après l’arrivée reconnue et indiscutable de Colomb au Portugal. Si bien que, pour éviter cette contradiction, certains historiens parlent plutôt de la fameuse bataille du cap Saint-Vincent, celle-ci bien réelle, au cours de laquelle un capitaine de France, le fameux Guillaume de Casenove-Coulomb (le corsaire Colombo des Italiens et le Colón des Espagnols) aurait attaqué des navires génois.

Aucune de ces versions, plus ou moins nuancées ou enjolivées, ne tient devant une critique un peu serrée des textes. Ce sont des pages d’histoires écrites pour embellir après coup la vie du héros et donner à son image la teinte dramatique et romantique propre à frapper davantage les imaginations.

Bien entendu la présence dans ces textes disparates et de valeur très inégale de ce Coulomb corsaire n’est pas pure invention. L’homme a effectivement existé, porté ce nom, et connu pendant plusieurs années une vie aventureuse sur les

mers. Nous nous trouvons, une fois de plus, devant un de ces irritants problèmes d'homonymie qui, le plus souvent, résistent à toute explication raisonnable. Selon toute vraisemblance cette rencontre des noms est fortuite. Mais, dans l'esprit des chroniqueurs et des historiens, de ceux même qui n'invoquent pas une quelconque filiation, la rencontre entre le Colomb de Gênes, pirate ou corsaire de la Méditerranée, et le Coulomb français corsaire de l'Atlantique prend forcément la valeur d'un symbole.

Vers Tunis ou au cap Saint-Vincent en tout cas, Christophe aurait servi contre les Génois puisque, en 1473, ceux-ci avaient rompu avec le roi René et accepté une sorte d'alliance avec l'Aragon. D'où, pour les imaginatifs, une autre vision, celle du chef de guerre indépendant, peut-être traître et rebelle à sa patrie, poussé inévitablement à l'exil. D'où, pour Salvador de Madariaga une autre « preuve » de l'origine israélite de l'Amiral ; celui-ci, « bien que Génois n'était pas un patriote génois », car de telles actions ne seraient pas dignes d'un fils du pays.

On mesure aisément la subtilité et la fragilité de tels arguments. Mais ce qui importe tout de même, c'est cette convergence des inventions et des légendes, si bien acceptées, car l'histoire forgée n'est pas sans valeur pour connaître les réactions collectives et l'image que se font les hommes de l'époque. Pour les Génois et les Espagnols des années 1500, pour ces hommes de lettres qui cherchent à glorifier leur héros, à tisser autour de son souvenir tout un réseau de hauts faits, à populariser en quelque sorte son image et à la faire accepter par la conscience populaire, le grand navigateur et le meneur d'hommes, le découvreur aventurier, avait bien acquis sa merveilleuse expérience de la mer, des entreprises solitaires, des vents et des courants, des marins et des ennemis, sur le

pont d'un navire corsaire, commandant, chef redouté, déjà en marge de sociétés stables et figées. Une auréole de gloire et une explication toute naturelle.

Ainsi, pêcheur ou marin d'occasion, guerrier sur les navires de la Commune, petit marchand voyageur ou commissionnaire chargé de quelques balles de draps ou de barils de sucre, corsaire ou pirate tout aussi bien, telles sont les images qui, même fugitives ou trop floues, viennent forcément en tête si nous voulons imaginer cet apprentissage d'un métier où Christophe Colomb devait – sans conteste – exceller et susciter ou l'admiration des amis ou l'envie des rivaux.

Certains auteurs, toujours en quête de contradictions, d'autres, attachés à l'idée d'une société « médiévale » très compartimentée et particulièrement figée, sans interpénétrations, ont pu s'étonner de ce passage si aisé, entre le plus banal et le plus sédentaire des états, celui du tisserand œuvrant au fond de l'atelier obscur – l'atelier « médiéval » est toujours obscur ! – et cette carrière de marin. L'idée choque même les hommes d'aujourd'hui, historiens ou sociologues, théoriciens surtout, qui bâtissent encore leur univers du Moyen Âge sur des schémas tout faits, erronés pour la plupart ; animés d'une fidélité exemplaire aux leçons bien apprises, ils croient dur comme fer, aux multiples cloisonnements, bien tranchés et impénétrables de ces sociétés « médiévales » : séparations très strictes en états ou en ordres, sclérose des activités professionnelles imposée par les « corporations » jalouses de leurs privilèges, bardées de tout un arsenal de règlements et de sanctions. En fait, un examen même très rapide des réalités concrètes d'alors dément aussitôt ces images bien simplistes, aux contours trop nets. Tout au contraire, apparaît le caractère extrêmement mobile et fluide des structures sociales et des activités. Les couches sociales se renouvellent sans cesse,

s’enrichissent d’apports étrangers. Les familles les plus puissantes même accueillent volontiers d’autres sangs et d’autres énergies. L’installation à Gênes de tout ce groupe familial des Colombo et de leurs amis venus de la Riviera di Levante dit assez, déjà, le poids social de l’immigration.

À cette mobilité géographique indéniable répond une mobilité sociale, l’une et l’autre indispensables aux grandes entreprises et sans lesquelles on imaginerait mal la fortune et la réussite de notre héros.

À Gênes, à cette époque, aucun homme n’exerce de profession étroitement définie. Chacun fait feu de tout bois, engage partout dès qu’il le peut, son travail et son argent. Il paraît tout à fait impossible, si l’on s’en tient prosaïquement aux strictes réalités, de parler de « marchand » ou de « financier » génois. Dans la ville, chacun, aussi modeste soit-il, aussi éloigné à première vue du monde des affaires, femmes et religieux même sans aucun doute, peut confier un ballot de marchandises à un voyageur en route pour quelque lointaine escale d’Orient, peut aussi acheter pour quelques livres des parts de la dette publique ou des sociétés par actions porteuses d’intérêt et de profits. De la même façon, le jeune tisserand de Savone ou de Gênes peut porter avec lui, pour un lointain voyage, une pacotille négociable là-bas, en ramener un poids d’épices ; il peut tout aussi bien s’engager, s’associer pour un temps comme commis.

En définitive, c’est l’étonnante fluidité de ces conditions et de ces activités qui suscite alors tant d’entreprises et offre aux aventuriers de bonne volonté des voies libres, du moins libres d’obstacles juridiques et d’oppositions professionnelles concertées. Les Colomb, et Christophe surtout, attirés d’abord par la grande ville puis par les multiples hasards de la mer, semblent avoir bien usé de toutes ces possibilités, avec cette

logique tout obstinée des hommes nourris d'ambition : de leur village blotti dans une vallée perdue, entre les monts couverts de châtaigniers, aux faubourgs de jardiniers de la métropole, au bourg des tisserands au pied du grand monastère, aux boutiques de Savone puis enfin aux grandes navigations et aux lointaines terres d'exil. Ils offrent l'image parfaite, quasi typique, de ces ascensions sociales qui renouvellent constamment les structures et les relations humaines à l'intérieur des grands centres marchands, des ports surtout, à l'intérieur aussi des villes et des royaumes en pleine expansion.

Comment naviguait-on à Gênes ?

Mais comment définir et situer exactement cette expérience de la mer ? Quelles leçons de navigation Christophe Colomb a-t-il gardées de ses années de jeunesse, avant le départ pour d'autres mers, pour les pays d'Ibérie ? Là encore, la tradition s'appuyant sur un schéma tout simple veut marquer une coupure totale entre les techniques navales en Méditerranée et, d'autre part, les innovations ou les audaces de l'Atlantique. Certains auteurs affirment même, argument qui les porte ou les aide à contester l'origine génoise de l'Amiral, que celui-ci n'aurait pu découvrir le Nouveau Monde ni même se lancer dans de grands périples de haute mer avec son seul bagage de marin ligure.

Mais, une fois de plus, un tel tableau, brossé à traits grossiers, appelle plus que des retouches. Depuis fort longtemps, les Génois, moins timidement que d'autres nations de la mer intérieure, avaient abandonné l'ancien style de navigation qui remontait semble-t-il au moins aux trirèmes grecques et qui hante encore l'idée que nous nous faisons couramment des voyages « médiévaux » en Méditerranée, des voyages pré-atlantiques, pré-coloniaux : de très longues galères effilées, basses sur l'eau, étroites et légères, mues surtout à la rame, qui ne perdaient pas volontiers les côtes de vue et que l'on ancrait chaque soir près d'une grève. Une navigation hésitante, au ras des terres, incapable de braver les vents et les tempêtes, très souvent interrompue pendant les mois d'hiver ; au total une activité épisodique, lente et fort coûteuse. Mais déjà dans les années 1200, les Italiens et les Catalans lançaient un bien plus gros vaisseau, galée marchande ou galéasse, ou *galea da*

mercato, portant deux mâts et une belle voilure, avec deux cents ou trois cents tonnes de marchandises. Surtout, en 1278, des galées de Majorque, profitant de la sécurité toute nouvelle qu'assuraient les succès de la *Reconquista* castillane et portugaise contre les Musulmans, ouvraient pour le compte des hommes d'affaires génois la voie directe vers la Flandre par le détroit de Gibraltar. Cette belle réussite qui se concrétisait par la conquête d'une route essentielle était déjà une « découverte » maritime, obtenue grâce à l'association des marchands de Gênes et de marins aventureux du monde ibérique.

Dès lors, dans les années qui suivent, Gênes établit avec ses propres navires des voyages réguliers vers Bruges et Londres ou Southampton, alors que les Vénitiens ne s'y risquent que vers 1400. Cette avance d'environ un siècle illustre parfaitement la nouvelle vocation occidentale du grand port ligure face à sa rivale, plus accrochée à ses positions en Orient. Gênes est lancée vers l'aventure, toute tournée vers la conquête et la découverte de nouveaux marchés et d'autres routes. Elle noue très tôt toutes sortes de liens avec les mondes ibériques et atlantiques ; elle y envoie ses marins et ses marchands, ses pirates et ses chefs de guerre. Elle affirme là d'autres ambitions et, naturellement, y acquiert une autre expérience. Ainsi l'exil des Colomb à Lisbonne puis à Séville s'inscrit-il dans un destin tout à fait logique.

Bien plus tard, dans les années 1400, le trafic maritime ne porte plus seulement sur les précieuses épices ou quelques produits de luxe mais de plus en plus sur les blés, le sel, les vins et l'alun, tous produits lourds et relativement bon marché. Cette évolution décisive de l'économie des grands transports internationaux conduit les armateurs génois à adopter puis à préférer un type de navire très différent de ceux de la Méditerranée, la *coca bayonesa*, sans doute héritée des Basques.

Sortie des chantiers ligures de San Pietro d'Arena, elle devient la nef ou la caraque, beaucoup plus imposante, un monument monstrueux pour l'époque. Au temps du jeune Christophe Colomb, dans les années 1470, Gênes n'arme pour son commerce que des nefs.

Sur ces bâtiments, sans aucun doute, Colomb entreprit ses premiers longs voyages et s'initia aux techniques et aux secrets de la grande navigation. Les énormes vaisseaux frappent de stupeur tous ceux qui les voient pour la première fois. Très hauts sur l'eau, dressés comme des forteresses, portant trois ponts et deux forts châteaux, ils tiennent tête sans mal et sans risque, à toute une flottille de galères, les écrasant, les broyant sur leur course. De plus, les grandes nefs invulnérables aux attaques des pirates, bravent aussi les grandes tempêtes de l'hiver jusque dans les eaux tumultueuses de la mer Noire, de sinistre réputation pourtant. Trois grands mâts, dont le plus haut atteint 40 ou 45 m, soutiennent une nombreuse voilure, très diversifiée, d'une étonnante complexité. Les inventaires de ces nefs, énumérant tous les appareils, les antennes, les agrès et les ancres, ne comprennent pas moins d'une centaine de rubriques ; le patron prend à son bord une tonne de cordages et plusieurs dizaines de fûts de poix, pour le calfatage.

Pour armer ces énormes machines de guerre défendues par leurs bombardes, les armateurs s'associent en petites sociétés par actions. Mais leur rendement permet d'abaisser les frets d'une façon considérable : cent ou cent vingt hommes d'équipage seulement pour plus de mille tonnes de marchandises.

Ce même souci de l'économie, de gagner du temps et de ne jamais immobiliser trop longtemps cet énorme capital limite le nombre des escales. Ainsi l'impératif financier et la bonne tenue de la nef en haute mer s'accordent-ils à promouvoir une

navigation lointaine directe, en diagonale. Rien de comparable aux routes timorées des anciennes galères, ni même à celles, encore coupées de nombreux arrêts, des galéasses de Florence ou de Venise. Le navire génois, gros porteur intrépide, va droit, sans aucune escale, de Chio ou de Constantinople à Tunis ou même à Gênes. En Méditerranée, les marins savent parfaitement utiliser vents et courants et naviguer ainsi à l'estime. Ils suivent volontiers des routes saisonnières, très bien reconnues, apprises de tous les capitaines et pilotes de la Méditerranée : un art tout de tradition. Et Colomb devait se souvenir toute sa vie de ces recettes apprises au fil de ses premiers voyages ou de ses entretiens avec les gens de mer, dans Gênes même. En 1502, dans une lettre écrite aux Rois catholiques, il décrit minutieusement ces itinéraires soumis aux vents et aux courants :

« En été et en hiver, ceux qui vont souvent entre Cadix et Naples savent bien qu'ils vont rencontrer de grands vents vers la côte de Catalogne et aussi quand ils traverseront le golfe de Narbonne ; si c'est pendant l'hiver, ils navigueront à vue du cap de Creus en Catalogne ; mais, pour la traversée du golfe de Naples, à cette époque de l'année, il y a là un vent très fort et il est parfois meilleur pour les navires d'y obéir et de courir sous lui jusqu'en Berbérie. »

C'est là, on le voit clairement, un style de navigation tout différent de celui des marins de l'Antiquité et des marins italiens des siècles précédents. Le pilote néglige volontiers la côte, s'en écarte, coupe par le travers et tient compte des grands vents contre lesquels, malgré cette belle voilure si complexe, malgré tous ces perfectionnements dont on nous parle souvent, le gouvernail et la voile carrée, il semble inutile de vouloir lutter ; mieux vaut, au prix de grands détours, se laisser porter. Cette façon de naviguer implique une parfaite connaissance des

saisons, des sautes de temps, exige une forte expérience et un sens très vif de sa route. Au lieu de tourner constamment le dos à la mer en restant au ras des côtes, de crique en crique, on l'affronte délibérément et, par une sorte de complicité, on utilise ses forces.

Dans l'Atlantique, les navires génois partis de Cadix ne touchent terre qu'à Southampton ou à Bruges, passant très au large des côtes de France surtout pour éviter les redoutables écueils des parages bretons. Ceci, chaque année, comme une routine et par tous les temps, même en hiver, sans aucun dommage.

Les longues aventures solitaires de plus d'une semaine, sans autres indices que les vents, les courants, les vols d'oiseaux, annoncent sans aucun doute la traversée de l'Atlantique et forgent des pilotes capables de la concevoir.

En fait, la grande innovation technique, dans cette ville qui arme pour de si longs voyages, ne fut, marquons-le dès maintenant, ni l'emploi du gouvernail d'étambot, ni celui de voiles de telle ou telle forme particulière. Les nouveautés importantes, imposées par d'impérieuses exigences économiques, se résument en une augmentation considérable des dimensions et des tonnages et donc du prix de l'armement ; d'où le recours, réclamé comme une urgence absolue, à une navigation bon marché, directe, hauturière.

Nous voyons en tout cas l'acquis précieux que Colomb pouvait retirer de ses voyages au long cours sous pavillon génois : l'habitude des routes transversales, des nuits à bord, l'expérience des vents et des courants, un sens subtil pour interpréter les moindres signes ; l'habitude aussi de vaincre l'angoisse des longues approches.

Enfin, un dernier facteur non négligeable de l'expérience et de l'héritage génois tient aux structures mêmes de cette

navigation marchande qui laisse aux armateurs et aux patrons toute l'initiative. Pour tous les historiens de l'économie méditerranéenne du Moyen Âge, c'est devenu une sorte de lieu commun que d'opposer Venise et Gênes. L'idée s'impose d'elle-même. Dans la cité de San Marco règnent une dure réglementation d'État, un dirigisme poussé à l'extrême, dans la droite ligne d'une tradition impériale et byzantine encore très vive. L'État construit et reste propriétaire des galées. Certes, il les afferme pour chaque voyage au plus offrant, mais fixe d'une façon draconienne les itinéraires et les escales, le rythme de la course, les frets pour chacun des produits transportés. Ces galées voyagent par convois, les célèbres *mude* de Romanie, de Syrie ou de Flandre, pour assurer leur sécurité mais plus encore peut-être pour mieux les surveiller et percevoir les taxes. Propriétés privées, les nefs sont soumises aux mêmes règlements, toujours aussi stricts. Toute entreprise lointaine s'inscrit ainsi dans un cadre bien défini, comme dans un carcan. Gênes, au contraire, n'impose qu'un contrôle fiscal et encore bien imparfait. Chaque navire, assuré de sa propre force, affranchi des harcèlements des scribes, des instructions tracassières concoctées dans les conseils plus ou moins irresponsables, voyage seul et prend la mer à son heure. Chaque patron, responsable devant les périls, consulte parfois les principaux marchands qui l'accompagnent sur son bord, mais prend seul ses décisions et ne rend ensuite aucun compte. De cette façon, dans ce cadre très souple, peut s'affirmer et faire ses preuves une nation de marins, de patrons et de pilotes qui prennent toutes leurs décisions et assument vraiment la conduite de leur vaisseau : des marins capables d'affronter seuls l'inconnu et l'aventure. Christophe Colomb est bien de cette race.

III

LE PORTUGAL

L’appel de l’Occident

En 1476 ou peut-être en 1477, à une date à vrai dire impossible à mieux déterminer tant l’événement passe forcément inaperçu et ne laisse de trace ni dans les archives ni dans la mémoire collective, Christophe Colomb aborde au Portugal, selon toute vraisemblance à Lisbonne même. Non pas au cours d’une nuit dramatique, jeté à la mer, fuyant le glaive des ennemis et les flammes qui ravagent son navire, luttant désespérément pour atteindre quelque écueil secourable puis la plage providentielle, héros d’un grand combat, abandonné par un sort contraire sur une terre inconnue. Non pas cette dure fortune, signe déjà d’un grand destin d’exception, capable de forger un mythe et d’enflammer les imaginations des lecteurs de belles histoires. Mais, il faut en convenir et s’y résigner, une arrivée tout ordinaire, après un voyage que nous imaginons fort paisible sur un de ces navires portugais ou basques, si nombreux à relâcher dans le port ligure ou, peut-être, sur une nef génoise en route vers la Flandre. Pas de naufrage très certainement, mais l’accueil bienveillant de son frère, Bartolomè, établi là depuis plusieurs années. Une maison, un métier sans doute, tout un cercle d’amis, de petits parents, de compatriotes en tout cas, l’attendent. Somme toute, un événement banal pour le groupe des Génois de Lisbonne.

Chaque navire amène les épices d'Orient, les balles de soieries, mais aussi les jeunes commis, les petits-cousins ou les frères cadets empressés d'apprendre le monde, de faire leurs preuves. Chaque vaisseau apporte également des nouvelles de la patrie lointaine et nous imaginons sans mal ces rassemblements d'hommes, ces curiosités ou ces anxiétés, ces fêtes de bienvenue.

Le jour où le jeune Génois prend pied sur la terre d'Ibérie s'inscrit parfaitement dans tout le contexte socio-économique de l'émigration des Italiens vers les autres mondes. Ces exils définitifs ou temporaires, pour quelques années ou pour toute une jeunesse, s'imposent à tout historien du monde méditerranéen comme un des grands ressorts sociaux de cette époque. Un facteur humain dont il faut bien saisir le poids irrésistible et les composantes, faute de ne pouvoir comprendre le phénomène Colomb lui-même, ni les véritables raisons de cet exil lointain, ni cette étonnante insertion sociale dans un monde si différent, à première vue si étranger.

Différents faisceaux de circonstances, insidieuses ou impérieuses, poussaient aux départs depuis fort longtemps déjà. Ce n'étaient pas seulement le parfum obsédant de l'aventure, l'attrait des horizons lointains et des pays étranges, des fortunes fabuleuses. Ce n'était pas non plus, comme se plaisent encore à le peindre en touches plus sombres les adeptes d'une légende noire, forcément séduisante pour les hommes d'aujourd'hui si orgueilleux du temps qu'ils vivent, le désespoir ancré au cœur des pauvres lors des grandes famines. Cette migration des Génois et des hommes de leurs Rivières n'est ni celle de l'aventure gratuite, ni celle de la faim. Mais, plus sûrement, à analyser les structures et les balances économiques de l'époque, la poursuite collective, raisonnée, de

buts précis, une marche sur une voie toute tracée où s’engagent de plein gré des gens de toutes conditions.

Tout d’abord, depuis 1450 environ, ce fut l’appel de plus en plus pressant et séduisant, des pays de l’Ouest. Gênes se trouve alors à la charnière de deux mondes. Ville de lointains commerces, ville d’entrepôts, elle s’enrichit des liens qu’elle tisse entre les rives de l’Orient méditerranéen et les grands marchés d’Occident.

Mais, depuis l’avance triomphante, dévastatrice, puis envahissante des Turcs, l’Orient n’est plus terre de colonisation pour ces Italiens. La concordance des événements, les nouvelles de tous ces reculs devant l’Infidèle, des drames et des abandons, atteignent la cité ligure comme une série de glas qui sonnent la fin de ses grandes entreprises et la fin d’un monde qui avait mobilisé toutes les énergies pendant longtemps. Constantinople tombe en 1453 et la forte colonie génoise de Péra, ville de marchands face à la cité impériale, de l’autre côté de la Corne d’Or, se trouve, malgré toutes sortes de complaisances et de lourds tributs, durement menacée. Les riches carrières de Phocée qui fournissaient l’alun à tous les teinturiers de la Chrétienté tombent en 1456. Caffa, la perle génoise de la mer Noire, accrochée sur cette Rivière de Crimée, maintenue au prix d’efforts désespérés et presque toujours fructueux pour forcer le Bosphore, succombe en 1475. Gênes ne s’accroche plus qu’à l’île de Chio, la plus riche de tout cet empire déchu, le grand entrepôt pour ses marchands dans toute la mer orientale. Mais Chio n’est plus qu’une citadelle isolée, encerclée par un monde ennemi, secourue seulement par les grosses nefs armées. Sur l’une d’elles, Christophe Colomb accomplit sans doute son premier voyage lointain et connut ainsi la grande aventure de la mer. L’île l’a séduit : il l’évoque à deux reprises au moins dans ses *Relations* d’outre-Atlantique, lorsqu’il rêve d’établir dans ce

pays des Indes tout nouveau et si étrange, une colonie de chrétiens. Mais il a pu mesurer aussi la fragilité de cette dernière position ; Chio résiste mais chacun sait que ses maîtres, un groupe de familles génoises fédéré en une puissante société de financiers, livrent là un dur et difficile combat d'arrière-garde, sans avenir.

L'avenir est à l'Ouest, dans la Péninsule ibérique, elle aussi terre de colonisation, de Reconquête triomphante contre les Musulmans, qui domine maintenant la mer et s'étend déjà sur les rivages d'Afrique. Ainsi, aux déboires d'Orient devant une puissance ottomane en pleine lancée, en pleine jeunesse encore et appelée à de si grands destins, forgeant les bases inébranlables d'un immense empire, aux petites résistances ponctuelles et sans lendemain, à cette morosité qui s'abat là-bas sur ce monde si familier, répond très bien maintenant l'enthousiasme de nouvelles Croisades. Alors s'enfle l'écho de nouvelles victoires contre un Islam d'Occident, affaibli, divisé et dressé contre lui-même en des luttes incessantes, réduit en Espagne à ce petit et faible royaume de Grenade, cerné dans ses montagnes, assiégé de la mer. Pour tous les chrétiens de la Méditerranée, pour les Italiens, tous les espoirs se tournent vers les royaumes de Castille et du Portugal, nouveaux champions de leur foi.

Le Portugal commande alors, sous l'égide de ses souverains, de vastes entreprises de colonisation qui sont autant d'appels pour les hommes en quête de fortunes lointaines : une très ancienne tradition qui remonte aux premiers temps de la Reconquête, pour peupler, assainir ou défricher d'immenses espaces laissés vides par le recul des Maures. Au temps où les frères Colomb s'installent à Lisbonne, cette colonisation étendue à des campagnes plus lointaines, mal connues ou encore inconnues, prend un autre visage. Plus conquérante,

plus aventurière forcément, elle impose déjà avec la culture de la canne à sucre, des paysages agraires différents et d'autres formes de relations humaines. D'abord en Algarve, tout au sud du royaume, marche maritime et pionnière d'où partent les découvreurs de l'Afrique, les chevaliers navigateurs, patrons des caravelles de l'Infant Henri ; puis cette avance du front de conquête et de mise en valeur atteint les plaines atlantiques du Maroc, dans la région de Safi ; enfin les îles, Madère, les Açores si lointaines, exposées, battues par les tempêtes d'hiver.

Plus encore, le Portugal, c'est déjà la recherche de mondes inconnus, cette autre conquête chrétienne, mi-croisade, mi-quête de profits, le long des côtes de l'Afrique, toujours plus loin vers le sud ; la poursuite aussi du fantastique périple vers l'Inde et ses marchés d'épices. Aussitôt après la prise de Ceuta (1415) commencent les multiples assauts contre les Musulmans du Maroc puis contre la mer. Chaque année ou presque, les caravelles de l'Infant commandées par ses seigneurs chevaliers partent pour le sud lointain, louvoyant à grand-peine au large des côtes marocaines, luttant contre les mauvais courants. Elles progressent de cap en cap, explorent, cherchent les marchés de l'or. Le cap Bojador est atteint en 1434 par le célèbre Gil Eanes, homme de très petite noblesse mais familier de l'Infant. Puis c'est le cap Blanc en 1441, l'îlot d'Arguin la même année et l'établissement du premier comptoir marchand deux ans plus tard avant la construction d'un château un peu plus protégé (en 1460). En 1444 les navires gagnent le cap Vert – le site actuel de Gorée – et l'embouchure du Sénégal. Trois navigateurs de trois pays différents, Diego Gomez le Portugais, le Vénitien Ca da Mosto et le Génois Usodimare explorent l'embouchure de la Gambie en 1445. D'autres découvertes poussent l'avance plus loin : Diego Afonso et Antonio di Noli au-delà du cap Vert et surtout le grand bond dans l'inconnu de Pero de Sintra en 1460,

jusqu'à la hauteur du Liberia actuel, sur la côte dite de la Malaguette (c'était une sorte de poivre). La mort d'Henri le Navigateur dans l'hiver 1460 ralentit pour dix ans ces grandes entreprises. Mais l'élan reprend, irrésistible. En 1470, Soeiro da Costa va, d'un coup, un millier de kilomètres plus loin que la côte de Malaguette, dépasse la côte d'Ivoire et atteint la côte de l'Or.

En 1471-1472, deux caravelles commandées par les chevaliers João de Santarem et Pero Escobar, conduites par deux pilotes restés célèbres, Martim Fernandez et Alvaro Estenes vont d'abord très à l'est, bien au-delà du célèbre Cabo Fermoso, au-delà du Niger, jusqu'au pied du mont Cameroun et ensuite cinglent droit vers le sud pour aborder dans l'hiver 1472 à un archipel inconnu : les îles de São Tomé et d'Annobón. Sur le chemin du retour, elles trouvent encore une île, cette Ilha do Principe, baptisée en l'honneur de l'Infant. La côte de la Mina, atteinte lors de cette expédition et ainsi nommée parce que les découvreurs peuvent enfin y échanger leur pacotille contre de l'or, devint aussitôt un champ d'exploration aux entreprises d'aventuriers, sur des routes et vers des mondes dont personne ne connaît les bornes.

Les navires et les hommes se commandent de Lisbonne ; là se décident et se distribuent les premiers marchés, les concessions et les privilèges.

Les Génois à Lisbonne

Pesant d'un côté les maigres perspectives de l'Orient, les reliefs plutôt de fortunes éteintes et, d'autre part, les promesses de l'inconnu atlantique, comment ne pas choisir comme tant d'autres la voie ibérique et océane ?

L'appel aux étrangers fut l'une des constantes de ce grand essor maritime. Sans aucun doute, tous ces exodes, ces migrations humaines forment, du point de vue humain et social, comme la toile de fond sur laquelle s'inscrivent en saisissants reliefs les aventures de tous ces capitaines de la mer, de ces héros de l'Afrique et des Amériques.

Les départs et les établissements à l'étranger imposent en fait leur marque profonde à toutes les sociétés, depuis des siècles. Certes, ceci choque beaucoup nos conceptions habituelles et l'idée que nous nous faisons généralement, sur la foi de nos manuels, de ces sociétés « médiévales » figées, immobiles, où les hommes cultivaient pendant des générations le même lopin de terre, œuvraient dans la même boutique : le paysan attaché à la glèbe et le tisserand à sa toile. Ce schéma si clair ne tient plus devant quantité d'études qui témoignent au contraire, pour différents milieux urbains ou ruraux de l'Occident, d'étonnants renouvellements des populations en l'espace d'une ou deux générations.

Nulle part bien sûr ces migrations ne prennent autant d'ampleur que dans les grands ports chrétiens de la Méditerranée, à Gênes surtout, creuset de populations disparates venues d'ailleurs, étape pour les paysans et les pêcheurs du district, avant les grands départs vers les pays d'au-delà de la mer. Gênes draine ainsi par un courant incessant,

pour les mêmes entreprises de colonisation les hommes de ses campagnes et ceux de Piémont ou de Lombardie, depuis des siècles, dans toutes les directions. L'étude des colons de Bonifacio et de ceux de Caffa en mer Noire dans les années 1250 environ, souligne cette infinie variété des origines géographiques et sociales : gens de Gênes même, des quartiers dits populaires surtout, pêcheurs et marins des Rivières, citadins de Pavie, de Plaisance et de Milan.

C'est encore plus vrai au temps de Christophe Colomb et ceci nous conduit évidemment à admettre, pendant tout ce temps et en tout cas à partir des années 1450, la permanence d'un trop-plein démographique dans cette Europe méditerranéenne. Encore une notion qui force un peu nos convictions et contredit les conclusions presque toujours admises. On a tant et tant écrit sur les siècles difficiles de la fin du Moyen Âge, sur l'ère des catastrophes, sur les famines et les pestes, sur la désastreuse contraction démographique et économique des XIVe et XVe siècles, que l'on ose à peine porter quelques retouches à ce tableau, y ménager quelques zones de lumière. La Peste noire de 1348-1349, ses drames, ses paniques, ses coupes sombres, ses séquelles et les innombrables retours du fléau s'est affirmée comme le grand et sinistre personnage de notre histoire. Elle aurait imposé à plusieurs générations, une vie difficile, étriquée, une mentalité d'accablés, courbés sous le joug du Courroux. Ainsi s'est forgée l'image très envahissante et séduisante, pour certains, d'une fin du Moyen Âge vouée aux malheurs et aux ténèbres. Cette image, dans l'optique générale qui guidait et guide encore nos réflexions sur la longue durée historique, paraît d'autant plus difficile à contester qu'elle permet d'exalter les réveils radieux, ceux de la Renaissance.

Or, cette fameuse et triomphante Renaissance, monstre sacré qui exige le sacrifice d'idées saines, n'est sur tous les plans, mais

surtout sur le plan démographique, qu'un mythe auquel on ne peut croire encore que par une sorte de conformisme. Les meilleurs auteurs se sont perdus dans les contradictions et les invraisemblances à vouloir préciser les oppositions entre les structures « médiévales » et « modernes », à vouloir fixer, d'une façon même approximative, le passage de l'un à l'autre. Le seuil économique, ce décollage, tous l'ont reculé dans le temps dès que les connaissances un peu plus précises affluaient, mettaient à mal les anciens tableaux. Ce ne sont là que querelles byzantines, autour de mots parfaitement inventés, qui ne conduisent à rien d'important.

Christophe Colomb n'est certainement pas un pur produit de la « Renaissance ». Son destin s'insère dans une continuité bien plus ancienne, celle des surpopulations et des brassages de populations.

Ces migrations humaines, sans lesquelles ne s'expliqueraient ni la découverte et l'esprit qui l'anime, ni la colonisation, répondent elles-mêmes à quelques nécessités. Tout d'abord, dans cette Italie « médiévale », constamment troublée et ensanglantée par les luttes de partis et de factions, par les guerres civiles et par l'écrasement des vaincus contraints à la fuite, l'exode souvent massif des bannis. L'exil politique, avec toutes ses marques indélébiles sur les attitudes et sur les mentalités collectives, nous apparaît pendant des siècles comme une des constantes fondamentales de ces villes, ces fameuses républiques d'Italie qu'une certaine école historique nous présentait, il n'y a pas si longtemps encore, comme des havres de paix et de concorde.

Cette diaspora s'enrichit sans cesse de toutes sortes d'éléments ; des banquiers et des changeurs, des petits marchands, mais aussi des capitaines d'aventures, *condottieri*, pirates, « amiraux », c'est-à-dire capitaines d'aventures sur mer,

souvent au service d’un prince étranger. Certains gardent ou renouent des liens étroits avec leur pays d’origine ; d’autres s’établissent à demeure, se marient, oublient tout sauf peut-être, au soir de leur vie, le souvenir de quelque dette ancienne, de quelque gratitude : un regret nostalgique dont leur testament porte témoignage.

D’autres départs rythment régulièrement la vie de tous. Ainsi les voyages des jeunes gens encore peu rompus aux pratiques des affaires qui vont sur les nefs ou dans les comptoirs lointains apprendre à reconnaître les produits exotiques, à apprécier les laines et les soies grèges, à connaître les hommes, les mœurs et les langues. Parfois fils de grands marchands, ils tiennent les écritures, voyagent beaucoup de la ville aux foires, rendent nombre de services. Ce sont là de très longs apprentissages, bien au-delà de l’âge mûr en tout cas. D’autres, moins fortunés, n’ambitionnent au départ que de petits emplois de scribes, d’aides-notaires, de courtiers ou de commissionnaires ; ils servent aussi dans les douanes et à la balance publique ; ils assistent les consuls ou les officiers de la colonie ; ils vendent leurs services. Et parmi ces derniers, nous imaginons très bien le jeune Colomb parti déjà tard, à 25 ou 27 ans, avec certainement peu d’argent mais beaucoup d’expérience et de grandes ambitions, nourri et conforté par d’innombrables exemples de grandes réussites.

En fait chacune de ces colonies d’Italiens, de Génois surtout, implantées à l’étranger porte en elle son originalité, présente un visage et des structures propres. Les rassembler, sous des noms passe-partout, comme « colonies de marchands » par exemple, ou encore « comptoirs de grandes compagnies », c’est céder à un désir de simplification abusive, accuser une ignorance, masquer l’admirable variété des entreprises humaines.

L’originalité de la colonie génoise ancrée sur les rives du Tage paraît évidente. Il ne s’agit absolument pas d’un comptoir marchand tout ordinaire, d’une simple succursale de l’économie d’origine, d’un relais naval ou financier. Les sociétés génoises de grands financiers n’ont pas de commis à Lisbonne. En fait, la ville reste très à l’écart de leur grand commerce maritime. Alors que les galées marchandes de Venise ou de Florence font très régulièrement relâche dans la capitale portugaise, et parfois même à Porto, puis en Galice, nos énormes nefs génoises cinglent très au large vers l’Angleterre et vers la Flandre. Ici, pour les Génois, ni étape de ravitaillement, ni réparations de navires, ni contrats d’assurance maritime ; pas davantage d’activités d’entrepôt ou de redistribution ; pas de banquiers non plus.

Aussi cette importante colonie de Génois ou de Ligures, établis dans la ville, est-elle « de peuplement » avant tout, formée de gens relativement modestes, sans fortunes ni avenirs assurés, qui ne représentent aucune grande compagnie : des hommes voués à l’aventure ou à la grisaille.

L’image du Génois « grand marchand » s’est pendant longtemps imposée avec tant de force que, spontanément et systématiquement, les historiens ont cherché et vu dans ces immigrants des représentants ou des fils d’hommes d’affaires. Tel auteur, fort sérieux et parfaitement digne de foi, pour l’histoire interne du Portugal et des grandes découvertes océaniques, montre tous ces Génois comme des « banquiers » puisque, dit-il, ils possèdent des parts (*luoghi*) de la *Casa*, ou *Banco di San Giorgio*. Mais cette *Casa* n’a rien d’une véritable banque ; c’est plutôt une sorte de Caisse d’Épargne qui rassemble un capital énorme apporté par plus de dix mille participants, la plupart des gens tout à fait ordinaires. Figurer sur les listes de ces actionnaires qui se contentent de si maigres

intérêts (souvent 3 % et rarement davantage par an) serait plutôt le signe d'un certain dénuement ; seuls les exclus des grandes entreprises portent attention à de tels placements.

D'autre part, on a fait valoir que ces immigrés portent parfois de grands noms de l'aristocratie génoise, Lomellini par exemple. Mais, là encore, l'illusion tombe vite. Ces grandes et puissantes familles, véritables clans ou tribus, rassemblent un nombre considérable de personnes, de fortunes très diverses, et même de toutes petites conditions, clients et protégés ; ceux qui s'exilent au loin ne sont certainement pas les plus riches. Un modeste artisan, un esclave affranchi, peuvent très bien porter le nom de Lomellini. Il faudrait situer chaque individu très exactement à sa place, dans sa branche de parentés, à son niveau de fortune, au moyen d'une enquête particulière qui n'est pas toujours aisée et peut, en l'absence de documents spécifiques, ne pas aboutir.

Une chose est certaine, en tout cas : ces Génois de Lisbonne gardent peu de relations avec la mère patrie et, presque toujours résignés à n'y pas revenir, cherchent très vite à s'établir dans leur nouvelle cité et à y faire souche. Leurs activités se tournent décidément vers l'horizon atlantique, vers des terres et des marchés où miroitent d'autres promesses : le Nord britannique, allemand ou scandinave ; tout à l'opposé, les îles du sud. En somme toujours bien au-delà des franges du courant de navigation qui, de Gibraltar, gagne la Flandre et s'y arrête.

Vers le sud, c'est le sucre de Madère, un des premiers soucis et des premiers profits de Colomb lui-même, quelques années après son arrivée au Portugal.

Amiraux et capitaines

En dehors même de ce monde des marchands, d'autres Génois étrangers aux affaires, ont connu par contre de brillantes réussites sociales. Ils s'ancrent dans une tradition vieille de bien plus d'un siècle. En fait, toute la Péninsule ibérique fut pendant fort longtemps, tout au long de la *Reconquista*, une terre de pèlerinages, de croisades et de colonisation pour les autres nations d'Occident, les Français et les Italiens surtout. Seul cet apport continu d'étrangers avait permis de rassembler de fortes armées, de bâtir et de peupler, de défricher et de cultiver les terres abandonnées après les raids et les combats, d'implanter à nouveau couvents et monastères. Les chefs spirituels et politiques même de cette reconquête venaient souvent d'outre-Pyrénées et s'établissaient ensuite à demeure : les évêques, comme à Tolède, les grands nobles et les princes. Les Français ont ainsi donné deux dynasties à la péninsule, celle de Navarre avec Thibaud, comte de Champagne qui devint roi de Navarre en 1234, et, un siècle plus tard, avec Henri de Bourgogne, comte du Portugal en 1095 ; Alfonso Ier Enriquez, de la même dynastie bourguignonne, prit le titre de roi en 1139.

Au Portugal, cependant, ces interventions militaires des étrangers se firent surtout par mer. Moins connues que pour la Castille, moins spectaculaires aussi, elles ont profondément marqué la vie du royaume, imposé certaines institutions ou structures aux premières étapes de son expansion, provoqué puis canalisé tout un mouvement d'immigration en provenance de l'Italie.

Le Portugal n’a ni flotte, ni marins encore, ni expérience suffisante des mers. Les souverains font constamment appel, dès les dernières décennies du XIIIe siècle, à des chefs étrangers, capitaines de navires, maîtres d’équipages, aventuriers et conquérants qui prennent place dans la « maison » royale et dans la hiérarchie des honneurs avec le titre d’*amiral*.

L’amiral, grand officier de l’Hôtel royal, commande les navires et, dans ce pays tourné de plus en plus vers l’océan, impose son autorité, son pouvoir, face au connétable, au maréchal, autres chefs de guerre issus de familles nobles du pays, solidement ancrés sur leurs terres, appuyés par toute la force de leur lignage, de leurs fiefs et des ordres militaires. Or, aux approches de 1300, Gênes exporte en quelque sorte ses « amiraux », des hommes qui ont fait leurs preuves lors des combats en Orient ou en Tyrrhénienne et qui de plus héritent d’une forte expérience de la lutte contre les Musulmans dans les îles (Corse, Sardaigne, Baléares) et jusque sur les côtes d’Afrique. Cette Reconquête maritime a forgé la renommée génoise. Aucune autre nation de la mer ne peut s’enorgueillir de chefs aussi prestigieux, aussi habiles à commander une flotte. Nous les rencontrons partout, aussi heureux dans leurs entreprises, célèbres, comblés de privilèges et d’honneurs. En Orient leur fortune suit le service de l’empereur de Constantinople. Le fameux Benedetto Zaccaria, d’une grande lignée de Gênes, obtient en 1304 des honneurs insignes et le monopole d’exploitation de toutes les richesses de l’île de Chio : mastic et surtout alun. De la même façon, les Gattilusio ont mis la main sur l’île de Mytilène (Lesbos) et tiennent plusieurs points stratégiques en Thrace. Ces hauts faits d’armes amorcent la grande aventure génoise dans les îles de l’Égée : le chef de guerre, mercenaire ou allié, avant le marchand. On retrouve ces

capitaines génois un peu partout dans l'Asie proche ou lointaine jusque près des Mongols lorsque ceux-ci attaquent Bagdad en 1258. En 1290, un capitaine génois combattait la piraterie en mer Rouge pour le compte du khan de Bagdad et d'autres armaient deux galées sur la mer Caspienne pour y maintenir une bonne police et assurer le passage vers la route de Chine.

Pour l'Occident, la chronique des amiraux de Gênes retient bien sûr leur engagement dans la guerre maritime entre la France et l'Angleterre. Mais nulle part cette intrusion ne s'est affirmée aussi décisive qu'au Portugal qui construit un véritable empire de la mer. Nous y retrouvons dans ces années 1300 notre Zaccaria qui offre un peu plus tard ses services en Castille. Paraissent aussi dans les récits guerriers deux autres grands noms des hommes de mer génois : Ugo Vento et un Boccanegra mal identifié mais certainement un des parents du premier doge de Gênes, Simone Boccanegra, porté au pouvoir en 1339, que l'histoire ou la légende présentent souvent comme un capitaine, un corsaire célèbre même, riche d'une certaine renommée acquise dans des mers lointaines. En 1317 surtout s'était installé à Lisbonne, magnifique exemple de réussite, Manuel Pessagno. Cet homme, non pas du tout un « grand marchand » mais un patron de navire, un guerrier qui depuis plus de dix ans naviguait entre Gênes et l'Angleterre reçoit alors du roi Denis de nombreux bienfaits, en échange d'un service armé. C'est un véritable engagement de vassal à suzerain, établi sur un serment d'hommage selon les coutumes des monarchies féodales, mais dont toutes les dispositions se trouvent parfaitement définies selon le droit des nations maritimes et leurs marchands, par un contrat en bonne et due forme. Manuel Pessagno doit rester à la disposition du roi pour commander ses navires ; il dispose de huit mois pour rassembler un petit groupe d'hommes de mer expérimentés :

vingt capitaines et pilotes. Il lui faut donc mettre sur pied une véritable école de la mer pour former des chefs capables de prendre le commandement de vaisseaux, galères ou nefs. Le roi le reçoit parmi ses fidèles. Il lui donne bien sûr le titre d'amiral, plus la terre de Pedreira à Lisbonne, et une rente considérable de trois mille livres par an. Pessagno peut employer cet argent dans le commerce et embarquer des marchandises à son bord ; lors de ses expéditions de course contre l'ennemi, il lui reviendra le *quint* des prises, navires et appareils exclus. En fait, l'amiral génois possède dès lors un véritable quartier dans la ville, le *barrio do almirante*, nanti de privilèges particuliers, où se sont aisément établis quantité de marins et de petits marchands étrangers, génois pour la plupart dans les premières années. Jusqu'à sa mort, en 1340, Pessagno reçoit sans discontinuer des marques très avantageuses de la faveur royale. Après lui ses héritiers en bénéficient tout autant : son frère Bartolomè d'abord, puis un autre frère, Lanzarote Pessagno.

Ces exemples de belles lignées de capitaines de la mer, d'amiraux au Portugal enflammaient les imaginations et suscitaient bien des convoitises ou des vocations à Gênes. Si nous examinons avec un certain recul la carrière politique et militaire de Christophe Colomb, c'est bien cet exemple-là qu'il a suivi.

Dona Felippe Moniz

Colomb s'insère parfaitement et très vite dans son nouveau pays ; non pas seulement dans la colonie génoise, mais dans la société et les affaires du Portugal. Ceci par son mariage, par ses grands voyages lointains, par ses vastes projets et la poursuite de ses curiosités, ses liens donc avec différents cercles de savants et de lettrés.

Un an ou deux après son arrivée tout au plus, après semble-t-il un voyage vers Madère puis Gênes, il prend femme, une jeune fille de l'aristocratie lusitanienne.

L'histoire quelque peu enjolivée veut qu'il ait rencontré sa future épouse, Dona Felippe Perestrello e Moniz, dans l'église d'un monastère où l'un et l'autre allaient très souvent prier. Dressé sur les bords du Tage, non loin du quartier génois où vivaient les frères Colomb, le couvent dos Santos appartenait au tout-puissant ordre de Santiago, l'ordre de la Reconquête et de l'aventure guerrière contre les Musulmans. D'abord maison pour les chevaliers eux-mêmes, puis maison de retraite pieuse pour les femmes des nobles partis vers des expéditions lointaines, retraite pour les veuves aussi, enfin sorte d'école pour les filles des familles de la cour, ce couvent se trouvait ainsi étroitement lié à une certaine aristocratie guerrière et à ce grand mouvement de lutte contre les Infidèles et d'expansion maritime. On pourrait y voir une sorte de symbole, de signe du destin, pour un homme appelé à de si hauts faits sur la mer et qui, toujours, a revendiqué une sorte de mission religieuse au service de Dieu.

Ces accordailles si rapides, si aisées d'apparence, entre un jeune immigrant, à peine établi, sans ressources ni répondant

peut-être, et l'héritière d'une grande famille bien assise dans le pays, peuvent surprendre et susciter quelques questions. De fait, autour de cette union, se sont forgées plusieurs hypothèses souvent fantaisistes et une belle littérature d'imagination. Certains auteurs portugais trouvaient là argument pour affirmer que Christophe Colomb était finalement une sorte de pseudonyme, le nom pris par un noble portugais cousin du roi désirant passer inconnu.

Rêvons encore avec Salvador de Madariaga : pour ces rêves, personne ne peut l'égaler et sa plume court si bien ! Toujours obsédé et en somme auto-intoxiqué par l'idée d'un Colomb d'origine juive, donc calculateur (?), Madariaga nous montre cet homme de 27 ans fréquentant assidûment ce couvent, « la meilleure pépinière de jeunes et nobles dames qu'un marin ambitieux puisse souhaiter ». Et bien sûr, l'idylle se noue d'elle-même :

« … Quand l'homme est de bonne taille et de belle allure, plus grand que la moyenne et solidement charpenté ; qu'il a l'œil vif […] et les cheveux très rouges […] ; le teint coloré et parsemé de taches de rousseur ; qu'il parle bien, qu'il est prudent et de grand talent, latiniste distingué et très grand savant cosmographe, grossier quand il veut, emporté lorsqu'il est en colère ; quand un jeune marin possédant toutes ces qualités pénètre de temps à autre dans l'atmosphère confinée d'un couvent, apportant avec lui une bouffée de grand air et de vent du large, si même il ne vient que pour prier, on peut être sûr qu'il y a, dans ce couvent, une paire d'yeux qui rêvent de liberté et de vie et qui sont prêts à échanger leur jeunesse et la noblesse de leur nom contre des discours parlant d'un bouquet d'îles abandonnées sur une mer immense. »

On ne saurait mieux dire la belle histoire de la riche héritière enlevée du couvent par le jeune aventurier intrépide.

Les faits parlent d’une tout autre manière. Cette rencontre ne fut sans doute pas tout à fait fortuite : ni le jeu du destin, ni les hasards de l’amour ; en tout cas, pas uniquement. Cette alliance s’explique plus aisément qu’il ne paraît à première vue.

Un mariage si vite conclu fait naturellement penser à une union arrangée et l’on aimerait savoir si le frère Bartolomè resta complètement étranger à l’affaire. Établi le premier à Lisbonne (mais depuis combien de temps ?) avait-il noué des liens d’amitié avec certaines familles de l’aristocratie ? Bénéficiait-il plutôt de la protection de quelque grand personnage, capitaine, navigateur, seigneur d’une île de l’Atlantique ou d’un grand domaine dans l’Algarve ? Tous les auteurs s’accordent pour nous le montrer tenant une officine de cartographe, dessinant des cartes et des mappemondes, recueillant forcément toutes sortes d’avis et d’informations, conseillant les patrons de navires. De cette façon, nous pensons bien qu’il pouvait proposer son jeune frère pour un mariage avant même son arrivée à Lisbonne. Peut-être l’a-t-il fait venir dans ce but, une fois l’accord conclu ?

Cependant l’entourage familial de Dona Felippe, aristocratique certes, seigneurial sans aucun doute, pouvait s’accommoder d’une telle alliance. Il s’agit d’une famille un peu particulière, pas exclusivement de vieille souche, « rénovée » en quelque sorte, qui avait déjà, à la génération précédente, accueilli un aventurier ou du moins un étranger en lui donnant une de ses filles en mariage. En effet, Felippe descend, par son père, d’une très ancienne famille de Plaisance. La noblesse et la notoriété des Pallastrelli remontent au moins aux années 1000. Ces nobles s’illustrent plusieurs siècles durant par des charges politiques et de beaux mariages. Pourtant vers 1380 ou 1390, l’un d’eux, Gherardo, se rend au Portugal accompagné de son

fils Filippo, lequel transforma son nom en Perestrello et eut un fils, Bartolomèo né à Lisbonne.

Ce Bartolomèo Perestrello épousa en secondes ou troisièmes noces Isabel Moniz, issue d'une fort ancienne famille noble, et s'illustra en 1432 en menant une expédition de trois navires et d'une troupe de colons à la conquête de la petite île de Porto Santo, dans l'archipel de Madère. Cette île lui fut confiée en 1446 par une donation royale et Bartolomèo, nommé *cavaleiro da casa* de l'Infant, reçut sur cette terre tous les droits seigneuriaux et commerciaux, y compris la justice civile et criminelle, basse et haute. Une aussi belle fortune retient évidemment l'attention, non pas comme un événement extravagant, hors du cours naturel des choses, mais au contraire par sa valeur exemplaire d'un mouvement ordinaire. À un siècle d'intervalle, à l'ère des grands amiraux succède alors celle des entrepreneurs de colonisation, de ces capitaines d'aventures chargés de conquérir et de peupler des terres nouvelles. Tels sont les procédés politiques du moment. L'expansion portugaise des années 1450-1470, suscitée, encouragée par le roi ou par l'Infant, encadrée par eux, ne se fait pas à leur seul profit : elle n'établit pas sur les îles conquises des officiers du roi ou des gouverneurs nommés et révoqués par la Couronne. Elle respecte les cadres « féodaux » et « seigneuriaux » ; les nouvelles terres sont prises en main comme des fiefs par des vassaux des souverains. Ces usages et ces formes de vie politique descendent en droite ligne des habitudes de la *Reconquista*, de la distribution de vastes seigneuries aux capitaines lors des *repartimientos*.

À Madère nous trouvons donc deux grands seigneurs portugais, tandis qu'aux Açores, ce sont deux aventuriers flamands venus à Lisbonne vendre leurs draps, leur quincaillerie, leurs miroirs et leurs pièces de tapisserie, venus

aussi à la recherche du sel de Sétubal. Cette autre aventure maritime des gens arrivés du Nord lointain mérite bien la peine d'être évoquée, tant elle répond à celles des Italiens et aide à la comprendre. Dans l'archipel des Açores, appelées d'ailleurs pendant longtemps les *îles flamandes*, s'établit d'abord en 1450, à São Miguel puis dans l'île de Jesu Christo dite encore Terceira, un Jacomet de Bruges qui, « serviteur » de l'Infant Henri le Navigateur, avait épousé une Portugaise de bonne souche, Sancha Rodriguez. Il obtenait peu après la capitainerie héréditaire de l'île, avec le droit d'y introduire autant de colons qu'il le désirerait, à condition qu'ils soient tous catholiques. En effet, l'entreprise des Açores relève directement, non du roi mais d'un ordre de chevaliers – l'ordre du Christ – dont les maîtres et gouverneurs s'engageaient à verser au nouveau capitaine le dixième de tous leurs revenus. Plus tard, en 1470, un autre Flamand, entrepreneur de colonisation, Joos de Hurtere obtient la capitainerie des îles de Faïal et de Pico où il installe, dit-on, deux mille artisans et laboureurs de Flandre. Ce Joos avait d'ailleurs épousé une fille de João Cortereal, capitaine de Terceira qui avait succédé à Jacomet de Bruges au commandement de l'île. Un autre Flamand enfin, Willilm Van der Hagh, s'était établi comme capitaine dans l'île de São Jorge, tout au centre de l'archipel.

Nous pressentons bien, à feuilleter ces destinées aventureuses, quels liens peuvent unir entre eux tous ces hommes, toutes ces familles engagées dans ces entreprises lointaines, marquées par des origines étrangères communes mais qui, peu à peu, s'insèrent dans la société des nobles portugais. Nous voyons nettement que ce groupe social de capitaines conquérants et colonisateurs, comme autrefois celui des amiraux, doit, au sein même de cette aristocratie, occuper une position quelque peu particulière, plutôt « en pointe »,

tournée vers l'océan et les grandes entreprises des îles, vers l'avenir.

La famille Moniz, la lignée maternelle de Dona Felippe, femme de Christophe Colomb, n'y est certes pas étrangère. Elle se réclame d'une longue tradition guerrière, illustrée par de célèbres chefs et de hauts exploits. Une porte du château São Jorge, l'énorme forteresse qui domine la ville et le Tage, porte encore le nom de Porte de Martim Moniz, en souvenir de ce chevalier qui, lors de l'assaut mené contre les Maures encore maîtres de la cité par Alfonso Ier Enriquez en 1147, défendit cette porte à lui seul, empêchant les ennemis de la refermer et de se retrancher dans leurs murs. Le grand-père de Felippe, Gil Ayres Moniz conduisait l'une des plus riches seigneuries de l'Algarve, la dernière des terres conquises contre les Infidèles et avait lui-même accompagné l'Infant Henri lors de la première des grandes expéditions africaines qui s'était emparé de Ceuta en 1415. Là aussi des conquérants et des colonisateurs, car l'Algarve était encore pays à occuper, où établir des économies et des cultures toutes nouvelles.

Au moment du mariage de Christophe Colomb et de Felippe Moniz, la famille connaît sans doute des moments plus difficiles, malgré ses relations, malgré la protection des grands du royaume. Isabel, la mère, restée veuve en 1457, avait d'abord cédé son île de Porto Santo ; même si son fils Bartolomè II Perestrello, la reprit à sa majorité en 1473 et la gouvernait depuis, ce n'était certainement pas là un héritage bien brillant ! Cette île minuscule, sans grandes ressources naturelles, avait été – dans les tout premiers temps de l'établissement portugais –, complètement ravagée par des lapins importés tout exprès, qui avaient tant proliféré « qu'on ne pouvait rien semer ni planter qui ne fut immédiatement mangé ». De toute façon, la seigneurie ne pouvait tirer d'avantages que de la proximité de

Madère, l’île du sucre très prospère. Violante, la sœur de Felippe, devait épouser elle aussi un étranger d’extraction sociale tout à fait modeste, un Allemand du nom de Miguel Molyarte. Ainsi le mariage de Colomb est-il remis à sa juste place et perd-il tout caractère insolite, de fortune inespérée. En somme, cet accueil du jeune immigré génois se présente bien comme une alliance capable de lui apporter différents appuis mais non pas du tout comme un établissement hors de son monde. Il épousait la fille d’un Italien de Plaisance, d’un aventurier comme lui-même. Tout ceci correspondait parfaitement à ses ambitions immédiates et lointaines : participer d’une façon ou d’une autre à ces entreprises des Portugais d’outre-mer, connaître les hommes qui avaient conquis et qui poursuivaient la colonisation des îles, se lancer lui aussi dans ces grands voyages.

Mais malheureusement, là encore, tout nous échappe et cette histoire s’écrit à partir de quelques lignes, très rares, dispersées, dans les chroniques du temps ou dans les biographies très tardives de notre héros. Du mariage, puis de la vie du couple, de l’établissement familial, de la maison, de l’entourage, des liens maintenus avec la lignée des Perestrello et de la collaboration avec le frère, Bartolomè Colomb, nous ignorons tout : ni contrat de dot, ni acte de mariage bien sûr, ni location ou achat d’une maison, ni acte de baptême du premier enfant. Simplement, quelques allusions, quelques recoupements concordent suffisamment pour esquisser les grandes lignes du tableau durant cette période de cinq à six ans, jusqu’au départ vers la Castille.

Les affaires de Madère et d’Afrique

Tout porte à croire que Christophe et sa femme, après quelques semaines ou quelques mois à Lisbonne, sont allés vivre à Porto Santo, dans l’île de la famille, où « régnait » encore Bartolomè II Perestrello. Ensuite, très vite, ils se sont installés à Funchal, la capitale de Madère, ville alors déjà bien assise, habitée par des colons portugais ou des marchands italiens depuis plus d’un demi-siècle ; un port bien nourri par les affaires de la colonisation, par l’escale maritime et par le commerce du sucre. Là est né vraisemblablement leur seul enfant, Diego Colomb, qui sera l’héritier direct de l’Amiral. Plusieurs maisons de l’île de Madère furent, tout à tour ou simultanément, réputées avoir été celle des Colomb. On cite plus volontiers une grande demeure construite par un marchand génois établi dès 1470, connu par le seul nom d’Esmeraldo, qui aurait accueilli son compatriote et l’aurait associé à ses affaires. En tout cas Colomb ne s’est pas enrichi ni imposé dans cette ville si neuve, ouverte pourtant à toutes les entreprises ; il n’y fait pas souche. Dès 1481 ou 1482, après deux ou trois ans seulement, Christophe et Felippe retournent vivre à Lisbonne avec leur jeune enfant, dans des conditions que nous ignorons là aussi complètement. C’est à Lisbonne que mourut Felippe, en 1485 semble-t-il.

Des années tout obscures dont l’Amiral n’a jamais parlé ni dans ses récits, ni dans ses lettres : il ne pouvait de bon gré évoquer, pour les souverains d’Espagne ou leurs conseillers, ses services au Portugal. Une fois la page tournée et un nouveau pas vers un autre pays accompli, lorsque toutes les ambitions

s’orientent vers la Castille, ces années appartiennent manifestement au passé.

Outre son propre établissement à Porto Santo puis à Funchal, il participe très certainement à une affaire fort complexe, pour l’achat et l’expédition d’une cargaison de sucre qui trouve son épilogue le 25 août 1479 dans l’officine d’un notaire génois où il est appelé à titre de témoin. Là, il reconnaît, accusé ou du moins suspecté, que l’été précédent Paolo di Negro l’avait chargé d’aller à Madère acheter deux mille *arrobes* de sucre pour les conduire en Méditerranée, à Gênes vraisemblablement. Il n’a reçu qu’une centaine de ducats au lieu de quelque 13 000 promis ; aussi, devant le refus des marchands de vendre à crédit, n’a-t-il pu embarquer à Funchal qu’une petite partie de la cargaison prévue. À Gênes, il semble se disculper aisément et déclare devant le notaire et les témoins, devoir repartir pour Lisbonne dès le lendemain. Comme la date exacte de son mariage avec Felippe ne peut être précisée, pas même à un an près, il paraît impossible de dire si ce grand voyage se situe juste avant cette date ou après, alors que sa femme l’attendait soit à Lisbonne, soit à Porto Santo. Les chroniqueurs, puis les biographes du XVe siècle et les historiens entretiennent par force une discrétion absolue, un flou complice sur cet enchaînement des événements. Ce qui ne contribue en rien à faire sortir de l’ombre la figure du futur Amiral de Castille. En l’état actuel de nos renseignements, ces années portugaises restent bien plus sombres et indéchiffrables, que celles de la jeunesse génoise.

Cependant l’affaire du sucre, en elle-même, retient l’attention. Par son ampleur d’abord. 13 000 ducats-or à Gênes comme ailleurs représentent une très forte somme : à cette époque, la valeur d’une très belle et très grande maison noble, un palais, en plein cœur de la cité. D’autre part, Colomb

n'agissait pas pour son propre compte ; lorsqu'il vient témoigner et prêter serment, il dit n'avoir sur lui qu'à peine 100 florins, soit 40 ducats. Il a effectué ce voyage, chargé de responsabilités certes mais associé à un riche marchand ou à un groupe de négociants. Ceci se produisait couramment, par le biais de ces innombrables contrats dits de *commenda*, connus et pratiqués depuis des siècles, si caractéristiques des structures marchandes, financières et sociales de la ville. La *commenda* mettait en présence un bailleur d'argent ou de marchandises et un voyageur, petit marchand, commis, patron de navire, marin même, officier de la Commune, qui prenait à bord ce « capital », le faisait fructifier sur des marchés plus ou moins lointains, et gardait pour sa peine le quart des bénéfices. C'était là un type parfait d'association capital-travail qui permettait à quiconque d'investir des sommes, parfois fort modestes, dans le trafic maritime et, d'autre part, à tout homme d'action de se lancer dans ces affaires. Cette *commenda* a soutenu l'étonnante prospérité marchande de Gênes dans les terres d'outre-mer, en Orient surtout, dès l'époque des Croisades. Nous voyons bien qu'en 1479, ici, l'entreprise très occidentale du trafic du sucre de Madère se coule toujours dans le même moule.

Ce simple contrat notarié d'août 1479, seule balise solide sur la mer d'incertitudes d'une documentation ou très imparfaite ou contestable, montre également la permanence des liens financiers et donc de liens sociaux avec certains milieux d'hommes d'affaires. Le contrat semble indiquer qu'un Génois de Gênes ou d'Andalousie, Ludovico Centurione, aurait commandité toute l'affaire. Or, nous savons qu'un Paolo di Negro aurait armé un des navires de l'expédition de Chio à laquelle aurait pris part Christophe Colomb en 1475. Surtout, le nom de Ludovico Centurione évoque un banquier et une famille engagés dans les grandes entreprises financières. À

Gênes, deux frères Centurioni, Federigo et Filippo, dirigent une importante affaire dont les ambitions se tournent non plus vers l'Orient mais vers le monde ibérique pour eux certainement plus riche de promesses. Ils n'appartiennent pas à la vieille noblesse traditionnelle de leur cité ; ils ne possèdent ni biens fonciers de grande ampleur, ni fiefs. Leur clan familial, leur *albergo*, ne s'est affirmé que par la fusion relativement tardive, dans les années 1420, de plusieurs familles encore peu puissantes et peu en vue (Oltramarini, Scotti…) : ce sont des marchands arrivés et terriblement actifs. À Gênes ils prêtent de l'argent aux patrons de navires basques ou galiciens ; ils se sont solidement implantés en Espagne, à Séville surtout d'où ils se font expédier du blé, des cuirs et des laines ; ils reçoivent aussi de la soie et du sucre du royaume de Grenade ; ils dirigent la ferme du mercure castillan des mines d'Almaden indispensable pour le raffinage de l'argent en Allemagne et en Bohême. Enfin, ils se sont intéressés de très près à la route caravanière de l'or du Soudan à travers le Sahara. Au total, des financiers entreprenants fascinés par tout ce que représentent le nouveau monde atlantique et les nouveaux marchés.

Certes rien n'indique que le jeune Colomb ait été un de leurs facteurs fidèles et encore moins que ses grands projets de découverte par l'Atlantique leur doivent quelque chose, une incitation directe. Mais pendant ces quelques années portugaises, la seule activité marchande que nous puissions placer à son actif s'inscrit précisément dans ce cadre du très grand trafic entre Gênes et l'Occident, commandité par ces familles de financiers.

Un autre voyage, malheureusement beaucoup moins bien documenté, connu seulement par quelques allusions dans ses *Journaux* de bord, reste dans la même ligne et conduit notre

Génois vers des terres plus neuves encore, vers l’Afrique lointaine, aux bornes mêmes de l’occupation portugaise, très exactement au fort de São Jorge da Mina, sur la côte de l’Or. Cette côte de la Mina joue alors un rôle décisif dans la politique d’expansion portugaise, le long de l’Afrique occidentale, dans ce pays de Guinée qui, pour les gens de Lisbonne, s’étendait au sud du Sénégal, à la limite des terres explorées. C’était là un point d’appui essentiel pour le trafic déjà très fructueux des esclaves et de la poudre d’or, pour la poursuite des découvertes. Pendant longtemps, les Castillans y avaient affronté avec obstination le monopole lusitanien mais, en 1481, le traité d’Alcàçovas réserve au Portugal tous les droits et les profits sur les terres au sud des Canaries et laisse le champ libre au nouveau roi Jean II, engagé dans une conquête et un établissement définitifs. La politique portugaise s’affirme d’une manière spectaculaire, comme une bravade, par l’envoi d’une flotte sans commune mesure avec les petites expéditions de découverte et de reconnaissance armées naguère par Henri le Navigateur et ses chevaliers. À la fin de cette année 1481, neuf caravelles et deux navires ronds gros porteurs – des *urcas* –, les *houlques* des Français, partent de Lisbonne sous le commandement de Don Diego d’Azambuza avec à leurs bords plusieurs centaines de soldats, de maçons, de charpentiers et de charrons. L’entreprise prend aussi l’allure d’une véritable marche de la Foi, toutes bannières de la Croix déployées comme pour une Croisade ou un pèlerinage au pays des Infidèles ; le pape avait octroyé l’indulgence plénière à tous ceux qui mourraient en route.

Un peu à l’est d’un fleuve, appelé São Jorge, et de la baie connue aujourd’hui sous le nom de Chama bay, Azambuza fit construire sur un promontoire bien protégé, sur le site de l’actuel Capa Coast Castle, un très beau fort aux solides murs de pierre, aux courtines et tours crénelées, pour protéger les

logements des trafiquants, les entrepôts et les magasins, la chapelle et les appartements du gouverneur ; cette muraille enserrait aussi une place du marché, à la manière des basses-cours « féodales » d'autrefois. Imposante forteresse, exemple parfait du comptoir fortifié ancré en pays lointain et souvent hostile, ce fort de la Mina, orgueil des premiers colons portugais d'outre-mer, fut très certainement le prototype de ces innombrables relais guerriers laissés par les marins portugais à travers le monde : sur les côtes d'Afrique plus au sud, dans les pays de l'océan Indien, des Indes jusqu'à Ormuz, sur toutes les côtes du Brésil.

Christophe faisait-il partie de cette grande expédition de 1481 ? Y est-il allé plus tard au cours d'un voyage à Porto Santo et à Madère ou lors de son retour vers Lisbonne ? Ou encore plus tard, en 1483 ou 1484, alors que se multiplient les renforts vers le nouvel établissement ? Ou bien même à deux reprises, dans ces deux occasions différentes ? Une fois de plus nous ne savons rien ni des circonstances exactes, ni de la date de ce voyage.

Mais, en tout état de cause, ce fut là sans conteste sa grande expérience exotique et coloniale. Tout au long de sa vie, de ses grandes entreprises, l'exemple et le souvenir de la Mina devaient hanter ses pensées. Il y avait appris à mesurer les latitudes, à scruter le ciel chargé d'étoiles, dans des pays où la Polaire se trouve ou hors de vue ou à quelques degrés seulement au-dessus de l'équateur. Il a, de ses yeux, vu et observé les hommes et les plantes de pays que ni les géographes grecs, ni les voyageurs romains, ni bien sûr Marco Polo n'avaient jamais décrits. Contrairement à certaines idées reçues alors, il a pu constater que ces régions torrides étaient parfaitement habitables et qu'aucun monstre, aucun fléau de Dieu n'y menaçaient personne. Plus lourd de conséquences

peut-être fut l'apprentissage des relations avec les peuples inconnus, avec les rois indigènes ou les chefs de tribus, avec les marchands d'esclaves, les trafiquants de toutes sortes. C'est dans sa vie un événement décisif qu'il rappelle en toute occasion. Plus tard, à Séville, en étudiant appliqué, il lit et annote les œuvres des philosophes et géographes célèbres, telle l'*Historia rerum* du pape Pie II ou l'*Imago Mundi* de Pierre d'Ailly. Cependant, lors de ses expéditions outre-Atlantique, il enrichit très souvent ses journaux, récits, lettres et comptes rendus aux souverains de réflexions personnelles, de références ou de comparaisons avec la Guinée. En somme, la vision que Christophe Colomb découvreur avait eue des terres de l'Ouest, par l'imagination, par ses réflexions et son expérience, empruntait beaucoup et avant tout à ce voyage à la Mina portugaise d'Afrique.

Ainsi, aussitôt après, dans les années 1483-1484 où Colomb tente d'imposer son grand projet et de convaincre les sceptiques, une certaine expérience de la mer et des terres les plus lointaines jamais fréquentées par les Chrétiens lui donne une belle certitude. On l'imagine aussi nourri, conforté dans ses ambitions, par un faisceau d'illustres exemples, par des renommées légendaires, par le souvenir de belles fortunes. Trois modèles différents mais tous spectaculaires, capables de meubler l'imagination d'un marin aventurier, s'imposent à lui : les amiraux génois des années 1300, les entrepreneurs de colonisation, italiens ou flamands, des années 1420, à Madère et aux Açores ; les découvreurs surtout, portugais et italiens, pour les terres plus lointaines, le long des côtes de l'Afrique, à partir de 1440. Ce ne sont pas là de si vieux souvenirs pour cette colonie génoise de Lisbonne, dans un *barrio* habité par l'idée de la mer océane, sans cesse occupée à de multiples trafics vers les

îles et l’Afrique. Lors de son voyage en Guinée, à São Jorge de la Mina, et à Lisbonne encore, Colomb songe certainement à une autre aventure étonnante, celle du Génois Antonio Usodimare qui, en 1445, avait longé le littoral africain et avait atteint et remonté le cours de la Gambie, rapportant de merveilleux récits :

« … Un riche prince nègre nous donna quarante esclaves, nombre de défenses d’éléphants et des perroquets, un peu de musc de civette qui lui avaient été fournis en tribut. »

Il songe davantage peut-être à Antonio di Noli, comme lui originaire d’un bourg de la Rivière qui, en poussant plus loin au sud, reconnaissait les îles du Cap-Vert en 1460. Autant de jalons sur cette mer inconnue, de points d’appui sur ces routes qui mobilisent alors les énergies, suscitent tant de convoitises.

Le destin de Colomb n’a rien d’extravagant ni de fantaisiste. Il se présente à nous parfaitement clair, logique et cohérent. Il n’innove en rien, s’appuyant sur des traditions, sur des structures éprouvées à plusieurs reprises et déjà mises en place. Colomb veut à la fois le titre et les prérogatives d’Amiral, les pouvoirs et les revenus d’un découvreur de terres, *poblador*, fondateur d’établissements nouveaux rattachés sous son nom par une allégeance directe au roi. Ni inconscience donc ni véritable originalité sur le plan politique et humain. L’homme ne tente en rien de se distinguer.

Par ailleurs, Génois, marin lié au monde des marchands, très au courant de leurs désirs et de leurs besoins, immigré, établi en terre étrangère, il connaît à merveille cette soif de découverte et de conquête qui anime tant d’entreprises. Son aventure ne fut en aucun cas la concrétisation hasardeuse et heureuse d’une foucade ou d’une illumination. Inutile d’évoquer ici la vocation, l’appel irrésistible du large et du

fabuleux. Inutile même d'imaginer une nature tout à fait exceptionnelle, un homme hors ligne, incompris, un mage que les cuistres de son temps auraient tourné en dérision. Tout au contraire, Christophe Colomb fut le courageux et merveilleux artisan d'un projet, d'une idée floue certes, imprécise mais qui s'imposait pourtant à de nombreux savants et érudits avec une force croissante. Nous saisissons très bien que la vertu personnelle, la spécificité du héros n'excluent pas la pression obsédante du contexte matériel, économique et social. Analyser la genèse de l'œuvre, c'est évoquer à la fois l'homme, ses enthousiasmes et sa grandeur d'âme, mais aussi son temps avec ses besoins et ses appétits de profits : une histoire qui admet l'homme d'exception en même temps que les grands courants de la psychologie et des mentalités collectives plus, aussi, celles des incitations matérielles.

Définir ces besoins et montrer la façon irrésistible dont ils ont pu commander la recherche de mondes nouveaux, c'est évoquer un passé parfois lointain, rappeler des traditions et, en même temps, placer en pleine lumière les impératifs absolus de l'économie et des modes. Modes et nouveautés ont autant joué que les disettes et les carences.

IV

LES INCITATIONS ÉCONOMIQUES

La route de l'Inde

Au temps de Christophe Colomb, les marchands d'Occident et notamment les Italiens étaient depuis longtemps à la recherche de meilleurs marchés, pour quantité de produits jugés indispensables que l'on s'arrachait partout à hauts prix.

Dès les Romains de l'Antiquité, ces produits de luxe, que l'on appelait souvent d'une façon très générale, les *épices*, venaient de l'Orient lointain, débarqués à Ostie ou à Pouzzoles. Par la suite, au prix de nombreux avatars et malgré le triomphe des Musulmans sur tous les rivages de la mer intérieure, malgré leurs flottes insolentes et les attaques de leurs corsaires, ces relations s'étaient maintenues. Dans les années 900 et 1000, bien avant les grandes Croisades de Palestine, les marins et les marchands des Pouilles, de la Campanie – d'Amalfi et de Ravello – de Venise, fréquentaient sur leurs propres navires les ports et les marchés musulmans de l'Orient. Ils s'installaient aussi à Constantinople, la reine du monde, la ville de toutes les splendeurs, là où les ateliers tissaient de fabuleuses soieries teintes de tous les rouges et de tous les pourpres ; là où les orfèvres fondaient et ciselaient bijoux, calices et reliquaires. À Constantinople, l'immense cité qui éclipse toutes les autres et frappe par son luxe, de stupeur ou d'envie mal contenue, tous les voyageurs et les ambassadeurs d'Occident, Vénitiens et

Amalfitains se réservaient déjà, vers 1050, arrachés à la complaisance de l'empereur byzantin, leurs propres quartiers d'habitation, au pied de leur église dédiée à la Vierge ou à leur saint patron. La conquête de la Terre sainte en 1097-1099, l'établissement de colonies latines en Orient, puis la prise de Constantinople dominée par les Francs de 1204 à 1261, la soumission de la Grèce et des îles et, aussitôt après la mainmise totale sur la mer Noire, avaient naturellement conforté et renforcé les bases de ce brillant commerce. Une sorte d'âge d'or du trafic des « épices » marque ainsi, par d'étonnantes fortunes, les premières décennies du XIVe siècle.

Surtout, une autre route s'était ouverte grâce à des circonstances exceptionnelles, et drainait plus aisément encore et à meilleur marché ces marchandises précieuses de l'Asie. La fameuse route mongole ; de Pékin par les steppes et les déserts de Chine puis du Turkestan, elle atteignait et traversait la mer Caspienne, franchissait la Volga à Saraï et finissait enfin sur les rives nord ou est de la mer Noire. Là, les Génois puis les Vénitiens s'étaient installés en maîtres : à Caffa et dans tout le sud de la Crimée, colonisée par les Ligures ; à la Tana, tout au fond de la mer d'Azov, petite enclave sertie aux rives des steppes, grand centre de pêcheries et de commerce du caviar, où les foires aux poissons rythmaient le cours des années. De la Russie à la mer de Chine, les khans mongols descendants du célèbre Gengis Khan, s'étaient assuré un immense empire et avaient installé leur dynastie à Pékin, celle des Yuan, en 1279. L'empire mongol fait régner sur tout ce continent une paix complète que les historiens de ces mondes lointains comparent volontiers à la *Pax romana* de l'Antiquité. Les souverains organisent sur des bases solides leur gouvernement, une bonne police des routes et une poste efficace. Si bien que les marchands italiens circulent alors communément sur cette

route mongole, de la mer Noire au Cathay, c'est-à-dire à la région de Pékin, en toute sécurité, de jour et de nuit. Marco Polo y voyage sans péril et, dans les années 1330-1340, les manuels techniques destinés aux marchands d'Occident, sortes de *vade-mecum*, décrivent les étapes, les distances, les gîtes où les produits se pèsent partout en poids de Gênes ou de Florence, où les transactions s'évaluent en ducats d'or ou en florins.

Pendant au moins une génération d'hommes d'affaires, les notaires génois parlent dans leurs actes du voyage *ad partes Indie et Cathay* comme d'une affaire ordinaire. Ils enregistrent des contrats de *commenda* (d'association pour un voyage), des engagements de commis ; ils liquident les héritages des Italiens morts là-bas, à Pékin ; ils reçoivent les comptes au retour. Ce n'est plus du tout une grande aventure périlleuse mais une entreprise presque familière.

Indication précieuse sur le plan social et humain, à ces voyages en Chine ne participent évidemment pas les grands négociants, établis, nantis, soucieux de gérer des opérations multiples et de surveiller leur patrimoine génois. Ils ne cherchent pas non plus à y établir des comptoirs à demeure, avec lesquels ils resteraient en relation par lettres, par commissionnaires. L'Extrême-Orient reste le domaine des initiatives individuelles, de jeunes gens ou de petites gens. Souvent, on trouve là des Ligures plutôt que des Génois ou alors des Génois de familles modestes, presque inconnus. Les noms recueillis par Michel Balard à travers les liasses des notaires donnent une très bonne idée de l'image sociale des hommes qui entreprennent ces longs périples. Un Andalo Savignone qui, entre 1330 et 1345, accomplit trois voyages à Pékin dont deux à cinq ans d'intervalle seulement. Un Ingo Gentile, parti aux Indes et au Cathay en 1336, qui rentre à Gênes en 1345 alors que l'un des siens, Tommasino Gentile vient de quitter

précisément la ville lui aussi. Un Galeotto Adorno qui ramène à Gênes, en 1343, les dépouilles d'un marchand de Plaisance, Luchino Malrasi : une couronne d'or, un collier de perles pour une valeur de 800 *sommi* d'argent. Enfin un Gabriele Basso, mort en Chine, qui y avait fait fructifier l'argent de l'un de ses parents, Eliano Basso et de trois frères ou cousins de la famille des Promontorio : ses biens sont ramenés à Gênes par un marchand des Pouilles, Angelo de Trani et par le Génois Raffaele Castagna. Ainsi pour ces pays si lointains, sur cette route mongole et italienne des Indes et du pays de Cathay, trouvons-nous plutôt des hommes entreprenants, ambitieux et aventuriers, partis des bourgs de la Rivière ou des faubourgs de la ville. Plus, coïncidence sinon troublante du moins curieuse, un de ces marchands de Plaisance qui décidément, interviennent volontiers à travers Gênes, dans les pays les plus lointains. En tout cas, ce sont là des profils sociaux qui annoncent parfaitement celui de Christophe Colomb, de ses amis et associés, de ses compagnons découvreurs, un siècle et demi plus tard.

Cette conquête « marchande » et pacifique d'un immense espace ramené aux limites d'une sorte de routine fut une totale réussite. Dans la seconde partie du XIVe siècle, cette grande route de la soie, très sûre, relativement bon marché et rapide, permet d'amener aux comptoirs italiens de la mer Noire puis aux ateliers des tisserands de Lucques et de Florence, de Venise et de Gênes, des balles et des balles de soie grège de Chine à un très bon prix. Au sud de la mer Noire, Trébizonde restée grecque et soumise alors à l'empereur de Constantinople, elle aussi très fréquentée par les Italiens, reçoit de son côté, par la route de Tabriz et d'Erzeroum, le poivre de l'Inde et les soies de Perse, plus riches et plus chères que toutes les autres. De ce vaste trafic à l'échelle de tout le monde connu, est né notre luxe

des brocards et des velours, à Gênes, à Venise, tissus somptueux qui bientôt marquent toute une époque, toute une civilisation.

La stupéfiante expansion économique de l’Italie ne s’inscrit pas seulement sur la carte. Elle a provoqué, au fil des siècles, un total renversement des valeurs et des rapports de force entre les deux mondes.

En somme, et c’est là l’essentiel de cette conquête, au terme d’une longue obstination et d’une recherche constante des profits, les Italiens ne cherchent plus en Orient que des produits bruts pour alimenter leurs industries, et d’autre part, des condiments, des aromates. Ailleurs, on ne trouve rien de tout cela. Ce sont déjà, dans ces années 1300, des rapports de type « colonial », ceux qu’entretiennent des pays riches d’industries aux d’autres contrées, la plupart du temps de climats très différents, ici réduits à fournir des curiosités ou des matières premières. Du point de vue économique, les Italiens et par eux les Occidentaux exploitent un immense marché et cherchent sans cesse des conditions plus avantageuses : de nouvelles routes plus directes, des intermédiaires plus sûrs et moins exigeants que les Grecs ou les Musulmans. Les derniers temps du Moyen Âge voient se précipiter cette quête car les conditions empirent et compromettent les bénéfices.

Les difficultés en Orient ont commencé bien avant le temps de Christophe Colomb et de ses grands projets, par ce que nous pouvons appeler la fermeture de la route mongole. En 1352, des révoltes suscitées par tout un faisceau de sociétés secrètes éclatent dans le sud de la Chine. Les insurgés s’emparent de Nankin en 1356 et de Pékin en 1368 où ils installent à la tête de l’empire une nouvelle dynastie, « indigène », celle des Ming qui restitue les valeurs fondamentales, religieuses surtout, et ferme le pays aux Occidentaux et au christianisme. Un peu plus tard, à

l'autre extrémité de l'ancien empire mongol jusque-là si calme, des bandes de Turkmènes commandées par Timour Leng (Timour le Boiteux), dit aussi Tamerlan, saccagent la Perse et les pays riverains de la mer Noire ; en 1395, tous les comptoirs italiens sont brûlés. L'Asie tout entière sombre alors dans l'anarchie. Par cette catastrophe durement ressentie dans tout le monde marchand de la Méditerranée chrétienne, les Italiens perdent l'accès direct aux richesses de la Chine et aux grands emporiums d'Asie centrale. Le bel édifice s'écroule. Leurs comptoirs d'Orient ne reçoivent plus comme autrefois les soies du Cathay.

Force est de revenir aux itinéraires plus anciens et aux escales de Syrie et d'Égypte, entièrement contrôlées par les Musulmans. Alors s'animent à nouveau, pour l'Occident, des routes bien plus longues et bien plus chères : la soie de Chine navigue d'abord jusqu'en Inde, puis, de là, sur les navires arabes, vers le fond de la mer Rouge et du golfe Persique ; elle gagne enfin, d'un caravansérail à l'autre, les cités du désert ou les ports égyptiens. Le poivre et les épices de l'Insulinde, des côtes du Coromandel, supportent aussi ces avatars et ces cascades de frais, de taxes et de frets. Ces cheminements terriblement onéreux restent constamment à la merci d'États instables et de peuples très souvent hostiles.

Tel est, après tant de bouleversements, le commerce des épices, le trafic des produits des Indes et de la Chine au moment où Christophe Colomb mûrit son projet à Lisbonne. Pour les chrétiens, cette situation vraiment dramatique, encore aggravée par l'avance des Turcs dans l'Orient méditerranéen, porte en elle les germes de futurs destins « occidentaux » et donc atlantiques. À partir de ces années difficiles, tous les ambitieux, à Gênes, au Portugal, en Andalousie, lancés à la recherche de plus grands profits, songent ardemment à découvrir une

nouvelle route des Indes, plus rapide, sans autant d’escales et de transbordements, n’empruntant que des mers libres ou amies, sous un contrôle facile : une voie marchande d’« empire » qui, d’une façon ou d’une autre, contournerait ce monde musulman, désormais nécessaire mais insupportable.

Tous les Italiens ne montrent pas le même acharnement. Les Vénitiens ne se mettent pas volontiers en route ; parce que leurs structures plus rigides laissent moins de chance aux initiatives particulières et aux audaces, surtout, parce que la ville s’accroche en Orient à des positions solides. Elle reste très forte à Alexandrie et au Caire et semble se désintéresser d’une recherche occidentale, pour elle plus lointaine, plus étrangère à ses habitudes. Les grandes aventures de la mer océane, où elle ne lance ses navires qu’un siècle après les Génois, où elle ne risque chaque année qu’un seul et unique convoi de galées, ne sont pas de son fait. Une abstention délibérée sans doute qui ne fut pas si lourde de méfaits qu’on a bien voulu l’écrire. Après l’ouverture d’autres circuits, Venise reçoit toujours du poivre par l’Égypte et sa fortune ne se dément pas ; la cité des doges au temps de Giorgione, du Titien et du Tintoret, au temps de ses grands et fastueux palais du Grand Canal, de ses fêtes et de ses réjouissances, n’offre pas le spectacle d’une quelconque décadence.

Mais à Gênes, c’est tout autre chose et l’exploration d’une route occidentale hante les rêves de ses hommes de mer, depuis fort longtemps déjà. Lointains précurseurs, grands capitaines de l’Atlantique, les frères Ugolino et Vadino Vivaldi quittaient Gênes en 1291, à bord de deux galères pour explorer un autre itinéraire vers ces Indes fabuleuses, pour « aller aux Indes par la mer Océane » : une entreprise sinon mûrement réfléchie, du moins solidement mise sur pied, financée par un groupe d’armateurs décidés. L’expédition prétendait rééditer l’exploit,

réel ou légendaire mais bien connu, des Phéniciens de Carthage et de leur périple autour de l'Afrique, au VI[e] siècle av. J.-C., sous le commandement d'Hannon. Pour certains marchands de Gênes, il s'agissait peut-être de diminuer encore le prix du transport sur une voie maritime encore plus ouverte que la route mongole. Ce fut un échec complet et personne n'entendit plus parler des audacieux. Mais leur souvenir pendant des générations est resté présent à tous les capitaines de la mer génois ; certains gardaient le secret espoir de reprendre l'aventure à leur compte. Lorsque Antonio Usodimare découvre le cours de la Gambie en 1455, il note, à son retour, sans crainte d'être contredit ni de passer pour ridicule ou trop fantaisiste :

« J'ai trouvé ici un compatriote. À ce que je crois, il descend des matelots qui formaient l'équipage de ces galères des Vivaldi qui partirent de là il y a 110 ans. Il me le dit lui-même et, à part lui, il ne restait aucun de leurs descendants. »

Nul doute que Colomb, dans son jeune temps, à Gênes ou à Lisbonne, ne fût lui aussi largement abreuvé de ces souvenirs.

Ces projets du périple de l'Afrique ne semblent sûrement pas extravagants. Les cartes de l'époque, celles de l'école italienne à Gênes et à Florence, celles des gens de Majorque, celles même que Bartolomè Colomb recopie, aménage et enjolive au su d'informations récentes dans son atelier de Lisbonne, présentent toutes l'Afrique comme un continent largement baigné tout autour par la mer. Certes, les formes et les dimensions varient beaucoup, et rien n'indique l'extension vers le sud. Mais ces dessins qui inspirent confiance, qui alimentent tant de conversations et de controverses, qui ont si souvent décidé de la marche à suivre, affirment tous que ce périple africain n'est pas une entreprise insurmontable. Bien plutôt, malgré les vents contraires au retour, malgré les calmes plats, la chaleur torride et l'angoisse de l'inconnu, ils constituent une

voie directe et toute maritime vers le monde indien, ses trésors et ses marchés si bien fournis.

Cette route africaine la plus immédiate semble réservée à une sorte de monopole royal et les Italiens de Lisbonne le savent mieux que quiconque. La haute figure intransigeante de Henri le Navigateur, l'« Infant de la mer », le conquérant des côtes de l'Afrique s'impose sans laisser aucun espoir, aucune place aux initiatives des ambitieux. En 1477, à l'arrivée de Christophe Colomb à Lisbonne, la découverte portugaise paraît déjà bien amorcée. Nous savons la suite et le triomphe. Diego Cão atteint les côtes et le fleuve du Congo en 1482. En 1485, Bartolomeù Diaz double le Cap de Bonne-Espérance et, en février 1488, atteint le point ultime d'une navigation devenue très pénible, sur la côte orientale de l'Afrique, à quelque 700 kilomètres de là, plus au nord. Enfin, anticipons encore : le 8 juillet 1497, Vasco de Gama remonte la même côte par Mozambique, Monbaça et Mélinde puis, guidé par un pilote arabe, coupe court vers l'est et arrive sans aucun mal à Calicut, le 20 mai 1498 ; il y séjourne trois mois et revient, en naviguant très au large de l'Afrique occidentale, selon une route déjà bien reconnue ; son premier navire jette l'ancre à Lisbonne le 10 juillet 1499. Ce jour-là les épices arrivent directement aux bords du Tage par la seule voie de mer, sans rien payer à personne, achetées pour la première fois par des Occidentaux, sur leur marché traditionnel. Les cours s'effondrent, dit-on, et la nouvelle sème une sorte de panique à Lisbonne et, plus encore, à Venise.

Cependant l'issue de cette entreprise bien arrêtée, constamment soutenue par le roi malgré toutes sortes de fortunes contraires, en 1477-1480, alors que Christophe Colomb songe à se lancer sur la mer, paraît encore incertaine ou du moins fort lointaine. Ces voyages, renouvelés année après

année d’abord puis à intervalles plus espacés, malgré de spectaculaires progrès et la découverte de mondes ignorés, se heurtent à tant de difficultés qu’ils peuvent décourager les meilleures volontés et faire douter les sceptiques. Le roi lui-même, un temps, rejoint le clan des incertains et fait explorer d’autres possibilités. En 1487, deux Portugais quittent Santarem et gagnent Alexandrie ; l’un d’eux, Pedro da Covilhà poursuit fort loin son chemin sur les routes des Maures, par Le Caire et Aden jusqu’à Calicut. Il regagne sans encombre l’Égypte, repart vers l’est et finit par s’établir à Ormuz, sur les rives du golfe Persique. Jean II rêve-t-il d’une véritable conquête de cette route orientale des Indes, en plein pays musulmans ?

Cette simple initiative, qui s’ajoute à quantité de doléances, suffit à montrer qu’aux yeux du souverain et des marchands, ce problème de la route des Indes, en 1480 et même plus tard, n’a reçu aucune solution satisfaisante. Ces voyages africains par la côte occidentale s’avèrent tous extrêmement longs et exigent de perpétuelles manœuvres au vent. Vasco de Gama est resté parti deux ans, soit au total plus de dix-huit mois de navigation ! Il perd deux de ses navires et ne revient qu’avec 80 hommes sur 150.

Toutes ces difficultés sont naturellement bien connues à Lisbonne et Colomb rêve de tout autre chose : une voie bien plus directe, plus rapide, qui aboutisse aussi au monde indien mais, en même temps, au pays du Cathay, en Chine. Aussi voyons-nous clairement que, malgré les progrès de la recherche spécifiquement portugaise, amorcée soixante ans plus tôt par Henri le Navigateur, le grand souci de Christophe Colomb est bien la découverte d’une autre route des Indes, celle de l’Ouest à travers l’océan Atlantique et sans aucun obstacle.

Projets de colonisation

Cette recherche acharnée d’une nouvelle voie maritime vers les richesses et les rêves du grand est recouvre, pour tous, une autre préoccupation, celle des terres à conquérir et à coloniser, riches de produits exotiques, favorisées par un bon climat : ce nouveau monde pourrait suppléer ceux de l’Orient traditionnel. Là aussi s’étaient accumulés, dans l’est méditerranéen, les pertes et les déboires. L’avance turque n’a pas du tout coupé la route orientale des épices, qui continuent à transiter par Le Caire. Mais la chute de Constantinople, le 29 mai 1453, connue à Gênes le 9 juillet, est durement ressentie ; les parts de la *Casa di San Giorgio*, sortes de valeurs mobilières dont le cours donne chaque jour le pouls de la cité, connaissent alors leurs prix les plus bas. Non pas une simple panique émotionnelle, mais un signe qui affecte gravement une institution fondamentale, touche les petits épargnants dans la ville et ses faubourgs et montre bien à quel point, jusque dans ses activités les plus diverses, les plus modestes, l’économie génoise se sent tout entière solidaire et affectée par ces déboires d’Orient. On le sait, les Turcs menacent alors toutes les positions génoises et vénitiennes en Orient. Ils prennent l’Anatolie et les riches mines d’alun de Phocée en 1455. La mer Noire n’est plus un lac génois : Trébizonde, où se maintenait un empereur grec, tombe en 1461 et, malgré les efforts acharnés de la *Casa di San Giorgio* pour forcer le Bosphore chaque année au moyen de trois ou quatre énormes nefs, Caffa, la dernière colonie lointaine, se rend en 1475. Entre-temps, Négroponte – l’île de l’Eubée –, un des plus beaux fleurons de la guirlande vénitienne, était perdue en 1470. Cette avance, flambée de

l’Islam conquérant qui rappelle, soutenue par un nouvel enthousiasme religieux, celle des premiers califes des années 600 et 700, pèse lourdement sur les angoisses et les destins des villes de la Méditerranée chrétienne. Dans le domaine de la foi, elle provoque chez les chrétiens de vives réactions de défense et de contre-attaque, des initiatives, des fondations de nouveaux ordres ou congrégations, des dévotions plus fermes, dont Christophe Colomb fut profondément marqué dans sa jeunesse, et qui devaient l’inspirer encore au soir même de sa vie : la croyance en la reconquête de la Sainte Maison de Jérusalem. Pour l’économie et les profits, cette avance ferme de vastes horizons. Et, là aussi, les projets de découvertes nouvelles, de compensations avantageuses, fermentent de toutes parts.

C’est bien dans ce climat, au sein de préoccupations déjà très graves depuis un siècle, que s’inscrit la grande idée de Colomb. Cette idée bien arrêtée nous la retrouvons sans cesse, dix ans de suite, tout au long de l’élaboration de l’expédition et, plus tard, toujours présente en filigrane dans tous ses récits de voyages. Un double but donc : d’une part la fameuse route maritime où lancer sans étapes ni entraves, les voiliers des Chrétiens ; d’autre part, des terres inconnues, riches de promesses, où établir d’autres comptoirs marchands. Projets de découvertes et aussi de colonisation.

Ces préoccupations et ces espoirs ne se cantonnent pas dans le vague. Dire que déjà de hardis marins se lançaient à l’aventure, poussés par l’appât du gain et des richesses, pour retrouver les épices de l’Orient, c’est rester très en surface, par des formules commodes, alors qu’il semble relativement aisé d’analyser et d’évoquer quelles images, quels espoirs pouvaient

alors nourrir les ambitions de ces hommes décidés à ouvrir d'autres voies dans le vaste monde de l'inconnu.

Quels furent les ressorts, les incitations de ces grandes entreprises plus audacieuses par leur nouveauté qu'aucune autre auparavant ? Tout d'abord, la recherche de pays « différents », capables de mûrir des récoltes précieuses, ou même d'offrir une cueillette facile de fruits ou de bois de grande valeur.

Du temps des projets du Génois, l'entreprise ibérique d'outre-mer débouche forcément, dans l'idée de chacun, sur des exploitations de type résolument « colonial », capitaliste si l'on veut, marchand en tout cas. Cette colonisation qui hante les imaginations et soutient les volontés s'affirme nettement « exotique ».

Mais pour quels produits ? Pour répondre à quels appels ?

En premier lieu semble-t-il ceux que recherchent partout dans l'Europe chrétienne les maîtres drapiers et les soyeux, capitaines d'industrie des grandes cités, de Bristol ou de Londres à Milan ou à Florence. À Gênes, évidemment, toute la famille des Colombo, engagée dans ce travail de la laine, était parfaitement consciente de ces besoins et, plus encore, Domenico dans sa boutique de Savone. En Castille même et au Portugal, l'extraordinaire développement de l'élevage ovin, l'amélioration des laines par l'introduction de la nouvelle race mérinos, le triomphe des pasteurs sur les paysans sédentaires grâce à la toute-puissance de la *Mesta* et des autres associations d'éleveurs protégées par les souverains, l'étonnante activité qui anime sans cesse les grands chemins de parcours de la transhumance et les foires à bestiaux avaient provoqué un grand essor de l'industrie des draps de laine dans les villes, à Tolède surtout, et jusque dans les petits bourgs des hauts plateaux. En 1462, Tolède aurait compté 13 000 métiers de

tisserands et plus de 30 000 ouvriers de la laine. Les draps se vendent partout ; les foires de Castille et de l'Estremadure, à Medina del Campo, à Albula, Montalban, Siruelah et Villanueva, plus encore celles de Guimaraes et de Vila au Portugal vivent de ce grand trafic. Séville elle-même devient alors une ville de la laine et de la soie et ce nouvel essor affranchit les deux États ibériques de toute dépendance économique dans ce secteur du textile.

Ces tisserands et ces drapiers que Colomb avait bien connus, provoquent des appels considérables pour s'approvisionner, surtout pour les produits tinctoriaux de haute qualité, indispensables pour les fins lainages et les soieries. Nous imaginons mal, à l'ère des colorants chimiques, quelle place pouvait tenir alors la culture ou la cueillette des plantes tinctoriales. Les couleurs, de tout temps, portaient en elles une véritable symbolique. La pourpre du murex, pour les empereurs de Byzance, marquait un pouvoir et ne pouvait être vendue et utilisée que sous le contrôle des officiers impériaux. En Occident, des pays entiers doivent alors, dans ces années 1470, leur fortune à ces cultures si spécialisées, tel le pastel en Picardie, Toulousain, Lauraguais et le sud du Piémont ; le safran, en Aragon et dans l'Albigeois.

Cependant les meilleurs produits viennent de très loin. La noix de galle, pour le noir, se récolte dans les îles de l'Égée et en Turquie. Plus appréciée, la cochenille d'Orient, le célèbre *cremex*, se cueille sur les chênes de l'Anatolie, la meilleure, venant des versants du mont Ararat. De l'Inde arrivent les balles d'indigo, herbe qui donne les plus beaux bleus et ne s'emploie que pour les riches tissus de soie ; de là, par la route musulmane bien sûr, viennent aussi les bois tinctoriaux : toute une gamme d'écorces et de cœurs d'arbres connus sous le nom

très général de *brésil*, car la couleur la plus recherchée rappelait celle de la braise.

La conquête turque, forcément, raréfie ces marchés et fait monter les prix d'une façon alarmante. Un des luxes indispensables se trouve alors très menacé à un moment précisément où la mode de cour surtout exige des tons de plus en plus précieux, toujours plus variés, une véritable débauche de couleurs.

De même, dans un tout autre domaine, mais d'une façon aussi pressante, pour les condiments et les remèdes. Pour nous, les *épices* ce sont avant tout des assaisonnements et nous nous expliquons assez mal l'étonnante consommation dont tous les historiens de la civilisation créditent les hommes de cette époque. Mais songeons-nous, de nos jours, aux cuisines de l'Inde et à celles de l'Amérique latine ?

En fait, n'exagérons rien. Le trafic du poivre, à lui seul, ne pouvait porter un négociant quelconque à une grande fortune. Son prix, d'ailleurs, le rend relativement abordable : la soie grège, par exemple, vaut à poids égal, à Gênes et à Séville, dix fois le poivre ; et davantage à Lisbonne encore. Ces épices ne représentent donc pas un marché de bien grand luxe mais un marché étonnamment actif et complexe. Les mercuriales de l'époque citent des dizaines et parfois une centaine de condiments de toutes sortes qui vont du gingembre aux clous de girofle, à la muscade et au « sang-de-dragon » ! Épices pour l'alimentation, pour cacher le goût, pensons-nous, de certaines viandes et enrichir un peu celui de certains vins trop clairs qui s'apparentent à une sorte de piquette presque imbuvable ; pour stimuler l'appétit ; mais aussi pour soigner. Toute la pharmacopée « savante », celle qui échappe aux bonnes femmes du village, repose presque uniquement sur ces produits

exotiques déjà connus des Anciens, maintenus à la mode par les traités de médecine grecs et arabes. Les épiciers, dans les villes, sont aussi très souvent des apothicaires. Le goût de l'époque s'accommode fort bien de cette thérapeutique très subtile et compliquée. D'où, là aussi, une demande considérable, pressante, liée tant aux modes qu'aux croyances dans les vertus des produits d'origine lointaine, mal connus mais auréolés d'une part de mystère et de fables.

Aucune « épice », pas même le poivre, ne connaît alors une aussi grande faveur que le sucre. Aucun produit ne paraît si étroitement lié, à travers les siècles et les pays, à l'histoire de la colonisation, à ses prolongements économiques et sociaux. Pour « sucrer » les aliments, les vins, les fruits, les mets de toutes sortes, pour la cuisine, nos pays utilisaient encore le miel des abeilles, bien meilleur marché. À tel point qu'une véritable civilisation du miel, une société axée sur la garde et la récolte des essaims s'était instaurée dans des cantons entiers de forêts ou de maquis. Le sucre, lui, est bien le superflu, employé pour quelques préparations précieuses et, simplement, comme médicament. Pourtant quelle consommation, attentive aux provenances, aux formes et aux qualités, aux procédés de fabrication et de raffinement !

En 1480, en tout cas, colorants et « épices », produits évidemment « mineurs », marginaux, qui répondent à des goûts particuliers, à des modes plutôt qu'à des besoins absolus, suffisent à provoquer cette merveilleuse mobilisation des imaginations et des énergies. Le monde chrétien d'Occident ne se trouve menacé par aucune disette fondamentale et les marchands peuvent toujours s'approvisionner, mieux que jamais, pour l'essentiel : le pain, le sel et les viandes. Mais la quête de l'exotique, du luxe, d'un certain superflu toujours très séduisant, obsédant, correspond à des manques sans doute

aussi contraignants. Ces constatations sur les ressorts de l'économie nuancent fortement, bien sûr, des conclusions qui ne s'appuieraient que sur un matérialisme historique très fruste car elles mettent en jeu le champ bien plus subtil, plus passionnant, des modes, des incitations psychologiques, ressenties d'une manière tout aussi impérieuse que les autres demandes.

Les sociétés ibériques et l'esclavage

D'autres intentions des découvreurs, moins avouées, s'éclairent aussi, à considérer les structures sociales du Midi européen à cette époque. Il s'agit de l'esclavage. D'une façon assez curieuse, l'histoire de l'esclavage « médiéval » est restée inconnue, négligée, quelques spécialistes mis à part. Ce n'est pas un fait communément admis et le phénomène n'entre pas dans notre bagage culturel habituel. L'idée reçue et affirmée par tous les auteurs qui s'en tiennent à de larges fresques de la société « médiévale » est que l'esclavage antique avait peu à peu, dès les premiers siècles du Moyen Âge, disparu sous l'influence du christianisme qui prônait une libération totale de l'homme, de toutes ses servitudes. Il n'en est absolument rien. Les esclaves restent fort nombreux dans toutes les sociétés méditerranéennes d'alors qui héritent des traditions et des structures, des mentalités collectives de Rome ou de l'Orient antique. Ainsi surtout, dans le monde musulman qui déploie partout des sociétés et des économies résolument esclavagistes, dans le monde grec, et chez les Chrétiens d'Occident, dans le Midi. Ici la zone géographique où s'impose toujours l'esclavage comme une habitude solidement ancrée, où la servitude marque quantité de rapports sociaux et de réactions psychologiques, semble relativement réduite : l'Italie – plus particulièrement les villes et les pays maritimes –, la Provence, la Catalogne, les îles Baléares, le royaume de Valence ; plus, mais d'une façon difficile à saisir pour les premiers temps, l'Andalousie et le Portugal. Cet esclavage, pendant des siècles, s'alimentait à toutes sortes de sources : les guerres et les raids de la *Reconquista* dans l'Italie méridionale et dans la Péninsule

ibérique, la piraterie à travers toute la Méditerranée, les guerres de conquête et les campagnes de répression contre les rebelles en Corse et en Sardaigne ; surtout, dans les années 1400, et sur une plus vaste échelle, la traite en provenance des comptoirs italiens de la mer Noire et de l'Égée. Tout un malheureux trafic, toujours fort complexe et très actif transitait là par Caffa et par Pera, le faubourg génois de Constantinople. Chio et Candie étaient de grands marchés d'esclaves.

Christophe Colomb a donc vécu, dans ses années d'enfance et de jeunesse, à Gênes et à Savone, là où les esclaves, fort nombreux, se rencontraient partout, dans les familles de l'aristocratie pour les travaux domestiques, chez les artisans et dans la rue ; certains aidaient, pour le travail de la terre, les jardiniers du Bisagno où s'était installé son père, Domenico.

Ainsi, bien avant la traite sur les côtes d'Afrique et la découverte de l'Amérique, bien avant la colonisation outre-Atlantique et ses grandes plantations de canne à sucre, s'était maintenu et développé un esclavage parfaitement conforme aux mœurs et aux mentalités, en plein pays chrétien. Les hommes d'Église, les couvents même possédaient pour leur service une ou deux captives réduites en servitude.

Il est vrai que, la plupart du temps, cet esclavage a pris une teinte sociale très particulière. Il ne s'agit plus de répondre à des impératifs strictement économiques, pour l'exploitation de vastes domaines agraires ou le travail des mines, pour les fabriques ou les ateliers, pour ramer sur les navires. Maintenant cet esclavage est domestique, sert essentiellement aux soins de la maison, à la garde des enfants, à la compagnie des femmes qui apportent souvent une servante en dot, lors du mariage. D'où une proportion considérable de femmes parmi ces captifs : 80 % environ à Gênes. Ces très jeunes filles de 14 à

18 ans sont amenées de l’Orient alors que les hommes sont vendus sur les marchés musulmans, en Égypte surtout. Toutes ces femmes qui servent en Italie appartiennent à des races blanches : tatares, caucasiennes, bulgares, russes, serbes, grecques même, parfois mauresques. Par le biais des concubinages, des mariages, des affranchissements et des adoptions, elles se fondent peu à peu à des niveaux très différents dans l’échelle des positions et des fortunes, et sans trace physiologique visible, dans la population. Un métissage très limité et très discret, en quelque sorte, mais une ville tout de même profondément marquée, dans ses coutumes, sa langue, ses dévotions même, par ces apports orientaux constamment renouvelés, par cette promiscuité étroite dans les familles, dans la vie quotidienne. Or, dans ces années 1470, au moment où Christophe Colomb quitte Gênes, la traite orientale devient plus difficile lorsque se ferment les marchés de la mer Noire et que les Turcs avancent : les Génois ne sont plus en contact direct avec les marchands d’esclaves d’Orient. Les ventes deviennent de plus en plus rares car ces villes maritimes d’Italie achètent peu d’esclaves d’Afrique occidentale ou des Canaries. Si bien que devant le refus, les réticences en tout cas, pour introduire en grand nombre des esclaves africains, l’esclavage disparaît peu à peu des sociétés italiennes ou n’y tient plus qu’une place tout à fait mineure.

À Lisbonne, au Portugal puis plus tard en Andalousie, Colomb rencontre une situation toute différente, une société plus décidément esclavagiste, plus ancrée dans l’exploitation économique des captifs arrachés à leurs terres lointaines. C’est alors le cas de toutes les régions où se sont maintenus ou installés de très grands domaines fonciers, des *latifundia* à la manière antique, sur lesquels travaillent des troupes d’esclaves, cultivateurs ou bergers, sous la férule du maître ou de son

intendant. Ainsi en Italie méridionale, à Majorque, dans la plaine de Valence et dans celle du Guadalquivir, dans l’Algarve. L’introduction de la culture sucrière a beaucoup contribué à augmenter les besoins et les demandes, à gonfler cette misérable population servile. C’est que partout, on le voit, le sucre appelle l’esclavage. Les Vénitiens l’avaient très largement implanté sur leurs domaines de Chypre et, de même, par exemple, une grande compagnie allemande, de Ravensburg en Souabe, sur ses vastes plantations de la région de Gandia, près de Valence.

Aussi Portugal et Andalousie s’imposent-ils en Europe, dans ces années 1480, comme des pays profondément engagés dans la recherche de captifs toujours plus nombreux. Avec, ici, pour les relations humaines, des caractères tout autres que ceux d’Italie : de très nombreux esclaves vivent loin de la ville, sur les terres, logés à part des familles des maîtres. Les femmes sont bien moins nombreuses dans cette main-d’œuvre rurale. D’où très souvent une véritable ségrégation. De plus, Portugais et Andalous ont aisément admis parmi eux des travailleurs de la terre mais aussi des serviteurs et des servantes complètement étrangers à leur race, à leurs habitudes. Nous touchons là au domaine fort délicat des psychologies où toute analyse paraît hasardée et laisse insatisfait. En tout cas, après une ère où les marchés étaient aisément alimentés par la *Reconquista*, les raids et les pirateries contre les Musulmans et où les marchands amenaient surtout des Maures, le Portugal entre délibérément dans une phase esclavagiste plus complexe, recevant sur son propre sol des captifs arrachés par la force aux terres lointaines d’Afrique. Toute la progression des caravelles, des chevaliers aventuriers sur les côtes occidentales du continent, au sud du Maroc et au-delà, s’est accompagnée de rafles ou d’achats d’hommes où de femmes : Maures d’abord, Noirs ensuite. Cette

chasse aux hommes hante tous les conquérants de la mer africaine. Diego Gomez, témoin oculaire de l'expédition d'Antonio Usodimare, un des tout premiers à remonter le cours de la Gambie, émaille son récit de ces rapts ou de ces échanges. Ainsi en 1447, dans l'île de Tidor, au large du Sénégal, cet aveu sans complexe d'une horrible razzia :

« … Et moi, Diego Gomez, almoxarife de Sintra, je pris à moi seul vingt-deux personnes qui se trouvaient couchées ; je les poussai comme des bestiaux devant moi, toujours tout seul, pendant une demi-lieue jusqu'aux navires. Et chacun de nous fit de même et nous capturâmes en ce jour, de ces Cenejii, hommes rougeâtres, près de 650 personnes et avec eux nous revînmes au Portugal, à Lagos, en Algarve. »

Ces Cenejii sont des Maures, de tribus nomades. Aussitôt plus au sud, vivent les Noirs que l'Infant Henri le Navigateur avait interdit de capturer. Passé les premiers raids, Portugais et Italiens s'entendent plutôt avec les rois indigènes ou avec les trafiquants maures, intermédiaires fort actifs et chefs eux-mêmes d'expéditions dans l'intérieur. Ainsi s'organise une véritable traite. Ce que confirme et décrit parfaitement, là encore, Diego Gomez :

« … Et ils firent la paix avec eux, échangeant des marchandises ; et ces gens amenèrent beaucoup de Nègres achetés. Et ainsi, depuis ce temps-là jusqu'à maintenant, chaque jour davantage, ils rapportèrent d'innombrables Noirs de cet endroit. »

Ce malheureux commerce s'organise au cours des ans, de 1450 à 1475 environ, sur des bases de plus en plus solides et régulières. La traite devient une véritable routine. Dans le Rio de Oro, les captifs razziés sont aussitôt échangés contre de la poudre d'or. Plus au sud, pour acheter des esclaves, on amène des produits d'Europe. À Arguin, ce sont les étoffes et même le

blé car, dit Ca da Mosto, ces Arabes « sont toujours affamés ». Plus loin encore, dans les parages de la Gambie, les chefs maures ou les rois noirs marchands de « têtes » recherchent les chevaux à grand prix. Diego Gomez se plaint amèrement de la concurrence que font aux Portugais les Génois nouvellement arrivés et, en particulier Antonio di Noli, qui accepte de ne prendre que six Noirs contre un cheval : auparavant les Portugais en obtenaient quinze. Au-delà de la Mina, là où l'on ne peut plus élever de chevaux, les trafiquants prennent uniquement des draps de laine, les célèbres *hambels*, couvertures assez grossières tissées au Maroc et dans tout le Maghrib. Tout ce commerce a bientôt ses lois coutumières et se résume en une sorte de troc, de « traite » sans aucune intervention monétaire, où l'homme adulte, la « tête », devient l'unité d'évaluation des produits offerts en échange. Ici les Italiens, et semble-t-il surtout les Génois, jouent un très grand rôle et se placent très vite, avant les Ibériques même, en tête de tous les marchands « négriers ». Dès 1460, cet Antonio di Noli, un homme de la Rivière génoise comme Colomb, marin et aventurier comme lui, mais de quelque vingt ans son aîné, s'installe dans l'île du Cap-Vert qu'il vient de découvrir. Il y implante la canne à sucre et obtient du roi du Portugal l'autorisation de pratiquer sur une grande échelle la traite des Noirs de Guinée. D'autres Génois se taillent alors de belles fortunes à l'ombre et parfois même contre le monopole royal : déjà, en 1453, ils envoyaient des navires sur les côtes de Guinée pour un commerce de contrebande. Un de ces trafiquants marchand d'esclaves, fait prisonnier par les officiers du roi, eut les mains coupées sur la place publique à Lisbonne.

Dès lors, chaque année, à Lagos d'abord puis directement à Lisbonne arrivent des troupes de Noirs, hommes et femmes, de plus en plus nombreux, de moins en moins chers, exposés et

vendus sur les marchés de la ville, voués aux travaux serviles dans les grands domaines et, aussi, au service domestique dans les familles. Ces arrivées appréciables marquent toute la vie du pays, influent sur les mœurs, altèrent les relations sociales, leur donnent tout au moins un tour particulier. C'est ce que disent, en tout cas, les moralistes :

« Tout le travail est fait par les Nègres et les Maures captifs ; le Portugal est envahi par cette race de gens. On croirait qu'il y a, à Lisbonne, plus d'esclaves mâles ou femelles, que de Portugais libres de condition [...]. Les plus riches possèdent des esclaves des deux sexes et certains individus s'enrichissent avec la vente des esclaves nés dans leurs maisons. J'en viens à penser qu'ils les élèvent comme on élève des pigeons, pour la vente, sans s'importuner des débauches des filles esclaves. »

Menace pour la morale publique peut-être, mais aussi empreinte évidente sur la société, sur les hommes, leurs allures et leurs comportements. Sans doute n'est-il pas très sage de suivre complètement, malgré l'enthousiasme que procure cette lecture si séduisante, les théories de Gilberto Freyre qui attribuait la réussite de la colonisation portugaise du Brésil à l'importance du métissage et à ses pratiques dans la société portugaise des colonisateurs. Car les Portugais avaient déjà connu les mélanges de sangs, en particulier par l'apport des Maures et des Mozarabes après la *Reconquista* puis par les achats de Noirs très nombreux. Si une telle lecture doit s'entourer de quelques précautions, il n'en reste pas moins que ce Portugal des années 1480 se présente bien comme un pays de tradition esclavagiste. À cette époque, les campagnes du sud, dans l'Algarve, tout comme les villes maritimes ressentent le besoin de plus en plus impérieux de nouveaux captifs.

Par sa vie à Gênes, par son séjour à Madère et son voyage à la Mina, par ses fréquentations à Lisbonne, Colomb a pu mesurer

l'importance permanente de ces besoins. C'est au sein d'une société profondément marquée par cette pratique de l'esclavage, habituée à recruter ainsi une part appréciable de sa main-d'œuvre, qu'il prépare et mûrit son projet. Même s'il ne recherche pas forcément de tels profits, si le trafic du sucre l'attire bien davantage que celui des Noirs, s'il y répugne personnellement, il ne peut ignorer cette chasse aux captifs. Parmi ses compagnons, nombreux sont ceux qui y pensent dès le premier voyage.

La soif de l’or

Enfin, la quête majeure, celle de l’or.

L’idée se forme d’elle-même dès que nous songeons à ces rêves d’aventuriers et les phrases courent toutes seules sous la plume de quiconque se prend à évoquer leurs ambitions et leurs appétits. Viennent alors une suite d’images, depuis les mines d’or du roi Salomon et le voyage vers la cité fabuleuse d’Ophir ; puis, sordides et brutales ou simplement hardies et aventureuses, les razzias et les expéditions punitives des Arabes du Mozambique vers les mines du Zimbabwé ; les poursuites des trésors aztèques et incas par les *conquistadores* espagnols ; la ruée des Boers sur les gisements du Transvaal, des Russes sur ceux de l’Oural, des pionniers quarante-huitards vers les montagnes de Californie ou du Klondike. Cette soif de l’or ponctue ainsi d’épisodes violents et spectaculaires toutes les entreprises de colonisation ; elle canalise alors ambitions et énergies.

Pour Colomb et ses contemporains, c’est une véritable obsession, née des besoins du temps, nourrie par l’espoir de fortunes incalculables, exacerbée par les concurrences et constamment guidée par les lectures d’ouvrages historiques, géographiques, de récits de voyages. Le programme se dessine clairement : qui peut tenir, à bon compte, une source de l’or, en contrôler tout le marché sans aucun intermédiaire, ne voit de bornes ni à sa fortune ni à son pouvoir.

L’état du marché monétaire, tout particulièrement autour de 1450-1470, justifie amplement une telle passion. Dans tous les pays chrétiens d’Occident, la frappe des monnaies d’or, longtemps négligée dans les temps de dépendance économique

face à l'Orient et d'anarchie des émissions, a repris ; d'abord en Italie, précisément à Gênes et à Florence, en 1252 avec les fameux *ducats* génois et les *florins*. Venise, toujours plus « orientale », plus intéressée par l'argent qu'elle recevait aisément des mines de Serbie, frappe en 1192 de magnifiques *matapans* d'argent puis des *ducats* d'or, seulement en 1284. Trente années d'écart qui soulignent la passion de Gênes pour l'or que tous ses citoyens ambitieux devaient, par une sorte d'imprégnation sociale et d'enthousiasme collectif, partager. Depuis ces années qui marquent d'une manière si brillante ce que d'aucuns aiment appeler le « réveil économique » de l'Occident, l'Italie et ses voisins vivent, négocient, investissent sur les bases d'un bimétallisme toujours fort complexe. L'or et l'argent, métaux précieux, venus de pays lointains, voient évidemment leur valeur changer selon la demande des autres régions du monde, selon la mode car ils servent aussi pour les bijoux et les objets précieux, selon les facilités ou, au contraire, les entraves de l'approvisionnement. Seule une analyse de ces mécanismes monétaires peut mettre suffisamment en relief les raisons profondes de cet engouement pour l'or dans ces années 1480, de l'urgence d'un ravitaillement plus abondant et plus aisé.

Afin d'établir une comptabilité relativement simple, tous les biens et tous les services ne s'évaluent pas en pièces de monnaie, mais en unités de compte, parfaitement abstraites, qui ne servent qu'aux écritures. En Italie, en France, au Portugal et dans bien d'autres pays, ces unités nous sont très bien connues : ce sont la *livre* avec ses sous-multiples, le *sou* et le *denier*. Bien évidemment, ces unités représentent une valeur très différente et très variable d'un pays à l'autre et d'une ville à l'autre. En Castille, on compte en *maravedis*. Dans tous les pays, pour chaque système monétaire, chaque pièce d'or ou d'argent,

de poids évidemment fort différent, vaut un certain nombre d'unités de compte, fixé officiellement au moment de la frappe et proclamé partout par les agents du roi ou de la ville : on *crie* la pièce de monnaie. Ce cours de la pièce, vite soumis aux aléas du marché, aux fluctuations des prix des métaux précieux, varie dans l'un ou l'autre sens. Ainsi, en Castille, le *real* d'argent, en 1375, pèse 3,5 g d'argent fin et vaut 31 maravedis ; mais sa valeur en maravedis augmente par la suite. Pour les pièces d'or, de factures très différentes et de poids variés, on trouvait, très appréciées, la *dobla de la banda* qui prend la suite de la *dobla granadina* ou *moresca* (3,70 g d'or, valant 335 maravedis), le *castellano* ou *enrique* (4,50 g, 435 maravedis) et enfin l'*excelente*, double castellano, magnifique pièce de 9,20 g qui vaut 970 maravedis.

Toutes ces pièces ne servent pas aux mêmes usages. L'argent s'utilise surtout pour les transactions locales. De très petites monnaies, plus ou moins pures, certaines très altérées, d'autres très mélangées au cuivre ou à l'étain valent seulement quelques deniers et viennent le plus souvent comme monnaies d'appoint. L'or, au contraire, qui vaut toujours plus de dix fois l'argent, est la base fondamentale des grands échanges internationaux, tant pour le trafic des marchandises proprement dit que pour celui des changes, par les lettres et les foires. Il soutient un immense trafic qui, chaque jour, relie entre elles les grandes places bancaires de tout l'Occident chrétien. Ce trafic, d'ailleurs, ne se nourrit pas seulement des transferts réels de fonds, du paiement des produits ou des services, de la rentrée des taxes pour les souverains ou des dîmes pontificales, mais, aussi, par divers procédés tous plus subtils les uns que les autres et parfaitement au point, cache d'innombrables opérations de prêts à intérêt. Quatre grandes cités financières d'Italie, Venise, Milan, Gênes et Florence, ont harmonisé leurs pièces d'or, toutes

avec une marque différente mais s'alignant sur le même poids ; ce sont les ducats *dette quattro stampe*, des pièces d'or parfaitement pur, naturellement. Gênes qui triomphe déjà sur tous ces marchés des changes et règne aux foires de Lyon et de Genève, s'est, dès 1447, dotée d'un système monétaire fort original, fictif pour les écritures internationales, fondé uniquement sur la pièce d'or.

C'est que, face à cette situation du marché monétaire et à ses besoins, les villes et les royaumes ne réagissent pas de la même façon.

Pour l'argent, les sources d'approvisionnement ne sont pas tellement lointaines ni difficiles d'accès. Venise le reçoit depuis des siècles de contrées proches, étroitement liées de gré ou de force à son économie. Les Espagnols tirent leur métal blanc des mines de cuivre argentifère de Carthagène, pays minier par excellence depuis des siècles et pourtant souvent méconnu des chroniqueurs, négligé des historiens de l'économie. Toute cette zone du Levant ibérique, aux marges du royaume de Castille, se trouve alors engagée dans une activité pionnière ; cuivre, argent, alun, plus le sel des grands marais de La Mata. On trouve là comme l'annonce de ces grandes entreprises minières et métallurgiques que les Castillans sauront si bien implanter dans leur Nouveau Monde, avec déjà des experts, des maîtres d'œuvre, des ouvriers et des fondeurs. C'est ainsi que le roi peut frapper à bon compte ses pièces d'argent si lourdes, les *réaux*. La Couronne en émet d'autres, bien plus légères, d'alliages de cuivre, d'étain et d'argent assez vil : les *blancs* de Castille, souvent méprisés sur place, mais objets d'un important trafic vers l'étranger. Henri IV a délivré pendant son règne, de 1454 à 1474, 150 permis de monnayage, la plupart à des étrangers, surtout des Italiens. Les Génois avaient obtenu la ferme des ateliers monétaires castillans jusqu'en plein cœur du pays. En

1462, quatre Génois se sont installés à Coca, y ont fondé une société pour la frappe et le trafic des monnaies et lancent sur le marché de grandes quantités de blancs de Castille et de réaux du Portugal. Ces blancs sont expédiés vers l'Italie par sacs de plusieurs milliers de pièces, pour y être vendus au poids et fondus, transformés en lingots, en bijoux bruts, en tasses d'argent, en objet pour le service religieux, ou en autres monnaies ; commerce d'une étonnante ampleur contrôlé par quelques familles de banquiers tels les Centurioni établis à Valence et à Séville. D'autre part, une autre compagnie génoise formée en société par actions pour exploiter le mercure des mines d'Almaden, en contrôle toute la production et le trafic d'exportation, en vertu d'un monopole royal qui lui réserve un droit exclusif. On expédie ces barils de mercure de 60 kilos environ vers Gênes et vers Marseille, vers Bruges et même jusqu'en Orient, à Chio et en Syrie. Ce qui donne une idée suffisante de l'étonnante ampleur du trafic et de la richesse de l'Espagne dans ce domaine primordial.

Toute cette économie minière et monétaire de la péninsule, déjà très florissante, grâce aux mines de Carthagène et d'Almaden, place les deux royaumes hispaniques, la Castille surtout, dans une position très favorable sur l'échiquier international des échanges et des transactions pour le métal blanc. Cette production se trouve ainsi insérée dans un complexe international très vaste, étroitement lié à la banque et aux grandes métropoles italiennes.

En revanche, l'or manque et cette famine devient une véritable obsession intolérable pour une économie en pleine expansion et de plus en plus sophistiquée.

En Occident, les mines ne représentent que des gisements, des placers sans intérêt réel, à peine rentables, très dispersés.

On lave les sables de quelques rivières pour tirer des grains, en très petites quantités. L'activité des grands marchands, les échanges importants de ville en ville, de pays à pays, tout cet extraordinaire trafic des produits précieux, des draps, des soieries, les transactions des foires, les changes, reposent sur des monnaies faites d'un métal rare, introuvable immédiatement, exploité seulement en de très lointains pays où personne n'est jamais allé, amené dans les villes chrétiennes par de longs cheminements aléatoires, incontrôlés et très onéreux. Un stupéfiant paradoxe que cette dépendance de l'inconnu pour une économie si alerte, que cette résignation à une perpétuelle angoisse, que ce risque accepté du déséquilibre. L'or, c'est à la fois le mystère des contrées inaccessibles, le danger, les hasards dans les mains de la Fortune. Pendant des siècles, tout au moins depuis ce réveil monétaire de l'Occident et la frappe de très belles pièces vers 1250, la quête de l'or est toujours l'aventure et la découverte.

Car il s'agit bien sûr des mines très lointaines de l'Afrique, de cet or du Soudan, seule source appréciable pour tout le monde connu, pour les Chrétiens comme pour les pays d'Islam. Ces gisements se situent dans le Bambouk (rive gauche de la haute vallée du Sénégal et de la Faleine) et le Bouré, plus à l'est. Les habitants du pays, des Noirs non encore islamisés, creusent des puits d'hommes, étroits et peu profonds, pour extraire une poudre vendue, échangée plutôt au poids. Cette poudre – *tiber* pour les Arabes – connue dans tout le monde méditerranéen sous le nom d'*auri tiberi*, finit par donner son nom dans les écrits et sur les cartes des Italiens et des Ibériques, à ces régions inconnues, fabuleuses presque. Beaucoup, pendant longtemps, ont ainsi rêvé de l'île de la poudre d'or et la carte dite de Christophe Colomb, établie en 1492, porte bien, en Afrique, une mention : *insula tiberi*.

Tout le trafic vers la Méditerranée se fait par l'intermédiaire des marchands et des caravaniers musulmans, arabes et surtout berbères, maîtres du désert, de ses routes et de toutes les étapes. En 1352, Ibn Battouta, voyageur et historien de l'Afrique, croisait sur la route interminable qui relie le Mali au Caire, une caravane forte de 12 000 chameaux. Sur place, ils obtenaient la poudre d'or par un troc, le fameux négoce muet où, sans parler, chacun offrait à tour de rôle ses produits. Ce commerce muet, presque légendaire, tous les marins et les marchands à Majorque et à Gênes en entendent parler depuis fort longtemps. Il hante bien sûr toutes les imaginations des aventuriers et s'entoure parfois d'un grand mystère. Mais Ca da Mosto le décrit parfaitement, au retour de son expédition au long des côtes, en 1455 ; ce qui fixe davantage les idées et contribue certainement à un surcroît d'intérêt.

De ces pays miniers, les caravanes musulmanes conduisaient les sacs de poudre d'or sur les grandes pistes sahariennes jusqu'au Maroc et, ensuite, aux ports atlantiques ; vers Tlemcen ou vers Tunis, plus à l'est vers la Cyrénaïque – le fameux emporium des monts de La Barca – et surtout vers Le Caire. C'était là une tradition ancestrale, liée aux premiers progrès de l'Islam dans les pays des Noirs ; on imagine aisément que cette recherche de l'or avait suscité plusieurs efforts de conquête vers le sud, au-delà du Sahara. Cet immense trafic faisait autrefois et fait encore, au XVe siècle, la fortune des grandes villes caravanières : Mali, Gao, Kano, capitales de grands empires islamisés. Pour alimenter ce commerce muet en produits appréciés par les populations minières ou par leurs voisins, les Maures offraient surtout le sel qui faisait cruellement défaut et que les seigneurs berbères extrayaient à très bon compte dans leurs mines de Tagaza où travaillaient dans des conditions atroces, mourant par centaines, des troupes d'esclaves noirs. Ce

sel si précieux venait aussi des salines du Tafilalet, d’où la prospérité de Sidjilmassa qui voyait partir chaque année des caravanes de 3 à 6 000 chameaux, de Karouar et de Bilma, célèbres également pour l’extraction de l’alun.

De plus, d’autres produits essentiels venaient des étapes marchandes du Maghrib et de tous les ports italiens ou ibériques de la Méditerranée. Les caravaniers apportaient aux Noirs du Bambouk les lingots de cuivre de leurs mines de Takkada dans le Sahara central et la vaisselle de cuivre fabriquée à Valence, à Majorque, à partir du minerai de Carthagène, à Gênes avec celui de Turquie. Arrivaient également des étoffes et des monnaies non métalliques, que l’on désignait généralement d’une façon ambiguë sous le nom de *couries* : soit de petits coquillages réputés précieux appelés aussi *porcelaines* dont les plus recherchés venaient des lointaines îles Moluques ; soit des perles de verre coloré, irisé, dont la technique apprise des Juifs de Tyr et de Sidon, dans l’ancienne Phénicie, s’était implantée à Murano dans la lagune de Venise. Les mêmes échanges habituels, fruits d’une très longue expérience et d’une bonne connaissance des besoins et des modes, se retrouvent en fait dans tous les pays d’Afrique noire ; bien plus à l’est, un voyageur arabe dit, que pour l’or d’Abyssinie, dans la région de Kanem, ses coreligionnaires

« se servent en guise de monnaies d’une étoffe qui est tissée chez eux et que l’on appelle dendé […] ils emploient aussi, dans leurs transactions, les cauris, les verreries, le cuivre en fragments et l’argent monnayé ; mais tout ceci suit le cours de l’étoffe ».

Cette activité considérable, complexe et multiple, qui gravitait tout autour de ces grands centres caravaniers du Maghrib et de l’Égypte avait déjà suscité différentes initiatives italiennes pour alimenter le trafic vers ce lointain pays de la

poudre d’or et de vives compétitions pour s’implanter solidement à Tunis, à Tlemcen et à Oran, à Safi même. Pour les Musulmans, fait essentiel trop volontiers négligé par une sorte de discrétion très pudique mais plutôt inexplicable, ce commerce saharien de l’or s’accompagnait toujours vers leurs royaumes africains ou orientaux de celui des esclaves noirs : esclaves achetés ou razziés au sud des grandes savanes, sur les marchés et dans les tribus, souvent offerts par les chefs esclavagistes de la forêt. En 1324, le roi noir du Mali, islamisé, se rend en pèlerinage à La Mecque et passe par Le Caire accompagné, au dire des chroniqueurs arabes admiratifs, de 500 esclaves de son pays, tenant chacun une canne à pommeau d’or pur de 3 kilos environ ; la caravane emportait aussi 80 sacs de poudre d’or, près de trois tonnes au total ! Les historiens de l’Afrique occidentale estiment au moins à 20 000 âmes par an (deux millions par siècle) cette affreuse ponction sur les pays et les royaumes noirs du sud. Au moment des grandes découvertes ibériques, cette hémorragie dramatique dure depuis quatre siècles environ.

Mais, pour le monde chrétien, pour les grands marchands internationaux en particulier, pour les banquiers et leurs commis, pour tous les aventuriers découvreurs toujours prêts à devancer leurs désirs, ces importations d’or africain, si fragiles et irrégulières, ne répondent absolument pas à des besoins toujours croissants. Le gonflement de la population, urbaine surtout, les nouveaux modes de vie ou, si l’on préfère l’accroissement du niveau de vie, l’intensification des échanges lointains, provoquent une très forte demande de l’or. Tout s’achète au loin maintenant, et avec de l’or. À cette véritable famine monétaire, qui préoccupe les États et les souverains, s’ajoutent, peut-être plus contraignants encore comme toutes

les exigences du superflu, les usages domestiques et fastueux. Car l'or n'est pas seulement, et de très loin, un métal monétaire ! C'est le moment où se développe dans les cours princières, pour la table et pour la chapelle, dans les grands établissements religieux, pour le service liturgique et le culte des reliques, chez les nobles et les grands notables, une splendide orfèvrerie d'argent, de vermeil et d'or. Ce luxe de la table atteint alors des sommets difficilement imaginables : telle pièce, nef de table ou fontaine d'or, peut peser jusqu'à 50 ou 80 kilos. Louis Ier d'Anjou, en 1380, dénombre dans ses coffres et ses bahuts quelque 3 000 pièces d'orfèvrerie sacrée et profane, enrichies d'émaux, de perles, et de pierres précieuses. Cette « vaisselle », malheureusement toute fondue pour répondre à de pressants besoins d'argent, pour financer, par exemple, des campagnes militaires, et donc maintenant disparue, s'affirme sans conteste l'une des formes de l'art les plus brillantes de l'époque. Que l'on songe au poids politique et social de ces artistes du métal, maîtres de l'or et du feu, admirés, un peu craints, détenteurs de recettes secrètes : depuis le saint Éloi de Dagobert jusqu'aux orfèvres parisiens du XVe siècle et aux grands maîtres italiens de Venise et de Florence. Que l'on songe à leurs réputations, à celle d'un Benvenuto Cellini, plus tard !

Une autre mode atteint tous les milieux sociaux, celle des joyaux d'or. Pour les plus riches ce sont des bijoux de plus en plus élaborés, rehaussés de perles ou de pierres, de formes très variées : bagues, colliers et fermaux, plus, grandes nouveautés, les médailles qui s'accrochent aux vêtements et aux coiffures. Pour les autres, simples paysans bien souvent, ce sont des clous ou des plaques d'or ou d'argent accrochés à une large ceinture de toile ou de soie : les fameuses « ceintures dorées ». Sans parler encore des soieries brochées de fils d'or, des brocarts d'une merveilleuse fantaisie. À Milan, Venise et Gênes, des

batteurs et des fileurs d’or, autour de la cathédrale et des palais, travaillent pour tous les grands marchés d’Occident et les balles de fils d’or se vendent jusque sur les foires d’Augsbourg, jusqu’à Paris et à Cologne.

Dans les moments difficiles certes, les princes et les abbés font fondre leur belle vaisselle et les artisans ou villageois échangent leurs plaques de ceintures contre des pièces de monnaie ou des semences. Mais, au total, ce luxe et cette mode somptueuse immobilisent alors des quantités souvent jugées scandaleuses de métaux nobles.

Naturellement, les « économistes » et financiers du temps ont tous parfaitement analysé cette situation si difficile ; tous ont su disserter, dans de savants traités, avec une rare sûreté de vue, de ces problèmes souvent si complexes. Mais c’est une situation sans issue. Au manque de monnaies, on n’a su répondre que par la dévaluation des unités de compte. On frappe des pièces moins lourdes pour la même valeur en sous. Ou bien, plutôt, pour que cela se voie moins et n’alerte pas trop l’opinion, on garde les mêmes pièces en augmentant leurs cours exprimés en sous et en deniers. Les monnaies de compte voient ainsi leur valeur en or diminuer sans cesse. Fléau du temps, cette dévaluation compromet la stabilité des rapports économiques et financiers, rend très difficiles les prêts à intérêt, ruine ceux qui vivent de loyers et de rentes.

Sur le seul plan monétaire, certains palliatifs ou quelques remèdes ponctuels parfois très efficaces, ont pu enrayer cette érosion de la monnaie de compte. Les villes et les souverains édictent quantité de lois pour interdire l’immobilisation des métaux précieux : lois somptuaires surtout, qui ne répondent pas seulement au désir de respecter une certaine décence ou modestie chrétienne, qui n’obéissent pas uniquement à un souci de ségrégation sociale, mais visent à faire affluer l’or et l’argent

dans les ateliers monétaires plutôt que chez les orfèvres ou les tailleurs de beaux vêtements. Le port des bijoux et plaques, des garnitures, des soieries brochées se trouve ainsi constamment limité ou interdit à Florence et à Gênes ; en Espagne et au Portugal, par une série d'édits solennels, de plus en plus pressants, dont la répétition même marque bien la vanité. On interdit parfois de fabriquer des objets d'or autres que calices et ciboires. Surtout, les grandes villes de la banque et du négoce ont développé d'une façon spectaculaire les monnaies de remplacement : chèques et lettres de change, endossées ou non, plus encore les monnaies scripturaires qui, par le jeu des comptes inscrits chez les banquiers ou les simples marchands puis par la pratique intense des virements de comptes, supprimaient pratiquement toutes les manipulations monétaires. Techniques « modernes », « capitalistes », parfaitement maîtrisées par les grands marchands d'Italie où la dévaluation monétaire, de ce fait, se trouve bloquée de 1460 à 1480, de même que le rapport or-argent. Gênes et les autres villes de la banque inaugurent une ère de monnaie-papier… mais cela ne vaut que pour elles et les pratiques plus anciennes, les paiements en espèces sonnantes tiennent ailleurs, même dans les grands ports, une très grande place.

De toute façon l'or manquera et manque effectivement pour les autres usages.

Sans aucun doute, en Italie comme en Espagne, la prospection minière fait naître partout nombre d'espoirs. Il semble bien que la famine monétaire, de plus en plus pressante, suscite partout ces entreprises quasi désespérées, en tout cas sans lendemain.

Les routes du Soudan

Toutes ces tentatives isolées, ces essais d'inventaires de richesses supposées, ces remises en service de gisements épuisés aussi, ne peuvent faire oublier l'essentiel ; personne ne croit vraiment aux mines d'or dans nos pays. L'or, c'est là une idée solidement ancrée, héritée des Anciens et surtout de Ptolémée, reprise par les grands voyageurs du Moyen Âge, marchands ou missionnaires, naît et croît dans les terres torrides, lointaines et dangereuses. Il doit être longtemps convoité, mérité, arraché du sein de la terre, au prix de pérégrinations et de périls, de travaux épiques.

Le seul espoir raisonnable alors semble bien de mettre la main sur le trafic de cet or du Soudan, d'en déposséder l'incertain et coûteux intermédiaire des caravanes musulmanes, d'en détourner au moins une part vers une voie nouvelle. Par voie de terre, c'est tenter de reconnaître la route, de s'insérer dans ce circuit marchand si secret et si bien protégé. Ici les Génois et plus encore les pays d'Aragon, les gens de Barcelone et de Majorque, par leurs relations privilégiées avec le royaume de Tlemcen, avec les ports d'Oran et d'Honein, peuvent partir riches d'une forte et précieuse expérience. Dès le XIVe siècle, Giovanni di Carignano, originaire d'un des faubourgs de Gênes, auteur d'un célèbre planisphère, dit qu'il tient sur les routes caravanières du Sahara certaines informations « d'un marchand génois digne de foi qui a séjourné à Sidjilmassa, la porte du Sahara vers le pays des Noirs et l'origine de l'or, l'une des plus grandes villes de Berbérie et des plus illustres de l'univers [...] d'où les marchands emportent

des marchandises sans valeur et rapportent de l’or brut, à pleine charge de chameaux ».

À Gênes même, encore fort jeune, Christophe Colomb ne pouvait ignorer l’audacieuse aventure de son compatriote et quasi contemporain, Antonio Malfante. Après un long apprentissage des trafics avec l’Islam, à Majorque, puis à Valence et surtout à Carthagène et à Malaga dans le royaume encore musulman de Grenade, celui-ci gagne d’abord Honein, le port de Berbérie si actif alors, et y séjourne près de deux ans. Il se rend ensuite à Tlemcen en 1447 et s’enfonce vers le sud, commandité pense-t-on par quelques hommes d’affaires génois dont, encore et toujours, les Centurioni. Du Touat, il envoie une lettre à Gênes à ses patrons ou associés, par laquelle il confesse ne pas avoir encore trouvé ni l’or ni les pays des Noirs ; mais il affirme sa détermination de pousser plus avant, certain de se trouver sur la bonne voie. Nous n’avons plus d’autre trace et, sans cette lettre conservée par pur hasard, nous pourrions tout ignorer de lui et de son voyage. De toute façon, cette entreprise audacieuse, supportée ou non par un groupe de financiers avides de renouveler à bon prix leurs stocks d’or et de maîtriser un nouveau négoce, s’inscrit parfaitement dans un vaste mouvement général de curiosité et d’initiatives. Benedetto Dei, aristocrate, humaniste, ambassadeur florentin et aussi grand voyageur, affirme dans une chronique lapidaire écrite à la fin de sa vie, avoir atteint lui-même Tombouctou en 1470. L’homme n’est pas un plaisantin et dit cela tout simplement. Aucune autre indication là non plus. Aucun autre exemple. Faut-il douter avec les sceptiques à tous crins de la bonne foi de cet homme de science si averti ? Faut-il plutôt admettre que, cette année, au moment où Colomb commence à naviguer et peut-être à penser à son projet, les Italiens avaient pénétré dans le Sahara fort loin, jusqu’à ses franges méridionales ? Toujours est-il que ces

mêmes Italiens, Génois et Toscans, hommes d'affaires et hommes de lettres, se sont passionnés pour cette approche de l'Afrique profonde.

En Espagne, le marché monétaire se présente, depuis fort longtemps, d'une façon très particulière et Colomb ne peut trouver là que des conditions encore plus favorables, une curiosité toujours éveillée, nourrie par des souvenirs et des expériences séculaires. En fait, toute l'économie, les monnaies de la péninsule et plus particulièrement des provinces de Castille sont restées constamment depuis la conquête musulmane au VIIIe siècle en relations étroites avec les royaumes d'Afrique du Nord. Tout l'or venait de là : soit par les échanges et les trafics, soit plus souvent par les razzias et les butins, soit encore par les tributs que les roitelets musulmans d'Espagne (les *reyes de taïfas*) payaient pour leur protection, à quelque seigneur ou prince chrétien. Ces étroites relations se marquent dans tous les domaines de la civilisation « monétaire » : les usages de l'or en Castille sont ceux de l'Islam africain.

Ainsi, tout d'abord, pour les systèmes monétaires eux-mêmes. La monnaie de compte qui l'emporte en Castille, le *maravedi*, est une unité de compte des sultans almoravides d'Afrique et d'Espagne. Dans le royaume de León même, les maravedis le disputent avec succès aux sous et deniers venus des Carolingiens et des pays francs. De même pour les pièces métalliques. Lorsqu'en 1170, le roi Alphonse VIII, aussitôt après la reconquête de la ville, fait frapper à Tolède des monnaies castillanes par ses ateliers, ce sont de véritables répliques des *dinars* almoravides : même forme, même aspect, même poids et même alliage, jusqu'aux légendes écrites en arabe et disposées de la même façon. Plus tard, les doubles castillans, encore frappés au temps des Rois catholiques, imitent très exactement

d'autres pièces musulmanes de la dynastie almohade : pièces de 4,6 g d'or pur (23 1/3 carats). Et cette dépendance se maintient pendant des siècles.

Ceci surtout avec les progrès de la *Reconquista* et la guerre portée au-delà de la mer. Déjà, en 1340, lors de la retentissante victoire de Tarifa, un chroniqueur enthousiaste décrit un butin pris à l'ennemi : une grande quantité de doubles et des verges d'or pour les fabriquer. Cet or était introduit sous des formes très variées ; le mot de *doublas* ne désignait pas seulement de véritables pièces de monnaie mais aussi des morceaux d'or, de forme ronde, bien plus lourds. On cite couramment des *duplas magnas* qui pèsent entre 45 et 46 g, soit exactement dix pièces de monnaie. Sous Jean II (1406-1454), les textes font apparaître des très gros disques de dix, vingt et même cinquante doubles : ils pèsent environ 235 g d'or pratiquement pur !

On imagine l'extraordinaire complexité de cette circulation des pièces d'or et surtout la constance des arrivées d'Afrique sur les marchés ibériques. En fait, la Castille, grâce à ses victoires, voit sans cesse se renouveler et s'accroître ses réserves d'or, sans pour autant entrer dans un système d'échange. Ce sont la guerre, l'expédition lointaine, les raids et, aussitôt après, les entreprises de découvertes qui amènent l'or ; et non le commerce. Une remarquable expérience… et un modèle parfait à suivre pour tous les ambitieux, pour les découvreurs et les *conquistadores*. Pour tous, en Castille et très certainement aussi dans le Portugal, la quête de l'or est toujours liée à l'aventure guerrière.

Effectivement, c'est par la découverte armée et une sorte de razzia plus ou moins déguisée, un commerce appuyé sur la force, le *rescate*, que les Ibériques atteignent enfin les marchés de plus en plus proches des mines. Lorsqu'en 1447, Antonio

Malfante préparait puis entreprenait son expédition vers les oasis lointaines du Touat, les Portugais, eux, captent une part non négligeable de ce trafic des poudres d'or, par un contact direct au long des côtes et sur les rives de la Gambie. Toutes les relations des voyages de ces années 1440-1450 traduisent clairement cette obsession de la découverte des mines ou des marchés. Antonio Usodimare, en 1455, remonte la Gambie car, dit-il, « je savais que l'on trouvait dans la région de l'or et des perles (?) ». Diego Gomez, bien plus, revient sans cesse sur ces bonnes fortunes tant attendues : au nord d'Arguin, en 1444, les indigènes « disaient que très souvent trois cents chameaux revenaient de Tombouctou chargés d'or [et] cela fut la première mention que l'on eut de l'or et où se trouvait son lieu d'origine ». Surtout, dix ans plus tard, au bord de la Gambie : « Et là on échangea cent poids d'or contre nos marchandises, à savoir de l'étoffe, des manilles, etc. » (sans doute des coquillages). Ici la légende vient encore embellir la découverte et Diego Gomez s'applique à rapporter celle qui parle du roi du Mali et que tous les voyageurs ou les écrivains évoquent sous les noms de Mansa, Meli ou Melli, ou de Bous, prince fabuleux :

« … Ils dirent qu'il possédait toutes les mines et qu'il avait devant la porte de sa maison une pierre d'or, telle qu'elle naît dans la terre, qui n'avait pas encore été fondue au feu, d'une grosseur telle que vingt hommes auraient pu à peine la mouvoir, et ce roi y attachait son cheval. »

Cette affirmation qui contredit évidemment tout ce que l'on sait bien alors de la poudre d'or, seule production de ces mines, se retrouve pourtant depuis plus de quatre siècles dans toutes les narrations ou les traités historiques des savants arabes. El Bekri déjà, en 1068, Idrisi surtout, en 1154, parlent longuement « d'un bloc d'or du poids de trente livres et d'une seule pièce, entièrement naturelle […] ; on y a cependant pratiqué un trou

et on y attache le cheval du roi ». Ibn Saïd en 1286 et même le très sobre Ibn Khaldoun en 1400 en parlent aussi. Ce dernier regrette de n'avoir pu la voir car le sultan du Mali, Masi Dialta le Second, qui régna de 1359 à 1374, l'aurait vendue à un Égyptien. La merveilleuse légende emporte tous les rêves et tout esprit critique en même temps. La tradition orale s'impose sans aucun mal chez les Chrétiens et les voyageurs eux-mêmes, les premiers découvreurs, éprouvent la plus grande répugnance à s'en affranchir et à écrire vrai ; mieux vaut poursuivre la fable…

Ainsi les expéditions des Portugais, aidés de quelques capitaines italiens, ligures ou vénitiens, n'ont pas pour seul but la recherche d'une voie nouvelle vers l'Inde ; elles s'encadrent aussi parfaitement dans cette quête de l'or. Des entreprises aisées, du point de vue « politique » du moins. La mer océane appartient sans conteste aux Chrétiens qui n'y craignent aucune opposition : on n'y rencontre pas un seul vaisseau battant pavillon de l'Islam. Aventure qui porte de plus en elle tous les bienfaits de la lutte contre les Infidèles, contre les Musulmans ennemis de la foi : leur arracher la route de cet or si convoité, quelle magnifique victoire, quel coup assené à leur puissance ! En 1460, le pape, apprenant la découverte de mines d'alun à Tolfa, s'était écrié que c'était là la plus belle des victoires remportées depuis longtemps contre les Turcs. Évidemment, celle de l'or aurait un tout autre retentissement ! Une grande épopée qui s'enjolive des fables anciennes mais qui aussi s'anoblit d'un parfum de Croisade…

Cependant, comme pour la route des Indes, les reconnaissances au large des côtes d'Afrique et la capture du trafic avec les Noirs, ne laissent aucune place à d'ambitieux et

nouveaux projets de capitaines. Les Portugais ou même les Castillans en sont déjà les maîtres.

Raison de plus pour porter Christophe Colomb, dans ses réflexions arides de savant, de lecteur assidu des œuvres anciennes et des récits de voyageurs célèbres, dans ses rêves aussi, à n'envisager qu'une seule entreprise possible, celle du grand Ouest océanique. En homme de son temps, nourri et fortifié dans une ville de financiers, bercé par les exploits des grands explorateurs et des amiraux entreprenants, il subit une véritable fascination pour l'or, pour les îles lointaines où mûrissent tant de richesses : or, pierres précieuses et perles. Une passion obsédante qui se manifeste à travers tous ses actes, ses projets, ses initiatives et, par la suite, ses erreurs même pour interpréter les terres qu'il a découvertes. On retrouve le même rêve dans ses lettres adressées aux souverains, à ses fils, à ses amis et protecteurs.

Au moment où son projet prend corps et où se dessinent déjà les lignes grossières de l'aventure, cette curiosité pour tout ce qui a trait aux mines de l'Antiquité, se marque clairement dans toutes ses études de textes si variés, dans les citations bibliques de ses propres écrits, plus encore dans une multitude d'annotations, parfois d'une naïveté déconcertante, portées en marge de ses livres. Un seul émerveillement l'habite sans cesse. Toujours très pénétré de culture biblique, il a lu avec une attention fébrile et retenu comme il a pu, tous les passages du Livre des Rois et des Chroniques où sont décrits les voyages du roi de Juda, ceux ordonnés par Salomon et par Josaphat, à la recherche de l'or. Il sait l'existence de la fabuleuse contrée d'Ophir, pays des mines que lui-même, son frère et ses amis cartographes avaient représenté sur le planisphère. Il connaît bien les voyages et les richesses légendaires de la reine de Saba, thème favori de quelques artistes du moment. Surtout, couvrant

de notes les pages de son exemplaire de l'*Imago Mundi* de Pierre d'Ailly, il souligne et commente toutes les lignes qui parlent de l'or, de l'argent et des pierres.

C'est bien vers cette recherche d'un Eldorado que tendent ses efforts, son imagination créatrice, tous les ressorts de son énergie. La route des Indes, certes, et les épices, mais l'or avant tout.

À aucun moment l'aventure n'est conçue comme un jeu gratuit, comme une sorte de défi pour « découvrir », sans plus. Colomb est, dans tous les sens du terme, l'homme de son temps, guidé par les ambitions de l'époque, commandé par les besoins des marchés, surtout sollicité par ce monde des financiers qui avaient bien d'autres entreprises à leur actif. Certes, il n'est pas un commis ; il agit seul et ne reçoit pas d'ordres ; mais, solitaire, homme exceptionnel, mage si l'on veut, il ne se présente pas du tout comme un excentrique mais plutôt comme un agent particulièrement habile, comblé par la Fortune. Et seule l'analyse un peu précise du contexte économique, financier et social, met en pleine lumière la nature de la grande entreprise.

V

LE PROJET

Les grands voyageurs

Au retour de Madère, dans ces années 1480-1485, coupées par un ou plusieurs lointains voyages, Colomb, sa femme et son fils vivent-ils encore dans la maison où son frère l'avait accueilli en 1477 ? Nous l'imaginons volontiers dans ce quartier des marchands, des commis et des marins, au cœur de tout un monde passionné par les grands périples atlantiques, par l'Afrique et les îles nouvelles, par les terres à découvrir. Nous le voyons fréquentant un cercle de familiers, interrogeant patrons et pilotes au retour d'expéditions lointaines, lisant et relisant les traités savants ou les descriptions des pays exotiques, commentant ou dessinant les cartes marines pour y mieux placer des contrées inconnues, aux noms si familiers pourtant. Dans ce climat de curiosités et d'enthousiasmes, l'idée de la découverte s'impose comme la volonté de tout un groupe, d'un milieu social passionné et solidaire. À ce moment-là, Christophe Colomb n'est pas du tout l'homme seul, luttant à contre-courant, luttant sans cesse contre l'adversité et l'incompréhension, contesté par tous les aveugles, les sclérosés, les englués dans la tradition. Tout au contraire, un fort mouvement de sympathie, de chaleur humaine, et des avis éclairés le soutiennent et le supportent. Ces gens-là, très nombreux, le soutiendront toujours.

À Lisbonne et plus tard en Andalousie, surtout à Cordoue, il trouve aussi d'autres conseils et réconforts dans les livres. Colomb a beaucoup lu, assidûment, et annoté semble-t-il presque tous ses livres avec une touchante application. Il dit lui-même ses curiosités et les profits qu'il a pu retirer de toutes ces études :

« Pendant ce même temps, j'ai consulté et je me suis efforcé de voir toutes sortes de livres, de cosmographie, d'histoire, des chroniques, de la philosophie et des autres arts. C'est ainsi que le Seigneur ouvrit mon entendement, comme avec une main palpable, pour tout ce qui était nécessaire à la navigation d'ici jusqu'aux Indes, en même temps qu'il préparait ma volonté pour l'exécution de ce projet, et c'est avec cette passion que je suis venu me présenter à Vos Altesses. »

Nous ne connaissons malheureusement pas toutes ses lectures et c'est au hasard de telle ou telle citation, de telle allusion rapide dans un de ses journaux de bord ou dans une lettre aux souverains et à ses protecteurs, que nous découvrons l'étendue de ses emprunts. Mais, en tout état de cause, nous sont restés intacts et authentiques quatre ouvrages qu'il possédait à Cordoue, peut-être apportés de Lisbonne, et qui témoignent clairement de sa façon d'apprendre, de ce qu'il désire retenir. Ces quatre ouvrages, actuellement conservés dans la Bibliothèque colombienne de Séville sont :

• Un recueil composé ou plutôt rassemblé par le cardinal Pierre d'Ailly, sous le titre *Imago Mundi*. Né à Compiègne, en 1350, Pierre d'Ailly fut évêque de Cambrai, cardinal en 1412 et, pendant quelques années, confesseur du roi Charles VI. Cet exemplaire est une édition de 1480 ou 1483, réalisée à Louvain et qui comporte en fait 21 traités différents, 16 de d'Ailly lui-même et 5 de Pierre Gerson ; tous traitent de l'astronomie, de la cosmographie, de la connaissance du monde et des diverses

parties des terres habitées. L’ouvrage était très bien connu et diffusé longtemps avant son impression, en particulier au Portugal où Gomes Eanes de Azurara le cite dans sa *Chronique de la découverte et conquête de la Guinée*, écrite en 1453.

• Un exemplaire de l’*Historia rerum ubique gestarum* du pape Pie II Piccolomini, dans l’édition de Venise en 1477.

• Une *Histoire naturelle* de Pline, traduite en italien par un Florentin pour le roi de Naples et également imprimée à Venise en 1489.

• Un *Devisement du Monde* de Marco Polo, traduit en latin par un religieux de Bologne, imprimé à Anvers en 1485.

On connaît, par ailleurs, l’existence d’un exemplaire des *Vies* de Plutarque et d’un Ptolémée dans une édition de 1479.

Les quatre premiers livres sont tous abondamment et soigneusement annotés, soit dans les marges, soit en bas de page, soit parfois par de plus longs développements sur les feuillets restés vides. Ces notes, d’importance très variable, se limitent parfois à répéter un mot jugé important ; mais d’autres sont de véritables gloses, des commentaires plus ou moins savants ou fantaisistes. On en compte au total plus de 2 000, toutes de la main de Colomb et ce sont sans doute ses écrits les plus spontanés, les plus authentiques, ceux qui ne souffrent aucune discussion.

Le choix de lectures correspondait parfaitement aux goûts et aux curiosités du temps : d’une part les récits de voyage, d’autre part les traités savants.

Ces années-là en effet, voient se multiplier les très grands voyages de plus en plus audacieux. Ceci dans toutes les directions, pour toutes sortes de personnes appartenant à des couches sociales et professionnelles fort variées. Ne serait-ce, par exemple, que le pèlerinage à Jérusalem.

Précisément à l'époque de Colomb, face à Venise, le port des grands départs sans surprise, du pèlerinage programmé toutes réservations faites, Gênes se fait connaître comme la ville où des véritables voyageurs peuvent faire leurs plans. Le pèlerin devient alors un explorateur exposé aux dangers et aux aléas : un découvreur. C'est là une mentalité différente, nouvelle : celle de l'homme seul, du petit groupe en tout cas, lancé sur des routes lointaines, dans des pays à peine connus sur lesquels courent encore toutes sortes de fables et de mystères. Cette mentalité de solitaire répond très bien à celle des patrons et des marchands à bord de ces navires génois qui, eux aussi, naviguent seuls, en dehors des convois, confiés à leurs capitaines et à leurs équipages. Cette façon de concevoir et d'entreprendre le voyage, Colomb l'a bien connue dans sa ville où l'écho de telles aventures devait aisément courir les quais et les rues.

Tout naturellement d'autres voyages gagnent un prestige plus éclatant dès qu'ils atteignent les mondes plus ou moins fabuleux de l'Asie profonde, et ceci, en 1470-1480 depuis déjà bien longtemps. C'étaient d'abord, bien sûr, les pérégrinations des missionnaires, des moines et des évêques chargés d'organiser les Églises chrétiennes d'Orient au temps de l'empire mongol, aux XIIIe et XIVe siècles : Plan Carpin, Guillaume de Rubrouck, ou Oderic de Pordenone qui devint évêque de Pékin. Puis les marchands et, en tout premier naturellement Marco Polo.

Après ces aventures lointaines et déjà anciennes qui répondaient à des buts précis – évangélisation, commerce, ou tractations diplomatiques avec les Mongols –, d'autres entreprises plus récentes ne semblent participer que de la quête du nouveau et se présentent à nous comme des explorations

plus désintéressées, soutenues par un grand désir de mieux connaître, d'aller plus loin. Ce n'est plus comme au temps de Marco Polo, la route d'Asie centrale et de Pékin désormais bien connue et fréquentée par de nombreux marchands, mais plus au sud, vers le monde des Indes proprement dit. Ces explorateurs avaient fréquenté avant leur départ, comme le fera Colomb, mathématiciens et cartographes.

Andalo di Negro, astronome génois formé à Gênes par un autre astronome célèbre, Giovanni Borrari, puis familier du roi de Naples Robert et mort à Naples en 1334, n'a-t-il pas « parcouru presque tout l'univers, ayant ainsi appris par expérience directe, sous tous les climats et tous les horizons, le mouvement des astres et des planètes que les autres apprennent en écoutant les maîtres » ? Une démarche et une curiosité qui annoncent parfaitement celles de Colomb cent cinquante ans plus tard. Le souvenir de l'intrépide Génois, que nos histoires oublient allègrement, restait en 1470 très vivace dans la cité ligure : c'est un pèlerin qui le rappelle cette année-là avant de s'embarquer et se recommande de son exemple.

Nicolo de'Conti, Vénitien mais en fait originaire de la petite cité lagunaire de Chioggia, entreprit lui aussi un très long voyage en Inde et en Chine, de 1401 à 1429 : vingt-huit années d'absence, plus que Marco Polo ! Parti de Damas « où il avait été marchand dans sa jeunesse », il gagna la Perse puis le Gange, la côte orientale de l'Inde, la Chine, Bornéo et Java, l'Inde à nouveau par la côte de Malabar à Calicut, l'océan Indien, Aden, l'Éthiopie et la mer Rouge.

La littérature de voyage et d'exploration évolue alors. Peu à peu, elle abandonne le genre fabuleux pour s'en tenir à une relation plus froide, plus objective, à des séries de notations, pour répondre à un besoin réel. Ainsi s'opposent nettement

deux types de récits de voyage : le genre fabuleux de Marco Polo d’une part, le genre sérieux de l’autre.

Marco Polo, en observateur attentif, s’était contenté de rédiger un bref compte rendu « technique » de ses voyages et séjours, conçu à la façon des manuels de marchands, des traités sur les poids et mesures et sur les douanes. Ce cahier de quelques feuillets fut attaché à l’un des piliers de marbre de la place du Rialto ; ces renseignements très précis étaient destinés aux marchands vénitiens et aux futurs voyageurs. Plus tard, en 1298, prisonnier à Gênes, lorsqu’il dicte ses souvenirs à son compagnon d’infortune, un Pisan nommé Rusta, c’est un livre tout différent qui sort de ces conversations légères : un *Devisement*, une sorte de *Livre des Merveilles*, pittoresque, alerte certes, mais surchargé de notes fabuleuses, d’images de monstres, d’hommes et de femmes aux mœurs étranges, de mines de pierres précieuses et de richesses inouïes. Ainsi, du même homme, deux démarches totalement différentes, deux écrits pour des publics qui n’étaient pas les mêmes.

D’autres récits de voyages, un peu plus tardifs que ceux de Marco Polo furent immédiatement utilisés et d’une façon plus profitable pour préciser l’image et les contours des pays d’Orient et des nouvelles terres de l’Atlantique.

Déjà, Andalo di Negro avait écrit deux traités sur le mouvement des astres, *Tractatus planetarum* et *Introductorius ad iudicia astrologie*, très lus dans les cercles humanistes au temps de Boccace. Cette astronomie paraît à tous la science indispensable pour évaluer les distances, les positions sur le globe ; sans elle aucune entreprise maritime lointaine ne serait possible. Dès 1330, ces deux discours, appuyés sur une expérience de grand voyageur, retenaient l’attention de tous les curieux et annonçaient toute cette production savante des mathématiciens et astronomes du XVe°siècle. Bien plus tard,

Nicolo de'Conti livre ses observations à ses amis cartographes alors qu'il réside à Gênes et à Florence. En 1457, il communique quantité de renseignements précis et précieux aux maîtres fabricants des cartes et aux érudits de ces deux villes ; on affirme que deux cartes célèbres de cette époque, la *Cosmografia fiorentina* et la *Mappemonde* de Fra Mauro, un des joyaux de la Biblioteca di San Marco à Venise, ont été établies ou préparées en sa présence et sur ses indications. D'autre part à peine revenu de son grand périple, en 1440, Conti rencontre Poggio Bracciolini, humaniste très en vogue, secrétaire du pape Eugène IV qui, sous sa dictée, entreprit directement entre 1440 et 1450 de rédiger en latin le récit de ses aventures en Inde et en Chine. C'est cette version que connut sans aucun doute Colomb au Portugal car nous savons qu'elle y fut largement diffusée et même traduite : la première version italienne étant établie bien plus tard à partir de cette transposition en langue portugaise.

À Lisbonne, tous ces ouvrages d'astronomie et de géographie pratique courent les cabinets des secrétaires du roi et des princes, leurs bibliothèques, les ateliers des cartographes.

Or, de toute cette littérature de voyages, Colomb n'a connu et en tout cas n'a retenu que le *Devisement* de Marco Polo. Ce livre inspira tous ses rêves, il a nourri ses fantasmes et ses espoirs, il a même guidé parfois ses décisions. Le *Journal* du premier voyage le cite constamment. C'est dans Marco Polo que, pour l'élaboration de son grand projet, l'Amiral a cherché des données chiffrées qui l'ont conduit, nous allons le voir, à évaluer d'une façon si optimiste la distance qui, par mer et par l'Ouest, devait séparer l'Espagne du Japon, de Cipangu. Ce fut aussi cet attachement quasi viscéral aux leçons du Vénitien qui devait le maintenir dans la conviction qu'il avait trouvé les Indes sur son chemin et lui interdire de prendre conscience de la découverte d'un Nouveau Monde.

Faut-il, pour expliquer ce choix exclusif et cette sorte d'aveuglement, invoquer un manque de curiosité, un registre d'informations bien mince ? Faut-il penser à l'extraordinaire fortune de ce *Devisement*, œuvre largement diffusée, reproduite et lue partout ? Faut-il, de plus, rappeler une concordance des faits assez curieuse qui peut ne pas être qu'une simple coïncidence ? En effet, peut-on passer complètement sous silence le fait que, en 1271, Marco Polo avait rencontré à Saint-Jean-d'Acre, avant son départ pour le lointain Orient, Thibaud Visconti qui y reçut la nouvelle de son élection au trône pontifical ? Or ce Thibaud Visconti, pape sous le nom de Grégoire X, appartenait à cette famille de Plaisance (et non à celle de Milan) dont une des filles, Caterina, avait épousé Filippo Perestrello, le grand-père de Felippe Perestrello e Moniz, épouse portugaise de Christophe Colomb…

Les Anciens : *prophéties et légendes*

Autres curiosités de l'époque, à Lisbonne en particulier, celles qui vont vers les œuvres scientifiques anciennes. On pense y trouver, non seulement une connaissance livresque, théorique, en forme de dissertation ; non seulement des discours didactiques comme la célèbre *Géographie* de Ptolémée qui reste pendant tout le Moyen Âge l'ouvrage essentiel ; mais également des récits de véritables voyageurs dont le souvenir et le nom hantent alors, au temps de Colomb, toutes les mémoires des érudits. En 1471, rédigeant le récit de leur pèlerinage en Terre sainte, Jean Adorno et son père Anselme invoquent ainsi, dès la première page, les exemples de ces illustres prédécesseurs : plus de quinze noms au total. La liste commence par Platon et Pythagore qui « ont visité certaines provinces, sont entrés en rapport avec de nombreux peuples et ont traversé les mers ! ». Elle se poursuit par Ptolémée Ier Soter, compagnon d'Alexandre et auteur d'un récit de l'expédition des Grecs vers le Gange (ce Ptolémée étant d'ailleurs, semble-t-il, confondu ici avec celui de la *Géographie*…), et par Julius Materna, officier puis marchand en Tripolitaine qui, vers l'an 100 ap. J.-C., explora le Sahara et atteignit peut-être le Niger. Viennent ensuite tous les auteurs de récits bien vécus ou de *Géographies* (Strabon bien sûr) et d'*Histoires naturelles* (Pline l'Ancien en premier lieu). Les lointains souvenirs de la route des Indes du temps des conquérants macédoniens, ceux des chevaliers romains sur les routes d'Afrique, plus tous les savants traités énumérés un peu pêle-mêle, enrichissent ainsi un bagage culturel fort honorable et suscitent sans cesse d'autres curiosités.

C’est là maintenant plus qu’une ambition intéressée : un véritable état d’esprit, une conception de la vie, une façon d’appréhender le monde, qui marquent, dans ces années 1470-1480, tous les humanistes à la recherche de l’homme, dans le passé certes mais aussi dans l’espace, et fort loin de soi. Nul doute que Christophe Colomb n’ait pu faire siennes ces réflexions d’Anselme Adomo, son contemporain.

« Certains pensent, mais bien sottement [...] qu’il n’y a de patrie que la leur. D’autres, tout en reconnaissant qu’elle n’est pas la seule, affirment, par un attachement immodéré, comparable à celui d’une mère aux yeux de laquelle il n’existe pas de plus beaux enfants que les siens, qu’il y a autant de différence entre leur patrie et les pays étrangers qu’entre la vive clarté du jour et les ténèbres de la nuit [...]. Ceux qui se renvoient ainsi les uns aux autres les traits d’une grossière ignorance, mère de tous les vices, paraissent plus proches des animaux sauvages que des humains ; mais les hommes qui ont connu et parcouru le monde ne tombent pas dans ces erreurs stupides et ineptes. Grâce à leur expérience des choses humaines, ils jugent que le cours naturel des astres est à peu près le même ailleurs que chez eux et que les hommes sont partout régis par le destin et par la Fortune... »

Cette profession, reflet d’une philosophie nouvelle, semble bien capable d’animer les plus dures entreprises d’exploration et de découvertes. Tous ces voyageurs, ces curieux du monde, appuient donc leurs projets et leurs espoirs tout autant sur les expériences récentes, toutes fraîches dans les mémoires, que sur les textes les plus anciens. Et cette alliance d’une culture livresque et des enseignements empiriques de l’action immédiate, cette alliance que nous retrouvons dans le *Journal* du premier voyage de Colomb presque à chaque pas, nous paraît bien un des caractères majeurs des mentalités d’alors.

Pour le Génois, en tout cas, rien ne saurait mieux traduire cette imprégnation que ses multiples références aux Anciens, à leurs leçons ou à leurs mirages. Dans son *Livre des Prophéties*, écrit de sa propre main à la fin de sa vie, il recopie quelques lignes de Sénèque, extraites de la tragédie *Médée*, qui, pendant des années, ont pu conduire ses rêves et ses espoirs :

« Viendra le temps, dans un avenir lointain où la mer océane brisera ses chaînes ; et une vaste terre sera révélée aux hommes lorsqu'un marin audacieux comme celui qui se nommait Tiphi et fut le guide de Jason découvrira un nouveau monde ; et alors Thulé ne sera plus la dernière des terres. »

Déjà, le choix, parmi les œuvres antiques, de celle qui parle de Médée, épouse délaissée de Jason après la conquête de la Toison d'Or, marque cette fascination pour les grandes aventures. De plus, Colomb substitue, d'une manière tout arbitraire, à la Téthys de Sénèque, nymphe, épouse de l'Océan, ce Tiphys pilote des Argonautes auquel visiblement il s'identifie lui-même… Son grand projet rejoint ainsi dans son esprit la légende ou l'épopée des Anciens. Nulle autre entreprise que celle des Argonautes, avec cette construction d'un navire tout exprès, sous l'œil vigilant de Minerve et les prières et sacrifices expiatoires, puis les mille périls de la route, ne pouvait aux yeux de Colomb évoquer davantage sa propre aventure. Naturellement, l'emprunt au mythe de la Toison d'Or, pour la conquête d'une lointaine fortune, d'un Eldorado des mines, n'est pas non plus accidentel.

À Lisbonne et à Madère, Colomb, nourri par ailleurs d'une solide expérience de la mer, rêve volontiers à toutes ces légendes, à ces prophéties antiques. Mais alors que la plupart des aventures évoquées par les auteurs anciens parlaient de lointains voyages vers l'est, presque toujours par voie de terre, une autre merveilleuse histoire, tout à fait « médiévale » et

d’inspiration chrétienne, se rattache directement aux pérégrinations sur la grande mer, aux découvertes par l’Atlantique. À l’épopée païenne et orientale de Jason et des Argonautes répond ainsi celle menée par saint Brandan aux extrêmes limites du monde occidental. Cette aventure déjà ancienne s’était parée, au fil des ans, des brumes du mystère et enjolivée de mille fantaisies. Moine irlandais mort vers 580, devenu évêque de l’un de ces diocèses irlandais tout entiers centrés autour d’un monastère, Brandan évangélisa une partie de l’Angleterre du nord, y installa plusieurs communautés de religieux et entreprit, au service de la foi, un long voyage en Écosse. Le récit épique, quasi miraculeux de ce passage vers le nord, les *Pérégrinations* de saint Brandan, depuis lors, inspirait tout un cycle de légendes qui symbolisaient l’esprit d’aventure, la vertu intrinsèque du départ et le renoncement. Les peintres, sur les murs des églises ou les pages des manuscrits, les tailleurs de pierre pour les chapiteaux des cloîtres ou les tympans des églises, montraient saint Brandan sur son frêle esquif, battu par les tempêtes, affrontant les mille périls d’une mer inconnue et les monstres marins, baleines et autres bêtes effroyables. Très tard, cette tradition littéraire et picturale reste bien vivante, dans tous les pays de l’ouest : dans les îles Britanniques, en Bretagne, dans l’Ibérie des Basques et des Galiciens, tous pays attachés à ce passé océanique peuplé de légendes et de rêves. Cette même tradition fut adoptée et cultivée avec enthousiasme par les Portugais de la mer puis, bien davantage encore, par les colons des premières îles découvertes : Canaries, Madère, Açores. Brandan apparaît comme le précurseur, le patron et l’exemple toujours présent. On comprend que Colomb, à l’affût de toutes ces aventures, fasciné par les illustres exemples, de plus très pénétré par tout modèle chrétien, nourrissant son ambition du désir de servir

Dieu, ait cédé à cette tentation de suivre la même voie vers l'inconnu.

D'autant plus que la légende attribue à l'Irlandais la découverte d'une île perdue de vue depuis, mais qui, très loin à l'Ouest, dans une solitude totale, battue par les grands vents du large, flotte toujours dans les rêves. Cette île de Saint-Brandan, apparaît, pour beaucoup, le premier but de toute nouvelle entreprise sur l'océan et, pour quelques-uns comme Colomb lui-même lors de son séjour à Lisbonne, un point d'appui sur la route occidentale des Indes. Les Espagnols des Canaries ne l'appelaient pas toujours île de San-Brandan mais plus souvent *Non Trubada* (non trouvée), *Encubierta* (cachée), ou encore *Antilia* (île devant le soleil, ou avant les autres îles) et enfin *Isla de las Siete Ciudades*. À Lisbonne, la tradition voulait que cette ou ces îles aient été autrefois dans les années 600 et 700 redécouvertes et colonisées par sept évêques portugais ; puis tout sombra sous les coups d'une invasion des Barbares mais le nom des *Sept Îles* ou *Îles des Sept Cités* continue à s'imposer. C'est aussi pour les Portugais une entreprise revendiquée par un certain courant nationaliste puisque, de cette façon, une tradition lusitanienne s'ajoutait, se substituait même à l'irlandaise. Et là encore s'affirme, de toute façon, un climat de reconquête chrétienne, une teinte mystique : la découverte ne pouvait être inspirée et soutenue que par une « vertu » morale.

La croyance en l'existence de cette île perdue ne hante pas seulement les imaginations des marins, aventuriers chimériques, un peu exaltés peut-être. Elle s'était depuis fort longtemps ancrée comme une certitude chez les écrivains, les hommes de sciences ou de gouvernement les plus sérieux. Une carte vénitienne datée de 1424 établie par Zuanuo Pizzigano à partir d'informations venues du Portugal, montrait un groupe d'îles, certaines de grandes dimensions, loin dans l'Atlantique.

Plusieurs récits plus ou moins fabuleux couraient à Lisbonne parmi les hommes de mer sur d'heureux voyages vers ces îles de l'Ouest. Colomb rapporte qu'au temps de l'Infant Henri, un navire portugais perdu lors d'une tempête, démâté par un violent coup de vent, y aurait abordé miraculeusement et que ses marins y auraient été accueillis par des habitants parlant parfaitement le portugais ; ces gens leur demandèrent de rester parmi eux. Sur le chemin du retour, les Portugais trouvèrent – affirme encore le conte –, de la poudre d'or dans le sable de leur boîte à feu. Enfin, dernier signe encourageant, il note encore qu'un Génois de Madère lui a assuré avoir vu à l'ouest, trois îles qu'il pensait être soit des écueils, soit ces « îles flottantes » dont parle Pline dans son *Histoire naturelle*. Colomb, lui, n'hésite pas et décide qu'il s'agit d'une partie de l'archipel des Sept Îles. Toutes ces indications précieuses, portées en marge de ses livres ou rappelées dans ses lettres, témoignent clairement d'une volonté enracinée de rester constamment à l'affût du moindre renseignement et de le confronter aussitôt avec ce que lui ont appris les textes ou les traditions.

En tout cas, pendant tout ce temps de recherche et de réflexion où mûrit le projet du Génois, les Portugais, leur roi le premier, croient volontiers à l'existence de cette île des Sept Cités. En 1462, Alphonse V avait déjà concédé à un chevalier de sa cour appelé Joham Voguado (était-il d'origine allemande ou flamande ?) tous les droits (la justice et la perception des taxes) sur deux îles qu'il pourrait trouver dans cette direction. Plus significatif encore, l'acte de foi du même souverain signé le 12 janvier 1473 qui donne cette île des Sept Cités à sa fille Brites. En 1475, il autorise l'intendant de l'Infant, Fernão Telles, à aller découvrir celle-ci « ou une autre île déjà peuplée ». Enfin c'est, le 24 juillet 1486, le privilège octroyé par Jean II à un Flamand, Ferdinand Van Olmen, qui porte aussi le nom de Fernão d'Ulmo

ou Dulmo, « chevalier de la cour royale et capitaine dans l'île de Terceira », d'aller avec deux caravelles éclaircir ce mystère :

« … Pour aller chercher et trouver une grande île ou plusieurs îles ou un continent et en reconnaître les côtes, là où l'on pense être l'île des Sept Cités, et tout ceci à ses propres frais et dépenses ». Ce Van Olmen, dont l'entreprise s'inscrit parfaitement dans la ligne lusitanienne de l'époque, doit non seulement supporter toutes les charges mais aussi accepter de prendre un associé portugais, João Estreito, riche colon de Madère habitant Funchal ; ceci en vertu d'un solide contrat, véritable pacte de conquête et d'exploitation, validé par le consentement royal en 1487. Les dispositions, assez curieuses, méritent attention. Pendant quarante jours, Van Olmen commandera les bâtiments et tout ce qui sera découvert lui appartiendra ; les quarante jours suivants, Estreito mènera la flotte et pourra s'approprier les terres. Le roi, quant à lui, s'engage à intervenir pour réduire les habitants à l'obéissance, s'il leur arrivait de refuser de se réunir « à leur ancienne patrie ». Rien ne pourrait mieux montrer à quel point le mythe est senti comme une réalité quasi certaine, et comme toute entreprise dans cette direction reste, aux yeux des plus sages, parfaitement raisonnable.

L'astronome allemand, Martim Behaim, qui précisément arrive au Portugal en 1484, alors que monte la fièvre de la découverte, recueille, tout comme Christophe Colomb, ces échos et y croit. Sur son globe si célèbre dessiné en 1492, l'*île de San Borondon* figure très nettement, très à l'ouest et à quelques degrés au-dessus de l'équateur.

Les souverains portugais abandonnent tout espoir et toute prétention sur cette île des Sept Cités en juin 1519 lorsque Manuel Ier cède ses droits à l'Espagne par le traité d'Évora. Mais chez les Castillans l'idée suscite quelques discours et écrits, bien

après les voyages de Colomb et la découverte de l'Amérique. En 1590, un érudit espagnol, Juan de Abreu Galindo écrit une longue *Historia de las siete islas de Gran Canaria* et identifie l'île la plus lointaine, nommée de *San Brandon*, avec celle que Ptolémée appelait *Aprositus*. Il dit aussi qu'en 1526 deux Espagnols de Las Palmas aux Canaries, Fernando de Troya et Francisco Alvarez, entreprirent une expédition pour la découvrir ; et qu'en 1570, lors d'une enquête ouverte par le tribunal de Las Palmas, de nombreux témoins, marins et colons, affirmèrent sous la loi du serment l'avoir visitée. La même année Pedro de Fuñes, inquisiteur des Canaries, obtint les mêmes réponses d'autres témoins. En 1570 encore, le *regidor* de l'île de La Palma met sur pied une expédition pour l'atteindre et la réunir à la Couronne. Tous ces grands officiers du roi et de l'Église prenaient cette affaire très au sérieux et au printemps de 1591, un riche marchand établi à Ténériffe, Golderique Pagès mettait en chantier différents projets d'expéditions vers ces terres lointaines.

Tous les ouvrages savants font alors, et pour quelque temps encore, état de l'île, désignée sous des noms divers ; *San Borondon* figure bien sur une carte dressée par l'Italien Leonardo Torriani en 1590. Bien plus, tout au long du XVIIIe siècle, les ouvrages illustrés retraçant l'histoire des Canaries montrent notamment des vues perspectives de ces *Sept Îles* enchantées. Le dernier voyage officiel pour les découvrir ne remonte qu'à 1752. Et S.E. Morison fait justement remarquer qu'au XIXe siècle encore, toutes les cartes marines et les globes terrestres présentent un océan Atlantique saupoudré d'îlots et d'îles imaginaires, notés parfois « écueils » ou « roches du Brésil » ; ils ne disparurent qu'en 1873 des cartes de l'amirauté.

Voici donc une longue tradition affirmée pendant des siècles. Cette croyance, sans aucun doute parfaitement ressentie par Christophe Colomb lui-même, ne peut que l'inciter à persévérer dans ses projets et à se lancer à l'aventure vers l'ouest.

Le pilote inconnu et Toscanelli

Mais en 1480-1485, sur quelles bases peut-il raisonnablement étayer un tel projet ? Comment imaginer maintenant la genèse d'une entreprise si audacieuse que certains ont volontiers présentée comme un trait de génie, tandis que d'autres s'employaient par maints arguments à la minimiser ou à la discréditer ?

Une telle foi en l'inaccessible pouvait, sans conteste, s'appuyer sur des signes concrets et ses biographes enclins à montrer qu'il n'était pas parti pour l'inconnu sans informations précises ont pu rassembler différentes preuves… ou indications parfois discutables, parfois déconcertantes. Telle, d'abord, l'histoire de ce pilote portugais qui, au large des Açores, recueillit « une pièce de bois taillée d'une façon fort ingénieuse mais non avec du fer ». À Porto Santo, dans l'archipel de Madère, Pedro Correa da Cunha qui gouverne l'île après la mort de Perestrello (beau-père de Colomb) trouve, lui aussi, des bois de nature inconnue taillés de cette manière et surtout, de nombreux morceaux de cannes « si grosses que chaque fragment aurait pu contenir un quartier de vin ». Colomb voit ces cannes à Lisbonne et prétend les identifier et les reconnaître absolument identiques à celles décrites par Ptolémée pour l'Orient lointain. Comme toujours, ses connaissances s'enrichissent à la fois des leçons de l'expérience et des notes de lecture ; chez lui, aucun divorce ni distorsion, entre l'empirisme et la culture livresque ; sans cesse il faut plier l'un à l'autre. Les courants du Gulf Stream apportent aussi toutes sortes d'espèces de bois morts, de gousses ou de graines et des *haricots de mer – favas do mar* : ce sont les fruits et

graines d'une sorte de mimosée qui pousse sur les plages des Caraïbes ; les habitants de Porto Santo les appellent encore *favas do Colom*, tant s'est imposée la tradition. Les gens de l'île ont toujours cru que Christophe Colomb, séjournant là, vit dans ces *favas* apportées du large la preuve manifeste de l'existence de ces îles inconnues et qu'alors il avait commencé à croire et à bâtir son projet.

Les courants auraient également jeté sur les côtes des Açores, à Florès, deux corps d'hommes morts, « non pas des Chrétiens », mais des hommes aux larges faces, ressemblant à des « Chinois ».

C'est ici que réside tout l'intérêt de la fameuse théorie – faut-il dire la légende ? – de ce « pilote inconnu » qui lui aurait révélé l'existence du Nouveau Monde. Cette hypothèse, érigée parfois en quasi-certitude, a naturellement fait couler beaucoup d'encre. On ne peut se dissimuler qu'elle vise, ou plutôt visait car maintenant les passions se sont apaisées, à déposséder l'Amiral d'une véritable primauté. Notons tout d'abord, qu'une telle « prédécouverte » n'a rien d'invraisemblable. Les Normands de Scandinavie avaient sans aucun doute atteint bien plut tôt, par les routes du Nord, le continent américain. Les pêcheurs basques poursuivaient et harponnaient les baleines au très grand large et, peut-être, gardaient-ils secrets leurs lieux de pêche que seuls le hasard ou une longue expérience acquise campagne après campagne leur permettaient de retrouver. Les Portugais eux aussi poussaient toujours plus à l'ouest, soit pour découvrir l'inconnu, soit pour gagner plus aisément les côtes sud de l'Afrique : l'itinéraire présumé de Vasco de Gama passe très à l'ouest, relativement près de la pointe du Brésil ; l'idée d'un bâtiment désemparé, porté fort loin par les vents, ayant complètement perdu sa route, semble très acceptable. Sans parler, bien entendu, de toutes les découvertes incertaines ou

purement imaginaires, des terres que l'on croit apercevoir dans la brume puis perdues de vue, des monts profilés dans les nuages, des mirages ou hallucinations et des vantardises.

Mais Colomb a-t-il réellement rencontré cet homme survivant de l'aventure ? Il n'en a jamais parlé. L'histoire fut rapportée pour la première fois par un de ses biographes, Oviedo, en 1535 seulement. Oviedo affirme qu'en Espagne, au Portugal et dans les îles court, parmi le peuple, ce récit du « pilote inconnu » :

« … Une caravelle qui allait d'Espagne en Angleterre […] fut attaquée par des tempêtes si violentes et des vents tellement déchaînés que les marins durent fuir pendant des jours vers l'ouest de telle sorte qu'ils abordèrent dans les îles de ces parages et aux Indes ; le pilote alla à terre et y vit des gens tous nus […] et quand les vents qui les avaient menés là contre leur volonté s'apaisèrent, ils prirent de l'eau et du bois pour leur voyage de retour. On dit aussi que la majeure partie de la cargaison de ce navire consistait en vivres et en produits alimentaires et en vins, de telle sorte qu'ils purent survivre pendant un aussi long voyage. Mais on dit aussi que ce pilote était un ami très intime de Christophe Colomb, qu'il était capable de déterminer d'une certaine façon les latitudes et donc de situer la terre qu'il découvrit, si bien qu'il put l'enseigner à Colomb à qui il demanda de faire une carte en y indiquant la terre qu'il avait vue […]. Colomb le reçut dans sa maison comme un ami. Mais il mourut et ainsi Colomb fut informé de cette terre et de la navigation dans ces parages et lui seul connut le secret. Certains disent que ce patron ou pilote était un Andalou, d'autres un Portugais, d'autres un Basque ; certains disent que Colomb était alors dans l'île de Madère, d'autres dans celles du Cap Vert […]. Et pour moi tout ceci est faux. »

Une histoire bien invraisemblable en effet… Présentée de façon aussi bien romancée, aucun historien un peu critique ne

lui accorderait un instant d'attention : trop de contradictions, d'incertitudes, d'heureuses coïncidences. Et pourtant l'idée a fait son chemin, sans pour autant ternir aux yeux des contemporains le prestige de Colomb. Las Casas, qui n'y croit pas plus qu'Oviedo, dit que cette fable se racontait volontiers à Santo Domingo lorsqu'il y arriva pour la première fois en 1500. Fernando Colomb n'en dit pas un mot et l'on voit très bien pourquoi. Mais plusieurs auteurs, dès 1530 et après, brodent à l'envi sur le même canevas. L'image du pilote inconnu se précise et se pare… mais ne se ressemble jamais. Certains avancent plusieurs noms réels ou imaginaires, impossibles à identifier. Une école de chroniqueurs puis d'historiens nomment un Alfonso Sanchez, mais ne s'accordent pas du tout sur son origine : Portugais ? Galicien ? Basque ? Andalou plutôt (mais de Palos ou de Huelva ?). Ils ne s'entendent pas davantage sur le port de retour et le lieu de rencontre où Christophe Colomb aurait « volé le secret » : Madère ou Canaries ? Enfin et surtout l'idée d'un vent d'est poussant si loin un bâtiment suivant la route d'Espagne en Angleterre, d'un bâtiment même en perdition, paraît pure imagination. S.E. Morison, le meilleur expert ici, « défie quiconque d'en citer un seul exemple » ! Si bien que, de cet épisode célèbre du pilote inconnu, ne reste que la volonté, dans un cercle d'érudits ou dans les conversations de marins, d'expliquer la découverte apparemment si aisée de Colomb par une information précise sur la route à suivre ; d'autres ne se résignent pas à laisser le plus grand rôle au hasard ; sans compter bien sûr, les jalousies et les envies.

En fait, l'existence de renseignements fort nombreux, mais fragmentaires et indéchiffrables parfois, ne peut être écartée. Ces informations étaient celles que les marins et les habitants des îles de l'Atlantique avaient pu recueillir – ou inventer – au long des générations. Mais tout cela reste bien peu de chose,

tout juste suffisant pour renforcer une conviction déjà bien établie.

Cette conviction, Colomb la tire surtout d'une analyse attentive, hardie sans doute et souvent erronée, des travaux « scientifiques » anciens ou modernes. Elle résulte d'une démarche intellectuelle, de l'accumulation d'informations glanées au cours de lectures studieuses, souvent fastidieuses ; de la confrontation de données arides : une opération dans l'abstrait. Ainsi, non pas du tout un plagiat, mais une véritable découverte appuyée par des supputations chiffrées qui reste, évidemment, un pari dans l'absolu.

Homme de lectures et de cabinet, Colomb tire aussi à Lisbonne sa science de nombreux amis et « voisins » qui, dans cette ville déjà célèbre pour ses raids audacieux vers le sud et les côtes d'Afrique, dans ce port d'où partent presque chaque année plusieurs caravelles lancées dans l'aventure, forment un cercle d'érudits passionnés de décrire le monde, de conseiller aussi les futurs aventuriers et s'imposent comme la conscience, la mémoire de tout cet élan vers l'outre-mer.

Ce cercle nous est révélé par l'épisode très célèbre de la lettre adressée par un Italien, Paolo del Pozzo, dit Toscanelli. Ce Toscanelli, né à Florence en 1397, est alors sans conteste l'une des figures les plus en vue de l'humanisme italien, curieux du passé et aussi des sciences exactes, passionné par les leçons des sages. Il fit de longues études à Padoue, dans ce milieu intellectuel si pénétré par l'influence intellectuelle de Venise et des cours humanistes de l'Italie du Nord : celles des Gonzague, des Este, des Montefeltre. Il fut le disciple et l'ami de Nicolas de Cusa, Allemand du diocèse de Trêves (Nicolaüs Krebs) que Rome avait envoyé en Orient pour y préparer l'union des Églises ; prêtre, légat en Allemagne, cardinal, Nicolas de Cusa, l'un des tout premiers, a cherché à donner une explication

précise, concrète, de la Bible, en particulier des indications historiques, géographiques, topographiques même des premiers livres. Toscanelli vit ensuite à Florence où grandit sa renommée de médecin, (de *physicien* dit Christophe Colomb), d'astronome déjà bien connu pour ses études sur les mouvements des astres. En 1436 il participe au concile de Florence où, précisément est proclamée cette Union des deux Églises de Rome et de Constantinople. Lors de ce concile, il rencontre un chanoine de la cathédrale de Lisbonne, Fernão Martins, avec lequel il se lie d'amitié. Les deux hommes échangent pendant de longues années toute une correspondance, entrecoupée par deux séjours de Martins à Rome et donc deux passages à Florence. De ces lettres « scientifiques », si fréquentes alors entre savants passionnés des mêmes recherches et des mêmes projets, ne nous reste que *la* lettre de Toscanelli, écrite le 25 juin 1474, où il parle des routes occidentales vers la Chine et le Japon. Christophe Colomb la recopie de sa propre main sur une des dernières pages de son exemplaire imprimé de l'*Historia Rerum* du pape Pie II (Aenas Sylvius Piccolomini).

Ainsi, avec Toscanelli, c'est bien toute la science des humanistes italiens qui vient en aide aux projets des marins lusitaniens. Aucun texte, aucun autre signe, ne pourrait mieux dire à quel point cette recherche d'une route maritime vers la lointaine Asie préoccupe tous les esprits du temps, les plus avisés mais aussi les plus érudits, pénétrés des livres anciens et de leçons que personne ne tient pour négligeables ou dépassées.

Toscanelli fut bien sollicité par Martins pour trancher entre l'opinion traditionnelle de Ptolémée et celle de Marco Polo sur l'extension terrestre de l'Asie et donc sur la distance par route terrestre entre l'Europe et la Chine. Il lui répond et se dit d'abord enchanté de ce que le roi du Portugal cherche, outre la route de Guinée, une plus courte voie vers « les terres des

épices », en allant vers l'ouest. Il indique ensuite, très clairement, que la distance par mer vers l'ouest, entre Lisbonne et Quinsay (Hang-Tchéou), capitale de la province de Mangi, devait être de 5 000 milles nautiques (soit 9 260 km). Une autre route, ne craint-il pas d'affirmer, atteint la Chine en passant d'abord par l'île d'Antilia (« que vous connaissez ») puis, 2 000 milles (3 700 km) plus loin, par le Japon, « si riche en or, perles et pierres précieuses, que, là-bas, ils couvrent leurs temples et les palais du roi avec de l'or ». Il insiste, en soulignant que « sur ces routes inconnues, il n'y a pas de grand parcours de mer complètement dépourvu de terres ».

De plus – épisode resté fameux –, le savant florentin joint à sa lettre une carte sur laquelle il a porté les latitudes pour les parallèles, les longitudes pour les méridiens et les différentes îles ou contrées qu'un navire peut rencontrer sur sa route ; de telle façon, dit-il, que les marins puissent montrer, lorsqu'ils y arriveront « qu'ils ont quelque connaissance de ces pays, ce qui ne peut être qu'agréable à leurs habitants ». Cette carte est perdue ; elle n'a jamais été publiée et nous n'en avons hélas aucune copie.

Par ailleurs l'histoire, moins bien assurée ici et un peu complaisante, veut que Christophe Colomb lui-même ait reçu des années plus tard, en 1481 seulement, un double de cette lettre, de la main même de Toscanelli et accompagnée d'une adresse tout amicale :

« Je me réjouis de ta noble et belle ambition qui te pousse à aller vers les terres des épices. C'est pourquoi, en réponse à ta lettre, je te joins la copie d'une autre lettre que j'ai écrite à l'un de mes amis, un serviteur du très noble roi du Portugal, avant la guerre avec la Castille […] et je te joins une autre carte marine, comme celle que je lui avais envoyée ; ainsi toutes tes demandes seront satisfaites. »

C’est ce qu’affirment Las Casas et Fernando Colomb. L’idée de liens directs entre Colomb et Toscanelli s’est très vite imposée. L’humaniste florentin meurt en 1492 et en 1494 le duc de Ferrare, savant lui aussi, géographe et lettré, suscite à Florence une enquête pour déterminer si le Florentin et le Génois de Lisbonne avaient pu correspondre, ce qui semble tout à fait admis en Italie à ce moment-là.

Tout ceci souligne évidemment la part prise par les universités et les cercles culturels italiens dans l’entreprise. Recopiant cette lettre, Christophe Colomb le reconnaît. Mais en a-t-il connu la teneur par l’intermédiaire des hommes de sciences portugais, très tôt, dès les premiers temps de son arrivée au Portugal ? Ou même avant de quitter Gênes ? Peut-on aller jusqu’à penser que ce fut là une des raisons qui l’ont incité à venir à Lisbonne ? Ou, au contraire, n’a-t-il été informé des conclusions de Toscanelli qu’en 1481, directement, au moment où, fort d’une expérience à Madère, son projet prend corps ?

En tout état de cause, l’influence des Grecs et des Romains, puis des savants italiens ou allemands fut certainement décisive. Ce projet doit beaucoup, pour ses assises scientifiques et jusque dans certaines estimations chiffrées, à tout un ensemble d’écrits, de calculs, de transpositions cartographiques, qui constituent alors un répertoire étonnamment riche et varié, un bagage littéraire et culturel de toute première importance. Comment imaginer que Colomb ait pu songer même un instant à sa grande entreprise sans se référer constamment à ces travaux ?

Érudits et savants à Lisbonne

C’est bien là qu’apparaît en pleine lumière son originalité et que son projet se démarque complètement de celui des Portugais eux-mêmes, sous contrôle royal. Les Antilles, *Antilia* plutôt, la fameuse *île des Sept Cités* ne devraient être qu’une étape. Il vise bien plus loin et, en Asie, pas seulement l’Inde mais d’une façon bien plus générale, « la terre des épices ». Les noms cités, écrits avec l’orthographe des voyageurs « modernes », de Marco Polo en particulier, sont ceux de la Chine et du Japon. La quête de l’or de Cipangu l’emporte sur toutes les autres. Et ceci, insistons, hors des chemins où le roi avait déjà placé ses marques. À Lisbonne, le souverain auquel Martins a forcément communiqué la lettre de Toscanelli la néglige. La politique du temps, c’est l’Afrique, l’*île des Sept Cités* et rien d’autre.

Les deux frères Colomb sont cartographes eux-mêmes. Chaque séjour de Christophe à Lisbonne l’amène, par ses simples rencontres, à parfaire ses conceptions, à se fortifier dans sa détermination. Le projet mûrit, s’enrichit par toutes sortes de renseignements glanés près des théoriciens de la navigation qui, dans la ville, auprès du roi même, fréquentent le port et les officines d’écrivains et de cartographes. Là ces hommes recueillent des bribes de récits, prennent note, mettent en forme, s’efforcent d’accorder ces indications concrètes toujours assez imprécises, parfois contradictoires, avec les données plus abstraites et chiffrées des sciences des astres et de la terre.

Nous retrouvons dans ces cercles qui font de Lisbonne une des capitales de la science de l’univers, des savants comme ce

Toscanelli de Florence, qui professent à la fois la médecine et l'astronomie, l'astrologie même. Portugais certes mais plutôt Juifs ou Allemands d'origine, riches de cette science mathématique et astronomique particulièrement florissante dans les grandes cités marchandes de l'Allemagne du sud ou de la Rhénanie. Cette science complexe, aux marges encore incertaines, qui mord sur les domaines de l'irréel, bénéficie alors d'un très grand prestige, servie par des hommes que fascinent les expériences des voyageurs et des marins.

L'humanisme allemand suit de très près et parfois devance même celui des Italiens. Il puise à la même source, l'Antiquité grecque, un savoir considérable. Sa renommée, le prestige des écoles et des cabinets d'étude de Cologne ou de Nuremberg, l'emportent souvent, à travers toute l'Europe, sur beaucoup d'autres. Ainsi s'impose, directement liée à l'aventure des marins de l'Atlantique, l'œuvre de Johann Muller, Prussien né près de Königsberg en 1436, connu sous le nom de Regiomontanus, grand maître ès sciences des astres, des dates et des calculs. Étudiant des universités allemandes, à Leipzig puis à Vienne, astronome, mathématicien, helléniste distingué déjà, il se rend à Rome pour perfectionner sa connaissance du grec auprès du cardinal Bessarion, dignitaire de l'Église de Byzance, resté en Italie après l'union des Églises et prélat fort influent à la cour pontificale. Regiomontanus sert quelque temps le roi de Hongrie pour mettre en ordre les manuscrits de sa bibliothèque puis, en 1471, s'installe à Nuremberg où un riche marchand lui confie un observatoire et une imprimerie. Là il étudie surtout la course des astres et des comètes, le passage de l'éclipse du Soleil et il fabrique dans un atelier aménagé tout exprès de ses propres mains toutes sortes d'instruments de visées et de mesures. Cet Allemand, auteur de traités de géométrie s'entoure de nombreux élèves ou disciples

et fonde une école. Le pape humaniste Sixte IV, d'origine génoise – un Della Rovere de Celle Ligure sur la Riviera di Ponante – l'appelle à Rome en 1475 et le charge de préparer une réforme du calendrier.

Plusieurs Allemands se présentent comme les successeurs de Regiomontanus et d'autres, inspirés par les travaux des astronomes et cartographes juifs, quittent à leur tour leurs cités d'origine, non plus tellement pour apprendre en Italie les leçons des Anciens mais pour mieux connaître dans les ports de l'Atlantique les nouvelles routes maritimes et les caractères des nouveaux mondes, africains ou insulaires.

Lisbonne attire et garde plusieurs pléiades de ces lettrés, calculateurs de degrés et de latitudes, curieux de chaque nouveau pas dans l'inconnu. Colomb les connaît tous, les fréquente assidûment dans ces années 1480-1485. Tel, ce Josè Vizinho, qu'il appelle simplement *mestre Josè* et dont il dit, dans une note écrite selon sa bonne et studieuse habitude en marge de l'un de ses livres imprimés, que « le roi du Portugal l'envoya en Guinée en 1485 [...] pour savoir l'altitude du soleil dans toute la Guinée ». Josè est médecin et astrologue à la cour de Jean II. Il a traduit en latin et partiellement en espagnol l'*Almanach Perpetuum* du savant juif de Salamanque Abrão Zacuto, maître peut-être à l'université de cette ville qui devait d'ailleurs se réfugier à Lisbonne en 1492 pour fuir la persécution décrétée contre ses coreligionnaires par les Rois catholiques d'Espagne.

Ces *almanachs* s'imposaient depuis longtemps comme les outils indispensables de toute navigation un peu lointaine. Ils donnaient d'une façon précise, pour tous les jours de l'année et même pour quatre années de suite, les coordonnées astronomiques des principaux astres du système solaire ; ils disaient aussi les jours des différentes phases de la Lune. D'autres indications concernaient les correspondances entre les

calendriers juif, arabe et chrétien, les dates des fêtes mobiles de l'Église romaine.

Mais il restait très difficile d'utiliser ces tables si précieuses pour d'autres années, d'en établir une sorte d'usage perpétuel grâce à des recettes, à des formules d'adaptation qui, plus ou moins sûres, parfois imparfaites, avaient été établies par les astronomes arabes et diffusées dans la Chrétienté par les écoles hébraïques d'Espagne. Le premier ouvrage de ce genre, de valeur « perpétuelle » ; écrit en portugais, l'*Almanaque Perduravel* de la Bibliothèque nationale de Madrid, date des années 1330, donc des tout premiers temps des grandes navigations atlantiques ; mais c'est un ouvrage très incomplet, ne comprenant que quelques tables. Celui de Zacuto traduit par maître Josè s'est imposé au contraire comme un instrument très utile, « classique », abondamment diffusé : il fut imprimé à Leiria en 1496. Josè Vizinho et un autre médecin juif connu sous le simple nom de Rodrigo, lui aussi familier de Jean II, sont à l'époque les collaborateurs directs du très célèbre Martim Behaim. Né à Nuremberg, en 1460, fils d'un marchand de la ville, Martim est arrivé à Lisbonne en 1485. Les gens l'appellent Martino da Boemia et nous pouvons imaginer une famille engagée dans l'exploitation des mines d'argent de Bohême, donc très intéressée par la recherche des métaux précieux, par les différents trafics de la finance, par le mercure de Castille, celui d'Almaden non loin du Portugal. Très vite Martim, qui se présente comme le fidèle et savant disciple de Regiomontanus, s'intègre parfaitement dans la société lusitanienne et notamment dans les cercles savants de la cour et des chevaliers armateurs de caravelles. Le roi Jean II lui confie une mission aux Açores pour une sorte d'exploration des îles et de leurs parages. Il le fait chevalier de la cour en 1485, année où Martim épouse, d'ailleurs, la fille du capitaine gouverneur de l'île de

Fayal : une heureuse fortune qui rappelle parfaitement celle de plusieurs Allemands ou Flamands des Açores ; un mariage qui, lui, fait songer à celui de Christophe Colomb. Telles semblent bien les voies ordinaires de cette insertion sociale dans le milieu de Lisbonne, tant pour l'homme de mer, guerrier et aventurier, que pour le savant.

Behaim a-t-il beaucoup navigué ? Est-il venu chercher au Portugal une expérience directe, une connaissance immédiate, capables de lui apporter les compléments indispensables à des notions géographiques et cartographiques encore trop abstraites ou incomplètes ? Sur son curieux globe construit une dizaine d'années plus tard, il affirme, par le biais d'une légende écrite près d'une figurine, avoir lui-même participé au premier voyage de Diego Cão en 1482 jusqu'au-delà de La Mina, sur les côtes du Congo. Indication très lapidaire que rien ne vient confirmer d'une façon décisive et qui fut évidemment très contestée par certains critiques. Cependant, de nombreux auteurs l'admettent et font remarquer que sur ce globe, les contours de l'Afrique, jusqu'au voisinage de l'équateur, sont remarquablement bien dessinés.

Le nom de Martim Behaim apparaît en tout cas en 1486-1487, à propos de l'expédition autorisée par le roi et commandée par le Flamand Van Olmen vers l'île des Sept Cités. Mais, à tout prendre, il s'adonne plus volontiers aux travaux d'érudition et de compilation. Avec Rodrigo et Josè Vizinho, il poursuit l'élaboration d'un traité sur la façon de définir les latitudes en mer, par des observations du soleil à l'heure de midi. Il écrit aussi une relation des grands voyages portugais au large de l'Afrique, établie prétend-il d'après les confessions orales de Diego Gomez, un des découvreurs d'Henri le Navigateur. Cette relation fut très bien connue en Allemagne puisqu'elle fit partie de ces recueils de « textes nautiques portugais » que les

Allemands de Lisbonne envoyaient à leurs compatriotes pour leur permettre de préciser leurs discours et leurs cartes.

De retour à Nuremberg en 1490 ou 1491, sans doute brouillé avec le roi et, en tout cas, mécontent de sa situation matérielle, il reste cependant en relation avec les savants et marins de Lisbonne. En 1492, l'année donc du grand voyage de Colomb, il construit son fameux globe, sa mappemonde sur laquelle il fait état de toutes les découvertes portugaises. Cette mappemonde donne d'une manière parfaitement claire l'image du monde que peuvent se faire alors tous les savants et humanistes de l'époque, et ceci depuis une bonne dizaine d'années pour le moins. Pour le monde atlantique, Behaim indique l'équateur et les deux tropiques, plus une route vers les Indes et la Chine, partant de La Mina, passant par les îles du Cap-Vert, courant au sud des Canaries, par une île appelée ici *Antilla* et située en plein sud de Flores, la dernière des Açores. Cette route gagne d'abord Cipangu (le Japon) pour atteindre le continent asiatique au sud de la province dite de Mangi. Toute la terminologie est empruntée à Marco Polo. Tout autour de Cipangu, surtout vers le sud jusqu'à Java Major, une multitude d'îles sans noms peuplent l'océan. Cette route ne fut pas (au départ du moins) celle que suivit Colomb en 1492 lors de son premier voyage. Mais la disposition des îles et des terres, les distances, la longueur totale du parcours maritime surtout correspondent aux idées avancées par le Génois dès 1484. Leurs conceptions des mondes inconnus correspondent exactement et tous deux se rallient à la théorie d'une distance relativement courte entre l'Europe et l'Asie, par l'ouest. Si bien qu'il paraît très vraisemblable – même si, une fois de plus, rien ne le confirme exactement – que Colomb et Behaim se soient bien connus à Lisbonne, aient échangé leurs points de vue.

En tout cas, l’idée d’une route maritime par l’ouest vers les Indes courait vraiment partout et en premier lieu en Allemagne. C’est ainsi que se place sur le devant de la scène une autre grande figure de savant allemand, lui aussi fasciné par la découverte du monde et par les entreprises ibériques sur l’océan. Jérôme Müntzer, qui selon la manie un peu snob des humanistes du temps, se fait appeler, en latin, Hieronymus Monetarius est né lui aussi en 1460, donc très exactement contemporain de Martim Behaim et lui aussi citoyen de Nuremberg. Il étudia à Pavie, y fut reçu docteur en 1479 et devint bourgeois de sa ville natale l’année suivante. Médecin avant tout, ce qui lui assure une large aisance, mais aussi astronome, cosmographe, géographe et historien, il fait partie d’un large cercle de savants et de docteurs. Auteur de traités érudits, d’un ouvrage sur la *Nature de l’homme*, d’une longue dissertation en latin intitulée *De la découverte de l’Afrique maritime et occidentale, c’est-à-dire de la Guinée par l’Infant Henri le Navigateur du Portugal*, il a certainement aidé Behaim à mettre son globe en forme et à préciser les dessins de la côte d’Afrique. Entre-temps, en 1484, la peste sévissant à Nuremberg, Müntzer entreprend un grand voyage vers Rome et l’Italie, en parfait humaniste curieux de tout apprendre. Or, le 14 juillet 1493, il écrit de Naples une lettre à Jean II : ignorant le retour de Colomb qui date pourtant de quatre mois et s’appuyant sans aucun doute sur la mappemonde de Behaim, il l’engage à commanditer ce grand voyage maritime et même à l’effectuer en personne :

« Vous en avez les moyens et une bonne santé. Les marins de votre Grandeur ont déjà prouvé que des terres habitables existent dans les zones torrides de l’Afrique […]. Quelle gloire vous pourriez acquérir en faisant connaître à l’Ouest les terres peuplées de l’est et quels profits vous pourriez en tirer par le

commerce, car les îles de l’Est lointain vous seraient alors soumises et leurs rois, stupéfiés, se rangeraient aussitôt sous votre autorité. »

La distance n’est pas tellement longue, dit-il. Cathay peut être atteint en quelques jours de navigation ; c’est ce que prouvent à la fois les roseaux apportés par les courants de l’ouest sur les côtes des Açores et la présence des mêmes éléphants en Asie et en Afrique.

La lettre de Müntzer arriva quelques mois trop tard : ironie du sort mais aussi concordance frappante qui souligne ce parallèle entre la démarche intellectuelle des savants allemands et celle de Christophe Colomb, appuyées l’une et l’autre sur les textes, affirmées par les acquis de l’expérience.

En 1494, la peste s’abat à nouveau sur Nuremberg et Müntzer entreprend, du 17 septembre 1494 au 1er février 1495, un très long voyage en Espagne et au Portugal. Il atteint le Portugal par le sud, arrivant de Séville et de Huelva, puis gagne directement Lisbonne où il séjourne sept jours, puis Coïmbra, Porto, Barcelos et Tuy. De là, il va naturellement à Saint-Jacques-de-Compostelle, avec une halte de huit jours, puis à Zamora, à Salamanque et, par un long détour, au monastère de Guadalupe, pour une pieuse visite de cinq jours dans ce lieu de pèlerinage célèbre, déjà lié aux grands voyages des marins, bien connu et fréquenté par Christophe Colomb et par les siens. Au cours de ce périple, les dévotions aux grands sanctuaires le retiennent plus longtemps que partout ailleurs, si l’on excepte Lisbonne, le port des aventuriers de la mer. Müntzer rencontre partout des Allemands : marchands à Barcelone, à Alicante et à Lisbonne, plus encore à Valence ; moines à Guadalupe ; bombardiers au Portugal ; artistes à Tolède où ils ont sculpté les portes de la cathédrale.

Plus encore, il se passionne pour l'ouverture maritime et décrit longuement les activités, les populations des ports. Il recueille quantité de renseignements sur l'Afrique du Nord, notamment sur la région de Fez dont les habitants paient de lourds tributs au roi du Portugal. À Séville, il décrit les Guanches de Ténériffe, vendus comme esclaves, les produits de l'Afrique occidentale qui s'entassent sur les quais du Guadalquivir et toutes les curiosités exotiques : sagaies, perroquets, colibris, crocodiles, poissons-scies, lions… Lisbonne l'enthousiasme : ville opulente, active, « plus grande que Nuremberg », composite, formée de trois cités. La ville juive avec en elle-même trois juiveries distinctes et deux très belles synagogues ; la ville musulmane avec sa mosquée ; la ville chrétienne et ses nombreux monastères près du palais royal. Il visite les ateliers de tissage et les forges où l'on fabrique les canons et les ancres de marine. Il admire, fasciné, la flotte qui apporte les esclaves et les marchandises de La Mina et remonte le Tage grâce à la marée jusqu'à Santarem.

Ce récit captivant de bout en bout s'inscrit comme un des plus beaux et des plus sincères témoignages sur l'état d'esprit de ce monde des savants ; monde cosmopolite que le Portugal attire parce qu'il se trouve à la pointe de l'aventure.

Dans un domaine moins abstrait et moins ambitieux que les traités d'astronomie ou les almanachs, certains Allemands de Lisbonne s'appliquent aussi, dans ces mêmes années 1480, à rassembler, à retranscrire sous la forme d'ouvrages cohérents, les différents cahiers de notes sur lesquels les pilotes portugais consignent leurs expériences et leurs observations. Très tôt, tout au long du XVe siècle, ces cahiers circulent à Lisbonne de main en main. Pour les voyages lointains, mais déjà habituels, l'usage est de rédiger des *routiers* abrégés portant toutes les

indications utiles et que les pilotes prennent à bord. Valentim Fernandez, originaire de Moravie, appelé souvent Valentim Alemão, fixé et parfaitement intégré à Lisbonne, en recueille plusieurs à lui seul. Ce fut là l'origine des fameux *Guias Nauticos*, tels celui de Munique et celui d'Évora dont le premier exemplaire fut imprimé en 1509. Ce dernier comprend les notes dont se servent les pilotes, les tables solaires, une copie de la lettre écrite en 1493 par Monetarius au roi du Portugal et enfin une traduction portugaise du *Tractatus de Sphaera*, œuvre déjà ancienne due à un Anglais du Yorkshire, John of Hollywood, bien connu sous le nom de Johannes de Sacrobosco, qui étudia puis vécut à Oxford et à Paris entre 1230 et 1256. Ce *Tractatus* suscite tout au long du XVe siècle quantité de commentaires à travers l'Europe entière. Il fut imprimé pour la première fois à Ferrare en 1472 et connut au total 25 éditions avant l'année 1500. Plus que d'autres traités plus savants réservés à des lettrés, à des lecteurs assidus comme l'était Colomb lui-même, l'opuscule de Sacrobosco sert alors à instruire aisément et vite pilotes, marins et fabricants d'instruments, à leur inculquer quelques rudiments de cosmographie et d'astronomie.

Avant même d'être imprimés, ces *Guias Nauticos*, recopiés rapidement en d'innombrables exemplaires, circulant d'un atelier à l'autre ou de navire à navire, donc parfaitement connus dans Lisbonne, rendent assurément de grands services. Aucun capitaine ne se serait embarqué sans un de ces vade-mecum.

Tels sont les éléments livresques et le bagage scientifique – considérable on le voit – dont peut disposer Christophe Colomb à Lisbonne dans ces années de préparation du grand voyage atlantique. Évoquer tout ce bagage, ces cercles érudits de la

ville, c'est en somme décrire un concours quasi universel. Le séjour et plus encore l'installation à Lisbonne paraît pour de grands savants allemands une nécessité ou un privilège comme l'est le séjour à Rome pour de nombreux artistes. Ils apportent sur les bords du Tage, à la cour, dans ces ateliers de cartographes, les éléments essentiels des connaissances de leur temps. Ils ont parfaitement assimilé cette science humaniste mûrie à Florence, à la cour pontificale, dans les cabinets d'études et les bibliothèques des princes italiens, dans les cercles bourgeois enrichis par le commerce ou par l'exploitation des mines.

Cette science, il faut le marquer, s'épanouit tout autant dans les milieux d'Église que dans les cours profanes. Et, rappelons-le, c'est la tenue en 1436-1439 du concile pour l'union des Églises qui a permis de bien connaître les lettrés grecs de Constantinople, d'appréhender plus facilement leur culture et l'héritage des Anciens.

En contrepartie, les lettres de ces étrangers de Lisbonne diffusent largement les acquis des Ibériques, leurs observations sur les routes océanes. Les cartographes allemands et italiens rectifient sans cesse leurs dessins à la lumière de ces nouvelles informations. La carte du Vénitien Fra Mauro, établie dans les années 1457-1459 avec l'aide d'un autre Vénitien Andreà Bianco, montre, sous la forme d'une légende explicative, une longue inscription placée près des côtes de l'Afrique qui indique que les Portugais ont déjà visité cette région et qu'ils y ont fait des croquis envoyés ensuite à Fra Mauro lui-même.

Ainsi se rejoignent, pour une meilleure appréhension des nouvelles terres, les spéculations savantes et les fruits encore incertains de l'expérience. Dans ce vaste courant de curiosité, dans cette recherche constamment poursuivie avec la même

passion, les idées de Colomb ne s'inscrivent pas à contre-courant. Tout au contraire, elles nous paraissent exactement l'expression normale de la pensée géographique de son époque.

D'autre part, il semble artificiel et injuste d'attribuer le mérite des théories du moment à tel ou tel érudit, humaniste ou cartographe ; tous vont dans le même sens. Les théories de Toscanelli, par exemple, ne se distinguent en rien de beaucoup d'autres ; il ne fut ni le premier ni, sur le plan européen, le plus important des écrivains à les exprimer et à les diffuser. Tout ce qu'il a écrit, dans cette fameuse lettre qui, pour les historiens, bénéficie d'un curieux phénomène de cristallisation au point de faire oublier tant d'autres textes très semblables, se retrouve ailleurs.

L’hypothèse de Colomb

Sur quels éléments reposent toutes ces hypothèses et tous ces projets ? et, en particulier celui de Christophe Colomb ? Quel peut être, en quelque sorte, l’acquis, le bagage culturel de l’époque et comment permet-il d’envisager une telle aventure avec pense-t-on, une quasi-certitude de succès ?

Première certitude absolue : la Terre est ronde. C’est là une vérité qui ne souffre aucune discussion et que tous les auteurs, depuis fort longtemps, répètent comme un axiome indiscutable. Ptolémée déjà avait construit des globes terrestres. L’idée d’un Moyen Âge ignorant, borné et fossilisé, imaginant la terre plate comme une galette et bordée de grands gouffres, s’est imposée si aisément à des générations d’historiens et d’élèves, avec une telle constance, que nous voyons mal l’homme de science de cette époque penché sur son globe terrestre. Les princes possèdent dans leurs bibliothèques plusieurs mappemondes. René d’Anjou, à Aix, en fait venir une d’Italie, accompagnée d’un magnifique exemplaire enluminé de la *Géographie* de Strabon. Christophe Colomb lui-même en avait examiné une à Lisbonne et en garde un souvenir fort précis lorsque, dans le *Journal* de son premier voyage, voulant identifier Cuba avec l’île de Cipangu, il affirme que « selon les globes terrestres que j’ai vus et les dessins de ces mappemondes, cette île devrait se trouver dans ces mêmes parages ». Certes ces globes ne présentent souvent que des tracés imprécis ou fantaisistes des continents et des îles. Mais, en tout état de cause, la forme sphérique de la terre s’impose si bien que le projet d’atteindre le même point (ici le royaume de Cathay) soit par une marche terrestre vers l’est à travers l’Asie comme l’avaient fait, avant et

après Marco Polo, tant de marchands, soit par une navigation maritime vers l'ouest, ne choque personne et ne peut susciter aucune objection majeure.

Certains érudits, raisonnant dans l'abstraction, plus philosophes que géographes, avaient même tiré de cette rotondité de la terre toutes les conséquences. À Paris, Nicolas Oresme, familier de Charles V et évêque de Lisieux en 1377, auteur de célèbres traités de mathématiques et d'astronomie, traducteur d'Aristote, expert avisé des problèmes et des mutations monétaires, avait proposé une sorte de jeu. Il imaginait que, du même lieu, Platon partait vers l'ouest pour faire le tour du monde tandis que Socrate l'entreprenait vers l'est. La conclusion était que Platon aura une journée à vivre de moins que celui qui resterait sur place, et Socrate une de plus. Cette idée, digne d'un précurseur de Jules Verne et du *Tour du Monde en quatre-vingts jours*, était reprise en deux écrits spécifiques : *De l'espace* et le *Livre du ciel et du monde*. Il prévoyait même la nécessité d'établir quelque part une ligne de démarcation pour changer de jour. Il semble bien qu'ici la théorie devançait nettement la pratique car les navigateurs ne s'étaient pas posé cette question ou en tout cas n'avaient pas songé à la résoudre.

Ainsi, sur la rotondité de la terre, un total accord. Les Indes peuvent donc être rejointes par l'ouest bien plus sûrement, plus vite et à moindres frais que par l'Est. La route océane, dans l'esprit de Colomb, l'emporte inévitablement sur l'autre, celle des caravanes de l'Asie mongole et celle, si fragile et si onéreuse, des Musulmans par la mer Rouge.

Pour que le projet paraisse raisonnable et puisse convaincre à la fois le roi et quelques bailleurs de fonds, il fallait évidemment envisager une expédition aux dimensions humaines, qui ne souffre d'aucune difficulté, d'aucun péril

particulier et surtout dont la distance et la durée n'excèdent pas celles des entreprises déjà menées à bon terme. Il fallait couler ce projet dans un moule respectable et non apeurer les conseillers du roi par des chiffres effrayants. Chacun sait très bien ou imagine facilement quelles peuvent être les limites d'une telle aventure maritime. On suppute la quantité de vivres nécessaire, en comptant le retour si les navires sont contraints de rebrousser chemin en plein océan, sans avoir trouvé aucune terre où prendre eau et nourriture. On mesure la force de résistance des marins face à la solitude, à l'angoisse de l'inconnu. On redoute des vents contraires capables d'interdire le cap vers l'Espagne.

Colomb, forcément, donne constamment des chiffres faibles. Il veut rassurer, minimiser les dangers et plus encore la longueur de la course. Car il ne peut songer qu'à une opération menée au grand jour, avec l'accord et la protection du souverain, les privilèges et le monopole pour l'heureux découvreur. Ce n'est pas tellement, à vrai dire, une question d'argent, mais bien une affaire « politique ». Le roi du Portugal revendique et tient l'exclusivité de toutes les explorations et les découvertes dans ces mers inconnues.

Dans ses calculs, le Génois s'appuie toujours sur des autorités et il cite ses sources. Il a énormément lu, étudié ligne par ligne les auteurs anciens et les récits des voyageurs. Il connaît toutes les déductions des savants et des humanistes ; il a recueilli un nombre considérable de témoignages. Tout cela forme une énorme documentation assemblée par un travail de fourmi, une compilation toujours conduite par un esprit curieux ; mais aussi une sorte de fatras, un bric-à-brac dans lequel il est aisé de choisir ce qui convient le mieux et ne contredit pas une ligne générale. Il retient systématiquement, les données les plus

favorables à sa cause et donne, pour la traversée océane, les plus faibles distances. Il lui arrive, comme à tant d'esprits distingués de l'époque, de placer exactement sur le même plan des notations de savants, des calculs de mathématiciens et des affirmations plus ou moins obscures, parfois indéchiffrables ou légendaires.

Il semble évidemment impossible de mesurer la route encore inconnue qui, par la mer et par l'Ouest, sépare Lisbonne ou les Canaries du Japon. La seule méthode, et chacun la suit naturellement, est donc d'obtenir cette distance par une simple soustraction : prendre la circonférence de la Terre et enlever la distance de Lisbonne au Japon par l'est, par voie de terre, distance plus ou moins bien évaluée par les voyages des siècles précédents.

De tout temps les géographes, dès qu'ils ont pris conscience de la forme de la terre, ont divisé sa circonférence en 360 degrés. Mais depuis des siècles, aucune autorité ne rejoint une autre pour déterminer la longueur du degré, et donc les dimensions du globe terrestre. Rappelons tout d'abord les chiffres réels : 60 milles marins actuels pour le degré soit (à 1 852 m le mille) 111,12 km ; et donc une circonférence de 21 600 milles ou de 40 000 km. Aristote qui comptait en *stades* de 100 m environ, s'en rapprochait beaucoup : 1 111 stades pour le degré, soit près de 40 000 km actuels pour la circonférence. Nous retrouvons la même mesure, à peu près exacte, avec le Grec Ératosthène (284-192), originaire d'Athènes mais familier de Ptolémée III à Alexandrie, maître de la célèbre bibliothèque, qui fut l'inventeur de tables et d'instruments de calculs et détermina la longueur du méridien en observant l'ombre du soleil avec la verticale à Alexandrie ; il donnait 700 stades de chacun 157,5 m, soit 110,25 km actuels pour le degré, et là encore environ 40 000 km pour la circonférence.

Mais, par la suite, ces chiffres furent constamment remis en question. Toute une série d'expériences, pourtant fort nombreuses et sérieuses conduites par l'école d'Alexandrie, ont conduit au chiffre divulgué surtout par le savant Ptolémée (90-168) auteur de la célèbre *Géographie* ; ce chiffre devait faire autorité pendant longtemps : 500 stades de 185 m chacun soit 92,5 km pour le degré et 33 000 km seulement pour la circonférence de la Terre.

Dès les années 1000 et surtout au XIIe siècle, les savants d'Occident revoient tous ces calculs et s'informent des chiffres que proposaient aussi les auteurs arabes. En Sicile, en Espagne, surtout à Tolède, des écoles et des cercles de lettrés entreprennent l'étude et la traduction des textes grecs et arabes. C'est ainsi que Gherardo di Cremona (1114-1187) séjourna longtemps à Tolède pour y apprendre cette science des mathématiques et des astres. Il en revint avec plusieurs traductions. Celle de la *Somme mathématique* de Ptolémée, appelée *Composition mathématique*, ou *Grande Syntaxe* ou encore *Almageste*, où le savant grec exposait son système du monde (« système de Ptolémée » si souvent cité). Celle aussi du *Traité de perspective* d'Al-Hazin, mathématicien arabe qui vivait au Caire dans les années 1000. Celle surtout d'un autre Arabe nommé Al-Farghani souvent connu en Occident sous le nom de Alfraganus, auteur au IXe siècle d'un traité intitulé *Le Livre des étoiles et des mouvements célestes*. Alfraganus indiquait, pour le degré, une mesure de 56 milles 2/3, de chacun 2 164 m soit 122,6 km pour chaque degré et plus de 44 000 km pour la circonférence.

Ainsi, grâce à tous ces travaux, à ces traductions qui diffusent largement les conclusions des savants grecs ou arabes, une vaste gamme de chiffres s'offrait aux spéculations : de 33 000 à 44 000 km. Or Christophe Colomb choisit la dernière des

hypothèses, celle d'Alfraganus, mais en donne une interprétation complètement erronée sans qu'aucun de ses écrits ne permette de voir de quelle façon il y fut conduit : erreur commune du temps ? grave méconnaissance de la science des Arabes (ce qui renverserait nombre d'idées reçues sur la très large diffusion de celle-ci et sur son influence sur les savants d'Occident) ? impulsion personnelle allant toujours dans le sens le plus favorable ?

S'il retient bien le chiffre d'Alfraganus, 56 milles deux tiers pour le degré de méridien, il lui applique la valeur du mille romain ou italien qui ne mesure que 1 480 m (14 lieues de son temps, dit-il) ; soit 83 km seulement pour le degré et un peu plus de 30 000 km pour le tour de la terre. Ces chiffres faibles s'accordent parfaitement avec ses intentions ; il s'en tient là et ne cesse de fortifier sa conviction :

« Je dis donc que la terre n'est pas aussi grande que le vulgaire se l'imagine, et qu'un degré de la ligne équatoriale mesure 56 milles et deux tiers : et cela peut être touché du doigt. »

Tout dépend, bien sûr, de la valeur du mille…

En tout cas, une telle évaluation réduit de beaucoup a priori la difficulté de son entreprise.

Naturellement, il n'a garde d'oublier, de réduire cette « distance équatoriale », à celle que l'on pourrait mesurer sur le 28e parallèle où il situe à la fois les Canaries et Cipangu, et qu'il compte suivre au plus près possible : 50 milles italiens seulement au lieu des 56 milles et deux tiers pour chaque degré ; soit, dit-il, douze lieues et demie environ (74 km pour ce degré et 26 600 km pour la circonférence de la Terre) à cette latitude.

Reste à évaluer la distance entre le Portugal et les Indes par la voie orientale, par terre ; et là les opinions divergeaient bien

davantage encore.

Deux auteurs anciens, d'une part, faisaient autorité. Marin de Tyr comptait, sur le parallèle, 225 degrés entre l'extrémité du monde connu, le cap Saint-Vincent au Portugal et l'extrême pointe du continent asiatique, Catigara. Ptolémée rectifiait très sérieusement cette donnée et ne donnait que 180 degrés pour le même voyage. En fait, l'estimation réelle de la différence des longitudes est de 130 degrés et l'on mesure ainsi l'exagération considérable, l'erreur fondamentale des géographes grecs dans cette appréciation de l'étendue du bloc euro-asiatique.

En tout cas, vers 1480, savants et cartographes ont parfaitement pris conscience du grave désaccord entre les deux traditions établies par les Grecs ; ils en mesurent très bien les conséquences. Une carte datée de 1506, établie semble-t-il par Bartolomè Colomb, porte encore cette légende significative : « Marin dit que du cap Saint-Vincent à Catigara il y a 225° ou 15 heures ; Ptolémée dit 180° ou 12 heures. »

Tout naturellement, Colomb choisit le chiffre de loin le plus favorable, celui de Marin de Tyr. C'était, une fois de plus, faire montre d'un bel optimisme et tout ramener au mieux ; mais une telle opinion, pourtant, ne s'inscrivait pas totalement en faux contre les idées du temps. Ces chiffres très élevés, pour la longueur du parcours asiatique, pouvaient se justifier en interprétant quelques notations, à vrai dire assez confuses, que Marco Polo avait incorporées dans son *Devisement du monde*. Un lettré aussi solide que Pierre d'Ailly dans son *Imago Mundi* écrite vers 1410, allait déjà dans ce sens et, dans sa fameuse lettre, Toscanelli prenait le même parti. Christophe Colomb a lu très soigneusement l'un et l'autre. Son exemplaire de l'*Imago Mundi* est littéralement truffé de notations de sa main qui relèvent le moindre signe favorable ou assènent cette vérité catégorique :

« De l’extrémité de l’Occident, c’est-à-dire du Portugal à l’extrémité de l’Orient c’est-à-dire l’Inde, par voie de terre, la route est très longue. »

« De l’extrémité de l’Occident jusqu’aux limites de l’Inde par terre, il y a bien plus que la moitié de la terre, bien plus que 180°. »

Nous y trouvons même ce long commentaire, en travers de toute une page, qui veut s’étayer sur des expériences plus ou moins bien connues :

« Notons que le roi Tackish (souverain des Indes) a rendu visite à Notre Seigneur de Jérusalem et que le voyage a duré un an et treize jours, ce que le bienheureux Jérôme a bien vu. »

« D’un port de la mer Rouge en Inde, il faut un an de navigation. »

« Et Salomon a mis trois ans pour faire le voyage aller et retour. »

La croyance en ces énormes distances transasiatiques et aux chiffres de Marin de Tyr n’ont pas seulement inspiré Colomb au moment de l’établissement de son grand projet : il en reste pénétré tout au long de sa vie et à aucun moment ne consent à reconnaître l’erreur. La *Relation* de son quatrième voyage porte encore des réflexions tout à fait significatives :

« Ce que j’ai appris de vive voix, je le savais aussi bien d’avance par les écrits. Ptolémée pensait avoir efficacement corrigé Marin et voilà que maintenant les opinions de ce dernier se trouvent être très rapprochées de la vérité. »

De plus, pense Christophe Colomb, dans son estimation, Marin de Tyr employait des degrés trop longs pour mesurer la voie de terre ; si bien que cette distance peut être portée à 233 véritables degrés. Autre manipulation (car nous en sommes là…) : à ces 233° de Marin de Tyr, il en ajoute d’abord 28 car il pense que le géographe grec n’a pas connu la pointe extrême de

l’Asie, révélée récemment seulement par les voyages de Marco Polo ; puis il compte encore 30° pour la distance entre le continent et le Japon. Ce qui lui fait, au total, 291° pour le parcours oriental entre le Portugal et le Japon.

Dans l’autre sens, la voie maritime ne peut donc raisonnablement compter que 69° et seulement 60 si l’on part des Canaries, 9° à l’ouest du cap Saint-Vincent. Ces 60° de longitude mesurés sur le 28e parallèle font, à raison de douze lieues et demie du temps ou 74 km pour chacun, un voyage de 750 lieues ou de 4 440 km. Telle est son ultime conclusion et, après tant de calculs et de gauchissements des données glanées dans les textes, sa conviction inébranlable. En fait, la distance réelle serait d’environ 19 600 km : plus de quatre fois ce qu’il avait pensé ! Nous prenons alors une exacte idée de l’erreur où l’ont conduit tant de choix plus optimistes les uns que les autres…

Pourtant, là encore, la conclusion tente de s’appuyer sur toutes sortes d’indications et de raisonnements. Constamment, pour donner un peu d’autorité à ses estimations si laborieuses et si fragiles, Colomb appelle les savants humanistes et même les textes sacrés à la rescousse. En marge de Pierre d’Ailly, il remarque sèchement mais fermement :

« Un bras de mer s’étend entre l’Inde et l’Espagne… »

« L’Inde est près de l’Espagne… »

« Entre la fin de l’Espagne et le début de l’Inde, il n’y a pas beaucoup d’espace… »

Toute une litanie de petites assurances réconfortantes, assez gratuites, avec, parfois, des notes un peu plus pittoresques :

« La fin des terres habitables vers l’Orient et le début et la fin des terres habitables vers l’Occident, sont relativement proches et entre elles il y a une mer de petites dimensions. »

« Près du mont de l'Athlante, il y a de nombreux éléphants et de même en Inde, et donc l'un de ces lieux n'est pas très éloigné de l'autre. »

Il remarque que Julius Solinus, géographe latin qui écrit vers 230, pensait que « toute la mer qui sépare l'Inde de l'Espagne en passant par l'Afrique » peut être traversée par un navire, et il en conclut :

« … Et comme la fin de l'Espagne et le commencement de l'Inde ne sont pas éloignés, il est évident que cette mer est navigable et peut être franchie en quelques jours par un bon vent. »

De plus cette conviction, qui revient sans cesse comme un leitmotiv et comme la note majeure de ses réflexions, s'appuie également sur une idée généralement bien reçue de son temps qui veut que, sur le globe, les terres soient beaucoup plus étendues que les mers. Cette affirmation reposait à l'origine semble-t-il sur différents passages de la Bible, sur certaines interprétations de la *Genèse* et surtout sur le *Livre d'Esdras* (IV, 6) :

« … Et le troisième jour, tu as rassemblé les eaux et la septième partie de la terre, et les six autres parties, tu les as asséchées. »

Cette proportion de six parties contre une, Colomb ne se contente pas de la reprendre brutalement, il veut l'asseoir sur une enquête et sur une analyse des textes. Dans plusieurs de ses notes, il évoque d'abord les circonstances mêmes de la création du monde :

« Le maître de l'Histoire ecclésiastique (Bède le Vénérable, ou saint Isidore ?) dans le chapitre de la Genèse dit que les eaux ne sont pas en grandes quantités. Il affirme qu'à l'époque de leur création elles avaient été faites pour abriter toute la terre mais qu'elles étaient alors sujettes à l'évaporation, formant comme

une sorte de brume ; en sorte qu'au moment où elles se réunirent pour donner naissance à des masses liquides, elles occupèrent un volume bien plus restreint. Nicolas de Lyre est de cet avis. »

Ce Nicolas de Lyre, Normand d'origine (1270-1349), moine franciscain, avait enseigné l'exégèse à l'université de Paris. Ses *Postillae perpetuae* commentent l'Ancien Testament en s'appuyant à la fois sur les commentaires hébreux et latins ; elles furent imprimées dès 1471.

C'est pour le futur Amiral, une fois de plus, une certitude :

« … Cette opinion est approuvée par les auteurs sacrés, qui accordent une grande autorité aux Livres III et IV d'Esdras, ainsi saint Augustin et saint Ambroise dans son Hexaméron, où il cite ce passage : "Mon fils Jésus viendra et mon fils le Christ mourra." Ces saints auteurs disent que Esdras fut prophète ainsi que Zacharie, père de saint Jean, et Simon le prêtre […]. Pour ce qui est des parties sèches de la terre, on en a déjà examiné en grand nombre, et on a vu qu'elles étaient bien plus étendues que ne l'imaginait le vulgaire. Cela n'est nullement surprenant, car plus on voyage, plus on apprend. »

Las Casas l'a aussitôt remarqué et après lui de nombreux commentateurs, les connaissances de Colomb paraissent ici quelque peu embrouillées. Il confond les numéros des *Livres* d'Esdras et ceux des œuvres d'Ambroise. Ses allusions à Zacharie et à un Simon inconnu paraissent incompréhensibles. Mais il met tant d'acharnement à convaincre et tant d'application à tirer parti du moindre lambeau de renseignement recueilli ici ou là !

La même certitude l'anime lorsqu'il établit en marge de ses lectures savantes le décompte des îles. Il les dénombre dans la Bible. Il s'efforce de démontrer que les noms des villes ou des contrées difficiles à identifier, plus ou moins, mythiques,

s’appliquent en fait à des mondes insulaires ou à des îles isolées. Sur son volume de l’*Histoire* écrite par le pape Pie II, il consacre, tout à la fin, une page entière à établir un bilan des îles et des archipels et ce catalogue semble exercer sur lui une sorte de fascination, lui apporter comme un réconfort. Il parvient alors, à force d’accumulations de noms, d’identifications hasardeuses, de dénombrements souvent factices, à se persuader que toutes les mers sont ainsi peuplées de terre et que la mer océane n’est pas plus vide que les autres. Nous le retrouvons très attaché à cette idée tout au long de sa vie. Dressant pour les souverains le bilan de son second voyage, il n’hésite pas à écrire : « Je découvris par la volonté divine 333 lieues de terre ferme à l’extrême bout de l’Orient et 700 îles importantes outre ce que j’avais découvert la première fois. » Plus tard, dans une lettre adressée au Conseil de Castille, il cite cette fois « des terres plus vastes que l’Afrique et plus de 1 700 îles, outre l’Espagnole dont le circuit est supérieur à celui de l’Espagne tout entière ».

Le refus portugais

Des terres immenses, une mer navigable relativement étroite, un nombre infini d'îles capables d'offrir toutes sortes d'appuis et de ravitaillement : présenté de cette façon, le projet de Christophe Colomb semble offrir la garantie d'un voyage relativement aisé, en tout cas très court. Les 750 lieues en mer droit vers l'ouest, suivant toujours le même parallèle et le même cap, avec des vents que l'on sait favorables, ne représentent à raison de 30 à 35 lieues par jour, performance tout à fait ordinaire, que trois à quatre semaines de navigation. Rien de cela ne peut être taxé d'extravagance. Depuis plusieurs décennies déjà, les marins italiens, basques ou andalous savaient tenir la mer, en plein Atlantique, pendant plus d'une ou deux semaines. C'est pourquoi les sceptiques ou les adversaires de ces théories qui en admettent bien le principe général, s'en prennent uniquement aux bases mêmes des calculs et à leurs manipulations. Tous les savants de Lisbonne ne suivent pas aussi aveuglément ses maîtres que lui. Beaucoup estiment que la distance pour atteindre Cipangu par l'ouest doit être bien plus grande, hors de portée sans doute pour les navires et les marins.

Sans manifester forcément une opposition irréductible à de tels voyages, géographes et humanistes pensent plutôt qu'ils permettraient non pas d'atteindre les Indes de cette façon, mais bien de découvrir des terres nouvelles. En Italie surtout, mais également au Portugal, parmi les cercles d'érudits et les conseillers des princes, les spéculations géographiques, les déductions à partir de calculs abstraits, ont conduit un certain nombre d'auteurs qui eux aussi font autorité, à une « vision du

Nouveau Monde », à une « anticipation de l'existence du continent américain ». Dans la mesure où ils admettent l'idée d'une très large étendue des terres asséchées, ils envisagent volontiers la présence de très nombreuses îles et même d'un continent à l'intérieur de la mer océane. Le globe de Martim Behaim en fait foi. Pour eux, ce sont ces mondes que doit découvrir d'abord la navigation vers l'ouest.

Sur ce seul point, Christophe Colomb diffère de ces érudits et s'inscrit avec une belle audace en marge du courant humaniste. Pour lui, le but, ce sont « les îles des épices », l'Extrême-Orient, les *Indes* d'une façon générale et plus précisément la terminaison du continent asiatique, le royaume du Cathay visité et décrit par Marco Polo. Au passage, il doit trouver à quelque 485 lieues en avant (2 870 km !) la merveilleuse île de Cipangu (le Japon). Une conception bien arrêtée, nette et claire qu'il se refuse même à abandonner à la lumière de ses premières découvertes. Après ses premiers contacts avec les terres nouvelles et leurs habitants, il continue à chercher Cipangu, parfois contre toute évidence.

À Lisbonne, il s'agit de convaincre le roi de voir bien plus loin que cette quête des îles atlantiques plus ou moins légendaires, celles de Saint-Brandan ou des Sept Cités. Commencent alors ces longues tractations qui allaient pendant des années mobiliser toutes ses énergies, faire jouer toutes sortes d'alliances et d'amitiés. Toutes ces présentations du projet, ces discussions avec les souverains, avec les conseillers et courtisans, avec les dignitaires de la cour et les officiers, avec les savants et les marins, sur lesquelles tant d'auteurs ont si longuement écrit, représentent à elles seules une autre « aventure », sociale et politique. C'est là un aspect essentiel de toute l'entreprise. Ce sont, au Portugal puis en Castille, dix années de vie. Et c'est au fil des démêlés et des intrigues, au plus bas parfois des déboires

et des déceptions, qu'apparaît clairement la personnalité conquérante du héros.

En 1483 ou 1484 Colomb n'est pas introduit dans les milieux de cour et ne sert la Couronne d'aucune façon. Encore étranger malgré son mariage, ni chevalier, ni officier du roi, il n'a reçu aucune concession de terres en Algarve ou dans les îles de Madère et des Açores, ni charge administrative quelconque, ni aide financière. De plus, il ne se pose pas seulement en capitaine et marin, en navigateur, mais tout autant en homme de science et de réflexion. Son grand dessein est de gagner le roi et la cour à son projet, à un projet hors du commun, propre à servir leur gloire, à porter le bruit de leur renommée dans toutes les nations. Il sollicite une protection : cette sorte de mécénat que le prince éclairé accorde à l'artiste de grand talent, au « philosophe » de génie. Son entreprise de découverte ne doit pas servir uniquement des intérêts matériels, économiques et financiers. Elle se situe à une autre hauteur, comme une véritable « œuvre » d'art, pour être ensuite à jamais gravée dans la mémoire des hommes.

De ces protections princières, il connaît de magnifiques précédents et il cite volontiers, en marge ou en complément de ses lectures, quelques grandes expéditions maritimes ou explorations sur terre vers des pays inconnus, commanditées par d'illustres souverains, du temps des Grecs ou des Romains. Ces exemples dont il reparle dans ses relations de voyage et que Las Casas retranscrit fidèlement, assortis de quelques commentaires rapides, sont pour lui autant de cautions, comme des modèles. Ainsi, d'après Pline, Solinus et Strabon pour Alexandre le Grand à qui ils attribuent la découverte de l'île de Ceylan (Taprobane) :

« Ils disent qu'avant que l'île de Taprobane eût été découverte, on la considérait sur la foi de quelques

renseignements qu'on en avait obtenus, comme le côté opposé du monde, qui formait un continent habité par les Antipodes. On le crut ainsi jusqu'à Alexandre le Grand, qui fut le premier qui y envoya une grande flotte pour l'explorer, sous la conduite d'un philosophe qu'il aimait entre tous, appelé Onesicrite. »

L'*Historia* du pape Pie II lui apprend les explorations conduites sur l'ordre de Néron et, là encore, Las Casas reprend toute l'affaire :

« Cette histoire est racontée par Sénèque dans le Livre IV, chapitre VIII, des *Questions naturelles*, où il rapporte de façon détaillée que Néron, curieux d'apprendre la raison de tout cela, envoya deux centurions pour étudier les sources du Nil et les causes de ce phénomène. Ceux-ci furent reçus chez le roi d'Éthiopie ; et, après lui avoir exposé leur ambassade, le roi les aida et leur donna des guides, des barques et des hommes, qui les conduisirent chez d'autres rois sur les terres desquels passait le fleuve. »

Onesicrite pour Alexandre le Grand, Sénèque pour Néron, deux philosophes « familiers » de leur prince, capables de conduire leur maître vers de grandes entreprises…

Nous ignorons tout de la façon dont Christophe Colomb trouve accès auprès du roi pour lui présenter son projet. Par quels intermédiaires ? Avec quelles protections ? Tous les écrivains au cours des siècles nous ont montré un homme suppliant, anxieux d'être agréé, dépité d'un refus brutal au point de fuir en hâte le pays.

En fait le roi Jean II se trouve alors engagé de tous côtés. À l'intérieur du pays, contre les rebelles, les complots (celui du duc de Bragance, exécuté en 1483) et les règlements de compte sanglants entre familles rivales. À l'est et sur la mer atlantique contre l'Espagne toujours rivale, fortifiée maintenant par le mariage entre les deux souverains d'Aragon et de Castille, très

actifs dans les parages africains. En Afrique, contre les Musulmans de Tlemcen et du Maroc où les Portugais tentent, malgré plusieurs défaites, de s'implanter. Plus au sud enfin pour la recherche de la voie africaine vers les Indes. C'est bien un pays troublé, en plein essor certes, mais à la recherche de son équilibre que le roi doit maîtriser. D'où de multiples préoccupations, une constante mobilisation des moyens et des énergies qui rejettent sans doute à l'arrière-plan les grandes aventures qui ne présentent pas la même urgence. Il paraît aussi vraisemblable qu'un certain courant de xénophobie ait rendu le recours aux capitaines étrangers bien moins souhaitable qu'autrefois.

Juan de Barros, chroniqueur portugais qui a dirigé l'Office des Indes à Lisbonne et souvent parlé à des contemporains compagnons de Colomb, a longuement décrit les circonstances et les péripéties de ces négociations avec le roi… en 1539… Si bien que, là encore, son témoignage prend une valeur « littéraire » plutôt que celle d'un véritable document historique. Barros rappelle avec complaisance que :

« Christophe Colomb était de nation génoise, très bon marin, éloquent et bon latiniste et très convaincant pour conduire ses affaires […] ; suivant la coutume des gens de son pays et sa propre inclination, il navigua fort longtemps sur les mers jusqu'à ce qu'il vienne vers les provinces d'Espagne, naviguant alors sur la mer océane […] ; et comme il était latiniste et curieux des choses de la géographie, et comme il avait beaucoup lu Marco Polo, il était arrivé à concevoir que l'on pouvait, naviguant à travers la mer océane de l'Ouest, atteindre l'île de Cipangu ou d'autres terres inconnues ; il pensait, en effet, que la nature n'avait pu créer le globe d'une façon si désordonnée que les eaux l'emportent sur les terres destinées, elles, à la vie et à l'épanouissement des âmes. Armé de ces

convictions renforcées par ses voyages continuels et par ses conversations avec des hommes, fort nombreux dans ce royaume, qui avaient vécu les découvertes du passé, il demanda au roi João de lui donner des vaisseaux pour aller découvrir l'île de Cipangu par l'océan de l'Ouest. »

La tradition lusitanienne a donc parfaitement retenu la personnalité de Colomb et les étapes de la conception d'un projet, fruit à la fois des lectures savantes que seul un « latiniste » pouvait entreprendre, et de conversations sur les quais ou dans les officines du port.

Quant aux prétentions du Génois, rien n'a transpiré sur le moment. Il faut nous reporter une fois de plus à Las Casas qui, bien plus tard, prétend les connaître : des vaisseaux tout armés, le commandement exclusif de cette flotte, l'autorisation d'emporter une importante pacotille, le titre de chevalier et l'anoblissement, les titres d'amiral, de vice-roi et de gouverneur sur les terres à découvrir, des privilèges commerciaux et le droit de percevoir une part des douanes sur tout le trafic. Cette liste bien trop complète et précise pour être vraiment authentique rappelle trop exactement les *Capitulations* concédées en 1492 par les souverains espagnols. Plusieurs dispositions et quelques formules souffrent d'anachronisme flagrant ; d'autres, visiblement, peuvent s'appliquer à la Castille mais non au Portugal. Las Casas voulait tout simplement marquer la continuité des exigences de son héros et, dans une certaine mesure, leur légitimité.

Ainsi voyons-nous fort mal le rapport des forces au cours de ces négociations si laborieuses.

Une seule certitude : le roi refusa sans appel. Il faut bien considérer qu'une telle entreprise allait nettement à l'encontre de la politique inaugurée une vingtaine d'années plus tôt par l'institution d'un monopole royal de plus en plus affirmé. Dès

1462-1463, le roi s'était employé à rattacher directement à la Couronne l'héritage de l'Infant, Henri le Navigateur. Il mit peu à peu la main sur ce véritable apanage de l'Algarve et prit en charge toutes les entreprises de découvertes jusque-là menées à partir des ports de cette région. Ainsi Lagos se trouve-t-elle dépossédée au profit de Lisbonne et les profits des capitaines marins ou conquérants s'affaiblissent. En juillet 1463, il avait exigé que l'Office de la Traite en Afrique, la *Trauto de Arguin* soit transféré dans la capitale. Tout d'abord cédés à ferme, non à un financier étranger mais à un marchand de Lisbonne, tous les profits de ce trafic d'outre-mer sont gérés en 1474 par un sévère monopole royal. Et l'on imagine mal, dans ces conditions, comment le projet de Christophe Colomb qui débouche sûrement – nous savons tout de même ses idées en la matière – sur des privilèges particuliers, aurait pu rencontrer quelques sympathies dans ces milieux de cour, attachés maintenant à faire prévaloir une tout autre manière. C'est un projet anachronique.

Du point de vue technique, il semble que Jean II en ait confié l'examen à une commission d'experts. Certains auteurs parlent même d'une *Junta dos Mathémàticos*, restée célèbre dans l'historiographie colombienne, qui aurait été une sorte de Conseil permanent supervisant tout ce qui se rapporte aux nouvelles entreprises maritimes. Une telle magistrature n'a jamais existé et, plus vraisemblablement, le roi prit l'avis de quelques personnages choisis tout exprès, réputés pour leurs compétences. C'est ce qu'affirme, en tout cas, Juan de Barros, le seul chroniqueur qui semble bien au fait de tout ceci et nous retrouvons là les médecins et astrologues de la cour, Rodrigo, Josè Vizinho, plus un haut dignitaire ecclésiastique, Diego Ortiz de Vilhegas, évêque de Ceuta, certainement très au fait des problèmes de l'expansion portugaise en Afrique. Leur décision

négative s’appuie sur un examen « technique » du projet et leur réponse souligne ce qu’ils considèrent comme d’importantes erreurs. Ils affirment que Cipangu se trouve bien plus à l’ouest que ne le dit le Génois. Ils disent que le voyage pour l’atteindre de cette façon serait bien plus long que prévu, qu’il serait impossible d’emporter suffisamment de vivres et que la discipline des équipages ne pourrait être maintenue aussi longtemps.

Au cours du printemps ou de l’été 1485, Colomb, resté veuf peu auparavant, quitte le Portugal pour tenter une autre fortune tout près de là, dans la Castille rivale, royaume en pleine expansion et qui peut-être offre des possibilités plus concrètes, parce que moins engagé encore dans la voie des monopoles royaux.

VI

LA CASTILLE : PALOS ET GRENADE

La Rabida et la Niebla

On aimerait naturellement mieux connaître les circonstances du départ de Lisbonne et les raisons précises qui ont conduit Colomb vers l'Andalousie. La date même nous échappe complètement : certains auteurs disent 1484, d'autres affirment que le Génois était encore au Portugal en mai 1485. Ce voyage s'entoure d'un grand mystère que les complaisances et les affabulations de Fernando Colomb ne contribuent pas à éclaircir. La seule certitude « historique » tient à un témoignage fait à Palos en 1513, lorsque le roi veut établir les origines des privilèges de l'Amiral et de ses héritiers. Parmi tous ces *pleitos*, si précieux pour connaître enfin quelques aspects concrets de la vie du héros et de ses grands voyages, figure celui de Garcia Fernandez, médecin établi dans la ville de Huelva, qui certifie que :

« … Le dit Amiral, vint à pied à La Rabida, monastère des frères dans cette ville, et demanda au frère portier de lui donner du pain et un verre d'eau pour ce petit garçon qui était son fils. »

Il ne précise pas la date.

De cette arrivée à pied, sans doute en pleine chaleur, de l'image du jeune enfant assoiffé et affamé, les chroniqueurs des années 1520-1530 et par la suite toutes les générations

d'historiens, se sont emparés pour imaginer l'homme à bout de ressources, sans argent ni logis, ni aucun protecteur, abandonné de tous, venu de l'étranger, poursuivi par la mauvaise fortune et les créanciers. C'est l'image tout ordinaire du proscrit, du renié, de l'incompris dans un monde incapable de le suivre, rejeté par une société et des souverains trop obtus pour comprendre ses grands desseins et partager ses convictions ; une figure qui s'auréole du parfum de persécution. C'était là de quoi rendre l'homme fort intéressant, de quoi entraîner vers lui toutes les sympathies apitoyées.

En fait, l'idée romantique d'un Christophe Colomb victime et isolé, cette idée qui s'est imposée si aisément, n'est jamais qu'une construction artificielle ou une broderie sur une toile d'une étonnante minceur.

Pour tout un courant historiographique, il semble entendu que la famille des Colomb fut, à plusieurs moments de son destin tout au moins, « criblée de dettes ». Le père, Domenico, aurait quitté Gênes pour Savone, pressé par des créanciers acharnés à le poursuivre de récriminations ou de saisies ; de même, Christophe aurait fui Lisbonne pour ne pas faire face à ses engagements, pour échapper à la prison pour dettes.

Or, rien ne dit qu'il doive de l'argent au Portugal. Il est certain qu'il n'est pas allé à Palos par les chemins poudreux de l'Alentejo et des montagnes arides de l'Andalousie, puis à travers les marais de la Niebla, à pied, son fils de cinq ans à la main et un maigre baluchon sur les épaules. Il a emmené avec lui ses notes et ses livres. Il a sans aucun doute payé son passage sur un navire portugais ou andalou, sur une de ces petites nefs de cabotage qui assurent régulièrement la liaison entre le Tage et le Guadalquivir, s'arrêtant au passage dans les ports de l'Algarve et dans ceux du Rio Tinto. En somme, un

départ et une traversée comme tant d’autres, sans faste ni opprobre.

Les raisons de l’exil apparaissent assez clairement. D’une part, évidemment, le refus du roi de suivre ses projets ; d’autre part, la mort de sa femme Felippe Moniz (Felippe est morte à Lisbonne, certainement peu de temps avant le départ de Colomb). Cette disparition le laisse seul et cet isolement social, en lui-même, s’impose à nous comme un signe. Colomb paraît très mal intégré dans ce milieu lusitanien, dans cette famille des Moniz et le clan de leurs alliés. Veuf, il ne reçoit aucune aide, aucun appel. L’enfant reste à ses soins. Les parents proches ou plus lointains, puissants ou modestes, ne se manifestent en aucune façon, soit pour les accueillir dans l’une de leurs maisons, soit même pour protéger ou prendre en charge le jeune garçon. Ont-ils même fait beaucoup, en quatre ou cinq années, pour favoriser l’établissement du Génois, pour servir ses ambitions ? Il n’est resté que quelques mois, peut-être seulement quelques semaines à Porto Santo, sur les terres gouvernées par son beau-frère ; ensuite, il a vécu à Funchal chez un marchand génois, puis à Lisbonne. Il n’a pas été honoré du titre de chevalier et n’a reçu aucune charge, aucune marque d’honneur. Ou ces Moniz, décidément, jouissent de peu d’influence, ou ils se sont désintéressés de lui…

Colomb quitte le Portugal, du point de vue familial et social, sans retour, sans aucun désir de garder ou de renouer des liens. Tout au long de sa vie, dans ses *Relations* de voyage et dans ses lettres, nous ne trouvons pas la moindre trace d’intérêt pour l’un de ses parents ou alliés de Lisbonne ou de Madère. Pas un nom portugais dans le codicille que nous appelons son testament. C’est comme un grand vide, une coupure brutale qui,

sur ce plan-là, témoignerait de bien mauvais souvenirs ou d'une indifférence calculée.

Pourtant, dans le choix de sa première résidence en Castille, ce comté de la Niebla, pays de Palos et de Moguer, les liens familiaux ont certainement contribué à emporter la décision. Presque tous les biographes et historiens de ses pérégrinations pré-américaines ont négligé le fait que Violante Moniz, appelée parfois Violante Nuñez, sœur de Felippe qui avait épousé Miguel Molyarte, homme d'origine allemande ou flamande, vivait alors à Huelva. Ce ne peut être une coïncidence et, parmi ceux qui en parlent, quelques auteurs pensent qu'elle a hébergé le jeune Diego un certain temps, avant, pendant ou après le séjour de l'enfant à La Rabida. En tout cas, Colomb s'est souvenu d'elle et, avant de partir pour son troisième voyage, en mars 1502, il écrit à Diego alors âgé de vingt-deux ans, pour lui recommander différentes générosités et en particulier : « … 10 000 maravedis par an, en versements trimestriels, à Violante Nuñez. »

Ainsi le père et le jeune garçon sont-ils venus tout de même rejoindre des proches parents, qui avaient déjà quitté le Portugal. La personnalité de ce Miguel Molyarte, nommé aussi Müllert, reste complètement obscure comme les circonstances de sa venue au Portugal, de son mariage, de son nouvel exil et de son installation à Huelva. Nous ne savons rien non plus de ses compétences, de ses alliances, de ses activités. Ce sont là des lacunes bien regrettables qu'aucune étude encore et, semble-t-il, aucun document connu ne permettent d'éclaircir. Pourtant, on ne peut se garder de comparer les destins des deux hommes. Tous deux étrangers, établis au Portugal après un exil, épousant à Lisbonne les deux sœurs héritières d'un capitaine gouverneur d'une île atlantique Bartolomèo Perestrello, originaire de Plaisance, lui aussi venu d'ailleurs. Tous deux enfin, le Génois et

l'Allemand, quittant leur premier pays d'adoption pour ce comté de la Niebla. Deux vies tout à fait parallèles.

À Huelva, c'est Molyarte qui a précédé Colomb, qui peut-être lui a ouvert le chemin et facilité les premières démarches. Allemand ou Flamand, son mariage indique les mêmes fréquentations à Lisbonne que celles du Génois. Le connaissait-il auparavant ? Violante était-elle l'aînée ? et s'est-elle mariée plus tôt que sa sœur Felippe ? Molyarte et Colomb poursuivaient-ils alors les mêmes ambitions, les mêmes curiosités ? Devons-nous, devant toutes ces inconnues, enregistrer simplement une série de coïncidences un peu déconcertantes, ou imaginer des liens plus étroits et voir dans cet Allemand, un aîné, un protecteur modeste et obscur pour le Génois ?

Le comté de la Niebla offrait certes des perspectives plus intéressantes que bien d'autres régions de la péninsule. Conquis tard par les Castillans, au prix d'efforts guerriers opiniâtres, longtemps disputé contre les derniers points d'appui des Musulmans en Andalousie, contre les pirates aussi, c'était par sa position même et son passé historique une marche politique et économique, comme une avant-garde. Pour cette terre de colonisation relativement récente, le parallèle avec l'Algarve portugais s'impose, tant du point de vue politique que du point de vue économique.

Le pays est ingrat : une très basse terre inondable parcourue par le cours de deux fleuves. À l'ouest le Rio Odiel avec le port de Huelva, à l'est le Rio Tinto avec, sur sa rive gauche, au fond d'une échancrure, celui de Palos. Réunis près de leurs embouchures pour former le Rio Saltès, ils se perdent dans une série de marais salés, de lagunes, de canaux inextricables. Évidemment, un pays difficile, malsain où, face à la pointe du delta, le couvent franciscain de La Rabida se dresse comme une

sentinelle de la foi et de la civilisation policée. À la hauteur de la barre – celle que franchira Colomb et qui devait marquer son premier saut dans l'inconnu –, s'étend une île nue, désolée, sans autre végétation que les roseaux, qui abrite encore une petite cité, Saltès. Une vingtaine d'années auparavant, Saltès avait connu une meilleure fortune, enrichie par le commerce atlantique, plus encore sans doute par la piraterie en haute mer. Toute l'économie, toutes les énergies d'un tel pays sans véritable agriculture, livré à d'immenses troupeaux de buffles, se tournent vers la mer et, souvent, en marge des activités de Séville ou de Cadix, vers les grandes entreprises océanes, vers les îles nouvelles.

Au-delà des Canaries peu à peu conquises, colonisées, les marins andalous, ceux de la Niebla plus que les autres certainement, s'efforcent de participer au trafic de Guinée, de combattre ou de tourner le monopole portugais. Ce fut, d'ailleurs, la principale cause du conflit de 1475-1479, entre les deux pays, « la première guerre coloniale entre pays européens ». Dans ces années 1475, au moment où s'amorcent les grandes affaires de troc sur la côte d'Afrique, les marins et marchands andalous se lancent hardiment vers ces mers et ces pays inconnus, vers ce que, dans une ignorance totale des réalités, les scribes de la chancellerie royale de Castille nommaient « *las islas de Guinea* ». Erreur qui montre à quel point l'idée de pays lointains et fabuleux s'associe tout naturellement, ici comme ailleurs, à l'image de l'île merveilleuse. Les petites nefs ou caravelles castillanes gagnent alors les parages de La Mina. Les négociants et les capitaines y poursuivent sans trop de mal un commerce clandestin de l'or, échangé contre des draps, des vivres, du cuivre et surtout de grands coquillages recueillis sur les côtes des Canaries : « Ces beaux coquillages vermeils, très estimés chez eux comme le

sont chez nous les pierres précieuses ». D’où des profits considérables : un coquillage qui vaut sur place 20 réaux d’argent, soit 620 maravedis, l’équivalent de deux ducats d’or, se troque à La Mina contre de la poudre d’or pour le poids de 30 ou 40 ducats.

Les Rois catholiques Ferdinand et Isabelle ont aussitôt tenté de se réserver le plus gros de ce trafic. Dès 1475, ils délivrent des licences à des marchands italiens ou même flamands pour commercer en Guinée, terre portugaise pourtant. Un *escribano* (agent fiscal) doit monter à bord tout au long du voyage pour noter les cargaisons et vérifier que chacun paie bien les taxes aux *recibidores del quinto*, le fameux *cinquième* royal sur le commerce outre-Atlantique. En 1475 aussi, la reine Isabelle affrète des navires sous sa propre autorité et pour son compte personnel. L’argent est prélevé arbitrairement sur la cassette de ses sujets andalous. Cette année-là, les *recibidores del quinto de Guinea* sont contraints d’équiper une flotte royale de six caravelles pour la Guinée en rassemblant un million de maravedis, pris sur les marchands de Séville et des autres ports andalous. En 1476, une flotte castillane et royale, forte de trente caravelles, dit-on, cingle vers le sud, pour une opération guerrière : s’emparer d’abord de l’île Santiago dans l’archipel du Cap-Vert puis, dans les parages de la Sierra Leone, intercepter et capturer les navires portugais revenant de La Mina. Carlos de Valera, capitaine de cette impressionnante *armada*, fait d’abord escale à Porto Santo de Madère pour se ravitailler en viande, puis s’empare de Cabo Verde, fait prisonnier le gouverneur génois de l’île, Antonio di Noli et attaque les navires portugais. Ce Génois découvreur de l’archipel y semble d’ailleurs si bien implanté, si au fait de la navigation dans ces eaux et si indispensable, qu’il se voit confier par Ferdinand, à Medina del Campo, le gouvernement

(castillan cette fois) de Cabo Verde… avant de le reprendre, la paix revenue, pour le compte de Lisbonne.

Dès lors, chaque année jusqu'en 1479, des voyages réguliers de vingt à trente caravelles royales, parfois accompagnées de gros navires appartenant à des particuliers, portent les marchands et les coquillages castillans sur les côtes d'Afrique, de la Gambie à la Guinée. La flotte de 1468 compte même 35 bâtiments, tous pour la Guinée. Cette activité amène dans les ports andalous, à Palos surtout, un afflux d'or et d'esclaves et souvent d'énormes bénéfices. Un capitaine de caravelle peut alors gagner en un seul voyage 14 000 maravedis, soit 32 bonnes pièces d'or. On voit, en 1478, la caravelle d'un Fernando Ruiz Cabeza de Vaca taxée pour une valeur, coque et cargaison, de 1 000 pièces d'or, des *castellanos* ; et un simple *carabo*, bâtiment fort modeste d'une quarantaine de tonneaux, pour 40 000 maravedis, soit 92 pièces d'or.

Le traité de paix signé entre les deux royaumes à Alcàçovas en septembre 1479 met officiellement un terme à ces grandes expéditions. Les souverains d'Espagne, dès lors, s'abstiennent. Et les Portugais veillent : en 1486 encore, Jean II interdit l'importation au Portugal de coquillages des Canaries, pour ceux qui n'ont pas de licence particulière.

Cependant, en marge de ce trafic surveillé ou organisé même par la Couronne et par la reine, les armateurs, patrons et marins de la Niebla prétendent agir pour leur propre compte : ne pas payer le *quinto*, organiser leurs propres expéditions et ne rendre compte à personne de leurs profits. Ils arment, suivant d'ailleurs l'exemple royal de 1476, pour la piraterie ; ils s'associent à deux ou trois patrons de caravelles ; reçoivent des capitaux des marchands, prennent la mer et, en plein large, sur la route du retour, fondent sur toute proie mal protégée. Ainsi ce tout premier trafic colonial dans l'Atlantique, pour l'or et les

esclaves de Guinée, suscite une piraterie de haut vol qui préfigure, en bien des points, celle des Frères des Antilles… à cette nuance près que, ici, les maîtres pirates, parfaitement établis à Palos ou à Moguer, sujets fidèles du roi, ne sont en aucune manière des hors-la-loi. Ils s'en prennent, bien sûr, aux Portugais, en guerre ou en temps de paix, mais tout aussi bien aux autres Castillans. En 1474, le Castillan Pedro Bueno, *vecino* de Jerez de la Frontera revient avec sa caravelle de Cabo de Aguer sur la côte d'Afrique lorsque, doublant le cap de Safi, deux caravelles elles aussi castillanes mais l'une de Palos et l'autre de Huelva, l'assaillent, le font prisonnier et s'emparent de toute la cargaison, en particulier de dix-huit esclaves maures. Conduit à Huelva puis à Niebla, Pedro doit payer après quatre mois d'emprisonnement une rançon de 20 000 maravedis ; les esclaves sont vendus sur la place publique pour 214 000 maravedis.

De telles exactions commises au grand jour et sur une si vaste échelle, commandées à partir de ports castillans, impliquent la complicité de personnages puissants assurés de leur impunité. Toute cette région de la basse Andalousie avait d'abord été, au moment de la *Reconquista* chrétienne, vers 1280, partagée par le roi Ferdinand III, en grands *municipios*, circonscriptions administratives et religieuses centrées autour d'une cité capitale, cœur de la vie politique, fiscale, et spirituelle. Mais deux *municipios* avaient, de par leur situation très particulière, une vocation spécifiquement maritime. Celui de Cadix, minuscule, avec sa ville dressée sur la presqu'île, surveillant les lagunes, l'estuaire et la baie, commandant le complexe portuaire de Puerto Real et de Puerto de Santa Maria ; celui de Huelva qui rassemblait toutes les terres de l'Ouest, avec son immense plage littorale, coupée de quelques estuaires, abris

d’accès plus difficiles, repaires traditionnels du temps des Musulmans déjà pour les contrebandiers et les pirates.

Puis, très vite, dans les tout premiers temps de la reprise en main par les Chrétiens, le roi, pour récompenser ses proches et fidèles, les chevaliers de cette *Reconquista*, leur avait cédé de vastes fiefs, des *señorios* qui se superposent aux *municipios* et finissent par l’emporter sur eux. S’installent alors, sur ces marches lointaines, de contrôle malaisé, des sortes de gouvernements princiers qui, par le biais du fief, de l’affermage ou de l’usurpation pure et simple, exercent une part très notable des droits royaux. Leur puissance politique et économique se renforce encore par la concentration de plus en plus marquée de plusieurs *señorios* dans les mains de quelques rares lignages qui, au moment des guerres civiles de la fin du XIVe siècle, à partir de 1364 surtout, servent fidèlement Henri de Trastamare et évincent peu à peu les autres membres de la *nobleza vieja*. Ici comme ailleurs la compétition dynastique et les conflits de succession provoquent une avalanche de récompenses et de dons, de privilèges et d’exemptions. Ces luttes favorisent les chefs guerriers, aident à la formation de grands domaines, établissent la loi des maîtres des troupeaux contre les sédentaires. En tête de ces grandes lignées nobles bien connues depuis les études attentives de Miguel Angel Ladero Quesada, se placent résolument, par le prestige et la fortune, les Guzman, ducs de Medina Sidonia, héritiers du célèbre chevalier Alfonso Perez de Guzman. Tout d’abord maîtres des terres du bas Guadalquivir et de San Luccar de Barrameda – le port de l’estuaire – en contrôlant le trafic de Séville et l’exploitation des salines voisines, ils détenaient dès 1285 des sources de profits considérables. En 1369, leur ralliement aux Trastamare leur vaut le comté de Niebla. Ducs de Medina Sidonia en 1445, puis marquis de Gibraltar en 1488

ils possèdent alors, au moment où Colomb prépare son projet en Castille, de nombreux fiefs dispersés jusqu'aux approches de Séville ; sans parler de leurs alliances avec plusieurs autres grandes familles et de la mainmise, par l'intermédiaire de petits parents, sur les charges administratives et sur le gouvernement des cités, à Séville tout particulièrement. Depuis 1369, les Perez de Guzman – une des branches aînées – occupent régulièrement la charge d'*alguacil mayor* à Séville. Institué dès le lendemain de la *Reconquista*, cet office leur confère alors un pouvoir sur de nombreuses activités de la grande ville. L'*alguacil mayor* exécute les sentences de justice, organise les gardes nocturnes, surveille les prisonniers, garantit l'intégrité des maisons et autres biens fonciers des *vecinos* ; il commande la milice de la cité et tient chez lui, dans son palais, la bannière et les clefs des portes.

Les La Cerda étaient, quant à eux, seigneurs, comtes puis ducs de Medina Celi et de Puerto Santa Maria dès 1306 et, toujours pour récompenser leur fidélité, comtes puis ducs de Medina Celi, en 1369 et 1479 ; ils obtenaient aussi le fief de Gibraltar et même celui de Huelva, jusqu'en 1467. Grande famille « maritime », ils tiennent en main plusieurs ports et commerces. Pourtant, les Guzman réussissent à les supplanter, principalement à Huelva.

Tous ces grands lignages représentent des forces politiques redoutables et rassemblent d'énormes fortunes. Dans les années 1480-1490, les revenus annuels de la maison ducale des Sidonia atteignent 10 millions de maravedis, chiffre quatre fois supérieur à l'ensemble des rentrées fiscales ordinaires de Séville qui se situent pourtant déjà à un niveau fort élevé.

La grande noblesse titrée – les *grandes* ou *titulados* du royaume – dirige, comme des États dans l'État, des entreprises d'une étonnante envergure. Sidonia traite directement la vente

des blés de ses domaines des hautes vallées avec la Commune de Gênes. Les célèbres madragues établies tout au long du littoral andalou jusqu'à Cadix, véritable industrie pour la pêche au thon, mobilisent des centaines d'hommes et rapportent de très gros profits : elles furent affermées successivement par les rois aux Niebla, puis aux ducs d'Albe, puis enfin aux Medina Sidonia. Surtout ces grands d'Andalousie s'intéressent de très près aux voyages atlantiques vers les îles et, plus encore, vers l'Afrique. Ils mettent tout en œuvre pour se tailler là des privilèges et des monopoles, pour en écarter les agents royaux et faire de cette mer océane comme le prolongement de leurs propres domaines.

De nombreux navires de la Niebla préfèrent naviguer vers la Guinée sans licence royale ; armateurs et patrons comptent sur la protection de ces grands seigneurs andalous, sur Medina Sidonia le plus souvent. Celui-ci fait armer dans un port minuscule situé dans sa *villa*, son propre domaine foncier de Lepe, au bord d'un petit fleuve côtier, à l'ouest de l'Oriel, près de la frontière portugaise. En 1470 il avait lancé deux navires pour l'Afrique et ainsi, par la suite, au cours de chaque campagne d'été. Bien plus tard seulement le roi tente d'affirmer son autorité et réclame en 1487, lors d'un procès retentissant mais interminable, son *quinto* sur plus de 256 000 maravedis des marchandises venant de La Mina et transportées pour le compte du duc ou de son secrétaire, Juan de Orihuela, qui se dit *vecino* de Séville.

En s'installant dans ce comté de la Niebla, en fréquentant les armateurs et les marins de la région, Colomb semble prendre de ce fait une direction très particulière. Le refus de Jean II de Portugal l'avait sans doute conduit à mesurer toutes les difficultés d'obtenir une protection royale, de s'immiscer dans

des entreprises commandées par la Couronne ; d’où la recherche d’une voie plus facile, moins ambitieuse, et d’appuis plus immédiats. Les princes de la Niebla lui semblent capables de mener leur propre politique, de poursuivre leurs desseins et de satisfaire leurs appétits hors du contrôle royal, en marge de la cour. Ce comté de la Niebla qui, rappelons-le, fait un peu penser à l’Algarve d’Henri le Navigateur, offre sans aucun doute de plus grandes libertés pour des initiatives individuelles hardies, la promesse ou du moins l’espoir de tractations plus aisées avec des chefs plus entreprenants, moins exigeants.

Le choix de cette région de Palos et de Moguer n’est donc pas le fait d’un pur hasard. Très certainement Colomb garde toujours en tête quelque nostalgie du passé épique des grandes entreprises des découvreurs. Il pense forcément à Henri le Navigateur, prince semi-indépendant, nanti d’une sorte d’apanage maritime et occupé avant tout de grandes expéditions lointaines. La Niebla et ses ducs, Medina Sidonia et Medina Celi peuvent lui offrir d’aussi belles perspectives : des princes qui disposent de terres et de richesses immenses, qui manifestent de vives prétentions à une sorte d’autonomie, qui portent un grand intérêt à l’océan, au commerce d’Afrique et des îles et affirment la volonté de maintenir leurs conquêtes et leurs fiefs. Le Génois peut servir de telles ambitions et, par ses projets, faire rêver à de merveilleuses fortunes.

C’est dans ce climat et ce cadre socio-politique de la grande marche maritime, largement ouverte sur le large et les aventures, qu’il pense poursuivre son entreprise. D’autant plus qu’il trouve dans ces ports des estuaires – petites cités de quelques milliers d’habitants –, une société toute tournée vers la mer. Peu ou pas d’officiers, peu ou pas de propriétaires fonciers, des marchands de petite envergure occupés à des commerces frustes, à revendre l’or ou le faire fondre, à exposer

les esclaves sur leurs marchés, à écouler le butin des pirates. Surtout, des armateurs, des marins, des pilotes même, les meilleurs de toute la Castille, renommés pour leur grande expérience des voyages à La Mina et pour leur connaissance de toutes les routes dans les parages des archipels atlantiques. Des hommes de poids et d'expérience, dangereux parce que capables d'initiatives et de se conduire eux-mêmes vers le but qu'ils auraient choisi. Nous les retrouvons sans discontinuer à bord des caravelles de la découverte : les Pinzon de Palos et les Niño de Moguer surtout.

Premières démarches

Malheureusement pour lui, ce calcul ne correspondait plus tout à fait aux réalités. Depuis quelque temps déjà les souverains, Isabelle la première, avaient étendu leur contrôle sur les entreprises atlantiques. Ils privilégient Séville, plus soumise, et même Cadix ; ils imposent à La Niebla des licences et des taxes. L'idée de lancer une expédition sans l'accord des officiers royaux semble en 1485 une utopie, un rêve inspiré par le souvenir de circonstances et de hauts faits maintenant révolus.

Colomb s'en aperçoit aux premières tentatives, dès qu'il révèle ses intentions. À peine arrivé, il entreprend de négocier avec les ducs andalous de La Niebla. Tout d'abord, avec Medina Sidonia, Don Enrique de Guzman, qui, rapportent plusieurs chroniques, est sur le point de lui accorder son appui et d'armer une flotte, lorsque les souverains, prétextant une interminable querelle avec le duc de Cadix, Ponce de León, lui ordonnent de quitter temporairement et de ne pas reparaître à Séville. Intervention décisive, brutale dans sa forme, qui marque ainsi la volonté bien arrêtée de couper court à toutes ces tractations et d'interdire une expédition en marge du contrôle royal. Le Génois s'adresse alors à Medina Celi dont la flotte marchande s'ancre régulièrement à Puerto Santa Maria. Par un heureux hasard, nous possédons le témoignage du duc lui-même, Don Luis de La Cerda, par une lettre écrite (bien des années plus tard il est vrai en mars 1493) au cardinal Cogollado. Le duc rappelle qu'il avait reçu Colomb, qu'il avait accepté de commanditer son entreprise et promis de lui fournir « trois ou quatre caravelles bien équipées, car il ne demandait pas

davantage ». Cependant le duc pense – réaction tout à fait significative –, qu'il lui faut obtenir l'autorisation de la reine. Isabelle reçoit Colomb, décide de soumettre son projet à une commission d'experts choisis par elle mais consent à ce qu'en cas d'un avis favorable, le duc fournisse seul navires et argent.

Par la suite, toujours à croire Medina Celi, la reine aurait décidé de prendre toute l'affaire à son compte. Le duc dit avoir protégé, nourri et entretenu Colomb pendant deux années. Il se prétend le véritable promoteur de l'expédition à travers la mer océane et réclame une sorte de droit sur les futurs profits. Il demande alors qu'Isabelle lui permette d'envoyer chaque année quelques caravelles vers les îles et les terres récemment découvertes. Ce qui lui fut refusé.

Sans doute est-il difficile de suivre à la lettre une argumentation écrite quelque huit années après l'événement et visiblement inspirée par le dépit et les regrets. Cette lettre semble bien une tentative pour tirer quelque avantage financier du succès de l'entreprise de 1492. Pourtant, la ligne générale s'impose comme un témoignage très convaincant de ce que voulait Colomb, des circonstances de son échec, de la façon dont il a été conduit à solliciter l'autorisation royale au prix, comme au Portugal, d'infinies tractations, de démarches et d'attentes. Ce qui n'était pas du tout, a priori, dans ses intentions : il avait rêvé très certainement d'une affaire menée bien plus vite et d'une tout autre manière. Contraint et forcé, c'est de mauvais cœur qu'il adresse ses placets à la reine, qu'il va à la cour, qu'il se proclame fidèle sujet et admirateur de Sa Majesté.

Dans une période que certains ont voulu qualifier de mutation politique, s'opposent deux théories du pouvoir, des rapports politiques, deux conceptions et deux systèmes. D'une part, celui auquel Colomb reste attaché et qui, au sein d'un

vaste royaume, laisse une large place pour les autonomies, les individualités, les juridictions et les entreprises personnelles des grands, des capitaines, des conquérants aventuriers ; un système un peu archaïque, où tout est possible, où la vertu trouve d'étonnantes récompenses sur les voies de la Fortune, mais qui n'existe plus en Castille. D'autre part, cet inexorable processus d'unification contraire aux traditions que les deux souverains de Castille et d'Aragon avaient déjà grandement amorcé par leur mariage et qu'ils imposent peu à peu à toutes les provinces ; toute fortune ne peut s'acquérir qu'au service du souverain, dans le cadre d'un office royal.

Le futur Amiral de la mer océane n'a jamais bien admis cette contrainte, cette soumission absolue. Tout au long de ses voyages et, entre-temps, de ses séjours à Séville, il ne cesse de regretter une allégeance aussi totale. Ses infinies démarches pour faire valoir ses droits, un vrai cauchemar pour un homme aussi obstiné, ne s'expliquent que par cet échec de la toute première initiative, dans La Niebla auprès des ducs et par un malentendu, par la suite savamment entretenu.

Au départ, certes, il rencontre bien des difficultés, des réticences et des oppositions, des railleries peut-être. Ses biographes et les historiens, tout au long des siècles, se sont emparés d'une phrase de sa *Relation* sur le troisième voyage, pour lui tresser une couronne de martyr :

« En effet, tous ceux qui avaient examiné et écouté cette affaire la considéraient d'un commun accord comme une plaisanterie à l'exception de deux moines qui n'en ont jamais douté. »

Un peu plus tard, lors du dernier voyage, s'adressant à nouveau aux souverains, il se plaît à rappeler tous les obstacles qui se sont dressés sur sa route :

« … J’ai passé ici, dans votre cour royale, sept années entières à discuter cette affaire avec tant de personnes d’autorité et compétences dans tous les arts. »

Las Casas évoque fort longuement, avec une certaine complaisance, toutes ces démarches et ces déceptions des années sombres :

« Il commença à livrer une longue et incessante bataille, pénible et terrible ; un combat avec des armes acérées n’aurait pu être si dur et horrible car il lui fallait endurer d’informer de si nombreuses personnes incapables de le comprendre, et de supplier patiemment tant de gens qui ne le connaissaient pas et n’avaient aucun respect pour lui, recevant partout des discours insultants qui affectaient son âme. »

Voici notre exilé en butte aux doctes réfutations ou aux dérisions et aux quolibets : image bénie pour le chroniqueur, l’écrivain et le dramaturge que celle du mage inspiré mais persécuté et méprisé. Nous savons la fortune de ce thème qui ne pouvait rencontrer, à toutes les époques et plus particulièrement depuis un siècle ou deux, que de grandes faveurs. Une légende de plus autour du héros.

Et pourtant tout cela ne saurait être pris pour argent comptant, sans autre examen. Il est évident que, écrivant pour servir sa propre gloire et même pour se défendre de toutes sortes d’accusations, Colomb ne pouvait que mettre davantage en relief ses mérites et souligner leur caractère exceptionnel : il lui fallait attribuer l’auréole du génie à lui seul, contre tous. Au contraire, son projet avait déjà trouvé bien des appuis au Portugal et, pour la Castille, au fur et à mesure que se précisent les entretiens et les négociations, plusieurs personnages de haut rang, bien considérés, pas du tout des extravagants, prennent décidément son parti. Sans eux, rien n’aurait pu se faire. Suivre

toutes ses démarches, c'est en somme compléter la liste de protecteurs convaincus.

Ces deux moines auxquels, dans un élan de sincérité, il se plaît à rendre hommage, sont deux franciscains du couvent de La Rabida. Frère Juan Perez l'avait reçu à son premier passage et sans doute l'attendait. En aucune manière il n'est le simple petit frère portier du monastère comme le raconte l'histoire : c'est une personnalité. Pendant quelque temps confesseur de la reine, il avait gardé sur elle une certaine influence et c'est en partie grâce à lui qu'Isabelle finit par se décider. Nous pouvons penser que la venue de Colomb à La Rabida, dès ses premiers jours en Castille semble-t-il, ne fut pas du tout fortuite mais au contraire provoquée par un appel des franciscains, déjà avertis et de l'homme et de ses projets. D'autant plus que l'autre frère, Antonio de Marchena, qui se dit astronome, approuve dès le début les calculs fort complexes et fort contestables de Colomb. C'est lui qui l'introduit aussitôt auprès de Don Enrique de Guzman. Ce savant franciscain reste, pendant plusieurs années du moins, un des fidèles de l'Amiral.

À Cordoue ; *Beatriz de Harana*

Lorsqu'il arrive à Cordoue le 20 janvier 1486, Colomb apprend que la cour a déjà quitté depuis plusieurs semaines sa résidence de Madrid. Il renonce à la poursuivre et, pour un temps, à comparaître devant les souverains pour défendre ses théories. Il s'installe à Cordoue pour y attendre une convocation, dans des conditions que nous ignorons complètement ; peut-être hébergé par l'un de ses amis, ou louant une maison. C'est à Cordoue, où il vécut au moins quelques mois et où il devait souvent retourner par la suite, qu'il rencontre certainement, peu de temps après son arrivée, une jeune fille d'une vingtaine d'années, Beatriz Enriquez de Harana. Personne n'a dit alors et ne peut dire maintenant combien de temps ils ont vécu ensemble, tant l'incertitude plane sur toutes les dates du voyage et de l'établissement. Mais cette liaison, ni mystérieuse ni même clandestine, a fait plus tard couler beaucoup d'encre et s'éveiller bien des imaginations sur des voies plus ou moins fantaisistes. Il faut bien avouer que, dans la vie fort agitée de l'Amiral, c'est là un des rares épisodes romanesques. L'on a beaucoup disserté sur les origines de cette femme et souvent dans le seul souci d'épaissir le voile de mystère dont on se plaisait à l'entourer. La dame de cœur de notre Génois fut tantôt la fille d'amis génois voisins, tantôt la servante de l'auberge où Colomb serait descendu – mais a-t-il fréquenté seulement une auberge ? –, ou encore l'héritière d'une grande famille noble de la cité, reniée par les siens et abandonnant son nom pour suivre son destin et sa passion. Colomb grand séducteur… de quoi apporter un peu de chaleur à

des années par ailleurs bien grises… Salvador de Madariaga dit naturellement : « … Pourquoi pas Juive ? »

On le sait d'une façon certaine, Beatriz était née à Santa Maria de Trassiera, très près de Cordoue, dans un de ces villages, faubourgs plutôt, nichés dans la huerta. Comme à Gênes dans le Bisagno des parents de Christophe Colomb, vivait là tout un peuple de jardiniers et d'arboriculteurs, traditionnellement attachés aux soins constants et à l'irrigation attentive que demandaient leurs étroits lopins de terre. Par sa mère, Ana Nuñez de Harana, elle appartenait à une ancienne famille chrétienne de ce pays, établie là dès la *Reconquista* au XIIIe siècle et capable d'affirmer par sa notoriété quelques ambitions sociales et politiques. Le père était un simple paysan installé depuis peu de temps parmi les nouveaux *pobladores* de cette vallée du Guadalquivir. Il se nommait Pedro de Torquemada ; en dépit de la similitude des noms, il semblerait bien hasardeux de le rapprocher, par un cousinage même fort éloigné, du grand inquisiteur… Restée très jeune orpheline de père et de mère, Beatriz fut élevée chez son frère Pedro qui avait pris le nom de famille de sa mère, certainement plus prestigieux ; et c'est certainement chez Pedro ou chez l'un de ses parents établis à Cordoue qu'elle rencontra Christophe Colomb.

Un autre mystère plane sur un mariage qui serait resté plus ou moins clandestin et que Colomb n'aurait avoué ni à la cour ni aux grands. On avance toutes sortes d'arguments : son veuvage, sa piété exemplaire ; pour soutenir la thèse du mariage : le désir de ne pas faire connaître une union légitime avec une femme qui serait de basse extraction sociale ; au moment où lui-même sollicite et obtient une sorte d'établissement (mais ne dit-on pas aussi que Beatriz appartenait à une bonne famille ?). On invoque également le

fait que leur fils, Fernando, n’a jamais porté d’autre nom de famille que celui de son père, Colomb. Rien de tout ceci, pourtant, ne semble très convaincant. Christophe Colomb n’a jamais, au soir même de sa vie, reconnu ce mariage. Écrivant en mars 1502 à son premier fils Diego, né de Felippe Moniz, il ne manque pas de lui recommander Beatriz, mais lui donne bien son nom de jeune fille :

« N’oublie pas Beatriz Enriquez, pour l’amour de moi ; traite-la aussi bien que tu traiterais ta propre mère. Paie-lui 10 000 maravedis par an, en plus des autres 10 000 qu’elle reçoit sur les bouchers de Cordoue. »

De même en 1505, dans une autre lettre à Don Diego portant ses dernières volontés :

« … Je lui ordonne qu’il prenne soin de Beatriz Enriquez, mère de Don Fernando, mon fils ; qu’il lui fasse une rente dont elle puisse vivre honorablement, comme personne à qui

« … Je lui ordonne qu’il prenne soin de Beatriz Enriquez, ceci pèse beaucoup sur ma conscience. Il ne m’est pas permis d’en mentionner ici la raison. »

Une dernière phrase qui pourrait marquer un regret et même un remords : celui de ne pas avoir épousé la femme aimée.

Que le jeune Fernando, fils né hors du mariage, porte le nom de son père ne peut surprendre. Tous les historiens de la société d’alors, analysant parfois avec une certaine complaisance les coutumes de ce temps, ont bien marqué à juste titre que ces enfants pouvaient être reconnus, se recommander de leur père, bénéficier de leur protection, de biens et de faveurs et même d’une part d’héritage, du moins d’un établissement. La structure des familles, surtout dans l’aristocratie nobiliaire et ses marges, se présentait d’une façon beaucoup plus ouverte qu’on ne l’imagine généralement ; et ceci, au sein d’un vaste

groupe de consanguins ou même d'alliés, de petits parents et de clients nourris à la maison – les si nombreux *criados* espagnols –, au sein d'un clan, qui permettait d'accueillir tous les enfants nés des pères portant le même nom, chefs ou membres influents du groupe surtout.

En Espagne, cette tradition paraît fort ancienne, héritée à la fois de la *gens* romaine et des structures communautaires des Barbares, en particulier des Goths. Tous les fils légitimes ou non des nobles sont membres de la grande famille, de la *race* devrait-on dire. Ils en portent le nom, bénéficient de la renommée sociale et des privilèges. Le mot de *hidalgo* qui finit par déterminer une forme de noblesse, ne vient-il pas, au prix de quelques avatars phonétiques, de *fidalgo*, ou *hijo de algo*, soit « fils de quelqu'un » ? Est noble, dans les tout premiers temps et plus encore par la suite, celui qui peut invoquer un père noble.

Dès lors ne subsiste aucune brume d'incertitude sur ces amours de Cordoue. Colomb a trouvé dans cette ville, au cours du printemps de 1486 et pendant de longs mois, un véritable accueil, un foyer, un cercle d'alliés ; une femme surtout dans sa solitude (« une personne à qui je dois tout »).

Dès le retour de son grand voyage, en 1493, il lui cède le premier profit de son entreprise : 10 000 maravedis de rente, faveur royale, levée comme il l'indique lui-même sur les taxes payées par les bouchers au fisc royal. L'épisode retint l'attention de nombreux chroniqueurs ou biographes et fit couler beaucoup d'encre. Le roi avait, en effet, offert cette rente au marin qui verrait le premier la terre lors de l'expédition de 1492 et cette prime provoque, on s'en doute, la dernière semaine, aux approches des îles, quantité de fausses alertes, de discussions et même de conflits. Christophe Colomb, finalement se l'attribue, d'une façon sans doute arbitraire et en tout cas peu élégante ; on l'accusa, non sans raison, d'en avoir dépossédé

l’un de ses hommes. Le don à Beatriz manifeste peut-être la volonté de ne pas garder pour lui un argent que beaucoup lui contestent et lui reprochent amèrement. Mais le fait que cette rente soit assise sur des droits payés à Cordoue marque clairement l’établissement de l’Amiral et des siens dans la ville. Ces 10 000 maravedis représentent une belle somme et l’institution d’une rente plutôt que le versement pur et simple d’un capital indique bien le désir d’assurer à cette femme restée seule, non pas abandonnée sans doute mais démunie de véritables ressources, des revenus suffisants pour vivre. C’est ce que nous retrouvons dans le testament de 1505 où Colomb demande de « prendre soin [...] de verser une rente suffisante », de s’assurer que Beatriz sera traitée, en somme, comme une veuve.

Diego Colomb s’en acquitte parfaitement. Dans son propre testament rédigé en 1526, il mentionne diverses dispositions en faveur de la mère de Fernando, son demi-frère, avec lequel il est resté très lié. Un peu plus tard, la veuve de Diego, Doña Maria de Colón y Toledo, fit des dons très généreux à deux jeunes cousins de la famille des Harana.

Très certainement, à partir de 1486, ces Harana offrent à Christophe Colomb des appuis solides et l’amitié de tous leurs alliés. Ce ne sont pas des gens de peu, bien au contraire. Rodrigo Enriquez de Harana, cousin de la mère de Beatriz, vit assez largement à Cordoue dans le quartier de Puerto de Hierro, près du fleuve, où s’étaient établis surtout des étrangers, des maîtres de boutiques et d’officines de toutes sortes. Ce Rodrigo, son fils Diego, et Colomb fréquentent alors celles d’un médecin-chirurgien du nom de Juan Sanchez et d’un apothicaire, Leonardo de Esbarrya que certains disent d’origine génoise – encore que le nom, je crois, ne le fasse pas penser. Le Génois Colomb trouve ainsi dans ces cousins, amis ou alliés, tout un

cercle non de savants capables de discuter ou d'apprécier ses théories, mais d'hommes curieux du monde, des sciences et de leurs pratiques, fascinés par ses discours, ses certitudes inébranlables, prompts à s'enthousiasmer pour ses projets. Ils l'ont encouragé et lui sont restés fidèles du premier au dernier voyage, liés par des intérêts communs, par les mêmes espoirs.

Sanchez s'est embarqué comme médecin sur la *Santa Maria* en 1492. Le frère et le cousin direct de Beatriz, deux Harana, ne sont sûrement pas des marins expérimentés et ne peuvent prétendre, en mer, aider l'Amiral de leurs avis. Mais ils ont volontiers exercé d'importantes responsabilités administratives sur les navires. Le Génois dispose ainsi, à sa dévotion, d'un petit groupe d'alliés, les seuls sur lesquels il puisse vraiment compter contre les Pinzon et un peu plus tard, contre les officiers royaux vite jaloux de son succès.

Cordoue s'impose bien alors comme sa ville d'adoption. Il sait qu'il ne peut plus rien attendre d'immédiat et de définitif de Huelva ou de Palos, des ducs de la Niebla. D'autre part, il est resté – d'une façon très curieuse et qui ne manque pas de surprendre – totalement à l'écart de Séville et de sa colonie génoise. Il ne cherche pas du tout à se faire admettre dans ces milieux du grand commerce ou de la finance, à renouer quelques liens depuis plusieurs années rompus avec les Centurioni, par exemple. Pas une seule démarche dans ce sens, ni une tentative quelconque pour exposer son projet, pour obtenir de l'argent. À aucun moment il ne se dirige alors vers Séville, le cœur de l'Andalousie et la force vive de toute la Castille, vers ses ports si animés, ses offices de change, ses grands comptoirs financiers. Il passe outre très vite, semble-t-il, à la recherche de la cour et de protecteurs. Le hasard sans doute, mais ce n'est pas certain, d'une rencontre et d'un amour le fixe à Cordoue et cet établissement s'inscrit fort bien dans son

dessein. Il lui faut non pas l’accord des « grands marchands » capitalistes sans doute incapables de s’intéresser à une telle affaire, peu rentable a priori, mais l’assentiment des souverains. Les soucis, les préoccupations qui l’habitent à ce moment-là ne sont pas encore du domaine de l’argent mais des influences et des protections. Si bien qu’à considérer déjà les premiers mois de Colomb en Castille, une conclusion s’affirme qui renverse certaines idées bien admises : les intérêts et les appétits économiques, les milieux financiers ont peu joué dans l’élaboration du grand projet.

La cour, Talavera et le refus

Ce qui compte, c'est la cour. Elle se trouve à l'Alcazar de Cordoue en avril 1486 et le Génois peut enfin présenter ses théories à Isabelle. Que le premier rôle soit revenu ici à la reine et non à Ferdinand n'a rien de surprenant et découle logiquement du passé. Isabelle n'est pas seulement l'épouse du roi mais bien, à titre égal, souveraine. Elle a régné et continue de régner de plein droit sur son propre royaume, la Castille, et l'union des deux États n'est encore qu'une union de personnes. Or, l'entreprise de Christophe Colomb intéresse peu les pays de l'Aragon, tournés évidemment vers la Méditerranée. Elle vise la mer océane, castillane ; elle veut prolonger les succès aux Canaries et les voyages de Guinée. L'accord du pape pour l'exploration des mers et la conquête de nouveaux territoires, le partage qu'il avait établi avec le Portugal, ne concernent que la Castille et ne font mention à aucun moment de l'Aragon. Isabelle, on le sait, avait armé des flottes puissantes pour ces voyages de Guinée. Si la paix avec le Portugal impose depuis quelques années un frein à ses ambitions, c'est bien à elle que revient le droit, le devoir chrétien, de poursuivre ces entreprises d'une autre manière, plus ambitieuse. On comprend dès lors que, par son origine, par ses expériences, par des espoirs déçus, la reine se trouve naturellement représenter le seul pouvoir intéressé.

La démarche de Colomb ne peut absolument pas éveiller une interprétation teintée de romantisme. On a invoqué tour à tour chez le Génois, l'espoir de fléchir plus facilement la volonté d'une femme, de la trouver plus accessible à une sorte de pitié pour un étranger dénué de ressources, plus capable de

comprendre le visionnaire, plus sensible aussi aux aspects humains et religieux du projet, à la lutte contre les Infidèles et à l'espoir de convertir les païens. On a pu parler également d'une sympathie spontanée, intellectuelle et quasi maternelle, protectrice, pour cet homme venu de loin. À tort : ce n'est pas là une affaire de tempérament, mais bien de politique, de partage des droits.

Comme Jean II de Portugal, la reine soumet ce projet à plusieurs experts, savants, ecclésiastiques pour la plupart, souvent choisis parmi les familiers de la cour. C'est là que s'illustra, pour la postérité, le confesseur de la reine, le frère hiéronymite Hernando de Talavera à qui elle devait plus tard confier l'archevêché de Grenade. Homme de grande culture, passionné par tout ce qui pouvait servir à la propagation de la foi, mais prudent, pesant lentement une décision qu'il pressent lourde de conséquences et capable de provoquer des réactions hostiles du côté des Portugais, Talavera tergiverse pendant des mois. Il s'entoure de nombreux avis et met sur pied une sorte de comité tout à fait informel, dont les membres varient au gré des déplacements des souverains et de leurs conseillers, et qui siège d'une façon très irrégulière tout d'abord à Cordoue même, puis, à la fin de l'année 1486, à Salamanque où la cour s'est installée.

Avant même que son projet ait été examiné d'une manière un peu approfondie, Colomb reçoit quelques sommes prises sur la cassette royale, payées comme toujours en plusieurs moments de l'année : en mai 1497, puis en juillet, puis en août. Au total, une solde d'environ 12 000 à 15 000 maravedis par an, ce qui ne peut passer pour négligeable et place le futur Amiral parmi les protégés des souverains, au même titre que de nombreux conseillers, officiers, médecins, astronomes ou chapelains, artistes et chroniqueurs. Le 5 mai 1487, lorsqu'il touche ses premiers 3 000 maravedis castillans, Colomb accède enfin à une

« condition ». Il entre dans un cercle, un personnel pourrait-on dire, d’hommes appointés par la cour et bénéficie de la faveur des souverains. Ces liens entre le prince – ici surtout la reine – et le protégé évoquent évidemment l’idée de mécénat qui mettait sur le même plan une pléiade d’artistes, de lettrés, de philosophes et d’érudits. Ainsi les rois s’assurent-ils sur l’entreprise du Génois comme un droit de préemption, d’exclusivité. L’étranger Colomb se place au service du prince pour accomplir une « œuvre », tout comme un peintre ou un sculpteur. Et, de la même façon qu’à cette époque les artistes présentent des dessins au trait, modèles, modelages de cire ou maquettes de leurs projets et se mettent ainsi en concurrence les uns les autres, de même le « philosophe », le savant cartographe soumet l’épure de ses calculs et les arguments sur lesquels s’appuient ses théories. Dans l’optique et les pratiques du temps, l’« œuvre » peut être refusée, ne pas plaire, ne pas convenir, sembler irréalisable parce que demandant trop d’or ou de marbre, mais le paiement de la pension garantit tout au moins la fidélité du protégé. Sage précaution sans doute…

Les travaux de Talavera traînent en longueur et s’enlisent. Colomb, pressé d’aboutir, tente d’exercer quelque pression sur les Castillans et rompt lui-même ce contrat de fidélité. Au début de l’année 1488, il écrit de Séville à Jean II de Portugal, lui demandant un sauf-conduit pour se rendre à Lisbonne. Une telle supplique n’implique pas, comme on l’a vite écrit, qu’il était sous la menace de créanciers insatisfaits, décidés à le faire arrêter sitôt qu’il aurait foulé le sol du royaume portugais. Dans tout l’Occident et, plus particulièrement en Italie, les princes et les villes accordent alors régulièrement des sauf-conduits à de nombreux étrangers parfaitement solvables : il s’agit simplement d’assurer leur protection. Jean II répond et le lui promet aussitôt, par une lettre très cordiale (« … à notre très

cher ami […] de grand talent… »), le pressant d’arriver, l’assurant de son soutien et de son vif désir de le voir. Un peu plus tard, les souverains espagnols, fort occupés à ce moment-là sur la frontière du royaume de Grenade, eux aussi toujours dans l’attente d’un avis décisif de leurs experts, se décident à suspendre les paiements de la pension : le dernier versement date de juin 1488. Si bien que l’enchaînement des faits paraît si clair que, plutôt que d’incriminer de leur part une brutale désaffection ou l’indifférence due à la lassitude, on doit se demander s’ils n’exercent pas là une légitime rétorsion. Son ingratitude – compréhensible elle aussi –, Colomb avait bien rompu au souverain voisin, concurrent et rival, fut ressentie comme de bien mauvaise politique. Ce fut un acte de la dernière maladresse qui, lorsqu’il revient en solliciteur par la suite et plus tard encore, a constamment pesé sur ses rapports avec les Rois catholiques. Dans ce printemps 1488, il n’agit certainement pas en sujet fidèle et reconnaissant des quelques bienfaits déjà reçus.

Il gagne Lisbonne où il affirme de sa propre main s’être trouvé à la fin de l’année au moment où revient la flotte de Bartolomeù Diaz :

« … En cette année 1488, en décembre, arriva à Lisbonne, Bartolomè Diaz, capitaine de trois caravelles que le très sérénissime roi du Portugal avait envoyées pour découvrir la côte de la Guinée […]. Il affirmait avoir atteint un promontoire qu’il a appelé le Cabo de Boa Esperança, que nous pensons être en Abyssinie […]. Il a mis par écrit son voyage et l’a pointé, lieu par lieu, sur une carte marine pour la montrer au roi. Je fus présent à tout ceci. »

Nous voyons aisément notre Génois anxieux d’apprendre davantage, de recueillir des renseignements sur le vif. Sa façon de mentionner et le *Journal* de bord et les reports sur la carte

avec les distances régulièrement évaluées et notées, montrent comment il s'est intéressé de près à cette expédition qui ouvre une nouvelle route vers les Indes. Nous imaginons quelles leçons il a pu tirer d'une telle expérience, si lointaine, tout au moins pour la façon de tenir ses livres et ses papiers, de rendre compte d'une manière précise de toutes ses manœuvres et décisions.

Le succès de Diaz, succès relatif encore puisque l'Inde se trouve tout de même fort loin, doit-il inciter le roi à repousser, une fois de plus, le projet de Colomb ?

En tout état de cause, le roi refuse à nouveau et ce second refus portugais ramène Colomb en Espagne où il reprend évidemment son attente, espérant toujours les conclusions favorables de Talavera et de ses conseillers. Les experts ont travaillé, étudié, examiné, discuté pendant près de quatre années, de l'été 1486 au printemps 1490. Sans suivre très exactement la cour, ils se sont réunis successivement à Cordoue, puis pendant très longtemps à Salamanque, et enfin à Séville. Si bien qu'en l'absence de documents précis sur l'itinéraire et le calendrier de ces séances, en l'absence aussi des procès-verbaux des discussions et dans l'ignorance de la composition approximative du Comité, l'université de Salamanque peut apparaître comme la responsable de toute l'affaire. C'est ainsi que s'est forgée l'image très populaire encore, enrichie de teintes dramatiques ou romantiques de l'homme seul, éclairé par son juste savoir et sa conviction, un peu illuminé peut-être, comparaissant lors de séances solennelles dans la grande salle tapissée de belles boiseries devant un aréopage de docteurs, un peu ignares forcément, assurés de leur droit et de leurs textes anciens : des incrédules, des nantis attachés à leurs façons traditionnelles de penser, à leurs privilèges, incapables de concevoir hors de leurs confortables routines. Un mage à

l’assaut d’une forteresse de l’ignorance et de l’obscurantisme. De nombreux historiens, certains romanciers et dramaturges, ont trouvé là une magnifique occasion de déployer leur talent de polémiste, d’une manière un peu conformiste, lassante. Quelques peintres ou graveurs, pour des illustrations en vogue, bon marché, celles de nos livres de classe, savaient aussi immortaliser de cette manière les sessions et interrogatoires de Salamanque.

Washington Irving, historien anglais des années 1820-1830, animé par ce beau zèle qui a toujours poussé, jusqu’à ces tout derniers temps, les auteurs anglo-saxons ou même français à dénigrer systématiquement toutes les entreprises maritimes et coloniales des Ibériques, est allé fort loin dans ce sens et s’impose comme un modèle du genre lorsqu’il dépeint :

« Un obscur marin, un homme sans instruction, démuni de tout ce qui permet quelquefois de triompher par la parole et qui ne pouvait compter que sur son génie naturel […] ; cet homme soutenant à tout prix que la terre était ronde contre une assemblée de bigots pédants, d’hommes d’Église bien gras, citant à tout propos, mais à tort et à travers, les Saintes Écritures et saint Augustin, cet homme combattant ces mandarins médiévaux sur leur propre terrain, inspiré par une vision prophétique, mais menacé par son entêtement des foudres de l’Inquisition… »

En quelque sorte, une assemblée de cuistres, universitaires par surcroît.

En 1492, fort heureusement, S.E. Morison faisait justice d’une telle image, appuyée sur des propositions fausses. Colomb n’est pas un ignorant, tout au contraire. Il sait le latin, il a beaucoup lu et, chacun s’accorde à le dire avec une vive admiration et peut-être même une pointe d’agacement, il sait parler et défendre sa cause. D’autre part, personne à cette époque et

surtout pas dans un cercle de savants, universitaires ou pas, ecclésiastiques ou laïcs, n'aurait osé affirmer que la terre n'était pas ronde, tant l'idée était admise depuis longtemps et largement répandue. Surtout, note enfin Morison, l'université de Salamanque n'avait pas pouvoir de décision ; certains de ses docteurs font partie de ce Comité consulté et donnent alors, mais pas toujours et pas seuls, leur avis ; les salles de tel ou tel collège abritent leurs réunions, mais rien de plus. Il aurait pu ajouter qu'il semble bien qu'Irving et quelques autres avant ou après lui avaient trop bien en tête le célèbre et sinistre épisode de Galilée face à ses juges de Rome, en 1610-1615. Cette sombre affaire fut d'ailleurs bien mal interprétée et complètement déformée dans la version courante destinée à l'édification des enfants auxquels il fut pendant longtemps de bon ton d'offrir constamment de beaux exemples de l'obscurantisme des gens d'Église. En tout état de cause, le projet de Colomb, de ce point de vue, ne souffrait d'aucune discussion : la terre se présente bien comme un globe et chacun l'admet.

À supposer même que Salamanque et ses maîtres aient pesé d'une façon décisive sur le verdict, comment imaginer un tel concours d'ignorance et d'étroitesse d'esprit précisément dans ce cercle de savants, à Salamanque, là où s'élaborent alors les théories les plus nouvelles et les mieux établies sur la mesure du globe, sur les latitudes et les longitudes, les durées des jours et les déclinaisons ? Cette université fondée dès le XIIIe siècle se présente comme une véritable pépinière de tout ce que la Castille devait compter de lettrés, d'hommes de science et de gouvernement ; pas du tout des fossiles. De ses collèges, fondés par les grands du royaume ou par les ordres religieux, par les mendiants surtout passionnés par toutes ces sciences, sont sortis, confortés d'un solide savoir, les hommes d'État, les prélats humanistes et entreprenants qui ont fait l'unité des

deux royaumes, assuré le prestige politique et culturel de l’Espagne. De plus Salamanque hérite, comme université ibérique, d’une longue et forte tradition « universaliste » : celle de l’école de Tolède où les rois entretenaient et protégeaient des savants chrétiens et juifs, occupés à des traductions du grec et de l’arabe, à rassembler tous les éléments des connaissances antiques. Vers 1480, Salamanque est devenue un centre de savoir et de culture très renommé hors d’Espagne même. C’est là que le rabbin Zacuto, auteur du fameux *Almanach*, avait enseigné le calcul et l’astronomie.

Dans cette ville, dans ce comité qui examine son projet pour la reine, Christophe Colomb ne manque pas d’amis et de partisans ouvertement déclarés. Talavera lui-même est prieur du couvent de Prado, près de Valladolid, qui appartient comme celui de Guadalupe en Estremadure à l’ordre de Saint-Jérôme. Colomb avait fréquenté les hiéronymites de Lisbonne et leur couvent du bord du Tage, face à la tour de Belem. Et il se rend à Guadalupe, semble-t-il, dès 1486. Talavera ne peut ignorer cette sympathie spirituelle et cette dévotion.

À Salamanque, les membres du comité se réunissent de préférence dans le collège de San Esteban, tenu par les dominicains. C’est là, en une occasion au moins, que Colomb rencontre les experts chargés d’examiner sa thèse. Or, le prieur de ce collège, le frère Diego Deza, s’est constamment employé à défendre chaleureusement sa cause et restera toute sa vie durant un ami fidèle. De plus, cet homme ne manque pas d’influence à la cour puisque la reine l’a désigné comme confesseur et précepteur du jeune prince héritier Don Juan. Diego Deza réussit à gagner à la cause le chambellan du roi, Juan Cabrero. Colomb le rappelle bien plus tard dans ses lettres à son fils :

« … Il convient de tenir le seigneur évêque de Palencia (Diego Deza) au courant de tout cela en lui exposant en même temps la confiance que j'ai dans ses bontés ; et tu en agiras de même avec le seigneur chambellan… »

Ceci ne cadre pas très bien avec l'image du pauvre savant isolé, livré aux seules ressources de son illumination intérieure.

Pourtant, vers la fin de l'année 1490, à Séville où réside alors la cour, Talavera rend le verdict, négatif, résolument hostile au projet :

« … Car rien ne peut justifier la faveur de Vos Altesses pour une affaire qui repose sur des bases aussi faibles et qui apparaît impossible à réaliser aux yeux de toute personne ayant quelque connaissance, aussi faible soit-elle. »

À l'appui de leur refus, les experts développent toute une série d'arguments et indiquent clairement ce qui rend une telle entreprise parfaitement utopique. D'une part, la distance à parcourir « entre la Castille et les Indes » (entendons, dans l'esprit des uns et des autres, Cipangu), doit forcément être bien plus considérable que ne l'affirme Colomb. Ses calculs ne sont pas du tout convaincants. L'océan de l'Ouest s'étend très loin et ne peut être traversé par un navire d'une seule traite. De cette façon, un voyage en Asie demanderait trois années ; qui irait si loin ne pourrait revenir. Ils ont raison.

D'autre part, autre proposition qui complète les premières, la plus grande partie du globe est faite, non de terres asséchées mais d'eaux ou de terres inhabitables ; c'est ce qu'affirme saint Augustin, constamment cité par eux comme une autorité inébranlable.

Les hommes de Talavera se trouvent parfaitement dans le vrai et les théories de Colomb, en ce qui concerne la route vers le Japon ou les Indes, tout à fait erronées.

Autre aspect de la controverse, le procès-verbal du Comité ajoute que, après tant de siècles écoulés depuis la Création, il semble bien invraisemblable qu'il puisse rester encore des terres de quelque importance et de quelque étendue à découvrir… Là, bien sûr, ils ont tort… Sans pouvoir l'imaginer. Là, l'intuition, l'audace ou l'obstination l'emportent sur le calcul raisonné.

Du simple point de vue de la logique, les affirmations de Colomb paraissent bien insoutenables et, au fond, comme le disent si bien les experts, tout homme un peu instruit le sait. Mais, persévérant dans l'erreur, poussé par un irrésistible besoin d'entreprendre, malgré les avis sereins et motivés, il veut tenter une aventure absolument extravagante. Ce projet insensé n'aurait pu se justifier que s'il avait invoqué l'espoir de rencontrer sur sa route des îles ou même un monde complètement insoupçonné. Mais tel n'est pas du tout son propos : il ambitionne bien d'atteindre directement l'Asie, Cipangu ou, au pire, une des parties des Indes et non quelques îles ou terres intermédiaires auxquelles il ne croit sans doute pas. Cipangu et les Indes reviennent sans cesse, comme les mots ensorceleurs de tous ses écrits.

La seule façon d'expliquer d'une manière raisonnable cette attitude assez déconcertante serait d'envisager, comme l'ont fait plusieurs auteurs, Colomb très bien informé de la présence de terres pas très lointaines. Désireux à tout prix de garder le secret, il aurait invoqué Cipangu comme simple alibi pour détourner toute compétition. Mais, décidément, cette thèse de l'information orale, du secret arraché ou volé reste absolument invérifiable. Rappelons une fois de plus que lors de ses quatre voyages, donc pendant douze années, à aucun moment il ne reconnaît formellement avoir atteint d'autres terres que celles

de l’est asiatique : il cite constamment Cipangu ou les provinces de l’empire du Cathay.

L’autre explication, plus vraisemblable, séduit davantage : une conviction profonde, hors du sens, un impétueux besoin d’aller.

Le succès à Grenade : *Santangel et la reine Isabelle*

Si les souverains ne prennent aucune position ferme après le rapport de Talavera, l'affaire paraît si mal engagée que Colomb perd tout espoir, toute patience en tout cas et, comme en 1488, il pense sérieusement à quitter l'Espagne et à proposer ailleurs ses bons offices. Dès 1488, au lendemain du retour de Bartolomeù Diaz à Lisbonne et du court séjour de Christophe, Bartolomè Colomb avait laissé le Portugal pour tenter de convaincre le roi d'Angleterre. Évidemment les deux frères s'étaient concertés. Le rôle de Bartolomè, malheureusement très mal établi, son influence, ses possibilités d'action, nous apparaissent ainsi tout autres que celui d'un simple comparse, d'un second. Cartographe et érudit, boutiquier même disent certains, plutôt que navigateur, il fut pourtant un des artisans de l'entreprise et il serait passionnant de pouvoir jeter quelques lueurs, même faibles encore, sur le personnage.

En tout cas le fait de présenter en 1488 le grand projet aux Anglais n'a, évidemment, rien d'utopique. La marine anglaise conquiert déjà de vastes secteurs des grandes routes maritimes internationales. Certes les Italiens, avec leurs nefs et leurs galées – un convoi de deux à quatre bâtiments chaque année pour Venise et Florence – assurent toujours l'essentiel du trafic avec la Méditerranée et maintiennent une sorte de monopole à Southampton et même à Londres, malgré un fort courant de xénophobie. Mais les armateurs anglais et les *merchant aventurers* accumulent de beaux profits sur les lointains circuits du Nord. Rivaux et souvent vainqueurs des Allemands de la Hanse, ils pénètrent loin à l'intérieur de la Baltique, trafiquent à

Dantzig, y vendent leurs beaux draps de laine, en ramènent des bois, des goudrons, des navires fraîchement construits. Les ports du Norfolk et du Yorkshire arment pour la pêche sur les bancs d'Islande ou pour le troc en Norvège et encore en Islande… Bien plus hardis que ceux de Londres, les grands marchands de Bristol, ceux de la nouvelle et joyeuse Angleterre, les Sturmy et les Caninges, lancent en 1456 leurs vaisseaux – sous prétexte de conduire des pèlerins en Terre sainte – vers les ports de l'Orient méditerranéen, narguant et défiant les monopoles vénitiens et génois. En 1488 donc, au moment où Bartolomè Colomb vient leur rendre visite, ils affirment régulièrement chaque année leur présence en Méditerranée. De l'Islande à Rhodes et à Beyrouth, ces grands périples ont partout aguerri leurs marins, leur ont donné une remarquable connaissance de toutes les mers. Ils réussissent même quelques voyages et quelques heureux coups de troc sur la côte de Guinée.

Malheureusement, nous ne suivons pas mieux Bartolomè en Angleterre qu'au Portugal. Sa mission qui devait durer plus de deux ans n'apparaît qu'à travers quelques notations imprécises, incomplètes, contradictoires parfois, que lui consacrent son neveu Fernando Colomb, Oviedo et, plus rarement, Las Casas. L'un le montre présentant au roi une carte dessinée de sa main « afin qu'il puisse voir où se trouvent les îles et les pays dont parlent Strabon, Ptolémée, Pline et Isidore ». L'autre affirme que le projet fut rejeté par les conseillers du roi qui le prirent en dérision : formule un peu trop passe-partout pour être bien exacte, appliquée successivement aux gens de Lisbonne, de Salamanque et de Londres. Le certain est que Henri VII tergiverse lui aussi. Le moment, sans doute, était assez mal choisi. Avec la guerre des Deux-Roses entre les York et les Lancastre, l'Angleterre venait de connaître d'effroyables

désordres et avait sombré dans une totale anarchie. Henri VII, vainqueur du sinistre Richard III en 1485, entreprend alors une lente et laborieuse restauration de l'autorité royale. D'autres soucis que la découverte de terres lointaines retiennent ses soins chaque jour d'une façon impérieuse.

Bartolomè quitte l'Angleterre et tente les mêmes démarches auprès des Français, en 1490, l'année même où Talavera remet ses conclusions négatives. Il trouve là quelque appui et compréhension près d'Anne de Beaujeu, sœur aînée du jeune roi Charles VIII, qui régente le royaume en son nom. Sans vraiment prendre parti ni faire examiner très sérieusement le projet, elle le garde à sa cour, entretenu et appointé comme d'autres artistes et poètes, occupé surtout à préparer un nouveau mémoire sur la grande aventure de la mer océane et à dessiner des cartes. Cette position de courtisan lui donne pourtant assez d'espoir pour qu'il appelle son frère.

Mais, à vrai dire, la France n'a alors ni les moyens ni l'ambition d'une grande politique d'expansion maritime et les faveurs royales relèvent plus d'une simple curiosité d'humaniste que d'une volonté d'agir. En tout cas Christophe ne répond pas à l'invitation, soit qu'il ait mesuré le peu d'intérêt qu'elle pouvait offrir, soit qu'il garde de bons espoirs en Castille.

En Espagne, pendant ce temps, toutes les démarches de Christophe ou plutôt de ses amis finissent par aboutir après plus d'une autre année d'efforts, de sollicitations, de comparutions devant d'autres commissions de savants, d'astrologues, de « philosophes » consultés à tout moment. Ces derniers mois, si longs, lourds de déceptions, Colomb les vit constamment sur le qui-vive, soutenu par les siens et ses protecteurs, mais, parfois, complètement découragé.

À deux reprises durant ces quelque quinze ou seize mois, son projet paraît devant les experts puis devant les conseillers de la reine et la reine elle-même s'y intéresse et suit la controverse. Dans l'été 1491, il se rend au couvent de La Rabida pour y revoir son fils Diego et, peut-être, le conduire à Huelva chez les Molyarte. Là, il rencontre à nouveau les deux frères franciscains (le prieur Juan Perez, le médecin astronome Fernandez) et les marins ou armateurs de Palos, Martin Pinzon en tête, qui tous, le pressent de ne pas quitter la Castille avant une dernière tentative pour arracher le consentement des souverains. Juan Perez se rend lui-même auprès d'Isabelle, alors au camp de Santa Fè, place forte dressée par les Chrétiens pour investir Grenade, se retrancher, préparer leurs assauts contre les murailles de la ville rouge. Il obtient vite la promesse d'un nouvel examen et un pécule de 20 000 maravedis pour aider son protégé à effectuer le voyage… et à s'armer de patience.

Colomb vient donc à Santa Fè et vit avec toute la cour, près des chefs de l'armée royale, de tous les dignitaires et des nobles du royaume. Nouvel examen, à partir de septembre 1491, par des savants et en même temps par le Grand Conseil des souverains, prélats et grands officiers de leur maison. Nouvel échec provoqué tout autant par l'avis négatif, « scientifique » des sages, que par l'opposition « politique » des conseillers choqués par les étonnantes prétentions du suppliant qui demande, pour sa peine, des privilèges jugés exorbitants, en complet désaccord avec le renforcement de l'autorité royale. Cette fois encore Colomb, tout à fait désespéré, furieux semble-t-il, jurant sur saint François son patron de La Rabida de ne pas y revenir, quitte le camp, tourne délibérément le dos.

Une belle image, là aussi, que celle de l'homme rejeté, déçu, toujours incompris, laissant derrière lui la cour, ses fastes et ses

chants de victoire, allant seul sur sa mule et traînant un bien maigre bagage, courbé sous les coups d'une Fortune qui s'acharne dans l'indifférence générale. Mais comment des rêves d'îles océanes ou d'un long périple vers l'île dorée de Cipangu pouvaient-ils hanter les souverains ou leurs conseillers, tout occupés à leur installation dans Grenade ? Comment retenir aussitôt l'attention de princes, tout à la joie des triomphes, se félicitant d'un succès si éclatant qui porte loin leur renommée, mais assaillis par les innombrables problèmes que posent le gouvernement de la cité, la *repoblaciòn* et les *repartimientos*, les récompenses à distribuer aux fidèles qui attendent argent, maisons ou titres de noblesse, l'acheminement des captifs vers l'intérieur du pays et la poursuite des fugitifs vers la mer ou vers les derniers repaires de la montagne ? C'est tout un monde, avec ses populations si hostiles, ses lois et ses mœurs, à faire rentrer sans trop de heurts dans l'État conquérant et triomphant.

Mais quel beau coup de théâtre aussi lorsque les envoyés de la reine rattrapent Colomb à quelques lieues de Santa Fè, lui enjoignant de comparaître devant elle, en personne, pour lui exposer ses thèses et ambitions !

Tous les auteurs, et Fernando Colomb le premier, s'accordent ici pour attribuer le mérite d'un tel revirement à un personnage, pourtant assez obscur encore, Luis de Santangel, qui aurait personnellement convaincu Isabelle de l'intérêt d'une telle entreprise, audacieuse certes, mais au total peu coûteuse. Il s'offre à supporter la plus grande part des dépenses et fait miroiter quel beau surcroît de gloire et de profits la Couronne peut en attendre. Ce Santangel appartient au cercle des familiers du roi Ferdinand. Il exerce les fonctions de trésorier de sa maison, de receveur des recettes ou, dirions-nous, d'argentier. C'est de plus un homme d'affaires en relation

avec quelques marchands italiens, génois et plus encore florentins : un homme arrivé, mais pas un noble, ni même un *hidalgo*. Certains plus tard ont voulu le faire Juif d'Aragon converti et, depuis, très attaché à la personne du souverain. Pour toute une école d'historiens espagnols, il symbolise parfaitement le rôle étonnant et les magnifiques fortunes financières ou politiques des *conversos*, nouveaux catholiques dans la société espagnole et dans l'État d'alors. Pour Salvador de Madariaga, cette protection de Santangel, son engagement décisif pour le projet, constituent une preuve supplémentaire des lointaines origines de Colomb et attestent qu'il serait bien un descendant de Juifs catalans ou aragonais expulsés autrefois ; une preuve qui soulignerait aussi la place des Juifs ou, du moins, des *conversos*, dans toute cette affaire.

En tout cas, le très influent Santangel emporte la décision et, avant même la fin de janvier, le Génois peut être assuré du succès. Les rois vont patronner, autoriser et même récompenser à l'avance son entreprise. À vrai dire, le nouveau choix ne manque pas d'étonner puisqu'il va à l'encontre de tout ce qu'avaient pu dire, affirmer et démontrer tant de savants castillans, d'hommes politiques sages, au faîte de l'honneur et de la confiance royale : un parti pris très vite et sans aucune consultation, on s'en doute. Très certainement la force de persuasion de Colomb lui-même a beaucoup fait : un homme expérimenté, qui a voyagé sur toutes les mers, connu tant de grands navigateurs, qui a, aussi, tant étudié pouvait certainement plaider brillamment sa cause. Il n'en reste pas moins que c'est là, de la part d'Isabelle, une marque de confiance en somme aveugle et gratuite, une décision simplement emportée par de beaux discours et des promesses. Plus, sûrement, au-delà, un acte de foi tout court pour servir, comme à Grenade, la foi chrétienne et l'Église. Cette grande

aventure océane, la reine l’accepte parce qu’elle se souvient de ses flottes qui cinglaient, quelques années auparavant, à vingt ou trente caravelles ensemble, vers la Guinée. Quelle belle revanche à prendre sur le Portugal si l’entreprise réussit ! Mais elle y voit aussi une œuvre pieuse, un geste héroïque pour conquérir des âmes, pour évangéliser soit des terres toutes nouvelles, soit de lointains royaumes païens dans l’extrême Asie.

Colomb l’a très bien compris et, auprès d’une reine sans doute peu sensible aux théories savantes et à l’exégèse des textes, est-ce bien cet argument-là qu’il fait valoir avant tout autre. Ce qui d’ailleurs n’est pas non plus artifice de sa part.

Capitulations de Santa Fè

Restent à définir les bases juridiques du service et à rassembler l'argent. Il ne fallut que trois mois pour aboutir à la charte, accord entre les deux parties, restée célèbre sous le nom de *Capitulations* de Santa Fè, signées par les souverains le 17 avril 1492 et confirmées le 30 du même mois.

Ces *Capitulations*, bien connues, conservées sous la forme de copies parfaitement authentiques, furent par la suite à l'origine de bien des interprétations divergentes, de conflits avec la Couronne, de graves déboires et ressentiments pour Colomb, qui s'y réfère sans cesse comme à un acte qui ne peut souffrir aucune discussion et qu'il faut appliquer à la lettre.

Il est aisé d'imaginer que les circonstances mêmes de leur élaboration ont beaucoup joué en sa faveur et lui ont valu des conditions très généreuses. La reine a conduit ou fait mener les négociations d'une façon précipitée, en marge des instances ordinaires de ses conseils. Elle accepte d'être représentée dans toutes ces discussions préliminaires par Juan de Colonna, tout à fait favorable au Génois. Cette charte s'inspire largement de celles accordées autrefois par les rois du Portugal aux découvreurs et conquérants des îles de l'Atlantique, Madère et Açores.

Avant toute chose, Colomb reçoit des titres et des promesses, des juridictions et commandements. Les souverains déclarent solennellement le prendre à leur service et lui conférer le titre d'*Amiral* sur toutes les îles ou terres qu'il pourrait découvrir ; ce titre lui est garanti pour lui-même et pour ses descendants. Ce n'est pas seulement un simple office, mais une charge héréditaire qui établit sa famille, son fils Diego d'abord, d'une

façon stable et définitive. C'est, pour l'étranger, un pas considérable vers un bon établissement. Quinze ans après avoir quitté Gênes ou Savone, il bénéficie enfin d'une insertion sociale dans un autre milieu, d'une manière plus qu'honorable. Il en a toujours mesuré l'exacte portée, se faisant dès lors appeler l'*Amiral* ou *Amiral de la mer océane*. Les *Capitulations*, par ailleurs souvent très incomplètes, précisent même ici : « Avec tous les droits et privilèges appartenant à cet office, en tous points conformes à ceux que Don Alonso Enriquez, notre Grand Amiral de Castille et ses prédécesseurs ont exercés du fait de cet office dans le cadre de leur juridiction. » Cet Alonso Enriquez, oncle du roi, étend alors son pouvoir et sa juridiction sur la navigation et le trafic entre la Castille et les îles, les Canaries surtout ; il avait réussi à établir une taxe particulière de 30 % sur ce commerce.

En fait cet *Almirante* et son tribunal de l'*Almirantazzgo* exercent à ce moment-là un contrôle absolu sur toute la vie maritime de l'Andalousie, au départ de Séville en particulier. Ceci répond à une vive et ancienne tradition. En 1351, Ferdinand III avait installé dans la ville reconquise une juridiction spéciale, confiée précisément à l'amiral, sur tous les hommes du *Barrio de mar* : pêcheurs, *barqueros*, marins. Le bénéficiaire de cet office si important, appelé à un grand avenir, portait les titres de : « Capitaine de la mer, des patrons, marins et navigateurs, des maîtres d'équipages, des maîtres des nefs et des galées, de tous les hommes de la mer et du fleuve, et de tous ceux qui vont sur les navires de la flotte royale et sur tous les autres, de quelque manière que ce soit. » Le roi avait imposé un droit commercial spécial, le *Fuero de la mar*, directement inspiré des fameux *rôles* français d'Oloron. L'amiral surveillait aussi l'exportation des marchandises interdites ou réglementées. Il percevait des droits sur les mouvements du

port de Séville, sur l'ancrage des vaisseaux, sur les entrepôts. Chef militaire, il avait la haute main sur les bâtiments de la flotte royale construits dans les arsenaux de Séville. Il recrutait les équipages et percevait le *quinto* des princes sur les navires et le tiers sur le butin.

À Séville, personne n'avait oublié les illustres exemples du temps de la *Reconquista*. Les noms des grands amiraux restent dans toutes les mémoires, ceux des Génois entre autres. Benedetto Zaccaria, amiral entre 1285 et 1291, qui reçut le fief de Puerto Santa Maria. Les Boccanegra père et fis, Egidio et Ambrogio qui furent seigneurs de Polvera del Rio de 1341 à 1367. Pendant plus d'un siècle, les amiraux de Castille vinrent de l'étranger.

Puis, à partir de 1405, les amiraux sont toujours pris dans la famille andalouse des Enriquez. Si bien que les privilèges accordés à Colomb paraissent comme une entorse à cette règle, comme un anachronisme, un retour au temps des hauts faits guerriers. D'où des conflits inévitables, en tout cas des inquiétudes, des précautions très strictes pour éviter que ne soient amoindris les droits des Enriquez. Les souverains précisent bien que le nouveau titre ne s'applique qu'aux nouvelles terres. Colomb ne peut porter le titre d'« Amiral de Castille », mais seulement celui « de la mer océane » ; c'est bien une restriction.

Ceci pour la mer, la navigation et le contrôle du mouvement des navires et du commerce. Quant à la colonisation des terres à découvrir, à leur administration, les *Capitulations* de Santa Fè suivent également sur ce point les anciennes chartes portugaises et confèrent au Génois le titre et les fonctions de vice-roi et de gouverneur de toutes ces possessions. Les conseillers ont même laissé écrire : « Sur toutes les terres fermes et les îles qu'il pourra découvrir et acquérir dans ces

mers » ; ils ne fixent aucune limite, aucune borne d'aucune sorte. Cette grande imprudence dont on ne mesure pas bien alors les conséquences pendant les années, fut jusqu'à la mort de Colomb, une constante pomme de discorde ! Car il est bien entendu et admis que tous les offices, toutes les magistratures politiques, judiciaires et fiscales dépendront de lui : pour chaque poste créé ou vacant, il présenterait trois candidats parmi lesquels les souverains choisiraient.

De telles dispositions paraissent bien aberrantes ! Elles auraient pu, à la rigueur, se concevoir en songeant à quelques petites îles au sein de l'Atlantique, mondes isolés, inhabités peut-être. Mais comment, consentir à déléguer d'avance de tels pouvoirs alors que Colomb lui-même prétend atteindre la lointaine Asie et étendre la domination de ses rois sur tout un vaste empire, fabuleusement riche ?

En tout cas, Christophe Colomb, lui, y croit. Certainement très mal informé de la situation politique dans la lointaine Asie, ignorant même, semble-t-il, la chute de l'empire mongol, peut-être imagine-t-il l'empereur de Pékin encore très favorable aux Chrétiens, prêt à se soumettre à la volonté d'un prince d'Occident. Cet empereur n'avait-il pas réclamé souvent des missionnaires de la Croix ? Quelle confiance aveugle ou quelle inconscience que de penser réussir, gouverner, dans un pays que tous les récits décrivent si riche et si bien peuplé, en arrivant à la tête de caravelles !

Ces deux titres, celui d'Amiral dans l'immédiat, celui de gouverneur dès la prise de possession, lui confèrent aussitôt une grande dignité. Les scribes royaux écrivent dès lors : *Don Cristobal Colón* et les privilèges octroyés à Santa Fè marquent aux yeux de tous une qualité particulière et une distinction noble.

Autre volet non négligeable de la charte de Santa Fè, les avantages économiques et financiers qui promettent, en cas de succès, d'étonnants profits. À nouveau, l'attitude des conseillers royaux s'explique fort mal. On les croirait volontiers lancer des promesses en l'air, ou bien distribuer inconsciemment d'énormes revenus et gravement hypothéquer tout un avenir. Tout ceci en pleine contradiction avec la politique suivie depuis une vingtaine d'années.

Colomb se voit attribuer le *dixième* de tous les produits des terres nouvelles, y compris l'or, l'argent et les pierres précieuses. Il reçoit l'autorisation d'investir son propre capital sur tout navire qui irait commercer « vers ces nouvelles possessions », jusqu'à concurrence du *huitième* de la dépense totale et il recevrait alors le *huitième* des bénéfices. Ce sont des privilèges exorbitants, inférieurs certes à ceux que se réservent les souverains, mais susceptibles de grever lourdement les trafics vers les Indes et de susciter d'amères jalousies.

Rédigées avec beaucoup de soin, chargées de tout le formalisme juridique habituel, ces *Capitulations* de Santa Fè n'en créent donc pas moins une situation sans issue… sauf dans le cas d'un échec total ou de la découverte de quelque archipel de peu d'intérêt. Conflits de compétences, rivalités politiques, concurrences déloyales, mauvaise foi dans l'interprétation du texte et dans l'évaluation des profits : toutes sortes de difficultés pointent déjà à l'horizon !

L'argent : *abstention du grand capital*

Quant au financement même de l'expédition, contrairement à une idée largement répandue, ce n'était pas là, du tout, une affaire aussi grave. Les souverains ont largement usé de réquisitions et de coercitions. En tout état de cause, les sommes engagées ne semblent pas considérables, loin de là. Ceci s'explique aisément : trois petits navires, un équipage réduit sur chacun, des vivres en grande quantité mais aucune marchandise précieuse car, pour le troc avec les Indigènes sur lequel on semble avoir des idées bien précises, on ne charge que de la petite pacotille de très faible prix. Tous les auteurs s'accordent à citer, pour les dépenses prévues à Santa Fè, deux millions de maravedis, ce qui représente environ 5 000 pièces d'or, de chacune 3,5 g ; plus, semble-t-il, la paie des équipages : 260 000 maravedis par mois ou 650 ducats d'or. C'est fort peu de chose comparé à ce que coûtent les grands navires marchands et leurs cargaisons. À la même époque, il faut dépenser à Gênes l'équivalent de 600 et 800 pièces d'or ou doubles de Castille rien que pour acheter le bois brut nécessaire à la construction d'une nef. Le mât principal vaut facilement 1 000 pièces et on doit encore rassembler 1 400 à 1 500 pièces pour les voiles et les cordages ! Complètement terminée, mais non armée, équipage non payé, une nef de Gênes vaut bien 8 000 à 10 000 doubles de Castille. Pour nous en tenir toujours à l'exemple génois, que Christophe Colomb forcément connaît très bien, les chargements des vaisseaux au retour d'Orient, de l'île de Chio par exemple, pour Gênes même ou directement pour la Flandre et l'Angleterre, atteignent aisément une valeur de 80 000 à 120 000 pièces d'or pour chacun d'eux !

Il ne semblait donc pas très difficile de réunir, même très vite, en quelques semaines ou en deux à trois mois, ces fameux deux millions de maravedis dont on parle tant et dont tant d'historiens ont fait l'obstacle principal à la mise en route de l'expédition. Et le conte attendrissant et « romantique » qui nous montre Isabelle prête à engager tous ses bijoux pour obtenir la somme, ne peut être retenu que pour une jolie légende.

En fait, les protecteurs et les alliés de Colomb ont assuré sur leurs propres cassettes ou par le biais des organismes financiers qu'ils contrôlent la quasi-totalité du financement. L'Amiral lui-même donne 250 000 maravedis, déjà le célèbre *huitième* du total ; une part de cette contribution personnelle étant, d'ailleurs, fournie par le duc de Medina Celi qui manifeste toujours un vif intérêt pour l'affaire. Santangel apporte les 1 750 000 maravedis restants : partie de son propre argent, partie distraite des coffres de la maison particulière de Ferdinand, partie la plus importante – 1 400 000 maravedis, soit 70 % du total, – empruntée à la trésorerie de la Santa Hermandad dont il assure la garde avec son ami et allié Francisco Pinello.

Ce financement semble donc avant tout une affaire de l'État ou des grands. La Hermandad, vaste confrérie et société de défense, devenue une sorte de corps particulier dans le royaume, appointe de véritables forces armées, fait régner en Castille son ordre et sa paix, réprime le banditisme et, surtout, le vol des troupeaux. Par ses tribunaux spéciaux qui siègent deux ou trois fois par an, lors d'assises qui réunissent tous les dignitaires, les capitaines des milices et les grands juges de la Société, elle impose une justice sévère et dispose de sommes d'argent considérables grâce aux contributions versées par les propriétaires de terres, de bétail et de ruches et, aussi, grâce

aux amendes qu'elle inflige. Avec celles de la maison du roi, ce sont bien là des réserves quasi illimitées dont peut disposer Santangel, sans aucun mal ni scrupule. Mais du même coup, c'est engager ces puissantes institutions, l'Hôtel royal et la Hermandad, dans l'affaire d'outre-mer, leur conférer en quelque sorte certains droits, quelques raisons en tout cas de réclamer.

Pourtant, l'initiative ne paraît pas nouvelle. En 1480 déjà, le trésorier de la Santa Hermandad, Juan de Lugo, navigateur et marchand fort actif par ailleurs, avait engagé l'argent de la société pour financer l'expédition de conquête de la grande île des Canaries. Ce précédent n'est pas oublié et, en cela aussi, l'entreprise océane de Colomb s'inscrit évidemment dans un cadre déjà en partie constitué. Retenons ainsi la participation, trop souvent passée sous silence, d'une très puissante confrérie, société de Chrétiens, qui se place sous un signe sacré, et rappelle les sociétés de Paix de Dieu françaises d'autrefois, dans une aventure qui n'est pas seulement animée par de sordides appétits économiques.

Dès les premières tractations financières pour cette première expédition qui comporte tant de risques et sent plutôt l'aventure que la promesse de profits, trois noms italiens, se portent au premier plan, Juanoto Berardi que l'on dit Florentin, marchand et même banquier établi à Séville. Le Génois Francisco de Riberol qui, avec le précédent, aide Colomb à rassembler ce qui lui manquait encore pour avoir son huitième. Enfin Francisco Pinello qu'aucun auteur, semble-t-il, n'a reconnu Génois bien qu'aucun doute ne puisse subsister sur son origine car le nom est fort bien connu à Gênes pour celui d'une famille de marins et de marchands.

Ces participations italiennes de « marchands » posent bien sûr, le problème mal élucidé parce que fort complexe, du rôle

des marchands ou financiers, italiens, surtout, dans la mise en œuvre des grands voyages puis, très peu de temps après, dans les premières tentatives de commerce et d'exploitation des terres nouvelles. Christophe Colomb, pendant cinq ou six années de séjour en Andalousie, n'a pas pris contact avec les comptoirs des grandes maisons florentines ni même génoises de Séville. Ses buts sont tout autres et sa démarche, ses préoccupations, sont celles d'un solliciteur, rédacteur et porteur de suppliques, aspirant-courtisan. Et pourtant, en 1492, quelques Génois (deux pour le moins) se manifestent ; ils seront bien plus nombreux et plus actifs par la suite. Mais quels Génois ? Qui sont-ils ? Quels peuvent être leur situation et leur degré d'insertion dans la société andalouse ? À quel degré de l'affaire et de quelle façon interviennent-ils ?

Si ce Berardi n'a pas laissé beaucoup de traces parce que la colonie toscane de Séville, moins importante et industrieuse que celle des Ligures, reste encore bien dans l'ombre, le sort des Génois s'éclaire bien. Tous ces gens terriblement présents et actifs ont naturellement retenu l'attention – pas toujours bienveillante – de leurs contemporains puis celle, érudite, des historiens espagnols de notre siècle.

De même qu'au lendemain de la *Reconquista* Ferdinand III avait confié la haute charge d'amiral à un capitaine d'aventure génois, de même installait-il dans Séville différentes colonies d'étrangers, de marchands surtout, groupés dans des bourgs ou *barrios* bien délimités : tous se pressaient, le long du fleuve et de ses ports autour de l'ancienne mosquée devenue cathédrale, depuis fort longtemps centre du petit commerce. Aux Génois installés à Séville dès l'époque almohade en 1160, il concédait en 1251 un « quartier avec magasins, four et bains » qui permettait aisément à cette communauté de vivre à l'écart des autres. Peu après, ils pouvaient construire leur propre loggia,

lieu de rencontre et d'assemblée, près de celle des Placentins qui s'étaient établis eux aussi depuis quelque temps. Ce *barrio de Genova*, le plus étroit de toutes les circonscriptions de la ville, étendu seulement sur un demi-hectare (0,2 % de la superficie de la cité), ne comptait en fait qu'une seule rue, la *calle Genova*, qui aboutissait à la Piazza San Francisco, plus quelques cours et impasses. Quartier très serré, sorte de ghetto très dense il reste toujours fort peuplé. En 1474, bien plus tard donc, une lettre de la Commune de Gênes adressée aux *regidores* de Séville affirme que « plus de cent marchands à nous résident et demeurent dans votre ville ».

Dès que nous voulons évoquer cette colonie génoise de Séville, nous pensons évidemment au « grand marchand » ou au « banquier » ; ce qui revient exactement au même, car pour tous les hommes d'affaires italiens, où qu'ils soient, commerces et trafics vont toujours de pair. Un nombre important de grandes familles génoises possèdent ainsi un comptoir dans ce *barrio de Genova* de Séville tenu par l'un des leurs, fils ou neveu d'un grand personnage, assisté de quelque petit parent ou d'un commis. Ces maisons d'affaires se sont implantées là pour y recevoir leurs navires. C'est en effet l'escale sur les grandes lignes de la navigation entre la Méditerranée et l'Atlantique qui, dans un premier temps, fit la richesse de Séville et de son complexe portuaire. Tous ces bâtiments, les énormes nefs et les convois de galées, portant des cargaisons qui valent des fortunes, s'arrêtent toujours à l'aller comme au retour dans les ports de l'Andalousie, puis à Lisbonne parfois, puis, rarement à La Corogne et ensuite vont directement par le large jusque dans la Manche. Tous amènent avec eux une forte incitation économique : des affaires de toutes sortes, du travail, de l'échange et de l'argent. Les grosses nefs génoises ne peuvent remonter le cours du Guadalquivir ; elles ancrent soit à

l’embouchure du fleuve, à San Lucar de Barrameda, soit à Cadix qui offre une approche plus aisée et un magnifique plan d’eau. Là, les marchands entreposent leurs produits, les redistribuent, paient les taxes, approvisionnent les vaisseaux en eau, en biscuits et en vivres, en cordages et en voiles. Mais, de toute façon, le support économique et financier, la tête de toutes les affaires, se tient à Séville ; c’est là que les grandes maisons préparent les expéditions. Une très grosse affaire car l’Andalousie jette alors sur le marché international, vers l’Italie ou vers le nord, quantité de marchandises de plus en plus recherchées. Les balles de laines et de cuirs, ou de peaux de lapins, les barils de thon ou d’huile, les barillets de mercure, les énormes bottes de vin de Jerez, les charges de cochenille, avec sur le bois ou les toiles de chanvre, la marque timbrée des négociants de Gênes, s’amoncellent sur les quais, puis descendent ensuite le fleuve vers la mer, sur des dizaines de barques à voile.

Cet intense mouvement d’affaires soutient forcément un intense trafic des changes et des monnaies. Pour les Italiens, Séville devient au XVe siècle une des plus importantes places financières de tout l’Occident. Les changeurs génois, bientôt banquiers, tenaient leurs bancs à l’air libre, dans la célèbre rue de *las gradas*, marché le plus animé de la cité, « *a la puerta del pardon de la iglesia mayor* », tout contre l’un des portails de la cathédrale. Ainsi, pendant un demi-siècle, à partir de 1450 environ, les Italiens choisissent Séville, avec Londres et Bruges et les fameuses foires de Lyon ou de Genève, pour toutes leurs opérations bancaires, fort complexes en particulier pour le rechange – *contra cambio* ou *ricorsa* disait-on – qui dissimule des prêts à intérêts. Ces changes fictifs, effectués par dizaines chaque jour, portent sur des sommes considérables et Séville s’impose alors comme une capitale de l’or et de la banque. En

1492, grâce à cette étonnante concentration des trafics et des capitaux, grâce aux ressources de l'Andalousie, elle se présente à tous les voyageurs comme une ville industrieuse et prospère ; une prospérité qui précède de loin la découverte des terres d'outre-Atlantique et qui, pendant près d'un siècle, ne lui doit rien. Dire que c'est la colonisation et l'Amérique qui ont fait la fortune de Séville, c'est inverser l'ordre des choses.

Mais pour reprendre cette analyse des investissements dans la toute première aventure et, d'une façon plus générale, dans les grands voyages de découvertes castillans et portugais, peut-on déceler l'action de ces grands marchands ?

Certainement pas. Ils se sont cantonnés dans une abstention, curieuse peut-être, et se montrent fort réticents pour engager leurs capitaux. La connaissance des terres lointaines inexploitées jusqu'alors et l'ouverture d'une nouvelle route maritime, ne peuvent les intéresser. Surtout pas les projets de Colomb qui, au contraire des efforts portugais, débouchent en pleine incertitude. Si les Centurioni ont envoyé en 1447, croit-on, un de leurs facteurs sur la route saharienne, c'était en toute connaissance de cause, pour atteindre les marchés où l'or du Soudan s'échange contre des babioles. Mais les îles océanes ? Ces terres désertes, inhabitées ou peuplées de tribus primitives ? Ces pays sans grande ressource ? Les Canaries, les Açores et l'archipel de Madère leur ont montré à quel point peuvent être difficiles l'occupation, la mise en valeur du sol et le développement de quelque bon commerce de produits bien cotés sur les marchés d'Europe. Quant à atteindre Cipangu ou la Chine par cette longue route de l'océan… ils demandent à voir !

Si bien que, contrairement à ce qu'on pourrait croire, les « grands marchands » génois de Séville n'ont pas commandité les premiers voyages de découverte. Ces hommes d'affaires

n’ont pas plus provoqué la découverte de l’Amérique qu’ils n’avaient provoqué les Croisades et la conquête de Jérusalem quatre cents ans plus tôt. Ils attendent et n’interviennent que plus tard, nettement plus tard, lorsque la route nouvelle offre de réelles garanties.

Les promoteurs génois : *hommes de conseils et de cour*

Pour Colomb, l'argent et les appuis viennent d'ailleurs. Les Génois du *barrio* ne sont plus les seuls immigrés ligures dans la cité et moins encore en Andalousie. En deux siècles, ce courant d'immigration s'est beaucoup amplifié et diversifié. Les Génois se sont implantés de bien d'autres façons, rendus utiles dans les fiefs, dans les villages et aussi à la cour ; ils se sont accommodés de toutes sortes de situations.

Certains s'étaient très vite installés en dehors de la métropole, dans les gros bourgs de la campagne, dans les villages mêmes où ils achetaient les récoltes, dans quelques ports du littoral. On les trouvait très nombreux dans la région de Jerez et de Cadix où ils possédaient des terres et des seigneuries, où ils épousaient des femmes nobles ; ils implantaient ou favorisaient le développement de bons vignobles, ils exerçaient des charges municipales, accaparaient même les offices au service des grands seigneurs. C'était là, depuis la *Reconquista*, un pays de repeuplement où beaucoup restait à faire pour assurer l'occupation et l'exploitation du sol, un pays encore pionnier et ces Génois se fondent parfaitement dans cette société particulièrement fluide qui accueille volontiers tous les immigrés.

Au XVe°siècle, ils réussissent surtout dans les trafics de l'argent, les petits changes d'abord, les frappes des monnaies, la perception des taxes et l'administration des trésoreries pour les princes ou les maîtres des grands fiefs. On trouve, dans toute l'Andalousie et même dans toute la Castille autant de Génois financiers, fermiers et responsables des impôts, que l'on

trouvait de Lombards, changeurs et trésoriers à Paris et en France dans l'entourage de Philippe le Bel ou du comte de Champagne. Quelques-uns ont pu accéder à de hautes fonctions et ce Francisco Pinello, qui n'a même, ou si peu, hispanisé son nom, trésorier de la Santa Hermandad, dit assez à quelles étonnantes fortunes ils pouvaient prétendre. D'abord établi à Valence puis à Séville, il était vite devenu le conseiller et l'homme de confiance des Rois catholiques. Il avait apporté sa caution à un prêt d'un million de maravedis que leur avait consenti le duc de Medina Sidonia et lui-même avait donné, pour la guerre de Grenade un autre million de maravedis. Or, les Pinelli forment à Gênes un clan familial, un *albergo*, enregistré parmi ceux de la noblesse mais un *albergo* créé de toutes pièces et de formation relativement récente. C'étaient d'assez modestes hommes d'affaires, sans passé, qui habitaient tout au cœur de la cité près de l'église de San Siro, quartier bien simple lui aussi. En 1460, deux d'entre eux, des cousins, ne sont que patrons et non propriétaires de navires. Et, fait digne d'attention, certains signes les montrent très tôt engagés vers l'Occident et très liés, sinon à la remorque, de la « banque génoise des Centurioni », Enrico Pinello a épousé une de leurs filles. Installés sur la même petite place de Gênes, ils partagent leur loggia avec les Centurioni. D'autre part, autre rencontre, un Aimone Pinello, en 1451, l'année même de la naissance de Christophe Colomb, louait une maison dans la zone du Bisagno là où précisément, s'était établi Domenico Colomb.

En définitive, Francisco Pinello fut pour Christophe Colomb plus qu'un commanditaire lointain, un véritable ami. Il contribue au financement du premier voyage, puis du second. Puis, en 1502 encore, il investit de fortes sommes dans l'armement des six navires envoyés à Santo Domingo.

D’autres gravitent dans l’entourage des grands et, indispensables pour la tenue des comptes et le recouvrement des impôts, rassemblent d’honorables fortunes. Une colonie génoise comptant au moins 14 bourgeois (*vecinos*) et 6 simples résidents ou hôtes de passage, est installée à Jerez. L’un de ces hommes, Francisco Adorno, nommé *regidor* de Jerez, à toute la confiance du marquis de Cadix. On trouve, par ailleurs une nation génoise à Puerto Santa Maria. À Medina Sidonia même, c’est aussi un Génois, descendant d’une illustre famille depuis longtemps implantée en Castille, Garcia Boccanegra, qui tient la charge d’alcade. Un autre Boccanegra, Egidio, fils d’un Alfonso qui avait épousé une dame noble, Verraca Fernandez de Cordoba, devient seigneur de Palma de Rio, fief du territoire de Cordoue et épouse l’héritière d’un autre fief, celui de Moguer.

Les marchands aventuriers : *les Sopranis*

D’autre part, à Séville même, en marge des grands négociants ou financiers et de leurs comptoirs, tout un groupe de Génois solidement ancrés dans le pays mènent à Séville, dans les ports de l’Andalousie et aux îles Canaries une tout autre politique. Eux sont de véritables entrepreneurs de colonisation, intéressés par les expéditions atlantiques et les nouveaux marchés. Très tôt au fait de toutes les possibilités qui s’offrent en dehors des circuits habituels, ils ont, dès 1450, parfois plus tôt, lié leur sort d’une part aux familles les plus entreprenantes de la région, d’autre part à la conquête et à l’exploitation des nouvelles terres. Notamment pour les Canaries, premier fleuron colonial des Castillans et base de départ pour les expéditions plus lointaines, vers l’Afrique et le grand Ouest.

Dans ce milieu d’affaires si particulier, celui des aventuriers de la nouvelle économie, s’affirme en première ligne un groupe de familles, les Sopranis, assez obscurs pendant longtemps, mal connus des historiens de l’Espagne et du Nouveau Monde jusqu’aux travaux de Leopoldo de la Rosa et de Enrique Otte.

Les Sopranis formaient à Gênes un clan familial d’origine tout à fait récente, réalisé par la réunion parfaitement artificielle et progressive tout au long du XVe siècle de dix-sept familles primaires portant toutes des noms différents : de Riparolio, Cassana, de Andora… Aucune tradition sociale donc, ni ancêtres communs, ni solidarité de sang, ni administration de fiefs restés indivis ; aucun grand nom parmi eux. C’est là une simple communauté forgée peu à peu, au gré des circonstances et des rapports de force, favorisée

certainement par des intérêts parallèles et peut-être par des liens étroits de voisinage à l'intérieur de la cité. De plus, tous ces gens n'avaient pu acquérir, ni par leurs origines, ni par leur richesse ou leur prestige, la notoriété noble ; familles de *popolani*, ils ont mis sur pied un *albergo popolare*, à l'image des nobles certes, pour disposer des mêmes solidarités et des mêmes moyens d'action, mais sans accéder pour autant à la réputation nobiliaire.

D'autres unions de ce genre s'étaient établies à Gênes depuis un siècle : celles des Franchi, des Lucardi, des Sauli et des Fattinanti. La plus célèbre, celle des Giustiniani, maîtres de l'île de Chio, s'impose vers 1460 au second rang de toute la ville pour le nombre des chefs des familles (54 au moins, soit 200 à 300 âmes) et au tout premier pour la richesse mobilière : ils dominent un quartier entier, non loin du port. Cette énorme fortune s'est affirmée par le trafic d'Orient, et surtout par celui de l'alun. En effet, l'*albergo* des Giustiniani s'était formé pour resserrer les liens de solidarité d'une société maritime et coloniale, la *Maona* de Chio qui avait monté de ses propres deniers une expédition pour reconquérir l'île en 1346. Tous les membres de cette Société, une quinzaine de familles distinctes, aux noms différents, habitaient alors, avant cette alliance, le même quartier de Gênes. Ainsi, une solidarité de voisins avait suffi à provoquer la mise sur pied d'une grande entreprise commune, puis une société, puis une véritable intégration sociale. Les Giustiniani de Chio, membres de la Maona coloniale offrent ainsi le plus bel exemple d'un *albergo popolare* fondé de toutes pièces.

Il paraît tentant et sans doute justifié d'établir un parallèle entre ce destin brillant, déjà ancien, et celui tout neuf, encore en cours vers 1480, des Sopranis. À l'aventure et à l'expédition de conquête de Chio répond maintenant celle des Canaries.

Mais ici, la base ne peut être Gênes ; tout doit partir de Séville avec l'autorisation royale, grâce à une insertion sociale définitive.

Dès 1447 entrent en jeu les Sopranis. Un Luigi Cassana accompagne le seigneur conquérant Guillen Pereza à l'assaut de Las Palmas. Les Riparolio, autres Sopranis, obtiennent, pour leurs affaires du moins, l'alliance d'un homme déjà célèbre et puissant, Juan de Lugo et cette alliance engage leur politique et leur destin ; d'autant plus que les uns et les autres, les Sopranis et les Lugo, ont suivi en somme des voies parallèles.

Ces Lugo, originaires de Galice, s'étaient installés dès le XIVe siècle en Andalousie, à Séville et plus encore à San Lucar de Barrameda où ils figuraient parmi les plus actifs et les plus riches marchands ou armateurs. Parfaitement établi dans cette ville de San Lucar, un Alfonso de Lugo avait fondé une maison pour les religieux. Au XVe siècle, plusieurs Lugo commandaient des bâtiments, des nefs de quelques centaines de tonneaux qui prenaient la route de Valence, de Savone et de Gênes, ou celle du Nord jusqu'à Southampton. Pour ces voyages, ils reçoivent des capitaux et des assurances des hommes d'affaires de Séville, tel ce Gonzalo Diez de Rota qui, à deux reprises, leur confie de l'argent pour compléter leurs armements. Ainsi les Lugo, au temps de l'expansion maritime et coloniale, représentent parfaitement ces capitaines et marins du nord du royaume, patrons de coques et de nefs, aguerris par les grands voyages en Méditerranée et dans l'océan. Depuis longtemps tous les ports basques, une vingtaine au moins échelonnés sur le littoral, tous ceux des Asturies et de Galice, construisent et lancent quantité de navires ronds à deux ou trois mâts, grâce aux bois de leurs forêts et au fer de leurs mines pour les ancres et les ferrures. Ces Ibériques des vieilles provinces du Nord avaient été d'ailleurs, dans la seconde moitié du XIIIe siècle, les artisans de

la *Reconquista* de l'Andalousie, surveillant le détroit de Gibraltar et interdisant les communications entre Musulmans d'Espagne et d'Afrique. Vers 1450, ils s'imposent en Méditerranée comme des flottes auxiliaires des grandes nations maritimes, Gênes et Florence surtout, même Marseille, et assurent ainsi une part considérable de leur ravitaillement en blé, en sel, et en vins. En Andalousie, ils se heurtent naturellement aux gens de Palos et de Moguer, mais s'installent tout de même et s'affirment, à Séville autant qu'à San Lucar. Nous pressentons déjà les conflits qui, lors des deux premiers voyages de Colomb, opposeront les pilotes et patrons de Galice à ceux de La Niebla…

La rencontre à Séville de ces Castillans du Nord – ceux du *barrio de los castellanos*, ici les Lugo, – et de ces autres étrangers, les Ligures, Sopranis surtout, témoigne d'une façon exemplaire de la façon dont s'élaborent ces sociétés portuaires dans un pays si neuf. Le grand port ne sécrète pas toujours ses gens de mer ; il les reçoit d'ailleurs.

Autre fait social très significatif et qui explique certainement les liens de Christophe Colomb avec ces « marchands-marins » si particuliers, ces gens-là étaient à Gênes des immigrants venus, tout comme les Colombo, de différents bourgs des Rivières ou de la montagne. Leurs ancêtres, marins, pêcheurs, petits négociants ou artisans des villages, sont allés dans la grande ville chercher de meilleures fortunes et s'y sont d'abord installés en marge des structures les mieux affirmées. Ainsi pour les Andora, originaires du petit district de ce nom, tout à côté d'Albenga, un des territoires soumis à Gênes sur le littoral ligure, à l'ouest ; de toute cette zone venaient souvent des marins, plus souvent des tisserands ou jardiniers. Comme Séville donc, Gênes reçoit aussi des forces nouvelles et ces hommes, mal sertis dans la société en place, mal assurés d'un

avenir tranquille, se montrent souvent les plus actifs de tous, les plus aventureux même. Il est facile d'imaginer les affinités entre tous ces besogneux du grand commerce qui avaient connu le même destin et franchi les mêmes étapes, qui se découvraient des origines communes. Colomb, originaire du petit hameau ligure de Fontanabuona, peut sans mal se reconnaître et se lier avec eux. Les Cassana (une des branches des Sopranis) viennent d'un bourg du district de Gênes. Ils s'étaient établis à Séville dès le début du siècle : en 1413, Nicolo et Valentino (Valian) Cassana y chargeaient des grains pour l'Italie ; Francisco Cassana, cousin de Luigi, le conquérant d'une des Canaries, fut longtemps son ami.

Les Riparolio qui hispanisaient leur nom en Riberol étaient, eux, originaires de Rivarolo (*Riparolum* ou *Riparolium*) petit village ainsi appelé parce qu'il dominait les rives d'un torrent, la Polceverra, en amont de Gênes. Ils avaient commencé, comme les Lugo, mais au départ de Gênes, à naviguer entre la Méditerranée et l'Espagne puis la Flandre, comme petits négociants accompagnant leurs balles de marchandises ou celles de leurs associés et commanditaires. Ils réalisent vite une étonnante fortune, fondée pour une bonne part sur une forte solidarité familiale que, pour une fois, la documentation d'archives, par un heureux hasard, permet de suivre presque pas à pas.

En 1422, un Bartolomeo Riparolio navigue vers l'Écluse, l'avant-port de Bruges, et, quatre années plus tard, il convoie encore, associé à un Tommaso Castiglione – futur membre de l'*albergo* des Sopranis –, des balles de marchandises entre l'Espagne et la Flandre. Les quatre frères de ce Bartolomeo, étroitement liés, s'intéressent de plus en plus à l'Occident atlantique et à l'Andalousie. Tandis que l'aîné, Pietro Giovanni navigue lui aussi vers l'océan, mais toujours fixé à Gênes, le

second, Giacomo, tente le premier l'établissement à Séville ; en 1430, il charge du savon à Séville et à Moguer. Quatre années plus tard, il obtient directement du roi le droit de cité et le représente comme ambassadeur. En 1454, il est consul des Génois. Un plus jeune frère Gierolamo exerce, lui, une charge administrative : en 1447 il devient *official de Espana*. Finalement, en 1454, les quatre frères reçoivent, du roi Jean II, la nationalité castillane.

À la génération suivante, le principal personnage apparaît ce célèbre Francisco de Riberol, que d'aucuns nomment Francisco de Sopranis. Fils de Pietro Giovanni, il vit à Séville, entouré de ses frères. Lui-même et son frère Cosmo épousent deux sœurs, elles aussi des Sopranis, Giacominetta et Benedettina Sopranis de Andora, ce qui leur vaut une solide alliance avec les quatre frères Andora. Ce groupe de parents, de six chefs de famille, semble évidemment capable de s'imposer en bien des circonstances et de se rendre toutes sortes de services. De telles alliances naît leur fortune.

De plus, dans les années 1480, Francisco de Riberol lie sa maison, par les mariages et pour les affaires, à un autre rameau des Sopranis, les Cassana, que nous savons amis de Colomb. Les deux sœurs de Francisco de Riberol, Salvaggina et Mariola, épousent alors les deux frères, Nicolo et Gregorio Cassana. Ainsi par une politique de mariage un peu systématique et tout à fait concertée, ces Riberol avaient réuni autour d'eux à Séville un très fort groupe familial parfaitement cohérent : une sorte de fraternité, de communauté de sang d'une vingtaine d'hommes environ, qui rappelle très exactement celles des villes d'Italie.

À Séville, Francisco de Riberol, visiblement le chef de tout ce monde, commande toutes sortes d'activités et, très souvent, fait charger pour Gênes ou pour l'Angleterre. Il réussit, par un heureux coup de fortune, à mettre la main sur une grosse

affaire. En 1477, il achète au maréchal de Castille, Pedro de Ribadeneira, une part des revenus des *almonas* (pêcheries d'alose) de Séville et l'année suivante, il s'impose, associé à Mano Castiglione, comme principal fermier de ces *almonas*. Deux ans plus tard, Castiglione lui vend la moitié de sa fabrique de savon du faubourg de Triana. De là, leur réseau d'affaires s'étend à Valence où Bernaldo Castiglione, plusieurs Riberol et Andora, tous cousins ou alliés, travaillent associés à Francisco Palmaro, autre Génois d'origine populaire, connu sous le nom de Francisco Palomares, promis à une grande fortune dans les îles Canaries. À Tolède, ils traitent de nombreuses affaires avec un autre Castiglione, Benito, frère du Bernaldo de Valence. Ce dernier s'établit à Tolède en 1401 et se marie avec une Castillane ; ses deux fils, Jacomo et Tomas Castellón devaient connaître une brillante carrière en Amérique.

Ainsi les Sopranis ont-ils mis sur pied un vaste complexe d'alliances et d'associations toujours à base familiale, qui couvrent une grande partie de l'Espagne, drainant vers la mer les trafics de l'intérieur. Surtout, nombre d'entre eux s'intéressent passionnément aux nouveaux mondes, à commencer par les Canaries ouvertes à tant d'initiatives et de spéculations. Tout en achetant les laines des hauts plateaux castillans, Bernaldo Castiglione prête de l'argent aux « seigneurs » des îles. En 1501, il se porte garant pour Bartolomè de Fontana, principal receveur pour le roi dans la Grande Canarie et s'associe dans cette affaire avec deux autres citoyens de Tolède et avec notre Francisco Riberol de Séville.

Depuis quelque temps déjà, avant même les projets de Colomb, le vaste champ d'action des Riberol et Sopranis s'étend en plein Atlantique, grâce à leur étroite entente avec Juan de Lugo. Dans les années 1480-1490, les Castillans en sont encore à reconnaître l'archipel et l'occupation des îles fut une

très longue affaire. Découvertes semble-t-il en 1312 par le Génois Lancelloto Malocello, redécouvertes ensuite, après une longue période d'oubli ou d'indifférence, en 1341-1342, par toute une série d'expéditions désordonnées et concurrentes des Portugais, Catalans, Génois et Castillans, Normands et même Anglais, carrefours et points d'appui essentiels sur la route d'Afrique, ces îles restent longtemps âprement disputées et ne tombent dans l'orbite castillane qu'en 1344 avec le débarquement de Luis de la Cerda. Dès lors, le roi de Castille s'emploie, mais pas toujours avec succès, à y affermir une autorité contestée. En 1402, les chevaliers normands et poitevins y débarquent à leur tour mais leur chef, Béthencourt, prête hommage au souverain de Castille. Ils n'occupent d'ailleurs que deux îles, Fuerteventura et Ferro, la plus occidentale, et pour une trentaine d'années seulement. À trois reprises, de 1425 à 1434, les Portugais d'Henri le Navigateur déploient une force considérable et lancent des assauts acharnés contre la Grande Canarie, où deux vassaux du roi de Castille Mariot de Béthencourt et Guillen de Las Casas, comte de Niebla, se disputent le pouvoir. La véritable conquête ne progresse que très lentement, pied à pied. En 1480, seules les petites îles, telle la Gomera, sont soumises et d'une façon bien imparfaite, par le biais de seigneurs capitaines. La Grande Canarie est occupée partiellement, seulement ce qu'il faut pour assurer un ancrage commode et une première exploitation marchande de quelques ressources de l'île. Ténériffe reste tout entière à conquérir.

Dans ce long processus de conquête laborieuse, les Lugo, alliés aux Sopranis, interviennent constamment avec leurs navires, leur argent, payant même de leur personne. En 1480, pour financer l'expédition conduite par Pedro de Vera, Juan de Lugo et les Riberol fournissent les bâtiments et les capitaux.

Plus tard, en 1495, Alfonso de Lugo épouse Beatriz de Bobadilla, veuve de Hernan Pereza, maîtresse femme qui, tutrice de son fils Guillen, gouvernait depuis huit années la petite île de la Gomera. Alfonso de Lugo fut ainsi le premier gouverneur général (*adelantado mayor*) de tout l'archipel, au nom du roi.

De tels engagements politiques procurent à tous ces armateurs et hommes d'affaires, les Lugo, les Sopranis et les Riberol en tête, d'importants profits et plusieurs monopoles. Certes, la colonisation des Canaries ne semble pas du tout progresser au même rythme que celle des Portugais à Madère ; les cultures spéculatives, proprement « coloniales » s'y installent plus tard et ne prennent pas encore la même extension. Seuls, la chasse aux captifs, aux Guanches, puis le transit des esclaves noirs achetés sur les côtes d'Afrique, plus ou moins en contrebande, alimentent un négoce important. Mais, pour le reste, les premiers colons, commis de marchands souvent, s'en tiennent toujours à une économie de cueillette : exploitation des produits naturels, assez rares il est vrai : le bois, la résine du dragonnier qui donne un produit médicinal que l'on appelle le sang-de-dragon, et surtout l'orseille. Cette sorte d'algue qui sécrète une teinture violette se trouve sur les rochers de ces îles de l'Atlantique – Canaries et Cap-Vert –, surtout ; la récolte de l'orseille devient une très belle affaire, à un moment où les colorants orientaux plus rares atteignent de si hauts prix. Dès 1455, Ca da Mosto note que les Castillans transportent régulièrement des balles d'algues tinctoriales des Canaries à « Cadix et au fleuve de Séville ». Lui-même comprend tout l'intérêt de ce commerce puisque, près de quinze années plus tard, en 1469, il continue à en acheter et à en faire voyager pour son compte jusqu'à Venise.

Ce fut très certainement le profit le plus immédiat de la conquête et Juan de Lugo s'en empare très vite. En 1477 il

achète, pour la Grande Canarie, un droit exclusif à Gutierre de Càrdenas, trésorier général de Castille et commandeur général de León, seul officier garant du monopole royal sur la pêche et le commerce de ces algues. Après sa mort en 1488, Francisco de Riberol prend la succession. Il traite directement avec les Pereza et obtient un monopole de la vente de l'orseille cueillie sur les côtes de la Gomera, de Lanzarote, de Hierro et de Fuerteventura, pour quinze ans jusqu'à concurrence de 800 quintaux par an. Plus tard encore, en 1496, aussitôt après la conquête de Ténériffe, Riberol se fait reconnaître par Gutierre de Càrdenas, pour les siens – *los Riberoles* –, le droit de prendre des algues aux lieux de récolte habituels de l'île. Ainsi se forme le monopole de ce produit tinctorial, étendu maintenant au profit d'un seul groupe familial à toutes les îles de l'archipel. Comme naguère la Maona de Chio pour l'alun de toute la Méditerranée orientale, la société des Lugo-Sopranis met ainsi la main sur tout un trafic, bien plus modeste certes, infiniment moins lucratif, mais qui représente tout de même la seule ressource certaine des îles Fortunées. À des niveaux de fortune différents, les hommes, ici et là, agissent de la même façon.

Toutes ces familles génoises engagées dans ces négoces d'outre-mer, parfois même dans de petits négoces, tiennent à Séville de bonnes positions sociales et rivalisent sans mal par leur richesse et par leur renommée avec les commis ou associés des « grands marchands » de Gênes, plus étrangers, moins bien insérés dans la société andalouse. En avril 1473, devant la menace d'une grave disette de grains, les autorités de la ville ordonnent de recenser les réserves de chacun. Juan de Lugo, considéré ici comme « Génois », arrive en tête du groupe des « Ligures » avec 93 grandes mesures (*cafisi*), suivi de Luis de Marin (Luigi de Marinis, de l'*albergo* noble de Gênes) et aussitôt après de Francisco de Riberol.

Certes, les deux milieux d'affaires génois de la capitale andalouse, celui de la grande banque et du commerce international, celui des marchands occupés surtout de la Castille et de son expansion atlantique, ne restent pas constamment étrangers l'un à l'autre ; à l'occasion, quelques affaires les mettent en relations complices. Définir deux profils différents ne conduit pas à délimiter deux « classes » d'une façon tranchée. Mais il est aisé de constater que l'un de ces groupes, beaucoup plus nombreux que l'autre, d'extraction sociale plus humble et plus récente, de fortune plus neuve en tout cas, formé d'hommes venus des Rivières ligures plutôt que de la métropole, plus solidaire par ses multiples ramifications et alliances familiales, mieux inséré dans la société andalouse, plus proche des officiers royaux responsables des charges et des monopoles, s'est intéressé bien davantage à l'aventure coloniale. Ces négociants qui ne dépendent plus de Gênes, ont connu l'expérience des Canaries : service du roi et des capitaines conquérants, exploitation des premières ressources et trafic des esclaves.

Tel est le seul milieu d'affaires sur lequel Christophe Colomb peut s'appuyer. Des hommes de son monde et de sa qualité, des Ligures et non des Génois ; des gens qu'il peut fréquenter, qui comprennent très bien ses ambitions, qui ont déjà risqué leur énergie et leur argent dans des entreprises aventureuses et sont toujours prêts à le faire à nouveau. Ils lui ont prêté les sommes qu'il demandait, des sommes d'ailleurs relativement modestes, ils en ont tiré de grands profits, bien supérieurs à ceux des Canaries.

Telle fut la seule intervention des « marchands », limitée à un milieu d'affaires bien circonscrit et déjà spécialisé dans ce genre d'entreprises. Ceci ne nous autorise en aucune façon à parler de l'appui du « grand capitalisme marchand » et ni même

des « Italiens » au sens précis du mot. Ces gens-là sont parfaitement hispanisés. Ils ont modifié leurs noms et les scribes du fisc ne distinguent plus les Riberol originaires de Ligurie, des Lugo venus de Galice… Ce sont ces immigrés, ces forces nouvelles venues de deux nations maritimes riches d’une longue expérience qui, à Séville même, soutiennent le mouvement de découverte et de conquête dans l’Atlantique.

Pour l’armement des navires, les souverains choisissent Palos et ce n’est pas un choix fortuit. D’une part, plusieurs ports de Castille, d’Andalousie surtout, se trouvent alors mobilisés, presque paralysés, pour transporter hors d’Espagne, vers l’Afrique du Nord ou l’Italie, les Juifs expulsés par l’édit de 1492. À Cadix, dans le printemps et l’été, précisément au moment où la flotte de Colomb doit prendre le large, plus de 8 000 familles sont ainsi embarquées sur toutes sortes de bâtiments, dans d’affreuses conditions : un misérable exode avec son cortège de malheurs, de vols, d’exploitation honteuse d’hommes démunis et réduits à l’impuissance, obligés d’accepter de hauts prix pour leur passage. Ce fut pour Cadix une véritable industrie où s’engagent tous les patrons et les navires disponibles.

D’autre part, Colomb préfère certainement Palos et les autres ports de la Niebla. C’est là qu’il avait trouvé le premier accueil, chez les franciscains de La Rabida, et bénéficié des premiers appuis. Le duc de Medina Celi, dépossédé du projet par la reine, a sans doute réussi à faire valoir quelques droits et c’est bien à Palos, près de ses fiefs, que sont armés les navires ; il a aussi financé une part du *huitième* que doit apporter le Génois. Colomb connaît bien les patrons de la Niebla : les Pinzon de Palos et les Niño de Moguer. Ce sont de bons pilotes bien aguerris ; il peut se fier à leur expérience des grands voyages atlantiques.

Surtout, les souverains exigent que les *vecinos* de Palos, condamnés à une forte amende pour une affaire de piraterie, de contrebande ou d'infraction au monopole royal assez obscure, fournissent gratuitement deux « caravelles armées » pour l'expédition.

Enfin, les notables et magistrats de Palos doivent fournir tout le ravitaillement nécessaire au plus juste prix, les receveurs royaux les dispensant de taxes.

L'ordre signé d'Isabelle et de Ferdinand fut lu solennellement, le 23 mai 1492, dans l'église paroissiale de San Jorge, devant tout le peuple assemblé, en présence du frère Juan Perez, l'ami de Colomb, et de tous les édiles de la ville :

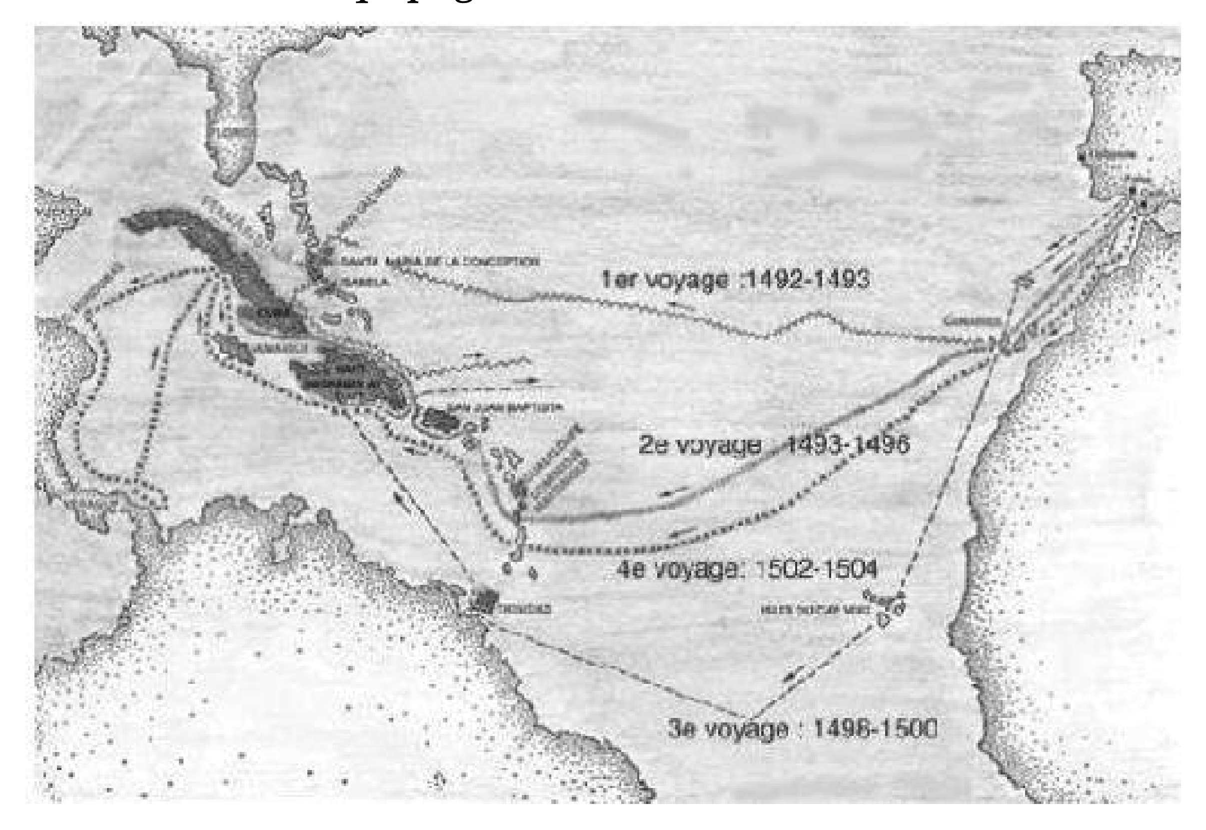
« … à vous Diego Rodriguez Prieto et à tous les autres habitants de la ville de Palos […].

« Sachant que, pour certains actes commis par vous contre notre service, vous avez été condamnés par notre Conseil, à nous fournir, à vos charges et dépenses, deux caravelles armées pour douze mois. Et comme nous avons commandé à Cristobal Colon d'aller avec trois caravelles armées, en tant que capitaine en notre nom, vers certaines régions de la Mer Océane, pour notre service, nous désirons qu'il prenne avec lui lesdites deux caravelles […] et nous voulons que vous ayez ces deux caravelles toutes prêtes et équipées pour appareiller dans les dix jours qui suivront la réception de cette lettre […] pour participer avec ledit Cristobal Colon […] et nous lui avons ordonné de vous donner à l'avance la paie de quatre mois pour ceux qui iraient à bord […] au prix qui, communément et selon la coutume, est payé à tout homme qui, sur cette côte, va en mer sur une flotte. Et nous interdisons audit Cristobal Colon et aux autres qui navigueront sur lesdites caravelles d'aller à La Mina ou de s'engager dans tout trafic que tient notre frère le roi du Portugal… »

Ce mandement daté de Grenade du 30 avril, lu le 23 mai à Palos, ne fut certes pas exécuté dans les dix jours prévus. Mais le 3 août, Colomb prend la mer… En un peu plus de deux mois à Palos, on a achevé d'armer les deux caravelles que les rois, mal informés, tenaient pour déjà prêtes, et trouvé un autre bâtiment ; on a rassemblé 87 hommes d'équipage, acheté et chargé les vivres et les objets pour le troc, pris les dernières dispositions. Ce délai relativement court, très satisfaisant, témoigne à la fois de la hâte de l'Amiral après tant d'échecs et d'atermoiements, de son désir de naviguer avant les mauvais temps d'hiver et, aussi, de la modestie des moyens mis en œuvre : le plus gros des bâtiments n'atteint pas cent tonneaux.

Colomb a donc, pour la première fois, à l'âge de quarante ans, lui qui avait tant navigué pour d'autres, tant rencontré de patrons et de marins au retour de longs voyages, tant rêvé de suivre les traces des grands découvreurs de sa nation et du Portugal, trois navires sous son commandement. Les gens de Palos ont armé les deux plus petites caravelles. Tout d'abord, la *Niña*, construite dans les chantiers de Moguer, appelée la *Santa Clara* du nom de la patronne de la cité, puis *Niña* lorsqu'elle appartint à Juan Niño, armateur et marin de Moguer. Ce plus léger des trois bâtiments fut aussi le plus fidèle, effectuant sous les ordres de Colomb, après celui-ci, deux autres voyages d'exploration et, selon les calculs de Morison, naviguant ainsi plus de 25 000 milles avec lui. L'autre caravelle, la *Pinta*, sortie également des chantiers du Rio Tinto appartenait à un patron de Palos, Cristobal Quintero, fort mécontent semble-t-il de la voir embarquée dans cette affaire ; son nom rappelle le clan des Pinzon qui la possédait ou la commandait auparavant. Colomb lui-même loua son navire-amiral, la *Santa Maria*, à un patron de Galice, Juan de la Cosa qui, en mai 1492, se trouvait dans le

port de Palos. Ainsi : deux navires de la Niebla et un de Galice ; mais, à bord, des équipages de la Niebla.



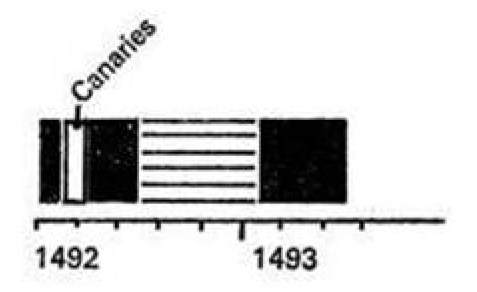
VII

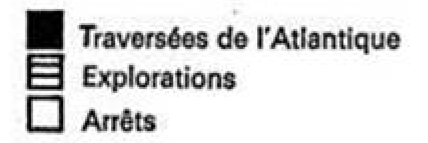
LE FILM DES VOYAGES : LES ÎLES

Première aventure
(*août-octobre 1492*)

HISPANOLA
(Haiti)

Pto SANTO
LA
TORTUGA
Pto CONCEPCION
Pto SAN TOMAS
NAVIDAD
MONTE CRISTI
PUNTA ROJA
Pto PLATA
C. DE ANGEL
SAN NICOLAS
ISABELA
MARIEN
rio del Oro
SAN TOMAS
CONCEPCION
DE LA VEGA
C. DEL ENAMORADO
GOLFO DE LAS FLECHAS
rio Hatiboni
MAGUANA
rio Yuna
rio Jaina
rio Ozama
JEREMIE
PORT AU PRINCE
HIGUEY
C. SAN RAFAEL
XARAGUA
Enriquillo
SanDOMINGO
C. SAN MIGUEL
Pto BRAZIL
ISLA MONA
Pto ESCONDIDO
ISLA SAONA





1er voyage
3 août 1492 : départ de Palos.
9 août 1492 : arrivée à la Grande Canarie.
9 septembre 1492 : départ de l'île de Hierro (Canaries).
12 octobre 1492 : arrivée à San Salvador.
28 octobre 1492 : arrivée à Cuba.
5 décembre 1492 : arrivée à l'Hispañola.
16 janvier 1493 : départ de l'Hispañola.
18 février 1493 : arrivée aux Açores.
24 février 1493 : départ des Açores.
4 mars 1493 : arrivée à Lisbonne.
13 mars 1493 : départ de Lisbonne.
15 mars 1493 : arrivée à Palos.

« Nous partîmes le vendredi 3 août 1492, de la barre de Saltès, à huit heures du matin. Nous avançâmes par fort vent du large jusqu'au coucher du soleil, en direction du sud et fîmes 60 milles qui font 15 lieues. Ensuite, nous mîmes le cap au sud-ouest et au sud quart de sud-ouest, qui est la route des Canaries. »

Colomb n'en écrit pas davantage. À nous d'imaginer avec plus d'émotion qu'il n'en montre ce départ du petit matin. Trois navires ordinaires pour les gens de Palos ; mais pour nous, trois esquifs fragiles, légers, terriblement vulnérables qui descendent le cours du fleuve avec le flux. Ils passent sous les murs du

couvent, au droit du clocher, doublent la pointe del Sebo qui sépare les deux fleuves, se coulent encore le long de l'île de Saltès ; puis c'est la barre et un dernier chenal… ; un parcours évidemment très familier pour tous ces hommes. Ensuite ils lèvent les voiles et travaillent dur à lutter contre le vent contraire, à tirer des bordées, à naviguer à la bouline pendant des heures, jusque vers le soir, au moment où le vent enfin tourne brusquement. Toutes voilures déployées cette fois, les trois caravelles prennent décidément la haute mer, se dérobent à la vue. Ce premier jour, ces quinze lieues ne représentent encore qu'une toute petite course, une timide avance sur ce long chemin de l'aventure.

Aucun témoin n'a dit ses impressions ni parlé de celles des amis, des marins à bord, des navires ancrés dans le port. On aimerait pourtant… Un départ solennisé seulement par une messe célébrée la veille devant tout l'équipage ? Ou le grand souffle de l'audace et l'angoisse de l'inconnu ?

Colomb et ses hommes, nous pouvons les suivre à partir de là jour après jour. Nous connaissons parfaitement leur marche et leurs difficultés. Chaque fragment de la route, nous pouvons le situer, le tracer sur nos cartes. Par deux sortes de témoignages.

Tout d'abord par les écrits et, en tout premier lieu, par le fameux *Journal* de bord tant de fois publié, traduit, cité, étudié et scruté par des générations de marins, d'historiens ou de romanciers. Tous les patrons surtout les commandants des flottes, depuis les grands voyages des Portugais le long des côtes d'Afrique, tenaient d'une façon exacte mais plus ou moins régulière mémoire de leurs routes et de leurs escales. C'étaient, le plus souvent, de simples cahiers de notes, des répertoires de directions et d'observations des latitudes. Certains, il est vrai, rédigeaient de véritables récits, bien plus amples, enrichis d'indications sur l'aspect des côtes, et des fleuves, sur la

végétation, sur les habitants, les trocs et les profits possibles. Ainsi, ceux si bien connus, prolixes et passionnants de Ca da Mosto ou d'Antonio di Noli vers la Gambie et les îles du Cap-Vert.

Christophe Colomb a parfaitement senti l'utilité d'un tel *Journal* ; il s'applique à établir un document précis, irréprochable et complet. Il veut marquer clairement sa route jour par jour, indiquer tout changement de cap, afin de tracer son itinéraire sur une carte qu'il dessine lui-même ; il tient à s'assurer de sa position, de ses directions de retour, à situer les terres découvertes ; il pense aussi aider ceux qui le suivront à trouver le même chemin. D'autre part, aux yeux des souverains et de leurs conseillers, il faut justifier l'excellence de ses projets, montrer que ses calculs se révèlent exacts ; montrer également l'intérêt des pays rencontrés, des nouvelles conquêtes à faire en leur nom. Aussi présente-t-il, dès les premiers moments où la terre se dessine à l'horizon, une suite de comptes rendus très circonstanciés, soulignant les richesses des îles, la proximité des mines d'or, le naturel aimable des habitants. Ce sont souvent des notations quelque peu tendancieuses, provoquées par un optimisme excessif. De même, ce *Journal* exalte évidemment ses propres vertus et tend à tout moment à justifier ses décisions et actions.

Malgré ces quelques travers inévitables, nous aurions ainsi un document tout à fait exceptionnel, par son ampleur et par sa nature même, écrit sur le vif, avec beaucoup d'attention.

En fait, on l'oublie trop souvent, nous n'avons pas le *Journal* écrit de sa propre main, ni même un texte parfait que l'on puisse authentifier. L'un et l'autre ont disparu sans laisser aucune trace et ce que nous lisons est une autre copie, plus tardive, faite dans un but précis. Les cahiers de notes de l'Amiral réunis dans un livre, ont été remis par lui-même, lors

de sa visite à Barcelone en avril 1493, aux souverains pour qu’ils l’étudient, le fassent examiner par des experts et en fassent au moins une reproduction. En juin 1493, ils reconnaissent ne pouvoir encore s’en séparer :

« Quant à ce que vous dites, que vous avez besoin du livre que vous avez laissé ici, et qu’il faut le faire copier et vous l’adresser, on va le faire et Don Juan de Fonseca vous le rapportera. »

Puis le 5 septembre, une lettre d’Isabelle montre bien que les rois ont changé d’avis et abandonné toute idée de renvoyer l’original :

« Je vous envoie une copie du livre. On a mis beaucoup de temps pour l’écrire car nous voulions le faire en secret, de façon à ce que les ambassadeurs du roi du Portugal qui sont à notre cour, ni toute autre personne, ne puissent le savoir ; afin d’aller plus vite, vous verrez que cette copie est de deux mains différentes. »

Colomb n’a donc eu qu’une copie. Gardée par lui, après sa mort, elle fut amenée à Santo Domingo par son fils Diego. C’est ainsi que Bartolomè de Las Casas a pu l’étudier pour écrire son *Histoire des Indes*. Il ne l’a pas retranscrite en entier, mais a seulement pris des notes, très précises mais manifestement incomplètes, ne retenant que ce qui l’intéressait le plus ou lui semblait absolument essentiel. Ce *Sommaire* est le seul texte dont nous disposions.

Passionnant, parfait sur bien des points semble-t-il, irremplaçable naturellement, ce *Journal* ou *Sommaire* ainsi « relu » par un homme d’Église et de lettres, quelque vingt ou trente ans plus tard, comporte donc des éléments très disparates : des passages copiés mot pour mot que Las Casas désigne formellement et aussi des discours indirects, peut-être moins fidèles. Si bien que le *Journal* se trouve rédigé ici, tantôt à

la première, tantôt à la troisième personne (« l'Amiral décide… »).

Las Casas n'hésite pas, ici et là, à truffer son *Sommaire* de ses propres observations et développements sur le pays, sa faune, sa flore et ses habitants :

« … Ils trouvent des perdrix, pareilles à celles d'Espagne, mais bien plus petites, à tel point qu'on n'y trouve presque rien à manger, si ce n'est la poitrine. Ils virent aussi beaucoup d'oies et de rossignols qui chantaient doucement… »

Ce sont là manifestement ses propres souvenirs, non ceux de Colomb.

En d'autres occasions, il y mêle des réflexions morales, par exemple lorsqu'il évoque la capture des Indiens pour les conduire en esclavage :

« Je n'ai pu savoir combien il en emmenait de cette île, mais je pense qu'il en avait pris quelques-uns […]. Je les ai vus moi-même, mais sans y faire autrement attention et je ne me rappelle pas les avoir comptés. »

Surtout, Las Casas s'intéresse aux Indes. Dès lors le récit du séjour de Colomb aux îles Canaries, est en grande partie escamoté, altéré par la mauvaise transcription, des noms de lieux et devient incompréhensible ou incohérent ; il fait relâcher l'Amiral à Ténériffe, alors que l'île n'était pas encore aux mains des Castillans.

Le seul document authentique relatant les principaux épisodes de l'expédition, écrit de la main même de Colomb, reste donc la fameuse lettre dite de Santangel dont l'histoire elle-même prend un parfum d'aventure… Sur le chemin du retour, le 14 février 1493, au cœur d'une effroyable tempête, l'Amiral pense bien se perdre avec ses trois navires. Il se décide alors, selon son *Journal* reproduit par Las Casas, à jeter une bouteille à la mer portant une lettre où il résumait son récit.

Fernando Colomb rapporte aussi l'épisode, en laissant parler son père :

« Cette lettre fut scellée et fermée par moi-même. J'y écrivis le nom de Vos Altesses ainsi qu'une promesse de 10 000 ducats de récompense pour celui qui la présenterait ainsi fermée ; afin que si quelque étranger l'eût trouvée, la garantie de cette récompense le portât à ne pas se servir des renseignements écrits sur le papier. Puis je fis apporter un gros tonneau. Je roulai la lettre dans une toile cirée que je mis ensuite dans un morceau de cire, puis plaçai le tout dans le tonneau, soigneusement cerclé et jetai le tout à la mer. » Mais il ajoute qu'il fit placer un autre paquet dans un tonneau pareil au premier, au sommet du mât. De telles précautions montrent assez l'importance qu'il attache alors, au terme d'une expédition somme toute couronnée d'un plein succès, à ce que les rois et eux seuls soient bien informés du résultat de son voyage, de sa route, de ses découvertes.

On le sait, les navires ne firent pas naufrage. Le tonneau jeté à la mer ne fut jamais retrouvé mais, dans le même temps, avant le 15 février, Colomb écrit une autre lettre à Luis de Santangel ; elle devait lui être adressée par courrier rapide sitôt que la *Niña* toucherait terre ; cette même lettre ou une copie de celle-ci devait être présentée le plus tôt possible aux souverains. On s'accorde à penser que cette seconde épître reproduisait exactement les premières, celles des deux tonneaux. Elle fut bien remise à Santangel et se trouve toujours aux Archives de Simancas. La Public Library de New York conserve un exemplaire de la première impression, effectuée dès le 1er avril 1493. C'est évidemment une rédaction très abrégée, écrite non au jour le jour mais au terme du long périple et qui s'intéresse bien davantage à l'exploration des côtes et aux navigations entre les îles qu'à la grande aventure

atlantique proprement dite. Là, Colomb repense toute l'expédition et, sans aucune note superflue, y dresse une sorte de bilan.

Ainsi le *Journal* – ou, si l'on veut, le *Sommaire* de Las Casas – et la *lettre à Santangel* se complètent-ils fort heureusement. Malgré tant d'avatars et quelques imperfections ou inexactitudes, rien d'essentiel ne nous échappe. Que de progrès depuis le récit de Marco Polo à la fois rigide dans sa composition et fantastique ou même fantaisiste dans sa rédaction où l'on chercherait en vain sa marche, non pas, comme ici, jour par jour, mais seulement semaine après semaine !

Pour nous en tenir au temps de Colomb, de tous les voyages maritimes du temps – ceux de Diaz, de Gama et même un peu plus tard, de Magellan –, aucun ne peut être connu, par leurs observations sur la course du navire, sur la mer et sur les côtes, sur les pays et les hommes, avec tant de minutie et de sérieux.

En second lieu, une autre recherche que celle menée dans les Archives et sur les textes, conduite d'une façon toute différente, éclaire constamment tous les moments des quatre voyages du Génois. À partir de 1938, l'amiral américain S.E. Morison, le plus passionné et le plus raisonnable aussi de tous les historiens de Colomb, admirateur sans aucune mauvaise pensée, entreprenait une série de croisières dans les îles de l'Amérique et le long de la terre ferme pour reconnaître tous les lieux visités par les caravelles castillanes entre 1492 et 1504. Suivant pas à pas les *Journaux* des voyages, il s'est appliqué à identifier chacun des ancrages, chaque cap aperçu du navire-amiral, chaque îlot, baie ou fleuve. Il a déterminé les profondeurs pour les confronter avec celles indiquées dans le livre de bord. Il a mesuré les distances, vérifié si tout était vraisemblable et il a redressé de nombreuses erreurs d'attribution. Il a aussi cherché

à affronter les indications sur le paysage et la végétation. Enfin, utilisant toujours les *Journaux*, Morison a pu reconstituer la course de chaque jour et, pour le premier voyage au moins, pointer sur la carte la position des navires chaque soir. C'est là un travail tout à fait exceptionnel dont nous n'avons l'équivalent pour aucune autre expédition maritime de ce temps, où tant d'incertitudes subsistent encore et pour lesquelles il semble toujours aussi difficile de faire concorder les indications des cahiers de bord avec la réalité.

Le choix des Canaries pour une première étape allait de soi. Colomb situe Cipangu, son principal but, sur le même parallèle que ces îles Fortunées et il compte, dans la mesure du possible, suivre une ligne très droite, plein ouest, pour profiter des vents favorables. Il pense aussi trouver à la Grande Canarie et surtout à la Gomera des vivres frais et de l'eau ; ses amis, les Riberol et les Sopranis y ont des relations d'affaires.

Cette première partie du voyage s'accomplit sans encombre, simple routine pour ces Andalous familiers du chemin. Dès le 7 août, ils savent parfaitement qu'ils approchent. Le 8 la grande île est en vue et seuls les vents contraires leur interdisent d'y débarquer. Un incident cependant : à deux reprises, les 6 et 7 août, le gouvernail de la *Pinta* se déboîte ; Colomb en rejette la responsabilité sur le patron du navire, Cristobal Quintero et sur l'un de ses marins coupables, selon lui, d'avoir voulu rendre la caravelle inutilisable, incapable d'aller au-delà d'une première étape, aux Canaries.

« L'Amiral dit que, avant le départ, il avait vu les deux hommes en train de comploter quelque chose. »

L'avarie vite réparée, le capitaine Martin Alonso Pinzon, « qui était un homme aussi courageux qu'adroit », demande pourtant d'autres remèdes que cet ajustement de fortune. De plus la

Pinta prend l'eau et ne peut plus naviguer. La réparation mobilise la flottille tout un mois. Colomb abandonne Pinzon près de la Grande Canarie et se met, avec la *Santa Maria* et la *Niña*, en quête d'un autre navire. À la Gomera, il attend le retour de la dame de l'île qui aurait à sa disposition une petite nef galicienne, qu'il espère donc acheter ou affréter. Beatriz de Bobadilla gouverne l'île, tous l'affirment, d'une main de fer. Colomb attend longtemps son retour. Il s'attarde longtemps aussi dans sa maison forte de la Gomera. Plusieurs auteurs, toujours tentés par l'anecdote romanesque, ont interprété une très anodine réflexion de Michele di Cuneo, compagnon de Colomb lors du second voyage sur la beauté de cette femme et l'admiration qu'elle inspirait à chacun, pour bâtir sur cette rencontre toute une histoire d'amour entre Colomb et Beatriz. Ainsi est née d'une façon gratuite la belle image d'un roman d'amour aux îles Fortunées, réconfort du héros à la veille des grands travaux.

D'autres auteurs ont confondu Beatriz avec Iñes Pereza, sa belle-mère et d'autres encore avec sa tante, nommée elle aussi Beatriz de Bobadilla, épouse d'Andrès de Cabrera, restée célèbre sous le nom de marquise de Moya.

En fait Colomb sait les liens d'affaires qui unissent cette maîtresse femme à son ami et partenaire Francisco de Riberol et à tous les Riberol. La rencontre n'a rien de fortuit ni de très « personnel ». De cette façon il peut assurer aisément et à bon compte une part de son ravitaillement ; nul doute que tout était prévu à l'avance, dès le départ d'Espagne.

Entre-temps Pinzon avait pu, sur les chantiers du port – la *Herreria* des forgerons –, à Las Palmas faire réparer toutes les pièces métalliques de son gouvernail. Colomb se décide donc à garder la *Pinta* avec lui et, à la Grande Canarie, il fait modifier la voilure de la *Niña*, qu'il trouve mauvaise manœuvrière, « afin

qu’elle puisse suivre les autres navires ». On supprime la grande voile latine triangulaire du grand mât pour la remplacer par des voiles carrées, diversifiées, de plus petites dimensions, tant à ce mât qu’au mât de proue.

Le 6 septembre, il retourne à la Gomera puis aussitôt prend la route vers l’ouest et le grand large. Mais deux tourments les assaillent déjà, dès les tout premiers jours.

D’une part, la crainte de l’ennemi qui guette et peut tenter de ruiner toute l’affaire :

« L’Amiral apprit d’une caravelle qui venait dans l’île de Hierro, que trois caravelles portugaises rôdaient aux alentours pour les capturer […] sans doute à cause du dépit ressenti par le roi de ce pays de l’avoir vu passer au service de la Castille. »

D’autre part, obsédante, envahissante, la peur de l’inconnu, du surnaturel, des mondes qu’ils s’apprêtent à affronter avec leurs mystères inexplicables, leur nature hostile. Les flammes du volcan de Ténériffe les effraient au dernier point et leur paraissent un bien mauvais présage pour l’avenir, car elles marquent toute l’aventure d’un signe infernal :

« Assaillis par tant d’inquiétudes et de problèmes, les hommes ne cessaient de murmurer contre une entreprise qui leur inspirait la crainte de malheurs encore plus grands. »

Pour Fernando Colomb, dans un long chapitre de l’*Histoire* qu’il consacre à retracer la vie de son père, c’est une belle occasion de montrer son ascendant sur ses hommes, son talent et sa force de persuasion :

« … L’équipage en fut stupéfait et apeuré ; mais il leur expliqua la cause de ce grand feu, en leur parlant de l’exemple de la montagne Etna, en Sicile, et de bien d’autres montagnes où l’on peut observer des phénomènes de cette nature. »

Sans doute l’Amiral songe-t-il à ses lectures, à Pline et au pape Pie II…

Enfin, le 9 août, ils perdent de vue l'île de Hierro – ou de Ferro –, la plus occidentale de toutes. Dans la nuit, grâce à un fort vent du nord-est, ils font 120 milles ou 30 lieues ; un très heureux départ.

Dès lors, Colomb suit scrupuleusement la route de plein ouest, sans en dévier, se plaignant parfois de ce que les marins tiennent mal le gouvernail et laissent aller d'un quart vers le nord. « L'Amiral leur fit plus d'une fois des remontrances à ce sujet ! » ; obstinément, il rectifie le cap. Il note aussi très soigneusement les distances qu'il pense avoir parcourues chaque jour, nuit comprise. Mais, dès le 9 septembre :

« Il décida de marquer des chiffres plus bas que les distances parcourues en réalité, afin que les hommes ne perdent pas courage et ne prennent pas peur, si par hasard, le voyage devait se prolonger… »

Puis, le lendemain encore :

« Il fit 60 lieues (335 km !) pendant ce jour-là et la nuit qui suivit […]. Cependant, il n'en marqua que 48 en tout, afin que les hommes ne se découragent pas, si le voyage venait à durer. »

En dehors de ces observations chiffrées, les notes du *Journal* se rapportent exclusivement, ou bien aux phénomènes étranges capables de semer la panique, ou bien surtout aux signes avant-coureurs d'une terre proche : de véritables obsessions qui se manifestent dès le début. La *Relation* de ce voyage se présente comme une suite ininterrompue de réflexions sur l'humeur des marins, sur leurs craintes ou leurs espoirs. Visiblement l'essentiel n'est pas du tout la conduite des navires, mais celle des hommes.

« Ce jour-là [le 15 septembre], au commencement de la nuit, ils virent tomber du ciel un merveilleux feu qui s'enfonça dans la mer à une distance de quatre ou cinq lieues… » Tous ces phénomènes troublent et apeurent les hommes qui

commencent à dire que l'on a pris un mauvais chemin. Les 16 et 17 septembre, la mer des Sargasses, avec ces immenses prairies flottantes, leur procure un certain espoir. L'Amiral le note à trois reprises, heureux de l'événement :

« Ce fut là qu'ils commencèrent à voir de grands champs d'herbes vertes qui, d'après leur aspect, venaient de se détacher de la terre. Cela leur fit croire qu'ils se trouvaient dans le voisinage des îles. »

« C'était de l'herbe qui pousse sur les écueils et elle paraissait courir de l'ouest. Aussi pensaient-ils que la terre était par là, pas loin. »

« … Ils virent encore des herbes en quantités bien plus grandes. Elles ressemblaient à des plantes des rivières. Ils y trouvèrent un crabe vivant que l'Amiral examina, disant que c'était un signe absolument certain de la proximité de la terre, car on ne trouve pas de bête de ce genre à plus de quatre-vingts lieues des côtes. »

Ailleurs, ce sont des oiseaux : un héron, des pailles-en-queue « qui n'ont pas l'habitude de dormir en mer », des albatros, des pétrels et « des petits oiseaux de terre qui s'approchaient du navire en chantant ». À chaque fois les hommes se réconfortent ou Colomb les encourage en disant que ces oiseaux ne vont jamais à plus de 80, de 25 lieues même des terres ; sans doute se trompe-t-il d'espèce…

Le 18 septembre, Martin Alonso Pinzon affirme avoir vu un grand vol d'oiseaux de mer en route vers l'ouest ; il presse l'allure pensant arriver le premier… D'autres moments, ils trouvent que la mer est de moins en moins salée, que l'air devient plus doux « et ils en étaient tous très contents ». Ou bien encore ce sont de très gros nuages, lourds et denses, comme il s'en forme au-dessus des terres, et surtout au-dessus des

montagnes. Ou bien encore des ondées sans vent, « ce qui est un signe évident de la proximité de la terre ».

Colomb note tout et veut persuader ses gens. Il sait bien que le succès de son entreprise dépend de son assurance et de la façon dont il peut conduire son équipage, et uniquement de cela. À l’en croire, chaque jour amène un indice nouveau et les 19 ou 20 septembre, les marins finissent par admettre entre eux que la terre est toute proche, mais au nord ou au sud de la route qu’ils suivent. L’Amiral qui n’a encore accompli que 350 ou 400 lieues, la moitié environ de ce qu’il avait calculé pour Cipangu, ne veut en rien s’en laisser distraire. Il refuse de perdre du temps pour tirer des bordées et « reconnaître s’il y avait des terres de ces côtés ». Il garde son cap de l’ouest sans aucune défaillance, malgré, du 21 au 24 septembre, de grands calmes qui réduisent fortement son allure, fatiguent et irritent les marins obligés à de continuelles manœuvres pour chercher quelque vent. Parfois le vent se lève, mais de l’ouest ou presque et il faut louvoyer ; pourtant il s’en réjouit :

« … Ce vent contraire m’était bien nécessaire car mes hommes étaient assez anxieux, affirmant que, dans ces régions, il n’y avait aucune saison de bons vents pour rentrer chez soi. »

Le 25 septembre, Martin Alonso, monté à la proue de sa *Pinta*, voit une île se profiler à l’horizon et tous le croient ; elle devait être, pensent-ils, à 25 lieues au sud-ouest et Colomb, incapable cette fois de résister davantage, fait changer le cap… jusqu’à ce que chacun admette, le lendemain, que ce n’était sans doute rien d’autre que quelques nuages. On reprend le plein ouest, en l’inclinant parfois légèrement. Et, à nouveau chaque jour, des herbes, des joncs et des roseaux qui flottent ; des oiseaux : albatros, frégates, pailles-en-queue ; plus de quarante pétrels se posent ensemble sur les gréements, ainsi que deux albatros, et un jeune marin en tue un d’un jet de pierre. Une

frégate vient aussi se reposer et un oiseau blanc qui ressemble beaucoup à une mouette. Mais, aucune terre en vue. Le 7 octobre ce n'est encore qu'une fausse alerte, criée par les hommes de la *Niña*.

Ce même jour, Colomb décide de changer de route, à la tombée de la nuit, et fait naviguer à l'ouest-sud-ouest. Cette décision, brutale à en croire le *Journal*, allait commander tout l'avenir de l'expédition et son véritable destin. Les historiens ont beaucoup épilogué à ce sujet. Les uns, tirant de cette affaire quelque leçon de petite philosophie, insistent sur la fragilité des fortunes et sur la force étrange du hasard qui détermine les plus grands tournants de l'histoire. Si Colomb n'avait pas dévié de sa route, il aurait atterri en Floride, les Espagnols auraient conquis l'Amérique du Nord et une ville du genre de Vera Cruz occuperait le site de New York. Certainement pas… mais on aime rêver ! D'autres, plus sérieux, ont cherché la raison de ce renoncement à une direction qu'il s'était fixée depuis longtemps. L'Amiral n'en donne clairement qu'une seule : ils avaient vu passer un grand nombre d'oiseaux migrateurs qui volaient vers le sud-ouest et « l'Amiral n'ignorait pas que la plupart des terres découvertes par les Portugais l'avaient été grâce au vol des oiseaux ».

D'ailleurs, il affirme aussitôt qu'il n'a l'intention de maintenir cette nouvelle direction que pendant deux jours, pour une exploration accidentelle, en marge du but principal. L'allusion aux Portugais marque à quel point, sur les quais et dans les officines de Lisbonne il avait pu se renseigner, méditer sur sa conduite en mer et sur les procédés des capitaines-découvreurs.

Mais Las Casas invoque sans équivoque une tout autre raison : la révolte des marins. Il agrémente ce passage du *Journal* d'un très long développement de son cru qui,

inlassablement, sous des formes différentes, explique le mécontentement des hommes :

« Ils étaient déjà parvenus là où aucun homme avant eux n'avait jamais osé s'aventurer, et ils n'avaient pas engagé leur foi d'aller au bout du monde ; d'autant plus que, progressant plus avant, les provisions leur manqueraient pour le retour. Certains disaient qu'il valait mieux une nuit, jeter l'Amiral par-dessus bord [...] et raconter ensuite qu'il était tombé seul en observant les étoiles avec son cadran et son astrolabe. C'est à discuter ainsi et d'autres choses pareilles que passaient leurs jours et leurs nuits. »

Les maîtres des trois navires se sont mis d'accord pour exiger le retour en Castille car, en cette saison disent-ils, « le vent souffle de l'est et, ainsi, ils ne pensent pas pouvoir revenir en arrière ».

Suivent encore nombre d'anecdotes plus ou moins circonstanciées qui traduisent toujours, chez les marins et les pilotes, la hantise de se perdre, de ne pouvoir rebrousser chemin et regagner leur pays.

Cette théorie de Las Casas reprise avec enthousiasme par tous les auteurs, à très peu près, résumée ou enjolivée de quelques détails pittoresques pour faire plus vrai empruntés au grand folklore des mutineries en mer, s'est imposée sans partage dans nos manuels.

Cela gêne pourtant : une révolte, des menaces de tuer le capitaine ; lui seul contre tous faisant face, obstiné, emporté par une farouche détermination : des images bien trop belles encore. Nous sommes en pleine littérature.

De cette mutinerie, Colomb ne parle pas. Quelques mots seulement pour dire « que les hommes commencent à s'impatienter et à se plaindre... » mais seulement à la date du 10 octobre et donc après le changement de cap.

Dans ce cas, pourquoi cette nouvelle route ? Si les marins ne se révoltent pas, certainement leurs patrons les Pinzon, et les pilotes font des remontrances. Alors que l'Amiral veut aller directement « aux Indes », ou en Chine, en tout cas atteindre le continent, ils insistent, eux, pour arriver d'abord à Cipangu ou à une autre île relativement proche et ne pas continuer jusqu'à la terre ferme, bien trop lointaine. Ils affirment que pour Cipangu, il faut aller davantage vers le sud. De ces conseils de plus en plus pressants, Colomb fait bien état dans son *Journal* et, beaucoup plus tard, c'est ce que disent aussi tous les marins appelés à témoigner sous la foi du serment sur les aléas du voyage et les circonstances de la découverte.

La controverse porte maintenant, non sur la poursuite de l'expédition, mais sur le but : Cipangu ou quelque autre terre inconnue ou, directement, la terre ferme ?

Cependant, il sait aussi d'après ses calculs qu'il a depuis quelque temps déjà dépassé le méridien sur lequel il plaçait Cipangu : ils ont navigué près de 800 lieues. D'autre part, il a toujours reconnu l'existence de ces îles encore inconnues qui peuplent l'Atlantique. À Pinzon, dès le 25 septembre, il avait fait remettre une de ces cartes marines où il avait lui-même « dessiné certaines îles de ces mers-là ». Si bien que sa décision d'infléchir son cap vers le sud peut se comprendre. Sans doute cède-t-il enfin à un espoir incertain : ou trouver Cipangu plus au sud qu'il ne le pensait, ou toucher, par pur hasard, l'une de ces îles inexplorées qu'il avait soigneusement inventoriées tout au long de ses lectures et placées sur sa carte.

En tout état de cause, Colomb n'a vraisemblablement affronté aucune mutinerie et son équipage de volontaires lui est resté dévoué. Aucun n'avait déserté aux Canaries pendant tout ce mois d'incertitudes…

Cependant c'est désormais l'aventure, et les jours passent…

Quelques jours seulement… Dans la nuit du jeudi 11 au vendredi 12 octobre, ils voient la terre devant eux alors qu’ils marchent bon vent, à grande vitesse de douze milles à l’heure. Cette fois ce n’est pas une fausse alerte. Des circonstances bien étranges : le *Journal* et toutes les traditions historiques ont dit qu’un Sévillan, Rodrigo, du faubourg de Triana, marin à bord de la *Pinta* qui tenait la tête, avait été le premier à voir la terre. Il est alors deux heures après minuit et l’on se trouve à quelques lieues de la côte. Les trois patrons font aussitôt amener les voiles et maintiennent leurs caravelles en panne jusqu’au matin. Et pourtant, dans le même *Journal*, Colomb indique aussi que lui-même a vu :

« Des lumières, bien plus tôt, vers dix heures du soir ; tout était tellement sombre alors qu’on ne pouvait affirmer que c’était vraiment la terre […] ; c’était comme une petite chandelle de cire, qui s’élevait et s’abaissait et peu de personnes auraient pu y voir un indice de l’approche de la terre. »

Il prétend en avoir fait part aux deux officiers qui l’accompagnent à son bord et, en particulier, au maître des comptes Rodrigo Sanchez ; il fait, dit-il encore, aussitôt chanter le *Salve Regina* par tout l’équipage. Nous savons que, plus tard, malgré toutes les promesses maintes fois renouvelées de récompenser le marin qui apporterait une certitude, l’Amiral se laissa ou se fit attribuer par les rois la fameuse rente de 10 000 maravedis offerte au découvreur. Comme il faut toujours terminer en légende dramatique, on dit que Rodrigo de Triana, dépité, écœuré par tant d’injustice, abjura sa foi et alla combattre chez les Maures contre les Chrétiens qui, décidément, ne valent pas mieux.

Le monde insulaire : *Bahamas, Cuba, Haïti* (*Hispañola*) (*Octobre 1492-janvier 1493*)

Cette côte aperçue au clair de lune, la première reconnue par un Européen, est un îlot des Bahamas, mal défini pendant longtemps : les historiens de Colomb proposant chacun, dans les Bahamas ou même les Kayes, un site différent. Mais, en 1940, Morison, en observant sur place la course des caravelles et leur changement de cap, rejoignait fermement les conclusions d'un historien espagnol du Nouveau Monde, vivant au XVIIIe siècle, Bautista Muñoz. L'un et l'autre proposent l'îlot de Guanahani, situé sur le 24e parallèle (les Canaries se trouvent environ sur le 28e), à 74° 30 de longitude ouest. Une petite île corallienne de 13 milles de long sur 6 de large, enserrant une lagune, protégée sur sa côte est par des bancs de récifs. Christophe Colomb la baptise San Salvador ; actuellement elle est plutôt connue sous le nom de Wathings Island.

Dans la matinée du 12, ils la contournent par le sud, à la recherche d'une approche plus facile, et trouvent une passe à l'ouest, au lieu dit maintenant Gardener Reef ; ils touchent terre au fond d'une baie minuscule, de sable fin, bien ombragée, suffisamment profonde pour s'ancrer : c'est Fernandez Bay.

« … L'Amiral alla à terre sur une barque, accompagné de Martin Alonso Pinzon et de son frère Vincens Yañez, capitaine de la *Niña*. L'Amiral déploya la bannière du roi… »

Ainsi, au total, pour cette première traversée, une course aisée, sans autre difficulté que ces quelques jours de calme. L'aventure se solde finalement par un voyage de tout repos ; à

aucun moment les vivres n’ont manqué et, très vite, les marins reprennent à San Salvador de l’eau ainsi que quelques fruits. Mais ce long mois de navigation solitaire depuis les Canaries en pleine mer, sans aucun repère, sur une route inconnue, bien plus longue que toutes celles parcourues d’une traite jusqu’alors, leur avait imposé de dures épreuves morales. Là résident la difficulté et l’exploit : conduire les hommes si loin, leur faire accepter cette confiance et de longues patiences. Bon navigateur, marin très sûr – il aura tant d’occasions d’en donner la preuve ! –, technicien et savant capable de situer sa route et de faire le point – avec de telles erreurs cependant ! – Colomb réussit par ses vertus de chef, de conducteur d’hommes. Dès maintenant, avant même d’examiner les moyens mis en œuvre et la façon de naviguer, cette grande entreprise à travers la mer océane se présente d’abord et surtout comme une grande aventure humaine. Il suffisait d’oser et de tenir… avec de petits outils, très faibles et, malgré tout ce que l’on a pu écrire, encore très rudimentaires.

Cette inquiétude et ces angoisses une fois surmontées plus aucun problème ne se pose. L’assurance de trouver dès lors de l’eau et des vivres, de réparer quelques avaries, l’assurance surtout de trouver aisément la route du retour en naviguant plus au nord avec la certitude de ne pouvoir manquer une des îles atlantiques ou les continents d’Europe ou d’Afrique, tout cela calme les anxieux et satisfait les mécontents. Aucun problème non plus pour un second voyage, car la route, si bien tracée dans le *Journal* et sur les cartes, se trouve parfaitement reconnue.

Colomb et ses compagnons sont restés dans ces îles qu’il croit encore être dans les Indes un peu plus de trois mois : aucune hâte de rentrer mais bien le sérieux d’une mission à accomplir du mieux possible.

Dès le 14 octobre, il quitte sa première terre de San Salvador, avec déjà à son bord six Indiens capables, pense-t-on, de leur apprendre leur langue, capables aussi « d'appeler par leur nom plus d'une centaine d'îles ». Il se dirige vers le sud ou sud-ouest et entreprend d'abord, pendant une quinzaine de jours, l'exploration de quelques îles de l'archipel : Santa Maria de la Concepción (Rum Cay), la Fernandina (Long Island) ; il atteint ensuite la pointe nord-ouest d'une île que les indigènes appellent Saomete (Crooked Island) et qu'il nomme Isabela (et non Isla Bella comme certains l'ont lu plus tard) ; plus à l'ouest, le 25 octobre, il touche l'extrémité de cet archipel des Bahamas, un groupe de six ou sept îles coralliennes, baptisées las Islas de Arenas, mais il ne s'y arrête pas.

Enfin, le 28 octobre, par une courte traversée plein sud, le voici à l'île de Cuba, nom indien, dont il entend parler depuis quelques jours par ses guides et qu'il identifie sans hésitation, avant même de l'avoir vue, avec Cipangu :

« Je voudrais partir aujourd'hui [le 23 octobre] vers l'île de Cuba, qui doit être Cipangu, d'après les renseignements que les hommes qui sont avec moi m'ont donnés sur son étendue et sur ses richesses. »

Ce devrait être le terme du voyage, le pays depuis si longtemps rêvé. À cette terre qu'il croit si bien connue de tous, il attribue aussitôt un nom chrétien, Juana, par révérence pour l'Infant, pour marquer ainsi une volonté de possession.

Le premier ancrage se situe sur la côte nord-est de Cuba, dans les parages appelés Rio de Mar, où il trouve « un très beau fleuve, parfaitement navigable, sans bancs de sable et sans aucun péril ». Il y jette l'ancre et le nomme San Salvador. Ce mouillage doit se situer, bien que sur ce point d'autres interprétations contredisent d'une façon raisonnable celle de Morison, au port actuel de Gibara, à moins d'une centaine de

kilomètres au nord de Santiago. Pendant près de six semaines, les trois navires ou leurs barques explorent systématiquement cette côte, dans la province dite maintenant d'Oriente : tout d'abord, mais pour deux ou trois jours seulement, vers le nord-ouest puis, surtout, à l'opposé, vers le sud-est, reconnaissant au passage tous les plans d'eau, les fleuves et les ports ; inventoriant aussi toutes les îles, celles proches du littoral et même certaines plus éloignées.

Levant l'ancre encore pour un court passage, ils arrivent à la pointe nord-ouest (le Cabo San Nicolas) d'une très grande île que les Indiens nomment Bobio et qu'il baptise Hispañola (c'est Haïti). Il trouve là un champ d'exploration considérable, une série de très bons ancrages et, croit-il, des ressources bien supérieures à celles des autres terres. Manifestement, dès ces jours-là, Hispañola sera son île, le plus beau fleuron de sa découverte, qui doit justifier à lui seul de prochains voyages. Il la reconnaît sur toute sa côte nord avec un soin extrême pendant plus d'un mois, situant très bien au passage l'île de la Tortue, « aussi grande que la Grande des Canaries », baptisant d'un nom chrétien chaque site, les ancrages surtout. Sur le littoral de l'actuel Haïti, dans une baie bien protégée qu'il devait plus tard appeler La Navidad, se produit dans la nuit du 25 au 26 décembre le seul événement dramatique de ce long périple. Juan de la Cosa le maître d'équipage de la *Santa Maria* si bien connu, accusé par la suite de trahison, avait, malgré les recommandations plusieurs fois renouvelées de l'Amiral, confié le timon de son navire à un mousse. L'enfant s'endort puis, réveillé par le bruit de vagues contre la côte au moment de la montée du flux, ne sait plus maîtriser le vaisseau qui dérive vers un banc de sable et s'y échoue. On réveille Colomb. Il fait couper le mât, tirer la coque par deux barques et des cordages : peine perdue, la *Santa Maria* s'enlise irrémédiablement dans le

sable sans aucun espoir de la remettre à flot. On ne peut que sauver les hommes et le chargement, grâce au dévouement des Indiens :

« L'Amiral certifie aux Rois catholiques que nulle part en Castille ou ailleurs on n'aurait pu l'aider dans un ordre si parfait, de telle sorte qu'il ne lui manqua pas même une tête d'épingle. Il fit entreposer le tout à côté du village, pendant que l'on évacuait quelques maisons pour abriter la cargaison. Il y plaça des hommes armés pour la garder pendant la nuit. »

En fait le *Journal* traduit surtout le désir de minimiser les conséquences de l'accident et Colomb insiste pour rassurer, les souverains, pour dégager sa responsabilité, pour présenter les Indiens sous le jour le plus favorable. Le lendemain, le 26 décembre, il rappelle la perfection de ce sauvetage :

« … De tout ce qui se trouvait à bord, on n'avait pas perdu ni une épingle, un clou ou une planche. Il abandonna le navire en état aussi parfait qu'au départ ; simplement il avait fallu faire une ouverture à la scie dans la coque pour en sortir les tonneaux et toute la cargaison. »

Notons pourtant, et cela semble très significatif, que dans la fameuse lettre adressée à Santangel (celle qui devait être présentée de toute urgence aux souverains), Colomb ne parle absolument pas du naufrage, ni de la perte de la *Santa Maria*.

Cette catastrophe l'oblige à des mesures qu'il n'avait naturellement pas prévues et, faute de pouvoir prendre tous ses hommes sur les deux bâtiments qui lui restent, il décide d'en laisser 39 sur place en espérant qu'ils survivront et seront comme le noyau et le ferment d'une première colonie. Dans les jours qui suivent, il fait construire une sorte de fort, utilisant sans doute une partie des bons matériaux du navire échoué. Il laisse aussi à La Navidad un certain stock de provisions, du vin et des biscuits surtout, des semences, quelques outils pour

travailler le sol. Ce fut la première implantation des Européens dans le Nouveau Monde.

Retour (15 mars 1493) *et triomphe*

Peu après, le 6 janvier 1493, il retrouve la *Pinta* de Martin Alonso Pinzon qui avait de son côté conduit sa propre exploration dans des circonstances assez obscures, et les deux patrons poursuivent encore leur reconnaissance des côtes, cherchant toujours l'or et recueillant toutes sortes de renseignements sur les îles ou les pays voisins. Ils vont à l'est, jusqu'à la baie de las Fléchas, ainsi nommée parce que tout un parti d'Indiens belliqueux les accueille fort mal ; les Espagnols, beaucoup moins nombreux, dit Colomb, en tuent un grand nombre et se retirent.

Le 16 janvier, l'Amiral quitte l'île, cap est quart de nord-est, et commence son voyage de retour sur la *Niña*, qu'il prend alors comme navire-amiral. Il voulait trouver d'autres îles dans cette direction, celles que lui indiquaient ses guides indigènes. En premier lieu, précise son *Journal*, celle qu'ils appellent Carib, « et ce fut l'un des quatre Indiens qu'il avait capturé dans la baie de las Fléchas qui lui indiquait le chemin ». Mais on la dépasse sans pouvoir l'atteindre et, le vent soufflant comme il faut pour une route directe vers l'Europe, ce même 16 janvier, dans la soirée, il en prend le chemin tout en espérant encore trouver sur sa route une autre île, dite Matinino, la Martinique :

« … Mais il n'était pas assuré que ces Indiens connaissaient bien le chemin. »

Et, en effet, ce n'est pas du tout la direction…

Si bien qu'effectivement la traversée de retour commence ce 16 janvier et dès ce jour, les deux caravelles parcourent 28 lieues avant le coucher du soleil. Certes, le voyage s'annonce plus difficile qu'à l'aller. Deux navires seulement, déjà fatigués,

les mauvais temps d'hiver et les risques de grosses tempêtes. Des vents moins réguliers et, dans l'ensemble moins favorables, des vivres moins abondants, à peine suffisants. De plus, les caravelles prennent l'eau malgré quelques essais infructueux de calfatage. Colomb s'en plaint amèrement et maudit les calfats de Palos qu'il accusera plus tard d'avoir gardé l'argent pour eux et employé de la mauvaise poix. En revanche pour la conduite des hommes, les difficultés semblent bien moindres. Certes, l'entente, depuis les derniers jours de l'année, ne règne plus entre l'Amiral et les Pinzon, taxés de « trahison » ; ils conduisent leur propre politique et même leur propre route ; on ne peut plus compter sur eux. Mais ce ne sont que querelles de chefs. Les hommes savent maintenant où ils vont ; les vents ne sont pas du tout contraires et on ne craint aucune surprise. Chacun fait confiance au Génois, à sa science de la mer qui s'est imposée indiscutable, et à tous ses instruments, pour revenir à bon port.

Des notes sèches s'alignent sur le *Journal* : peu d'incidents, quelques oiseaux que l'on remarque à peine, surtout les caps et les distances et, souvent « l'inconstance du vent » qui change très souvent. De telle sorte que, sur une ligne générale certainement bien arrêtée, les deux navires suivent une route brisée, hésitante et contrariée, entre le plein nord et le plein est, avec des changements brusques que Colomb note soigneusement non pas de jour en jour, mais en marquant, entre chaque cap nouveau, le temps écoulé.

Les seuls obstacles terriblement gênants restent les vents de travers :

« Il perdait souvent son temps à attendre la *Pinta* qui naviguait mal à la bouline car elle ne pouvait plus hisser les voiles sur son mât de misaine, en trop mauvais état » (le 23 janvier).

Et il accuse Pinzon, trop occupé lors du séjour à l'Hispañola à prendre constamment la mer pour chercher le pays des mines d'or qui n'a pas fait réparer son navire d'une façon convenable.

D'autre part, les vivres commencent à manquer :

« Les marins attrapèrent un thon et un énorme requin. Il ajoute qu'ils en étaient fort contents, car les provisions de bouche manquaient déjà et il ne leur restait que du pain, du vin et du manioc des Indes. »

Dès le 6 février, patrons et pilotes s'interrogent sur leur position. Les uns pensent être au sud des Açores, de l'île de Florès et donc en plein ouest de Madère. Les autres affirment qu'ils se trouvent dans cet archipel de Madère, près de Porto Santo. Le 10, ceux du navire-amiral croient qu'ils ont déjà dépassé sans les voir les Açores, au nord ou au sud, et qu'ils vont directement atteindre le continent.

C'est dans la nuit puis la journée du 12 février qu'après des jours et des jours de mer calme éclate la terrible épreuve : une effroyable tempête, d'énormes vagues qui ne laissent aux navires aucun moment de répit. La journée du 14 fut un véritable calvaire et tous pensent y laisser la vie :

« … Et les vagues devinrent épouvantables. Elles se heurtaient l'une contre l'autre en secouant et en freinant le navire qui ne pouvait échapper à leur fracas. Il n'avait conservé qu'une voile, la papefigue, très basse, pour se tirer tant soit peu du milieu de la tempête. Il la supporta pendant trois heures et avança de vingt milles […]. Le vent augmentait et la mer devint plus furieuse encore […] ; il se laissa emporter par le vent, voyant qu'il n'y avait aucun autre salut. »

La *Niña* se gouverne d'autant plus mal qu'elle n'a plus de lest : toute la pacotille a été distribuée ou échangée, les vivres mangés et le vin bu. Colomb se justifie de n'avoir pas pris de lest aux Indes car il a quitté très vite Hispañola pour profiter d'un

vent favorable et il pensait en prendre dans l'île des femmes… qu'il n'a jamais rencontrée.

La *Pinta*, elle aussi, se laisse aller et les deux vaisseaux se perdent de vue, sans plus se retrouver. Au matin du 14, l'Amiral croit vraiment tout perdre, corps et biens. C'est là qu'ils font leurs vœux d'aller en pèlerinage. C'est ce jour-là aussi qu'ils lancent un baril à la mer, avec, bien scellée, la lettre résumant leur voyage.

Le vent et la mer s'apaisent dans la nuit et, le 15, ils voient enfin une côte au lever du jour. Mais il leur faut encore louvoyer pendant trois jours sans toucher terre, essayant seulement de ne pas s'en éloigner. Le 18 au matin, Colomb peut enfin envoyer une barque à terre. Alors que certains prétendent reconnaître le rocher de Cintra, au Portugal, ils se trouvent en fait à l'île de Santa Maria, aux Açores… mais l'Amiral affirme l'avoir prédit.

Ce retour leur aura donc coûté jusqu'aux îles des Açores un bon mois de mer, un peu moins qu'à l'aller, mais parfois face au vent et, tout à la fin, secoué par cette affreuse tempête. Pourtant ils n'étaient pas au bout de leurs épreuves et de leurs peines. Les gens de l'île Santa Maria, fidèles sujets du roi du Portugal, font prisonniers les marins espagnols descendus à terre et affirment, décidés et arrogants que :

« Là, dans cette île, ils ne connaissent ni le roi ni la reine de Castille, ni leurs lettres et sauf-conduits, et qu'ils n'en avaient aucune peur […] ; ils leur feraient bien voir ce qu'était le Portugal. »

L'Amiral les menace aussitôt de mettre leur île à feu et à sang. Mais, le mauvais temps fait rage à nouveau et l'oblige à prendre la mer pour trouver un meilleur port. La *Niña*, toujours seule puisque la *Pinta* poursuit son chemin sans plus se montrer, erre en vain pendant deux jours et, de retour à Santa Maria, il

obtient tout de même la liberté de ses hommes. À nouveau, des sautes de vent lui interdisent d’aller même à terre prendre du bois et des pierres de lest. Le 24 février il quitte décidément les Açores par un fort vent d’ouest et une mer houleuse. C’est enfin la dernière étape sur une route que les pilotes connaissent bien. Deux jours de belle mer et de vents convenables et, de nouveau, dans la nuit et au matin du 27, des rafales contraires et les énormes vagues d’une mer démontée… : « Et il fut bien affligé par ce très mauvais temps, alors qu’il se trouvait à la porte même du pays ! » Le dimanche 3 mars, un brusque ouragan leur déchire toutes les voiles :

« On tira au sort qui irait en pèlerinage en chemise à Santa Maria de la Cinta à Huelva et le sort tomba sur l’Amiral. Ils firent également le vœu de jeûner au pain et à l’eau le samedi qui suivrait leur arrivée dans un port. »

La *Niña*, sans aucune voilure, prend la mer de tous côtés et suit le vent complètement désemparée. Pourtant tous se voient près de Lisbonne, « à divers signes qui leur indiquaient que la terre était proche ». Et, de fait le 4 mars, aussitôt le jour venu, ils reconnaissent le fameux rocher de Cintra et entrent ensuite dans l’estuaire pour jeter l’ancre au port de Rastello, c’est-à-dire à Belem, en face du couvent des hiéronymites. Les gens réunis sur la côte, dit-il, avaient beaucoup prié pour eux, les voyant au large sur un navire incapable de se gouverner et les marins affirment « qu’il n’y avait jamais eu d’hiver aussi mauvais, que vingt-cinq navires étaient déjà perdus sur la route de Flandre et que beaucoup d’autres attendaient depuis déjà plus de quatre mois pour pouvoir prendre le large ».

Enfin, le terme de l’aventure… Certes, à aucun moment, Colomb n’avait désiré arriver à Lisbonne. Seuls les vents qui le poussaient toujours beaucoup trop à l’ouest et les tempêtes l’y avaient contraint. On note ainsi que, sur une route bien connue,

aisée d'ordinaire, ces marins et leurs pilotes, familiers de ces parages, pressés de retrouver Palos, restent encore à la merci d'un mauvais temps et ne naviguent pas du tout comme ils l'entendent.

Cette escale forcée au Portugal, malgré les appréhensions des hommes qui se souviennent de l'accueil aux Açores et craignent qu'une guerre ou des discordes n'aient éclaté entre les deux pays, prend au contraire l'allure d'une réception triomphale. Le peuple accourt pour les voir et les féliciter d'avoir échappé d'une façon si miraculeuse à la fureur du vent, mais dès que se répand le bruit qu'ils reviennent des Indes, « on reste émerveillé et rend grâces au Seigneur en rappelant que sa Majesté Divine avait concédé tout cela aux rois de Castille pour leur infinie piété et parce qu'ils avaient toujours bien servi Dieu ». On pense, naturellement, à la prise de Grenade…

Deux jours plus tard, le 7 mars, « il y eut un grand concours de personnes qui venaient voir la caravelle et, parmi eux, de nombreux chevaliers et des gens de la Cour des Comptes du roi ».

« Tous rendent grâces au Seigneur pour le bien et l'accroissement de la Chrétienté qu'il avait accordé aux rois de Castille. »

Colomb oppose alors un refus plutôt arrogant aux receveurs royaux qui prétendent lui demander des comptes. Puis, invité d'une façon fort amicale, il part rendre visite au roi et à la reine qui avaient quitté Lisbonne affligée par une épidémie de peste ; Jean II s'était réfugié au couvent de Santa Maria das Virtudes, et Leonor dans celui de San Antonio de Castanheira. Ils le reçoivent « avec tous les honneurs ».

« … Le roi lui offrit une mule et en donna une à son pilote qui l'accompagnait. L'Amiral pensa que toutes ces amabilités étaient

faites avec l’espoir qu’elles reviendraient aux oreilles des Rois catholiques. »

Le 13 mars, il lève l’ancre tôt le matin et deux jours plus tard au lever du soleil, le vendredi 15 mars, il se trouve devant la barre de Saltès qu’il franchit à la marée montante de midi, puis entre à Palos, sept mois et demi après son départ. Lui-même, ou plutôt son fils Fernando et Las Casas ont prétendu qu’il n’avait pas perdu un seul homme, pas eu à soigner un seul marin malade, si ce n’est un pauvre homme et qui souffrait fort des oreilles et de la tête avant même de s’embarquer… Ce n’est pas tout à fait exact : trente-neuf hommes étaient restés à la Navidad. Pourtant, malgré ce drame, le bilan reste bien moins lourd que tant d’autres pour de lointaines entreprises…

L’Amiral arrête là brusquement son *Journal* et de la réception à Palos, nous n’avons aucun témoignage. Les chroniqueurs, bien entendu, ont pu broder à l’envi et nous imaginons de quelle façon.

Pendant ce temps, Martin Pinzon, qui avait navigué toujours seul avec la *Pinta* depuis la tempête du 14 février, était arrivé le premier en Espagne, quelques jours plus tôt, sur les côtes de Galice. Mais les rois lui avaient interdit de se présenter avant le retour de l’Amiral et son exploit n’entre pas dans les livres…

Les souverains et la cour sont à Barcelone et c’est là que Colomb devait recevoir le prix de ses peines. Il écrit aussitôt aux souverains pour leur adresser une autre copie de la *Relation* du voyage déjà envoyée de Lisbonne et obtenir l’autorisation de se mettre en route pour les rejoindre. Il écrit aussi aux parents et aux proches de Cordoue, aux magistrats de la ville… toujours Cordoue. Deux semaines le retiennent encore dans le comté de la Niebla pour y accomplir ses vœux à Santa Clara de Moguer et à Santa Maria de la Cinta à Huelva et se retirer quelques jours dans les solitudes studieuses de La Rabida.

Le 31 mars 1493, jour des Rameaux, l'Amiral et sa suite, avec six Indiens ramenés des îles, dans leurs costumes de cérémonie, parés de leurs armes et de leurs ornements d'or, portant quelques cages avec des perroquets, font à Séville une entrée très remarquée. Puis arrive la lettre des rois à « Don Cristobal Colón, amiral de la mer océane, vice-roi et gouverneur des Îles découvertes aux Indes ». Ils l'appellent à la cour et, pour le moment, confirment tous les privilèges, toutes les promesses. Commence alors, tel le triomphe d'un consul vainqueur, une marche, par Cordoue, Murcie et Valence à travers les provinces et les villes du Levant, en pays d'Aragon surtout. C'est le 20 avril sans doute, l'accueil merveilleux aux portes de Barcelone, puis au Palais royal, le *Te Deum* chanté dans la chapelle des souverains, les longues conversations en privé, signes d'une familiarité bienveillante, les marques d'honneur de toutes sortes. Au faîte d'une gloire toute nouvelle, éblouissante, le Génois est alors vraiment l'homme à la mode, toujours au premier rang lors des grandes fêtes religieuses de l'été, près de Ferdinand et d'Isabelle. Pendant plus de cinq semaines, il rencontre les grands, les prélats, les financiers ; il traite avec eux. Tous le pressent de repartir et les rois mettent alors sur pied une nouvelle expédition pour lui mais sous la responsabilité conjointe de Juan de Fonseca, archidiacre de Séville et neveu de l'archevêque, administrateur de toute confiance.

Dès lors, l'affaire des Indes prend une autre allure et ne se présente plus du tout comme une aventure hasardée en plein inconnu, mais comme le déploiement spectaculaire, royal, d'une grande entreprise de conquête et de colonisation : une énorme machine.

Les trois autres exploits : *renommées et controverses*

Un peu plus de sept mois seulement après son retour à Palos, l'Amiral reprend la mer, le 25 septembre 1493. Non plus de la Niebla cette fois, terre des ducs et des pirates, non plus des ports d'une marge frontière, mais de Cadix grande ville marchande. À la tête d'une flotte considérable de dix-sept navires, une véritable *armada*, complexe, bien équipée, lourdement chargée de provisions. C'est manifestement un départ pensé et préparé dès le premier retour, qui marque clairement la hâte de tous d'en savoir davantage, de mieux appréhender ces terres nouvelles. La hâte des conquérants qui lancent cette flotte par des grands vents d'automne, au seuil de l'hiver. Enfin, le désir, jamais placé au premier plan mais évidemment impérieux, d'aller au secours des hommes laissés à La Navidad.

De cette seconde entreprise et des deux suivantes, les textes, journaux, chroniques et documents de cette époque parlent peu. Il ne nous reste que quelques relations, toutes fort courtes, qui ne permettent que de vérifier les dates et les escales, d'illustrer quelques épisodes plus dramatiques ou plus glorieux. À aucun moment, le récit authentique ou l'histoire recomposée n'atteignent l'éclat du premier voyage de 1492. La légende colombienne, tout ancrée sur la première approche, néglige systématiquement les trois autres aventures pour ne retenir que la Grande Découverte, l'arrivée au petit matin sur la toute première terre. L'histoire de notre temps a suivi. Pour nos manuels et nos grandes fresques littéraires, les trois voyages de Colomb, après 1493, se fondent souvent dans un brouillard

d'événements très complexes, se perdent dans un labyrinthe d'itinéraires mal précisés, selon une chronologie tout aussi floue dont il semble bien difficile de suivre quelques lignes de faîte, de retenir même quelques grands moments.

Colomb traverse trois fois l'Atlantique et… malgré tous ses efforts et ses admirables qualités de navigateur, d'explorateur, de conducteur d'hommes, peu s'en faut que, pour la Renommée, ce ne soit en vain. L'historien s'est plutôt attardé à marquer les mésaventures « politiques » de l'affaire. Le romancier et le dramaturge s'y délectent : les rivalités, les basses manœuvres des envieux, les conflits avec la Couronne et les gouverneurs fraîchement débarqués. On nous montre alors un homme traqué par les jaloux, dépossédé, ramené enchaîné en Andalousie, aigri, désabusé. Un homme enfin appauvri, sinon ruiné, traînant les derniers mois, une vie presque misérable, oublié de tous.

C'est faire à l'Histoire un bien mauvais procès. Les trois voyages méritent mieux : un peu plus d'attention, d'application à en démêler les écheveaux pour en suivre les étonnantes péripéties ; plus d'enthousiasme aussi pour en dresser le bilan, en souligner tous les acquis. Au total, Colomb passe près de huit années loin de l'Espagne, à chercher d'autres mondes, à oser chaque fois davantage, obstinément. Dans ces huit années coupées d'avatars de toutes sortes, réside la véritable aventure colombienne. Moins d'audace certes que la première fois, mais que de savoir-faire ! Que d'entêtement à poursuivre une Fortune souvent dérobée ! L'Amiral et ses hommes ont parfaitement pénétré ces terres lointaines. Ils en ont fait, au cours d'interminables et minutieux périples, de naïfs inventaires. Peu à peu, ils ont pris conscience de toute l'originalité du monde qu'ils exploraient. Ils ont survécu, loin, isolés, dans d'effroyables conditions.

Sans doute Colomb n'écrivit-il, de son second voyage, qu'un *Journal* plus discret et bien plus concis que le premier : plutôt une sorte de répertoire à usage technique. De toute façon, il est resté très incomplet, interrompu pendant trois mois durant l'hiver 1493-1494 lors du séjour à La Navidad, et abandonné à nouveau, à Isabela, en septembre 1494. Rien ne nous dit s'il écrivit un procès-verbal détaillé de son voyage de retour. Nous n'avons donc qu'une source bien incertaine et très avare. De plus, ce *Journal* si imparfait a été perdu comme le premier. Aucune ligne authentique n'a pu en être recopiée et publiée et nous ne pouvons la connaître que par le truchement des biographes ou historiens des Indes. Par son fils Fernando, là encore, dans son *Historia de la vida y de los hechos*… et par Pietro d'Angleria par quelques passages de ses lettres. Par Bartolomè de Las Casas toujours aussi passionné des Indes mais qui ne cite que d'assez courts extraits du *Journal* de bord et qui, toujours aussi bavard, emporté par sa plume facile, les entrecoupe à l'envi de longues digressions personnelles.

Bien plus discret, incapable de si longs détours, Andrès Bernaldez retient davantage par certains accents d'authenticité. Originaire de León, petit-fils d'un notaire public de la petite ville de Fuentes, sa vocation d'homme de lettres et d'historien, sa passion pour les documents originaux, s'étaient éveillées à la lecture des registres poussiéreux de sa famille. Curé du village de Palacios près de Séville, depuis 1488, c'est chez lui que loge Colomb dans l'été 1496, au retour de son second périple. Il y refait ses forces et son humeur ; il y aurait laissé une copie de ce fameux second *Journal* et, en tout cas, des bribes de narrations, des *cartas* de toutes sortes. De là et sans doute d'interminables conversations, provient toute la documentation de Bernaldez auteur d'une très longue *Historia de los Reyes catòlicos* qu'il conduit de l'avènement des souverains jusqu'à sa propre mort,

en 1513. La découverte des Indes y tient sa place, sans considérations savantes trop pesantes. Curieux et lettré certes, chapelain de Diego Deza archevêque de Séville et confesseur du roi, Bernaldez reste un homme simple, peu accessible aux grands prolongements politiques et diplomatiques de l'aventure océane, incapable peut-être d'inclure son récit des découvertes dans une vue synthétique et une spéculation intellectuelle de l'Univers, peu intéressé par les perspectives économiques de la colonisation ou de la quête de l'or ; simplement accessible au merveilleux, à l'étrangeté d'un monde surgi des eaux sur un horizon si lointain, constamment séduit par les vertus et les hauts faits de son ami. C'est, sous sa plume un peu complaisante, une narration bien peu sophistiquée et empreinte d'un bout à l'autre d'une totale sympathie.

De la main même de l'Amiral, nous ne gardons que des notes très particulières éclairées par des indications toujours ponctuelles. Ce sont les célèbres *Instructions* confiées aux hommes qui regagnent l'Espagne avant lui, et doivent comparaître, plaider sa cause et celle des Indes devant les rois. *Instructions* écrites pour Isabelle et confiées à Antonio de Torres, capitaine de la flotte de douze navires qui, dans les premiers jours de février 1494, regagnent la Castille. Elles furent présentées à la cour, à Medina del Campo, dans la première quinzaine d'avril. C'est là plutôt un simple mémorandum où le gouverneur des terres nouvelles expose les difficultés de l'entreprise et suggère des mesures à prendre, ou bien encore sollicite des faveurs. À aucun moment, il ne présente un récit, même résumé, de son aventure.

La seule narration vraiment authentique de cette deuxième expédition n'est pas de l'Amiral mais de l'un de ses compagnons, Diego Alvarez Chanca, médecin de la flotte. Ce *Journal* du docteur Chanca, homme dont les origines et la

personnalité ne s’éclairent que d’un petit jour très discret, se présente sous la forme d’une très longue lettre adressée aux magistrats de sa ville de Séville. Le manuscrit original a disparu comme tant d’autres. Il a été « redécouvert » au XIXe siècle grâce à une bonne copie réalisée dans les années 1550 par un moine du couvent des hiéronymites de la Mejorada, près d’Olmedo, en Vieille Castille. Ce texte essentiel ne parle malheureusement que de la première partie de l’expédition, mais donne, sur cette aventure caraïbe des Castillans, au moment où pour la première fois ils rencontrent un monde quelque peu structuré, des notes précises, parfois alertes, plus de pertinentes observations sur les races et les mœurs. C’est un texte très court et pourtant irremplaçable.

Telle est la documentation, très incomplète, inégale, jamais vraiment continue, et parfois discutable. On mesure ainsi la difficulté d’établir une chronologie précise des événements, une histoire sans faille et l’on comprend assez bien que beaucoup d’auteurs s’en tiennent aux principaux épisodes.

En fait, il faut le redire et y insister, passé la première relation, celle de 1492-1493, les récits des autres voyages nous laissent très souvent sur notre faim ou en pleine incertitude. Incomplets, tronqués, recopiés et aménagés par les premiers historiens de la Découverte de l’Amérique, ce sont de bien piètres assises pour une étude vraiment exhaustive des itinéraires eux-mêmes et de leur déroulement dans le temps. Bien des aspects et des pans entiers de tel ou tel voyage restent ainsi dans l’ombre ou n’en sont sortis, par la main des compilateurs, qu’au prix d’audacieux recoupements et d’hasardeuses extrapolations.

En fait, plusieurs points ne semblent pas encore affirmés. Plusieurs controverses ont longtemps occupé les spécialistes qui se renvoyaient les uns les autres d’assez légers arguments, faute

de mieux. Aucune solution, aucune reconstruction du calendrier ou des routes ne donne pleinement satisfaction et ne s'accorde avec tous les passages des journaux, avec les lettres, avec les histoires du temps, ni, non plus, avec les témoignages des marins interrogés plus tard, en 1512 et 1515. Certes, une sorte de consensus, imposé par l'historiographie des siècles passés et peu à peu admis par tous, a fini par s'établir pour donner un itinéraire relativement précis de chacun des trois derniers voyages et, avec tout de même moins de bonheur, un calendrier à peu près convenable. Il nous faut bien adopter l'un et l'autre, plus raisonnables, plus vraisemblables, disent tous les auteurs d'aujourd'hui ou presque, que tant d'autres versions.

Rappeler toutes ces controverses dans le détail et évoquer toutes les incertitudes qui pèsent encore sur certains aspects de cette navigation colombienne, entraînerait très loin. Cependant l'une de ces questions, qui concerne précisément le second voyage de l'Amiral, mérite quelque attention, ne serait-ce qu'à titre d'exemple, pour souligner et la difficulté de la tâche et la relativité de nos certitudes.

Il s'agit de la toute première découverte de la terre ferme, plus exactement de la côte des Perles et de la région du Paria, découverte à laquelle s'intéresse l'école historique du Venezuela et l'Academia National de Caracas. La théorie « classique » veut que Colomb n'ait abordé sur le continent que lors de son troisième voyage, en 1498, lorsque l'un de ses marins vit pointer à l'horizon les trois grands sommets de l'île de Trinidad. En 1972, l'historien espagnol Manzano Manzano publie à Caracas un gros livre de près de 500 pages, dense, nourri de références précises où, reprenant quelques hypothèses anciennes et s'appuyant sur une analyse très critique et minutieuse de tous les témoignages, il affirme que cette découverte remontait bien au second voyage et se situait en 1494. Il évoque alors une

expédition lancée par Christophe Colomb à partir de l'Hispañola. Cinq caravelles y auraient pris part, allant d'abord vers l'ouest jusqu'à Cuba, puis tout droit vers le sud ou le sud-est pour atteindre un point du littoral continental où, l'Amiral l'avait déjà appris par ses guides, se trouvent de riches pêcheries d'huîtres perlières. L'auteur rappelle avec juste raison que la première notice de la terre ferme lui est donnée dès novembre 1493 par les Cannibales, précisément entre le 4 et le 10 de ce mois, au moment où l'une des captives délivrées indique aux Espagnols l'existence de nombreuses îles et affirme que se trouve, vers le sud, la terre ferme que les Indiens appellent Zuania.

Un Vénitien, Angelo Trevisan écrivit vers 1507 une courte narration de cette aventure de 45 jours, insistant sur l'accueil des indigènes, hommes et femmes, sur la richesse des pêcheries. Les cinq caravelles envoyées par Colomb, sous le commandement d'un capitaine qui n'est pas nommé ici, auraient d'abord touché la côte des Perles, celle du Cumana, face à l'île Margarita, puis longé le continent très loin, à l'ouest, jusqu'à la région de l'actuelle Carthagène, avant de remonter vers le nord. De ce récit de Trevisan, il ne reste qu'une copie naturellement contestée et les grands auteurs du temps, Pietro Martyre, Las Casas et Oviedo n'y ont porté aucune attention. D'autres ont confondu, d'une façon presque inextricable les deux voyages, ceux de 1494 et de 1498. Mais J. Manzano Manzano peut aisément insister sur tout ce que les récits de ces deux entreprises colombiennes comportent d'à-peu-près, de lacunes et d'obscurité : trop de jours perdus pendant lesquels on ne suit pas du tout les navires. Il montre aussi comme les dépositions des marins, interrogés en 1512 et jusqu'en 1515, sur la paternité et les circonstances de cette première découverte de la terre ferme, restent imprécises, parfois allusives et

contradictoires. Il peut également rappeler que l'Amiral fut accusé par ses détracteurs d'avoir tenu secrète cette découverte de la côte des Perles ; accusation qui prend davantage de sens et de poids si l'on admet la date de 1494 : car, à partir de 1498, le secret n'aurait été gardé que quelques petites semaines.

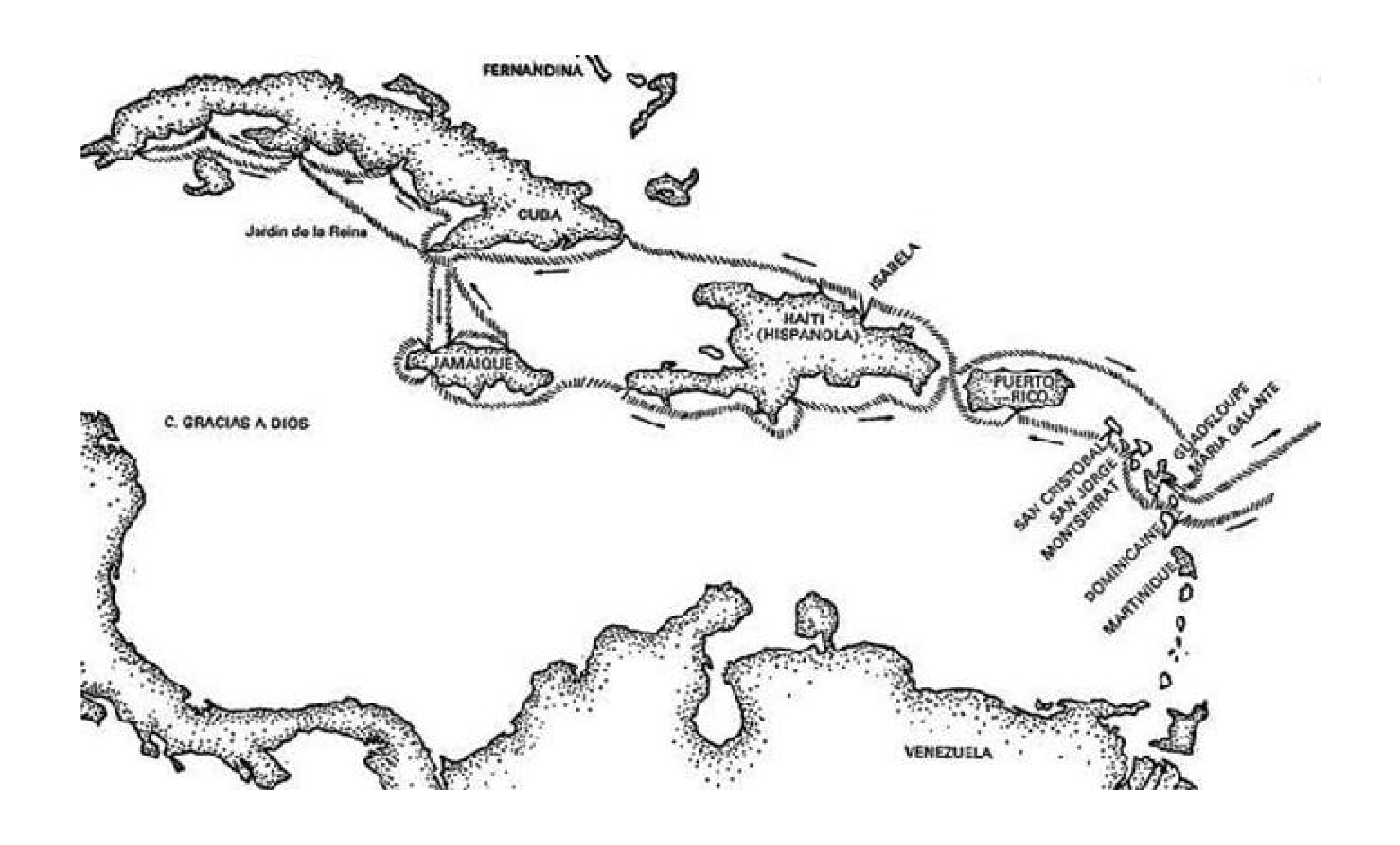
D'autre part, Manzano Manzano émet et défend l'idée que Amerigo Vespucci et Hojeda auraient accompagné Colomb ou son capitaine lors de ce voyage de 45 jours au golfe de Paria. Ce qui expliquerait leur aisance en 1499, à retrouver la route lorsqu'ils y reviennent pour leur propre compte.

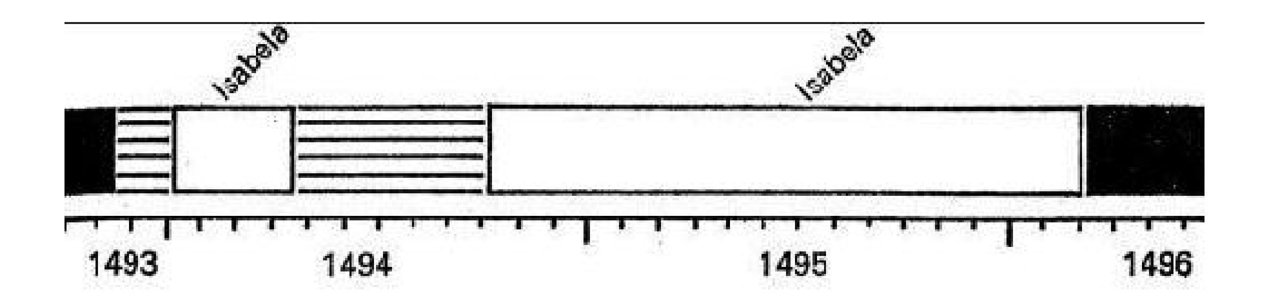
Enfin, autre argument intéressant : une étude précise du *Journal* du troisième voyage conduit à penser que Colomb ne serait pas vraiment entré dans le golfe de Paria et serait resté relativement loin de l'île des Perles, de Cubagua. Puisqu'il en parle, c'est donc qu'il la connaissait déjà par un autre voyage.

Trancher d'une façon définitive n'est pas aisé et l'on mesure ainsi à quel point de nombreux aspects de cette histoire de la découverte, même les plus importants, peuvent être contestés.

S'il ne paraît pas encore extravagant, pas trop conformiste, de s'en tenir aux interprétations traditionnelles, aux calendriers et itinéraires les plus généralement admis, c'est bien à la condition de garder présentes à l'esprit toutes ces incertitudes et d'admettre quantité de restrictions possibles et d'hypothèses fort intéressantes.

Seconde aventure : *Petites Antilles et Isabela* (*octobre 1493-avril 1494*)


FERNANDINA
CUBA
Jardín de la Reina
ISABELA
HAITI (HISPANOLA)
JAMAIQUE
PUERTO RICO
C. GRACIAS A DIOS
SAN CRISTOBAL
SAN JORGE
MONTSERRAT
GUADELOUPE
MARIA GALANTE
DOMINICA
MARTINIQUE
VENEZUELA





2e voyage
25 septembre 1493 : départ de Cadix.
2 octobre 1493 : arrivée aux Canaries.
13 octobre 1493 : départ de l'île de Hierro (Canaries).
3 novembre 1493 : arrivée à l'île Dominicaine.
22 novembre 1493 : départ de l'île de Puerto Rico.
Du 28 novembre 1493 au 7 décembre 1493 : à La Navidad.
Du 2 janvier au 24 avril 1494 : à Isabela.
Jusqu'au 19 août 1494 : exploration de Cuba, la Jamaïque, Cuba.
Du 29 septembre 1494 au 10 mars 1496 : à Isabela.
10 mars 1496 : départ d'Isabela.
11 juin 1496 : arrivée à Cadix.

Partis de Cadix, les dix-sept navires de la flotte colombienne atteignent la Grande Canarie le 2 octobre 1493 et y font relâche un jour entier pour réparer un bâtiment « qui faisait beaucoup d'eau ». Quatre ou cinq jours se passent encore dans l'archipel, à la Gomera, pour rassembler et embarquer quantité de bois, d'eau et de viandes, « le plus que l'on pouvait en emporter ». Le 13 octobre, l'Amiral double le dernier cap de l'ancien monde, à l'île de Hierro, et cingle vers l'ouest par « le meilleur temps que des navires aient jamais rencontré en cette saison en une si longue course ». En vingt jours de traversée, ils atteignent le 3 novembre une île encore inconnue que Colomb baptise la

Dominicaine (la Dominique, dans les Petites Antilles). Au nord, il en aperçoit une autre, nommée aussitôt la Marie Galante, surnom familier que les marins avaient donné à leur navire-amiral, la *Santa Maria*. Cette fois, la traversée n'avait duré que trois semaines malgré un fort orage essuyé en route.

« … La joie de nos gens éclatait si forte que c'était merveille d'entendre les cris de plaisir de tous, et à juste raison car ils avaient tant souffert de mille fatigues pour pomper l'eau, espérant sans cesse voir la terre enfin. »

« … Je pense bien qu'aucun de nous n'aurait désiré voir l'eau davantage… »

Commence alors, pour toute la flotte réunie qui, semble-t-il, n'a pas du tout souffert, un long voyage d'exploration de trois semaines au cœur des Petites Antilles. Les navires se contentent de reconnaître les îles les unes après les autres, d'en prendre possession par des débarquements et des cérémonies rapides, sans bien s'attarder sur ces terres peu hospitalières, que l'on sait ou que l'on croit peuplées de Caraïbes, cannibales « qui mangent de la chair humaine », massacrent les autres Indiens et capturent leurs femmes pour en faire des esclaves.

Instinctivement pourtant, l'Amiral prend la bonne route pour l'Hispañola qu'il situe très correctement « plus loin de l'Espagne », c'est-à-dire plus à l'ouest. Il pense, et ne se trompe pas, visiter ainsi les îles qu'il n'a pu atteindre quelques mois plus tôt, en janvier 1493, lors des premiers jours de son voyage de retour. Intuition heureuse mais hasardeuse, servie par une bonne fortune ou un sens étonnant de la mer ? Ou indications très précises des Indiens pris à bord ? En tout cas, cette étonnante sûreté pour boucler une si longue course, après tant de jours de navigation, en l'absence de véritable repère astronomique, force l'admiration et laisse encore bien des questions sans réponse.

Il y parvient cependant, sans mal apparent et sans hésitation. Après la Dominicaine et la Marie Galante, il gagne la Guadeloupe dont il ne touche que la côte sud : « Une île très grande avec de hautes montagnes et que nous avons longée pendant plus de deux semaines à la recherche d'un port. » Il jette enfin l'ancre, mais on ne voit pas très bien où, et y reste une petite semaine, du 4 au 10 novembre, en attendant le retour d'une troupe, d'un capitaine et de six hommes, qu'il a envoyée à terre à la recherche de vivres. Ces hommes, poursuivant dans les montagnes les Indiens qui s'enfuyaient de leurs villages, se sont égarés et n'ont pu regagner les navires qu'au prix d'un long détour, en longeant le littoral. Premières angoisses face aux terreurs de l'inconnu, premières grandes incertitudes de l'attente :

« … Déjà nous les tenions pour perdus et les croyons mangés par des gens que l'on appelle des Caribes ; il semblait impossible d'admettre qu'ils aient pu se perdre d'une manière quelconque car il y avait avec eux des pilotes et des marins qui, en observant l'étoile, étaient capables d'aller et de venir d'Espagne jusqu'ici, et nous ne pouvions penser qu'ils aient pu s'égarer en un si petit espace de terre. »

La semaine suivante, du 11 au 18 novembre, ils croisent, sans jamais s'arrêter, devant toute une suite d'îles que l'Amiral baptise en hâte : Santa Maria de Montserrat – première révérence accordée aux Catalans de Ferdinand –, Santa Maria Redonda, Santa Maria de la Antigua. Défile ensuite l'archipel des îlots, de San Martin à San Cristobal. Enfin, après tout un jour de navigation cette fois, Santa Cruz et le dédale des Onze Mille Vierges avec San Tomas. Le matin du 19, les voici devant une plus grande île, San Juan Batista, notre Puerto Rico, la Buriquem des Indiens, dont ils suivent à toute allure, par grand vent les bancs de récifs de la côte sud pendant un jour entier :

une île aussi grande que la Sicile affirme l'Amiral. Ils y mouillent pendant deux journées, toujours pour leurs provisions d'eau et rassembler les dix-sept bâtiments un peu dispersés au cours de ce périple par trop vagabond.

C'est le 22 novembre fort tard et dans les brumes du soir que leurs guides indiens les conduisent sur la côte d'Hispañola, tout à l'est, au Cabo San Rafael. Deux jours plus tard, longeant sur la côte nord les rivages explorés déjà lors du premier voyage, ils sont à Monte Cristo et s'inquiètent de leurs compagnons abandonnés l'hiver précédent. Les 25 et 26 novembre, ils découvrent, sinistres annonces de la catastrophe, quatre cadavres d'hommes à peine enfouis dans le sol, déjà décomposés, à peine reconnaissables à quelques lambeaux de barbes et de vêtements. Vite l'évidence s'impose : tous les Espagnols, les 39 hommes laissés à La Navidad sont morts de maladie ou lors de combats fratricides, ou ont été massacrés par les Indiens. Le chef du village indien, l'allié dont Colomb disait tant de bien en janvier, se dérobe quelque temps puis invente une rocambolesque histoire de guerres entre tribus, appuyée sur une mise en scène puérile.

La Navidad détruite de fond en comble, la grande flotte d'Espagne cherche alors où installer les hommes amenés en renfort, seuls colons maintenant que tout est à reprendre.

Ils vont vers l'est qu'ils connaissent déjà beaucoup mieux et dont ils viennent à nouveau d'explorer les possibilités. Dans ces parages, Colomb a entendu parler de véritables mines d'or et cela suffit à emporter sa décision. Le 7 décembre, ils sont en quête d'un bon mouillage dans les environs immédiats, d'une eau profonde ou d'un fleuve tranquille, d'un terrain plat adossé aux monts et protégé des tempêtes. Elles soufflent sans cesse dans ce mois d'hiver, contrariant la marche des navires, trop nombreux, souvent séparés les uns des autres. Le mauvais

temps interdit aussi de véritables missions de reconnaissance. Les jours, les semaines passent ainsi en longs retards et en efforts inutiles. Là, vraiment, la grande flotte, l'entreprise conçue au départ comme un simple secours rapide, se traîne, piégée dans ce pénible travail d'investigation, et connaît ses plus durs moments :

« Nous trouvâmes un temps tellement contraire qu'il nous coûtait bien plus de peine de revenir sur nos pas pendant trente lieues que nous n'en avions eu à venir de la Castille. À cause de tout ce mauvais temps et de tous ces détours, trois mois étaient passés, déjà, depuis le jour où nous avions touché terre pour la première fois. Mais il plût au Seigneur que, arrêtés par ces vents mauvais, nous décidâmes de ne plus aller au-delà et nous allâmes à terre sur le meilleur site et dans un bon port et de riches bancs pour la pêche. »

C'est le 2 janvier 1494. On débarque aussitôt toute la cargaison des plus gros navires… en tout cas, ce qui reste des vivres. Puis les marins s'emploient tant bien que mal à réappareiller les bâtiments qui ont le plus souffert. À peine quatre jours plus tard, dès le 6 janvier au matin, Colomb lance à travers les montagnes la première expédition de conquête. Une vingtaine d'hommes bien armés sous le commandement d'un de ses lieutenants, Hojeda, qui s'était déjà acquis une brillante réputation d'audace et de bravoure à la Guadeloupe. Ce fut encore une simple reconnaissance de deux semaines, bien insuffisante pour assurer la sécurité de la nouvelle colonie et pour pacifier le pays ou même l'inventorier au-delà des vallées les plus proches et les plus accessibles. Une expédition assez heureuse pour ramener tout de même des lingots et des objets d'or, signes tangibles de l'existence de bonnes mines.

Dès lors, l'Amiral, assuré de la bienveillance des souverains d'Espagne, peut renvoyer le plus gros de la flotte, comme le

prévoyaient tous les engagements pris avant son départ, en particulier avec Fonseca. Le 2 février 1494, Antonio de Torres prend le large à la tête de douze vaisseaux, porteur de lettres et d'instructions, de quelques balles d'épices (ni poivre, ni gingembre malheureusement, mais de la cinnamome), d'une soixantaine de perroquets « de différentes couleurs », de vingt-six Indiens pris au passage dans toutes les îles, dont « trois Cannibales qui mangent de la chair humaine » et, surtout, de l'or pour une valeur de 30 000 pièces.

Satisfait d'avoir ainsi donné aux rois, à la cour et aux financiers, quelques gages et promesses sur les richesses des Indes, l'Amiral passe encore plus de deux mois à consolider cette nouvelle « ville » des Espagnols qu'il appelle Isabela, à poursuivre son obsédant et impérieux rêve de l'or. Le 12 mars, il prend lui-même la tête d'une forte expédition de soldats, de colons et d'artisans charpentiers, maçons, constructeurs de digues et de canaux – qui, droit vers le sud, traverse la Cordillère, atteint la belle vallée appelée aussitôt *Vega Real*, dresse le fort de San Tomas à un carrefour de chemins, y laisse une petite garnison et, après dix-sept jours de marche en bon ordre, trompettes en tête regagne Isabela. Le 9 avril, il envoie encore une petite troupe, la troisième de l'année, vers l'intérieur, à nouveau sous la conduite de Hojeda, pour renforcer ce fort San Tomas. Entre-temps, vice-gouverneur pour le compte de Leurs Majestés Ferdinand et Isabelle, il organise le gouvernement de l'île d'Hispañola, ou plutôt de la petite colonie d'Isabela, minuscule enclave dans un monde encore très mal connu et d'ailleurs peu à peu hostile. Il place son propre frère Diego à la tête d'une sorte de Conseil où figurent aussi deux de ses bons et fidèles familiers, Alonso Sanchez de Carvajal et Juan de Luxan.

Ainsi s’achève la première phase d’un long programme, mal suivi, dramatiquement contrarié par la disparition de La Navidad. Colomb avait perdu tout un hiver à louvoyer, puis à errer à la recherche des disparus, à démêler d’invraisemblables conflits entre les siens, à tenter d’imposer sa volonté et quelque paix à tous ces hommes qui se comportent souvent non plus en marins mais en aventuriers. Un hiver passé non à goûter les séduisantes surprises de terres nouvelles surgies de mers tranquilles, à inventorier ou à supputer des promesses, mais à affronter de dures réalités pour enfin prendre pied. À cette tâche si ardue, le découvreur, pressé par l’attrait d’autres horizons, doit consacrer des semaines, épié, critiqué et envié. Sans grand résultat ! Sans profit en tout cas.

Cuba et la Jamaïque (*avril 1494-septembre 1494*)

Le 24 avril 1494 enfin, il se lance à nouveau à l'aventure avec les cinq bâtiments qui lui restent et qui, dès le départ de Cadix, avaient été désignés pour cette mission d'exploration. Dans cette petite flotte de « navigateurs », nous trouvons deux nefs ou caravelles galiciennes, la *Marie Galante* et la *Gallega* et trois caravelles d'Andalousie, les plus utiles sans aucun doute, l'une nommée *Cordera*, l'autre *San Juan* et, à nouveau, la fidèle *Niña*, celle du premier voyage. Mais finalement, les deux premières demeurent à la garde d'Isabela pour la protéger de leurs armes à feu et Colomb lève l'ancre avec ses trois seules caravelles, esquifs légers : une véritable flottille d'exploration capable de manœuvrer dans les passages étroits et de longer les côtes au plus près.

Après la découverte à l'automne précédent des Petites Antilles de l'ouest, s'amorce alors dans ce printemps 1494 une longue et minutieuse reconnaissance des grandes îles : Hispañola, Cuba et la Jamaïque. L'Amiral suit la côte d'Hispañola vers l'est, au-delà de la sinistre Navidad, retrouvant le 29 avril, la petite île de la Tortue et le 19 mai doublant la dernière pointe nord-ouest, le cap San Nicolas. Il atteint Cuba sans encombre, en longe les abrupts sud en moins de trois jours et, au matin du 3 mai, conduit par ses guides indiens, il croise vers la Jamaïque, non en droite ligne mais vers le sud-est, par une navigation difficile, contrariée, souvent hésitante et marquée par de nombreux changements de cap. Il lui faut près de trois jours pour traverser la petite mer qui sépare les deux îles, par un temps épouvantable, toutes voiles amenées, les

coques le plus souvent désemparées, des vents trop violents pour les affronter de quelque manière.

Cette première étape jamaïcaine, terre où les Espagnols de Colomb devaient rencontrer plus tard tant de difficultés, s'achève très vite : une rapide croisière sur la côte nord, entre le point d'ancrage baptisé Santa Gloria jusqu'à quelque cinquante milles plus à l'ouest, au golfe de Buen Tiempo, et les trois navires reprennent le cap pour le nord et Cuba, atteint semble-t-il très exactement à ce Cabo de Santa Cruz qu'ils venaient de quitter quelques jours auparavant.

Ensuite, pendant près de deux mois, du 14 mai au 18 juillet 1494, c'est l'étonnant séjour dans les eaux de Cuba, sur la côte sud, à l'abri des barrières de corail, parmi les îles minuscules, les récifs, le long de baies merveilleuses. Les caravelles jettent l'ancre chaque nuit, naviguant de jour parmi un labyrinthe d'écueils et de hauts-fonds, frôlant à plusieurs reprises la catastrophe. De longues semaines passent dans ces eaux calmes et enchanteresses que Colomb et ses marins frappés d'étonnement et de ravissement par une nature si généreuse, par les arbres et les palmes, les oiseaux de toutes couleurs, par la douceur de l'air, appellent les *Jardines de la Reina*. Ce ne sont que courtes traversées, rapides expéditions sur terre pour y faire de l'eau ou palabrer et marchander avec les Indiens des villages. Ils explorent ainsi un long secteur du littoral vers l'ouest, jusqu'à l'extrémité du golfe de Batabano, au cap Frances actuel, à 50 milles seulement de la pointe de l'île.

Le 12 juin, Colomb pense avoir inventorié la côte de Cuba pendant plus de trois cents lieues. En réalité ses estimations, erronées comme tant d'autres, le conduisent à doubler la distance réelle. Cela lui semble bien suffisant pour affirmer qu'il se trouve là aux flancs d'une presqu'île et que Cuba fait bien partie du continent asiatique. Sur ses injonctions, le

notaire du bord, dresse procès-verbal de cette longue navigation et met noir sur blanc les dépositions de tous les marins. Tous reconnaissent qu'ils ont vogué vers l'ouest pendant tout ce temps et pendant 300 lieues. Tous affirment n'avoir nulle part connu ni entendu parler d'une île aussi longue, « pas même celle de Bretagne ». Tous admettent donc qu'ils longent un continent et, que, poursuivant plus loin, ils pourraient atteindre des pays plus civilisés (évidemment tel ou tel royaume dépendant de l'empire de Chine).

Un jour ou deux de voile de plus et ils auraient contourné la côte occidentale de Cuba d'où, évidemment, ils seraient partis vers le nord, pour le tour de l'île.

Mais, le 13 juin, l'Amiral ramène ses navires vers l'est et leur point de départ, toujours fort lentement : d'abord un peu plus au large qu'à l'aller, explorant au passage les parages de l'île San Juan Evangelista (Islas de los Fines), puis coupant en ligne droite sans pénétrer dans le paradis des *Jardines de la Reina*. Ce fut alors une longue semaine d'une traversée abominable, sans doute l'une des plus périlleuses de tous ces voyages où l'on voit, contre vents et courants, l'Amiral toujours sur le qui-vive, exténué, acharné à garder le plus difficile des caps, car aucune autre route ne pouvait s'offrir à lui. La *Marie Galante*, frappée de plein fouet par l'orage et par la foudre, perd d'un coup toute son allure, couchée sur le flanc, battue et alourdie par les eaux :

« … Au grand péril de tous, car les marins pouvaient à peine pomper toute cette eau et, à ce moment-là, harassés par ce dur labeur, ils n'avaient presque plus de vivres et ceux qui n'arrivaient pas à prendre quelque poisson n'avaient rien d'autre à manger que, chaque jour, une livre de biscuit à demi pourri et à boire une pinte de vin. »

Le 18 juillet enfin, ils touchent sains et saufs l'abri de la Cruz, s'y refont pendant trois jours et le 21, en une seule journée,

traversent de la façon la plus hasardeuse jusqu'à la Jamaïque, jetant l'ancre à nouveau, sans hésitation ni erreur, dans ce golfe de Buen Tiempo qu'ils avaient laissé plus de deux mois auparavant.

L'exploration de l'île par l'ouest puis par le sud, le long d'une côte d'accès aisé, où les navires trouvent pour chaque nuit une baie en eau profonde, ne leur prend qu'un petit mois. Le 19 août, ils doublent la pointe est de l'île qu'il appelle le Cabo del Faro car elle fait penser au fameux phare qui domine le port de Gênes. En un peu plus d'un jour et d'une seule traite, ses trois caravelles franchissent le passage entre la Jamaïque et la péninsule sud-ouest d'Hispañola. Elles abordent l'île dans les parages hospitaliers d'un cap que Colomb nomme San Miguel de Saona, en l'honneur de l'un de ses compagnons, Michele di Cuneo originaire de Savone qui aperçoit la terre le premier. En fait il ignore tout de ces lieux et personne ne peut dire où il se trouve ; deux jours plus tard seulement, interrogeant les Indiens d'un village, les pilotes se rassurent et finissent par admettre qu'ils se trouvent bien sur la côte sud, encore inconnue de l'Hispañola. Ils explorent alors ce littoral avec la même minutie que celui des autres îles : 400 milles d'une navigation au ras des caps, qui ne fut pas toujours une simple promenade de reconnaissance : une forte tempête disperse les bâtiments et, pendant toute une semaine la *Niña* navire-amiral, perd de vue les deux autres.

Fin septembre enfin, sans doute le 24 ou le 25, les trois caravelles, assez mal en point, croisent au large du Cabo San Rafael, là où la grande flotte avait abordé, venant de l'est, en novembre 1493. Colomb a bien noué sa grande boucle à travers tout ce monde insulaire si complexe. Depuis deux semaines déjà, il sait que le but est à sa portée, sans mauvaise surprise possible, et qu'il atteindra sans mal Isabela. En route, vers le

10 septembre, il avait abordé, toujours au sud de l'île, dans la baie de Santo Domingo, près du site où devait s'élever quelque temps plus tard le troisième établissement espagnol des Indes occidentales. De là, il avait envoyé vers le nord, à travers les terres, un petit détachement d'une dizaine d'hommes avec mission de parcourir toute l'île jusqu'au fort San Tomas et Isabela, pour y annoncer son arrivée prochaine. Ainsi, deux ans après le premier atterrissage, l'Hispañola est-elle tout entière reconnue, sur toutes ses côtes, dans toutes les directions. C'est bien la première terre dont les Espagnols aient pu faire le tour, alors qu'un très long secteur de la côte nord de Cuba reste totalement inexploré et fort mal situé ; ce qui laisse toujours Colomb dans l'ignorance et lui fait croire encore qu'il a abordé, là, sur un continent, dans une province d'Asie.

Dans ces premières semaines de l'automne 1494, les explorations des trois légères caravelles ont, pour longtemps, scellé le destin des possessions espagnoles dans les Indes occidentales, et d'abord celui de l'Hispañola, première base des conquérants, sertie dans ces mers encore incertaines, au cœur d'un monde parfois à peine effleuré.

Pourtant, l'Amiral, moins anxieux qu'on ne l'imaginerait de rejoindre Isabela, se lance vers l'est dans une sorte de raid punitif contre les Caraïbes dont on voit assez mal les raisons : chasse aux esclaves, désir de mettre d'abord à raison ces voisins belliqueux et d'affirmer son prestige auprès des Indiens de son île ? C'est en route, entre l'île Mona et San Juan Batista (Puerto Rico) but avoué de l'expédition, que de fortes fièvres et les grandes douleurs de la goutte l'accablent. Il paie déjà toutes les fatigues et les nuits de veille, toutes les privations endurées jour après jour. Ses lieutenants et ses pilotes ramènent aussitôt les trois navires vers le nord et gagnent très vite Isabela ; le

29 septembre 1494, ils y débarquent leur chef, toujours malade, à demi inconscient.

Le bilan de ce long été, de ces cinq mois d'absence, reste, malgré ces derniers avatars, tout à fait heureux. La Jamaïque reconnue, toute la côte sud de Cuba, ou presque, explorée dans ses moindres parages, avec ses îlots, ses baies et ses labyrinthes. Surtout, le tour complet d'Hispañola. Le 29 septembre s'achèvent vraiment, pour ce second voyage, les missions d'exploration de Colomb dans le monde des Antilles. Il n'y reviendra pas, sinon pour des esclaves ou des raisons politiques. Les rêves de découverte et ses ambitions le portent désormais ailleurs.

À Isabela : *conflits et révoltes* (*septembre 1494-janvier 1496*)

En cinq mois, tout s'était dégradé à Isabela. Les colons manquent de vivres et surtout d'enthousiasme. Ils refusent de semer et de travailler le sol. Leurs chefs exigent des Indiens d'invraisemblables tributs et réclament sans cesse de l'or. Ils s'affrontent par d'interminables intrigues, par quelques combats même et, un moment, semblent incapables de s'unir pour faire face aux révoltes des Indiens. L'intérieur de l'île leur devient hostile et la petite communauté espagnole menacée, se replie sur elle-même, cernée sur le rivage.

Dans l'été 1494, l'arrivée d'une petite flotte de secours – trois bonnes caravelles, sous le commandement de Bartolomè Colomb, le frère de Christophe – avait bien apporté quelque soulagement matériel, mais aucun répit dans ces luttes sournoises. Contre la faction colombienne des deux frères, Bartolomè et Diego, se dressent tous les mécontents, les envieux et, plus dangereux peut-être, les « Catalans », avec le capitaine Margarit et le frère Buyl, chef de la mission d'évangélisation mais plus passionné de politique, plus âpre à soutenir ses ambitions et servir son parti qu'à baptiser les Indiens. Lorsque Christophe Colomb arrive malade à Isabela, ces Catalans étaient déjà repartis pour l'Espagne, porteurs bien sûr de très mauvaises nouvelles pour la cour et très décidés à ruiner tout le crédit des Colomb.

L'Amiral, vice-gouverneur avant tout, dès sa guérison s'emploie de son mieux à rétablir l'ordre, accablé par toutes sortes de tâches mais aidé par l'arrivée – en octobre ou novembre 1494 ? – d'une autre flotte de quatre caravelles que

conduit Antonio de Torres, porteur de solides instructions des souverains. Colomb lance plusieurs expéditions à l'intérieur de l'île, renvoie Torres en février 1495 pour se justifier à la cour et, quelques semaines plus tard, déploie toutes ses forces contre les Indiens, leur livre une bataille spectaculaire et les poursuit dans leurs montagnes. Tous ces travaux guerriers, qui annoncent une véritable conquête, le retiennent encore bien plus d'une année, jusqu'au printemps 1496. Deux hivers et tout un été passés à parcourir les sentiers des vallées et les passes des monts, à bâtir des forts, à réduire les séditions et les révoltes, à assurer un minimum de sécurité. Pendant son absence arrivent en octobre 1495 à Isabela quatre caravelles commandées par Juan Aguado qui, porteur d'ordres royaux, prétend enquêter et interroger sur les Colomb ; il se comporte en vice-roi d'une façon très désagréable.

Entre-temps, en juin 1495, un terrible ouragan enlève les navires de leur ancrage et les broie sur la côte. Des trois caravelles, seule la *Niña* échappe au désastre mais, ainsi démuni, l'Amiral ne peut songer à regagner l'Espagne. En hâte, les maîtres charpentiers installés encore à Isabela font, tant bien que mal, construire une autre caravelle, de faible tonnage elle aussi, la *Santa Cruz* que tous les marins appellent aussitôt la *India*. Ce fut, de fait, le premier navire espagnol construit et armé aux Indes.

Finalement, Colomb décide sans grand enthousiasme de reprendre la mer, bien conscient d'avoir échoué, ou presque, pour une part essentielle de sa mission. La colonie d'Hispañola n'est pas du tout solide et, à aucun moment, malgré une quête obstinée, il n'a pu mettre la main sur les merveilleuses mines d'or de ses lectures et de ses rêves. Son crédit s'amenuise et son autorité paraît partout contestée…

Le 10 mars 1496, la *Niña* et l'*India* mettent les voiles non directement vers le grand large mais, d'abord, pour une recherche de l'or, difficile, hésitante, qui leur prend une dizaine de jours. Puis ce sont de durs vents contraires, d'interminables manœuvres pour tenter de louvoyer, qui les amènent – presque désemparés et privés de vivres quatre semaines seulement après leur départ –, à faire relâche à l'île de Marie Galante puis dans une anse de la Guadeloupe, pour prendre de l'eau, du manioc et des fruits, pendant neuf jours. Le voyage de retour prend tout de suite une autre allure, bien plus lente, plus morose que celui de 1493.

La véritable traversée ne commence que le 20 avril lorsque vient enfin un temps calme et de meilleurs vents. Mais, là encore, l'allure paraît incertaine et, en tout cas, très médiocre : cinq semaines de navigation sur lesquelles nous ne savons rien. Il ne reste ni *Journal* de bord, ni lettre aux souverains et, en l'absence de toute espèce de documents, de simples inventions plus ou moins fantaisistes, des reconstructions inspirées, nous montrent une fois de plus les équipages effrayés par la longueur du trajet, épuisés par les privations, tiraillés par une faim atroce.

Ils doublent les Açores par le sud et, le 8 juin, atteignent le cap Saint-Vincent au Portugal. Le 11 juin 1496, les deux navires entrent, toutes bannières déployées, dans le port de Cadix… Un bien mince équipage, pour un Amiral parti à la tête d'une si belle flotte, forte de dix-sept navires !

Ce second voyage ne s'achève pas en apothéose et ne pouvait soulever autant d'enthousiasme que le premier. Une si longue absence aussi ! On oublie trop aisément le rythme de telles entreprises… Un peu plus de deux ans et huit mois. Trois mois de navigation environ à travers la mer océane, aller et retour. Près de deux ans sur place à Isabela et dans l'île, en deux

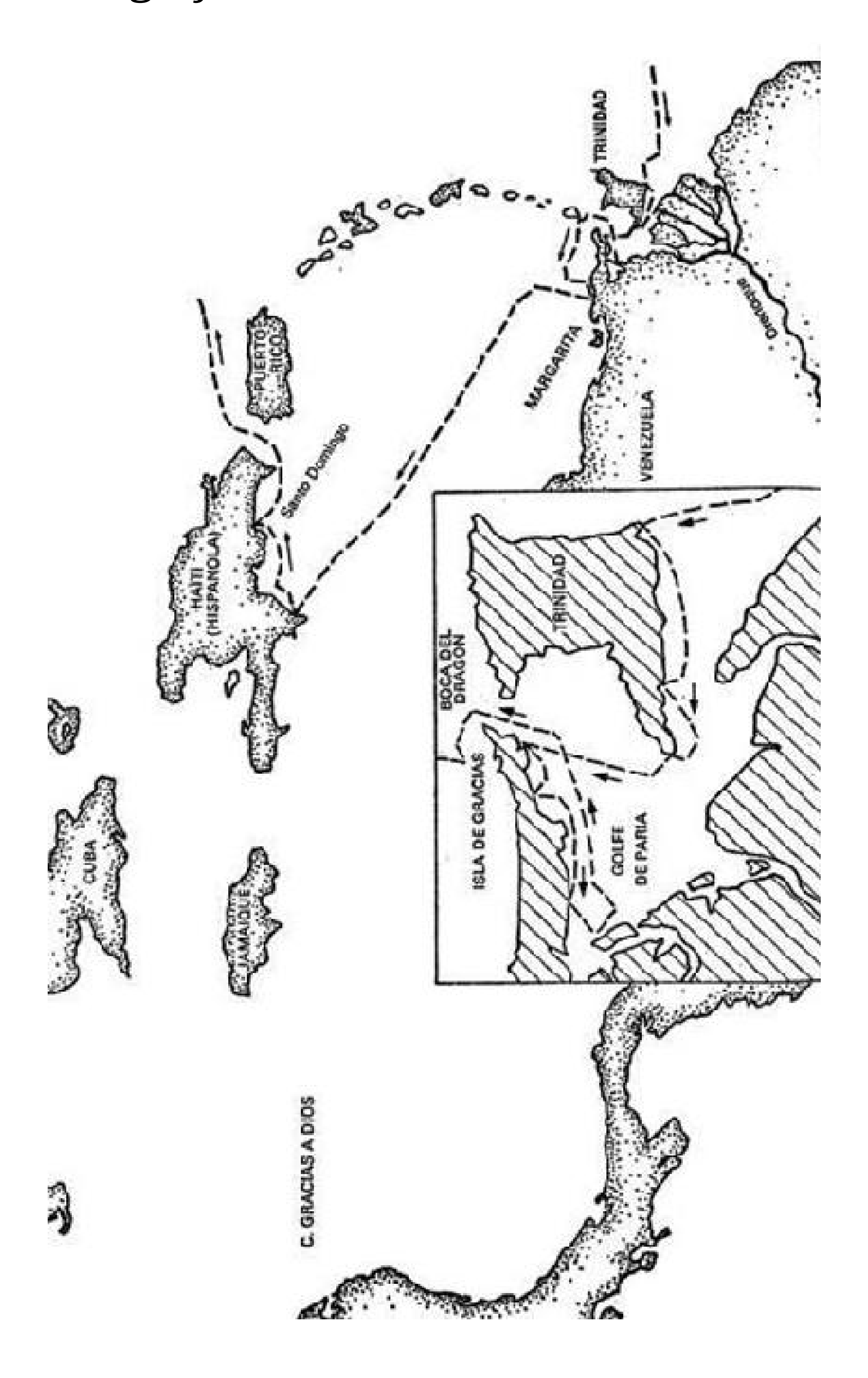
séjours, enlisés dans les querelles et les actions « politiques ». Mais, tout de même, un peu plus de six mois encore consacrés à une véritable exploration, à la découverte de terres nouvelles, en deux grandes campagnes : l'une avant d'atteindre l'Hispañola, l'autre vers l'ouest, dans l'été 1494. Ce fut une très longue, très dure affaire qui, sur le plan politique, ne résout rien et annonce au contraire de graves conflits et d'amères désillusions. Mais, pour l'exploration, l'entreprise poursuit d'une façon exemplaire l'œuvre de la première année, à un moment où les Indes restent encore entourées d'un profond mystère. Aucune autre flotte, ni espagnole, ni portugaise, ni de leurs concurrents envieux, Français et Anglais, ne s'est encore lancée à la découverte de terres outre-Atlantique. Les seules autres traversées océanes, celles de Bartolomè Colomb, de Torres et d'Aguado s'inscrivent exactement dans le sillon de 1492 : des expéditions de ravitaillement sur une route déjà reconnue, selon des instructions précises. Aucun capitaine n'a encore tenté une voie nouvelle, n'a osé aller plus loin ni sortir du chemin tracé vers le sud ou vers le nord. En juin 1496, Colomb reste le précurseur et le pionnier.

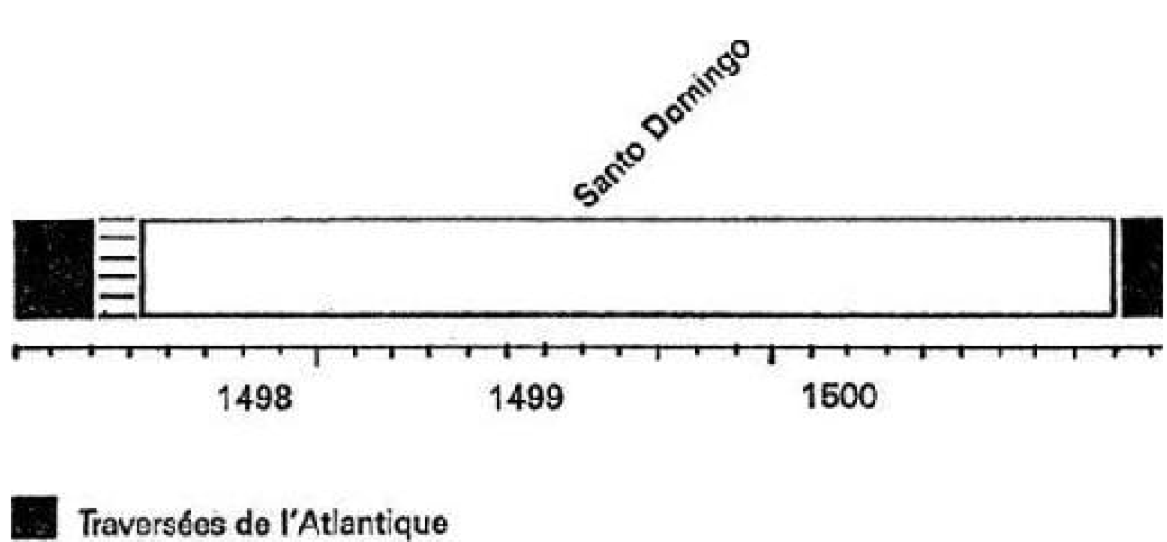
VIII

LE FILM DES VOYAGES :

LA TERRE FERME

Le golfe de Paria (*mai-août 1498*)





3e voyage
30 mai 1498 : départ de San Lucar.
Du 6 au 10 juin 1498 : à Madère.
Du 19 au 21 juin 1498 : aux îles Canaries.
Du 27 juin au 4 juillet 1498 : aux îles du Cap Vert.
Du 1er au 22 août : exploration de la côte du Paria.
Du 31 août 1498 au début octobre 1500 : à Santo Domingo.
Fin octobre 1500 : arrivée à Cadix.

À peine de retour, la même foi et le même désir l'animent. En moins de six mois il obtient de la cour, sans trop de mal, l'autorisation de préparer une troisième entreprise. Mais réunir d'autres navires lui demande cette fois plus d'un an d'effort, en butte aux réticences des armateurs, aux rancunes et aux envies. Les premiers navires à partir furent la *Niña* et l'*India* que Colomb possède pour la moitié et qui très vite avaient repris la mer ; l'une pour un voyage sans aléas en Flandre, mais l'autre, la *Niña*, en route vers Rome, fut capturée par un pirate en quittant le port de Cagliari, et n'avait pu s'échapper que par un beau coup d'audace de son capitaine. Le 23 janvier 1498, toutes

deux quittent San Lucar sous le commandement de Pedro Hernandez Coronel, chargées d'hommes, de vivres et d'instructions pressantes pour les colons restés à l'Hispañola.

L'Amiral ne part que le 30 mai 1498, également de San Lucar, avec six bâtiments (six caravelles semble-t-il) de petits tonnages, dont deux seules nous sont connues et sur lesquelles tous les textes restent fort discrets.

Là encore le véritable *Journal* de bord écrit de la main de l'Amiral avec certainement un soin tout particulier puisqu'il suit, à travers l'Atlantique, une route toute nouvelle et aborde les Indes bien plus au sud, nous est perdu. Aucune copie n'a été envoyée à la cour et seul Las Casas (encore lui) en eut connaissance bien plus tard à Santo Domingo. Selon son habitude, il l'utilise largement, par de grands extraits assortis de commentaires aussi longs, dans son *Histoire des Indes*. C'est ce texte de Las Casas que plusieurs auteurs ont repris, depuis lors, comme un texte authentique...

Arrivé à l'Hispañola le 31 août 1498, Colomb écrit pour les souverains une *Relation* de la première partie de son voyage, plus brève que le *Journal*, mais tout de même bien circonstanciée. Elle fut mandée en Espagne par la flotte partie des Indes le 18 octobre 1498 ; très bien connue, elle est alors étudiée à la cour et dans les milieux financiers, exploitée par de futurs navigateurs. Fonseca le premier, mais aussi Hojeda et Amerigo Vespucci ont pu la consulter longuement ; les notaires des rois en ont établi plusieurs copies ou résumés qui circulèrent longuement. À Santo Domingo, Las Casas l'a introduite *in extenso*, avec pour une fois une certaine modestie qui le fait s'effacer devant le document, à la suite de son propre récit lui-même inspiré du *Journal*.

Enfin, l'Amiral écrivit diverses lettres aux souverains, aux membres du Conseil de Castille, à ses protecteurs, ainsi par

exemple la fameuse *Lettre à la Nourrice*, soit des Indes soit, après son retour, de Cadix ; ceci pour rappeler ses peines et ses justes décisions ; pour se justifier de toutes les accusations portées contre lui. Toutes ces lettres qui relèvent forcément plutôt d'un genre polémique et se présentent souvent comme des plaidoyers, ne manquent pourtant pas d'intérêt. Elles donnent, par allusions, de précieux renseignements et d'autre part elles disent parfaitement les intentions de l'Amiral.

De San Lucar, les six navires gagnent d'abord Madère avec l'espoir d'un ravitaillement plus facile qu'aux Canaries. Elles évitent à grand-peine quelques corsaires français lancés sur leurs traces. À Porto Santo, elles essuient le feu des habitants qui les prennent pour des ennemis, et finalement, peuvent s'ancrer pour quelques jours à Funchal. Cependant le 19 juin, elles sont aux Canaries pour reprendre des vivres, dans l'île de la Gomera. Le 21, elles doublent le dernier cap de Hierro qui, pour tous ces marins, marque déjà par une sorte de tradition, la dernière image de l'Ancien Monde. Là Colomb abandonne la moitié de sa flotte, trois de ses navires qui, sous le commandement de Alonso de Carvajal, prennent directement plein ouest, le chemin des Indes. Carvajal reçoit des indications fort précises qui jettent un jour parfait sur la façon de naviguer, de reconnaître et d'emprunter la grande route océane afin d'arriver à bon port. Ce fut un voyage presque de routine que trois autres convois avaient déjà accompli sans Colomb lui-même. Tirant la leçon de l'expérience désastreuse de 1493, il veut éviter de garder avec lui, pour une longue mission d'exploration, tous les navires chargés de ravitaillement. Il les envoie directement, et au plus vite vers les hommes qui attendent.

Avec les trois autres caravelles, l'Amiral se lance sur une route complètement inconnue qui répond à un autre projet. Atteindre, très au sud le continent d'outre-Atlantique et, au passage peut-être, là-bas en tout cas, explorer ces terres proches de la ligne équatoriale que plusieurs savants disent renfermer toutes sortes de richesses : des pays étonnants, sans doute dangereux, mais où l'or « mûrit » mieux qu'ailleurs.

Le 27 juin, allant toujours plein sud « dans l'intention d'arriver à la ligne de l'Équateur », il atteint les îles portugaises du Cap-Vert : Sal, puis Boavista, Fogo et São Tiago. Une dure croisière, à la recherche d'un ravitaillement, qui lui apporte bien peu : « Leur nom paraît bien mal choisi car elles sont toutes arides et on n'y voit rien de vert. » De l'eau tout de même, mais ni bétail ni fruits.

C'est ensuite la grande aventure, la plus risquée de toutes ses traversées de l'océan. Quatre jours après, droit au sud-ouest, les vaisseaux rencontrent les grands calmes et les grandes chaleurs, terreurs depuis longtemps des marins portugais au large de l'Afrique :

« J'allai vers le sud-ouest pendant 480 milles qui font 120 lieues, au point que, la nuit venue, je pus observer l'étoile du Nord à une hauteur de cinq degrés [en fait il se trouve sans doute à quelque 10 degrés de latitude]…

« Arrivés là, le vent tomba et nous fûmes aussitôt accablés par une chaleur tellement insupportable et suffocante que je pensais voir les hommes et les navires tous brûler. Tout cela arriva si brusquement et provoqua de si grandes peurs qu'aucun marin n'osait descendre dans les cales pour veiller aux tonneaux et aux vivres. Cela dura pendant huit jours. La première journée, le temps resta serein ; mais aussitôt, toujours par une si forte chaleur, nous vîmes, par bonheur, les nuages et

la pluie ; si le soleil avait brillé tout ce temps comme au premier jour, personne n'aurait pu être sauvé, d'aucune manière…

« Je décidai donc, si Notre-Dame nous donnait bon vent et bon temps et que je sorte enfin de ce lieu, d'abandonner cette route du sud et, sans rebrousser chemin non plus, d'aller ensuite vers l'ouest […] J'espérais retrouver, à cette hauteur-là, le bon temps que j'avais rencontré lors des autres voyages, lorsque je naviguais sur la ligne des Canaries… »

Ainsi s'impose, par peur de la chaleur et des calmes maudits à la latitude de la Sierra Leone que Colomb connaît déjà et qu'il ne manque pas de citer quelques lignes plus loin, la route de ce troisième voyage, en deçà de l'Équateur.

À partir de ces calmes accablants, poursuivant l'aventure par un coup d'audace, alors que la sagesse et certainement nombre d'avis et de récriminations l'auraient incité à revenir sur ses pas vers le nord, Colomb affronte encore le grand inconnu, sans aucune certitude au bout du chemin, sans aucun repère en route : une aventure, aussi folle, tout à fait comparable à celle de 1492, mais entreprise dans de bien plus mauvaises conditions. En effet, lorsqu'il peut enfin reprendre le vent, le 22 juillet, il a quitté les Canaries depuis plus d'un mois et les vivres, l'eau surtout, commencent à manquer ; les bâtiments souffrent aussi… Une terrible épreuve qui ne trouve pas toujours sa place dans l'histoire des découvertes…

Il navigue ainsi vers l'ouest pendant neuf jours. Le 30 juillet, les manques s'aggravent et l'inquiètent. L'avis de ses pilotes, de plus en plus pressants, ébranle sa détermination : il change de route et prend le cap du nord, espérant ainsi se rapprocher de terres déjà reconnues en 1493, des « îles des Cannibales ». Le lendemain, après une nuit d'angoisses, à l'heure de midi, son serviteur Alonso Perez, monté à la hune, voit la terre : une petite baie dominée, très près de la côte, par trois montagnes

parfaitement alignées. Il l’appela la Trinidad : une île qu’il aborde à son extrême pointe sud-est, dans la baie de Guayaguayare :

« Nous chantâmes le *Salve Regina* et d’autres grâces. Il y a là un port excellent mais trop peu profond. Il y a des villages et des hommes très beaux à voir et des terres aussi vertes que les jardins de Valence au mois de mars […]. À mon regret, je vis bien qu’il était impossible d’entrer dans le port. »

Encore cinq lieues vers l’ouest, le long de la côte sud, et c’est enfin un bon mouillage :

« … Je fis jeter l’ancre, préparer les tonneaux, chercher de l’eau et du bois ; je laissai les hommes à terre pour qu’ils se reprennent un peu après toutes ces longues peines qu’ils avaient supportées… »

Dans cet endroit, à la pointe d’Arenal, il garde ses navires pendant trois jours tout en observant vers le sud une terre qui n’est autre que l’une des plates avancées du delta de l’Orénoque. Il la prend pour une île et la baptise avant même de l’atteindre, Isla Santa, ou encore d’une façon plus générale Tierra de Gracia. Tel fut – si l’on écarte l’hypothèse de J. Manzano Manzano qui, nous le savons, fait remonter cette découverte de la terre ferme à 1494 – le premier point du continent que les Espagnols aient pu observer.

Colomb, intrigué et circonspect, examine soigneusement le chenal qui lui paraît vraiment insolite avec ses courants et ses remous, ses masses d’eau énormes entraînées par le grand fleuve, tout proche, mais encore invisible.

« Je voyais bien comment l’eau s’avançait comme une seule masse et vite, sur toute la largeur du chenal, de l’est vers l’ouest, avec autant de fureur que le Guadalquivir les jours de grande crue, de jour comme de nuit ; j’en arrivais à redouter de ne

pouvoir ni rebrousser chemin à cause de ces courants, ni avancer à cause des barres. »

Le 4 août 1496, tard dans la nuit, il essuie un terrible raz-de-marée : une énorme vague venue du sud, avançant dans « un rugissement épouvantable » qui prend le navire sur son flanc et manque de le faire chavirer. « Aujourd'hui encore, écrit-il à Séville, je ressens en y pensant la même sensation de frayeur. » Toujours habité par les légendes anciennes de l'océan, il baptise ces dangereux parages le Golfo de la Balena, évoquant ainsi les pérégrinations de saint Brandan et le jour où le missionnaire irlandais vit son navire porté par une baleine.

Jusqu'au 11 août, les caravelles croisent dans ce golfe, bientôt rebaptisé golfe de Paria, sur sa côte nord, le long de cette péninsule de Paria que les pilotes et Colomb lui-même prennent pour une île, l'île de Gracia. L'Amiral n'est pas encore certain d'avoir atteint le continent. Sans cesse, il fait sonder les fonds qu'il trouve peu profonds. Il observe l'eau de mer qu'il trouve douce ; il suit toujours des yeux les mêmes courants que quelques jours auparavant. Le premier jour, il se risque pourtant à traverser le golfe dans toute sa hauteur, du nord au sud, et arrive dans une petite baie, d'un joli dessin mais peu hospitalière, la Baia Celesta puis, un peu plus au sud et à l'ouest, il reconnaît plusieurs bons ports pour ancrer ses navires, à quelque cinq lieues de là. Le premier point d'abordage sur le continent sud-américain reste, à vrai dire, mal défini, car il n'y prête aucune attention particulière. Plus vers l'ouest encore, il cherche de nouveaux mouillages, explore cette côte de la péninsule, son île de Gracia et déjà pense à un débouché vers l'ouest pour atteindre la pleine mer. Là, tout à l'ouest surtout, au fond du golfe, près de l'embouchure du Rio Grande, sur les côtes du golfe des Perles, il rencontre de nombreux Indiens qui portent de beaux bijoux d'or et des perles. Une dizaine de jours

se passent en explorations attentives et en essais bien souvent infructueux pour commercer avec les indigènes. Mais ils peuvent à loisir observer leurs mœurs et leurs richesses, les plantes et les animaux de ce pays qui ne répond pas vraiment à ce qu'ils connaissent déjà ailleurs, dans les Indes.

Les fonds ne sont plus qu'à trois brasses et une des caravelles, la plus agile, va seule plus à l'ouest pour chercher un passage, de plus en plus problématique.

« … Elle navigua pendant longtemps pour arriver à un golfe très vaste d'où l'on apercevait, plus au fond, quatre autres petits golfes plus petits dont l'un recevait les eaux d'un fleuve immense. Ils trouvaient de toutes parts cinq brasses de fond et l'eau, très vive, était si douce que jamais je n'en ai bu de pareille. »

Cette eau douce le préoccupe vraiment. Depuis plusieurs jours déjà, il cherche à sortir par le nord ou par l'ouest, et il sait les dangers de ces courants si violents qui interdisent de revenir sur ses pas, vers l'est, pour affronter la force aveugle des tourbillons dans les mauvais passages. Pour la première fois, ce n'est plus l'exploration tranquille, relativement aisée des côtes du monde insulaire, de leurs caps et de leurs abris, mais une navigation affrontée à un autre monde, à une mer intérieure turbulente où se déverse l'immense fleuve du continent, où l'homme ne maîtrise plus sa route. De cela aussi, Colomb fit l'apprentissage le premier.

« … J'étais entouré de terres de tous les côtés […]. À chaque fois que nous dépassions un cap, je trouvai l'eau douce et claire ; le courant m'entraînait sans cesse vers l'est vers les deux entonnoirs dont j'ai déjà parlé. Là, l'eau douce repoussait la salée et l'empêchait de pénétrer ; et la salée empêchait la douce de sortir […]. Ce combat des eaux si terrible soulevait une crête affreuse aussi haute qu'une montagne […]. Ils se crurent perdus

comme déjà ils l’avaient cru dans la Boca del Serpiente, près de la pointe de l’Arenal, le jour où ils étaient entrés dans le golfe. »

Enfin le 13 avril il force les sinistres Bocas del Dragon et mène ses trois voiles dans la grande mer, pour longer encore pendant deux jours, vers l’ouest, la côte de la péninsule de Paria, cette fois sur sa face nord. Il croit toujours suivre une île et la nomme encore la Isla de Gracia. Au passage, il découvre plusieurs îlots : le groupe des six Las Guardias. Ce n’est que le 15 août, dans les parages d’une grande île qu’il nomme la Margarita qu’il prend vraiment conscience d’avoir depuis longtemps déjà côtoyé et exploré la terre ferme. Sans doute parce qu’il a déjà parcouru deux fois plus de chemin, vers l’ouest, qu’à l’intérieur du golfe, sans trouver la pointe de cette île de Gracia ; peut-être aussi grâce aux renseignements recueillis auprès des Indiens ; enfin, par la seule observation de l’énorme débit des fleuves côtiers :

« Je suis certain que c’est là une très grande terre ferme qui, jusqu’à aujourd’hui, est restée inconnue. Je le pense à cause de cette si grande rivière et de cette énorme mer d’eau douce [...]. C’est une chose merveilleuse que de voir ces flots d’eau douce s’étendre dans l’Océan jusqu’à 48 lieues. »

Ainsi, le 15 août 1498 marque la véritable « découverte », la prise de conscience du nouveau continent, depuis longtemps recherché, espéré ; depuis longtemps aussi atteint. Et pourtant, ce même jour, Colomb décide d’abandonner sa laborieuse et heureuse exploration pour partir droit vers le nord-ouest. Tous les historiens modernes et Morison le premier ont bien insisté sur l’étrangeté d’une telle décision qui prend même un tour paradoxal. Il se trouvait et il le savait, grâce aux affirmations de ses guides, très près, au seuil même, de la fameuse côte des Perles, la seule richesse, pour le moment, de tous ces pays. Il aurait pu en ramener aussitôt une belle récolte, suffisamment

en tout cas pour apaiser les souverains et désarmer ses ennemis. Et il laisse donc à d'autres, à Hojeda dès l'année suivante et à Peralonso Niño en 1500, tout le profit de son long travail.

Certains historiens l'accusent de n'avoir songé qu'à ses propres intérêts dans l'Hispañola… et certes l'île et ses colons le préoccupent beaucoup. D'autre part, lui-même se trouve très fatigué et Las Casas le montre accablé par les veilles, les yeux malades du manque de sommeil. Il se plaint aussi d'être trop lourdement chargé et de n'avoir avec lui qu'un seul bâtiment capable de manœuvrer dans ces eaux difficiles et d'explorer les fonds sans danger, le *Correro*, la plus petite des trois caravelles.

Enfin, notons que ce renoncement, sitôt reconnu le continent, peut mieux s'expliquer si l'on retient la thèse d'une découverte de cette côte des Perles (mais non du golfe de Paria) dès le voyage de 1494… Sitôt l'endroit retrouvé et identifié, les navires peuvent partir.

À Santo Domingo (*août 1498-août 1500*) ; *Colomb enchaîné*

La traversée vers le nord, par bons vents leur prend cinq jours entiers sans aucun incident, sur lesquels le *Journal* et la *Relation* aux rois restent pratiquement muets : il ne s'est rien passé. Le seul événement pour Colomb – il en entretient très longuement les souverains – est l'approche du Paradis terrestre. Il accumule les signes et les calculs ; « plus il y pense, plus sa conviction s'affirme… ». Le Paradis se trouve là, entre les Grandes Îles et le Continent, ou plus loin encore vers le sud (on ne voit pas bien au juste ce qu'il veut dire), en tout cas au voisinage de la ligne équatoriale, « à l'extrémité du monde oriental ». Là, la terre, qui n'est pas ronde mais affecte plutôt la forme d'une poire, se trouve le plus près du ciel, et la mer semble toucher la lune. Là, sur les îles et sur la terre ferme, Dieu a dispensé la Nature la plus riche et la plus aimable, la plus belle fraîcheur de l'air. Là enfin, les hommes, si proches de leur vie originelle, marquent le caractère le plus doux, une grande générosité, un accueil chaleureux et tant d'indulgence. Sans parler bien entendu – argument décisif –, de cette « étonnante confluence des grands courants d'eau fraîche […] en ce lieu si agréable, source des fontaines du Paradis d'où sortent les quatre rivières de l'Euphrate, du Gange, du Tigre et du Nil ».

Cette découverte l'enchante littéralement et tient bien plus de place que toutes les autres dans sa *Relation*.

Le 19 août, au coucher du jour, l'Amiral aperçoit les premières côtes de l'Hispañola, deux petites îles à l'avant de l'une des pointes sud : la Alta Vela et la Beata ou Madona

Beata… Mais il se trouve environ 180 milles plus à l'ouest qu'il ne l'avait prévu ! Une erreur qu'il attribue à juste titre à la violence des courants qui l'ont déporté, mais qui le laisse tout de même un peu rêveur sur l'exactitude de ses calculs de directions. Pour nous, mesurons seulement, pour l'instant, les limites et les approximations de cette navigation…

Les trois navires s'ancrent dans le port de Santo Domingo le 31 août 1498, trois mois après leur départ de San Lucar. Trois mois parfaitement employés, pour accomplir cette dure descente vers le sud au large des côtes d'Afrique, pour traverser l'océan sur une route tout ignorée, surtout pour toucher le continent et explorer ces côtes si dangereuses du golfe de Paria ! Ces grands moments où s'inscrit toute l'épopée du découvreur, tant d'exploits, jour après jour, étonnent toujours par leur brièveté comme l'œuvre déconcerte aussi par son apparente facilité. Jusqu'alors, au cours de ces trois premiers voyages si hasardeux et téméraires pourtant, rien n'est venu gravement contrarier ses projets et suspendre plus de quelques jours de suite le cours de l'aventure. Tout ceci malgré de très faibles navires, malgré la fureur inévitable des tempêtes en pleine mer, malgré les ouragans auprès des côtes : l'image presque parfaite d'une belle réussite qui justifie la réputation de navigateur, d'homme de commandement. Colomb, certainement, fut constamment à la hauteur de l'entreprise, mûrie au Portugal puis en Espagne pendant près de vingt ans. Là s'achève pourtant ce que l'on appellerait volontiers l'heureuse aventure. Les déboires et de graves difficultés l'attendent déjà dans cette Hispañola, le premier et le plus beau fleuron de son empire rêvé.

En son absence, son frère Bartolomè, qu'il avait désigné comme *Adelantado* (capitaine général) et président du Conseil des gouverneurs, s'était établi sur le site nouveau de Santo

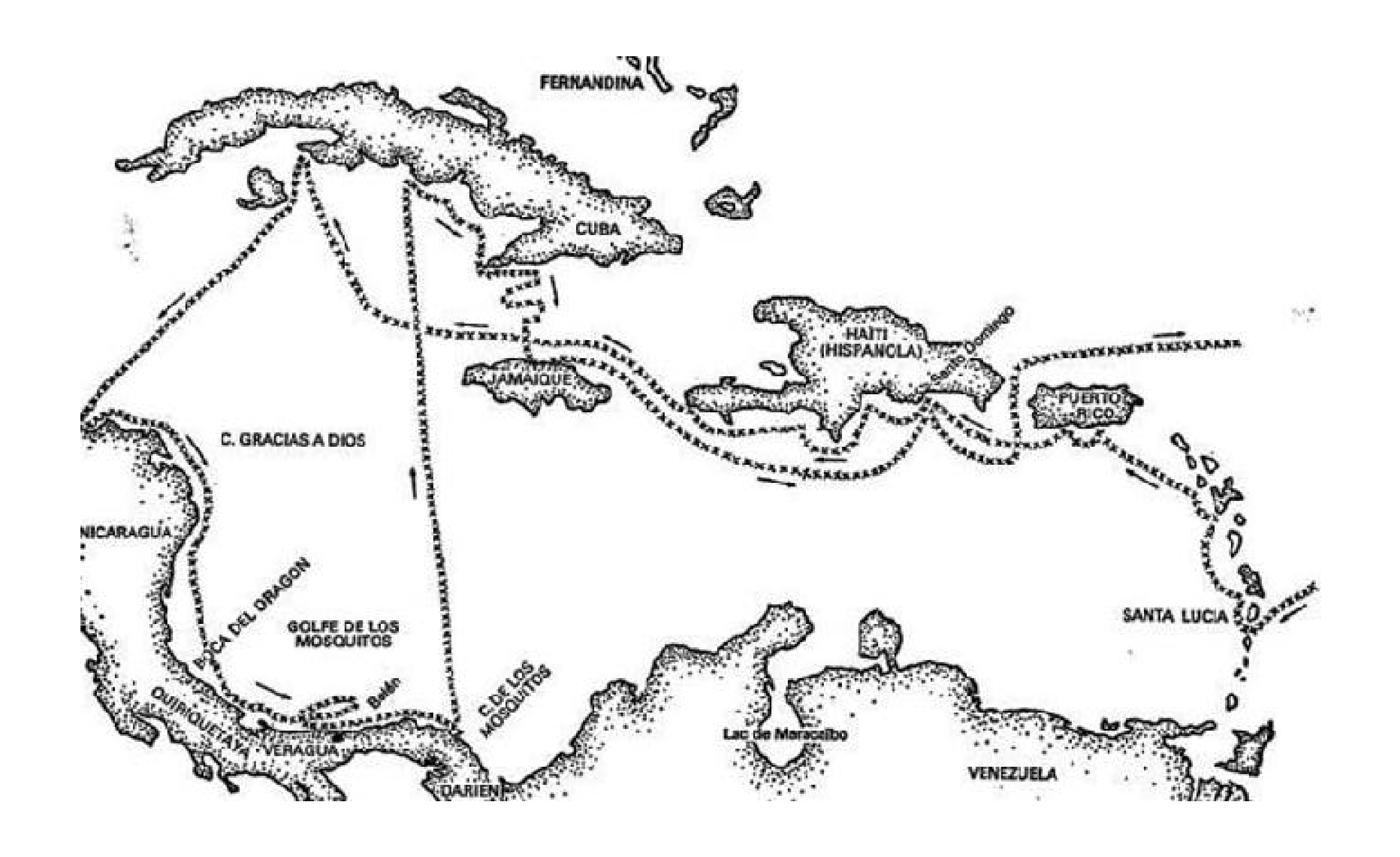
Domingo, sur la côte sud de l’île. Bientôt il doit faire face à la révolte ouverte d’un fort parti d’Espagnols, sous la conduite de Francisco Roldan, *alcade mayor*, et il lui faut un an pour la réduire.

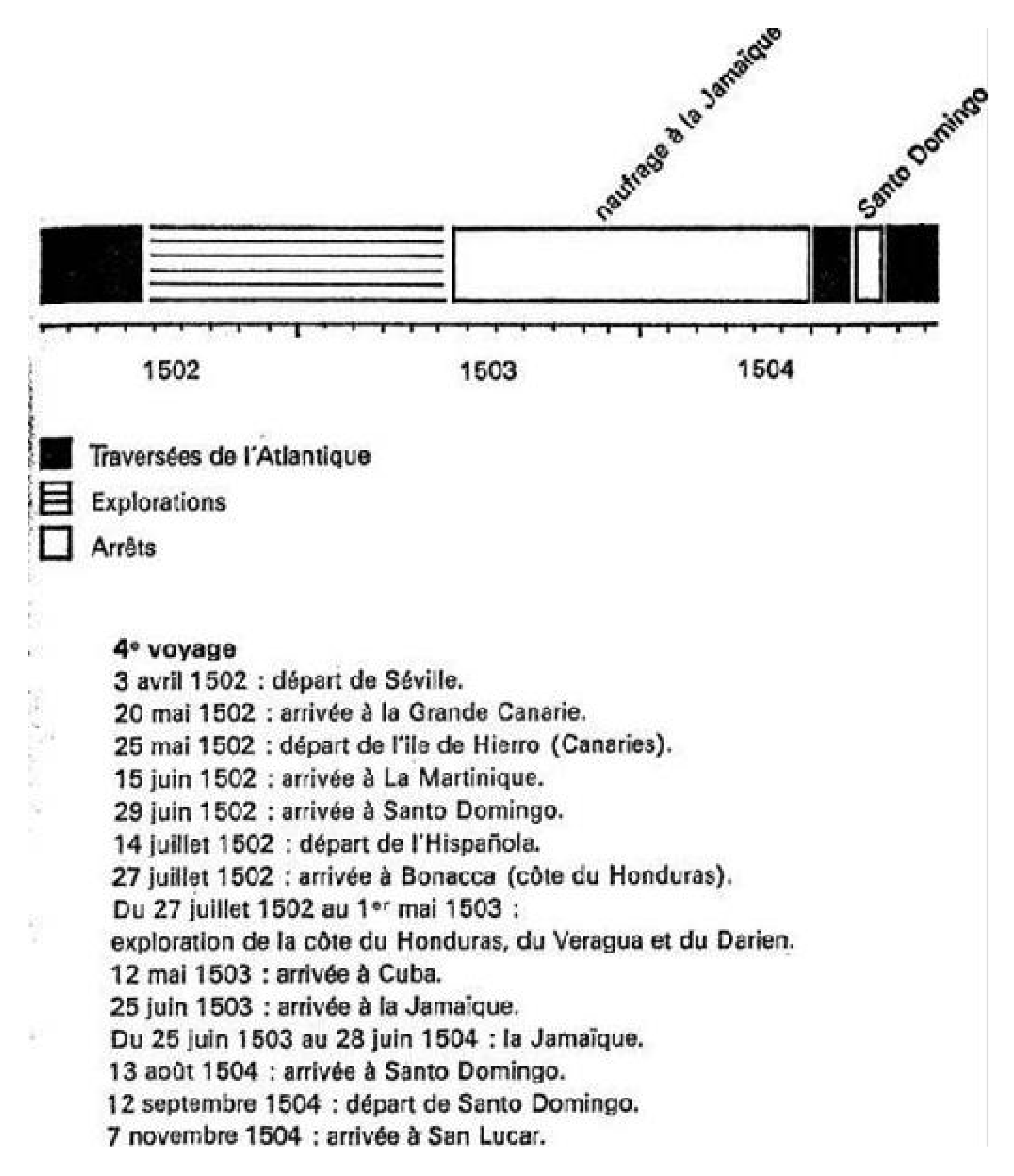
Dans le même temps, les souverains recueillent sans cesse les plaintes et les accusations des mécontents de la politique des trois frères et, ce même hiver 1499-1500, ils accordent, pour les Indes occidentales, trois licences de naviguer et de découvrir qui ouvrent une large brèche, d’une façon proprement injustifiée, dans le célèbre monopole de l’Amiral : pour Hojeda, pour Peralonso Niño et, pour Vincente Yañez Pinzon. Enfin, en août 1500, au moment où l’Amiral s’emploie à réduire une autre rébellion, arrive Bobadilla, envoyé des rois avec des pouvoirs sans doute assez mal définis mais la volonté claire de battre l’autorité du clan des Colomb. Il fait jeter les trois frères en prison et les renvoie en Espagne, les fers aux pieds.

C’est ainsi, sur une caravelle nommée la *Gorda*, que fin octobre 1500 Christophe Colomb revint en Espagne au terme de cette troisième grande expédition, humilié, enchaîné, du moins accusé, après une absence de deux ans et cinq mois.

Libéré, il s’épuise en d’interminables suppliques et transactions de toutes sortes. Enfin, le 15 mars 1502, il reçoit une nouvelle autorisation d’armer quelques navires et d’aller découvrir d’autres terres…

Quatrième voyage : les grandes tempêtes (*mai-juillet 1502*)


FERNANDINA
CUBA
JAMAIQUE
HAITI
(HISPANIOLA)
Santo Domingo
PUERTO
RICO
SANTA LUCIA
C. GRACIAS A DIOS
NICARAGUA
BOCA DEL DRAGON
GOLFE DE LOS
MOSQUITOS
C. DE LOS
MOSQUITOS
Belén
CURIQUETAYA
VERAGUA
DARIEN
Lac de Maracaibo
VENEZUELA



Ce quatrième et dernier voyage, plus sombre encore, s'amorce le 3 mai 1502. Une flottille de quatre caravelles menée par 135 marins, quitte Séville et descend le Guadalquivir. Ce sont un navire-amiral que les rares récits qualifient, sans plus, de *Capitana* ; le *Santiago* de Palos commandé par Bartolomè Colomb ; et deux autres bâtiments armés dans les ports du nord

de la Castille, *El Gallego* et *El Vizcaino*, conduits par Bartolomeo Fieschi. Le *Santiago* fut rebaptisé la *Bermuda*, du nom de son patron, Francisco Bermudez et Colomb lui-même l'appelle également le *Sospechero*. Ce sont quatre véritables caravelles, peut-être un peu différentes les unes des autres par leurs voilures, mais toutes de petits tonnages (moins de 70 tonneaux), telles que Colomb les avait toujours réclamées pour des explorations difficiles. Le voyage vise à découvrir d'autres terres lointaines, encore entourées d'un épais mystère. Cette fois, il ne porte avec lui aucun ravitaillement ni secours, ni en hommes ni en vivres, pour l'Hispañola. Il sait qu'il ne peut plus rien y faire et toutes ses ambitions se tournent plus avant : s'imposer par une découverte sensationnelle, mettre un frein aux courses et avances de ses rivaux sur les côtes de la terre ferme, sur les pêcheries de perles surtout. À cela s'ajoute, sans que ses intentions soient nettement exprimées, la recherche d'un passage entre toutes ces îles découvertes, à travers le continent effleuré même, pour atteindre les véritables terres des Indes, telle ou telle province de ces pays d'Asie.

De ce quatrième voyage, aussi long que les deux précédents, plus difficile, marqué par deux drames, nous ne gardons aucun récit exhaustif. De larges zones d'ombre, des semaines ou des mois de suite même, subsistent meublées seulement, au gré des écrivains, de quelques digressions souvent gratuites. Et encore… L'histoire et le cycle légendaire accusent par ces années 1502-1504 une sorte de pause, comme le signe d'une lassitude ou d'un désintéressement. Les aventures de l'Amiral ne passionnent plus autant et nous ne rencontrons ni grands enthousiasmes, ni même mouvements de sympathie, ni efforts de compréhension.

Quelles aventures pourtant, dignes des plus beaux romans ou tragédies !

En tout cas, il semble bien que l'Amiral n'ait pas rédigé, contrairement à son habitude, au jour le jour, le *Journal* précis de son expédition. Las Casas, qui a connu et étudié tous ses papiers à Santo Domingo n'en fait absolument pas état. Colomb a vieilli. Il ressent les terribles effets de la maladie qui l'emportera quelques mois après son retour ; il souffre de graves crises d'arthrite, d'épuisement ; ses yeux ne le servent plus assez, pas assez peut-être pour écrire. Plus de deux ans auparavant, épuisé, il avait dû interrompre la *Relation* de son troisième voyage. Certains disent qu'il a parfois dicté ses observations à son jeune fils, Fernando, alors âgé de 13 ans, embarqué avec lui et qui fut tout au long de l'aventure son soutien et son réconfort. Mais ce *Journal* de Fernando Colomb n'a été retranscrit par personne ; il l'a lui-même inclus, d'une façon tout impersonnelle, par fragments difficiles à reconnaître, dans l'*Histoire* de son père.

De l'Amiral, nous n'avons d'authentique qu'une *Relation* abrégée, écrite peu après son arrivée à la Jamaïque, donc en juin ou juillet 1503, une fois les grandes explorations accomplies. C'est un procès-verbal très court destiné aux rois et plutôt en forme de plaidoyer. Malheureusement, là, tout n'est pas dit et surtout manquent les mois d'angoisse à la Jamaïque.

La marche des navires de Colomb étonne quelque peu mais jette un jour très clair sur ses préoccupations. De Séville, il ne gagne que très lentement la haute mer, s'arrêtant sans doute sur la côte andalouse, peut-être à Cadix. Puis, au lieu de cingler directement sur les Canaries, il se porte d'abord sur les côtes d'Afrique au secours de la garnison portugaise d'Arzila attaquée par les Maures. Il est net qu'il veut ainsi marquer la solidarité

de tous les Chrétiens face à l'Islam et affirmer le caractère avant tout chrétien de sa mission. Peut-être désire-t-il aussi, à un moment où sa situation en Espagne lui semble trop précaire, reprendre contact avec les Portugais d'outre-mer qu'il avait bien connus à Lisbonne et à Madère ? À Arzila il rencontre, dit-on, plusieurs parents et alliés de sa première femme, Felippe Moniz.

Le 20 mai seulement il arrive à la Grande Canarie et y reste une petite semaine, pour l'eau et les vivres. Puis c'est une très bonne traversée, sur la route facile, par un merveilleux vent stable et un beau temps calme. Ce fut le plus court de tous ses voyages atlantiques, trois semaines : « … Un temps tel que je n'aurais pas pu le souhaiter… » De la Martinique (le 15 juin), les caravelles mettent ensuite de longs jours avant de se présenter devant Santo Domingo (le 23 juin) où le nouveau gouverneur Ovando, bien installé et tout-puissant, interdit à Colomb de débarquer, ne serait-ce que pour acheter un autre navire ou échanger l'un des siens qui n'avance pas assez et manœuvre trop mal. Il invoque pourtant la tempête qui approche, le désir d'abriter dans le port ses frêles esquifs… Mais Bobadilla est là encore ; Roldan et ses autres ennemis s'y opposent aussi.

Il fuit l'ouragan et l'essuie entre Hispañola et la Jamaïque pendant plusieurs jours. Un vrai cauchemar, une fois de plus :

« Certes nous avons tous connu d'autres tempêtes mais aucune aussi longue ni aussi épouvantable. Nombreux parmi mes marins, que nous estimions les plus aguerris, s'étaient évanouis plus d'une fois […]. J'étais, moi, très malade pendant tous ces jours et plus d'un moment je me suis cru au seuil de la mort. Je commandais d'une petite loge que j'avais fait dresser sur le pont de mon navire. Mon frère se trouvait, lui, dans le moins alerte et le moins sûr des bâtiments […].

« La tourmente fut terrible et les navires séparés les uns des autres, au cours de la nuit, chacun entraîné de son côté sans autre espoir qu'une mort rapide, et chacun bien convaincu que les autres avaient déjà péri. »

Mais la *Capitana*, « épargnée par Dieu », « ne perdit pas la valeur d'un fétu de paille ». Désemparés, hors de vue, leurs mâts emportés, privés de leurs barques et toutes leurs provisions noyées, les quatre navires se retrouvent pourtant, comme en avait convenu leur capitaine le 3 juillet au matin, à Puerto Escondido, une petite anse de l'Hispañola, un peu à l'ouest de Santo Domingo.

La même tourmente, qui dura une dizaine de jours, détruisit tout près de là la magnifique flotte de Bobadilla qui venait à peine de quitter le port pour retourner en Espagne : dix-neuf navires complètement perdus corps et biens, quatre trouvant refuge à grand-peine, ingouvernables, à Santo Domingo, 500 morts et peut-être davantage, par le fond, des lingots d'or pour une valeur de 200 000 ducats. Un seul bâtiment de cette armada atteignit Cadix, misérable rescapé. Par une inévitable comparaison entre les deux capitaines, le bilan s'établit comme une éclatante victoire de Colomb…

Cependant, ce mauvais temps s'installe pour longtemps. Les quatre caravelles qui n'ont pu être réappareillées manœuvrent très mal. Elles touchent un groupe d'îles à l'extrémité est de la Jamaïque : les Islas de las Polas, où les hommes doivent creuser le sable pour y trouver un peu d'eau et en faire une maigre provision. Incapables d'affronter vents et courants, les pilotes se laissent porter jusqu'à la côte sud de Cuba, aux Jardines de la Reina. Ils doivent ensuite guider leurs navires à travers des Cayes dangereux et inhospitaliers, sans jamais pouvoir jeter l'ancre. Bien à tort, ni l'histoire ni la légende n'ont retenu ces semaines de luttes acharnées pour tenter d'échapper à un

naufrage qui paraît souvent inévitable ; pour aller malgré tout plus avant dans l'aventure de découverte vers l'ouest ou, à défaut, vers le sud, vers l'inconnu. Aucun témoignage : rien ne nous est resté de ces efforts obstinés, de cette merveilleuse persévérance à l'encontre de tant d'obstacles, de la détermination des deux frères, de leur ascendant sur leurs hommes pour les conduire au cœur d'une si mauvaise fortune. Rien, que quelques lignes très courtes de la *Relation*, mais qui ne méritaient pas de rester tellement inaperçues :

« … Les grands courants me menèrent dans le Jardin de la Reine, sans me laisser voir d'autres terres. De là, je fis tout pour naviguer vers la terre ferme ; mais je me heurtais à des vents contraires et à de violents courants. Je luttais contre tous ces obstacles pendant soixante jours mais, malgré tout, je n'ai pu avancer de plus de soixante-dix lieues. Pendant tout ce temps, je n'ai pas pu entrer dans un seul port, empêché par la fureur du ciel, des eaux, par les foudres et les déluges incessants ; à tel point qu'on pensait que c'était la fin du monde… »

Soixante jours pour rien, bien sûr… Et pourtant, ce sont là les grands exploits de Colomb, soutenus par cette étonnante obstination à poursuivre.

Dernière découverte : *Honduras, Veragua, Belem* (*juillet 1502-avril 1503*)

La véritable expédition de découverte, il l'entreprend enfin le 27 juillet 1502, allant plein ouest, et en trois jours il atteint, peut-être guidé et conforté sur sa route par les Indiens pris à son bord, un groupe de petites îles, près du cap Honduras. Il voit d'abord la Bonacca… Enfin, une autre terre…

Pendant deux semaines, la flotte reconnaît, vers l'est la côte du Honduras que Colomb sait, dès l'abord, être celle d'un continent. Ce fut une progression ardue et très lente, contre les vents debout, le long d'un littoral difficile d'accès où il semble hasardeux de jeter l'ancre. Chaque soir on espère un meilleur lendemain, un havre de grâce. Colomb l'atteint tout de même le 12 septembre : un cap qu'il nomme précisément Gracias a Dios, où le tracé s'infléchit vers le sud et où le vent change :

« … À partir de là, le Seigneur me donna des vents et des courants favorables mais, jusque-là, l'horrible tempête ne nous avait pas épargnés un seul instant ; en haute mer, je n'avais pu voir ni le soleil ni les étoiles. Mes navires étaient troués, les voiles en lambeaux, les ancres, les cordages, les barques et une grande part des provisions, tout cela était perdu. Les hommes souffraient tous de maladie. Beaucoup, terrorisés par la peur, avaient fait vœu d'entrer en religion ou d'aller en pèlerinage ; ils s'étaient même, plus d'une fois, confessés les uns aux autres. »

Commence alors ce 12 septembre 1502, jusqu'à Pâques de l'année suivante, le 16 avril 1503, pendant sept mois, la plus grande exploration jamais poursuivie outre-Atlantique par

aucune des flottes de découvreurs, ni espagnole, ni portugaise. Sept mois de reconnaissances, d’allées et venues, d’ancrages et de mouillages souvent difficiles, d’expéditions vers l’intérieur des terres. L’Amiral persévère, toujours à la recherche d’un passage, toujours hanté par le souci d’identifier tous les pays et de rapprocher leurs noms, d’une façon bien puérile parfois, avec ceux du *Livre* de Marco Polo.

Il suit d’abord assez vite vers le sud la côte du Honduras : côte bordée de récifs de corail là encore, jusqu’au Cariay des Indiens (le Costa Rica actuel) près d’une petite île appelée aussitôt la Huerta, que Morison identifie avec Uva, de nos jours en face de Puerto Limon. Il s’y arrête une dizaine de jours, du 25 septembre au 5 octobre, pour bien refaire ses provisions, s’informant aussi des mines d’or, envoyant même dans l’arrière-pays son frère Bartolomè. Puis, alors qu’il pense atteindre enfin un détroit vers la mer d’Asie, vers la Chine ou d’autres provinces des Indes, il voit s’ouvrir devant lui les bouches d’une grande baie, très complexe et tourmentée, d’une exploration laborieuse. Il trouve successivement la Boca del Dragon, la Boca del Toro, la Baia de Alburema, la lagune de Chiriqui, porte de la région du Ciguara où les Indiens lui affirment qu’à neuf jours de marche, il se trouve de l’or « en quantités infinies ». Mais cette fois il ne tente pas d’équipée vers les montagnes. Dès le 17 octobre, il quitte cette baie et, un jour plus tard, aborde Guiaga, un abri précaire où commence la côte du Veragua, celle du Golfo de los Mosquitos. Une côte tout hostile pendant une centaine de milles. Une rapide croisière sans ancrage le mène par vents violents au-delà du Veragua, jusque sur le Panama actuel. Puis, ce sont à nouveau de dures tempêtes pendant dix jours, et le 2 novembre les pilotes trouvent un bon refuge dans une ancre bien protégée, le Puerto Bello, « à l’abri de la colère du ciel et de la terre ». Du mauvais temps encore, de grandes

pluies interminables pendant toute une semaine de repos. Ensuite, sous les rafales, les caravelles gagnent péniblement le 10 novembre un autre abri, à quelques milles de là seulement, le Puerto de Bastimentos (Port des Provisions ; l'actuelle ville de Nombre de Dios) où ils peuvent enfin refaire tout leur ravitaillement grâce aux belles cultures de maïs proches de la côte :

« J'arrivai au Port des Provisions, où j'entrai bien malgré moi ; la violence du vent et les grands courants me tinrent là pendant quatorze jours. Lorsque je pus enfin en sortir, le temps n'était pas encore parfaitement sûr. »

De fait, une quinzaine de lieues plus loin, ils doivent abandonner tout espoir de naviguer contre les vents : impossible de louvoyer et de tenir un cap quelconque vers l'est, même de très loin et au prix de grands détours. Les quatre navires rebroussent chemin vers l'ouest, poussés par de très forts vents. Un retour en arrière « vers les mines » dont l'Amiral se justifie, invoquant tous ses efforts et deux tentatives désespérées pour poursuivre davantage. Ici la *Relation*, sans cesse ponctuée de mauvais souvenirs, ne fait que parler de grandes frayeurs et, les contrariétés surmontées, évoque seulement une résignation morose devant une aussi mauvaise Fortune :

« … Le vent et les courants me repoussèrent avec violence, malgré tous mes efforts […] je trouvai sur ma route le Port du Retrait [Puerto Escribanos actuel ; 26 novembre] où j'entrai au prix de mille périls et difficultés. Les navires et nous étions tous rendus. Je me suis trouvé immobilisé par cette affreuse tempête pendant une semaine […]. Pendant neuf jours nous naviguions au hasard sans espoir ; jamais des yeux d'hommes n'ont vu une mer aussi défaite et affreuse, partout blanche d'écume. Le vent interdisait toute manœuvre et nous ne pouvions approcher

d’aucune terre. Je me maintenais sur place, sur une mer qui bouillonnait comme l’eau d’une chaudière, sur un immense bassin […] le ciel brûla comme une fournaise […] et la foudre tombait si fort et droit que nous pensions qu’elle allait faire fondre nos navires ; pendant ce temps, l’eau tombait dru – comme pour un nouveau déluge –. Les navires avaient déjà perdu à deux reprises leurs barques, leurs ancres et leurs cordages ; ils gisaient ouverts et sans voile. »

Presque tout décembre passe dans ces angoisses, puis Noël, jusqu’aux approches du Veragua et une courte halte le 26 décembre, mais sans vrai répit ni profit, dans un lieu qu’ils appellent Puerto Gordo et qui reste mal identifié. Le 6 janvier 1503, jour de l’Épiphanie, la côte leur offre enfin un ancrage plus sûr à l’embouchure d’un fleuve que les Indiens appellent Yehoa et que Colomb s’empresse de baptiser, tout naturellement, Belem (Bethléem), en souvenir des rois mages. Mais ce ne fut rien de mieux qu’un sauvetage, dans une situation quasi désespérée.

« Là Notre Seigneur me fit voir un fleuve et un port sûr qui, pourtant, n’avait pas plus de dix brasses de profondeur ; je ne fis entrer mes navires qu’avec mille difficultés. Dès le lendemain, la tempête reprit de plus belle et si je m’étais trouvé dehors par ce temps, je n’aurais pu entrer à cause de la barre […]. »

« La pluie continua, sans un moment d’arrêt, jusqu’au 14 janvier et il nous fut impossible de prendre terre et d’avoir des provisions. »

Pendant plus de trois mois, à Belem, les deux frères et leurs hommes s’emploient soit à de dangereuses expéditions dans les montagnes, toujours à la recherche de fabuleuses mines d’or, soit à la construction d’un petit comptoir qu’ils appellent Santa Maria de Belem. Mais les malheurs s’accumulent et toutes

sortes de difficultés puis de drames accablent les Espagnols, les acculent à une situation impossible. Le mauvais temps persiste ; les courants violents du fleuve et les remous de la barre rendent toute manœuvre hasardeuse et, pendant des jours, interdisent aux navires de prendre le large. Les Indiens se montrent de plus en plus agressifs. Ils attaquent les hommes qui, sur une barque, remontaient le cours du fleuve pour chercher de l'eau ; tous sont massacrés. Mais surtout on constate des pertes irréparables : les coques des caravelles rongées, percées par les tarets, ces insectes des pays tropicaux qui ne laissent aucune chance aux vaisseaux trop exposés. Cette fois Colomb avait négligé tout soin depuis le début de cette dure campagne, depuis plus d'un an. Il semble bien qu'à aucun moment il n'ait fait tirer les coques au sec pour les calfater ou, à défaut de poix, les protéger d'une façon ou d'une autre. À Belem, immobilisés à l'embouchure même du fleuve, exposés plus qu'en pleine mer, plus même que le long de criques saines ou de récifs coralliens, dans ces eaux troubles chargées de limons et de déchets organiques, les quatre navires avaient terriblement souffert : « Complètement ruinés par les tarets, ils ne pouvaient se maintenir à flot. »

Lorsque l'Amiral peut enfin après tant de déboires et déjà des pertes en hommes et en vivres, quitter Belem le 16 avril 1503 (« dans la nuit de Pâques et au nom de la Sainte Trinité »), c'est avec des coques « complètement pourries, rongées par les tarets et percées comme des écumoires ». Il doit abandonner sur place un bâtiment incapable de franchir la barre, puis un autre un peu plus loin. Avec deux seules caravelles, la *Capitana* et le *Santiago* (le *Sospechero*), elles aussi en bien mauvais état et prenant l'eau, il se lance pour traverser vers l'Hispañola. Les marins, bientôt exténués, passent leur temps à pomper l'eau ou

à la rejeter par-dessus bord à l'aide de toutes sortes de récipients.

Dès les tout premiers jours, chacun pressent le drame. Ils longent d'abord la côte vers l'est, jusqu'au port du Retrait atteint l'année précédente ; ils vont au-delà, dépassent le golfe de San Blas et les îles dites las Barbas (les Muletas d'aujourd'hui), jusqu'à la Punta de los Mosquitos, sur la côte du Darien, point extrême de leur exploration pendant l'hiver et l'atteignent le 1er mai 1503. Ce jour-là, pressé certainement par ses équipages anxieux et fatigués, accusé de poursuivre cette course vers l'est pour son seul profit sans songer même à sauver ses gens, Colomb doit abandonner son cap, qu'il entendait pourtant suivre bien plus longtemps afin de rencontrer des vents favorables pour le pousser vers l'Hispañola.

Naufragés à la Jamaïque (juin 1503-juin 1504)

En douze jours d'une navigation souvent contrariée par les courants, les deux caravelles, de plus en plus mal en point, incapables de bien se gouverner, atteignent non pas l'île tant attendue, mais, après une longue équipée de plus de 700 milles, d'abord les îles las Tortugas, puis, très à l'ouest, les Jardines de la Reina sur la côte sud de Cuba. Il leur faut encore aller vers l'est contre le vent, tâche presque impossible dans de telles conditions, au travers de tous ces bancs et ces écueils.

« J'avais décidé de m'écarter de ma route de manière à éviter les îles très nombreuses et ne pas m'échouer sur leurs bancs de sable. Mais la mer en furie l'emporta sur nous et il nous fallut rebrousser chemin, toutes nos voiles perdues. Nous mouillâmes en vue d'une île mais j'y laissai trois ancres d'un seul coup [...] c'est alors que l'autre vaisseau brisa ses amarres et se lança sur le mien, si fort que c'est bien par miracle que l'un et l'autre n'ont pas volé en éclats. Ce qui nous sauva, avec l'aide du Seigneur, ce fut une unique ancre échappée à ce désastre. »

Retour en arrière donc. Reprise de la route six jours après lorsque revient un meilleur temps, mais avec des caravelles « trouées par ces vers plus que des rayons de miel, et des hommes éperdus, hébétés par la peur ». Nouvelle tourmente et nouveau retour en arrière. Puis départ, une nouvelle et dernière fois, trois jours plus tard. Ainsi, trois tentatives acharnées, au milieu des pires tourments, dans les angoisses que l'on imagine aisément. Lorsqu'ils pensent trouver un bon refuge à la Jamaïque où ils arrivent enfin dans la nuit du 22 au 23 juin, ils ont derrière eux deux mois de course depuis la côte

du Darien ; deux mois d'une errance et d'assauts forcés, de luttes contre le vent presque toujours hostile. Ils sont alors sur la face nord de l'île, en un point que l'Amiral croit reconnaître sans se tromper beaucoup. C'est Puerto Bueno… où ils ne peuvent remplir leurs tonneaux d'eau tant l'accès semble difficile.

Le 25 juin 1503, les deux navires peuvent enfin s'ancrer dans un port accueillant, très fermé par des bancs de corail et des récifs : Puerto da Santa Gloria. Mais ils n'en partiront plus. Incapables de poursuivre leur route, les coques toutes rongées prennent l'eau de toutes parts ; il ne leur reste que des voilures déchirées et une seule grande ancre pour les deux. Il faut les échouer au fond de la baie, au plus loin possible sur le sol ; les équipages exténués s'y emploient par toute une série de manœuvres difficiles, grâce au flux des marées, utilisant divers moyens de fortune ; ils tirent ainsi les coques sur le sable, hors d'atteinte des flots. Ils les placent soigneusement côte à côte, étroitement liées et les aménagent en une sorte de réduit fortifié : des logements et abris de bois pour vivre sur les ponts, des provisions bien gardées, l'artillerie et les armes pour tirer tant vers l'intérieur que vers la mer. Aucun secours à espérer : les établissements espagnols de l'Hispañola, les seuls de ce monde d'outre-Atlantique, sont à plus de cent milles de là. Aucune nouvelle, d'ailleurs, ne leur est parvenue de Colomb et des siens depuis leur départ une année plus tôt ; de plus là-bas, le gouverneur Ovando leur est hostile. À la Jamaïque, aucun Chrétien n'a pu encore s'installer et les Espagnols n'y ont fait, avec les petites flottes de Colomb, que des reconnaissances ou des apparitions furtives. Les Indiens ne naviguent absolument pas et ne peuvent établir aucun contact entre les deux îles. Il faut donc vivre sur place, tirer toutes les ressources du pays, composer avec les Indiens pour qu'ils apportent un

ravitaillement régulier de maïs, de pain, de manioc, de fruits, de sel et un peu de viande ; on paiera avec les objets emmenés pour le troc, une pacotille déjà bien diminuée au cours des nombreux marchés sur les côtes du Veragua et à Belem. Les premières curiosités passées, cette pacotille peut déplaire, et elle s'épuise peu à peu. Et pourtant tout dépend de ce troc, de l'arrivée plus ou moins régulière des Indiens de l'intérieur ou de leurs canots qui sillonnent la baie ; de leur attitude aussi, souvent réservée, circonspecte : celle d'hommes qui attendent et mesurent, jour après jour, les chances de réussite d'un coup de main ou d'un assaut en force. Les marins de Colomb, après tant d'épreuves, de temps contraires et de vaines manœuvres, finissent ici comme de véritables naufragés, sur une côte si peu hospitalière, sans jamais l'espoir d'une voile à l'horizon, d'une coque au détour du cap qui ferme la baie, leur prison.

Très tôt ils songent à la seule possibilité, la seule manœuvre qui, dans une telle impasse, mérite d'être tentée : envoyer des canots à l'Hispañola pour annoncer la nouvelle et chercher des secours, et ramener au moins un navire capable de porter tous les hommes. Colomb cherche des volontaires, trouve deux fidèles compagnons pour les commander ; tous deux nous sont parfaitement connus, héros de cette navrante aventure. L'un, Diego Mendez, s'était déjà illustré tout au long de ce voyage ; il tente d'abord seul l'exploit mais cette première tentative échoue : parti directement de Santa Gloria avec un seul canoë, et longeant la côte vers l'est pour atteindre la pointe extrême de l'île, il n'échappe que de justesse à un parti d'Indiens qui, sans doute, le guettaient au passage. Une seconde tentative, cette fois à deux canoës, fut mieux préparée et toute une flottille d'esquifs montés par des marins armés les accompagne tout au long du littoral jamaïcain, jusqu'au moment où ils se lancent vers le large, hors de danger. Le second canoë, pour la traversée, est

alors confié à Bartolomeo Fieschi, jeune homme d’une grande famille génoise, noble et puissante ; mais, sur sa personne, nous ignorons tout si ce n’est que Colomb l’avait engagé à son bord, à Séville. Ainsi, un des derniers jours de juillet ces deux pirogues prennent la haute mer avec, sur chacune, un Espagnol et six rameurs indiens : de bien faibles embarcations très vulnérables, pour une route mal reconnue encore…

C’est Fernando Colomb qui conte le mieux les avatars et les angoisses de l’aventure ; toujours près de son père lors de cette longue attente, il a certainement, ensuite, beaucoup parlé à Fieschi, devenu un de leurs familiers. Les hommes pagaient dur, mesurent tant bien que mal la distance parcourue presque heure par heure… et s’impatientent, découragés de ne rien trouver encore au soir du second jour ; ils guettent sans cesse la petite île de Navassa située environ aux deux tiers du chemin. Le matin suivant, l’eau manque car les provisions des Indiens, mal protégées, se sont toutes perdues. Un homme meurt et les autres, de plus en plus faibles, exténués de lutter contre les courants contraires, rament à peine. Enfin, dans la nuit au clair de lune, ils aperçoivent l’île et peuvent y débarquer au matin du quatrième jour. À l’est, les côtes abruptes du Cabo Tibura, sur l’île d’Hispañola, à trente milles de là, sont déjà en vue. Ils les atteignent la nuit suivante.

Bartolomeo Fieschi pensait repartir aussitôt pour rassurer Colomb sur le succès de l’expédition et faire prendre patience aux naufragés, mais, malgré les dangers que tous courent sur cette terre ennemie, aucun Indien ne consent à l’accompagner. Plus de 300 milles, au long des côtes, les séparent encore de Santo Domingo… et aucune autre embarcation que ces canots. Mendez qui prend la tête de l’expédition, progresse lentement, constamment contrarié et arrêté. De plus, le gouverneur Ovando n’est pas dans la ville mais en campagne contre les

Indiens et lorsque Mendez le rejoint enfin à son camp, vers la mi-août 1503, il le retient à demi prisonnier et lui interdit de passer outre. Pendant sept mois, il faut donc attendre sans rien pouvoir tenter.

Nous imaginons sans mal les affres des naufragés restés sans aucune nouvelle : une centaine d'hommes entassés dans cet étroit réduit, coupés de tout, mûrissant sans cesse leurs regrets et leurs rancœurs, perdant chaque jour de vue le moment de leur délivrance. Les vivres s'épuisent vraiment et les Indiens se montrent réticents. Quelques maladies font craindre l'épidémie. L'hiver est venu avec ses mauvais temps, ses tourmentes et ses pluies. Naturellement, des rébellions éclatent contre Colomb désigné comme responsable de tout, capitaine malheureux et gouverneur sans terre.

Deux frères, Francisco de Porras, capitaine d'une des caravelles, et Diego, contrôleur des comptes pour la Couronne, s'étaient constamment heurtés à l'Amiral. Ils se vantent, à juste titre, des protections que leur sœur leur a gagnées à la cour. Ils provoquent sans cesse Colomb par des bravades et des impertinences :

« … J'avais pris sur moi d'ignorer leurs insuffisances par égard pour celui qui me les avait recommandées. Mais, à la Jamaïque, ils devinrent encore plus présomptueux que d'ordinaire. Je leur ai passé mille impertinences, plus que pour quelque parent […]. Enfin, ils allèrent si loin que, même si je l'avais voulu, je n'aurais pu éviter ce qui devait arriver. » Ils tirent parti de tous les incidents, exaspèrent les mécontentements, accusent sans cesse Colomb d'être un incapable ou un indécis et, surtout, exigent de partir de Santa Gloria par quelque moyen que ce soit. Le 2 janvier 1504, ils tentent de le tuer mais échouent et s'enfuient, entraînant derrière eux, aux cris de « Castilla ! Castilla ! » environ la moitié

des hommes. Fernando convient, d’ailleurs, que si tant de marins n’avaient été malades ou affaiblis au point de ne pouvoir bouger, son père n’aurait pu en garder qu’une vingtaine avec lui. Les mutins quittent le camp sur des canots, voguant le long de la côte vers l’est, l’étendard de la révolte levé, s’efforçant partout de lancer les Indiens à l’assaut du camp des fidèles, les encourageant du moins à ne plus apporter de vivres. Mais, incapables de pagayer plus longtemps et de trouver des Indigènes pour les conduire, ils s’installent, plus malheureux encore que ceux qu’ils viennent de quitter, dans un village de la côte, démunis de tout, malades maintenant pour beaucoup, affamés en tout cas. Après un mois, ils s’enfoncent dans la montagne et regagnent Santa Gloria par les chemins de terre ; ils y campent à l’écart, menaçant sans cesse et harcelant les deux navires échoués.

C’est alors que, dans cette sombre extrémité, pour impressionner les Indiens de plus en plus désinvoltes ou menaçants, et pour affirmer son prestige, Colomb recourt à un stratagème assez rocambolesque, si souvent décrit par la suite, et qui fait encore la joie des lecteurs de romans d’aventures ou de bandes dessinées. Il connaissait à l’avance, par ses livres et sans doute par les célèbres *Éphémérides* de Regiomontanus qu’il avait tant étudiées à Lisbonne autrefois, la date d’une forte éclipse de Lune, le 29 février 1504. Dans la journée, il rassemble une foule d’Indiens, les admoneste, fustige par un grand discours (?) les rebelles et leurs alliés, leur reproche, à eux, de ne plus apporter de provisions et leur annonce que Dieu va montrer son courroux par un signe terrible. Fernando Colomb qui rapporte la scène avec force détails, montre les Indiens apeurés à la vue de la lune à moitié cachée, fuyant de toutes parts, puis rassurés lorsque son père leur annonce, quelques moments avant la fin de l’éclipse, l’effet apaisant de ses prières.

La même histoire, bientôt légendaire dit que, évidemment, depuis cette nuit-là, les vivres ne manquèrent jamais.

La voile tant espérée apparaît enfin le 28 mars. Ce ne sont pas encore les secours, mais seulement une caravelle qu'Ovando avait envoyée en reconnaissance pour examiner la situation et, en quelque sorte, espionner les naufragés. Pendant ce temps, Mendez, à l'Hispañola, se voit constamment tenu à l'écart, contrarié et freiné dans tout ce qu'il entreprend. Prisonnier au camp, ce n'est qu'en mars qu'il peut reprendre, sans navire ni monture, à pied, la route de Santo Domingo. Ovando lui refuse le droit d'acheter ou de louer un seul de ses bâtiments, peu nombreux il est vrai et peut-être nécessaires au ravitaillement encore très difficile de la colonie. À l'arrivée d'une flotte d'Espagne avec l'argent même de Colomb, il achète une petite caravelle, assez misérable semble-t-il, puis l'arme et la conduit jusqu'à la Jamaïque.

Il arrive enfin à Santa Gloria un des derniers jours de juin pour trouver l'Amiral maître de la situation ; le 19 mai il a réussi à livrer combat, sur la plage, aux rebelles et fait plusieurs prisonniers dont Francisco de Porras ; tous les autres ont offert leur soumission.

Dès le 28 juin 1504, le navire de secours, affreusement chargé de tous les survivants – on ne dit pas leur nombre –, quitte cette baie funeste de Santa Gloria. Ils ne sont pas du tout au bout de leurs peines : sur ce bâtiment en mauvais état, incapable de bien manœuvrer et qui tient à peine à flot, il leur faut encore plus de six semaines avant d'atteindre Santo Domingo (le 13 août). Colomb en repart un mois plus tard (le 12 septembre) sur une autre caravelle, en meilleur état certainement, affrétée tout exprès. Mais, jusqu'au dernier moment, des heures sombres : six autres semaines de traversée périlleuse par vents contraires et plusieurs tempêtes dans les derniers jours

d’octobre ; une tourmente emporte le grand mât, réparé ou remplacé par des expédients dérisoires ; une autre brise celui de proue. Le 7 novembre 1504, enfin, l’Amiral peut entrer et s’ancrer dans le port de San Lucar de Barrameda.

Ce quatrième voyage, à très peu près aussi long que les deux précédents (deux ans et sept mois) fut, sans aucun doute, le plus dur, celui où s’affirment d’une façon éclatante, face à l’adversité obstinée, les plus solides qualités de persévérance, l’étonnant savoir-faire de l’Amiral, vieilli, malade, affaibli pourtant, la main reposée sur son jeune fils de quatorze ans. C’est au cours de cette expédition dont on parle si peu, que tant de biographes, bien intentionnés pourtant, rejettent volontiers dans une sorte de grisaille, qu’il a le plus navigué, le plus agi : un an, certes, naufragé à la Jamaïque et un mois bloqué à Santo Domingo, mais tout le reste du temps, dix-huit mois très exactement, sur mer, à la recherche de terres nouvelles. Et, de plus, un résultat : le Veragua et Belem… et, de toutes ses découvertes, le Veragua seul restera à ses héritiers.

Sur de tels mérites qui forcent l’admiration, on pourrait disserter à l’infini. Certains l’ont fait avec bonheur, évoquant ou les « prouesses techniques », ou les étonnantes qualités de l’homme. D’autres ferment les yeux, raisonnant, réduisant l’exploit, ou le diminuent, inspirés par cette manie du persiflage tenace chez tant d’hommes de plume, ou par d’implacables partis pris.

Le bilan s’impose indiscutable. Non pas un exploit unique, fruit d’un heureux hasard, mais toute une suite de prouesses, sans cesse renouvelées, une poursuite incessante de la Fortune, une curiosité inlassable sur les routes de l’inconnu : l’accomplissement, en douze années, d’un rêve mûri en vingt ans.

Ces quatre voyages ne se répètent pas ; ils correspondent nettement à quatre secteurs différents : les Bahamas, Cuba et l'Hispañola ; les Petites Antilles, la côte sud de Cuba et la Jamaïque ; la région du golfe de Paria au Venezuela ; le Honduras, le Veragua et Belem, sur la côte de Panama. Au total, tout un monde d'îles, de côtes lointaines, étendu d'est en ouest sur plus de 3 000 km, du nord au sud sur plus de 1 500. Dans ces quatre secteurs et directions, Colomb reste le pionnier, auteur d'une percée spectaculaire ; puis, patiemment, chaque fois, il place les pions sur l'échiquier, affine sa conception d'ensemble, surtout reconnaît les routes et les passages.

IX

LA NAVIGATION. TECHNIQUES ET AVATARS

L'homme ou la technique ?

Ces longues traversées, les expéditions de renfort et celles des concurrents, sur des mers inexplorées, ont naturellement suscité l'étonnement ou l'admiration des contemporains, des érudits plus encore que des marins. Ces succès ont aussi frappé tous les historiens, particulièrement au XIXe siècle, qui ne soupçonnaient pas ou refusaient de reconnaître que de tels voyages auraient été possibles auparavant. Ils y ont vu le signe de changements considérables, en tout premier lieu, dans le domaine des techniques. Comme toujours en histoire, il semblait absolument nécessaire de définir des « causes » ou des « origines ». C'est alors que tous ces auteurs, sans exception, se sont lancés dans la grande aventure de l'histoire des techniques, clef de tous les problèmes. Dans cette optique, Christophe Colomb n'a pu naviguer si loin que grâce à d'ingénieuses inventions qui auraient « révolutionné » l'art des marins. Une telle expédition outre-Atlantique, impossible un siècle plus tôt, devenait alors sinon aisée, du moins plus sûre. Nos manuels s'attardent encore avec complaisance, parfois avec enthousiasme, à de telles démonstrations, qui ont le mérite de présenter des schémas tout simples et bien rodés.

On imagine sans mal que l'affaire mérite un peu plus d'attention…

L'histoire des grandes navigations et découvertes maritimes s'inscrivait, au siècle dernier, dans un vaste courant intellectuel qui prétendait donner aux inventions techniques ou mécaniques une place considérable dans l'origine des « progrès » de l'homme… sur le plan moral y compris : exaltation du génie de l'homme, de sa marche irrésistible vers le mieux et vers le bien ; attention portée aussi sur les purs hasards des inventions… D'où, une sorte d'enchaînement irrésistible entre la nouveauté technique et ses conséquences lointaines qui, le plus souvent, laisse vraiment étonné. Mais quel pouvoir de séduction ! De cette façon, par exemple, l'invention du collier d'attelage aurait provoqué aussitôt une amélioration considérable des transports et des labours, un meilleur rendement, un meilleur emploi de la traction animale et la disparition progressive, à partir du XIIe° siècle environ, de l'esclavage à l'antique. Mais aucun historien de l'Antiquité ou du Moyen Âge n'attache plus d'importance à cette affaire, présentée trop souvent en forme de fable moralisatrice… et l'esclavage ne disparaît pas du tout dans l'Europe chrétienne de la Méditerranée, et encore moins dans les pays musulmans qui restent très fidèles aux mœurs antiques. Le fameux collier n'a pas du tout provoqué l'éclosion de matins radieux. Autre belle invention : la charrue qui retourne si bien le sol et qui, en augmentant les rendements, aurait permis en Europe occidentale vers l'an 1000, à une population plus nombreuse de vivre. Mais l'histoire de la diffusion de la charrue sous ses multiples formes, l'établissement d'une chronologie même approximative, d'une région à l'autre ou d'un terroir à l'autre, semblent si complexes que personne ne peut en venir à bout. Et il semble bien plus vraisemblable de dire que ce sont les

hommes devenus (pour d'autres raisons) de plus en plus nombreux, qui ont appelé la charrue plutôt que le contraire.

L'imprimerie, et certains disent aussi les lunettes, auraient amené l'humanisme et l'étude des textes anciens, alors que depuis au moins deux siècles, les ouvrages étaient recopiés à l'envi et que les grands travaux d'érudition et d'analyse critique des humanistes en Italie, en Allemagne et en France par exemple, précèdent de plusieurs décennies l'apparition du livre imprimé.

De telles explications n'ont pas manqué pour les grands voyages de Colomb. Ils ne furent possibles, affirmait-on, que grâce à la boussole, au gouvernail d'étambot et surtout à la caravelle. Ce fut là pendant longtemps, et c'est pour beaucoup, une certitude.

À cela, s'ajoutait l'amour immodéré pour les coupures brusques, les « décollages » économiques, les « révolutions » de toutes sortes et l'incapacité de concevoir ou d'admettre une révolution lente, continue, marquée de nombreuses hésitations et de repentirs. Comme si une innovation technique, même utile et intéressante, déclenchait inévitablement un courant d'opinion irrésistible pour l'adopter et recueillait immédiatement la faveur de tous. Alors qu'au contraire, les hommes restent facilement fidèles à leurs habitudes et que deux façons de travailler voisinent souvent pendant tout un siècle. De plus, certaines innovations sont encore très difficiles à dater tant la documentation en ce domaine reste rare et incertaine. Quelques inventions ou méthodes qui prennent une énorme importance pour nous, ne semblent avoir provoqué aucune sorte d'initiatives particulières. On évoquait la boussole à l'origine des grandes découvertes, mais elle fut connue et utilisée dès les années 1200, bien avant les expéditions océanes de haute mer… De même, pour le gouvernail d'étambot qui ne

s’est imposé que très lentement et que l’on trouve, sur de grosses nefs génoises vers 1450, toujours associé aux gouvernails latéraux qui avaient, eux aussi, leurs avantages.

Pour les découvertes maritimes, le désir d’exalter le rôle des techniques procède aussi d’une autre intention : réduire à une plus faible mesure celui du héros, voire même le ramener à peu de chose. Ceci pour toutes sortes de raisons. Parce que les auteurs et sans doute aussi les lecteurs se sont à un moment fatigués des grands hommes, des clichés de leurs exploits et de leurs vertus ; parler de saint Louis sous son chêne, de Bayard à Marignan, et de Bonaparte sur les marches de Saint-Roch ou au pont d’Arcole, devenait fastidieux. On a compris que le substrat comptait aussi et qu’un homme, un mage même, appartenait forcément à son époque : d’où, lorsque cette vue, saine au départ, finit par s’imposer comme une exclusive et évincer toutes les autres, l’explication « rationnelle », le matérialisme historique, drogues et poisons de nos inspirations. D’où ces explications par les techniques qui ramènent notre héros au rôle d’un agent d’exécution, non sans une pointe de mesquinerie… mais une optique qui ne peut guère choquer, de nos jours encore, à une époque où la « technique » s’impose partout d’une façon si contraignante, suscite tant d’admirations irraisonnées.

Ces théories, enfin, prenaient leurs racines dans un certain esprit nationaliste, tout à fait caractéristique de la seconde moitié du XIXe siècle. Par exemple, chez les historiens portugais qui pouvaient revendiquer, dans ce domaine, les fruits des expériences d’Henri le Navigateur et de ses chevaliers. Alors que d’autres nations s’efforçaient d’annexer Colomb, d’en faire un homme de chez elles, les auteurs portugais affirmaient que les techniques de la navigation avaient atteint, chez eux, en 1492, un si haut degré de développement que Colomb n’avait en

somme qu’un mérite relativement limité. C’est ainsi que plusieurs auteurs restent encore persuadés que l’observation des astres et que l’usage d’instruments de mesure précis, lui avaient permis de tracer et de suivre très aisément sa route.

Les navires de Colomb : *silhouettes et essais de reconstitution*

À l'heure actuelle, toutes ces thèses semblent bien dépassées ou laissent insatisfait et force est bien de rendre à Colomb et à ses mérites ce qui leur revient.

Comment navigue-t-il ? La réponse en tout cas vaut pour ses quatre voyages car, de 1492 à 1504, en douze années, rien ne paraît évoluer ni dans le choix des navires, ni dans la manière de les conduire.

Pour les navires, tous les textes concordent : ce sont des *caravelles*, presque sans exception. Colomb écrit parfois la *nef* (*nau*) pour désigner, lors du premier voyage, sa *Santa Maria* mais c'est sans doute pour marquer un tonnage un peu plus important que les autres, une origine, galicienne, différente et le fait qu'elle est alors le navire-amiral ; on ne peut affirmer, d'aucune façon, qu'il cherche à désigner un navire d'un autre type. Il emploie volontiers le même mot, *nau*, pour parler des navires en général sans chercher à les caractériser.

Les découvertes maritimes, tant le long des côtes d'Afrique par les Portugais, que vers les Indes par Colomb semblent ainsi intimement liées à un bâtiment que patrons, armateurs, marchands et administrateurs royaux appellent tous, d'une façon bien précise, la caravelle. C'est, visiblement, un choix conscient, décisif.

Mais quel est ce navire ? Comment le définir ? Et peut-on lui prêter quelques supériorités sur les autres bâtiments de l'époque ?

La caravelle n'est pas un bon navire marchand. À lire des centaines, des milliers même de contrats de nolisement,

d’assurances, de procès-verbaux pour des litiges et de témoignages, de contrats de vente aussi, de partages et d’associations, nous ne rencontrons jamais ce mot, à quelques infimes exceptions près, pour des transports de quelque importance et de grande ampleur. Notaires et magistrats parlent de nefs, de coques, de baleiniers, de caraques ou foulques, de barques même, mais pas de caravelles…

Nous ne les rencontrons souvent que pour les grands voyages d’exploration, depuis les premières reconnaissances au sud du Maroc dans les années 1420. Au temps de Christophe Colomb, elles peuvent, donc, arguer d’un passé déjà glorieux. Ce sont des navires qui, pour ce type d’entreprise, ont bien fait leurs preuves.

Mais, pour les décrire, les certitudes manquent.

Certes, nombre d’historiens de la marine ou des techniques, d’archéologues navals se sont efforcés de reconstituer ces navires, d’en définir au moins les formes, les dimensions et les gréements. Pour les trois caravelles du premier voyage, dessins, plans et maquettes ne manquent pas. La seule année 1892, pour fêter le quatrième centenaire de la découverte de l’Amérique, la Commune de Gênes et le gouvernement espagnol faisaient, chacun de leur côté, dresser les plans et établir des modèles des trois vaisseaux ; viennent ensuite ceux pour l’exposition internationale de Chicago en 1893, puis la *Santa Maria* pour l’exposition de Séville en 1927 et, enfin, d’autres modèles plus récents, réduits, pour le musée d’Andover, dans le Massachusetts. Sans parler, évidemment, des innombrables images de fantaisie qui ont, à l’infini, popularisé la même silhouette.

D’une façon assez surprenante, en effet, tous ces plans ou maquettes, établis à partir de sources si ténues ne diffèrent pas beaucoup les uns des autres. Fort honnêtement pourtant,

S.E. Morison convient que dans ces reconstitutions 50 % des éléments sont de pure fantaisie… et que tous les autres peuvent être contestés ! Sans doute est-ce la raison pour laquelle l'air de famille est si bien marqué : à un certain moment de l'historiographie colombienne, une silhouette s'est imposée sur toutes les autres.

On ne prend malgré tout aucun risque à affirmer que la caravelle est un navire court et relativement haut sur l'eau. Les estimations les plus courantes établies d'après ces essais de reconstitution donnent à peu près les mêmes dimensions pour la *Niña* et la *Pinta* : 20 m environ pour la longueur, 6,5 m de plus grande largeur et 3 m de profondeur. La *Santa Maria*, à en croire les quatre principales maquettes, était encore plus « ronde » : de 16,5 m à 19 m de longueur seulement pour la quille et de 23 m à 26 m au total ; une largeur de 7 à 8,5 m et une profondeur de 3,5 à 4,5 m ; elle portait un mât principal de 24 à 27 m, selon les auteurs, et un pont supérieur de 18 m de long.

Quant au tonnage, le plus ordinaire est encore de l'évaluer en *tonneaux* – *toneladas* –, car ces navires transportent souvent des produits plus encombrants que lourds et le principal est bien de connaître leur capacité. Dans l'Atlantique, on compte alors en gros tonneaux, pareils à ceux de Bordeaux, de près de 1 000 litres ou 1 m^3. Les deux plus petites caravelles, la *Niña* et la *Pinta*, feraient vraisemblablement environ 60 *toneladas* chacune et la *Santa Maria* peut-être 120. Ce sont les dimensions très ordinaires de la caravelle ibérique depuis longtemps. Bien plus tard encore, en 1532, sur 69 caravelles répertoriées dans les ports du Portugal, aucune ne dépasse 160 tonneaux et 56 d'entre elles se situent entre 40 et 50 tonneaux.

Pour l'allure générale, imaginons des vaisseaux ronds, selon une tradition océane qui remonte au moins aux *cocas*

bayonesas de la Biscaye au XIIIe siècle. Ils sont couverts de bout en bout, et portent deux châteaux, un à l'avant, l'autre à l'arrière, plus trois mâts avec de grandes antennes sur lesquelles peuvent se développer des voilures complexes, pour la plupart de forme carrée – les *velas redondas*.

Au total, dans la mesure où nous pouvons les définir, ces caravelles n'offrent ni en 1420 au moment des premières découvertes portugaises ni en 1492, rien de bien original par leur conception, leur allure et leurs possibilités. Depuis deux ou trois siècles, en Méditerranée même, les marchands italiens ou espagnols arment et utilisent couramment et depuis longtemps des navires atlantiques et ronds qu'ils baptisent *nefs* ou *coques*, ou même *barques*. Si le type méditerranéen ne disparaît pas complètement des mers et si les Vénitiens et les Florentins emploient toujours la *galea da mercato* pour leurs convois de Flandre, Gênes n'utilise, en 1450 déjà, que des nefs. C'est donc à partir des années 1400 le triomphe du navire rond, de hauts bords, du navire atlantique.

Tant pour le commerce que pour la découverte, ce choix se conçoit aisément. Ces bâtiments ronds tiennent la haute mer, naviguent bien au large, affrontent les mauvais temps et les tempêtes. Ce sont eux qui, en Méditerranée, puis aussitôt après en mer Noire pourtant redoutée pour ses fureurs, ont permis d'ouvrir tous les mois d'hiver au trafic maritime et d'en finir avec la pratique, pendant trois ou quatre mois, du *mare clausum* chère aux Anciens. Gênes, les Basques et les Portugais lancent leurs nefs par tous les temps, sur toutes les routes pour de longs parcours. Sans doute a-t-on bien exagéré l'image de la galée antique et même « médiévale » qui devait chaque nuit jeter l'ancre dans une ancre et progresser ainsi de bond en bond au ras des côtes, incapable de s'aventurer au loin, esclave de longs détours. Mais cette servitude, même allégée, s'impose

encore pour ce genre de bâtiments. Les innombrables ports, points d'escale sans grand intérêt marchand, que portent les cartes nautiques appelées portulans, en témoignent.

La nef et la caravelle permettent une progression toute différente, le plus souvent très au large des côtes et ne jettent l'ancre qu'au but du voyage.

Les caravelles de Colomb, de ce point de vue, ont bien tenu leurs promesses. Au retour du premier voyage, les deux frêles esquifs ont affronté deux tempêtes épouvantables, en plein hiver, sans sombrer.

Plus tard, avec des navires du même type, l'Amiral surmonte des mauvais temps d'une violence inouïe dans les Antilles. Lors du quatrième voyage, en plein été, les derniers jours de juin 1502, ses quatre caravelles essuient pendant plusieurs jours et à deux reprises une tempête effroyable, dont la *Relation* aux rois, pourtant peu prolixe en général, donne une description horrifique :

« La tourmente semait l'épouvante et mes quatre navires furent séparés les uns des autres pendant la nuit, chacun emporté de son côté… »

« Jamais on n'avait vu un ciel si affreux. Il brûla comme les fournaises de l'enfer et jetait ses foudres comme des flammes et je ne cessais de regarder si mes navires avaient encore leurs mâts et leurs voiles… »

De cette terrible épreuve, les quatre caravelles sortent entières, sans une seule perte d'homme en mer. Ce sont des navires capables de résister à tous les temps, à condition de prendre le large, de ne pas se laisser surprendre dans un port mal abrité comme ce fut le cas en juin 1502 pour la grande flotte du gouverneur Bobadilla qui perdit presque tous ses vaisseaux.

Le rappel de ce seul épisode parmi tant d'autres, suffirait à confirmer les qualités connues depuis fort longtemps de la caravelle en haute mer. Certes… Mais est-ce vraiment un grand avantage sur les autres types de vaisseaux ? Nous n'y voyons rien d'exceptionnel ni de nouveau. Les navires marchands, bien plus imposants, tiennent la mer de la même façon. Pour les années 1450-1480, celles de la gestation du voyage de Colomb, sur d'innombrables documents génois, on ne trouve aucune trace d'un naufrage en pleine mer : des frayeurs devant le mauvais temps, des patrons prenant conseil des marchands du bord pour changer de route, des balles de marchandises mal arrimées ou mal couvertes perdues, des mâts brisés et des voiles déchirées ; surtout des coques secouées par la tempête dans un port, s'abîmant sur le môle ou se fracassant les unes contre les autres ; plus encore une mauvaise manœuvre à l'entrée d'un estuaire ou entre les écueils. Pas une seule nef perdue au large, corps et biens.

En aucune façon, la caravelle ne s'impose comme un navire plus sûr que les autres et chacun le sait bien. Ce ne peut être la raison du choix.

Naviguer contre le vent

Est-ce, alors, pour ses qualités manœuvrières, son aptitude à attaquer des vents de travers ou même contraires, à louvoyer aisément ? C'est l'argument communément avancé et de nombreux auteurs ont redit à l'envi que ce progrès considérable libérait le navire et l'homme de grandes servitudes. On soulignait, sans en donner généralement d'explication bien précise, la supériorité de la caravelle dans ce domaine : trois mâts, une forte voilure très diversifiée et très maniable. Sans doute… Mais, encore, on ne voit là rien de parfait ni d'original !

Toutes les relations de voyage de cette époque et celles de Colomb en particulier nous montrent bien les caravelles luttant contre le vent, tirant des bordées pendant des heures sinon des jours.

Et pour cela il faut de bons navires. Au retour de la première aventure, *la Pinta* de Martin Alonso Pinzon se montre incapable de le faire car elle a perdu son mât de misaine et ne peut changer de cap comme l'on voudrait. Une des raisons pour lesquelles, en juin 1502, Colomb veut relâcher à Santo Domingo est qu'une de ses caravelles, sa voilure en mauvais état, se comporte mal :

« … L'un des quatre navires qui l'accompagnaient était trop lent parce qu'il n'était pas bon voilier ; de plus, trop bas de bord, il ne pouvait supporter le poids de toutes les voiles et n'importe quel remous, même insignifiant, lui plongeait le bord sous les vagues. »

Nous savons aussi, car tous les auteurs rapportent soigneusement l'épisode, qu'en 1492, aux Canaries, il avait fait

changer une partie des voiles de la *Pinta*. Tout au long de douze années, ses *Journaux* et ses diverses *Relations* témoignent sans cesse du même souci de choisir de bons bâtiments, de surveiller et faire réparer mâts et voilures. On peut donc admettre que pour l'Amiral, comme certainement pour tous les patrons de navire de son temps, la manœuvre des voiles et la conduite *à la bouline* – en louvoyant – soient une préoccupation vraiment essentielle, souvent de tous les jours.

Mais à quel prix ? Et, surtout, avec quels résultats ?

À chaque fois que les vents ne le poussent pas plein en poupe ou, du moins, par un bon travers, Colomb le note soigneusement et s'en plaint. Il regrette toutes ces heures perdues et voit cela comme un accident très contrariant. Visiblement, il n'est pas assuré de vaincre la difficulté et de pouvoir poursuivre son chemin. Louvoyer reste exceptionnel.

Lorsqu'il écrit cette originale et passionnante *Relation* de son quatrième voyage, il y introduit une pertinente analyse des façons d'exercer le métier de pilote et fait, en quelque sorte, le point de la science nautique à son époque. On y trouve entre autres recommandations, cette observation décisive :

« Les navires des Indes ne sauraient aller autrement qu'avec le vent en poupe. Cela n'est pas dû à leur mauvaise conception [...] mais les grands courants qui y dominent ainsi que les vents font qu'aucun navire ne voudrait aller contre le vent debout ; car en une seule journée, il perdrait tout ce qu'il pourrait gagner en une semaine ; et même avec des caravelles et même avec des voiles latines à la façon des Portugais. C'est pour cette raison qu'ils n'osent naviguer que par un vent du sud-ouest et, parfois, ils doivent rester au port six ou huit mois pour l'attendre. Cela n'a rien d'étonnant puisque la même chose se produit en Espagne. »

Colomb écrit ces lignes au sortir d'une terrible expérience : celle du printemps 1503 lorsque ses deux caravelles, il est vrai bien chargées et déjà en mauvais état, se dérobent malgré tous ses efforts, malgré l'imminence du péril, devant une route trop difficile pour elles. Il est à Cuba sur la côte sud, dans les Jardines de la Reina, et il lui faudrait rejoindre au plus tôt le premier promontoire de l'Hispañola ou tout autre refuge de cette île. À lire la carte, rien ne semble plus aisé. Le chemin est connu, il sait comment prendre ses caps. Il sait la longueur de cette course, très courte, déjà inscrite dans ses livres et dans la mémoire de ses pilotes. Mais les vents contraires rendent la tâche impossible. Il accepte, contraint et navré, conscient du prix d'un tel retard, le détour par la Jamaïque qui leur sera fatal. Un naufrage dramatique parce que dans ces étroits passages les caravelles ne peuvent aller plein est. Et encore, pour la Jamaïque, par cette route de travers, que de déboires ! que de temps perdu ! À deux reprises il lance ses navires contre les vents mais échoue : dix jours au moins, deux semaines peut-être de vaines manœuvres, désespérées pour, à chaque fois, se retrouver au point de départ. Il ne passe qu'à la troisième tentative après plus d'un mois, au total, pour cette très courte traversée.

Impossibilité d'aller contre le vent… Attente d'un ou deux mois pour que les vents tournent… Rien n'a changé, dirait-on, depuis la flotte d'Argos et le sacrifice d'Iphigénie. Rien ne pourrait mieux dire à quel point cette navigation des caravelles reste tributaire des éléments, des forts courants marins et des grands souffles. L'homme n'a rien dominé d'essentiel et l'idée de son triomphe grâce à une telle innovation technique, recette miracle, n'est qu'une sorte de mythe, tout juste bon à rejoindre l'arsenal de quelques théories bien désuètes.

De toutes ces servitudes, Colomb prend toujours une exacte mesure et ne cherche jamais ni à les mésestimer ni à passer outre. Lorsqu'en février 1502, il écrit à ses souverains pour leur exposer ses plans pour le quatrième voyage, il marque sans ambiguïté les contraintes de toute navigation, caravelles ou pas et se réfère, pour mieux se faire comprendre, aux habitudes des pilotes de la Méditerranée. C'est le vent qui assurément, commande leurs routes et l'étude de leurs courses dans ce *Mémoire* n'est jamais que celle des vents dominants, de leurs caractères, de leurs caprices et renversements. Par exemple :

« … En Andalousie, durant l'été, on sait que le vent d'ouest qui souffle de la mer, commence à se faire fort tous les jours à une heure où le soleil est déjà assez haut dans le ciel […]. De même que ce vent appelé *virazon* revient régulièrement au même moment du jour dans cette région, il y en a, en d'autres pays, qui changent, eux, selon l'été et selon l'hiver. »

Suit une rapide analyse de cette brise de mer et de terre qu'utilisent aussi les navires longeant les côtes atlantiques, en Andalousie comme vers le Maroc et l'Afrique. Les caravelles d'Henri le Navigateur ne progressaient que par lignes brisées en changeant de cap deux fois par jour. Cette étude essentielle se complète par celle des grands vents dominants qui, impérativement, déterminent les routes. Les pilotes, dit-il, qui vont de Cadix à Naples savent qu'ils ne naviguent pas de la même façon en été qu'en hiver. En hiver,

« … les vents sont très forts et les bâtiments sont obligés de les suivre ; s'ils se trouvent pris contre leur gré, ils se trouvent entraînés jusque sur les côtes de Berbérie… ».

Pour éviter ces grands vents, ils suivent la côte vers le nord, du Levant espagnol puis de la Catalogne, jusqu'au cap Creus, tentent alors « la traversée du golfe de Narbonne » pour trouver Marseille et les îles d'Hyères ; dès qu'ils aperçoivent ces îles, les

marins ne quittent plus la côte italienne jusqu'au golfe de Naples.

En été, au contraire, ils prennent une route du sud, le long de la côte de Berbérie jusqu'à la Sardaigne, et remontent le long de l'Italie.

Pour Colomb même, le précurseur, les seuls progrès consistent donc à s'adapter du mieux possible et à mieux connaître les vents :

« Une fois la route connue, ceux qui voudront y aller vendre et trafiquer auront, grâce à de meilleurs instruments et gréements des navires, une plus sûre connaissance de la nature, des terres, des vents et des époques les plus favorables […] plus d'expérience pour la sauvegarde de leurs personnes. »

C'est d'une telle science, celle des vents, qu'il se glorifie le plus et il rappelle aux rois comment, en décembre ou janvier de l'hiver 1497-1498, alors qu'ils attendaient à Burgos les navires qui amenaient de Flandre Marguerite, fiancée de Don Juan, lui, Colomb, avait exactement prédit, car il connaissait bien les vents, ce que ferait la flotte et précisé le jour de son arrivée à Laredo ; si cela n'était, dit-il, « toute la science de la marine serait inutile ».

Les Portugais n'ont jamais agi autrement dans toutes leurs entreprises océanes. Comment attribuer cette sorte de vertu supérieure à la caravelle alors que les mêmes auteurs reconnaissent parfaitement les difficultés que les chevaliers d'Henri le Navigateur ont rencontrées pour utiliser au mieux les vents ? Car il n'était pas question d'aller contre. D'où ces très grands détours vers l'ouest, tant à l'aller pour progresser vers le sud, qu'au retour pour atteindre enfin de bons vents ; des détours qui les menaient parfois jusqu'au 18e degré de longitude ouest. Chacun admet volontiers, même si ce n'est que

légende ou hypothèse, que Cabral n’a atterri au Brésil que poussé bien trop loin vers l’ouest, contre son gré.

Colomb lui-même a toujours décidé de ses routes transocéanes en fonction des vents. À l’aller et au retour, les huit traversées se ressemblent étrangement. Pour les deux premiers voyages, il gagne les Canaries où il trouve sa route directe vers l’ouest par un bon vent arrière, ou presque. Lors du troisième voyage, s’il ose s’aventurer, au départ bien plus au sud, il n’envisage pourtant rien d’autre que d’attendre de bons vents pour une course plein ouest :

« Il ajoute qu’il se dirigeait lui-même vers les îles du Cap-Vert que les Anciens nommaient Gorgades ou Hespérides. Il y allait, par la Sainte Trinité, pour naviguer vers le sud jusqu’à la hauteur de la ligne équatoriale et suivre ensuite une route vers l’ouest, afin que l’île Hispañola reste sur son nord-ouest, pour voir s’il découvrirait des îles et des terres [...]. Que le Seigneur, dit-il, me guide [...] car cette route n’a été suivie par personne et cette mer reste tout à fait inconnue.

« ... Si Notre Seigneur voulait bien me donner du vent et du bon temps pour que je sorte enfin de ce lieu où je me trouve, je mettrais le cap à l’ouest. Au bout de huit jours le Seigneur m’envoya enfin un bon vent de l’est [...] aussi je décidai de continuer ma route vers le ponant, gardant la même hauteur où je me trouvais, qui était celle de la Sierra Leone. Mon intention était de ne jamais changer de cap jusqu’à ce que je touche terre. »

Sur ce chemin de l’aller, il n’innove jamais. Au retour, il trouve bien plus au nord, avec un cap nord-est ou est-nord-est, une route différente, directe elle aussi. Si le 16 janvier 1493, il abandonne son projet d’aller vers la Martinique, l’« île des Femmes », c’est que le temps est contraire et que « le vent se mit à souffler dans une direction favorable au retour en Espagne ».

En effet, trois ans plus tard, à la même saison en mars 1496, il mit tout un mois rien que pour aller de l’Hispañola à la Martinique.

Les caravelles doivent suivre les grands vents et les patrons se résigner… sinon rien ne va bien.

Par mauvais temps en tout cas, ou par vent adverse, les patrons ne peuvent que maintenir leurs navires à flot. En 1493, Colomb qui vise évidemment l’Andalousie, atterrit aux Açores. De là, au lieu d’atteindre Palos par une route pourtant bien reconnue, il arrive au Portugal. Ce ne sont ni des erreurs ni de mauvaises fortunes, mais simplement le fait d’impossibilités qui, avec tant d’autres, marquent les limites de ces fameuses qualités manœuvrières.

Ainsi, pour la lutte contre le vent non plus, la caravelle ne l’emporte en aucune façon : elle navigue comme n’importe quel navire marchand, rond, haut de bord, à grande voilure, utilisé communément pour toutes sortes de trafics à cette époque et depuis déjà fort longtemps.

La caravelle, navire d’exploration

Pourquoi la caravelle ? Pour des raisons toutes simples, trop simples pour susciter de longs commentaires, un peu décevantes donc pour l’analyste.

Ces bâtiments sont de tout petits navires : moins de 100 tonneaux, alors que les galées marchandes de Venise ou de Florence peuvent en porter 300, les nefs de Barcelone ou de Marseille 300 à 400 et les énormes nefs de Gênes environ un millier… Ces faibles tonnages présentent un double avantage.

D’une part, le coût peu élevé de l’armement : construction, appareillage, voilure, équipages, provisions. C’était là une condition indispensable, dans la mesure où les grands marchands, financiers et banquiers, armateurs associés en fortes compagnies, ne s’intéressaient pas à l’opération. De toute façon, on voit mal pourquoi lancer d’énormes machines dans de telles entreprises. Les caravelles de Palos, depuis longtemps en tout cas, servaient davantage aux expéditions lointaines, course et piraterie y comprises, qu’au commerce de produits lourds ou encombrants. Rappelons la relative modicité des moyens mis en jeu pour 1492 : deux millions de maravedis.

Second avantage de la caravelle : la possibilité d’approcher la côte sans trop de risques, de naviguer en faible profondeur, de suivre tous les accidents du littoral et même de remonter le cours d’un fleuve. Navire de découverte par excellence, c’est bien pour sa légèreté, son faible tirant d’eau parmi les bateaux ronds, que les chevaliers découvreurs du Portugal puis les Italiens, puis Colomb lui-même ont choisi ce type de bâtiment. Tout au long de son *Journal* de 1492-1493, il ne cesse de s’inquiéter des possibilités d’ancrage et des dangers ; il

reconnaît partout les mauvais courants : les hauts-fonds, les écueils et les récifs. Cette crainte obsédante des écueils commande toutes sortes de manœuvres et de précautions :

« Ces îles-là n'ont, à moins de deux portées de bombardes, aucun fond profond près de leurs côtes ; ce ne sont ici que des écueils, là des bancs de sable et il est dangereux d'y mouiller les navires lorsque le jour est tombé. »

Le 12 novembre, à Cuba, au Fleuve et au Port des Mers, il renonce à explorer davantage et à remonter le courant, car il lui aurait fallu de plus petits navires que les siens. De tels regrets émaillent de temps en temps sa narration de quelques pointes d'amertume : les caravelles, la *Santa Maria* surtout, ne sont pas ce qu'il avait souhaité.

Sans cesse, il fait mesurer les profondeurs de l'eau libre avec la sonde et les note soigneusement, pour lui-même et pour ceux qui viendraient. Dans cette baie des Mers toujours, ses navires étaient aisément entrés et manœuvrent sans mal, car il avait pris de très bonnes mesures : 5 brasses de profondeur dans le cours du fleuve, 7 à 8 à son embouchure. Mais, deux jours plus tard, après avoir louvoyé une bonne partie de la nuit, « il reconnut un fleuve dans lequel il ne pouvait entrer car son estuaire n'avait aucun fond ».

Quel luxe de précautions, tout au long de l'Hispañola, et quelle abondance d'indications sur les profondeurs et les rochers ! Le Puerto San Nicolas est « d'une merveilleuse profondeur ». Pendant plusieurs heures ils ont sondé et, s'approchant de plus en plus vers l'amont, leur sonde longue de 40 brasses, n'atteint pas encore le fond. Plus loin le fond est de 15 brasses, très clair, sans aucun écueil ; tout le port offre donc un bel abri d'eaux profondes et cela est aussitôt porté sur la carte. Et l'Amiral d'ajouter cette longue description, fruit de ses mesures :

« … Toute la côte est de même manière, très facile d’accès et très nette, sans un seul banc de bas-fond, avec tout au long de la plage, à seulement une longueur de barque à rames de la terre, un fond de cinq brasses. »

Suivent encore plusieurs lignes d’indications émaillées de chiffres…

Sans cesse Colomb reconnaît comment entrer dans les ports naturels ou dans les lagons. Il veut, à tout moment, se mettre à l’abri des surprises : courants violents, sautes des vents, mouvements de la marée, flux des fleuves lors d’une grande crue, remous que provoquent les rencontres des eaux. Très souvent, il ancre ses navires assez loin et envoie la barque à terre. Pour explorer les abords des caps et les estuaires des rivières, si dangereux souvent avec leurs bancs de sable, il utilise une chaloupe, confiée à quelques hommes, qui précède les navires ou les accompagne au plus près des côtes. Ainsi d’abord, à Cuba, dans les parages de ce golfe qu’il appelle la Mer Notre-Dame, près du Port-au-Prince, pour en reconnaître et en contourner toutes les îles ; il va lui-même sur une chaloupe, pour cette exploration, « et il en dit des merveilles ». Pendant plusieurs jours, ici et là, chaque matin, l’Amiral « entre dans la chaloupe » et poursuit ainsi, car les caravelles n’auraient pu avancer sans danger. Le 5 décembre 1492, cette fois à l’Hispañola, la *Niña*, meilleur voilier, court en avant et arrive à la nuit tombante à l’entrée d’un assez joli port naturel « qui ressemblait bien à la baie de Cadix ». Ils envoient une chaloupe, avec un fanal, pour sonder tous les parages et montrer la route. Le navire louvoie « en attendant que les gens de la chaloupe lui fassent signe d’entrer ». Dès qu’une seconde lumière convenue à l’avance s’allume, la *Niña* s’engage à son tour. Mais l’Amiral, arrivé entre-temps, ne peut entrer avec la *Santa Maria* et passe toute la nuit à tirer des bordées au large.

Parfois, aucun des bâtiments pas même la minuscule *Niña* ne semble capable d'aborder ; en décembre 1492 toujours, le 15, Colomb veut voir les villages au bord d'un fleuve, près du Puerto de la Concepción, il trouve l'embouchure barrée par un bas-fond d'une demi-brasse et doit abandonner son projet. Il y va avec les chaloupes et les hommes doivent, à terre les tirer avec des câbles, « sur deux portées de bombardes ; et la violence du courant pesait si fort qu'il leur fut impossible de remonter plus loin ».

Toutes ces précautions, constamment renouvelées et rappelées avec tant de minutie dans le premier *Journal*, ne semblent pas du tout superflues. Comme meilleur exemple, rappelons le dramatique accident de la *Santa Maria*, échouée sur un fond de sable le jour de Noël 1492. Pourtant, ils avaient bien reconnu toute la côte, les jours précédents :

« Celui qui entre dans le golfe de San Tomas doit se placer juste en face du goulet, à un peu plus d'une lieue et à la hauteur d'une petite île plate qui est située bien au milieu [...]. On ira ensuite vers l'ouest en laissant l'île à son levant mais sans s'en éloigner [...] à cause d'un bas-fond qui se trouve dans cette partie ouest du goulet.

« Ce bas-fond porte trois récifs et va en direction de l'île jusqu'à la distance d'un jet de bombarde. Il faut entrer dans un passage entre ce bas-fond et l'île, par un fond de rocher profond de sept brasses. Une fois à l'intérieur, on trouvera un port assez vaste pour contenir tous les navires du monde et des eaux si calmes qu'il n'est pas besoin d'amarrer [...]. Du côté de l'est, sont un autre fond et d'autres récifs qui s'élèvent très haut au-dessus de la mer et s'étalent sur une distance de deux lieues. »

Cette parfaite reconnaissance des fonds et des périls s'est bien poursuivie sans relâche un peu plus à l'est, dans la Baia del Caracol, « protégée par deux ou trois bancs de sable ». Mais là,

les mesures de sauvegarde, telle l'interdiction au timonier de confier le gouvernail à un mousse, la nuit, ne furent pas respectées (on l'a vu) et la *Santa Maria*, poussée par un lent courant, dériva vers ces fonds de sable et se perdit. Colomb en conçoit certes beaucoup de mauvaise humeur et de ressentiment contre le responsable, ce Juan de la Cosa – qui fuit très vite à la nage au lieu d'aider. Pourtant, il ne manque pas d'en tirer des conclusions et d'incriminer le bâtiment lui-même :

« … Le navire était trop lourd et peu adapté à une mission de découverte. S'il s'en était embarrassé, disait-il, c'était par la faute des gens de Palos qui n'avaient pas répondu aux ordres du roi et de la reine, car ils avaient promis de préparer des bâtiments convenables pour une telle expédition et ne l'avaient pas fait. »

Pour la seconde expédition, il exige, l'été 1493, des navires bien plus légers, du moins pour ceux qu'il désire conduire au long des côtes, aux approches des récifs et des hauts-fonds. Il le dit clairement et précise pourquoi ; il y veille personnellement. Un Italien, Nicolo Syllacio de Milan, décrit ce départ et sa lettre fut aussitôt imprimée, dès 1494. Il montre bien que plusieurs des navires furent choisis avec un soin tout particulier pour être très légers et faciles à manœuvrer. On les appelait des *barcas cantabricas* et on les munit alors de divers équipements spéciaux, « afin de mieux explorer les îles des Indes ». Nous voyons mal l'origine et la signification exactes du mot… Mais, ici, pour cette expédition « mixte » apparaît nettement la différence qui sépare les navires destinés à porter des secours et du ravitaillement à l'Hispañola, de ceux, beaucoup plus légers, retenus et aménagés même pour poursuivre l'exploration.

Chacun sait donc très bien quels sont les navires « convenables » et ceux qui ne conviennent pas. Palos en possédait de bons, rodés à la course, aux trafics de contrebande ou au négoce rapide sur des côtes inhospitalières ; ce sont bien les caravelles, bâtiments de très faible tonnage, fragiles esquifs penserait-on pour de telles aventures, mais pourtant indispensables.

Ainsi, une conclusion toute claire et très simple s'impose : ces découvertes atlantiques furent bien, sans exception, le fait *de la* caravelle ; mais elles ne sont pas dues *à la* caravelle. Ces navires ne présentent absolument aucune originalité, aucune supériorité. Ils reproduisent toutes les caractéristiques des bâtiments les plus communs du temps et ne naviguent pas mieux. Dans ce domaine des moyens matériels, la traversée de l'Atlantique n'apparaît vraiment pas le fruit d'une innovation technique : n'importe quel navire marchand, dès 1400 et sans doute bien avant, aurait pu l'entreprendre et la mener à bon terme. La caravelle permet d'approcher les côtes et d'explorer. Rien de plus.

Une navigation astronomique ?

Une véritable controverse, toute courtoise, a pendant longtemps opposé les historiens de la navigation maritime. Les uns affirmant qu'avant les voyages de Colomb, les Portugais avaient expérimenté des méthodes de « navigation astronomique », très au point lors de leurs entreprises sur les côtes d'Afrique. Les autres soutenaient au contraire que les instruments d'alors restaient rudimentaires, d'un emploi difficile et limité, que les pilotes continuaient à user de méthodes tout à fait empiriques et se fiaient surtout à leurs propres expériences et à leurs souvenirs.

Les tenants de la première théorie ont consacré de remarquables travaux à l'étude des outils de mesure de l'époque, à celle des traités d'astronomie, de mathématiques et aux *almanachs*, aux chroniques et récits de voyages. Ils se sont appuyés sur l'examen de certaines performances et, dans l'ensemble, présentent des conclusions toujours optimistes sur le degré de perfectionnement des instruments et sur l'usage que les pilotes pouvaient en faire.

Ainsi, pour ces auteurs, les Portugais, que Colomb avait eu tant d'occasions de rencontrer et d'interroger, n'auraient pas seulement ouvert la voie et apporté des recettes de grande navigation en pleine mer ou d'exploration le long des côtes. Ils auraient aussi, par leurs pilotes, leurs savants et astronomes, par l'« école de navigation » de Sagrès et – sous l'égide d'Henri le Navigateur –, par la célèbre mais imaginaire *Junta de Matematicos*, apporté aux marins des moyens de mesure exceptionnels, capables d'évaluer leur position exacte et de les conduire sûrement vers leurs destinations. Inventeurs, dans les

années 1460 ou au plus tard vers 1480, de cette navigation scientifique, « astronomique », les Portugais de Lisbonne et de Sagrès auraient ainsi devancé Colomb, lui auraient assuré les moyens de son succès. Ces mêmes auteurs citent volontiers, à l'appui de leur thèse, une note écrite de la main de Colomb en marge de son exemplaire de l'*Imago Mundi* de Pierre d'Ailly où, rappelant son voyage à La Mina, il dit :

« J'ai bien observé, avec soin, comment procédaient les marins et les pilotes ; en de nombreuses occasions, je les ai vus prendre l'altitude du soleil avec le quadrant et d'autres instruments. »

Une telle théorie, présentée bien sûr avec toutes sortes de nuances selon les tempéraments et les circonstances, ne pouvait dans un premier temps que recueillir l'adhésion des écoles historiques férues de ce « scientisme ». Nous lisons encore très souvent ces mêmes conclusions dans nos manuels.

En fait de telles investigations, pour l'historien des sciences, ne sont pas faciles ; elles se heurtent à l'absence de documents précis et à l'ambiguïté des termes. Si bien que seuls les travaux en profondeur, très précis, conduits pendant des années par des spécialistes assurés ont permis d'aboutir à autre chose qu'à de simples impressions. Les conclusions de l'école historique française, présentées il y a vingt ans par G. Beaujouan et E. Poule, très largement développées et enrichies par la grande thèse de ce dernier qui emporte absolument la conviction, vont dans un sens très différent et reportent à beaucoup plus tard l'apparition de la navigation astronomique.

Que dire des instruments ? Seul l'usage régulier et relativement correct du compas ne souffre aucune discussion. Comme tous les patrons et pilotes de l'époque, Colomb dispose d'une boussole de bord, bien protégée des vents, des intempéries, des roulis ou mouvements désordonnés du navire.

L’aiguille se déplace aisément sur une rose des vents, déjà traditionnelle, à 32 divisions. Bien qu’il n’ait certainement pas ignoré le problème, il ne semble pas que l’Amiral, durant ses trois premiers voyages du moins, ait pu résoudre d’une façon même approximative la réduction du nord magnétique au nord réel. Morison fait bien remarquer qu’il n’a jamais navigué dans des régions où la déclinaison magnétique allait au-delà de 6° ; ce qui pouvait passer pour négligeable, ou du moins mineur.

Dans cette boussole, Colomb place invariablement toute sa confiance. Le 13 septembre 1492, cap à l’ouest, lui-même et ses pilotes constatent durant la nuit que l’aiguille ne coïncide pas exactement avec la direction de l’étoile Polaire, mais se place légèrement vers le nord-ouest ; vers le matin, elle va vers le nord-est. Mêmes observations quelques jours plus tard, le 17 septembre et là dit-il :

« … Les marins en demeurèrent effrayés car ils n’en comprenaient pas la raison. Mais l’Amiral, lui, savait : il leur commanda de reprendre la direction au petit jour et alors ils constatèrent que les aiguilles allaient bien. C’était bien l’étoile qui paraissait bouger dans le ciel et non la boussole. »

Et le 30 septembre, ayant sans doute mieux compris la portée de ses observations, il ajoute une note complémentaire dans son *Journal* :

« … Le soir les aiguilles se penchent d’un quart au nord-ouest ; et au petit matin, elles suivent exactement l’étoile Polaire. Il faut donc comprendre que l’étoile décrit un mouvement comme toutes les autres étoiles et que ce sont les aiguilles qui disent toujours vrai. »

Il avait donc pressenti les oscillations diurnes de l’étoile Polaire, phénomène mal connu et que les savants du moment se refusaient même à admettre. Ici, il devance la « science »…

En tout cas, tout au long de ses voyages, il a pu donner d'une façon satisfaisante le cap qu'il désirait à son navire. Il l'indique très soigneusement, pour chaque jour au moins, non en degrés, mais en *quarts*, *cuartas* ; chaque *cuarta* représentant une division de la rose, soit un peu plus de onze degrés, ce qui paraît alors suffisamment précis pour décider de la route. Jamais il n'hésite sur l'usage du compas et sur les indications qu'il en tire ; aucune erreur. Simplement une route plus approximative si la position relative du but n'est pas encore parfaitement établie. Aucune mésaventure non plus : les pilotes possédaient et gardaient toute leur vie une pierre à aimanter les aiguilles défaillantes ; ils avaient aussi des aiguilles de rechange et nous savons par exemple que Magellan en emporta 35 !

La seule difficulté – que les pilotes de l'époque surmontent sans mal –, était l'emploi, parfois en concurrence, de boussoles fabriquées soit en Italie, à Gênes ou à Venise, soit à Séville, soit encore en Flandre. Construites en tenant compte de la déclinaison magnétique des régions les plus souvent fréquentées – par exemple, pour les compas de Flandre, de la déclinaison dans la Baltique et les détroits danois –, leurs cadrans étaient marqués de façon à ce que leurs aiguilles indiquent bien, malgré tout, le nord. Mais, dans les mers où aucune déclinaison ne se manifestait, ces boussoles flamandes indiquaient, au lieu du nord vrai, un point situé de huit à onze degrés plus à l'ouest. À plusieurs reprises le *Journal* indique clairement ces différences. L'Amiral sait en tenir compte et il rectifie de lui-même.

Sans aucun doute et sans aucune exception, toute navigation de quelque ampleur se fait au compas, auxiliaire indispensable.

Tout au contraire, pour la hauteur du soleil et des étoiles auxquelles les astronomes et même les pilotes accordent tant d'attention, les instruments restent encore imprécis et d'un

usage fort limité. Toute une littérature historique mais pseudo-scientifique parle de l'*astrolabe*, illustrations à l'appui, et lui attribue un rôle décisif dans ces grandes navigations et découvertes. On rappelle les origines antiques de l'outil, son perfectionnement par les savants et les géographes arabes, sa diffusion dans le monde occidental. On examine les textes et les images pour découvrir les prototypes ou les premières apparitions. Mais que d'imprécisions ! Le mot d'astrolabe s'est appliqué au cours des temps, et dans les dernières décennies du Moyen Âge même, à des instruments qui n'offrent que peu d'éléments comparables à ceux construits plus tard. En tout état de cause, ces instruments ne pouvaient mesurer convenablement la hauteur des astres. Certains servaient davantage à l'astrologie – indications des signes du zodiaque, constellations – qu'à une astronomie scientifique. Aucun astrolabe ne figure dans les inventaires des bâtiments de l'époque, caravelles ou navires marchands, et les récits de voyage n'en parlent pas.

Comme tous les navigateurs de son temps, Colomb se sert d'un *quadrant* de facture extrêmement simple : un quart de cercle en bois, marqué en degrés, suspendu à un anneau, portant un fil à plomb et, sur l'un des côtés, un système de visée pour le mettre dans l'axe du soleil ou de l'étoile. C'est un outil encore très approximatif et d'un emploi difficile à bord d'un navire ; les mouvements du pont, l'impossibilité de garder une ligne de visée stable, les oscillations parfois très importantes du fil rendent toute lecture aléatoire.

D'autre part, complément indispensable pour mesurer le temps, tous les bâtiments avaient à leur bord des sabliers, appelés en Castille *ampolletas* ou *relojes de arena*, fragiles ampoules de verre souvent fabriquées à Venise, que l'on prenait presque toujours en plusieurs exemplaires pour remédier aux

casses. Elles se révélaient aussi d'un maniement relativement délicat : le gros temps peut ralentir l'écoulement du sable et « il arrive parfois que l'on ne retourne pas l'ampoule aussi vite qu'il le faudrait et d'autres fois on le fait trop tôt », ce dont se plaint l'Amiral. Malgré tout, l'ampoule rythme la vie à bord ; elle indique naturellement les changements de quart. Le temps se compte toujours en « ampoules » et c'est par demi-heure ou par heure que les pilotes apprécient la vitesse de leur navire. De même pour la direction : si le cap n'est tenu qu'une partie de la journée, Colomb indique très soigneusement dans son *Journal* pendant combien d'ampoules il a suivi chacun d'eux. Surtout pendant la nuit où ni la course du soleil, ni le lever ou le déclin du jour ne permettent d'apprécier l'heure.

Ainsi les ampoules de verre distillent infatigablement leur sable sans un instant de répit, guettées par un mousse parfois somnolent, retournées en hâte.

L'Amiral s'en sert aussi pour apprécier la durée du jour, à différentes latitudes. Le 13 décembre 1492, il trouve vingt ampoules entre le lever et le coucher du soleil et il cherche à vérifier son observation sur la latitude. En effet, sur une page blanche de son *Imago Mundi* de Pierre d'Ailly, il avait recopié un tableau complet de la durée du jour le plus long aux différentes latitudes ; ce qui lui donne aussi la durée du jour le plus court et cette observation faite le 13 décembre y correspond à peu près, au prix d'une correction relativement aisée.

Cependant, connaître le moment précis du jour en se servant de ces ampoules, en particulier l'heure de midi pour observer le soleil, est une opération fort délicate. La nuit, par temps clair, les pilotes utilisent couramment une méthode très compliquée, généralement peu connue, mais à laquelle pourtant Colomb fait allusion d'une façon explicite à plusieurs reprises. On observe les mouvements de la Petite Ourse, plus particulièrement de

deux des étoiles de cette constellation, la B dite aussi Kochab, et la V, par rapport à l'étoile Polaire prise pour référence. La position de ces deux étoiles, que l'on appelle *les Gardes* est reportée sur une sorte de diagramme imagé, représentant un homme inscrit dans un cercle, les pieds joints et les avant-bras écartés. L'extérieur du cercle porte huit divisions désignées par rapport au corps : tête, épaule est, bras est, sous le bras est, pieds… La Polaire étant placée au centre du cercle, *les Gardes* parcourent une des divisions en trois heures. Le 30 septembre 1492, le *Journal* marque bien tout l'intérêt que l'Amiral porte à ces observations :

« … Les étoiles que nous appelons les Gardes, se trouvent le soir à l'ouest, à la hauteur du bras […] ; durant toute la nuit, elles ne se tournent que de trois lignes, qui font neuf heures. »

De plus et surtout, ce quadrant porte la position des Gardes, à minuit, selon les jours, de l'année : au total, par 24 indications, différentes ; ainsi, en 1492, on les trouve à minuit au pied le 15 octobre, et au bras est le 15 janvier.

Il semble bien qu'en mer aucun autre calcul ne puisse alors donner l'heure astronomique exacte… Le *Journal* de bord parle peu de ces opérations ; il indique les heures d'une tout autre façon, comme le faisaient les gens ; de l'époque, pour le travail ou pour la prière : soit, par exemple, « la première heure du jour », ou « la première heure de la nuit », soit, bien plus souvent, les heures canoniques. Il semble certain que la recherche de l'heure exacte n'impose au marin aucune nouvelle habitude, aucune autre façon, que celles très traditionnelles de mesurer, d'évaluer plutôt, la fuite du temps. Ici l'homme de mer absolument pas obsédé par l'heure exacte, ne se distingue en rien du terrien qui rythme ses travaux au son des cloches.

Latitudes et longitudes : *des échecs*

Dès le XIIe siècle, les traités d'astronomie comportaient des listes de latitudes et de longitudes géographiques. Les almanachs et surtout les almanachs portugais apparus plus tard, expliquaient les règles pour déterminer la latitude par l'observation du soleil et des étoiles ; d'autres ouvrages parlaient de la façon de construire des quadrants. Mais ces méthodes restent compliquées, difficiles d'application. Elles impliquent forcément et la détermination de l'heure juste et la mesure précise de la hauteur des astres ; or ni le quadrant, ni les ampoules, ni la figure humaine où l'on plaçait les Gardes ne peuvent répondre à ces exigences.

Le calcul par la mesure de l'étoile Polaire, le *Regimento do Morte*, ne pouvait évidemment se faire qu'en certaines conditions. L'examen du soleil nécessitait la connaissance d'un midi exact et une bonne expérience des tables solaires nautiques qui donnaient la déclinaison quotidienne du soleil. Alors que l'Amiral note toujours très minutieusement son cap, jour après jour et souvent à deux ou trois reprises dans la journée, nous ne trouvons dans tous ses *Journaux* que de très rares mentions de latitude. Il ne les mesure qu'en des circonstances tout à fait exceptionnelles et il les mesure seul. Les pilotes, toujours capables de déterminer les caps et d'évaluer les distances parcourues, très souvent consultés sur ces deux points, ne le sont jamais pour préciser une latitude. De plus, ces latitudes, Colomb les détermine mal. Les rares observations faites en mer se révèlent plus ou moins inexactes : erreurs de calcul ou mauvaises mesures, plutôt, de la hauteur de l'astre.

Ainsi, par exemple, le 2 novembre 1492, au large de Cuba :

« … Cette même nuit, l’Amiral mesura la hauteur par rapport au pôle avec le quadrant et il calcula qu’il devait se trouver à 42° au nord de la ligne équatoriale. »

Or il n’est qu’à 20° ou environ ; erreur si grossière que Las Casas en prend bien conscience et incrimine soit l’usage d’un mauvais quadrant, soit une erreur du copiste qui aurait mal lu le *Journal* authentique, à Barcelone. Morison pense qu’à cet endroit, la Polaire se trouvant fort bas au-dessus de l’horizon, Colomb aurait visé une autre étoile très brillante, située également au nord à cette époque de l’année et sans doute une étoile de la constellation de Céphée.

Mais Colomb renouvelle son erreur le 13 décembre, cette fois sur la côte de l’Hispañola, dans un golfe qu’il nomme Puerto de la Concepción et qu’il situe à 34° au lieu des 20° réels… De même, bien plus tard, sur la côte de Panama où l’erreur atteint les mêmes proportions. En fait, les seules observations exactes sont lors du tout dernier voyage à la Jamaïque où, par la force des choses, il reste une année entière et peut alors effectuer ses mesures à plusieurs reprises et les effectuer à terre. Encore faut-il noter que cette mesure n’est pas immédiatement reportée dans un *Journal* de bord mais seulement bien après, dans le fameux *Livre des Prophéties*. Il y indique que le 29 février 1504, dans le port de Santa Gloria, la latitude mesurée lorsque « les Gardes étaient au bras » est de 18°. L’erreur atteint à peine un degré et peu d’estimations de l’époque, à terre même, approchent d’aussi près le chiffre correct. Si bien qu’il paraît difficile d’accabler l’Amiral : ce sont les instruments de ce temps qui ne permettent pas des estimations correctes en mer, à beaucoup près.

Il semble bien d’ailleurs que les véritables mesures et calculs de latitude, à cette époque et a fortiori dans les décennies qui

ont précédé le voyage de 1492, se faisaient à terre. Ainsi procédaient les Portugais le long des côtes de l'Afrique. Ils ne cherchaient pas à faire le point pour mieux déterminer leur position et la course de leurs caravelles, mais pour situer exactement les terres qu'ils découvraient, afin d'établir des cartes du continent. Encore, ces observations et ces calculs ne conduisaient-ils pas toujours à des chiffres exacts. José Vizinho, en 1485, avait placé un site portuaire de Sierra Leone – Los Islands actuellement – à quelque 5° alors qu'il se trouve à plus de 9° ; en novembre 1488, un pilote de Bartolomeù Diaz Pero de Alenquer, affirme que les trois caravelles ont atteint le cap de Bonne-Espérance à 45° sous l'équateur alors que la pointe la plus avancée n'arrive qu'à 37°. Sur le témoignage des marins portugais, ses maîtres en l'occurrence, Colomb place le fort de La Mina exactement sur l'équateur au lieu de 5° nord. Aussi voyons-nous très mal comment il aurait pu apprendre des Portugais une méthode efficace pour mesurer la latitude en pleine mer alors qu'eux-mêmes y parvenaient assez mal.

Même imprécision et même erreur pour la mesure des longitudes, opération très délicate qui paraîtrait pourtant indispensable pour la conduite de ces grandes traversées océaniques, étirées d'est en ouest. Ici, le calcul se révélait pratiquement impossible ou d'une très grande difficulté. La seule méthode connue consistait à examiner, dans le lieu où l'on se trouvait, l'heure exacte d'une éclipse de lune ou de soleil et à comparer cette heure avec celle de l'éclipse pour un ou des méridiens connus, telle qu'elle était donnée dans les livres. Les fameux travaux des mathématiciens allemands – les *Éphémérides* ou *Calendaria* – et du Juif portugais Zacuto – son *Almanach Perpetuum* – avaient permis d'indiquer l'heure prévue des éclipses totales pour Nuremberg et Salamanque. Dans l'Atlantique, vers l'ouest, chaque heure de différence entre

l’apparition de l’éclipse donnait donc 15° de longitude plus à l’ouest. Encore fallait-il pouvoir connaître l’heure exacte… Et les éclipses ne sont pas si fréquentes !

Toujours est-il que lorsque Christophe Colomb veut calculer de cette façon, en 1494 puis en 1503, il se trompe lourdement. Le 14 septembre 1494 en effet, au large de Saona, à la pointe de l’Hispañola, l’observation de l’éclipse de la lune lui donne, croit-il, une différence de temps d’environ cinq heures et demie avec le cap Saint-Vincent au Portugal (9° ouest) et il annonce une position sur le méridien des 91° 30’ à l’ouest… alors que le méridien correct est celui des 68° : une différence de plus de 23° ! Lorsqu’il renouvelle son expérience, toujours par la même méthode, c’est à son mouillage de la Jamaïque, à Santa Gloria, encore pour une éclipse de lune ; il trouve une différence de sept heures et quart avec Cadix (6° ouest), ce qui place, pour lui, la Jamaïque sur le 115° ouest… alors que la différence de temps n’est que de quatre heures trois quarts, soit pour le méridien, 77° ouest, environ 4 000 km plus à l’est qu’il ne le pensait ! On comprend alors son obstination à se croire arrivé près de l’extrême Asie. Tous ses calculs ne conduisent qu’à des chiffres extravagants…

D’autre part, les estimations empiriques des longitudes respectives, d’un point par rapport à un autre ou à un repère connu, ne valent pas mieux. Là aussi les pilotes commettent de grossières erreurs, difficilement concevables pour qui se ferait une assez haute idée de la « science astronomique » de ce temps. Sur la côte de Panama, le 1er mai 1503, près de Porto Bello, exactement au lieu qualifié de Marmores, les pilotes de Colomb insistent pour abandonner l’exploration et cingler vers le nord : ils se croient déjà à l’est des îles Caraïbes… alors qu’ils sont à plus de 900 milles à l’ouest.

Au total, ni par de savants calculs, ni par des évaluations plus empiriques, les hommes ne sont capables de dire sur quel méridien ils se trouvent.

De telles erreurs ne peuvent surprendre si l'on songe, rappelle Morison, que lorsque les savants de Mexico veulent calculer la longitude de la ville, en 1541, observant successivement deux éclipses de Lune… ils la placent sur le méridien des 25° 30', soit 1 450 milles trop à l'ouest. Au XVIIIe siècle encore, le père Labat qui a réussi à rapporter, pour la première fois semble-t-il, un chiffre exact pour Saint-Domingue, avoue cependant :

« … Je ne donne cette longitude que pour avertir mes lecteurs que rien n'est plus incertain et que, jusqu'à présent, aucune méthode utilisée pour trouver la longitude ne conduit à de bons résultats, assurés et définitifs. »

Ainsi, pour déterminer le parallèle, des approximations et des erreurs, en pleine mer tout au moins. Pour le méridien, une quasi-impossibilité… et la nécessité d'attendre une éclipse… par un ciel clair… En 1492, l'observation astronomique ne peut s'exercer que dans le cadre de limites étroites et, pour tout dire, les pilotes, incapables de fixer avec quelque précision la position de leur navire, ne faisaient pas le point dans le sens où nous l'entendons aujourd'hui ; ils ne peuvent se situer sur la carte, à quelque moment que ce soit, par une observation directe. Ils se contentent, à terre, de déterminer le parallèle des terres découvertes.

À aucun moment de ses quatre voyages, Colomb ne tente de définir sa situation exacte par les deux coordonnées. À deux reprises, il calcule son méridien, un peu moins rarement la latitude ; jamais les deux ensemble.

Sans pouvoir faire le point « astronomique », il ne navigue pourtant pas au hasard ; tout au contraire. Les innombrables

indications chiffrées de son *Journal* de bord, lors du premier voyage, témoignent d'un constant souci de savoir où il se trouve, de tracer sa route du mieux possible sur une carte marine afin de la retrouver pour une seconde expédition. On sait qu'il y a parfaitement réussi. De telle sorte, sa façon de faire qui nous paraît tout à fait empirique, rudimentaire, utilisant peu ou mal les acquis incertains des sciences astronomiques, répond pourtant très bien à ce qu'il en attendait. Il en va souvent ainsi de très nombreuses techniques « archaïques », « médiévales », dont les contemporains ne voyaient évidemment pas l'archaïsme et qui donnaient pleine satisfaction.

Echar punto : *la route tracée sur la carte*

Cette méthode d’une simplicité déconcertante consistait à tracer une ligne indiquant la distance parcourue entre chaque changement de cap ou, au moins, chaque jour.

Colomb marque ainsi son point de départ, de la dernière des Canaries par exemple, prend et trace sur sa carte la direction de l’ouest et sur cette ligne, au matin du second jour, indique un trait correspondant au nombre de lieues parcourues. Deux seuls facteurs interviennent. D’une part la direction, de l’autre la vitesse du navire.

Indiquer la direction, par bon vent du moins, ne posait généralement pas de graves problèmes. Depuis quelques décennies, une véritable routine, dans les mers connues et sur les routes habituelles, amenait les pilotes à suivre un cap bien déterminé. Un nouveau type de cartes marines de plus en plus répandu dans les années 1400, témoigne bien de cette façon d’aller d’un point à un autre autant que possible en droite ligne. Aux anciens portulans qui indiquaient une multitude de ports et leurs positions plus ou moins exactes, succèdent alors des dessins aux contours moins chargés de noms mais striés, sur la mer, d’un grand nombre de lignes qui joignent les ports les plus importants et, pour chacun de ces itinéraires, indiquent le cap par rapport au nord. Les pilotes s’efforcent de les suivre, préoccupés de ne pas perdre la direction générale en louvoyant car, écartés de la route idéale et dans l’impossibilité de se situer en haute mer, il leur fallait retrouver un autre repère et une autre direction assurée.

Cette habitude de garder une ligne droite marque toute la navigation de Colomb : dans son *Journal*, effectivement, lorsque

le temps le permet, il n'indique que peu de changements de cap, s'employant à suivre le même pendant plusieurs jours.

Reste à marquer sur ces lignes tracées pour chaque direction, la distance parcourue et donc, connaissant le temps de course sur cette ligne, à évaluer la vitesse du bâtiment. On ne dispose pour cela d'aucun instrument de mesure. Tout est affaire d'appréciation : par l'observation de la mer, des vagues et de l'écume dans le sillage ; par l'examen des objets flottants ; tout en tenant compte aussi de la force et du sens du vent. Pour cette « mesure » empirique de la vitesse, les opinions peuvent diverger de beaucoup et tout tient à l'expérience des hommes, à leur habitude du parcours ou à leur aptitude à s'adapter à des mers inconnues. Cette vitesse, estimée en milles romains par heure, de chacun 1 480 m, Colomb en tient compte pour calculer les distances estimées soit en milles, soit en lieues romaines de chacune quatre milles (5 920 m). Ce sont là les seules précisions chiffrées de son *Journal*. Pour chaque jour, au moins, il « pointe » une nouvelle position supposée du navire en portant la distance sur la ligne du cap ; mais, parfois, en un seul jour, il change de cap et trace alors deux, trois lignes ou davantage. En effet, cette opération très simple par beau temps et vent favorable, lorsque le navire peut suivre une seule route, devient beaucoup plus complexe les jours où se succèdent des changements de direction et où doivent se multiplier les appréciations des distances parcourues dans chacune d'elles.

Sur le chemin du retour, en 1493, très vite les vents contraires contrarient la course idéale vers l'est. Il faut naviguer au mieux, biaiser sans cesse vers le nord, louvoyer parfois. Dès le 21 janvier, le *Journal* s'alourdit de notes plus nombreuses qui indiquent les changements, le nombre d'ampoules écoulées et les distances parcourues pour chaque direction. Ce jour-là, le 21 janvier, on suit un seul cap du coucher du soleil jusqu'à

minuit (nord, quart nord-est) et on court ainsi 56 milles ; pour le reste de la nuit, on va dans une autre direction : nord-nord-est ; puis, après le lever du soleil, « pendant les onze heures qu'avait le jour », tantôt un de ces caps, tantôt l'autre. De telle sorte que l'Amiral doit « estimer », réduire tout cela à deux seules courses évaluées, l'une pour la nuit (114 milles) et l'autre pour le jour (88 milles) le long d'une ligne graphique parfaitement artificielle, considérée comme moyenne. C'est une véritable appréciation mentale, une opération abstraite, où les mesures ne jouent pratiquement plus aucun rôle.

Le lendemain, 22 janvier, les vents se fixent un peu plus et Colomb s'efforce, par une application tout à fait méritoire, à suivre et à apprécier, puis à retracer sur sa carte, une course quelque peu brisée :

« Hier, après le coucher du soleil, il alla nord-nord-est huit milles par heure pendant cinq ampoules. Il fit ensuite dix-huit milles dans le nord quart de nord-est pendant six ampoules ; et pendant quatre ampoules du second quart, il navigua au nord-est à l'allure de six milles à l'heure si bien qu'il fit trois lieues dans cette direction-là. Puis, jusqu'au lever du soleil, il navigua pendant onze ampoules à l'est-nord-est à six milles par heure qui font, au total, sept lieues [erreur du copiste peut-être : ce devrait être huit lieues et quart]. Puis il fit encore 32 milles dans la même direction, jusqu'à la onzième heure du jour. Enfin le vent tomba et il n'avança pas du tout de tout le jour. »

Ces deux jours-là, nous imaginons l'Amiral et ses pilotes penchés sur leurs cartes, sur leurs schémas de route plutôt, occupés à y tracer le moins mal possible cette ligne imaginaire, sans aucun autre repère que l'extrémité de la ligne précédente elle-même approximative, dressée parfois à l'aventure.

Et ainsi procède-t-il, dans cet hiver 1493, tous les jours suivants, tant que les caravelles n'ont pas assez gagné vers le

nord pour trouver les grands flux d'ouest. Tantôt, à lire le *Journal*, ce sont de nouvelles « estimations » globales de plusieurs courses successives sur des caps différents, réduites à une seule ligne droite « moyenne ». Tantôt ce sont des tracés minutieux, brisés où chaque changement de direction figure sur la carte. De la première démarche, tout empirique, où les risques d'erreur peuvent être considérables et où tout repose sur une étonnante aptitude du marin à sentir sa route, sans se reporter à des mesures même rudimentaires, Colomb donne dans ce *Journal*, à plusieurs reprises, de remarquables exemples et nous éclaire ainsi parfaitement sur les limites de la « science nautique » :

À partir du 23 janvier au soir, « on trouva de nombreuses sautes de vent » et, pendant des heures, en pleine nuit, les navires lancés sur une route idéale subissent des avatars de toutes sortes : changements de direction, pertes ou hausses considérables d'allure. De plus, pour ne pas se séparer et ne pas perdre de vue le fanal de l'autre, il leur faut infléchir chacun leur propre élan. Mais comment traduire tout cela ? Et c'est alors que nous lisons

« … que l'Amiral, tout bien pesé, prenant les mesures que les bons marins savent et doivent prendre dans ces circonstances, dira que l'on avait, cette nuit-là, navigué au nord-est quart nord pendant 84 milles qui font 21 lieues ».

Le pilote prend des mesures (avec les ampoules et le compas, les unes et les autres ballottés par le vent…) ; mais surtout, il « *dit* », il estime. En fin de compte, la nuit notamment, ces appréciations globales se répètent souvent, l'emportent sur les essais de tracés multiples.

Le 24 janvier encore :

« … Tenant compte des multiples sautes de vent, il parcourut pendant la nuit 44 milles soit onze lieues au nord-est. »

Plus, ensuite, quatorze lieues à l'est-nord-est, du lever au coucher du soleil ; ceci noté sans autre précision, sans donner les éléments de l'appréciation. Le 26 enfin :

« … Il navigua à la bouline et, jusqu'à la tombée de la nuit, il alla vers le nord pendant 24 milles ou six lieues. »

Nous saisissons sans mal tous les aléas de telles approximations, de ces « constructions » idéales qui s'écartent parfois allègrement de la réalité. Elles s'imposent pourtant comme une nécessité absolue et c'était bien là l'unique manière d'établir sa route, ou surtout de la retracer. Il faut, puisque se situer par une observation astronomique reste encore impossible, reporter sur la carte au prix de graves erreurs sa route, chaque jour et chaque nuit souvent plusieurs fois dans la journée.

Cette façon de faire, de noter la ligne suivie sur la carte, c'est ce que les Espagnols appelaient *cartear* (placer sur la carte) ou *echar punto* (faire le point)… mais cela n'a rien à voir avec « faire le point » de nos jours. Il s'agissait d'une approximation souvent subjective et non d'une quelconque méthode astronomique. En aucun cas, rappelons-le, l'Amiral ne porte sur ses cartes ni latitudes ni longitudes : il n'en a pas les moyens. Il se contente de tracer bout à bout des segments de droite plus ou moins longs ; de cette façon, les erreurs s'ajoutent à d'autres erreurs, s'amplifient.

Les vitesses varient, bien entendu, dans des proportions considérables, et les jours de mauvais temps ou de grandes tempêtes, Colomb hésite même à les évaluer ; il se contente d'indiquer pour la journée une distance très faible, sans doute erronée. Il reste que son *Journal*, pour le premier voyage en tout cas, apporte une série exceptionnelle de renseignements sur les conditions de navigation et sur la marche de ses navires. À

l'aller, alors qu'aucun vent contraire ne vient souffler, les caravelles font de 9 à 13 lieues (soit 54 à 78 km) dans la journée de vingt-quatre heures par temps moyen, et jusqu'à 60 lieues (240 km) et davantage dans les meilleurs jours. Le *Journal* indique avec une certaine complaisance, comme une performance très satisfaisante, une vitesse de dix milles romains (de 1 480 m) par heure, soit huit milles nautiques actuels (de 1 840 m) et donc une allure de 8 nœuds. Lors du troisième voyage, sur une ligne bien plus au sud, Colomb avance à une moyenne de 183 milles romains par jour, soit près de 46 lieues et 270 km.

Naviguer est donc un art

Familier comme tous ses pilotes de telles méthodes de mesures, d'observations et d'appréciations, l'Amiral en sait évidemment toute l'imperfection. Par beau temps, à l'aller, le 1er octobre 1492, après environ trois semaines de mer, Colomb pense avoir parcouru environ 700 lieues ; il en note encore 86 pour les deux jours suivants, donc 786 jusqu'au 3 octobre, jour pour lequel les pilotes des deux autres caravelles proposent eux, 650 et 634 lieues. Au retour, ces observations, plus incertaines encore par mauvais temps, divergent davantage. Le 10 février 1493, les pilotes affirment avoir dépassé depuis longtemps les Açores, mais

« les calculs de l'Amiral différaient beaucoup des leurs car il pensait être bien moins avancé qu'ils ne l'imaginaient […]. Ainsi donc les autres calculaient se trouver plus près de la Castille de 150 lieues que lui. Il ajoute qu'avec l'aide de Dieu, le jour où ils trouveront une terre, ils pourront savoir lequel s'était trompé le moins… »

Une différence de 100 à 150 lieues constitue, pour cette traversée, le cinquième de la distance. Colomb le dit bien, « se tromper le moins… » ; personne ne se fait trop d'illusions et la formule marque bien, dans sa modestie, toutes ces incertitudes.

Plus raisonnable que les autres, l'Amiral avait tout de même surestimé de 15 % environ la distance parcourue au retour. À l'aller, les distances « réduites » qu'il donne officiellement pour ne pas effrayer les marins, s'avèrent bien plus exactes que celles « réelles » qu'il garde pour lui. Si bien qu'il s'est trouvé incapable, tout au long de ses quatre voyages, de dire exactement le méridien des îles et des terres qu'il avait

découvertes et donc d’apprécier, à beaucoup près même, leur éloignement de l’Europe. Ce sont bien toujours des approximations non des mesures.

En somme, la seule « science nautique » est bien alors celle des pilotes formés non dans des écoles qui n’existeront que plus tard, mais en mer, par l’observation et l’expérience acquise au cours de nombreux voyages. Non pas tellement une observation astronomique, mathématique de la course des astres, mais une observation subjective des mille signes de la mer, des vents, des courants, du ciel et des nuages qui défie toute idée de mesure exacte. Colomb lui-même dit très clairement, toujours dans cette *Lettre* aux rois de février 1502, quels services peuvent rendre ces pilotes si précieux, si bien informés de toutes choses sur les mers qu’ils ont fréquentées et seulement sur celles-ci :

« Les navigateurs et tous ceux qui vont sur mer possèdent toujours une bien meilleure connaissance des régions qu’ils parcourent et où ils trafiquent le plus souvent [...].

« Pour effectuer ces voyages, on fait appel à des hommes dont l’expérience est reconnue et qui ont fréquenté tant de fois ces parages qu’ils savent tous les signes de la route et les mauvais temps qu’ils peuvent rencontrer selon la saison. Ces gens-là, nous les appelons les pilotes ; ils sont comme des guides pour les voyages à terre. Il peut arriver qu’un guide sache très bien la route pour Fuentarrabia et puisse y conduire toute une armée entière, sans pour cela être capable d’aller à Lisbonne. Il en va de même pour la mer, où l’on emploie certains pilotes pour aller en Flandre et d’autres pour le Levant [...]. Le voyage d’Espagne en Flandre se fait très souvent, si bien que l’on trouve des marins de grande expérience qui le connaissent à fond. »

Ces réflexions sur l’indispensable connaissance des chemins de la mer jettent un jour très clair sur les idées de Colomb, sur son *credo* de navigateur. L’homme ne navigue pas du tout rivé à

des instruments qui lui apportent si peu. Il observe, se souvient et décide. Il mesure mal, se trompe souvent, parfois beaucoup. Il conduit pourtant au mieux son bâtiment… et arrive souvent à bon port. C'est de cette façon qu'il s'est imposé, lui Colomb, par ses qualités que tant de marins, parfois ses ennemis, ont si bien reconnues. Ainsi, nous le savons, pour tous ces hommes qui avaient participé au premier voyage et sont interrogés sous serment en 1512-1515 sur les connaissances de l'Amiral, sur son art de naviguer et sa pratique de la mer. Tous le couvrent d'éloges. Un Miguel de Toro affirme alors que, ayant à plusieurs reprises voyagé avec des pilotes célèbres, tels Peralonso Niño et même Juan de la Cosa le Galicien, tous lui ont dit que « tout ce qu'ils savaient, ils l'avaient appris de l'Amiral qui les avait guidés ; et très souvent, ils louangeaient l'Amiral et sa maîtrise de la mer ». Même enthousiasme chez Michele di Cuneo, patron de Savone et navigateur lui aussi :

« … À mon humble avis, depuis que Gênes est Gênes, aucun autre homme n'a vu le jour, si magnifiquement doué et si habile dans l'art de naviguer ; car, lorsqu'il était en mer, par un simple coup d'œil à un nuage, ou, la nuit, à une étoile, il savait le temps qu'il allait faire et ce qui allait se passer ; il se dépensait sans compter et lorsque l'orage était passé, il assurait lui-même la manœuvre alors que les autres dormaient.

« Et une chose que je veux que vous sachiez c'est que, comme nous arrivions à la Isola Grossa, il nous dit : “Mes Seigneurs, je veux vous conduire en un lieu d'où sont partis les trois rois mages lorsqu'ils allèrent adorer le Christ et ce lieu s'appelle Saba.” Et, lorsque nous fûmes arrivés là, nous demandâmes le nom de cet endroit, et il nous fut répondu, Soba… »

Était-ce vraiment une réminiscence de la reine de Saba ?

Un sens inné de la mer sans doute, bien davantage une forte expérience, une volonté farouche et un dévouement sans doute

et surtout, on le voit ici, un grand ascendant sur ses hommes, une merveilleuse aptitude à inspirer confiance, à forcer l’admiration : telles sont bien les vertus du plus célèbre des marins de son époque.

Concluons sur tout ce problème des « progrès » et des méthodes du moment. Naviguer alors n’est certainement pas une « science », mais bien dans toute l’acception du terme un « art ».

Ces explorations et ces grandes découvertes océanes qui toutes, les unes après les autres, s’inscrivent dans l’histoire comme des exploits indiscutables, restent sans conteste l’œuvre du chef, du héros si l’on préfère, mais en aucun cas du technicien à la remorque de ses livres et de ses instruments.

Les équipages de Colomb

Sur le plan humain précisément, pour ces entreprises hasardées vers un inconnu si lointain, l'Amiral n'a jamais commandé que de petites flottes et de petits navires : des outils parfaitement maniables, quelques dizaines d'hommes qu'il pouvait très bien connaître et qui le connaissaient. En septembre 1493, pour le second voyage, cinq caravelles formaient la véritable flotte d'exploration, celles que Colomb garde plus tard avec lui pour continuer ses voyages ; il n'en a bientôt plus que deux, en juin 1495, et même plus qu'une seule. De même, en mai 1498, pour la troisième aventure : après les Canaries, il ne garde avec lui que trois bâtiments : deux caravelles et une *nau*. De même enfin, en avril 1502 pour la découverte et l'exploration du Honduras : quatre caravelles.

Toutes les autres flottes, placées sur la route des Indes sous d'autres commandements, se présentent ainsi : trois ou quatre caravelles pour son frère Bartolomè au printemps 1494 et pour Antonio de Torres reparti vers l'ouest en septembre de la même année ; puis pour Juan Aguado en août 1494 et aussi pour Peralonso Niño, le pilote fidèle de l'Amiral qui navigue seul de juin à juillet 1496 avec seulement deux navires.

Cette tradition de très faibles effectifs, tout à fait logique et raisonnable, remonte au moins aux entreprises d'Henri le Navigateur qui ne risquait que deux ou trois bâtiments, quatre tout au plus, sur les côtes d'Afrique. Pour les Indes, elle se maintient encore tant que le but essentiel reste la découverte de terres nouvelles et l'exploration des côtes. Seules les opérations de ravitaillement demandent immédiatement d'autres convois. Déjà en septembre 1493, Colomb appareille avec dix-sept

navires pour renforcer l'établissement de l'Hispañola. Pour transporter les hommes, les outils et les semences, les armes, les munitions et surtout les vivres, il avait été autorisé à armer un grand navire de 200 tonneaux et deux autres bâtiments galiciens, la *Collina* et la *Gallega*, que Pietro Martyre appelle « les caraques ». En 1502, nouvelle grande flotte de ravitaillement, cette fois sous le commandement d'Ovando pour consolider l'occupation de la nouvelle ville, Santo Domingo : elle compte dix-neuf bâtiments dont quelques-uns de plus de 150 tonneaux. Dans ces occasions et, plus tard, de plus en plus, les pratiques de la découverte cèdent le pas à celles de l'exploitation coloniale et du trafic marchand.

La grande découverte s'est donc effectuée avec des effectifs dérisoires, d'une étonnante et angoissante faiblesse. L'aventure ne met en jeu qu'un très petit nombre d'hommes, mais des hommes coupés pendant des mois, pendant plus de deux ans à trois reprises, de leurs cadres sociaux habituels. D'où, évidemment, le rôle considérable des facteurs humains, des solidarités de toutes sortes et des compagnonnages, des clientèles, mais aussi l'exaspération de certaines rivalités.

Pour ces voyages, les armateurs eux-mêmes se recrutent dans un cercle relativement étroit, celui des gens de Palos et de Moguer, que concurrencent parfois, avec bien du mal et vus d'un très mauvais œil, les Galiciens. De même dans une large mesure pour les patrons et les marins. Du point de vue social, les expéditions de Colomb s'affirment des entreprises de la Niebla et non de Séville. On ne peut s'empêcher d'évoquer alors les ambitions et l'influence des grands de la région, des ducs de Medina Sidonia et de Medina Celi surtout.

Deux des premières caravelles de 1492, qui naviguaient au nom des souverains, avaient été réquisitionnées aux hommes

de Palos. Et pour les autres voyages, nous voyons clairement les interventions des armateurs ou patrons de la Niebla, de Palos surtout. De ces derniers, il semble que Colomb ne soit pas toujours satisfait. Si les dix-sept navires de septembre 1493 semblent avoir été tous affrétés par les souverains, les patrons restent maîtres de certaines manœuvres et n'hésitent pas à frauder. À peine arrivé à l'Hispañola, l'Amiral s'en plaint. Il constate que l'on a donné des bâtiments en mauvais état ou mal définis. Il faudrait, écrit-il, les louer désormais « comme le font les marchands de Flandre, par tonneaux, et non autrement ». Il faut aussi que « sur chaque navire qui viendrait ici de la part de leurs Altesses, soit un homme sûr, qui veille à ce qu'elles ne s'arrêtent dans aucune autre île ou terre, mais arrivent directement ici pour y décharger toutes les marchandises qu'elles doivent transporter ». Très certainement cela ne s'est pas encore produit, mais il prévoit des flottes de ravitaillement et il songe aux traditions des gens de la Niebla, déjà aguerris par leurs expériences sur la côte de Guinée, toujours prêts à tourner le monopole royal.

Pour les six caravelles de mai 1498 commandées par l'Amiral, on connaît les noms des propriétaires de cinq d'entre elles : la *Santa Maria de Guia*, la *Ràbida*, la *Gorda*, la *Castilla* et la *Garza* ; tous ces armateurs sont, sans exception, de Palos. Et pour celles parties un peu plus tôt avec Coronel, en février 1498, Colomb parle de l'une, nommée *Los Vaquenos* « dont la moitié est à Vos Altesses et l'autre moitié à une veuve de Palos ». Dans ce port, plus qu'à Moguer sûrement, l'industrie de l'armement pour les nouvelles terres océanes mobilise ainsi les énergies et rassemble des capitaux. Si bien que, en marge de la Couronne, de son administration et de tous ses officiers pour contrôler cette navigation vers les Indes, se dessine dès les toutes premières traversées un milieu passionné par ces entreprises,

toujours désireux d'y participer. Sur le plan humain, la soumission aux rois des projets de Colomb ne change rien et laisse toute cette région de la Niebla à la pointe de l'action.

Pour toutes les activités économiques, pour toutes les sociétés urbaines ou rurales, les noms des maîtres, des capitaines, des bailleurs de fonds parviennent plus aisément jusqu'à nous que ceux des humbles, ici des simples marins ou même des pilotes. Les rôles d'équipages, ou n'ont jamais été établis, ou ont tous disparus. Les registres fiscaux ne font état que du nombre des marins sans donner de listes nominatives. De telle sorte, et cela n'étonne personne, que nous ignorons tout du recrutement géographique et social des équipages : tant pour les navires marchands, nefs de Gênes ou galées de Florence par exemple, que pour les caravelles des découvreurs, des chevaliers d'Henri le Navigateur. Ceci, vraiment, pour tous les voyages du temps de Colomb.

Et pourtant, grâce aux heureux hasards d'une documentation ici plus généreuse qu'ailleurs et aux recherches patientes d'une historienne américaine, nous connaissons depuis 1928 par leurs noms et qualités, les hommes des trois navires du premier voyage. Alice Gould a utilisé essentiellement deux sources d'une grande richesse. L'une tout à fait ordinaire mais rarement conservée : les comptes pour le paiement des soldes. L'autre inattendue et providentielle : les *pleitos*, interrogatoires des marins survivants en 1512, documents particulièrement précieux publiés en 1894 mais jamais exploités pour cette histoire sociale des découvreurs. En parallèle avec le *Journal* de bord, lui-même très précis pour l'étude de l'événement et du chef, ce voyage de Colomb s'éclaire ainsi pour les hommes de mer bien mieux qu'aucune autre navigation de l'époque.

Sur ces 87 hommes, 4 seulement semblent des étrangers, ou plutôt d'origine étrangère : 3 d'Italie et 1 du Portugal. Parmi les autres, tous Espagnols, la grande majorité se dit d'Andalousie, de la Niebla en premier lieu, puis de Cadix, Puerto Santa Maria, Séville et même Cordoue. Ces volontaires, liés déjà par des habitudes de voisinage, de concitoyenneté, par les expériences communes sans doute, se trouvent assez souvent confortés, réunis par des liens de parenté : deux frères, un père et son fils, un oncle et son neveu… Nous savons que quatre d'entre eux, mais pas davantage, échappent en s'embarquant aux rigueurs de la justice. L'un, Bartolomè de Torres avait tué un homme lors d'une rixe et les trois autres l'avaient aidé à s'enfuir. On voit bien que la légende si répandue et longtemps tenace d'un équipage recruté de force, à la hâte, fait de criminels et de repris de justice, peut être reléguée parmi les attributs d'une littérature romanesque ou tendancieuse. Ces hommes n'ont subi aucune pression. On ne leur a promis aucun avantage particulier ; seulement le salaire de tous les équipages en ce temps-là : 1 000 maravedis par mois pour les marins expérimentés, 660 pour les autres. Sans doute sont-ils attirés par l'espoir des bons profits que la vente de leur pacotille dans ces terres neuves pourrait leur rapporter ; ils pensent à la Guinée…

Ces équipages des trois premières caravelles, ces hommes connus, identifiés, se présentent à nous d'une façon tout à fait ordinaire : des marins de métier, solidaires, pas du tout en rupture de ban, bien encadrés par leur milieu, leur paroisse, leur famille.

Les équipages du second voyage de septembre 1493, malheureusement moins connus, sont recrutés exactement de la même façon et présentent les mêmes caractères de banalité et de stabilité sociales. Simplement, le succès de la première

expédition autorisant toutes sortes d'espoirs et de convoitises, les volontaires se pressent plus nombreux pour figurer en bonne place sur les rôles. Sans parler du prestige du chef. En fait, pour cette seconde expédition, les seules listes nominatives qui nous restent se rapportent à trois des cinq navires que l'Amiral s'était réservés sous son propre commandement, pour l'exploration proprement dite : la *Niña*, le *San Juan* et le *Cordero*. On trouve encore des Basques mais moins nombreux semble-t-il que la première fois, et surtout des gens de Palos et de toute la région de la Niebla, restés très fidèles, des compagnons du premier voyage qui repartent. Et enfin, signe évident de la diffusion rapide de la nouvelle, un certain nombre de marins génois. Prendre ensemble, gens de Palos et de Ligurie, c'est bien, pour Colomb, une manière de s'assurer une sorte de clientèle.

En effet, les hommes de mer embarqués pour ces lointains voyages mettent forcément toute leur confiance dans l'homme déjà auréolé d'un étrange renom : pour affronter les vents et les courants hors du domaine de la routine, pour s'assurer une route de retour parfaitement sûre, pour éviter surtout les désastres qui guettent les navires lors de l'exploration de côtes inconnues ; enfin pour veiller à leur propre subsistance.

L’eau et les vivres

Le ravitaillement, contrairement à ce que nous pourrions imaginer, n’a pas, en 1492, posé tant de problèmes, pas insurmontables en tout cas, et pas davantage que pour les missions des Portugais en Afrique. En 1484-1485, l’Amiral demandait à Jean II de Portugal de prévoir six mois de vivres. En 1492 il en prend pour un an, se laissant d’après ses calculs une marge de sécurité considérable ; il n’est resté absent qu’un peu plus de sept mois et six mois seulement à partir des Canaries qui furent sa véritable base de départ. Tout ceci semble tout à fait confortable. Les patrons prennent soin de charger en Andalousie des tonneaux de vin en grand nombre et d’autres d’eau douce. À aucun moment le *Journal* ne parle de réelles difficultés à ce sujet et ni les vivres, ni le vin, ni l’eau ne vinrent à manquer. Si les marins se plaignent sur le chemin du retour, c’est plutôt de la monotonie de leur nourriture : du pain embarqué à l’aller et souvent abîmé, des galettes de manioc qu’ils n’apprécient pas. Mais aucune menace de famine, ni même de graves privations. Il nous faut chasser de nos inquiétudes l’image de marins affamés ou assoiffés, lancés dans une aventure inhumaine, accablés par la chaleur et les fatigues, tourmentés par les privations de toutes sortes et rongés par la maladie. Ce premier voyage de Colomb, ne peut faire penser ni au Galion de Manille plus tard, ni au Radeau de la Méduse… Somme toute, assurer le ravitaillement d’une expédition de six mois avec les seuls hommes de mer à bord, et tout de même la possibilité de refaire l’eau douce, n’excédait en rien les possibilités du moment et n’effrayait personne.

Pour les trois autres voyages de plus de deux ans, l’Amiral se heurte forcément à bien d’autres difficultés. Une partie de la cargaison est destinée aux colons déjà aux Indes. Dans plusieurs îles, à la Martinique et à la Guadeloupe surtout, les Espagnols rencontrent des populations hostiles, peu décidées à leur fournir des vivres. Les conflits de personnes, les combats parfois contre les Indiens, les avaries des bâtiments et les tempêtes ont beaucoup retardé la marche des navires au long des côtes, immobilisés souvent plusieurs jours et même quelques semaines. De plus, au départ, les marchands de Séville et de Cadix ont triché sur la qualité : du mauvais pain trop vieux, de mauvais tonneaux mal cerclés qui perdent le vin.

Dans ces conditions, tout vient à manquer et l’exploration des terres se double d’une quête de l’eau et des vivres. Au printemps de 1494, sur toute la côte sud de Cuba, les marins cherchent l’eau qui commence à manquer d’une façon dramatique. Ils arrivent enfin sur une plage plantée de beaux palmiers où quelques sources leur donnent une « eau très douce et bonne ». Mais, quelques jours plus tard, les barils sont vides et l’Amiral envoie ses hommes explorer une côte difficile d’accès, inhospitalière, couverte d’épais fourrés impénétrables. À l’arrière de cette forêt hostile, la ligne des habitations, les grandes cases des Indiens, observateurs circonspects. Et pourtant « ils restèrent là sur cette côte pendant sept jours entiers, cherchant de l’eau douce, dont ils avaient tant besoin ». L’épisode, pris parmi plusieurs autres, dit bien cette véritable obsession qui souvent influe d’une façon péremptoire sur les décisions, sur la marche des navires, sur les approches et les relations avec les indigènes.

Lors du troisième voyage, l’eau manque à l’aller, à cause sans doute d’un ravitaillement difficile au Cap-Vert et des fortes

chaleurs, au plein cœur de l'été sur une route très méridionale. Dans les derniers jours, les 2 et 3 juillet 1498 :

« … Ma décision fut de ne pas changer ma direction jusqu'au point où je croyais pouvoir trouver une terre ; car je devais m'y arrêter pour calfater les navires et, si possible, trouver des vivres et de l'eau qui commençait à nous manquer. »

Ainsi ce ravitaillement en eau et en vivres, pour l'essentiel bien assuré lors des traversées faciles de l'aller, pèse gravement dès que la course se prolonge. Au retour, pour des passages précisément plus difficiles et qui durent davantage, avec des navires en plus mauvaises conditions, les vivres semblent toujours à peine suffisants et de moindre qualité. Surtout au printemps 1496, du 10 mars au 11 juin pour cette interminable traversée : trois mois à bord et mal nourris. À la fin, dans les premiers jours de juin, la famine les menace sérieusement. Quelques Espagnols exaspérés clament qu'il faut manger les Indiens Caraïbes captifs. D'autres disent qu'il faut les jeter par-dessus bord, au moins, pour économiser les provisions.

À vrai dire, Colomb renouvelle mal son ravitaillement aux Indes. Les terres qu'il découvre ne lui offrent souvent qu'une hospitalité hasardeuse ; il ne débarque pas toujours et ne s'attarde que rarement. C'est, ici, sans cesse, l'aventure et l'inquiétude, des sources de conflits : descentes à terre, expéditions pour l'eau, échanges avec les indigènes qui souvent se dérobent. Ainsi, surtout à la Jamaïque, dans la baie de Santa Gloria, lorsque les deux navires, leurs coques percées par les tarières, se trouvent immobilisés pendant toute une année. Colomb doit faire face à une situation quasi désespérée. Dès les tout premiers jours, il envoie vers l'intérieur, à la rencontre des Indiens, une petite escouade de quatre hommes menée par Diego Mendez, pour s'assurer un approvisionnement. Mendez trouve les Indiens bien disposés, qui offrent de la nourriture

gracieusement. Dans un village qu'il nomme Aguacadiba, il arrive même à négocier une sorte d'accord : en échange de quelques objets, de la pacotille habituelle sans doute, les naufragés recevront régulièrement dans leurs navires échoués des livraisons suffisantes de poisson, de gibier et de galettes de manioc. Même agrément dans un autre village, puis encore à Melilla, avec le grand cacique Huarao et, à chaque fois, il renvoie un de ses hommes à Santa Gloria pour y amener de la bonne nourriture, pour annoncer la bonne nouvelle. Puis il continue seul, accompagné par deux porteurs indiens, « l'un portant sa literie, l'autre pour les provisions ». Il parcourt alors plus d'une dizaine de lieues, atteint la côte orientale de l'île, rencontre un autre cacique nommé Ameyro, qui contre quelques objets prestigieux (un léger casque de cuivre, une tunique et un manteau d'Europe), lui donne un grand canot plein de bonnes provisions et six hommes armés de pagaies pour le ramener près de l'Amiral. Cette très belle et très audacieuse expédition fut, on s'en doute, célébrée par un véritable triomphe.

Pendant longtemps les Indiens du voisinage apportèrent leurs vivres et le troc allait bon train. Mais le bel enthousiasme faiblit… ou les relations se dégradent, ou les Indiens se lassent des perles de verre et des clochettes de cuivre. Peut-être aussi leurs provisions s'épuisent-elles : « Ils s'occupent fort mal de leurs plantations… » ; et les Espagnols « mangent en un jour plus qu'eux en vingt ». Alors les provisions n'arrivent plus ou très mal, et les hommes des navires qui ne se hasardent ni à pêcher ni à chasser sentent venir les privations. Le vin est épuisé depuis longtemps et l'eau même fait défaut. Une situation qui ne fait qu'empirer jusqu'à l'arrivée des secours… beaucoup plus tard. La mutinerie conduite par les frères Porras

fut avant tout, pour beaucoup de désespérés, une peur de la faim.

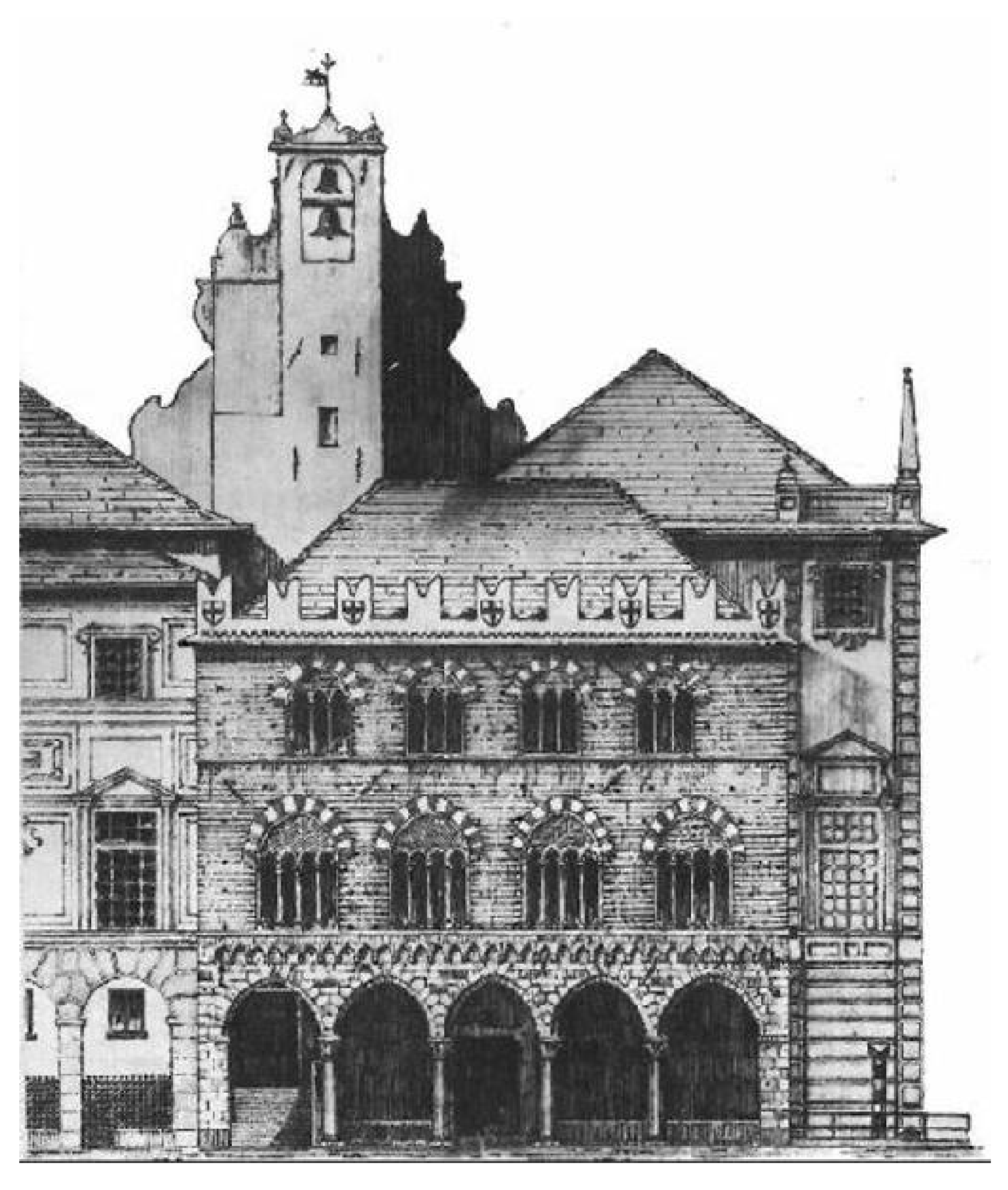
Au cours de ces quatre voyages, Colomb a navigué plus de huit années à la tête de ses hommes et n’a dû faire face qu’à cette seule révolte, dans des circonstances vraiment exceptionnelles, dramatiques. Les rébellions à terre, dans l’Hispañola, ne sont pas le fait de ses marins mais de compétiteurs ou de colons mécontents. Ces longues épreuves n’ont entamé ni la confiance des équipages, ni leur attachement au chef.

De fait, de véritables solidarités se nouent entre les hommes qui se connaissent et s’apprécient. D’un voyage à l’autre, nous pouvons retrouver les mêmes noms de marins et, surtout, facteur de stabilité essentiel, les mêmes lieutenants ou pilotes. Sur les 87 marins connus du premier voyage, 48 seulement rentrent en Espagne puisque 39 sont restés à La Navidad ; 22 au moins s’engagent par la suite pour repartir quelques mois plus tard. C’est là une proportion considérable si l’on songe que dès 1493, pour les trois autres voyages, les sources deviennent terriblement fragmentaires et ne donnent plus, au hasard des bonnes fortunes, que quelques noms. Au moins les deux tiers des survivants des trois premières caravelles ont dû reprendre la mer au moins une fois sous le pavillon de l’Amiral. Deux d’entre eux, Pedro de Terreros, maître d’équipage d’abord puis capitaine de la *Gallega* en 1502 qui mourut à la Jamaïque et Juan Quintero de Algruta, se retrouvent tout au long, jusqu’à la dernière expédition. Pourtant, en septembre 1493, les navires partent de Cadix et non de Palos ; ensuite c’est San Lucar, puis Séville ; et la Couronne prend en main l’organisation matérielle du recrutement. Les rescapés demandent volontiers à repartir et, parmi les volontaires, Colomb choisit plus volontiers les

« anciens ». Il y trouve un cercle de fidèles. Curieuse et intéressante destinée que celle de cet homme, petit-fils et fils de jardiniers et de tisserands, devenu un des plus habiles et célèbres capitaines de son temps, sans doute de tous les temps, et qui s'est parfaitement inséré dans cette société de marins, identifié avec elle.



Henri le Navigateur, roi du Portugal. (Fragment du polyptyque de la chapelle Saint-Vincent, de Nuno Gonçalves, 1458. Musée d'Art ancien, Lisbonne). Cl. Hachette.



Le palais San Giorgio à Gênes (*Il Palazzo San Giorgio*, Ed. Consorzio autonomo del porto di Genova, 1968).



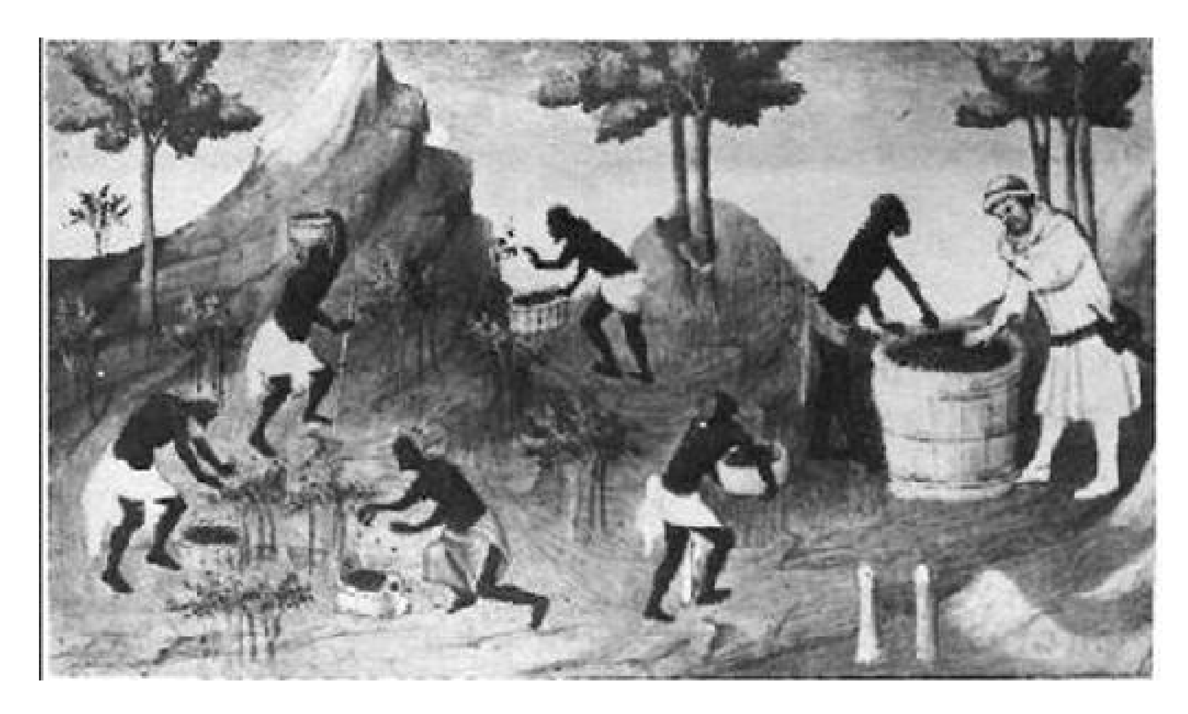
Un marchand génois : Antonio Doria (1509), par Antonio della Porta (*Il Palazzo San Giorgio*, Ed. Consorzio autonomo del porto di Genova, 1968).



La tradition chrétienne : Saint Louis devant Damiette. *Belles Heures de Jean de Berry*, 1405-1406. Metropolitan Museum of Art, The Cloisters, New York. Cl. Hachette.



La tradition chrétienne : saint Nicolas sauvant les marins. *Belles Heures de Jean de Berry*, 1405-1406. Metropolitan Museum of Art, The Cloisters, New York. Cl. Hachette.



La tradition exotique et le rêve : la cueillette du poivre à Colium. *Livre des Merveilles de Jean de Berry* (vers 1410), B.N., Paris. Cl. Hachette.



La tradition exotique et le rêve : la recherche des pierres précieuses dans les eaux de Ceylan. *Livre des Merveilles de Jean*

de Berry (vers 1410), B.N., Paris. Cl. Hachette.



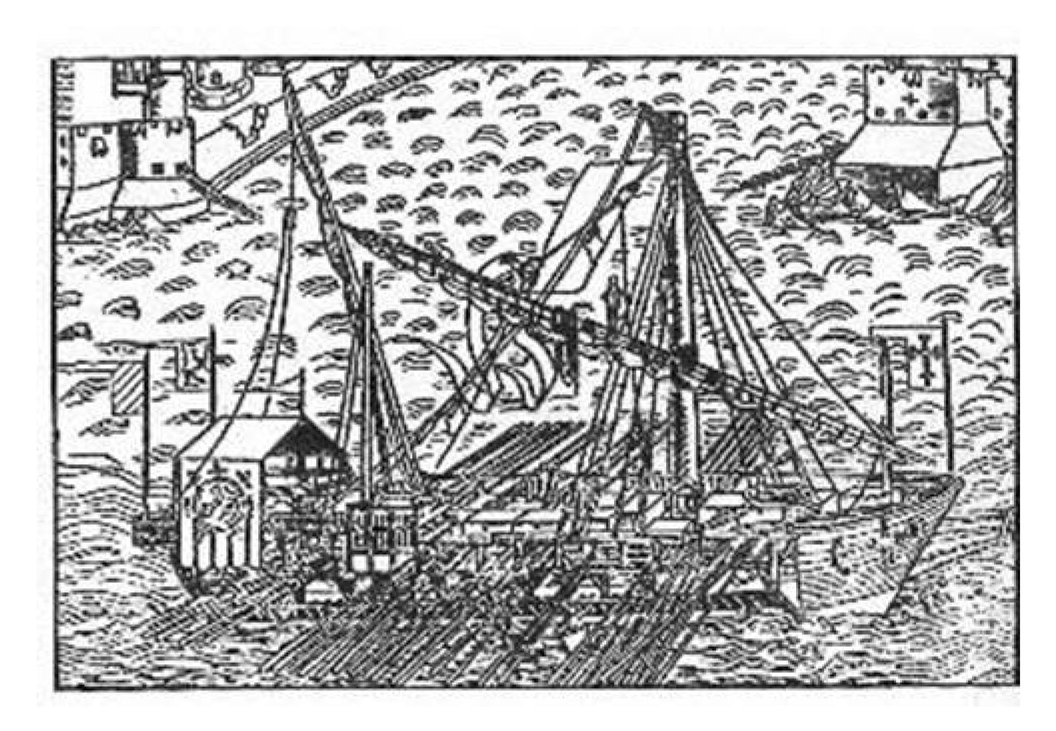
La *chute d'Icare* (détail), de Pieter Bruegel. Musées royaux des Beaux-Arts, Bruxelles. Cl. Giraudon.



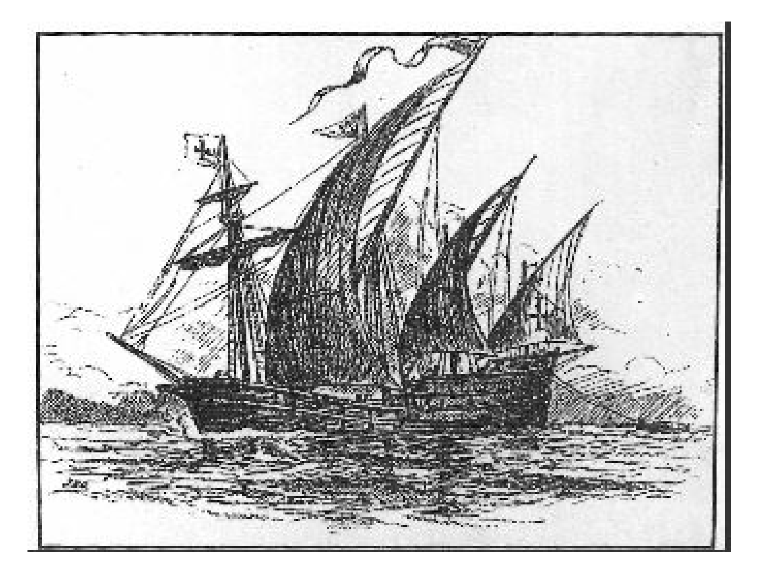
Isabelle la Catholique (Bartolomé Bermejo, XVe siècle). Arch. Mas. Barcelone. Cl. Hachette.



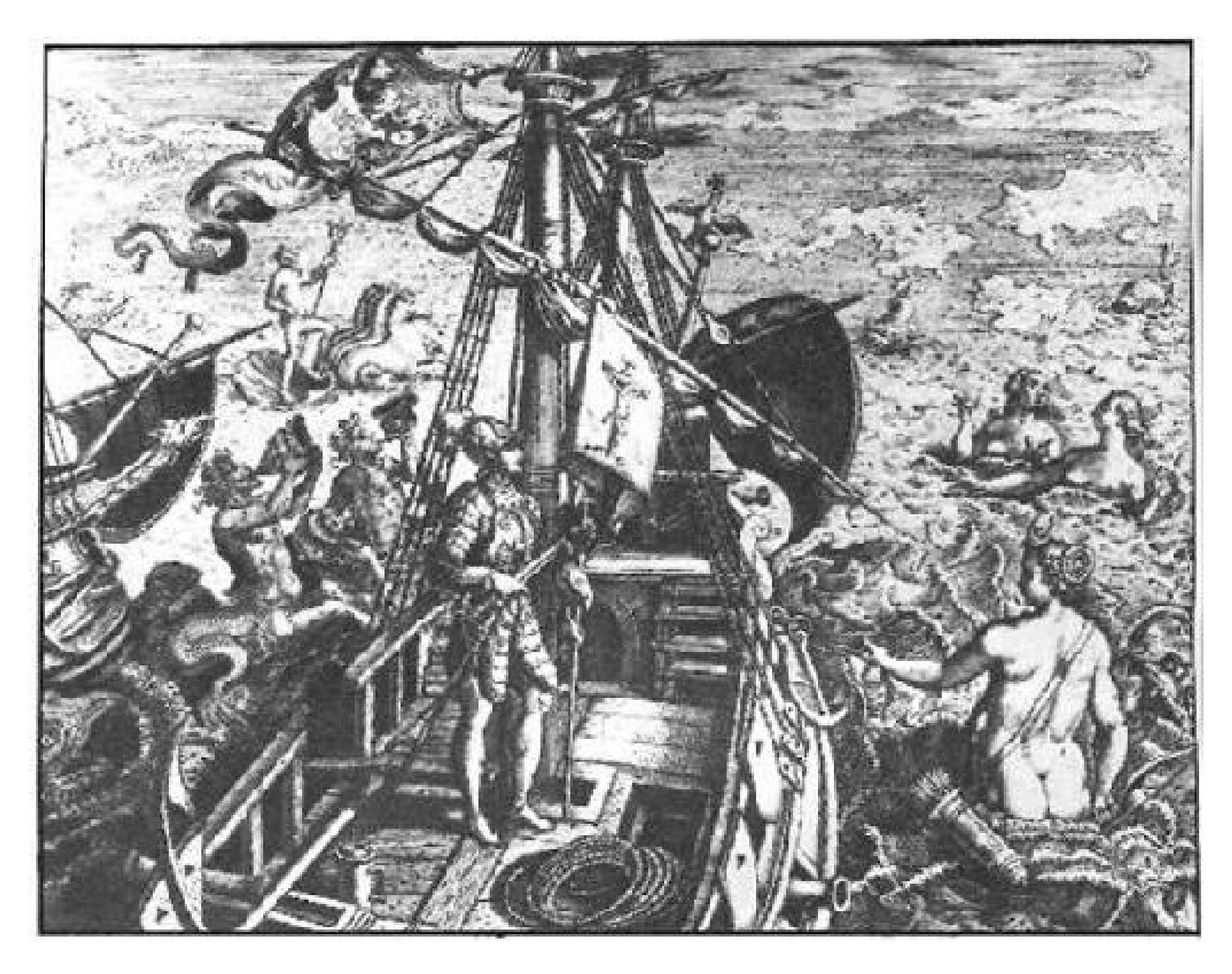
Portrait d’imagination de Marco Polo sur le frontispice de la première édition imprimée du *Livre des Merveilles*, Nuremberg, 1477. Cl. Hachette.



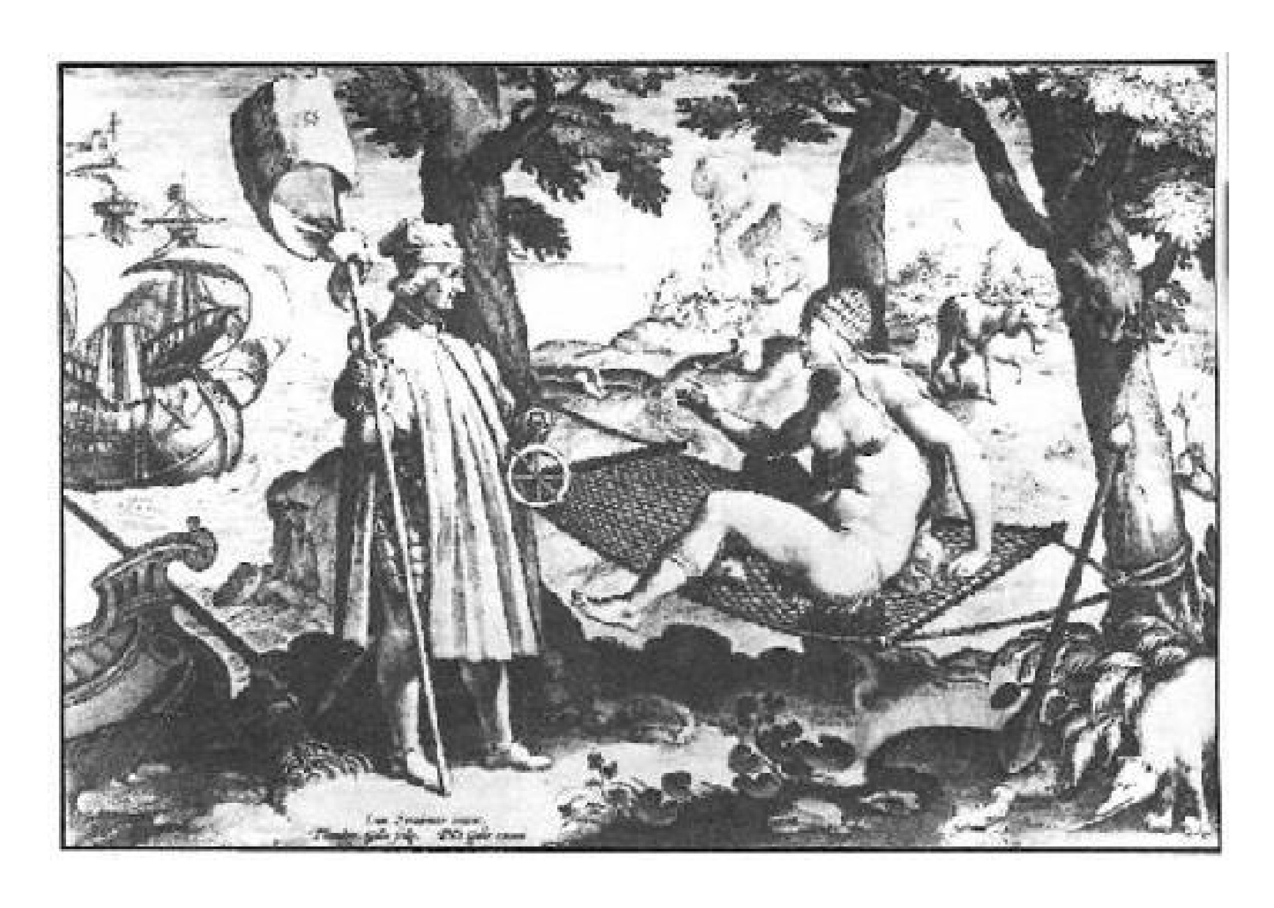
Galère vénitienne. *Transmarina peregrinatio*. Breydenbach, Mayence, 1486. Cl. Hachette.



Caravelle portugaise, dite *redonda*, *1512*. (*Os Navios do Infante D. Henrique*, Comissao Executiva das Comemoracoes do Quinto Centenario da Morte do Infante D. Henrique, Lisbonne, 1958). Cl. Hachette.



Christophe Colomb à bord du navire amiral (*Americas Pars*, Th. de Bry, 1595). Cl. Vizzavona.



America. (*Americae Pars*, Th. de Bry, 1595 ; dessin de Joan Stradan). CI. Vizzavona

X

LE REFUS DU NOUVEAU MONDE

La nouvelle et la renommée

Il serait très facile d'évoquer, au sein même de ce vaste mouvement des grandes découvertes, d'autres destins que celui de Colomb. D'autres aventures, plus périlleuses peut-être, plus dramatiques en tout cas, ont de tout temps sollicité les gens de plume. Mais aucune n'a connu, sur le plan proprement « historique », la même fortune que celle-ci, malgré tant d'efforts pour en nier l'intérêt fondamental ou en déposséder l'Amiral. Parmi les héros légendaires de la mer, sa figure un peu énigmatique, parfois à peine esquissée, domine toutes les autres. Pour la renommée, qu'il l'ait compris ou non, il a bien découvert l'Amérique. Même si d'autres avant lui avaient pris conscience de la présence de terres inconnues vers l'ouest, avant les Indes d'Asie ; même (supposition plus hasardée et sans doute gratuite) si certains pilotes égarés avaient abordé sur l'un de ces lointains rivages. Une telle renommée ne se discute pas et jouer les redresseurs de torts, démarche aisée et assurée forcément d'un certain succès, ne serait qu'un jeu un peu puéril.

Dans cette année 1493, on accueillit l'exploit d'une merveilleuse façon. En Espagne et en Italie, la nouvelle du retour et de la découverte de terres lointaines sans doute

inconnues, s'est répandue à une vitesse surprenante, comme une traînée de poudre.

Pendant vingt ans, Colomb avait préparé son voyage et sollicité, lui-même ou son frère, de nombreux appuis et secours. Cela ne pouvait passer inaperçu, ni des simples curieux, ni des hommes d'affaires restés dans l'expectative mais tout de même soucieux de conquérir d'autres marchés, ni, bien sûr, des aventuriers fascinés par les promesses d'un Eldorado.

En tout cas, pour ce retour des trois caravelles, la diffusion de la nouvelle montre assez avec quelle facilité et aussi avec quelle sûreté les informations peuvent circuler, atteindre des villes lointaines en quelques jours. Le plus souvent par l'intermédiaire des marchands qui, d'une filiale à l'autre, entre correspondants ou associés, des commis aux patrons, envoient très régulièrement des lettres nourries d'indications sur la marche des affaires mais aussi de renseignements capables d'infléchir de fructueuses spéculations ; des chiffres surtout, en particulier pour le prix des denrées et les changes des monnaies ; également toutes nouvelles sur les déplacements des souverains et des cours, les avatars de la guerre, les faveurs ou disgrâces des grands officiers. Cette véritable manie du renseignement dépasse largement les besoins immédiats, tissant à travers l'Occident un réseau serré de fils subtils où courent les nouvelles aussitôt reprises, répandues. La lettre entre marchands est sans conteste à cette époque un des plus sûrs et des plus actifs moyens d'information.

Le duc de Medina Celi, très intéressé on le sait, apprend l'arrivée des trois caravelles à Lisbonne alors qu'il se trouve dans son château de Soria, en Vieille Castille. Dès le 19 mars 1493, il écrit de sa main à ses amis pour annoncer l'heureuse issue de l'expédition. Puis les marchands italiens

envoient des lettres de Cadix et de Séville ou de Barcelone. À la fin de mars déjà, les prieurs de Florence en reçoivent une d'un de leurs correspondants, qui souligne très bien la nouveauté de la découverte (« une terre encore inconnue des hommes du roi du Portugal »), insistant aussi sur les mœurs des habitants (« qui ne portent sur eux, pour cacher leur nudité, qu'une feuille et rien d'autre »).

De Barcelone, dès le 9 avril et donc avant l'arrivée de l'Amiral dans la ville, un marchand italien, Annibalo Zenaro, qui ne doit sa renommée qu'à ce hasard, écrit à son frère à Milan. Cette lettre de Zenaro, la première en date de tous ces documents conservés, parfaitement authentique, fort longue, surprend par un grand luxe de détails. Elle évoque les origines de l'expédition, les circonstances du départ et les épisodes de la navigation : « En trente-quatre jours, il arriva à une grande île habitée par des gens allant tout nus, olivâtres de peau, pas du tout belliqueux, facilement effrayés. » Il dit aussi que Colomb construisit là-bas un fort et y laissa une partie de ses hommes. Ces nouvelles très précises, ont donc bien précédé l'Amiral à Barcelone. En fait, Zenaro ne le cache pas, tout ce qu'il sait il le tient de la lettre mandée de Lisbonne aux Rois catholiques, lettre qui fut envoyée immédiatement lue à quantité de personnes et largement connue, commentée, recopiée peut-être.

Bientôt, en tout cas, de véritables copies circulent. Il est clair que les rois ont jalousement gardé pour eux le *Journal* lui-même, qu'ils en ont fait prendre copie dans le plus grand secret, avec tout un luxe de précautions. Mais pour servir leur propre prestige, ils ont volontiers fait connaître cette lettre que Colomb écrivit sur le chemin du retour, terminée et datée du 15 février. Dans le même temps l'Amiral en écrivait une autre à Luis de Santangel, la seule actuellement conservée, tout à fait semblable pense-t-on à la première. D'autres furent peut-être

envoyées à la cour, à quelques-uns de ses protecteurs ; à Gabriel Sanchez sans doute, trésorier général du royaume d'Aragon. Certains historiens disent même qu'il n'adressait pas ses missives à telle ou telle personne en particulier, mais les destinait à une large publicité.

En Italie, ces copies courent bientôt toutes les grandes villes et les cercles d'érudits. À Rome, le pape en reçoit une dès le 18 avril. Le 21 de ce même mois, à Milan, le frère de Zenaro en donne une à Giacomo Trotti, familier du marquis d'Este, Ercole qui, bien sûr, s'empresse de l'envoyer à Ferrare. Le lendemain, le 22 avril, c'est un humaniste et maître-maçon de Florence, Luca Fancelli, qui écrit aux Gonzague de Mantoue. Ludovic Le More, lui, la tient de son correspondant de Venise qui lui écrit le 27 avril ; et le 17 juin, son agent de Bologne lui adresse un compte rendu bien plus détaillé. En une petite semaine, du 18 au 22 avril, les copies de la lettre de Colomb atteignent ainsi les principales villes d'Italie, de Rome à Ferrare. Les humanistes, les maîtres des universités, l'archevêque de Venise, en reçoivent également.

Entre-temps, cette même lettre est imprimée, à plusieurs reprises même. Cette hâte de faire connaître semble stupéfiante puisque la première impression à Barcelone date du 1er avril, alors que les versions manuscrites circulent à peine et que Colomb est encore en route. Une précipitation qui marque, mieux que tout autre signe, l'intérêt pris à la nouvelle. Pour les rois, il s'agit naturellement de revendiquer toutes ces terres nouvelles contre d'éventuelles ambitions portugaises ; mais c'est aussi l'enthousiasme, la griserie de l'information. À peine plus de trois semaines après son arrivée à Lisbonne, deux semaines très exactement après son retour à Palos, la lettre de Colomb sort des presses à l'autre bout du royaume. Nous n'avons malheureusement aucune indication sur cette

étonnante opération journalistique et aucun feuillet imprimé ne nous est resté. Sans doute cette relation était-elle rédigée dans ce castillan que l'Amiral utilisait pour s'adresser aux souverains et aux grands de la cour. Une traduction en latin, écrite semble-t-il à Barcelone même, par un Catalan, très soignée, agrémentée de quelques gloses et intitulée *De insulis inventis. Epistola Cristoferi Colom* sort des presses pontificales à Rome moins d'un mois plus tard, exactement le 29 avril. Cette petite brochure de quatre feuillets, aux caractères très serrés, présentée d'une façon modeste, connaît trois autres éditions avant la fin de l'année. Si nous ignorons le nombre d'exemplaires imprimés à chaque fois, il semble évident que la demande s'est faite de plus en plus pressante, en quelques semaines.

Dès le 3 mai 1493, la bulle pontificale *Inter Caetera* parle d'une façon pertinente de la découverte de Colomb et des nouvelles terres ouvertes à l'évangélisation.

Ainsi, dès la première année, la plume et la presse des imprimeurs assurent avec une égale efficacité cette propagation des nouvelles extraordinaires.

Cette version latine est imprimée six fois, hors d'Italie ou d'Espagne. À Paris d'abord et aussitôt après à Anvers et à Bâle, ce qui lui assure une rapide diffusion tant dans les milieux de cour français, que dans les cabinets d'astronomes et de géographes en Allemagne et en Flandre.

Signe plus manifeste encore de cet engouement : une version très libre est imprimée en italien à Rome dès la mi-juin 1493. Il s'agit d'un interminable poème, infiniment plus riche que la *lettre* elle-même, composé de 68 strophes et comptant en tout 544 vers ! L'auteur est un poète, érudit, humaniste et théologien, Giuliano Dati, doyen des chanoines de Saint-Pierre qui entreprit cette curieuse adaptation à la demande d'un chevalier romain,

Giovanni Filippo de Lignamine. Son poème reprend les informations essentielles et atteint un certain lyrisme, évoquant volontiers les tribulations du Génois à la manière épique des légendes de la mythologie antique et de l'histoire des travaux de Jason à la recherche de la Toison d'or :

> « Et il navigua plusieurs jours comme perdu,
> souffrant de mille peines, accablé par l'angoisse et les fatigues ;
> car celui qui va sur la mer n'est jamais en repos,
> mais affronte toujours les vagues et les vents. »

Cette épopée d'inspiration toute chrétienne, truffée d'invocations religieuses, connaît en trois ans quatre impressions successives : deux à Rome, puis deux à Florence.

Qu'un érudit célèbre et estimé ait pris la peine d'un tel travail souligne l'extraordinaire vitalité de ces cercles, et de ces académies d'Italie dont les curiosités inlassables atteignent tous les domaines de la vie : ici l'humanisme se montre la passion de l'homme vivant, de ses exploits. C'est aussi la preuve que la *Relation* ou *Lettre* de Colomb reçoit en quelque sorte une consécration, acquiert la dignité d'un genre littéraire, celui des récits épiques, digne de voisiner avec tous les autres.

D'autre part, la traduction en toscan indique bien que, dans ce pays où tant de marchands et d'officiers des villes savent le latin, la nouvelle peut intéresser quantité de personnes, connaître une très large audience, dans des milieux très variés, plus populaires si l'on veut. De ceci aussi nous trouvons différents signes. C'est ainsi que dès la fin mars 1493, un Florentin nommé Tribaldo dei Rossi, qui n'est qu'un artisan de la soie (*pettinaiolo di seta*) fort modeste, note à cette date dans son livre de comptes qu'ici est venue une lettre adressée à la

Seigneurie qui annonce que, en Espagne, certains jeunes hommes… C’est la fameuse information adressée aux prieurs de Florence. Tribaldo ne s’en tient pas là mais, dans ce livre destiné surtout à rassembler les renseignements de caractère familial, à servir la mémoire collective du groupe domestique, il continue par quelques lignes qui donnent l’essentiel des renseignements de la *Lettre* colombienne. Les hommes de ces pays vont tout nus ; ils cultivent des grains mais ils les mangent sans faire de pain ; ils ont du coton ; il y a là-bas beaucoup d’or et une telle découverte vaut bien la conquête de plusieurs duchés ; jamais l’Espagne ne fit une telle fête depuis la conquête de Grenade et beaucoup d’hommes et de navires vont y retourner…

Cet extraordinaire mouvement trouve naturellement quantité d’échos. Colomb, en dehors de son propre texte bien court, suscite lui-même de nombreux commentaires. Il eut ses glossateurs et ses propagandistes ; pas de détracteurs encore en ces tout premiers moments où l’admiration, une insatiable curiosité et une sympathie sans mélange, l’emportent sur tout autre mouvement.

Pietro d’Anghiera (Pietro Martyre), cet humaniste italien qui lui-même avait beaucoup voyagé et écrit un remarquable compte rendu de son ambassade au Caire, *Legatio Babylonia*, qui s’était fixé en Espagne dès 1487, se trouve à Barcelone à la cour des rois, lorsque Colomb vient y recevoir sa triomphale récompense. « Confident des monarques et des grands d’Espagne » et correspondant familier des princes ou de nombreux humanistes italiens, il s’emploie inlassablement à faire connaître la grande nouvelle, il écrit partout, comme seul un homme de son temps et de sa trempe peut le faire : lettres qui reproduisent l’événement et l’assortissent de toutes sortes

de considérations souvent hétéroclites, tirées à la fois de la lecture des textes anciens et de ses expériences. Dès le 14 mai 1493, il adresse une longue missive au comte Borromée à Milan puis en septembre, une autre au cardinal Sforza, et enfin une seconde à Borromée en septembre 1494. Ces *Lettres* sont déjà de véritables analyses très circonstanciées, des essais d'interprétation. Le premier de tous, Pietro Martyre, dès cet hiver 1493-1494 met en doute l'arrivée « aux Indes ». Il pense plutôt, comme tant d'humanistes et de savants le pressentaient avant même le voyage, à un « Nouveau Monde » sur la route occidentale. Théories qui annoncent ses futurs ouvrages, décisifs en ce sens, les *Antipodes* et surtout *De Orbe novo*.

La découverte de Colomb, d'une actualité brûlante, tient très certainement partout la vedette ; et elle est dès l'abord partout ressentie comme un grand événement. Il serait puéril d'imaginer que les hommes du temps, les passionnés même, en aient d'une façon ou d'une autre bien mesuré les conséquences. Personne n'eut de grandes visions prophétiques et ne percevait à aucun moment, inscrit en filigrane sur les voiles des trois fragiles caravelles, l'extraordinaire destin du Nouveau Monde et la conquête triomphante de tout un continent surgi de l'inconnu. Mais chacun, avec ses préoccupations propres, saisissait bien la nouveauté de l'entreprise, le caractère vraiment décisif de ce pas en avant. Chacun s'efforçait d'en tirer quelques leçons, dans toutes sortes de directions. L'exploitation de la nouvelle commence dès le premier retour et l'Amiral a tout fait pour cela.

La route atlantique

Dès sa première aventure, grâce aux notations si précises de son *Journal*, Colomb apporte la connaissance d'une route à travers la mer océane : une voie directe, toute simple, sans détours ni écueils, qu'il avait gravée en tête avant même de s'y lancer. S'il se montre incapable, malgré tous ses désirs et ses affirmations parfois péremptoires, d'en définir exactement la longueur, si le voyage peut durer quelques jours et même une ou deux semaines de plus ou de moins, il en connaît très bien le cap et il sait qu'il peut aisément le refaire. Lui-même n'éprouve aucune difficulté à l'automne 1493 pour rejoindre l'Hispañola par la Guadeloupe, ni en 1498 avec le grand détour très au sud qui le conduit d'abord sur la terre ferme ; ni même en 1502 pour un trajet cette fois très direct et très rapide.

Une telle précision ne peut s'expliquer en invoquant seulement d'heureux hasards : il sait où et comment aller. Le but principal de son premier *Journal* était d'abord de permettre de regagner sans détour les nouvelles îles. De plus, il a certainement mis au point des instructions très précises et condensées, une sorte de guide pour la route à suivre.

Il paraît évident que tous les patrons et pilotes disciples de Colomb ont bénéficié de recommandations par écrit ou de vive voix de ce genre : des conseils qui nous semblent bien vagues ne donnent qu'une ligne très générale et laissent une large part d'initiative, mais qui, pourtant, ont suffi à guider efficacement tous les chefs des flottilles de renfort, dès 1494.

Comment ne pas songer avec quelque stupeur à ces capitaines qui très vite, en l'absence du maître, avant même son retour de la seconde aventure, se lancent ainsi sur ses traces,

dans l’un ou l’autre sens, sur une route si longue, ouverte une seule fois, sans escale et sans point de repère possible… ? Et qui tous arrivent sans erreur… À tel point que le voyage des Indes s’inscrit bientôt dans les annales des ports andalous comme une entreprise tout à fait ordinaire, une sorte de routine. Alors que personne ne dispose d’instruments de mesure corrects, que personne surtout ne saurait dire où se situe exactement sur la carte, sur quel parallèle et sur quel méridien, le but à atteindre, ces exploits répétés témoignent d’une façon saisissante du savoir-faire de ces marins. Comme pour l’Amiral lui-même : un sens aigu de la mer né de l’expérience, servi par une belle audace et certainement beaucoup d’application.

Dès août ou septembre 1493, au moment où les souverains font armer la grande flotte de dix-sept navires, l’idée d’un voyage sans Colomb s’impose à tous sans réticence. Chacun sait qu’une partie de cette flotte destinée au ravitaillement des colons, n’ira pas au-delà de l’Hispañola et ne suivra pas l’Amiral dans toute sa mission d’exploration. Les rois et Colomb désignent, en Espagne et avant le départ, Antonio de Torres pour en ramener le plus gros. L’homme n’est pas tout à fait un inconnu ; des liens d’amitié l’unissent au Génois car il était le frère de la nourrice du prince héritier, une des protectrices les plus fidèles de l’Amiral. Son nom ne figurait pas sur la liste des marins du premier voyage, mais on y trouve deux autres Torres : Luis, interprète, qui resta à La Navidad et y fut massacré avec les Indiens, Bartolomè, le marin, qui s’embarque à nouveau en septembre 1493.

Antonio de Torres repart donc d’Isabela le 2 février 1494 avec ses douze bâtiments chargés d’Indiens captifs, d’échantillons de fruits et d’épices, et de 30 000 ducats d’or. Le 7 mars, il est à Cadix, après une traversée sans incident, de trente-cinq jours ; un passage plus aisé que celui de Colomb l’année précédente. Il

rejoint la cour à Medina del Campo, présente ses lettres et établit dès lors une certitude : les Indes sont accessibles, à portée de toutes les flottes castillanes.

Bien mieux : lorsque Christophe Colomb atteint l'Hispañola le 29 septembre 1494, après son long périple dans les Petites Antilles et à la Jamaïque, il y trouve son frère Bartolomè arrivé sans doute à la fin de juin avec trois caravelles chargées de vivres, d'outils et de vêtements. Ce fut la première liaison vers l'ouest après l'Amiral et elle inaugure des expéditions de secours de plus en plus assurées. Bartolomè avait appris le succès de la première entreprise alors qu'il se trouvait encore à la cour de France ; il ne peut rejoindre l'Espagne qu'après le second départ de son frère et n'a donc pu le rencontrer. Lorsque les rois lui confient cette mission de renfort, dans des conditions dont malheureusement personne ne dit mot, il doit se fier à des écrits ou à des rapports indirects. A-t-il reçu en France des lettres et instructions précises de son cadet ? S'est-il contenté d'étudier le *Journal* ? Prend-il à son bord un ou plusieurs marins de 1492, un pilote même que son frère lui aurait recommandé ? Nous ignorons tout et du voyage et de ses équipages. Peut-être même en savait-il assez, dès 1485-1490, pour entreprendre seul le voyage ? Tout laisse penser qu'il reçoit au dernier moment de Torres, à la cour ou en Andalousie, d'autres renseignements sur la route à suivre. Parti d'Andalousie dans les tout premiers jours du mois de mai, il arrive après un long voyage, marqué vraisemblablement de quelques incidents et retards, mais avec ses navires indemnes. Nous ne savons malheureusement, rien de plus et, cette fois encore, ce personnage de Bartolomè Colomb, pourtant essentiel pour comprendre la genèse de l'œuvre et sa réalisation, nous échappe complètement.

Dès son départ, les souverains et leurs conseillers, impressionnés et rassurés par le retour de Torres surtout, ne marquent plus d'hésitations. Le 16 août 1494, ils pensent mettre sur pied des liaisons parfaitement régulières et même un service mensuel entre l'Espagne et les Indes pour assurer le ravitaillement, ramener l'or et les autres richesses, supporter une vaste entreprise de domination politique et de colonisation. Le projet ne verra pas le jour, mais les relations se maintiennent sans aucune difficulté. Nous le savons, Antonio de Torres repart vers les Indes avec quatre caravelles en automne 1494. Il retourne en Espagne, avec les mêmes navires, le 24 février 1495. Désormais, d'autres suivent la voie bien tracée. Puis arrivent à l'Hispañola, en octobre 1495, les quatre caravelles de Juan Aguado parties de Séville le 5 août. Et le jour même où Colomb regagnait l'Espagne au retour de ce second voyage, le 11 juin 1496 partent d'Andalousie les deux navires de Peralonso Niño.

Ainsi, dès cet été 1496, quatre années après le départ de la première expédition, une voie régulière, bien connue, s'ouvre sans surprise aux entreprises des Castillans.

Plus tard, l'expérience sert toujours pour l'Hispañola : pour les deux flottes de Coronel et de Carvajal qui doublent le troisième voyage de l'Amiral en 1498 ; pour celle du gouverneur Bobadilla qui arrive à Santo Domingo le 23 août 1500 ; enfin pour l'importante armada de février 1502 sous le commandement d'Ovando : 30 voiles et 2 500 personnes !

Pour un de ces voyages au moins, nous voyons très bien comment l'Amiral indiquait la route. En 1498, aux Canaries, aux trois patrons de navires qui doivent gagner directement et sans lui l'Hispañola, Pedro de Harana, le frère de Beatriz, Sanchez de Carvajal qui avait déjà commandé une caravelle lors du

second voyage et Giovanni Antonio Colomb, son propre frère, il indique de son mieux comment naviguer et où arriver :

« Il leur donna des instructions selon l'usage […] pour que chacun d'eux, à son tour, dirige la navigation et mette à la poupe de son navire un fanal lumineux afin que les deux autres le voient et suivent bien sa route. Il leur ordonna d'aller à l'ouest, quart du sud-ouest, pendant 850 lieues, ce qui leur ferait toucher l'île Dominique. À partir de là, ils auraient à naviguer ouest-nord-ouest pour atteindre l'île San Juan (Puerto Rico) et la contourner par le sud car c'était là le chemin le plus court pour la Nouvelle Isabelle […] puis ils laisseraient au nord l'île des Singes ; de là ils arriveraient juste sur la pointe de l'île Hispañola qu'il avait appelée San Rafael […]. De là, ils se rendraient à la Saona […]. À sept lieues de là, se trouve une autre île appelée Santa Catalina, et, de là, il reste vingt-cinq lieues pour la Nouvelle Isabelle. »

C'est évidemment, une étrange façon de guider que de faire tout dépendre de l'arrivée dans une des îles d'un archipel mal connu (les Caraïbes), une île certainement difficile à identifier ; et ceci après une traversée de trois ou quatre semaines avec comme seule consigne de garder un cap bien fixe ; sans parler des 850 fameuses lieues, mesure parfaitement erronée et que les trois capitaines ne comptent sans doute pas de la même façon. L'affaire se termina mal ou du moins d'une façon assez décevante : Carvajal et les deux autres capitaines rencontrèrent de dures difficultés, des sautes de vent très violentes, qui les écartèrent de cette route idéale et leur firent perdre du temps ; sans doute ont-ils été incapables, ensuite, de reprendre la bonne latitude et la bonne direction. Si bien que Colomb qui s'était pourtant imposé un long détour et avait exploré au passage l'île de la Trinité et le golfe de Paria sur la terre ferme, arrive avant eux à l'Hispañola, le 31 août 1498. Retenons qu'ils arrivent

cependant… Comme étaient arrivées aussi, bien plus aisément semble-t-il, toutes les expéditions de secours en l’absence même de l’Amiral.

Manifestement, Colomb n’a pas seulement découvert la route océane ; il l’a répertoriée, tracée pour une exploitation quasi immédiate. Sans doute est-ce là un de ses plus beaux succès : avoir accompli, non pas une simple performance, une sorte de record inaccessible aux autres, mais bien une exploration pour assurer aussitôt d’autres voyages, pour inscrire cette route dans les itinéraires reconnus et les routines.

Mais l’aventure colombienne et sa reconnaissance de la route océane servent aussi très vite d’autres entreprises et ambitions vers d’autres terres, en marge des travaux de l’Amiral. Ces explorations traversent l’Atlantique sur la même droite ligne et ne divergent que très à l’ouest. Il s’agit de compléter le bilan, de peupler la carte esquissée, soit plus au nord, soit surtout plus au sud, toujours à la recherche de l’or ou des perles. En 1499, à l’insu de Colomb et contre ses privilèges, c’est déjà le grand voyage très célèbre de Alonso de Hojeda, plus aventurier que marin, né et grandi, non dans ces sociétés de la Niebla, mais sur les hautes terres de la Castille, à Cuenca. Venu très jeune à Palos il s’embarque sur le navire de Colomb en 1493, comme « serviteur du duc de Medina Celi, jeune homme très capable et de bon conseil ». Six ans plus tard, avec l’appui du duc et les Aragonais, financiers de Barcelone et de Valence, Juifs convertis semble-t-il, il obtient de Fonseca, sans l’aval des souverains, « une licence de découvrir ». Il part de Cadix avec quatre caravelles le 18 mai 1499, accompagné par Juan de la Cosa, ancien maître d’équipage de la *Santa Maria*, et par Amerigo Vespucci. Ils suivent très exactement Colomb, utilisant la carte du golfe de Paria qu’il avait envoyée à la cour ; aussi arrivent-ils sans mal à la Trinidad, puis sur la terre ferme qu’ils longent

vers l'ouest, au-delà de l'île Margarita jusqu'au golfe de Maracaïbo. En septembre 1499, Hojeda rejoint Santo Domingo, tente d'y fomenter quelques troubles mais doit rentrer en Espagne sans autre profit qu'une cargaison de bois de teinture. Première entorse aux privilèges de l'Amiral, l'entreprise, somme toute peu brillante, montrait cependant comme il était aisé d'aller sur les pas de Colomb pour atteindre d'autres terres que celles qu'il avait reconnues.

Ces nouveaux voyages d'exploration se précipitent à partir des années 1500-1501. Ainsi celui de Rodrigo de Bastidas vers le Venezuela actuel et, vers l'ouest, jusque sur le site de la future Carthagène et dans le golfe de Darien ; celui de Cabral au Brésil ; ceux de Peralonso Niño qui ramène de si belles perles de l'île Margarita et de Vincente Yañez Pinzon qui découvre les bouches de l'Amazone et le cap San Roque, à la pointe nord-est du Brésil ; celui surtout de Gaspar Cortereal qui atteint Terre Neuve pour le compte du Portugal.

Enfin, Amerigo Vespucci dans les deux premières au moins de ses quatre navigations, celle de 1497 vers le Honduras et celle de 1499, avec Hojeda vers le golfe de Paria.

Tout ceci en quelques années : huit ans seulement après le premier retour. Cette parfaite maîtrise de routes jusque-là ignorées, leur exploitation quasi régulière, la poursuite relativement aisée d'autres explorations, ces grands et étonnants succès donnent une exacte mesure de l'œuvre de Colomb ; une œuvre qui se prolonge bien au-delà de la toute première découverte. Cette prise de possession d'une mer immense, hors de proportion avec tout ce que la pratique ou la mémoire permettaient d'appréhender, de terres si lointaines, si étrangères, paraît tenir du miracle, de l'impossible. Certains s'étonneraient davantage encore en pensant « aux moyens du temps »… comme pour les cathédrales. Mais le succès de cette

réussite tient précisément à ces pauvres moyens, tout empiriques ; les hommes dépourvus de bons instruments, sans secours de cette sorte, devaient acquérir une très forte expérience, assumaient pleinement leur tâche, s’enrichissaient vite d’observations et transmettaient aisément les leçons de leur art.

Cipangu et le monde insulaire

Au bout de la route, l'identité de ces terres nouvelles brusquement offertes aux curiosités et aux convoitises des Européens ne s'affirme d'abord que d'une façon incertaine, très vague, tout à fait différente selon les tempéraments, les analyses plus ou moins objectives, les partis pris ou les obstinations. Mais le problème est bien de leur trouver une identité, de les définir par rapport à tout un acquis.

Colomb est un obstiné et il est clair qu'il n'a pas tiré le meilleur parti d'observations qui parlaient pourtant assez haut.

Pendant vingt ans ou presque, au Portugal et en Espagne, il a mûri un projet précis et il s'y tient, contre tant d'avis qui affirmaient l'impossibilité d'atteindre les Indes par la route occidentale de la mer océane. Il a trouvé sur son chemin des terres à une distance raisonnable qui correspond à peu de chose près à ses prévisions chiffrées. Que celles-ci aient été parfaitement erronées, il ne peut y songer un seul instant : Cipangu était à sa portée et il l'a atteint. Certaines provinces de l'empire de Chine, du royaume de Cathay donc, si bien décrit par Marco Polo, se trouvent plus à l'ouest encore, mais aisément accessibles et il suffit d'aller les chercher ; il pense sérieusement les atteindre lors de son second voyage. Pendant très longtemps, parfois contre toute évidence, en contradiction flagrante avec les faits, au prix de raisonnements tortueux, il maintient ses certitudes… et s'enlise de plus en plus dans des sophismes. Notamment pour Cuba, tout au moins jusqu'en mai 1503.

Le schéma de Colomb se montre très clair. D'abord une série d'îles, dont certaines ont déjà été identifiées par les voyageurs qui ont parcouru l'extrême Asie, et dont Cipangu est

naturellement la plus riche et la plus peuplée. Puis le continent asiatique ou, au pire, un pré-continent « insulaire », mais traversé par un passage qui permettrait d'atteindre la mer de Chine et les provinces bien connues. Son principal souci : faire correspondre ses découvertes de près ou de loin à ce schéma d'ensemble, les inscrire à leur place sur cette carte idéale, imaginaire. Sans cesse, il recherche les îles et les provinces décrites ou simplement signalées par Marco Polo. Sans cesse il sollicite les noms que lui donnent les Indiens pour les rapprocher des noms écrits par le Vénitien, presque toujours au prix d'invraisemblables complaisances, au prix de transcriptions fantaisistes.

Nous imaginons sans mal, dans les premiers jours, la perplexité de ces hommes et de leur chef : où se trouvent-ils ? Ancrés par un pur hasard dans cet immense espace inconnu ou, au contraire, arrêtés sur une route bien définie et tracée à l'avance ? Où aller ? Explorer point par point, au gré des vents et des fortunes diverses, suivre les sollicitations immédiates ? Céder aux lassitudes, au découragement, se fier aux indications des indigènes qui ne peuvent se faire comprendre que par quelques gestes et ignorent tout des Espagnols, de leurs appétits du moment ou de leurs grands desseins ? Pour tous les marins et pour Colomb le premier, une grave incertitude pèse sur toutes leurs décisions. Ou ces îles s'insèrent, d'une façon ou d'une autre, dans un monde déjà exploré, décrit très imparfaitement mais au moins inventorié par d'autres voyageurs arrivés par la voie de terre, et il faut alors en chercher les articulations puis en atteindre le centre vital, reconnaître les provinces et les villes, prendre langue avec les officiers ou les princes. Ou, au contraire, c'est un monde nouveau qui n'a encore aucune place sur aucune carte et toute

initiative ne peut être qu'anarchiste, suivre seulement des impulsions. Pour Colomb, à en croire du moins les notes de son *Journal*, cette alternative n'existe pas et il rejette délibérément tous les signes qui évoqueraient un monde inconnu. Son but unique est de rechercher et de trouver, au prix même d'importants détours, les terres de l'extrême Asie déjà visitées et signalées.

D'abord Cipangu. Colomb a lu et relu, annoté Marco Polo mais ne peut garder de cette étude attentive qu'une image très floue. La seule précision, inlassablement exploitée par tous les géographes de ce temps concerne la distance qui sépare les îles du Japon du continent chinois : 1 500 milles. Pour le reste, le Vénitien s'en tenait, comme presque toujours, à quelques banalités et anecdotes :

« C'est une île très grande. Les habitants sont blancs et de belle manière. Ils sont idolâtres et se gouvernent eux-mêmes. Et vous dis qu'ils ont tant d'or que c'est sans fin car ils le trouvent dans leurs îles. Peu de marchands y vont car c'est trop loin de la terre ferme ; pour cela l'or y abonde outre mesure […] Sachez qu'il y a un grand palais qui est tout couvert d'or fin comme nos églises de plomb […]. Et encore tous les pavements sont tout d'or, en dalles épaisses de bien de deux doigts ; et les fenêtres sont aussi d'or fin […]. On y trouve aussi beaucoup de pierres précieuses et beaucoup de poules rouges qui sont bonnes à manger… »

Il ne dit rien de plus précis. Mais ces quelques phrases devaient hanter Colomb et ses pilotes, lorsque les premiers profils des îles montent à l'horizon.

De fait, presque toutes les pages du *Journal*, en octobre et novembre 1492 marquent une véritable obsession : rassembler tous les signes qui vont dans le sens souhaité et indiquent que les caravelles ont bien abordé en quelque rivage de l'île

fabuleuse. Dès les premiers jours, et pendant longtemps, repoussant toutes les incertitudes et les invraisemblances, il se croit à Cipangu. Il n'a pas rencontré une terre ferme, ni non plus une île isolée, mais bien, comme le dit Marco Polo de Cipangu, plusieurs îles ; et cet archipel peut aisément s'identifier avec l'un de ceux décrits dans la lointaine Asie. Ici, aucun indigène ne parle d'un continent voisin, même pas d'une manière très vague : c'est bien là un monde clos, insulaire. Les hommes ne sont pas blancs, certes, mais pas noirs non plus, comme ceux qu'il a pu voir en Guinée, comme les esclaves amenés à Lisbonne ou dans les ports d'Andalousie. Ils sont aimables comme le dit le Vénitien des habitants de Cipangu, pas du tout agressifs et très accueillants. Tous ces hommes vivent en petits groupes, en tribus ou villages. Ils n'ont, semble-t-il, ni officier, ni gouverneur, ni prince ; c'est à peine s'il est question d'un « roi » ou d'un « chef » ; « ils se gouvernent bien tout seuls ». On voit aussi, autre signe très favorable, qu'ils n'ont aucune habitude de commercer avec des marchands puisqu'ils acceptent de tout céder pour bien peu de choses :

« Certains d'entre eux portaient des fragments d'or pendus au nez ; ils les cédaient volontiers contre un grelot pareil à ceux que l'on attache aux pattes des éperviers ou bien contre un collier de verre [...]. Ils acceptent n'importe quelle petite chose. »

« ... Ils nous donnaient tout ce qu'ils avaient en échange de n'importe quel petit rien... »

« Ils prenaient facilement des bouts cassés de tasses ou d'écuelles de verre et même j'ai vu échanger seize pelotes de coton contre trois petites monnaies d'argent du Portugal (trois *ceutis*) qui valent à peine un liard de Castille ; et chacune de ces pelotes de coton filé, pèse au moins une arrobe de Castille (25 livres =12 kilos environ). »

Enfin, toujours comme les habitants de Cipangu, ils sont idolâtres :

« Nous découvrîmes un grand nombre de statuettes représentant des femmes ainsi que des têtes, très nombreuses aussi, très bien travaillées qui nous paraissaient des épouvantails. »

Ainsi l'obstination de Colomb peut-elle trouver quelque raison de se maintenir. Mais il insiste et s'entête au-delà de toute vraisemblance. Rien de plus significatif, par exemple, que le soin qu'il met, dès les tout premiers jours, à rapporter dans son *Journal* les moindres signes d'une présence de l'or :

« … Mais je ne veux pas perdre davantage de temps car mon intention est bien de connaître un grand nombre d'îles pour y rechercher de l'or. En effet, nous avons déjà quantité d'indications favorables : on m'assure sans cesse que là-bas (?) les gens portent l'or aux bras et aussi aux jambes : je leur ai fait voir quelques pièces d'or que j'avais avec moi et ils l'ont bien reconnu. »

Cette course aux mines d'or ne traduit pas seulement une soif de richesses : trouver l'or dans ces îles, c'est aussi administrer la preuve qu'il se trouve bien à Cipangu, ou dans les parages immédiats ; c'est montrer qu'il ne s'est pas trompé et que tous ses calculs étaient exacts, depuis plus de vingt ans. Comment abandonner si vite, le cœur léger, sans preuves accablantes du contraire les certitudes si profondément ancrées ?

Aussi l'Amiral cherche-t-il une « grande île » capable d'être Cipangu ou peut-être une des îles de l'archipel.

Le 13 octobre, le lendemain du premier ancrage sur une île minuscule qui l'enchante et le soulage du lourd fardeau des angoisses et des contestations, il éprouve certes une forte déception et écrit aussitôt cette phrase tant de fois reprise par la suite, à chaque nouvelle escale ou presque : « Je ne veux pas

rester plus longtemps ici, préférant voir si je puis trouver l'île de Cipangu. » Le 21 octobre, après plus d'une semaine d'exploration dans les Bahamas, il poursuit sa quête, toujours aussi décidé, et il pense enfin avoir trouvé cette île merveilleuse de Cipangu : ce serait alors Cuba. Le *Journal* accumule jour après jour les espoirs puis les certitudes. Les Indiens pris à son bord le lui avaient dit quelques jours avant d'y arriver ou, du moins, lui parlaient d'une grande île, bien plus vaste que celles déjà rencontrées. Le nom qu'ils indiquaient ne se rapproche pas tellement de Cipangu ; Colomb l'écrit d'abord Colba, puis Cuba… mais qu'importe… C'est d'abord l'hypothèse appuyée sur quelques rares indices d'une étonnante fragilité puis, par une magie bien commune, la certitude :

« Je vais aller voir une autre île plus étendue que je pense être Cipangu d'après ce que me disent les hommes qui m'accompagnent ; ils la nomment entre eux Cuba et ils me certifient qu'il se trouve là-bas un peuple de marins avec de grands navires en quantité. »

Sur cette indication précieuse, Colomb rêve évidemment à la si célèbre description du voyageur vénitien lorsqu'il parle des « nefs qui vont par la mer océane et par les îles de l'Inde », à ces grandes nefs qui portent bien chacune deux cents marins et cinq ou six mille charges de poivre. Mais, il est fort loin du compte dans ce pays où ne se montrent timidement, au ras des flots, que les canots bien primitifs des Indiens, incapables d'un commerce quelconque. Il faut aller voir plus loin.

Notons aussi comme l'affaire paraît embrouillée. Marco Polo ne parle de ces grands vaisseaux que pour les Indes elles-mêmes ou pour certaines provinces de l'empire de Chine et remarque au contraire que les rivages de Cipangu ne sont pas fréquentés par les marchands. Une contradiction, un flou en tout cas, qui n'embarrassent pas beaucoup l'Amiral.

Puis les 23 et 24 octobre encore, la même hâte le poursuit :

« Je désire partir aujourd’hui même pour aller dans l’île de Cuba qui doit être Cipangu, d’après les renseignements de ces hommes […].

[…] « Je crois bien comprendre d’après les signes que me font tous ces Indiens, tant ceux des îles que ceux montés avec nous sur nos navires, qu’il s’agit bien de l’île de Cipangu dont on a dit tant de merveilles. Ceci grâce à leurs signes car, pour leurs paroles, je suis bien incapable de les comprendre ; et, selon les globes terrestres que j’ai examinés et les dessins des mappemondes, cette île devrait se trouver dans ces parages-ci… »

Il n’écrit rien sur ce point le 25 octobre, jour où ses navires passent seulement en vue de minuscules îlots. Mais dès le 26 la même préoccupation revient, impérieuse et obsédante, traduite toujours par les mêmes formules, comme une litanie :

« Les Indiens qu’il avait pris à son bord lui dirent que, de là jusqu’à Cuba, il y avait une journée et demie de voyage avec leurs barques […] et il alla vers Cuba car, d’après les indications données par les Indiens sur les dimensions de l’île et sur sa richesse en or et en perles, il pensait que c’était bien là Cipangu. »

Tout ceci ne repose bien sûr que sur de simples présomptions appuyées sur quelques « paroles » des Indiens que personne ne peut encore comprendre autrement que par leurs gestes. Colomb n’a recueilli aucune précision d’aucune sorte. Il fallait un étonnant pouvoir de persuasion, sur soi-même…

Que Cuba, qu’il appelle pendant quelque temps la Juana, ne soit pas Cipangu, il met plusieurs semaines à l’admettre. Simplement son *Journal* ne parle plus, ou seulement d’une façon assez vague, de l’Asie et des îles décrites par Marco Polo.

Le 14 novembre, pourtant, lors d'une expédition aventureuse en plein au large, au nord de Cuba, il regagne la terre et trouve là une quantité extraordinaire d'îles (dans les parages du port de Tanamo), si nombreuses qu'il semble bien impossible de les compter ; toutes sont de tailles raisonnables, hautes sur l'eau, couronnées de très belles montagnes impressionnantes, mais sans neige sur leurs sommets ; il y voit mille espèces d'arbres différents et un nombre infini de palmiers. Il s'étonne de ce curieux peuplement d'îles, si dense, échelonnées sur une très grande distance vers le sud mais éparpillées aussi de tous les côtés, et ne trouve qu'une explication fort simple : « … Ce sont là les îles que l'on marque communément sur les mappemondes en quantités presque infinies pour indiquer les limites orientales de l'Asie. »

Mais reste toujours à trouver Cipangu… Pendant quelque temps encore on n'en parle plus : les tâches de l'exploration le long des côtes semblent l'accabler ; quelques reconnaissances très timides n'ont apporté aucune confirmation, pas même une lueur susceptible de relancer les recherches. Les interrogatoires des indigènes ne donnent rien de plus et le 5 décembre, l'arrivée dans une autre île, l'Hispañola, est aussi une déception.

Bien plus tard seulement, la veille de Noël et du naufrage de la *Santa Maria*, la quête recommence avec les mêmes espoirs sur des signes aussi ténus. L'archipel merveilleux et l'île de toutes les richesses, c'est toujours plus loin. Maintenant les Indiens ne parlent plus d'une autre île, mais d'un « royaume » à l'intérieur de l'Hispañola :

« Parmi les lieux où ils disaient que l'on recueillait de l'or, ils citèrent également Cipangu qu'ils appelaient, eux, Cibao. Ils affirmaient qu'on y trouvait de l'or en grandes quantités et que le chef de ce pays avait même des pavillons faits d'or martelé ; ce pays-là se trouvait très loin, dans la direction du Levant. »

On croit rêver… les pavillons d’or comme dans le livre de Marco Polo… Deux jours plus tard, Colomb reprend les mêmes affirmations et rapporte que cette fois il tient l’information du « roi » des Indiens lui-même :

« … Il lui fit comprendre par signes qu’il savait un endroit, qui n’était pas trop loin, où il y avait de grandes quantités d’or et il lui assura qu’il lui en donnerait autant qu’il en voudrait […]. Il lui disait souvent qu’il y avait beaucoup d’or à Cipangu qu’ils appellent Cibao et tellement que personne n’en faisait aucun compte. Il lui promit de lui en faire venir, bien qu’il s’en trouvât tout autant dans l’île espagnole elle-même, que ces Indiens appellent Bohio et dans la province de Caribata. »

Certes les notions géographiques de Colomb restent encore très vagues, mais ce Cibao est bien le nom d’une région, d’un « royaume » plutôt de l’Hispañola, actuellement dans la République Dominicaine ; c’est un pays montagneux bordé par une cordillère élevée tombant abrupte sur la côte nord. Mais, ces jours de Noël 1492, l’Amiral le situe encore bien mal : tantôt très loin, tantôt très près. Il ne le place pas toujours dans l’île mais pense parfois qu’il s’agit d’une île tout à fait distincte.

Finalement, dernière étape de cette reconnaissance de Cipangu, il convient que le Cibao et ses mines se trouvent dans l’île même et il n’hésite plus :

« Il finit par proclamer que Cipangu et cette île-ci étaient la même chose, et que l’on trouvait, en effet, de grandes quantités d’or, des épices, du mastic et de la rhubarbe… »

C’était se contenter de bien peu… Mais pour lui les brumes se sont dissipées ; au moment où l’attente ne pouvait se prolonger, la *Santa Maria* échouée, il lui faut songer au retour et il envisage mal de revenir en Espagne sans proclamer une totale réussite, sans dire qu’il a découvert l’île du fabuleux métal et

affirmer par là que tous ses projets et calculs se sont pleinement vérifiés.

Cette identification de Cipangu avec l'Hispañola, faisons-lui cette grâce, il la sait tout de même très hasardeuse. Nous avons suivi ses hésitations et le *Journal* ne les traduit certainement pas toutes. Mais à cette thèse, naturellement, il s'accroche avec une constance souvent puérile qui déconcerte le lecteur le mieux intentionné. Bien plus tard encore, en février 1502, lorsqu'il écrit au pape Alexandre VI, il ose même affirmer que dans l'Hispañola, où il a établi une colonie de Chrétiens, il reconnaît toutes les îles ou contrées célèbres des Anciens, celles de la Bible, celles des auteurs latins, des mythes et des légendes, celles enfin de Marco Polo :

« … On y trouve des mines de tous les métaux et surtout de l'or et du cuivre. On y trouve du bois de brésil, du sandal, de l'aloès et bien d'autres épices. Il y a aussi de l'encens et l'arbre qui le porte s'appelle le myrobolan (?). Cette île est la même que Tarsis ou Cethia, ou Ophir, ou Ophaz ou Cipangu et je l'ai appelée l'Hispañola. »

Les myrobolans produisant de l'encens : Colomb avait mal lu ses auteurs et peu fréquenté les apothicaires de Gênes !

En tout cas, au prix d'invraisemblables approximations, c'est toujours la même version : il a bien trouvé le Japon sur sa route, non certes dès le premier mouillage, mais tout de même au premier voyage. Le projet s'est bien réalisé… et tous ceux qui lui ont fait confiance l'ont bien placée.

Une géographie imaginaire : *les îles fabuleuses*

Pourtant Cipangu n’est pas, en 1492-1493 même, sa seule préoccupation. C’est l’ensemble du monde extrême-oriental, atteint maintenant par la route d’Occident, qu’il veut appréhender, reconnaître et explorer ; il lui faut en identifier toutes les provinces avec, en tête, tous ses souvenirs de lectures. Quelles meilleures preuves de réussite que de retrouver ici les noms et les pays, les habitants et leurs coutumes ou leurs richesses dont parlent les Livres de la Bible et les récits des grands voyageurs ? Visiblement, il ne veut pas connaître d’autre démarche et se refuse toujours à admettre l’existence d’un monde entièrement neuf.

Mais, là encore, que de difficultés et de déceptions ! Que de distorsions inexplicables entre ce qu’il voit et ce qu’il voudrait trouver ! Devant tant d’incertitudes, Colomb hésite et, avec une touchante application, fait de son mieux. Le montrer trop obstiné, parfaitement aveugle, serait lui faire un mauvais procès car les notes du *Journal* indiquent souvent des retours en arrière, des essais de raisonnement, des efforts acharnés pour bien identifier toutes ces terres des Indes, du moins mal possible, les unes après les autres. De même qu’à Lisbonne puis en Castille à partir de données numériques souvent fausses et parfois torturées à l’excès, il s’était construit une géographie imaginaire du monde atlantique et des confins de l’Asie ; de même, ici, face à ces pays inconnus, il se construit, au prix de subtiles équivalences, tout un monde de correspondances, fruit de longues méditations ou de fantasmes, de réminiscences.

Si étonnantes soient-elles, ces fantaisies méritent pourtant plus qu'un total mépris puisqu'elles traduisent parfaitement l'univers mental, les réflexions et les enthousiasmes de l'homme, toujours habité par les récits merveilleux, étrangement accessible aux fables. Comment imaginer, a priori, que le savant, l'érudit et le calculateur, l'homme d'expérience et de commandement aussi, l'homme d'action et d'argent, tout le contraire donc d'un mystique ou d'un rêveur, puisse marquer tant de complaisances pour les invraisemblables récits du livre de Marco Polo et d'autres légendes ?

Rien de plus étonnant, à ce sujet, que l'insistance qu'il met à chercher ces îles étranges et fabuleuses : l'île des Hommes et l'île des Femmes. Le Vénitien en parle très longuement :

« Tous les hommes vivent dans l'île appelée *mâle* et, quand vient le mois de mars, ils partent tous pour aller dans l'autre île, chaque année pendant trois mois : mars, avril et mai. Et, pendant ces trois mois, ils prennent leur plaisir avec leurs femmes […] ; ils retournent dans leur île où ils s'occupent, pendant les neuf autres mois à ensemencer, labourer et faire le commerce […]. Et pour les enfants, s'ils sont femelles, ils restent à la mère ; s'ils sont mâles, la mère les nourrit jusqu'à l'âge de quatorze ans et puis les renvoie à leur père […]. Les femmes n'y font rien d'autre que nourrir les enfants et cueillir certains fruits que produit leur île, car les hommes les fournissent de tout ce dont elles ont besoin. »

Ni Marco Polo ni d'autres voyageurs qui dissertent aussi gravement de ces mœurs étranges n'avaient inventé ces fables sans se référer, inconsciemment peut-être et en la déformant complètement, à la fameuse légende antique des Amazones, ces farouches guerrières du Pont-Euxin qui ne toléraient les hommes que pour perpétuer leur race, tuaient les enfants mâles ou les renvoyaient à leurs pères et qui, armées d'un arc, à

cheval, livrèrent une si dure bataille à Héraclès lui-même. Des exploits d'Hercule et des combats des Amazones aux îles de Marco Polo nous suivons là un bel exemple de la persistance et du cheminement d'un mythe.

Marco Polo ne plaçait pas du tout ces deux îles dans les parages de Cipangu ni même en Extrême-Orient, mais bien au large du royaume de Kesmacoran, « la dernière province de l'Inde en allant vers l'ouest et le nord-ouest », très près de l'île de Socotra, c'est-à-dire au sud de l'Arabie.

Et, pourtant, au moindre signe un peu prometteur, ces deux îles, Colomb les recherche sur sa route et, reprenant la tradition de ces récits merveilleux, contribue sans honte à donner une nouvelle vie à la fable ; il les situe tout à l'opposé des indications du Vénitien, parmi une des nombreuses îles qui flanquent Cipangu. Le 13 janvier 1493, lorsqu'il s'apprête à quitter l'Hispañola pour amorcer sa grande navigation de retour, il note gravement :

« … Le même Indien dit que l'île Matinino était uniquement habitée par des femmes sans hommes […]. L'Amiral dit que, depuis un certain temps déjà, il avait pu recueillir, de la part d'autres hommes, les mêmes renseignements sur toutes ces îles… »

Et, le 16 janvier, au moment où il doit à grand regret quitter la route qui mène à cette terre étrange pour mettre décidément la voile vers l'est, sa certitude ne semble pas du tout ébranlée de n'avoir rien trouvé sur son chemin ; il croit simplement que ses guides lui ont donné une mauvaise direction et le *Journal* traduit une autre déconvenue :

« Les Indiens lui avaient bien dit que, allant par là, il ne manquerait pas de rencontrer l'île de Matinino où ils affirmaient que ne vivaient que des femmes sans hommes.

L’Amiral eût été bien content d’y aborder afin de rapporter aux Rois catholiques une demi-douzaine de ces femmes. »

Quelques lignes plus bas il se contente de reproduire Marco Polo. Qu’il ait purement recopié un extrait du *Devisement du Monde* ou qu’il le suive inconsciemment, d’une façon aussi fidèle, la similitude des expressions dit assez cette sorte d’asservissement mental aux souvenirs des grands « classiques ».

« Il dit du moins qu’il est certain que ces femmes existent vraiment. À certains mois de l’année, les hommes venaient les visiter de l’île de Carib qui est située à une dizaine ou à une douzaine de lieues. Si elles enfantaient d’un garçon, elles l’envoyaient dans l’île des hommes, et si c’était une fille, elles la gardaient avec elles. »

Ce ne sont pas des mots en l’air, ou un simple divertissement, une fantaisie ou un clin d’œil à ses lecteurs. Il attache une telle importance à cette découverte qu’il en fait état très longuement dans la lettre écrite à Santangel qui, nous le savons, ne se propose pourtant que de résumer aussi brièvement que possible ses pérégrinations dans les îles. Dans cette *Relation* très officielle, il cite tout de même « … les femmes de Matinino, la première île en arrivant d’Espagne aux Indes et où il n’y a aucun homme ». Une simple phrase, pour nous très significative, qui présente à la fois, en un étonnant raccourci, une observation géographique très pertinente sur la situation de l’île et une révérence à une fable tout inventée.

Un mois environ après avoir quitté les Indes, c’est décidément la fable qui l’emporte et s’enrichit de nouveaux emprunts. Sous la plume de Colomb, dans cette même *Lettre* à Santangel de février 1493, apparaît alors la légende des Amazones guerrières que nous ne trouvons pas dans Marco Polo :

« Ces femmes-là ne se consacrent pas aux travaux habituels de leur sexe ; elles ne s’occupent que d’arcs et de flèches fabriquées avec des roseaux […]. Elles se couvrent le corps de plaques de cuivre que l’on trouve en grandes quantités dans une autre île, à ce qu’il paraît plus étendue que toute l’Espagne et où les habitants n’ont pas du tout de cheveux. »

De plus, cette île de Matinino est réputée produire beaucoup d’or…

Ces contes des indigènes, peut-être mal compris et interprétés, s’appuyaient-ils sur une de leurs légendes, sur le vague souvenir de razzias ou de migrations vers l’est transmis par une tradition orale imprécise ? En tout cas, Colomb veut y croire et le moindre indice lui suffit, la moindre parole qui pourrait y faire penser. Cette île des Femmes, qu’il n’a pu, faute de temps et de bon vent, atteindre en janvier 1493, il la retrouve sans hésiter trois ans plus tard, à son second voyage, sur son chemin de retour. À l’aller, dans l’automne 1493, il avait manqué de peu Matinino (la Martinique) et l’ancrage sur la côte de l’autre grande île, qu’il nomme Santa Maria de Guadalupe, n’avait provoqué aucune réaction particulière de sa part. Mais, cette fois, le 10 avril 1496, les marins rencontrent sur la plage de cette même île une multitude de femmes tirant des nuées de flèches. C’est là que Colomb décide que l’île des Femmes ne peut être la Martinique mais bien celle-ci, la Guadeloupe. Le lendemain, les Espagnols font débarquer quelques captives libérées des Caraïbes pour qu’elles aillent dire à ces « Amazones » qu’ils ne leur veulent aucun mal mais ne demandent que du pain de manioc.

L’Amiral pense aussi naturellement à une *île des Hommes*, plus difficile à identifier semble-t-il, puisque aucun propos rapporté par les Indiens n’en signale l’existence. Ce qui ne paraît pas l’embarrasser bien longtemps : très vite, il lie cette

légende à ce qu’il entend dire des Indiens guerriers qui mangent de la chair humaine, lancent des raids et sèment la terreur chez les premières tribus d’hommes pacifiques, ceux que les Espagnols rencontrent dans les premiers temps. Dès le 4 novembre 1492, à Cuba, les Indiens lui parlent d’une contrée lointaine qu’ils nomment Bohio où se trouvent toutes sortes de boutiques et où abordent de grands navires et, aussi, écrit-il avec le plus grand sérieux :

« … Il comprit également que, dans ces pays-là, il y avait des hommes avec un seul œil et d’autres aussi qui avaient des museaux de chien et qui se nourrissaient de chair humaine : sitôt qu’ils en capturaient un, les gens d’ici lui tranchaient la tête, buvaient son sang et lui coupaient la nature. »

Cette recherche de l’*île des Hommes* décidément, le hante autant que l’autre et le *Journal* ne cesse d’en parler, en se répétant parfois presque mot pour mot. Le 23 novembre, les Indiens de Cuba leur ont dit qu’il existe une autre terre :

« … Une grande île peuplée par des hommes qui avaient un seul œil au milieu du front et par d’autres appelés Cannibales dont ils avaient une peur affreuse. Aussitôt qu’ils virent que l’on allait vers cette terre, ils pouvaient à peine parler, muets de frayeur, car ils affirmaient que ces hommes-là les mangeaient et étaient très bien armés. »

Et, trois jours plus tard encore :

« Il dit que tous les Indigènes qu’il voit jusqu’à maintenant ont une peur effroyable des Canibas ou Canimas. Il suppose que ces hommes-là vont capturer les autres Indiens jusque dans leurs pays et leurs propres demeures. Il répète qu’à partir de ce moment, ils ne pouvaient même plus parler tant ils craignaient d’être dévorés. Ils racontaient que leurs ennemis n’avaient qu’un seul œil et une tête de chien. »

Évidemment il songe d'une part aux Cyclopes, surtout au Polyphème anthropophage d'Ulysse et d'autre part, aux peuples à têtes de chien du pays des Scythes auxquels le mot de Canibas, par un rapprochement phonétique assez hasardeux (*canis*, chien) peut faire penser. Les mythes s'imposent toujours, obsédants et impérieux.

En 1492, les Indiens situaient ces *Canibas* ou *Canimas* vers l'est. Mais plus tard, sur la foi d'autres renseignements, l'Amiral les croit dans une autre île, celle de Carib qu'il identifie avec Puerto Rico, terre aux hommes farouches et dangereux.

Nous sommes là, comme pour l'*île des Femmes* et les Amazones, au terme d'un long cheminement. Mais pour être le plus significatif peut-être le plus étonnant, celui-ci n'est pas le seul et le *Journal* du premier voyage traduit bien d'autres rencontres aussi curieuses que celles-ci, bien d'autres tentatives pour retrouver les terres dont dissertent les livres des Anciens et que peuplent de belles légendes.

Ainsi, constamment conduit par le même désir de ne pas se démarquer de ses lectures, Colomb s'est-il forgé dès l'hiver 1492-1493 une géographie du monde des îles. Pour cela il a su adapter ce qu'il voyait à son schéma primitif. Les noms reprennent ceux de Marco Polo et son imagination toujours aussi vive lui permet de résoudre des contradictions qui, à d'autres, se seraient imposées comme irréductibles.

Ceci pour le monde insulaire, pour les parages de ce qu'il croit être Cipangu.

L’empire du Cathay

Cependant, trouver les grandes mines d’or et prouver que Cipangu se situe bien là où l’avaient placé ses calculs ne constituent pas ses seuls buts. L’expédition de 1492 vise aussi à commercer directement avec les grandes villes et les ports de la Chine qui, d’après tous les récits des voyageurs, regorgent de richesses et où s’ancrent des centaines de grosses nefs chargées de toutes sortes de produits rares et précieux. Sa mission est bien de prendre contact, d’une façon ou d’une autre, avec ce merveilleux empire ; il s’était certainement engagé à envoyer au moins une ambassade à la cour du Grand Khan et il avait pris à son bord, nous le savons, un expert interprète.

Le 6 octobre 1492 déjà, en pleine mer il choisit d’aller directement vers l’ouest afin d’atteindre plus sûrement la terre ferme du Cathay. Le 21, comme il a dû contre son gré, dit-il, changer de direction, il sait bien qu’il n’aborde pas sur un quelconque rivage de cet empire du Grand Khan : l’exiguïté de l’île, le dénuement des habitants et leur isolement ne laissent aucun doute. Mais il ne perd pas de vue sa double préoccupation :

« … Sur mon chemin, je visiterai les autres îles qui se trouvent sur mon chemin çà et là, entre ces deux-là et je verrai alors ce qu’il sera bon de faire selon qu’on y trouvera de l’or et des épices. Cependant, je n’oublie pas que ma mission est d’aller à la terre ferme, à la ville de Quinsay, afin de présenter au Grand Khan les lettres de Vos Altesses et de rapporter sa réponse. »

Le 28 octobre, à peine arrivé à Cuba qu’il espère être Cipangu, il ne cesse de se renseigner sur le continent et sur les

distances qui l'en séparent :

« … Il croit comprendre aussi que de très grands navires du Grand Khan arrivaient jusque-là et que, jusqu'à la terre ferme, il y avait à peu près une dizaine de jours de navigation. »

Information tout à fait inexacte : le continent (ici la Floride) se trouve en réalité bien plus proche mais Colomb plie volontiers les renseignements qu'il recueille à son schéma abstrait, longtemps mûri : ces dix jours de navigation correspondent assez bien aux 1 500 milles que Marco Polo comptait entre Cipangu et la Chine. On conclurait volontiers ou qu'il ne comprend jamais ce qui lui est dit, ou qu'il invente de toutes pièces…

Par la suite, s'impose une autre idée : tous ces gens des îles et leurs rois sont constamment en guerre contre l'empereur de Chine qui veut les soumettre. Une fois de plus, des réminiscences de quelques passages du *Devisement du Monde* encombrent son esprit et il interprète dans ce sens le moindre propos :

« … On lui dit que le roi de cette région se trouvait alors en guerre contre le Grand Khan qu'ils appelaient eux-mêmes Cami ; que sa seigneurie ou sa grande ville se nommait Fava et les Indiens citaient également beaucoup d'autres noms… ! »

Sans doute est-il fort difficile de s'y reconnaître ! Mais en tout cas, cette fiction du roi rebelle en lutte contre l'empereur du Cathay – visiblement empruntée elle aussi au livre du Vénitien qui fourmille de récits de ce genre, tous plus obscurs les uns que les autres –, s'affermit au fil des jours. Colomb y croit et y conforme ses théories puis sa politique. Le 30 octobre, il décide d'envoyer une ambassade à ce roi-là, le rebelle, et de lui faire remettre « la lettre des Rois catholiques », destinée au départ au Grand Khan. Cherche-t-il une alliance contre l'empereur ? Il choisit un marin « qui avait déjà accompli des missions de ce

genre en Guinée » ; il lui confie un beau présent pour le roi et le fait accompagner de quelques Indiens qui se trouvent alors à son bord. On aimerait une longue description de cette ambassade et l'on se plaît à imaginer cet Espagnol, seul de sa race, cheminant sur des sentiers que ses guides connaissent mal, à la recherche du roi, sur les traces de quelques rumeurs incertaines : aucun repère, ni relais, ni même le nom du chef ; seulement de malheureuses bribes d'informations…

L'Amiral ne dit rien des résultats de l'expédition. Mais il persévère. Le 1er novembre, il écrit encore que l'Indien qu'il vient d'envoyer à terre reconnaître un village, tente de retenir les habitants qui s'enfuyaient tous à la vue des vaisseaux et des barques en leur criant que ces Espagnols « ne sont pas des gens du Grand Khan et que, tout au contraire, ils avaient distribué toutes sortes de cadeaux dans les villages où ils avaient été ».

La manœuvre réussit parfaitement. L'Indien, bien reçu, donne des « explications » et les Espagnols peuvent débarquer. Colomb, après bien des signes de part et d'autre, tire de nouvelles informations qui ne font que confirmer sa théorie :

« … Leur langue est la même et, entre eux, ils vivent en paix. Je crois qu'il en est de même pour toutes ces îles et qu'ils sont en guerre avec le Grand Khan qu'ils appellent Cabila et son royaume Basan. Ils vont aussi nus que les autres… »

En deux jours, cet empire de Chine et son maître ont bien changé de noms ! Malgré toutes ces incertitudes et ces contradictions, la même conviction demeure. Quatre semaines plus tard encore et toujours à Cuba, Colomb pense encore à ces hommes du Grand Khan qui viennent visiter par la mer l'île des hommes pacifiques, pour les rançonner ou les capturer : « Il soupçonnait que c'était là, en fait, des sujets du Grand Khan qui les faisaient prisonniers. »

Tout cela reste bien vague… et on le comprend sans mal. Rien n'indiquait une proximité certaine ni même une approche plus lointaine d'un quelconque continent ou d'un empire organisé. Tout est à découvrir et d'abord à concevoir. Sur sa carte imaginaire, très imprécise, vaguement interprétée des récits de Marco Polo et de quelques autres voyageurs aussi allusifs, Colomb se situe mal ou, de toute façon, hésite sans cesse et se désavoue. Certes, il tente avec une invraisemblable audace de faire le point. À tout prix, dans cet immense inconnu tout entier livré à son imagination et à autant d'interprétations qu'il peut souhaiter, il veut tenter de se placer avec ses trois navires.

Mais de quelle façon ? Retenons que les indications, déjà très floues ou même fantaisistes, de Marco Polo semblent mal assimilées. On doute qu'il en ait pris une copie à bord ou se serve même de simples notes. Toutes ses identifications, hasardées le plus souvent avec le plus grand sérieux, prennent leur source dans les souvenirs déjà lointains, enjolivés ou confondus. S'il a beaucoup lu, il se souvient mal.

La première mention du continent asiatique, le 21 octobre, parle donc d'aller vers le Grand Khan, l'empereur, « à la ville de Quinsay ». Or cette cité merveilleuse de Quinsay, est bien Hang-tchéou-fou, fort loin de la capitale des empereurs mongols que Marco Polo désigne, elle, correctement sous le nom de Cambaluc, ou Khan-Beligh, c'est-à-dire « la ville de l'empereur » du Khan ; cette Cambaluc est « la maîtresse cité du Cathay », de tout l'empire de Chine et nous l'identifions sans conteste avec l'actuelle Pékin. Certes, quelques jours plus tard, le *Journal* cite bien « la cité de Cathay », sans doute très proche, mais le 1er novembre c'est à nouveau la plus totale confusion :

« … Il est assuré que je me trouve devant Zayto et Quinsay qui sont à une distance d'environ une centaine de lieues l'une de l'autre. Je le vois bien à l'allure de la mer, différente de celle que

nous avons connue jusqu'à maintenant : hier, allant vers le nord-ouest, j'ai constaté qu'il faisait plus froid. »

En fait, il semble qu'il se soit laissé entraîner, tout simplement, sans aucun esprit critique, par les mirages des noms des plus belles descriptions de Marco Polo. Il retient deux villes parmi les plus prestigieuses, celles que fréquentent les navires et les marchands. Quinsay, la « cité du ciel », « la plus noble et la meilleure cité qui soit au monde » et qui rapporte au Grand Khan une « grandissime rente » sur le sel et plus encore sur le sucre : au total, près de 15 millions de *poids d'or* fin, « un des plus démesurés nombres de monnaie de rente qui fut jamais ouï ». Cette ville étonnante, le Vénitien ne se lassait pas de la décrire :

« Elle a douze mille ponts de pierre si hauts que, par-dessous, passerait bien un grand navire [...]. Et pour chaque métier douze mille maisons où demeurent ceux qui y travaillent et en chaque maison, dix hommes au moins, et en telle autre vingt, et en telle autre quarante ; et il y avait tant de marchands si riches et qui faisaient un si grand commerce que n'est homme qui en saurait dire la vérité. Et sachez que les maîtres des métiers ne touchaient rien de leurs mains mais vivaient dans la propreté et la richesse comme s'ils avaient été rois [...] et il était ordonné de par le roi que nul ne ferait un autre métier que celui de son père, fût-il riche de cent besants. »

Quant à Zayto, le Caiton de Polo, Thsiouan-tchéou, en face de l'île de Formose, c'est le port où viennent les nefs de l'Inde qui apportent les épices et les autres marchandises précieuses... : « Et je vous dis que, pour une nef de poivre qui arrive à Alexandrie ou un autre port pour être portée en terre des Chrétiens, il en vient cent et plus à ce port de Caiton. » Près de là, se trouvait une ville appelée Tinugui où l'on fabriquait de merveilleuses écuelles de porcelaine d'une étonnante finesse :

« Et il y en a tant et à si bon marché que, pour un gros de Venise, on en aurait trois si belles que l'on ne pourrait rien désirer de mieux. »

Le *Devisement du Monde*, on le sait, est un ouvrage de fantaisie et Colomb le suit avec un empressement très déconcertant, sans jamais trop s'inquiéter, soucieux avant tout de retrouver les images qui l'ont frappé et hantent encore ses souvenirs.

Et pourtant. Comment pouvait-il ne pas s'étonner de ne trouver nulle trace de ce fameux empire que tous les voyageurs, le Vénitien et les autres, ont bien dépeint comme le modèle des États organisés, planifiés, surveillés jusque dans les moindres détails ? Les Espagnols n'ont encore rencontré ni officier, ni agent quelconque d'une autorité supérieure ; ils ne savent même pas à qui envoyer leur ambassade et l'homme mis en route, le 30 octobre, pour parler au « roi de la terre » n'a rien trouvé.

Le 2 novembre il se décide à tenter une nouvelle approche, cette fois directement vers le Grand Khan ; il envoie deux de ses familiers, l'interprète Luis de Torres et un certain Rodrigo de Jerez, accompagnés de deux Indiens. Il les munit de colliers de perles de verre, « afin qu'ils puissent acheter leur nourriture si elle venait à manquer » et les accable d'instructions précises sur la façon d'aborder l'empereur de Chine et d'établir avec lui de bonnes relations :

« Il leur expliqua ce qu'ils devaient lui dire de la part des rois de Castille, à savoir que ces derniers avaient envoyé vers lui l'Amiral pour lui remettre de leur part un présent, pour apprendre de ses nouvelles, pour établir entre eux une bonne amitié et pour l'aider dans tout ce qui lui serait nécessaire. »

Il n'en écrit pas davantage. On aimerait pourtant connaître la suite et savourer les formules de cette diplomatie insolite,

inspirées, d’une tradition ancienne, de souvenirs livresques, ou peut-être de quelque expérience africaine ? Nous voyons mal Colomb face à un rivage presque désert, préparant l’entretien de ses deux ambassadeurs avec le plus riche des souverains du monde… On aimerait connaître aussi quel présent ces hommes pouvaient bien porter avec eux… De toute façon, nous mesurons la médiocrité de ces moyens comparés aux extraordinaires cadeaux précieux que véhiculaient les grandes ambassades dans l’Orient, vers les pays islamiques ou byzantins. Peut-être nos Espagnols allaient-ils offrir une pièce d’orfèvrerie, un hanap de vermeil…

Une fois de plus, tout reste obscur ou donne l’impression d’un jeu auquel il ne pourrait croire vraiment. Comment accepter cette distorsion entre les somptueux mirages de l’Asie et cette réalité si modeste, presque sordide ?

Il est vrai, et là nous comprenons mieux, que ces hommes sont également chargés d’une mission d’exploration :

« … Les envoyés avaient l’ordre de se renseigner sur certaines provinces, sur les ports et les fleuves dont l’Amiral avait eu connaissance, sur les distances qui les séparaient de l’endroit où lui se trouvait.

« Il leur confia aussi des échantillons des différentes épices pour qu’ils se renseignent bien sur les possibilités d’en trouver dans ces régions. »

Mais, de nouveau, l’absurde : « Il leur donna des instructions sur la façon dont ils devaient s’enquérir sur le chemin à suivre pour aller jusqu’au roi du pays » ! Ils devaient regagner leur base « au plus tard » le sixième jour.

Malheureusement, de ces dernières instructions comme de toutes les autres, personne n’a gardé le moindre souvenir : c’est un sujet dont Colomb parle peu par la suite et son fils Fernando, on s’en doute, reste tout à fait muet sur cette suite d’épisodes.

Plus tard, dans l'île d'Hispañola, Colomb abandonne toute velléité de reprendre la quête du roi ou de l'empereur. On sent que d'autres soucis le mobilisent et que sa conviction s'est quelque peu ébranlée. Le *Journal* ne parlera plus de l'empereur de Chine…

Mais l'idée d'avoir atteint le continent asiatique reste toujours aussi forte et, pour le second voyage, marque toutes les observations géographiques du *Journal*. Depuis longtemps il a admis que Cuba n'est pas Cipangu ; il veut maintenant prouver que ce n'est pas une île mais, tout au contraire, une partie de cet immense continent. Rappelons-nous qu'il fait jurer à tous ses hommes, le 12 juin 1494, qu'ils ont navigué trop loin vers l'ouest, le long de la côte, pour que Cuba puisse être une île. Il se trouve alors au-delà des Jardines de la Reina, au-delà du golfe de Batabano et de l'île San Juan Evangelista, environ sur le 84° de longitude, dans la baie appelée depuis, Bahia Cortès. Cet enregistrement des témoignages des hommes de bord pour administrer une preuve et décharger leur capitaine de toute responsabilité peut surprendre. Morison, qui garde toujours toute sa sympathie pour l'Amiral, fait justement remarquer qu'en 1488 Bartolomeù Diaz avait exigé une déclaration de ses marins lorsque ceux-ci l'avaient forcé à abandonner sa route vers les Indes ; or Colomb se trouvait à Lisbonne au moment du retour de Diaz.

En tout état de cause, ce fameux « Serment de Cuba » permet de suivre très exactement la démarche intellectuelle de Colomb, la façon dont il argumente, et de mesurer la force de sa conviction. Couché sur le papier par Fernando Perez de Luna, « notaire public officiel de la ville d'Isabela », ce document fut signé par « tous les marins et mousses et autres personnes » qui se trouvaient sur les caravelles et « qui s'entendaient bien aux

choses de la mer », en présence de témoins de qualité : Pedro de Torres, chambellan de l'Amiral, Inigo Lopez de Zuñiga, un Basque, son écuyer tranchant et son familier, Diego Tristan de Séville et Francisco de Morales de Séville. La parole est au capitaine qui demande simplement à ses hommes de certifier ses dires. Il rappelle d'abord que, pendant longtemps, il n'avait pu se faire une opinion bien certaine car il n'avait rencontré aucun habitant qui puisse lui donner des renseignements suffisants. Lors de son premier voyage en 1492, « il n'y avait que des gens nus, sans propriétés ni négoces, qui ne s'éloignaient jamais de leurs maisons et de leurs villages, qui n'y voyaient jamais arriver personne ». C'est pourquoi il ne s'était pas prononcé sur cette terre, qu'il avait appelée la Juana, et n'avait voulu dire si elle était une île ou une partie d'un continent. Mais, maintenant, ce 12 juin 1494, sa conviction est faite et il dit pourquoi, en deux longues pages. Il a donc navigué vers l'ouest pendant 350 lieues le long de la côte sans trouver la pointe de l'île. Plusieurs Indiens qu'il a pris à son bord, lui ont dit que « cette terre s'étendait vers le ponant pendant plus de vingt jours et ils ne savaient même pas si c'en était la fin ». Chemin faisant, il a bien reconnu que c'était là une terre ferme, à différents signes et « en raison de sa configuration ». De plus il a entendu les habitants prononcer le nom de Mango qui lui indique qu'il s'agit de la province de Mangui dont parle Marco Polo et, après cela, il a encore navigué pendant quatre jours et quatre nuits. Certes, il ne cache pas les difficultés de recueillir des renseignements un peu précis sur cette partie des Indes où il ne peut voir que des gens qui mènent une vie plutôt misérable, vivent nus, ne se nourrissent que de poissons, ne forment pas de villages entre eux, ne savent rien du monde et ignorent « tout ce qui se passe à quatre lieues de leurs demeures ». Ces gens ne constituent aucune société organisée et

n’ont d’autre loi ou maître que « la nature qui les fait naître et mourir ». Mais qu’importe, il faut conclure, et les signes paraissent aller dans le bon sens. Le notaire fait déposer chacun sous serment. Tous acceptent de jurer, Francisco Niño de Moguer le premier, maître pilote de la *Niña*, puis « en grand empressement, les pilotes, les maîtres et les mariniers, étudiant leurs cartes de mer »… et même les mousses et les petits commis. Ceux qui se dédieraient par la suite auront à payer une amende de 10 000 maravedis et, s’ils ne peuvent payer, « qu’on leur donne cent coups de baguette et qu’on leur coupe la langue ».

C’est ainsi que fut administrée la preuve que Colomb avait rencontré à Cuba une des provinces d’Asie, sur la terre ferme.

Le pays de Mangui : *la recherche du passage vers l'ouest*

Telle est donc la conception qu'il se fait des pays qu'il a découverts : des îles dont l'une doit être Cipangu et, tout près de là, à Cuba, une presqu'île rattachée au continent. De cette vue relativement simple, malgré tant d'imprécisions encore, il ne revient jamais malgré tout ce qui a pu être écrit dans l'intervalle et dix ans plus tard, lors de son dernier voyage, il dit encore en atteignant la côte de Cuba après l'exploration du Veragua :

« J'arrivai le 13 mai [1503] dans la province de Mago qui est voisine de celle de Cathay […] les pilotes croyaient que nous allions arriver à l'île San Juan et cependant nous touchâmes terre dans la terre de Mango, à 400 lieues plus à l'ouest de leurs prévisions. »

Certes, les assurances vacillent quelque peu et l'Amiral ne se compromet plus à citer nommément telle ou telle ville : toutes, il le craint, paraissent bien hors de sa portée et cet empire du Grand Khan, vu de plus près, s'avère beaucoup plus complexe que sur la carte idéale esquissée à grands traits dans ses années de lectures et de rêves. Il s'en tient alors à des indications d'un vague douteux, bien plus rares d'ailleurs que lors de la première approche. Il ne parle plus que de cette province de Mangui, ce royaume du sud de l'Inde que tous les voyageurs décrivaient plus longuement que les autres. D'après Marco Polo, c'est la région du Fleuve jaune :

« … Le grand fleuve de Caramoran qui vient de la terre du Prêtre Jean qui est fort grand et large de plus d'un mille, et si profond que de grandes nefs pourraient naviguer dessus. Et

sachez que sur ce fleuve, il y a bien 15 000 nefs qui sont toutes au Grand Khan pour porter ses armées aux îles de la mer d'Inde quand il en a besoin ; car cette mer n'est qu'à une journée de là. »

Cette fois encore ses raisons apparaissent clairement. Pour le Vénitien, ce pays de Mangui, le plus riche de tout l'Empire, s'étend sur neuf provinces différentes, éloignées les unes des autres, séparées par des fleuves, mal individualisées. Il en décrivait toutes les merveilles, les immenses richesses, la production de sel, de sucre et d'épices, l'extraordinaire mouvement des navires au long des côtes et sur les fleuves, les industries des grandes villes, toutes plus étonnantes les unes que les autres. Coigangui (Hoi-gan-fou) « qui fait beaucoup de sel et en donne à plus de quarante cités ce qui donne de très grands revenus au Grand Khan ». Pauchin (Pao-ying) où les habitants « ont de la soie en grande abondance dont ils font beaucoup de belles étoffes de soie et d'or ». Caiu (Kao-yu) qui commande de riches pêcheries et des chasses fabuleuses (« et sachez que pour un gros d'argent vénitien, on aurait bien trois bons faisans… »). Tigui (Tai-tchéou), ses navires et ses salines. Yangui (Yang-chéou-fou) où « messire Marco Polo eut seigneurie dans cette cité pendant trois ans accomplis par le commandement du Grand Khan ». Nankin. Saïanfu (Siang-yang) où les hommes « sont idolâtres, ont monnaie de carton et font brûler les corps morts ». Singui sur le Yang tsé-Kiang qui « ne semble pas fleuve mais mer » et sur lequel passent chaque année vers l'amont deux cent mille nefs qui n'ont qu'un seul mât et un seul château mais « chacune porte bien onze à douze mille quintaux pesant » et, bien entendu, la fabuleuse Quinsay. On comprend, à ne rappeler même que quelques traits que Marco Polo développait fort longuement, comme ce pays de Mangui pouvait hanter les imaginations de tous les marins,

avides et impatients de découvrir de telles merveilles. C’est bien à ces pays du sud-est de la Chine, à ces provinces de la mer et des grands fleuves que l’Amiral devait songer le plus… et, pour lui-même, comme pour son prestige en Espagne, ce sont elles qu’il désire trouver sur son chemin.

Autre circonstance qui ne restait certainement pas ignorée, ces royaumes selon Marco Polo, avaient été conquis par le Grand Khan il n’y a pas si longtemps : ce sont donc des provinces soumises, mais lointaines, en quelque sorte extérieures. Pour Colomb, ceci cadre assez bien avec ce que les Indiens lui disent des combats, des rapines, des ennemis cruels venus de la mer…

En évoquant cette conquête, le Vénitien montrait bien le caractère tout pacifique de ces gens du Mangui :

« … Ce n’était guère un peuple de guerriers car ils ne s’occupaient d’autre chose que des femmes et le roi plus que les autres. Et sachez qu’en toute la province, il n’y avait pas un cheval et que ce peuple n’était en rien coutumier de batailles ni d’armes. »

Les Indiens des îles, eux non plus, n’ont pas de chevaux et ils ne semblent pas capables de se battre.

Quelques coïncidences bien subtiles, rien de plus… Colomb imagine à partir de tous ces signes ; il porte une attention passionnée aux quelques traditions orales recueillies sur place, aux lointains souvenirs de batailles et d’invasions. Mais tout ceci, on s’en doute, reste très confus et rien d’autre que la force de l’image ne peut vraiment confronter ses convictions.

Pourtant, au fil des voyages, des observations ou des rencontres, si cette image perd un peu de sa première fraîcheur, s’il se garde d’identifier les nouvelles terres découvertes d’une façon aussi formelle, sa géographie des Indes reste la même. À son dernier retour en Espagne, au seuil de son dernier hiver, il

affirme toujours que Cuba, reliée sans aucun doute au continent, appartient à l'empire du Grand Khan. C'est une terre d'Asie, une partie des Indes.

Ni le voyage au golfe de Paria, ni celui sur les côtes du Honduras et du Veragua ne l'amènent à réviser son schéma, à modifier sa belle carte imaginaire de plus en plus compliquée et parfois incohérente. C'est à l'île Margarita, dans l'été 1498, qu'il prend conscience d'avoir touché le continent dans ces parages ; il se trouve alors dans cette région du Paria, qu'il avait d'abord appelée Isla de Gracia. Mais, plus déconcerté cette fois que lors des autres expéditions, il se garde bien de l'identifier d'une façon certaine. Visiblement cette Isla de Gracia, devenue terre ferme, l'embarrasse beaucoup. Il ne la situe pas dans ses souvenirs de lecture et il pense que Marco Polo parle bien de ces régions méridionales des Indes seulement par ouï-dire, car il n'y est pas allé. Sans doute songe-t-il à ces chapitres assez obscurs et passablement confus où le Vénitien cite très vite la « grande contrée de Ciamba » (une partie du Cambodge sans doute) puis « la grande île de Java » (qui serait plutôt Bornéo) et d'autres terres mal définies du Sud-Est asiatique et des îles de la Sonde. Il s'attarde plutôt à conter les querelles et les batailles, la bizarrerie des mœurs et le lecteur ne trouve plus là de quoi s'émerveiller à l'évocation d'innombrables richesses. Ce sont les marges des Indes.

Et cependant Colomb, avec la même constance toujours aussi admirable, se tient à ce récit et tente d'insérer dans ce monde très flou « du bout de l'Orient » ses propres découvertes. Mais il faut mettre beaucoup de bonne volonté comme Morison pour suivre le Génois dans toutes ses hypothèses, au détour de toutes ses constructions. Il sait naturellement que la présence d'un continent compact situé tout au sud des Indes est incompatible avec le récit de retour de Polo qui, en allant de la mer de Chine

vers l’océan Indien et les mers arabiques, l’aurait rencontré comme une barrière sur son chemin. Aussi pense-t-il à un « continent insulaire », pour le moins séparé de celui du Cathay proprement dit par un détroit navigable par lequel serait passé le Vénitien et par lequel transiteraient toutes les nefs chinoises en route vers l’Inde. Ce continent fait bien partie lui aussi des Indes : ce n’est pas un nouveau monde.

Reste donc à trouver ce passage et c’est le but de la grande exploration de l’automne 1502, sur la côte du Honduras. Il croit bien le trouver le 5 octobre lorsqu’il entre enfin dans la Boca del Dragon. Les trois caravelles s’engagent dans un détroit abrupt, comme une coupure entre deux mondes ; elles vont l’une derrière l’autre, au ras des côtes, « les feuillages des arbres frôlant les cordages des navires ». Mais ce n’est qu’une baie profonde, fermée presque entièrement par une île ; cette baie qui a suscité tant d’espoir porte son nom : Baia del Almirante…

Le jeu des coïncidences et des identifications hasardeuses rebondit. Cette terre qui avoisine la baie (Chiriqui Baia), les indigènes la nomment Quiriquetana et, au prix de contorsions phonétiques dont il sait bien le secret et qui ne semblent jamais l’embarrasser, Colomb en fait le pays de Ciamba, une « grande contrée » décrite par Marco Polo et qui serait les basses terres du Cambodge ; en tout cas, c’est l’une des neuf provinces du fameux royaume de Mangui, soumise aussi par le Grand Khan. Le Vénitien l’avait visitée en 1280 sur son chemin de retour vers l’Occident, mais n’en gardait pas un grand souvenir : des éléphants, de grandes forêts de bois d’ébène (« de quoi on fait les pièces noires des échecs et les coffrets ») et « il n’y a là rien de plus à raconter et nous irons plus avant ».

Cette baie, il trouve vite qu’elle ne conduit nulle part ; il en sonde le fond et en fait le tour lentement pendant une dizaine de jours, interrogeant les Indiens sur les ressources du pays, sur

l’or et sur les perles, sur ce détroit qu’il cherche. C’est là qu’il apprend qu’à neuf jours de marche vers l’ouest ou le sud-ouest, au-delà d’une épaisse chaîne de montagnes, se trouve une autre province appelée Ciguara, située au bord d’une vaste mer. Les entretiens avec les Indiens qui portent tous de petits miroirs d’or au cou mais, hélas ! ne veulent à aucun prix s’en dessaisir, inspirent un long passage très savoureux de la *Lettre* aux rois. On y trouve d’admirables naïvetés :

« Dans tous les endroits où je m’étais arrêté, je trouvais que tout ce qui m’avait été rapporté était exact, et je pense qu’il en est ainsi de cette province de Ciguara qui, selon ce qu’ils m’apprennent, doit se trouver à neuf jours de marche par terre, vers le ponant […]. Ils disent qu’on y trouve de l’or en quantités infinies […]. Les gens de toutes ces terres ici sont bien d’accord sur tous ces détails, et ils en disent tant que je me contenterais bien du dixième seulement […]

« On affirme aussi qu’à Ciguara, l’Océan fait le tour de la terre (?) et qu’à dix jours de là, se trouve, le fleuve de Gangues… »

Ces quelques lignes n’ont peut-être d’autre but que de persuader les rois… Pourtant Colomb tente encore de maintenir un minimum de cohérence dans son monde. La relative proximité du Gange ne peut le surprendre puisqu’il a suivi Marco Polo jusqu’au delta du Cambodge : il se rapproche des Indes véritables, celles des épices. Les indications des Indiens abondent dans ce sens et il s’empresse de les transmettre en Espagne pour conforter sa thèse. Ils lui ont dit que là-bas, de l’autre côté de la montagne, et sans doute au bord d’une autre mer, les hommes vivent tout autrement que chez eux. Ils ont des foires et des boutiques pour de grands commerces. Ils connaissent l’art de la guerre et ont des chevaux (?), des épées et des cuirasses, des bombardes même. Ils ne vont pas tout nus mais « portent de riches ornements » : toutes les marques d’une

civilisation plus complexe. Ces Indiens du Honduras voulaient peut-être décrire les provinces lointaines du Pérou, leurs richesses et leur organisation incaïque si sévère. Colomb voit là le signe d'une forte structure politique. Il prend conscience d'être, là, dans une sorte d'isthme : « Ces pays-ci semblent être situés par rapport au Veragua comme sont Tortosa et Fuentarrabia pour Pise et Venise. » Il peut affirmer que la « mer indienne » qu'il recherche se trouve bien de l'autre côté de la montagne.

Mais, dans le détail, les confusions de noms et surtout le désir de toujours se rapporter aux textes, obscurcissent cette vue relativement claire. Il parle de belles mines d'or et des ornements de corail, mais, à le lire, on voit mal si c'est dans ce Ciamba où il croit se trouver ou, sur l'autre versant, dans le Ciguara dont parlent les Indiens. Contrairement à ce qu'il rapporte, ce n'est pas Marco Polo mais Martin Behaim qui avait fait écrire sur son globe : « Ciamba, un royaume où le corail est utilisé comme monnaie… »

Là s'arrêtent tous ses efforts pour identifier, situer et définir les terres qu'il a découvertes. À la lecture attentive de ses relations et de ses lettres, nous butons constamment sur des interprétations abusives ou invraisemblables inspirées de souvenirs de plus en plus confus, pour aboutir à une géographie bâtie sur le culte du fabuleux, sur l'imaginaire et l'à-peu-près.

Le plus étonnant et pour nous, le moins acceptable, reste l'extraordinaire diversité de ses sources qu'il place toutes sur le même plan. Cet homme, marin et navigateur averti, féru de savants calculs parfois, retient tout autant les constructions des astronomes ou des cartographes que les versets de l'Ancien Testament, les fables mythologiques des Grecs et des Romains, ou les fantasmagories de Marco Polo. Le Veragua qu'il explore

en 1503 est, écrit-il alors, tout aussi bien le pays où Salomon envoya Hiram chercher de l'or que la Chersonèse de Ptolémée. Un étrange amalgame assurément que celui qui mêle les emprunts à la Bible, les légendes anciennes, les fables et les dissertations savantes. Et quelle entreprise étonnante que de vouloir rassembler tout cela, en un écheveau souvent bien confus, pour interpréter les réalités concrètes rencontrées sur le chemin !

Si bien que, malgré tout, la question se pose : Colomb croit-il vraiment à tout ce qu'il écrit, ou écrit-il pour accréditer une version dont il ne peut se départir, mais qui ne lui donne plus satisfaction ? Toute sa prose semble de circonstance, truffée d'intentions politiques et de clins d'œil. Ses tentatives pour inclure son monde d'outre-Atlantique dans les schémas anciens et de l'inscrire sur les cartes déjà tracées, semblent n'être souvent que des exercices acrobatiques, d'application difficile, qu'il ne poursuit pas toujours avec beaucoup d'enthousiasme. Au Veragua, en 1498, à neuf jours de marche lui dit-on de la « mer indienne », là où devraient aborder les magnifiques nefs des Indes, il n'envoie personne en reconnaissance. Il n'y songe même pas.

Il semble ainsi naturel, plus généreux et plus conforme à ce que nous savons de sa personnalité, d'admettre qu'il éprouvait pour le moins quelques doutes : l'idée de terres nouvelles, tellement contraire à toute l'inspiration de sa mission, l'avait certainement effleuré à plusieurs moments. Mais des raisons impérieuses l'emportent et ces raisons, nous les sentons aussi d'ordre intellectuel : la fidélité à une théorie lentement élaborée, affirmée pendant vingt ans contre tant d'avis contraires ; une culture toute pénétrée de textes anciens et l'ambition d'apporter à cet univers des Grecs ses propres « inventions », de prendre place dans d'illustres lignées de

voyageurs. Dans ce domaine, visiblement, il refuse l’aventure, l’inédit ; il veut davantage révéler que vraiment découvrir.

Vespucci et le Nouveau Monde

De telle façon que si l’Amiral a bien ouvert une nouvelle route atlantique et parfaitement reconnu cette route, il n’a pas vraiment « découvert » le Nouveau Monde. Il n’en avait pas conscience ou il a refusé de l’admettre.

Très vite, d’autres l’ont fait pour leur propre compte. Avant 1492, plusieurs savants, humanistes et géographes, pressentaient ou imaginaient parfaitement l’existence d’autres terres, inconnues de tous les Anciens et de tous les voyageurs, sur la route océane vers les Indes. N’oublions pas les grossières erreurs dans l’appréciation des distances entre l’Espagne et Cipangu qui inspiraient les conclusions du Génois lorsqu’il présente et justifie son projet. Les doctes portugais et castillans, influencés par la science allemande et italienne, par les travaux des astronomes juifs, avaient fermement rejeté ces calculs.

La fameuse *Lettre* de Colomb si vite diffusée dans le printemps 1493 suscite certes un grand mouvement d’enthousiasme pour l’exploit lui-même et les perspectives nouvelles qu’il ouvre, mais n’emporte pas du tout l’adhésion de l’ensemble du monde des savants aux propositions de son auteur. Pietro Martyre, dès l’abord, glisse une petite réserve ; il demande à examiner et, ayant réfléchi, montre clairement qu’il n’accepte pas. Il écrira un traité sur le *Nouveau Monde* (*De Orbo Novo*) dont le titre indique bien où vont ses idées.

Parmi les compagnons du premier voyage, un au moins se dérobe. Juan de la Cosa qui, en juin 1494, avait signé le fameux « Serment fait à Cuba » et affirmé ainsi comme tous les autres que Cuba « ne pouvait être qu’un continent », se rétracte superbement par la suite. Sur une carte des Indes restée très

célèbre, il trace Cuba comme une grande île, de forme assez effarante, bordée d’innombrables îlots. Cette carte qui montre aussi les contours de Puerto Rico et de l’Hispañola, ne porte aucun nom fantaisiste, aucun emprunt à Marco Polo ou aux légendes anciennes.

À Isabela même en septembre 1494, Colomb, arrivé sur l’un des navires commandés par son frère, trouve un astronome qui se dit abbé de Lucerne, expert dans l’établissement des cartes. Cet homme n’hésite pas à affirmer bien haut que l’Amiral a tort et que Cuba n’est jamais qu’une grande île. C’est ce que reprend Michele di Cuneo, le fidèle compagnon de Colomb, en ajoutant que de nombreux marins présents à la signature du « Serment » le croyaient eux aussi ; ils n’avaient signé que par ordre.

Ainsi, sur ce point très particulier, la conviction du Génois ne semble pas volontiers partagée ni par tous ses hommes, ni par ceux qui lisent ses *Relations*. Pourtant, Morison le fait très bien remarquer, cette version colombienne reste admise un certain temps et n’est pas unanimement contredite. En 1516 encore, les cartes établies en Espagne et parfois même en Italie portent toujours, dessinée d’une façon assez variable mais très fantaisiste, une grande excroissance difforme appelée *Terra de Cuba Asiae Patris*.

Pour une vision d’ensemble, l’idée de Colomb a tout de même marqué son temps et dans une certaine mesure tous les siècles futurs. Les nouvelles terres ont longtemps gardé le nom d’Indes occidentales, comme les tout premiers Indiens, ainsi baptisés par Colomb, ont laissé ce nom à tous les peuples des îles et du continent.

Mais, tout naturellement, on le sait, le découvreur, le précurseur indiscuté, n’a donné son nom ni au continent tout entier, ni à aucune de ses îles ou de ses provinces.

Personne, de nos jours encore, ne met en doute l'importance de l'œuvre d'Amerigo Vespucci, l'homme de l'Amérique. Né à Florence en 1451, fils d'un notaire, lettré mais non érudit, mathématicien et cosmographe à ses heures, il était arrivé à Séville en 1492 pour servir dans une banque florentine, sans doute celle des Médicis. Homme d'affaires, il fut pour le compte de ses patrons le pourvoyeur en 1493 et en 1496 des deux voyages de Colomb, fournissant une part des provisions embarquées, des outils et des semences. Il accomplit sans doute quatre voyages outre-Atlantique que nous identifions assez mal et dont les récits très lapidaires laissent planer bien des incertitudes. De mai 1497 à octobre 1498 il serait allé sur la terre ferme, atteignant le Honduras puis, vers le nord, aurait longé toutes les côtes du golfe du Mexique, par le Yucatan jusqu'à la Nouvelle Espagne. De toutes ses expéditions, c'est celle qui soulève le plus de controverses et laisse davantage sceptique. Ensuite, nous l'avons vu accompagner Hojeda, de mai 1499 à septembre 1500, dans le golfe de Paria et sur les côtes du Venezuela actuel. On peut admettre qu'il ait touché le cap Saint-Roch au Brésil. Son troisième voyage de mai 1501 à septembre 1502, pour le compte du Portugal, le conduit très au sud, jusqu'au Rio de La Plata. Enfin, de mai 1503 à juin 1504, nous le voyons à nouveau sur le littoral brésilien, à la recherche d'un détroit vers l'ouest ; c'est alors qu'il prend vraiment conscience de l'épaisseur du continent, de son originalité, et mesure l'impossibilité d'aller au-delà autrement que par une très longue circumnavigation par le sud. À 57 ans, en 1508, il est fait *pilota mayor* des flottes de Castille. Vespucci n'est donc pas du tout un humaniste, qui aurait navigué par accident.

Il n'a laissé que peu d'écrits mais ceux-ci marquent clairement et tout de suite qu'il a très bien compris avoir abordé à un Nouveau Monde, tout à fait distinct de l'Asie. Dès

1503, il écrit une *Relation* qu'il intitule précisément le *Mundus Novus* qui fut immédiatement imprimée et largement diffusée : treize éditions de la version latine dans les premières décennies du XVIe siècle et plusieurs autres en français et en allemand. Suit de très près, dès le retour du quatrième voyage, un autre texte, à l'origine en forme de *Lettre*, plus connu sous le nom des *Quatre Navigations*, *Quatuor Americi Vespucci navigationes*. Cette *Lettre* écrite en italien était destinée à Pier Soderini, magistrat, gonfalonier perpétuel de la Commune de Florence. Il y en eut très vite une version française, puis une autre en latin.

C'est, sinon par un pur hasard, du moins par un concours de circonstances assez particulier que son nom s'est peu après imposé pour désigner ce Nouveau Monde. La *Lettre* fut communiquée au duc de Lorraine, René II. Celui-ci entretenait dans la ville de Saint-Dié un cercle d'érudits que l'on désigne communément sous le nom de Gymnase Vosgien. L'un d'eux, Gauthier Lud, y installa une imprimerie, protégée et financée par le duc, qui se chargeait de faire connaître leurs travaux. C'est là qu'un de ces humanistes, originaire de Fribourg-en-Brisgau, Martin Waldseemüller, qui se fait aussi appeler Ilacomilus compose en introduction à une édition de Ptolémée, un fascicule intitulé *Cosmographiae Introductio* où il insère le texte des *Quatre Navigations* de Vespucci. Là se trouvent, à plusieurs reprises, les premières indications de l'attribution du nom America au nouveau continent. Il dit notamment, et on ne peut prendre parti d'une façon plus nette :

« Aujourd'hui ces parties de la terre, l'Europe, l'Afrique et l'Asie, ont été plus complètement explorées, et une quatrième partie a été découverte par Amerigo Vesputio, ainsi qu'on le verra plus loin. Et, comme l'Europe et l'Asie ont reçu des noms de femmes, je ne vois aucune raison pour ne pas appeler cette autre partie Amerige, c'est-à-dire terre d'Amerigo, ou America,

d’après l’homme sagace qui l’a découverte. On pourra se renseigner exactement sur la situation de cette terre et sur les coutumes de ses habitants par les quatre navigations d’Amerigo qui suivent. »

Cette *Introductio* de Waldseemüller, publiée en 1507, largement diffusée par la suite, emporta la décision. Certes, le nom d’America ne s’est d’abord appliqué qu’à la partie sud du Nouveau Monde, celle précisément où Vespucci avait le plus navigué ; la partie nord restant toujours considérée comme une part ou un prolongement de l’Asie. Une sorte de légende assez peu fondée parle des regrets et même des remords de l’humaniste de Saint-Dié qui, plus tard, aurait tenté de réparer au profit de Colomb. Rien ne permet de l’affirmer.

Au total, on peut certes épiloguer sur ce concours de circonstances et regretter que le Nouveau Monde ne porte pas le nom de Colomb. On peut même déplorer l’« erreur »… Mais fut-elle vraiment ressentie en ce temps-là comme une injustice ? Il est clair que l’Amiral de la mer océane, marin remarquable, n’avait pas su exploiter ses découvertes.

XI

LES INDIENS ET L'ESCLAVAGE

Les Indigènes face aux Européens

La nuit du 12 octobre 1492, lorsque les Espagnols aperçoivent les feux puis les fumées des huttes des Indiens, s'amorce la rencontre de deux races, deux cultures et civilisations totalement différentes : une grande aventure poursuivie pendant de longues décennies et même pendant des siècles, entrecoupée de heurts et d'accidents, de discordes et d'effusions de sang, dont personne n'aurait pu dès l'abord mesurer l'étrangeté. Ces mondes, ces hommes, cela paraît une évidence, s'ignoraient complètement. Ils n'avaient même pas la moindre idée de leur existence réciproque ; ils n'avaient jamais rien su les uns des autres, ni par les récits de voyageurs intrépides, ni par le biais des traditions orales ou des légendes. On pouvait remonter dans la nuit des temps sans trouver trace d'un quelconque souvenir, si ténu, si extravagant soit-il.

Fait brutal dans l'histoire de l'humanité. Rien de comparable ici, avec un bond à travers l'océan de 21 jours de navigation, à la lente progression des peuples nomades et conquérants, à ces migrations et conquêtes qui ponctuent le passé de tous les continents. À celles, par exemple, pour un temps qui ne s'inscrit pas encore dans l'histoire, des Asiatiques jusqu'aux hautes montagnes et aux grandes plaines de l'Amérique. Ou encore, beaucoup plus tard, aux invasions qui portaient du cœur de

l'Asie des hordes de cavaliers slaves, germains, mongols, puis turcs, vers notre Occident ou le lointain Orient. Dans le même ordre d'idées, on évoquerait pour une époque encore plus proche la lente avancée des Noirs, du centre de l'Afrique vers les terres australes de ce continent. Toutes ces rencontres de civilisations, même brutales, impliquaient des échanges préalables, des reconnaissances, parfois des inventaires ; les nouvelles circulaient, enjolivées parfois, répandant une sorte de frayeur ou de paralysie, mais toujours suffisantes pour apporter quelques idées exactes, pour forger une image.

Ici, aux Indes occidentales, le choc fut naturellement plus brusque et chacun des deux peuples pouvait l'interpréter à sa façon, par des réactions absolument inédites, propres à sa culture particulière, à sa religion, en fonction aussi du bagage culturel, des éléments d'exotisme et de surnaturel accumulés par les traditions ou par les lectures.

Des réactions des Indiens, bien sûr, nous ne savons que très peu et avant tout ce que nous en ont dit les Espagnols, soit sur le moment soit, plus souvent malheureusement, des années plus tard. Aucun récit indigène « authentique » ne vient satisfaire notre curiosité ; et pour les représentations figurées, rien non plus pour ces premiers temps de l'aventure colombienne : aucune sculpture, pas même sur bois, aucune silhouette gravée, ébauchée, à gros traits sur une pierre, un panneau, un rouleau de parchemin ou d'écorce d'arbre.

Tous les historiens se réfèrent plus ou moins, faute de mieux, aux célèbres *Codices* des Aztèques, ceux des Bibliothèques du Vatican et de Florence surtout, qui appartiennent déjà à une autre époque (les années 1550) et à une tout autre culture. C'est une extrapolation inévitable certes, mais dont on mesure mal les hasards. Pourtant, elle ne manque pas d'intérêt et il est

permis de penser que les Tainos des Bahamas ou les Caraïbes des Antilles ont vu les Européens débarquer de leurs vaisseaux, avec les mêmes yeux que les Aztèques des hauts plateaux mexicains. Sur ces cahiers, les dessins naïfs, spontanés, montrent une claire image de l'Espagnol : le guerrier barbu, tête nue, monté sur son cheval, protégé non pas par une cotte de mailles mais seulement par une sorte de tunique courte et par un écu rond, porte une lourde épée et une croix surmontée d'une longue bannière à deux flammes. Il reçoit l'hommage et les cadeaux d'un Indien qui a déposé son masque guerrier à terre. Ailleurs, c'est toute une suite d'événements liés à la colonisation : l'arrivée du premier évêque à Mexico ; le baptême d'un Indien ; la mort de l'évêque. Et un combat : un des compagnons de Cortez, tunique rouge et grande épée brandie très haut, casque d'azur encore en tête, succombe transpercé par une dizaine de flèches que lui décoche un Indien aux cheveux longs, complètement nu, campé à l'abri d'un fossé rempli d'eau, d'une murette de pierres sèches et d'un cactus en fleur. Ainsi, semble-t-il, l'Indien voit d'abord l'Espagnol comme un homme habillé. Il paraît tentant et aisé de rapprocher ces esquisses et leurs leçons des célèbres bronzes du Bénin du fond du golfe de Guinée qui, pour certains, remonteraient aux années 1500 et qui montrent en relief sur leurs plaques de métal, des hommes tous vêtus de tuniques aux jupes plissées, aux larges manches, coiffés d'un casque léger et d'un couvre-tête de toile, armés du bâton ou du fusil.

À l'arrivée de Colomb, tout paraît étonnant pour l'indigène des îles. Les « grands » navires à l'horizon du petit matin, dans le soleil ; les types physiques, les costumes, armes et attributs. On venait de toutes parts en foule, et les canoës des Indiens se pressaient, serrés, autour des caravelles. Le *Journal* décrit les toutes premières rencontres et traduit parfaitement, du côté

indien, cet émerveillement teinté parfois de stupeur ou de frayeur. Déjà à San Salvador, la première des îles atteintes : « Se rassemblèrent autour de nous beaucoup de gens de l'île. » Puis le lendemain : « Dès l'aube accoururent sur la plage ces hommes très nombreux, jeunes et de belle allure. »

Les étrangers à peine débarqués suscitent tant de curiosités ! leur taille peut-être mais surtout la couleur de leur peau et les barbes, les vêtements aussi. Las Casas, une fois de plus, fait parler Colomb :

« … Ils restaient tout ébahis à voir les Chrétiens, à contempler avec stupéfaction leurs barbes ; ils allaient aussitôt vers tous ceux qui portaient une barbe […] ils touchaient les barbes de leurs doigts ; ils examinaient avec admiration la blancheur des mains et des visages. L'Amiral et les siens, voyant ces enfantillages, les laissaient faire avec patience et indulgence. »

Le docteur Chanca nous les montre aux Antilles, complètement paralysés : « … Le long de la côte arriva alors un canoë où se trouvaient quatre hommes, deux femmes et un jeune garçon et dès qu'ils virent notre flotte, ils en furent tellement émerveillés qu'ils restèrent ainsi, complètement muets de stupeur et immobiles, à moins de deux portées de bombardes de nos navires. » Tellement immobiles qu'ils se firent prendre sur place, incapables de voir s'approcher la barque des Espagnols.

Lorsqu'ils peuvent se faire comprendre par gestes, ils expriment parfaitement leurs perplexités ou leurs convictions : ils ne veulent pas croire que ces hommes et ces navires viennent d'un autre royaume de ce monde mais « que tous les chrétiens venaient du ciel ». Ceci, bien sûr, dans les tout premiers moments, aux îles et surtout en 1492.

Peu à peu une autre image, un autre concept plus réfléchi, nés du contact et de l'expérience, s'imposent : lors des échanges

de pacotille contre les bijoux, lors des repas pris sous le même toit, des palabres laborieuses, des combats enfin. Il serait fort intéressant de pouvoir suivre les étapes de cette évolution des mentalités au fur et à mesure de l'exploration, de cette prise de conscience sans doute inégale selon les circonstances et les milieux ethniques. Dans le même temps, quelques autres nouveautés, toutes mystérieuses, renforçaient çà et là, ces premières stupeurs : les chevaux tellement effrayants, les armes à feu, les habits, quantité de petits objets dont ils ne savaient ni la nature ni l'usage. Et, au total, malgré tout, ces admirations spontanées plaçaient inévitablement les Indiens dans une position inférieure ; de nombreux commentateurs et chroniqueurs, expliquent ainsi, pour une large part, les succès des Espagnols, leur avance irrésistible, leur implantation en maîtres malgré leur petit nombre et la distance.

L'homme exotique : *légendes et fables…*

Colomb et les siens, bien entendu, n'éprouvent à aucun moment rien de semblable. De l'étonnement certes, d'agréables surprises parfois, des curiosités vite satisfaites mais jamais de stupeur ni de complexes d'aucune sorte. Ils observent, ils analysent de la manière la plus réaliste. Ni le *Journal* de 1492, ni les autres relations plus ou moins circonstanciées, ni les lettres ne traduisent autre chose que le désir de s'informer et de découvrir. Nulle extravagance, nulle exagération, à peine quelques erreurs.

D'autre part, ces découvreurs, aventuriers vraiment lancés au front de tout un monde, n'arrivaient pas l'esprit vide d'images, de représentations variées. Les uns et les autres s'étaient faits, par les récits des voyageurs, par les lectures de *Sommes* ou d'*Histoires naturelles*, par la contemplation de figures plus ou moins fantaisistes, une idée sans doute assez précise quoique fort inexacte et absolument pas adaptée, des hommes qu'ils allaient rencontrer. À tout cela s'ajoutaient les fruits de l'imagination, le goût du merveilleux et, à ne pas négliger, l'expérience africaine. Colomb n'est certainement pas le seul à bord des trois caravelles à avoir fait le voyage de Guinée et déjà, depuis des années, les Noirs et les Guanches servaient comme esclaves dans les villes du Portugal et d'Espagne. Ici, comme pour l'identification des îles et des terres, ou pour l'or et les richesses, les notes de l'Amiral montrent d'une façon frappante le poids du bagage mental et son obsédante empreinte sur la manière de voir puis de transposer la réalité.

L’étranger barbare, l’homme merveilleux et fantastique a toujours, depuis les Grecs jusqu’au pape Pie II, hanté les imaginations des peuples de la Méditerranée puis de l’Europe. Pour certains auteurs ou artistes, ce sont tout simplement des monstres dont les légendes fabuleuses, les sculptures romanes, les enluminures des temps de l’humanisme même rappellent, avec une certaine complaisance, d’étonnantes particularités. Tout un bestiaire fantastique, pas toujours très accessible ni même perméable pour nous aujourd’hui, peuplait ainsi les portails de quelques églises : en particulier ce fameux portail ouest de Vézelay, celui de la Pentecôte où l’on voit encore, au linteau, en longue procession, tous les peuples de la terre et, à droite, les « hommes à longues oreilles ». Très souvent, en effet, on montrait les hommes à têtes de chien, les hommes aux longues oreilles ; plus les hommes-plantes, les centaures et tous les hybrides hommes-animaux ; plus, enfin, les hermaphrodites. Sans même atteindre l’exubérance quelque peu morbide de Jérôme Bosch, dans sa *Tentation de saint Antoine*, sa *Nef des Fous*, ou encore son *Paradis*, les peintres s’exerçaient volontiers à des jeux gratuits, des essais de fantaisie et des enfantillages, à inventer d’étranges formes humaines, des corps parés d’attributs inattendus. C’étaient des divertissements de bon goût et on retrouvait partout ces grotesques sympathiques et hilares, ces petits monstres grimaçants mais inoffensifs, vite familiers : au coin d’un tableau religieux même, surtout dans les marges, les bordures si riches, si variées, bien colorées, des livres de piété, *Livres d’Heures*, et même du *Pontifical* de l’évêque. Animaux savants et hommes exotiques jouent souvent d’instruments de musique parmi les guirlandes de fleurs des prés, des buissons de fruits sauvages.

Nous imaginons mal si, pour l’artiste et pour le client, ce n’étaient que jeux ou si certains se laissaient aller à y croire…

De fait, sur ce point comme pour tant d'autres aspects des mentalités du moment, dans les années 1480 et même bien plus tard, voisinaient aisément chez un seul homme, érudit parfois, le goût du rationnel, la discipline de juger, l'attrait du merveilleux, la croyance aux fables et légendes. Colomb nous le montre à chaque moment : ce merveilleux sacré ou profane envahit toute la vie, l'enjolive, l'enrichit de cent images ; il devient même un sujet de réflexion. Tant d'autres bons esprits d'alors allaient dans ce sens et s'accommodaient fort bien des deux démarches.

Tout marin parti pour un pays lointain avait en mémoire à la fois les observations raisonnables des grands voyageurs et des images de pure fantaisie, plus ou moins neuves et originales. Les deux représentations voisinaient aisément. Les chefs, les hommes comme Colomb, avaient fréquenté les princes et les cours ; ils parlaient avec les humanistes, lisaient leurs ouvrages ou en entendaient parler. Nous connaissons les lectures de Colomb lui-même, l'extraordinaire étendue et variété de ses annotations, souvent naïves, maladroites certes, mais toujours empreintes d'une inlassable curiosité. Si bien que sa culture, son acquis reprennent exactement – par personnes interposées et au prix de quelques inévitables erreurs d'interprétation –, celle des milieux princiers et humanistes de l'époque, toujours passionnés, jusqu'à l'obsession, par tout ce qui évoque les mondes étranges, peu connus ou à découvrir.

Dans ces cercles de cour et d'érudits, on reprenait volontiers, pour une étude attentive, non seulement les ouvrages didactiques, scientifiques de l'Antiquité, en latin ou traduits, mais aussi tous les écrits plus tardifs. Ceux des compilateurs des premiers temps du christianisme : Martianus, auteur au Ve siècle d'une très curieuse encyclopédie présentée sous une forme romanesque que les lettrés du Moyen Âge traduisaient

sous le titre de *Noces de Mercure et de la Philologie* ; puis on traduisait et lisait Boèce, Isidore de Séville ou Raban Maur. Les bibliothèques des princes s’enrichissaient également d’ouvrages plus récents, des années 1100 et 1200 : livres d’astronomie et d’astrologie, traités encyclopédiques sur les minéraux (*lapidaires*), sur les plantes (*herbiers*), les animaux (*bestiaires*), sur les phénomènes atmosphériques ; plus enfin les géographies. Sur les mêmes rayons des cabinets de lecture ou dans les coffres des princes, on trouvait aussi les grandes sommes de tout le savoir humain, tels les *Miroirs* de Vincent de Beauvais ou les *Images du Monde* et, de plus en plus, les livres de vulgarisation capables de résumer et d’exciter davantage les curiosités : le *Roman de Sidrach*, le *Placides et Timeo*, le *Trésor* de Brunet Latin et surtout le très fameux *Livre de la Propriété des choses* de Barthélemy l’Anglais, rédigé en latin mais traduit en français en 1440. Tout cela formait, pour assouvir les intérêts, un répertoire, un bagage considérables.

En effet, cet engouement pour l’Orient et les grands voyages, nous l’imaginons sans mal dès qu’un inventaire évoque pour nous l’une de ces magnifiques bibliothèques des princes, passionnés d’exotisme et de connaissances. Beaucoup, en l’état actuel des recherches, nous échappent encore malheureusement pour les Italiens, les Espagnols surtout. Mais dans le royaume de France (Bourgogne, Berry, Anjou) que nous ne plaçons pas forcément (peut-être à tort ?) à la pointe du courant humaniste, certains possédaient de véritables trésors de « librairie », soigneusement étiquetés, inventoriés, évalués, où les encyclopédies, les histoires naturelles, les récits des voyageurs tenaient une très belle place. Jean de Berry n’a pas laissé moins de trois inventaires, en 1401, 1403 et 1416, de sa bibliothèque : 300 volumes au total, dont plus de 40 compilations historiques ou géographiques en forme de

roman, une vingtaine d'ouvrages consacrés aux sciences et 7 aux études d'astronomie. On trouve là les grands titres, les livres de l'aventure et des *Merveilles*, quatre *Histoires de Troyes, de Thèbes, d'Alexandrie et des Romains*, les *Images du Monde*, les *Images du Ciel et du Monde*, le *Livre de la fleur des Histoires de la Terre d'Orient*, bien entendu un *Devisement du Monde* de Marco Polo, et surtout, deux exemplaires magnifiquement reliés et enluminés du *Livre des Merveilles* ; le plus beau, encore conservé à la Bibliothèque nationale de Paris, lui fut donné par le duc de Bourgogne, Jean, en 1412. Cadeau tout à fait significatif puisqu'il marque ce vif intérêt des princes pour l'étrangeté orientale et réunit sous un titre tout à fait évocateur (pour le scribe de l'inventaire : *Les Merveilles d'Asie la grant et d'Inde, la majeur et mineur et des diverses régions du monde*) des extraits choisis de six auteurs différents : Marco Polo (1298), Oderic de Pordenone (1331), William de Boldensole (1336), Jean de Mandeville compilateur lui-même (1322-1356), John Hayton (1307) et Ricold de Montecroce (1294-1309). On y a même ajouté des lettres adressées au Grand Khan par le pape Benoît XV et une analyse politico-économique, un « État du Grand Khan », rédigé par l'archevêque de Sultanieh, Jean de Cor. C'était là un trésor, une véritable somme de toutes les connaissances sur les pays lointains.

Quelque trente ou quarante ans plus tard, la bibliothèque de René, roi de Sicile et comte de Provence, plus proche des Italiens, ne contient pas moins de 24 manuscrits « en langue turquine ou moresque ». De Venise, le célèbre humaniste et homme de guerre, Jacopo Antonio Marcello, un de ses amis et fournisseurs habituels, lui avait mandé un Strabon traduit du latin par Guarini de Vérone, une *Cosmographie* ou *Géographie* de Ptolémée et aussi une « vieille mappemonde à lettres grecques remontant à huit cents ans environ et que plusieurs

mesme croient du temps de Ptolémée ». René qui, comme tous les princes d'alors, manifestait un goût très vif pour tous les objets de provenance lointaine amenés par les galées vénitiennes, entretenait les meilleures relations avec les astronomes juifs de Carpentras, et faisait aussi exécuter différentes vues panoramiques des villes de Provence et d'Italie. Il avait fait composer pour l'éducation de son fils, par Antoine de la Salle, l'auteur du fameux *Petit Jehan de Saintré*, un ouvrage intitulé la *Salade* qui contenait la « description des différentes contrées du monde et la configuration des terres et des mers ». Enfin, son second frère, Charles comte du Maine, grand amateur lui aussi d'ouvrages géographiques, avait fait graver vers 1458-1460, par le célèbre Francesco Laurana dont la réputation alors était bien établie, une très belle et très précieuse médaille qui portait au revers un planisphère orienté selon les quatre têtes des quatre vents et marquait les quatre principales parties du monde… il est vrai que, après Europe, Asia et Africa, on y lisait le nom de… Brumal ! Ainsi de nombreux signes, très épars certes mais bien suffisants pour redresser l'idée d'un Moyen Âge ignare, indifférent au monde extérieur, tourné seulement vers sa propre contemplation. Tout au contraire, la géographie, la connaissance du monde et des hommes étrangers suscitaient de véritables passions de savoir.

Ces passions et les mirages d'Orient enrichissent aussi grand nombre d'œuvres littéraires, toutes de fiction, qui cherchent dans l'évocation d'un fabuleux lointain leurs sources d'inspiration. C'est ainsi que Christine de Pisan, érudite, grande lectrice, mais femme sage, peu engagée dans les longs voyages ou les aventures, écrivit en 1402, à la demande de Jean de Berry, un interminable poème, de plusieurs milliers de vers, qu'elle intitula *Le Chemin de longue estude*. C'est l'histoire d'un peuple imaginaire, qui la conduit d'abord à Constantinople, en Terre

sainte, à Sainte-Catherine du Sinaï, à Babylone (c'est-à-dire au Caire) puis, enfin, après la traversée des déserts arides peuplés de bêtes affreuses, dans les terres du Grand Khan :

« *En la riche isle de Cathay*
Ou vi moult mais rien n'achetay
De soie, d'or, d'argent, dépices,
Et de toutes choses propices…
En Inde enstrasmes la majeur
Allant vers l'Orient toujour.
Vi la vigne qui el poivre porte. »

Puis c'est l'Éthiopie, la terre du Prêtre Jean, dont elle chante inlassablement les délices, l'or, l'argent, les pierreries :

« *Les estrangetez, les noblesses*
qui y sont non pas à milliers…
Bref y vi d'estrangetez
que ne seroit le fait contez
en cent ans se je tant vivoie. »

Pendant longtemps tous ces écrits se complaisaient dans des fables et rapportaient scrupuleusement en se recopiant souvent les uns les autres des aventures et des rencontres absolument « merveilleuses ». Ainsi, pour l'*Histoire d'Alexandre*, une des œuvres les plus connues et les plus admirées pendant près de trois siècles et encore au temps de Colomb. Cette Histoire contait les exploits du héros, lors de son expédition d'Asie, de ses étonnantes aventures si loin à l'Est. Le *Roman d'Alexandre* connut même, à partir des années 1400, un vif renouveau d'intérêt. À la cour de Bourgogne, on lui adjoignit une suite, le fameux *Vœu du Paon*, et des commentaires variés au goût du jour. Jean Wauquelin, un des familiers de Jean sans Peur, y travaille et la bibliothèque ducale en possédait plusieurs copies. On s'inspirait là d'une soi-disant lettre qu'Alexandre aurait envoyée à Aristote et surtout, par habitude, de Pline l'Ancien,

d'autres auteurs romains tels Julius Valerius ou Palladius qui avaient parlé des merveilles de l'Inde et d'une *Histoire des Exploits*, écrite au Xe siècle par un archiprêtre nommé Léon ; une sorte de somme des récits fabuleux qui se donnent libre cours dans l'épisode de la poursuite du roi Porus à travers l'Inde. Outre les hippopotames et les bêtes monstrueuses, les dragons et les démons, puis les prodiges et les enchantements, les colères du ciel et les tempêtes de flammes et de neige, les tremblements de terre, Alexandre et ses compagnons doivent affronter tour à tour les Otifal, peuple étrange qui vit dans l'eau, des « femmes de l'eau qui tuent tous ceux qu'elles séduisent », des « vieillards gigantesques, velus comme des ours, cornus comme des cerfs », des hommes à tête de chien, ceux qui vivent près d'un grand étang, « nus, velus, fendus jusqu'au nombril ».

Ce n'était là qu'un recueil de fables propres aux divertissements et aux rêveries. Mais d'authentiques récits de voyageurs reprennent ces inventions sans aucune répugnance. Oderic de Pordenone, missionnaire franciscain qui a visité de nombreuses provinces d'Asie ne s'embarrasse pas non plus, en 1330, d'exactitudes :

Il a rencontré en Asie les « pygmées » qui « sont petites gens et n'ont que trois empans de long. Ils sont de corps bel et gracieux pour leur grandeur [...] ils se marient et ont enfants au sixième mois de leur maternité et vivent en tout, le plus six ans [...] ils combattent des grues et des cygnes bien plus grands qu'eux... » Il a vu aussi, dans l'île de Vacumeran, des hommes à tête de chien, sans parler bien sûr des animaux merveilleux et monstrueux. Toutes ces fables, Jean de Mandeville les reprend, les enjolive parfois dès qu'il s'agit de l'Inde et des terres plus lointaines de l'océan Indien. S'il donne des descriptions raisonnables de Jérusalem et de Constantinople, une analyse à peu près sereine des mœurs des Sarrasins, pour l'Asie lointaine

il affabule ou recopie tout simplement. On retrouve chez lui les pygmées et, dans l'île Lamori, les anthropophages :

« … Ce qu'il y a de plus terrible, c'est qu'ils aiment manger la chair humaine et les marchands même leur apportent des enfants à acheter et si ces enfants ne sont pas assez gras, ils les engraissent comme nous faisons pour les vaches et les cochons. »

Le Livre des Merveilles de Jean de Mandeville, écrit en 1356 puis repris en 1371 et enfin en 1390, présenté comme le récit authentique d'un long voyage mais en fait simple assemblage de légendes déjà bien connues, fut, rappelons-le, un des ouvrages les plus lus de son époque : trois rédactions en trois langues différentes – latin, anglais et français –, d'innombrables copies à la main (il nous reste encore, après tant de pertes et de destructions, plus de 250 manuscrits originaux !) et, passé les années 1480, au moins 35 éditions imprimées différentes ! Nous imaginons fort bien son influence et la façon obsédante dont ces images du merveilleux lointain pouvaient s'ancrer dans les esprits et les imaginations.

D'une façon bien inattendue, Marco Polo qui dicte pourtant son récit bien plus tôt, vers 1298, se situe d'emblée dans un autre univers mental, une démarche toute différente. Est-ce son sens du réel hérité de la pratique de la marchandise ? Est-ce surtout son très long séjour dans l'empire mongol, plus de vingt-quatre années au total ? Dès le départ, il affirme ne parler que de ce qu'il a vu lui-même ou de ce que des hommes sûrs (?) lui ont rapporté : « Et pour que ce livre soit droit et véritable sans nul mensonge, nous vous donnerons les choses vues comme vues et les choses entendues comme entendues. » C'est un reportage : « Aussi tous ceux qui liront ou écouteront ce récit doivent le croire parce que ce sont choses véritables. » Tout à l'opposé, donc, des *Merveilles*.

Pour la peinture des peuples, de leur aspect physique du moins, le Vénitien se montre fort discret. À le lire, comme à lire d'ailleurs plusieurs autres ouvrages qui manifestement s'inspirent du sien, il serait impossible d'imaginer d'une façon précise les hommes de l'extrême Asie, leur type ethnique, leur complexion, leur allure. Ni Polo ni les autres ne parlent des Mongols, des Japonais et des Chinois. Pas un mot sur leur taille, sur la couleur de la peau, sur la forme du visage, sur les yeux bridés ni même, à aucun moment, sur les différents costumes. Un paradoxe stupéfiant : dans ces livres truffés d'étrangetés et de curiosités, l'homme jaune n'existe pas ; on l'ignore. Ce sont les écrivains arabes et les peintres persans qui nous les montrent, et eux seuls. Le marchand d'Occident, chrétien, ou le moine ne voient le Grand Khan, ses officiers, ses sujets, que d'un point de vue strictement social et « politique ».

Sans doute le Vénitien excelle-t-il à dresser de fabuleux inventaires des revenus et richesses des trésors amoncelés, à conter comme pour un poème épique les guerres et les conquêtes, à relever aussi quelques traits de mœurs d'une étonnante singularité ; mais sa plume reste tout à fait sobre dès qu'il parle des hommes eux-mêmes. Il n'invente rien ou, plutôt, il ne dit rien, se maintient toujours à la surface ou en marge. Les peuples dont il conte le passé et les fortunes, personne ne les voit ; ce sont, avant tout, des royaumes.

Par ailleurs, pas ou peu de monstres ; pas d'extravagances répétées non plus. Deux seules fantaisies, de taille il est vrai, animent le discours ; toutes deux se rapportent, précisément, à des pays qu'il n'a pas visités. D'abord pour Sumatra lorsqu'il répète aveuglément ce que lui ont dit quelques voyageurs ou ce que colportent les légendes chargées d'effrois. Là, dans une partie de la grande île, dans un de ses huit royaumes, celui de Labrin :

« Il y a des hommes qui ont une queue longue d'au moins une paume mais elle n'est pas poilue ; elle est bien grosse comme celle d'un chien. Ces hommes demeurent dans les montagnes et sont comme des sauvages. »

Une image très ordinaire qui reprend inconsciemment la frayeur ancestrale, atavique, qu'inspiraient de tout temps aux gens des plaines, sédentaires, paysans ou boutiquiers des pays de l'Orient les farouches montagnards inaccessibles, entraperçus, toujours redoutés. C'est naturellement, pour nous et peut-être déjà pour les lecteurs de l'époque, une information au second degré qui se relie davantage au folklore profond des pays qu'aux propres observations du voyageur. Autre grande fantaisie, dans l'île d'Angaman (qui est, en fait, l'archipel des Andaman, au large de la pointe nord-ouest de Sumatra), les hommes vivent aussi comme des bêtes sauvages :

« Tous ont tête comme chiens et dents et yeux aussi et par le visage ressemblant à de grands chiens mâtins [...]. Ce sont de très cruelles gens car ils mangent tous ceux qu'ils peuvent prendre qu'ils ne soient pas de leurs gens. Ils vivent de viande et de lait ; ils ont des fruits différents des nôtres. »

Ces deux concessions mises à part, tout ce qu'il sait dire c'est que les femmes de Zanzibar sont les plus laides du monde et qu'« elles ont les mamelles quatre fois plus grandes et plus grosses que nulle autre femme ». Ou encore que, dans la province de Cancigu, du côté de la Birmanie ou du Siam, les habitants « ornent leurs corps de dessins faits à l'aiguille de manière à ce qu'ils ne s'effacent jamais et représentant des lions, des dragons, des oiseaux et toutes sortes d'autres figures ; ils le font sur le visage, le cou, la poitrine, le ventre, les bras et les mains, partout. C'est une marque d'élégance et ceux qui en ont le plus sont considérés comme les plus beaux. »

Une image que n’oublie pas notre Amiral lorsqu’il trouve des Indiens, les Caraïbes surtout, peints de couleurs sombres.

Marco Polo ne s’égare que pour le bestiaire proprement dit, exotique ou complètement imaginaire et encore les griffons ne sont-ils placés, au revers d’une page, que pour la bonne forme, pour satisfaire à une mode déjà ancienne. Ce ne sont, dit-il, que de très grands aigles capables de prendre un éléphant dans leurs serres et de le porter très haut, pour le laisser tomber ensuite et le tuer ; il ne les a pas vus d’ailleurs, mais le tient de « certains qui étaient allés jusque-là et en étaient revenus ». Des licornes et des unicornes certes, des éléphants énormes en très grand nombre, des oiseaux fabuleux mais pas de monstres à tête humaine. Il s’élève même contre les légendes, contre les fausses images que quelques-uns, en quête de succès faciles, veulent donner de ces gens de l’Inde ou des provinces de l’empire du Grand Khan. Dans l’île de Java la mineure (Sumatra) « qui est tellement au midi que l’étoile Polaire ne s’y montre jamais », les habitants du royaume de Basma ont un langage à eux, vivent tous comme des bêtes et n’ont aucune religion ; ils n’envoient même pas de tribut à Cathay tant ils en sont éloignés. Mais ce sont des hommes comme les autres. Suit alors une allusion à une pratique tout à fait curieuse dont on ne trouve, semble-t-il, nulle trace ailleurs, qui jette une lumière assez trouble sur les façons dont les gens d’Occident pouvaient connaître ces peuples lointains :

« … Et je vous dis que ceux qui apportent chez nous des petits hommes séchés en affirmant que ce sont des hommes de l’Inde profèrent des mensonges. »

Ce sont tout simplement des singes qui vivent dans cette île, de très petite taille, le visage pareil à celui d’un homme. Lorsqu’on les prend, on les tue, on les laisse sécher, on les embaume avec du safran et d’autres onguents. Mais ce sont

bien des singes : « Car dans toute l'Inde ni en d'autres pays plus sauvages, on n'a jamais vu de tels hommes. »

Ainsi quelques récits relativement discrets, ceux de témoins véritables et raisonnables permettaient parfois de rectifier les extravagances et les légendes.

De même pour les représentations iconographiques. Les peintres cherchent leur inspiration à leur gré et, là aussi, différents courants s'affirment, se partagent un public sans doute très varié, en tout cas capable d'apprécier diverses tendances. Certains restent fidèles à une vue très classique : pour eux l'Orient, le lointain Orient même, c'est en somme le pays des rois mages ou des héros de la mythologie grecque, toujours peuplé d'hommes blancs, à barbes, bien vêtus, tout à fait conformes aux canons d'une esthétique occidentale. Cette tradition, nourrie de la lecture des textes anciens, inspirée par les réflexions des humanistes peu soucieux tout de même de fantaisies et de complaisances, s'est perpétuée fort longtemps. Le tableau du Parentino (Bernardo Parenzano), peint vers 1520 et conservé au musée de Padoue en offre un très bel exemple : les Argonautes, à la recherche de la Toison d'or abordent sur une terre inconnue qui doit être la Colchide ; une image qui peut très bien évoquer l'arrivée de Colomb sur les plages des nouvelles Indes… Or, ici, nous voyons tout un décor et un répertoire d'une étonnante sagesse, d'un grand conformisme : de hautes montagnes abruptes, vertigineuses, un fleuve cascadant vers le rivage verdoyant ; quelques grands arbres aux larges feuilles ; et deux indigènes, assez loin à un détour du chemin encaissé entre les rocs, montés sur de beaux chevaux, bien habillés, coiffés de bérets de couleur. Le navire a bien l'allure d'une caravelle avec ses trois mâts et ses voiles carrées, sa coque rebondie. Nul doute que l'artiste songeait à l'Amiral génois, le Jason moderne. Ainsi l'Italie des humanistes, des

hommes de sciences sages et raisonnables pouvait-elle imaginer la grande aventure.

Mais d'autres peintres restaient fidèles à l'autre optique, irrésistiblement attirés par la quête de l'étrange, des formes troubles. Sur différentes scènes du *Livre des Merveilles* enluminé pour Jean de Berry figurent des hommes sauvages, fabuleux. Scènes insolites qui déconcertent et pourtant traduisent un intérêt, un état d'esprit. Ce sont les anthropophages de Sumatra, pas effrayants du tout : un type physique très ordinaire avec barbes et cheveux, de grandes robes ornées et de vastes chapeaux à bords relevés ; mais, bien sûr, ils sont attablés devant une table recouverte d'une nappe où, dans un plat gît un bras d'homme ; un convive mange une main, un autre découpe un pied.

De telles fables trouvaient aussi leur source dans les traditions orales transmises par les indigènes eux-mêmes, capables de colporter les inventions les plus étranges, peut-être pour effrayer les Européens, leur faire rebrousser chemin, les écarter d'un tabou : frayeur ancestrale, sens du sacré, souci de préserver un interdit tout à la fois. À une époque bien plus tardive que Marco Polo, lorsque Diego Gomez parle de la première découverte de la Guinée (en 1444), il sait pourtant que chacun, dans tous les ports d'Occident, a vu des Noirs, a entendu souvent et longuement raconter les voyages d'Afrique. Mais lui qui a effectivement participé à cette aventure, témoin oculaire que l'on voudrait digne de foi, n'hésite pas à rappeler les dires des indigènes qui, sur le chemin entre Arguin et Tombouctou, plaçaient une montagne nommée Abofur (l'Adrar) :

« … Ils disaient que ces monts étaient habités par une race d'hommes étonnante : les mâles avaient un visage de chien, une

grande queue et le corps tout couvert de poils. »

Notre auteur, sérieux, s’empresse d’ajouter qu’ils disaient aussi « beaucoup d’autres choses qui paraissaient mensongères ». Certes… mais il en fait tout de même état !

L'expérience africaine : *l'image du Noir*

Tout compte fait, au moment où les premières caravelles s'élancent à travers l'Atlantique, il semble bien évident que ni Colomb ni aucun de ses compagnons n'aient pu avoir d'idée bien précise sur les habitants de l'extrême Asie et, encore bien moins forcément sur ceux des terres qu'ils pouvaient découvrir, par accident. Ils peuvent penser à ceux de Cipangu, certes… mais qui en a vraiment parlé ? Toutes les représentations se fondent en un flou où se superposent des images fort complexes et contradictoires de cet homme exotique, inconnu. Pour les mieux informés, ces images s'ordonnent en deux faisceaux soutenus par deux idées-forces sécrétées par d'innombrables lectures, par l'expérience des voyageurs, par les théories sur les configurations de la terre et des climats, par d'innombrables supputations avec toujours une forte teinte de légende et de fantaisie. Ce sont bien deux images « construites » : celle du Noir, celle de l'Homme sauvage.

L'image du Noir s'appuie sur des observations réelles ; tout au long des côtes d'Afrique, au-delà du 20e degré ou à peu près, les Portugais n'avaient plus rencontré que des Noirs. Colomb ne peut oublier, quant à lui, son voyage de Guinée et son séjour à La Mina.

Ce qui compte aussi ce sont les récits des voyageurs aux Indes et dans l'empire du Grand Khan. Un des rares moments où Marco Polo parle de « races », c'est uniquement pour les Noirs, ceux des provinces du sud de l'Inde, Malabar et Coromandel :

« Quand leurs enfants naissent, ils sont déjà tout noirs ; mais plus ils le sont, plus ils les estiment si bien que, dès leur naissance, ils les prennent et les oignent chaque semaine

d’huile de sésame ; ainsi ils deviennent aussi noirs que des diables chez nous. Et, de plus, font-ils représenter leurs dieux et leurs diables blancs et ils font peindre les images de leurs saints tout en noir. »

Plus précisément, sur la côte de Malabar, dans le royaume de Coillou (Quilon), là où pousse le poivre en plantes domestiques : « Ils sont tout noirs, femmes et enfants [précision bien curieuse…] et vont tous nus sauf qu’ils couvrent leur nature de très belles étoffes. » Nous pouvons d’autre part admirer cette enluminure si célèbre du *Livre des Merveilles*, une des plus belles de toutes, qui montre la récolte du poivre et correspond parfaitement au récit. Aux arrière-plans, de très hautes montagnes escarpées, des collines s’étageant au-dessus d’un fleuve rapide ; çà et là quelques arbres très quelconques d’allure ; six hommes d’un noir éclatant, les reins ceints d’un grand pagne noir, blanc ou safran, cueillent les fruits très noirs eux aussi et versent leurs corbeilles dans une grande cuve de bois ; un maître surveille et goûte, habillé d’une longue tunique blanche plissée, chaussé de cuir, un large coutelas pendu à la ceinture.

Les *Tacuinum Sanitatis*, ces cahiers qui énumèrent les plantes médicinales et analysent leurs vertus, montrent aussi, pour des stimulants comme le poivre ou des calmants comme les clous de girofle, de petites scènes du genre exotique, cueillette ou entrepôt, acheminement vers les ports ; toutes mettent au premier plan des Noirs courbés sur leurs tâches.

Sans doute ces images, certaines du moins, restent-elles très approximatives : le peintre travaille dans l’abstrait, par ouï-dire et non d’après un modèle vivant ; il s’en tient essentiellement à la couleur de la peau et ne s’embarrasse pas d’observations anthropologiques. Pour la cueillette du poivre, dans le livre offert à Jean de Berry, dont on attribue l’enluminure à plusieurs

ateliers, nous voyons des Noirs aux traits très européens, absolument pas caractérisés ; certains visages sont à peine esquissés. D’autres ont même des cheveux raides et blonds. La scène n’est en somme qu’une transposition : c’est une vendange avec corbeilles et cuves de bois, transplantée sous les tropiques ; la seule marque particulière est cette couleur noire des corps. Mais le maître de la plantation n’est-il pas, curieusement, un blanc ?

Plus tard, certes, d’autres artistes apportent plus d’attention et le genre exotique qui connaît une réelle fortune, évolue. Les frères Limbourg montrent des Noirs aux traits différents, bien plus marqués, les lèvres plus épaisses surtout, les cheveux frisés ou crépus. De même pour les peintres italiens qui placent dans la suite des princes ou celle des rois mages de petits serviteurs ou esclaves de cour. De telle sorte que peu à peu, dans les images des livres, le visage du Noir se précise, échappe à une sorte de convention abstraite et malhabile. Le type humain s’affirme.

Colomb s’attendait certainement à rencontrer des hommes noirs sur les terres où il allait aborder. Pour différentes raisons : ses souvenirs de Guinée, les rares descriptions des Pays au sud de l’Asie, surtout le parallèle alors obligatoire, reconnu par tous, entre pays chauds, producteurs de richesses, et cette race humaine. À plusieurs reprises Marco Polo et nombre d’autres auteurs attribuent la couleur de la peau à la forte chaleur ; dans ces pays où « la chaleur est si grande qu’à peine peut-on l’endurer », où un œuf plongé dans un fleuve serait aussitôt cuit, les hommes et les femmes constamment exposés aux rayons du soleil sont tout naturellement plus noirs qu’ailleurs. C’était une idée communément reçue par tous les géographes d’alors ; la peau des hommes devenait de plus en plus foncée au fur et à mesure que l’on allait davantage vers le sud.

Les hommes sauvages

L’autre image, aussi impérieuse ou presque, affirmée par une longue tradition littéraire et de multiples représentations, s’ordonnait, elle, autour de l’Homme sauvage. Pendant des siècles, on le retrouvait partout, sur les tentures des murs, les tapisseries surtout, peint ou ciselé sur les coffrets et les meubles, sur le manteau des cheminées, aux façades des maisons seigneuriales. Habitant de la forêt ou des grandes solitudes, il fuyait tout contact humain, ne s’adonnant ni à l’agriculture ni même au travail des forges, mais vivant des baies des arbres et de viande crue. De haute stature, couvert de très longs cheveux, les pieds énormes, armé d’une lourde massue, il fait penser d’abord à quelque démon païen ou à un ogre ; ou peut-être encore à un possédé car les fous, eux aussi, se réfugient dans les bois. Mais c’est un possédé de l’amour, un triste désespéré : Tristan puis Lancelot s’étaient retirés du monde dans le désert des forêts.

L’homme sauvage, chargé presque toujours du péché de luxure, poursuit la femme de sa convoitise brutale : ni chevalier, ni amant courtois ; l’image rejoint celle des faunes, des satyres et de Silène : le rapt et la violence. D’où les scènes aux murs des grandes salles des palais qui montrent le combat entre le chevalier et cet homme des bois pour la possession de la dame aimée. De son côté, la femme sauvage, luxurieuse elle aussi, cherche à attirer les hommes ; elle se change en belle jeune fille puis reprend vite, au fond des bois, sa vraie nature.

Tout ce cycle de légendes parfaitement connues inspirait l’idée d’une humanité étrange, en marge d’une vie sédentaire, bien insérée dans les cadres sociaux et les mentalités

conventionnelles. Elles répondaient, pour l’Occident, d’une manière plus élégante et discrète, aux légendes de l’Asie qui, dans leurs montagnes, ne plaçaient que des hommes monstrueux.

Un répertoire iconographique riche et varié, parfois renouvelé, tournait autour de cette idée de sauvagerie et de vie plus naturelle. Bien moins connues que les *Chasses à la Licorne*, mais tout aussi importantes pour comprendre les mentalités et le bagage culturel du moment, les *Chasses à l’Homme sauvage* les rejoignent pourtant très exactement ; traqué, l’homme tente de fuir ; aussitôt pris, il redevient civilisé.

Dans les années 1400, une nuance s’annonce qui traduit un autre penchant tout à fait significatif : les artistes font le sauvage plus sympathique, plus « humain », souvent simplement tourmenté ou malheureux ; l’image reflète alors un net désir de retour à une vie primitive, plus naturelle, par opposition à la vie chevaleresque jugée trop artificielle.

C’est l’époque aussi, celle précisément de Colomb, où l’on voit des hommes et même des femmes sauvages tenir des écus ou des armoiries : thème iconographique né sans doute de l’habitude d’habiller ainsi les valets d’armes qui gardaient l’écu de leur maître avant les tournois, pendant l’échange des défis. La longue chevelure et les poils sur tout le corps, réminiscence de Samson, leur conféraient une force irrésistible. De nombreuses familles nobles leur faisaient tenir leurs blasons. En Espagne, dans les années 1480 et plus tard, l’homme des bois se dresse à côté des grands écus pour mieux les défendre ; par exemple, en Andalousie, aux maisons d’Ubeda ou à Guadalajara, au Palacio del Infantado et, plus encore, dans la ville de Valladolid à la façade de San Gregorio, tout entière ornée de magnifiques blasons.

Bons Indiens et Caraïbes

Ainsi l'homme d'Espagne portait bien présente à l'esprit, relativement riche, accompagnée de multiples attributs et anecdotes, l'image de ce que pouvait être l'homme non policé, échappant à toute contrainte sociale, à tout cadre enraciné. Avant même de le rencontrer, Colomb pouvait se le représenter. Ce sont bien là ses références, ses schémas, ceux qui inspirent ses réflexions du premier *Journal* : d'un côté le Noir de l'Inde ou d'Afrique, de l'autre l'Homme des forêts, de la vie primitive.

Malgré tout, lorsqu'au petit matin, Colomb et ses compagnons découvrent les habitants de cette île aperçue dans la nuit à la lueur des étoiles et de la lune, nous imaginons bien l'émotion, le sentiment d'intense curiosité qui s'emparent de tous. L'aventure s'imposait, insolite, jamais vécue : le plein inconnu, un autre monde et d'autres hommes. Même si, toujours aussi ancré dans ses convictions, l'Amiral pense plus que jamais à Cipangu ou à une quelconque île voisine, c'était pour découvrir cette humanité lointaine, toujours entourée de mystères et de fables, comme personne ne l'avait encore fait : aborder d'un coup au monde des Merveilles ! La première réaction traduit bien en de longues lignes très sobres une certaine surprise : ces gens qui accourent de toutes parts sur le rivage ou se lancent à la nage vers les barques et les navires ne sont ni noirs ni monstrueux. Tout au contraire :

« … Ils étaient bien faits, parfaitement bâtis de corps et d'aspect agréable […]. Ils sont tous jeunes et comme je viens de le dire bien faits et de bonne taille. »

Dès les tout premiers jours, il s'applique à noter des particularités, des traits saillants de cette nouvelle race

d’hommes que personne n’avait encore pu voir en Europe, pas même à bord des navires au retour des îles Canaries ou d’Afrique, pas même sur les marchés aux esclaves de Lisbonne ou de Séville. Quelques observations de caractère « anthropologique » marquent bien son intérêt et même sa sympathie :

« Ils ont tous le front et la tête très larges, plus qu’aucune autre race que j’ai pu connaître jusqu’à maintenant ; ils ont des yeux qui sont, pour la plupart, très beaux. »

De même pour la coiffure, leur seule élégance :

« Leurs cheveux étaient aussi gros que les soies d’une queue de cheval ; ils les coupaient court sur le devant jusqu’aux sourcils ; mais par-derrière, ils gardaient de longues mèches qu’ils ne coupaient jamais. »

Plus tard le docteur Chanca parle aussi pour l’Hispañola, de ces hommes qui exhibent des têtes complètement rasées avec, de place en place, des touffes de cheveux dressés, tressés, arrangés de façon toujours si bizarre qu’il serait vain de tenter de les décrire. Un rien de condescendance certes : « En somme tout ce que l’on se plairait à faire dans notre Espagne sur la tête d’un fou confirmé, ici, les plus estimés d’entre eux le tiennent comme une grande marque d’honneur. »

Ces hommes ne sont donc ni des géants, Gog et Magog, ni des nains, pygmées, gnomes contrefaits des légendes et des merveilles. Ce qui frappe le plus est bien la couleur de leur peau : « Je n’en ai pas vu un seul qui fût vraiment noir ; leur couleur naturelle ressemble à celle des Canariens, c’est-à-dire qu’ils ne sont naturellement ni noirs ni blancs. » Colomb, toujours attentif à son cadre de connaissances livresques, lie la couleur de la peau à la chaleur du soleil, l’explique parfaitement puisque ces terres se trouvent sur la même latitude que l’île Hierro des Canaries. Ces hommes n’ont pas

non plus certains traits physiques des tribus d’Afrique, observés lors du voyage de Guinée : « Ils ont tous les jambes bien droites et n’ont pas de ventre du tout […] ; leurs cheveux ne sont pas crépus mais lisses et très gros. » Seul sujet d’étonnement : ils se peignent, les uns en brun, les autres en blanc et en rouge, d’autres encore de différentes couleurs ; certains le visage et d’autres l’ensemble du corps ou bien seulement le tour des yeux ou le nez.

De fait l’Amiral s’émerveille peu ; il lui plaît, tout au long de cette première narration, de rencontrer ces hommes si proches, en somme, de ceux qu’il connaît déjà, d’échapper à une étrangeté qui porterait sa part de grand inconnu et de frayeur. Il marque surtout son plaisir, à l’Hispañola, en décembre, à trouver là les plus beaux hommes et les plus belles femmes de toute cette exploration ; il les voit « blancs, à tel point que l’on peut penser que s’ils allaient vêtus, protégés du soleil et du vent, ils paraîtraient aussi blancs que des paysans d’Espagne » ; pour la beauté et la couleur de la peau, ils l’emportent sur tous les peuples des autres îles et il remarque là deux jeunes filles de teint aussi clair que celles de Castille.

Cette prise de conscience rapide d’un monde qui n’a rien d’étrange, une découverte teintée certainement de quelque soulagement, n’interdit ni une observation plus en profondeur des mœurs et des coutumes ni, non plus, l’étude de différences parfois.

Le premier *Journal* – si nous excluons même les additions remarquables, mais très postérieures et « orientées » de Las Casas –, montre une réelle bonne volonté pour connaître, étudier, apprendre. C’était là tout un monde d’inconnus à pénétrer et rien ici ne s’offrait à faciliter la tâche. Colomb insiste longuement, au moins dans les premières semaines, sur toutes

les dispositions qu'il prend pour ne pas effrayer ni heurter les indigènes, pour les amener à « parler », à se faire comprendre. Bien sûr s'interposait le sévère obstacle des langues longtemps hermétiques et c'est en évoquant la nécessité d'avoir tout de suite des truchements, qu'il justifie les premières « prises » d'Indiens amenés à son bord ; ils devaient lui enseigner les mots essentiels et se familiariser avec ceux des Espagnols. Dès le 14 octobre, deux jours après le premier débarquement, il fait prendre sept Indiens pour les emmener, « leur apprendre la langue et les renvoyer ensuite chez eux ». Dans toutes les autres îles, à Cuba, à l'Hispañola, il prend ainsi sur sa caravelle des hommes et même des femmes qui lui servent d'interprètes et de guides. C'est là que s'établissent, d'une façon si brusque et par la contrainte, dans ce monde clos des navires au large des côtes, les premières relations humaines de cette grande entreprise ibérique. Ces hommes parlent d'abord par gestes, répondent comme ils peuvent et souvent très mal aux questions les plus pressantes, indiquant surtout la route qui conduit aux îles fabuleuses des mines d'or ; au fur et à mesure de l'exploration côtière, ils préparent les palabres avec les autres indigènes dans les villages ; ils sont souvent envoyés en éclaireurs pour apaiser les craintes ou les courroux par de grands cris ou de bons discours.

Le 12 décembre, une semaine après l'arrivée dans l'île d'Hispañola, les marins s'emparent d'une femme car leur chef leur avait bien recommandé « de prendre certains habitants pour les traiter honorablement et leur faire perdre la peur » ; cette femme, très belle, toute jeune, peut parler avec les Indiens qui sont déjà à bord, « car ils n'ont tous qu'une même langue » ; on lui donne quelques grelots et des perles de verre, puis on la renvoie à terre accompagnée de plusieurs marins et des Indiens

de la caravelle « pour qu'ils aillent parler avec les gens du village ».

Mais les autres, généralement, on ne les ramène jamais chez eux et on ne leur laisse même aucune chance de s'échapper ; certains furent conduits jusqu'en Espagne. Las Casas le lui reproche assez : c'était bien une des toutes premières formes de violence, d'esclavage.

En tout état de cause, le problème des langues se posait toujours et certainement d'une façon très aiguë. Certes, le 13 janvier 1493, peu avant de quitter les Indes pour l'Espagne, l'Amiral affirme qu'il pouvait saisir « quelques mots de la langue indienne, à l'aide desquels il comprenait maintes choses ». Mais il n'y fait plus jamais allusion par la suite et faut-il vraiment croire qu'il avait appris, après de longs mois passés aux îles et sur les côtes du Paria ou du Veragua, une seule de ces langues ? C'est là un point que ses biographes ont laissé dans l'ombre et qu'aucun texte ne vient éclairer, même d'une légère lueur.

Tout au début, il s'était bercé d'illusions : à Cuba, le 12 novembre 1492, il pense que tous ces Indiens passent d'une île à l'autre dans leurs canoës et que leur langue est la même partout. Quel avantage sur les Portugais dans leurs entreprises d'Afrique ! :

« … Il en va tout autrement en Guinée où les gens parlent mille langues différentes, à tel point qu'ils ne s'entendent pas du tout les uns les autres. »

Mais c'est une illusion vite évanouie. À l'Hispañola même, tout de suite après, il mesure parfaitement cette diversité des parlers et des cultures, plus sensible encore pour les Caraïbes qui, manifestement, n'appartiennent pas au même groupe de races et de civilisation. En janvier 1494 encore, les *Instructions* écrites pour les souverains disent que l'on ne dispose toujours

pas d’interprètes « par lesquels nous puissions expliquer à ces gens notre sainte religion, selon la volonté de Leurs Altesses ». La variété des langues surtout « due à l’immensité de ces terres » gêne considérablement les relations et les échanges ; il y insiste, le regrette et finit par dire tout le contraire des premiers jours :

« … Il est bien assuré que les gens d’ici ne passent pas souvent d’une île à l’autre et c’est ainsi qu’il y a des différences dans leurs façons de parler, selon qu’ils vivent plus près ou plus loin les uns des autres. »

Lors du dernier voyage, en 1502-1503, le voici qui dresse encore un véritable constat d’impuissance à maîtriser, dans son ensemble et ses multiples facettes, un monde aussi varié ; les habitants même voisins parlent chacun leur dialecte (nous sommes dans les parages du Veragua et l’observation semble tout à fait exacte) et ne s’entendent pas plus entre eux « que nous avec les Arabes ». Et suit aussitôt cette autre opinion tout aussi pertinente, qui témoigne bien d’une information relativement correcte et d’une bonne approche du monde indien : « Je pense que ceci n’est vrai que pour les sauvages qui vivent sur la côte, mais qu’il n’en est pas de même à l’intérieur des terres. »

Quant à l’observation des coutumes et des usages, ne cherchons pas une enquête en forme, comparable à celle de nos ethnologues, ni une liste de réponses à un quelconque questionnaire. Pourtant, dans leur naïveté, leur incohérence parfois et la fantaisie d’un grand désordre inévitable, ces notes prises au jour le jour, tant dans le *Journal* et les relations de l’Amiral que dans celle du docteur Chanca, ou encore de l’ami de Savone, Michele di Cuneo, fourmillent de renseignements précieux, transcrits d’une manière toute spontanée, marqués du sceau de la sincérité et de la fraîcheur de la découverte. Ce

qui frappe tous ces premiers observateurs du Nouveau Monde, ce sont d'abord quelques aspects matériels de la civilisation : d'abord les habitations, huttes ou cabanes, si légères, couvertes de larges feuilles de palmiers ; surtout les canoës leur paraissent partout la marque d'un genre de vie particulier, la véritable originalité de cette civilisation indigène appréhendée en quelques jours.

À chaque fois que les caravelles s'approchent du rivage et qu'elles jettent l'ancre, les canoës rapides, faits d'un seul tronc d'arbre, parfois capables d'embarquer plusieurs dizaines d'hommes ou de femmes, se pressent autour des navires. Jamais, du moins au cours des premiers voyages, les Espagnols n'ont pu voir d'autres embarcations : il n'y a donc pas de vaisseaux aux Indes, pas dans ces îles. Et nous mesurons sans mal la stupéfaction de l'Amiral qui arrivait là, nourri des belles images de Marco Polo : les grandes nefs ancrées par centaines dans les ports. Pas de navires, pas de belle navigation marchande, mais des foules d'esquifs, des trafics éparpillés sans aucune organisation ni structure.

Le lendemain même du premier abordage, le 13 octobre au matin, Colomb les appelle *almachie* : c'est un mot arabe usité sur la côte d'Afrique que les Espagnols avaient appris à connaître :

« Ils s'approchaient de mon bâtiment sur des *almachie* faites d'une seule pièce, dans un seul tronc d'arbre ; c'est alors une barque très allongée où peuvent tenir jusqu'à 40 ou 45 hommes. Il y en a d'autres qui ne portent qu'un seul homme. Tous ramaient en se servant de rames qui ressemblent aux pelles de nos boulangers. Ces barques courent à merveille ; si elles se renversent, ils se mettent tous à nager et s'emploient à les remettre à flot puis à les vider avec les calebasses qu'ils ont avec eux. »

Beau sujet d'observation pour un marin…

Deux jours plus tard, une barque espagnole tente en vain de rattraper une de ces *almachie* qui glisse sur l'eau, étonnamment rapide, emportant au loin un fugitif… Mais déjà, les 26 et 28 octobre, Colomb s'adapte et a retenu un mot essentiel ; il précise, par une sorte de parenthèse, « ce sont des canoës » et, dès lors, il n'emploie plus que ce mot indigène. Ainsi, le 22 décembre : « Plus de 120 canoës sont encore venus ce jour-là près des navires, tous chargés de gens, tous apportant quelque chose. »

Andrès Bernaldez, le curé de Los Palacios, ami et confident, qui a passé de longues heures à écouter les récits du Génois, montre ces canoës indigènes, à la Jamaïque, plus nombreux et plus beaux que partout ailleurs ; certains fort grands dit-il, presque impressionnants, certains même très riches sont regardés comme des marques de prestige et de noblesse :

« … Et chacun des caciques de ces terres tient un grand canoë dont il est aussi fier et dont il se sert aussi volontiers comme le ferait chez nous un chevalier qui posséderait une belle et grande nef. Aussi ont-ils décoré ces canoës à la proue et à la poupe de plaques de métal et de peintures absolument merveilleuses ; et l'Amiral prit les mesures de l'un de ces canoës : il trouva 96 pieds de long et 8 pieds de large. »

Par les lettres de Colomb ou par les récits des marins, cette renommée du canoë indien courut aussitôt toute l'Espagne et, plus encore, l'Italie. Dès 1493, un lettré vénitien, Domenico Malipiero, insistait dans ses *Annali Veneti* sur la merveille de cette découverte, la prospérité des îles et, homme de la lagune, notait aussi :

« … Pour naviguer, ils usent de navires qui ressemblent un peu aux fustes d'ici, les uns plus grands, les autres plus petits, mais ils sont fort incommodes car très étroits, taillés dans un

seul fût d'arbre ; ils vont plus vite que nos fustes et naviguent ainsi d'une île à l'autre. »

Diego Mendez, héros de cette aventureuse traversée entre la Jamaïque et l'Hispañola, sur un canoë lancé ainsi en pleine mer, en avait gardé un fort souvenir et fit graver l'image et le nom d'un canoë sur sa pierre tombale.

Par la suite, plus peut-être que la hutte couverte de palmes, plus que le hamac, le canoë s'impose, silhouette ou figure centrale de toutes les gravures et tableaux qui content les scènes de la vie aux Indes occidentales. L'Indien seul armé de sa pagaie, ou la longue pirogue chargée d'hommes assis, viennent tout naturellement au premier plan des paysages de mer, de lagunes ombragées de beaux arbres, de fleuves majestueux ou tumultueux.

Mais ce qui frappe aussi, c'est la pauvreté, le dénuement des hommes, l'absence de vie vraiment politique et de gouvernement. Ces gens vont nus ou presque, démunis de tout : « Ils avaient tous le même aspect, la même taille et tous aussi nus les uns que les autres. » Les maisons n'ont pas très bel aspect, en forme de tentes, très simples, avec une sorte d'ouverture ronde ou sur le sommet ou sur le côté pour laisser passer la fumée. À l'intérieur, propre et bien balayé, le hamac : « Un lit qui, avec toute sa literie, forme comme une espèce de filets de coton entremêlés » ; sur le sol, quelques rares ustensiles, des harpons pour la pêche, des traces de feu à même la terre battue ; « un chien qui n'aboie pas ».

Colomb cherchait, et le *Journal* porte de cette curiosité un écho assez faible mais tout de même perceptible, une quelconque trace d'organisation sociale. Or il voit mal comment s'ordonnent les groupes et les hiérarchies. Il s'étonne dès l'abord de ne rencontrer ni gros villages ni villes. Plusieurs

semaines après son arrivée aux Indes, il doit bien constater qu'il n'a pas vu un seul hameau qui ait plus de douze ou treize maisons. Le 13 décembre seulement, à l'Hispañola, neuf marins « convenablement armés et tout à fait capables de mener une telle entreprise » allaient enfin dans l'intérieur des terres jusqu'à un village de 1 000 foyers et plus de 3 000 hommes. Une toute première approche enfin, mais bien décevante, déconcertante en tout cas. Plus tard seulement, au moment du naufrage de la *Santa Maria*, ce sont les fameux rencontres, visites, palabres, échanges de cadeaux avec Guacanagari, un des caciques de l'île, maître du village de Marien ou Merien : un jeune homme de 21 ans ou à peu près, accompagné d'un gouverneur et de conseillers qui, eux seuls, lui parlaient et répondaient à sa place ; lui-même ne prononçait que très peu de paroles. Un homme, pense-t-on, de grande dignité, très sobre, goûtant à peine des plats offerts. Ce village paraissait bien le plus important et le mieux ordonné pour le dessin des rues de tous ceux qu'ils avaient pu voir ou apercevoir auparavant.

Là même, devant ce premier signe d'organisation sociale, l'Amiral s'interroge et cherche à savoir qui règne ou gouverne. Il voit bien que les Indiens respectent ce chef et lui obéissent ; ils l'appellent *cacique* mais « il ne sait si cela signifie roi ou gouverneur », car « ils ont un autre nom pour désigner les grands de leur peuple : ils les nommaient *nitayno*, mais il ne pouvait dire si c'était dans le sens de noble ou de gouverneur ou de juge ». Las Casas commente aussitôt, dans son édition du *Journal*, en précisant que le *cacique* était le roi et le *nitayno*, un chevalier ou seigneur important, mais un seigneur au-dessous du roi, « comme un grand du royaume ».

Pas d'empire du Grand Khan en tout cas, ni d'officiers gouvernant en son nom. Partout de petits groupes politiques soumis à un chef local qui ne semble prêter allégeance à

quiconque. Mêmes observations et mêmes analyses tout au long des autres voyages. L'impression reste la même : un éparpillement des pouvoirs et des honneurs ; rien de structuré, d'organisé. Le trait peut surprendre les fidèles sujets des deux souverains catholiques à un moment où, sur de vastes royaumes d'Europe, s'accroissaient irrésistiblement le pouvoir monarchique et la centralisation administrative. Pour Cuba, les notes prises par Bernaldez d'après les dires de l'Amiral, insistent fortement, et à plusieurs reprises sur cette division des droits et des pouvoirs :

« Tous les gens de ces îles et de la terre ferme, aussi sauvages d'aspect et qui vivent tous nus, sans vêtements, obéissent fidèlement à leurs caciques qui sont leurs rois et leurs seigneurs. »

Ils leur portent toutes sortes de marques de respect et de soumission. Dès que les caravelles accostaient quelque part, les Indiens accouraient sur le rivage, « criant bien haut le nom de leur cacique et demandant le nom du cacique des navires afin de le répéter entre eux, plus loin ». Un peu plus tard, à la Jamaïque (toujours sous la plume passionnée de Bernaldez) c'est la description du cacique et de sa suite ; une image précise, colorée, que Colomb devait avoir gardée bien présente à l'esprit : « Une telle cérémonie qu'on ne peut la passer sous silence. » Trois canoës. Sur l'un de ces canoës, peint de vives couleurs, le cacique lui-même avec sa femme et ses deux filles dont l'une de dix-huit ans, « très belle, toute nue comme c'est l'habitude ici, très honnête » ; plus encore deux fils, cinq frères, ses protégés et plusieurs autres hommes « qui devaient être ses vassaux ». Ce cacique avait aussi près de lui un héraut d'armes dressé debout à la proue, vêtu comme d'une cotte d'armes, d'un grand habit fait de plumes, coiffé d'un casque orné d'autres plumes merveilleuses ; à la main, une bannière blanche sans

aucun signe. Suivaient sur deux autres canoës, d’autres hommes, des fidèles, les visages peints, la tête ornée de plumes, des plaques d’or sur le front. D’autres portaient de splendides trompettes de bois noir, fin et léger… Une peinture précise, émerveillée qui tente d’évoquer cet appareil étrange, somptueux, le déploiement des couleurs et des costumes. Certains de la suite « du cacique portaient sur leurs bras, près de leurs coudes, des rouleaux de coton à la manière des manches à la française de l’ancien temps ».

Et Bernaldez consacre ainsi plus de deux grandes pages à décrire non seulement l’insolite de la scène, le pittoresque de tels attributs, leur brillant et leur nouveauté, mais surtout la richesse du cortège et donc sa signification sociale. Les Espagnols rencontraient là un véritable pouvoir et ces caciques, dans les étroites limites de leurs terres, devaient certainement régner en maîtres.

C’est que déjà l’image d’un pouvoir tyrannique s’imposait : les rois d’Espagne avaient recommandé à leur Amiral, et ils le disent aussi à d’autres par la suite, de protéger les Indiens contre cette tyrannie certainement insupportable de leurs roitelets. On y voit sans mal l’amorce d’une politique pour une conquête plus en profondeur qu’un simple établissement sur la côte. Cette conquête pouvait se justifier : elle apportait une délivrance ; elle pouvait s’appuyer sur les peuples mécontents de leurs chefs, opprimés, aspirant à une plus grande liberté, à des tributs plus faibles. Une série de concepts et de programmes que l’on retrouve aux origines de toutes les grandes entreprises coloniales.

Par ailleurs, Colomb sait très bien observer et même analyser d’autres traits d’organisation et de vie sociales. Ce monde « indien » si nouveau, il cherche vraiment à le comprendre –

mais les notes du *Journal* sont si rapides ! Il a bien vu presque partout la grande taille des maisons, l'importance des rites mortuaires collectifs et, donc, même s'il ne parle pas de tribus, s'il ne tente que des rapprochements maladroits avec les structures européennes, il sait la forte dimension et la cohésion du groupe social formé autour des ancêtres communs. Le 29 novembre 1492 à Cuba, il rapporte que ses marins trouvèrent dans une maison une tête d'homme

« placée à l'intérieur d'un petit panier couvert, lui, d'un autre panier et accroché au pilier de bois ».

Il en avait déjà remarqué une ailleurs et il pense que cette tête devait être celle d'un chef de quelque grande famille. Leurs maisons sont toujours construites pour abriter un grand nombre de personnes sous leur toit « et il est à croire que tous ces gens-là descendent d'un ancêtre commun ».

Mais il se heurte très vite à un monde si divers, si différent, parfois en lutte contre lui-même ! On ne parle pas et on ne vit pas de la même façon d'une île à l'autre. Une telle diversité ne pouvait que choquer, surprendre au moins l'homme qui rêvait de l'empire du Grand Khan, tenu solidement en main par des gouverneurs envoyés dans toutes les provinces, appliquant les mêmes lois, usant de la même monnaie. Ce monde compartimenté ne correspond évidemment pas à l'image des Indes. Pourtant, il l'accepte très vite, soit parce qu'il pense n'être arrivé qu'aux marges de l'empire, dans les îles lointaines, soit parce qu'il bâtit tout un schéma sur des luttes intestines, sur des peuples ennemis, pillards et cruels.

La meilleure analyse, de ce point de vue, se rapporte aux Caraïbes, pirates et anthropophages. Dès le 23 novembre 1493, les Indiens de Cuba lui parlent d'une île lointaine où vivent des gens qui n'avaient qu'un seul œil au milieu du front et d'autres aussi qu'ils appellent *caribes* ou *cannibales*, hommes très bien

armés qui viennent sur leurs côtes pour les emmener et les manger. Ces Caraïbes entrent ainsi dans l'histoire sans que personne n'ait jamais pu savoir ni l'origine ni le sens du mot dans les langues indiennes. Les navigateurs ou historiens de l'époque ne s'accordent pas du tout à leur sujet. Vespucci, affirme que les habitants du Paria nommaient *charaibes* des hommes sages, prudents. Oviedo dit que ceux de Haïti désignaient ainsi les guerriers les plus braves. Dans la langue espagnole, le mot *caribe* sert ensuite à la fois pour la race des habitants des Antilles et de quelques régions du Venezuela et pour les adeptes ou suspects d'anthropophagie. Ces *Caribes* des Antilles et de quelques régions du Venezuela exerçaient sur Colomb et sur ses compagnons une sorte de fascination. Les indigènes de Cuba puis de l'Hispañola s'en plaignent sans cesse. Le 17 décembre 1492, on lui montre de très longues flèches prises sur les Cannibales : des cannes de roseau armées de bâtonnets aiguisés et durcis au feu ; puis viennent deux hommes qui souffrent d'horribles blessures : des morceaux de chair arrachés et mangés, prétendent-ils par les Cannibales ; « mais l'Amiral ne les crut pas ».

À la Guadeloupe, durant l'automne 1493, les Espagnols rencontrent enfin leurs villages et leurs tribus, observent leurs mœurs détestables, à la hauteur d'une si triste réputation. Le docteur Chanca, sobre et précis comme toujours, traduit parfaitement la hâte de Colomb et des siens d'aborder dans ces îles où vivaient « les hommes qui mangeaient de la chair humaine ». Simple curiosité d'exotisme ou, plutôt, vague sentiment que ces gens-là correspondaient davantage à ceux décrits par les voyageurs pour les provinces de l'Asie lointaine.

Sitôt débarqués, ils trouvent des ossements : « Allant à terre bien souvent, nous trouvâmes une grande quantité d'os humains et aussi de crânes pendus dans les maisons comme des

vases pour y déposer des objets. » Dans une hutte, ils découvrent une jambe d’homme cuisant dans une marmite que les fuyards avaient abandonnée sur le feu.

Pietro Martyre, naturellement plus disert, de renchérir et de préciser ces visions d’horreur :

« … Aux poutres qui soutenaient le toit étaient suspendus des saucissons et des jambons de chair humaine salée. Ils trouvèrent la tête d’un homme jeune, tué depuis peu et encore remplie de sang. Dans les marmites, mis à bouillir avec des morceaux d’oies et de perroquets, se trouvaient quelques membres de ce jeune homme ; les autres, piqués sur des broches pour être rôtis. »

Les hommes du village s’étant enfuis dans les bois, les Espagnols délivrent des femmes captives : plus de vingt en un seul jour. Car les Caraïbes, apprend-on dès que percent quelques traits moins obscurs des récits par gestes, vont partout s’emparer des femmes, surtout des jeunes et des belles, pour en faire leurs servantes ou leurs concubines. Ils les traitent d’une façon abominable, dévorant leurs propres enfants devant elles. Quant aux hommes, ils les mangent tous même les morts :

« Ils disent qu’il n’y a rien de meilleure chose au monde que la chair humaine et nous l’avons bien cru car, sur les os que nous avons trouvés, dans leurs maisons, ils avaient gratté tout ce qui se pouvait ronger et n’avaient laissé que ce qui paraissait vraiment trop dur pour être mangé. »

Ils castrent les enfants mâles, les gardent pour leur service et ne les mangent que lorsqu’ils sont plus grands, pour célébrer telle ou telle fête ; c’est qu’ils pensent que la chair des femmes et celle des enfants ne sont pas bonnes au goût. Toutes ces femmes montent à bord, heureuses d’une délivrance quasi miraculeuse. Le lendemain, six autres femmes avec cinq garçons, venus d’un village de l’intérieur, réussissent à rejoindre les navires. Colomb

lui-même se félicite de protéger des Indiens contre ces hommes affreux.

Mais la réprobation, la stupeur de découvrir de telles mœurs ne peuvent vaincre ni chez le Génois ni chez ses compagnons avertis un irrésistible besoin de savoir, une curiosité toujours en éveil. Sans doute pour la première fois, retrouvaient-ils quelques souvenirs de leurs lectures : ces Cannibales évidemment faisaient bien songer à ces peuples sauvages des *Livres des Merveilles*.

Le docteur Chanca dit en 1493 comment ils ont appris à distinguer les femmes captives, esclaves, de celles du pays. Les Caraïbes portent aux jambes deux bandes de coton très serrées, l'une près des genoux, l'autre près des hanches ; ce qui faisait d'énormes mollets très larges et au contraire le haut de la hanche très mince. « Et pour moi, dit-il, ils tiennent cela comme un attrait [...] mais grâce à cela nous avons pu les connaître les unes des autres. » Et ces femmes-là portent aussi, autour des reins, des pièces de toile ou des palmes tressées entremêlées d'herbes. Même intérêt et même démarche pour ces hommes de déterminer « la différence de ceux-ci avec les autres Indiens ». Toutes ces observations sont frappées du souci de bien mettre au point, d'exposer clairement. Les Caraïbes ont les cheveux beaucoup plus longs et le visage orné de toutes sortes de dessins ; les yeux et les sourcils surtout sont peints de couleurs sombres (« ceci, je pense, afin de paraître plus effrayants »). Toujours perce une impression d'horreur, le malaise à contempler des hommes peints partout de noir et de rouge, d'aspect effrayant, aux allures toujours agressives.

D'un côté, dans toutes les autres îles, des hommes bien proportionnés, agréables à regarder, de commerce aimable, pacifiques. De l'autre, dans ces Antilles et plus tard dans le golfe

de Paria, ces mangeurs d’hommes, fascinants et horribles, ennemis des autres. S’impose déjà la double image de l’Indien.

Du bon accueil aux escarmouches

C'est que les relations ne se maintiennent pas toujours, ou pas bien longtemps, dans le même climat de bon accueil des premiers jours. Dès le début, il l'affirme du moins, Colomb avait donné de strictes consignes pour ne pas effrayer les indigènes ni trop les exploiter :

« Il ordonna à ses hommes d'être partout très précautionneux à n'offenser quiconque en quoi que ce soit et à ne rien prendre aux Indiens contre leur bon vouloir ; il fallait tout leur payer très exactement. »

À l'Hispañola, le 22 décembre 1492, là où devait s'échouer deux jours plus tard la *Santa Maria*, il avait même envoyé à terre, à la rencontre du cacique et des siens, le notaire de l'armada pour qu'il s'oppose à ce que les hommes traitent les Indiens de mauvaise manière. Une attitude (qui pourrait s'en étonner ?) pas toute désintéressée bien sûr :

« Il est juste que l'on traite ici les gens d'une façon honnête et bienveillante, d'autant plus que dans cette île il y a de l'or, de bonnes terres à cultiver et des épices. »

Ces gens des Indes sont si soumis ! Craintifs d'abord, tout de suite apeurés, du moins lors du voyage de 1492, si prompts à fuir dès l'apparition des caravelles, monstres portés par les flots, montant droit d'un horizon tout à coup étranger, hostile, paré des teintes effrayantes du surnaturel :

« Dès qu'ils nous voyaient approcher, les habitants se sauvaient de toutes parts ; ils nous abandonnaient toutes leurs maisons et ils cachaient dans les montagnes tout ce qu'ils avaient de précieux […]. Par la suite, quelques hommes

s’approchèrent de nous et un d’entre eux, plus hardi que les autres, vint nous trouver. »

Lorsque l’Amiral veut prendre langue avec les Indiens à Cuba et visiter leurs villages, il envoie à l’avance un des indigènes pris à son bord qui court en avant le premier

« leur criant qu’ils n’avaient rien à craindre, que les Espagnols étaient tous de braves gens qui ne faisaient de mal à personne. »

Encore à Cuba, quelques jours plus tard, il note rassuré que tous ces gens sont vraiment très pacifiques, « n’ont aucune idée du mal » et seraient tout à fait incapables de tuer ou même de capturer leurs ennemis. Ils ne portent pas d’armes et « ils sont tellement lâches qu’une centaine d’entre eux s’enfuit aussitôt à la seule vue de l’un de nos hommes qui s’approche, ne serait-ce qu’en badinant ». Et, en effet, le 3 décembre, ils arrivent à l’improviste, sur un plateau dominant la mer, dans un grand village dont tous les habitants s’éparpillent de tous les côtés, dès qu’ils aperçoivent la petite troupe.

De fait, très souvent, ils ne voient plus personne. Et Colomb de trouver une raison simple à ces paniques immédiates : ces gens craignent constamment les raids des Caraïbes qui viennent leur enlever femmes et enfants. D’où les guetteurs certainement, les signaux et les courses éperdues vers la montagne ou au plus épais de la forêt :

« Ces gens-là doivent bien subir d’affreuses persécutions pour vivre toujours ainsi sous le coup de grandes craintes. Dès qu’ils pouvaient voir les Chrétiens approcher, leurs sentinelles allumaient partout sur les hauteurs de grands feux de vigie. »

Partout, dans toutes ces îles, les mêmes effrois, la même peur ancestrale qu’éprouvent les peuples de la côte face aux pirates de la mer qui écument toutes les plages.

Des peuples mal armés, incapables de se défendre : aucun obstacle pour installer une colonie. Deux jours à peine après le premier contact avec ces indigènes, telle est la première leçon énoncée sans vergogne : « Cinquante hommes suffiraient largement pour les tenir en respect et obtenir d'eux tout ce que l'on voudrait. » Ceux de Cuba, l'Amiral les trouve « débiles de cœur » et affirme encore que dix hommes courageux feraient fuir devant eux dix mille de ces poltrons et lâches. Ils n'ont, d'ailleurs, que des bâtons aiguisés et durcis au feu, peu dangereux et ils s'en dessaisissent facilement : ils les échangent volontiers contre de la pacotille et, dans un village, tous les hommes les donnèrent, restant ainsi sans aucune défense.

Peu à peu craintes et frayeurs paniques s'apaisent ; les Indiens viennent, s'informent, se rassurent à contempler et toucher les nouveaux venus :

« Ils posaient leurs mains sur nos têtes en signe de révérence et de bon accueil mais restaient très longtemps tout tremblants jusqu'à ce que nous arrivions à les calmer en renouvelant maintes fois l'assurance de nos bonnes intentions. »

Alors s'amorcent enfin de bonnes relations cordiales, absolument pacifiques, empreintes encore de curiosité plus que de confiance mutuelle. Pendant les premières semaines de l'exploration de ces nouvelles Indes, c'est donc, contre toute attente peut-être, le temps de paix : des émerveillements, du repos, des retrouvailles avec l'eau douce et pure, avec la terre, le vert des frondaisons et les fruits frais. Ce sont les échanges de présents, le troc ou même, déjà plus brusque, parfois à la limite de la contrainte, le *rescate*, la quête de l'or ; le temps enfin des discours par signes, l'apprentissage des langues et des coutumes. Tout au long de son *Journal* de 1492, Colomb, et Las Casas ici ne le dément pas encore, insiste sur sa volonté de maintenir un tel climat heureux, de ménager toutes les

susceptibilités et d’établir partout des liens d’amitié. Sans hésitation ni scrupule, il prend possession d’un pays qui manifestement ne semble appartenir à aucun royaume organisé et ces nouveaux sujets, il veut les bien gouverner, en bon catholique. « Il ordonna de les traiter avec honneur et considération, leur fit distribuer à manger et aussi quelques objets qu’ils emmenèrent avec eux. » Souvent de tels mots reviennent : « Honneur et considération. » Surtout, lutter contre la cupidité de ses propres marins qui, pour un morceau d’or ou un bijou, n’offrent que des babioles dérisoires. « Cela l’Amiral l’avait toujours interdit » et « pensant au grand cœur des indigènes », il avait au contraire défendu que l’on ne reçoive rien d’eux sans vraiment donner quelque chose en retour.

Ainsi, fait essentiel trop volontiers négligé, les premières attitudes des Espagnols, malgré leur évidente supériorité des armes, ne se placent pas du tout dans une optique de conquête immédiate : pas de violences, de soumissions brutales, pas d’occupation du sol, autre que symbolique. Colomb veut avant tout découvrir et rendre compte ; il prépare l’avenir. De plus, on considère que la distance, le petit nombre d’hommes, l’immensité sans doute des pays, îles et terre ferme, doivent inciter davantage à user de la diplomatie, des palabres et des intrigues, que de la guerre ouverte. Protecteurs plutôt que conquérants et, en effet, l’ère des *conquistadores* ne pointe pas encore.

Ces rapports déjà très bons s’améliorent encore aux alentours de Noël 1492, au moment du naufrage de la *Santa Maria* sur la côte nord de l’Hispañola. Les Indiens du cacique Guacanagari accueillent les Espagnols à bras ouverts, leur apportent quantité de ravitaillement, les aident à tirer sur le sable de la plage tout ce qui peut être sauvé ; des amis compatissants, dévoués, pleurant les malheurs des marins. De ces Indiens, Colomb trace

alors un tableau idyllique : ils ont tout préservé, rien gardé pour eux ; ils se sont dépensés sans compter :

« … Le roi s'y employant personnellement, secondé par ses frères et par ses parents […] et de temps en temps envoyant l'un de ses proches à l'Amiral pour lui dire de ne pas se mettre en peine puisqu'il lui donnerait tout ce qu'il possédait. »

Tout semble parfait et pendant plus d'un feuillet encore le *Journal* chante les louanges et les vertus de ces hommes « vraiment plus humains que tous, sans aucune méchanceté », dont on peut obtenir tout ce que l'on désire. Un enthousiasme qui imprègne fortement tout le plaidoyer :

« Je puis assurer à Vos Altesses que je ne peux imaginer qu'il y ait de meilleures gens au monde. Ils aiment leur prochain autant qu'eux-mêmes et ils parlent de la façon la plus douce qui soit, toujours aimables et avec le sourire. »

Certes, ils vont tout nus, les femmes comme les hommes, mais leurs mœurs, il s'en porte garant (?) sont très pures. Quant au roi, son attitude est tout simplement merveilleuse. Tous, enfin, font preuve d'une mémoire et d'une curiosité sans bornes.

Ce plaidoyer n'a rien de gratuit. Il faut penser que, non par sa faute certes, mais par une impérieuse et navrante nécessité, le Génois se trouve contraint d'abandonner, à tout le mieux pour de longs mois, complètement isolés, protégés par une mince palissade de bois, avec peu de vivres et peu de munitions, donc absolument livrés au bon vouloir des Indiens, 39 hommes de ses équipages. Un vrai drame qu'il tait complètement dans la courte relation écrite pendant le retour. Certainement ces hommes couraient des risques terribles et, dans une perspective si funeste, dans l'angoisse d'une affreuse tragédie, le seul espoir résidait précisément dans de bonnes relations avec ces indigènes, infiniment plus nombreux et, en définitive, maîtres du destin. Autre raison évidente pour présenter une si

jolie et si rassurante peinture des peuples de l’île : l’Amiral pensait à ses projets futurs de colonisation, à renforcer cet établissement précaire de La Navidad par l’envoi d’autres navires et d’autres hommes, ce qui impliquait et l’accord et les subsides des souverains. Pour toutes ces raisons, mieux vaut rassurer, enjoliver.

Ainsi est née ou plutôt s’est confortée, précisée, les 25 et 26 décembre 1492, la première image (appelée à une si grande fortune) de l’Indien pacifique, aimable, de mœurs pures, généreux, absolument pas gâté par l’envie ou par l’intérêt : le bon sauvage.

Pour l’Amiral, tout change quelques jours plus tard, le 13 janvier 1493, lorsque les caravelles mouillent, dernière escale avant le grand voyage de retour, dans la baie de Samanà, que les Espagnols appelèrent aussitôt, précisément, le golfe des Flèches. Ils trouvent là, premier signe de mauvais augure, des Indiens de type physique bien différent : très laids de visage, barbouillés de charbon (en fait, dit Las Casas, « d’une sorte d’encre qu’ils font de leurs fruits »), avec de très longs cheveux qu’ils ramènent et attachent derrière le corps et renferment dans un bonnet de plumes de perroquets. Colomb pense tout de suite que ce sont déjà les Caraïbes, ces cruels ; Las Casas rectifie, comme très souvent, par une longue dissertation un peu pontifiante (« il convient de savoir… »). Vivaient là, entre la mer et la montagne, sur une longueur de 25 ou 30 lieues, deux peuplades, les Mazoriges et les Ciguayos qui ne parlaient pas du tout la même langue que les autres tribus de l’île et peut-être pas la même langue entre eux ; en tout cas, le nom de Ciguayos, dans leur idiome, désigne les hommes aux cheveux longs (« ils les avaient aussi longs que les femmes en Castille »).

Ces Ciguayos attendent les Espagnols cachés derrière des arbres. Ils consentent à leur « vendre » arcs et flèches et même une sorte d'« épée » de bois de palmier très longue, pesante et dure, non pas effilée mais aplatie au bout : une arme si redoutable qu'un homme qui en recevrait un coup en aurait « le crâne fendu jusqu'à la cervelle ». Bientôt, ils reprennent leurs arcs, vont chercher des cordes « pour attacher les Chrétiens » et assaillent la barque des marins. Ce 13 janvier 1493, ce fut le premier combat d'Amérique entre Européens et indigènes. Les Espagnols, sept contre plus de cinquante lit-on, avertis de l'attaque, courent à terre, « donnent à un Indien un grand coup d'épée dans la fesse et en blessent un autre d'une flèche en pleine poitrine ». Ils en auraient tué plusieurs si le pilote qui les commandait, Pedro Alonso, ne les en avait empêchés.

Exactement trois mois après le débarquement, ces coups annoncent une autre image toute proche de l'homme des Indes.

Ainsi, à quelques lieues de distance sur la même île, les bons et les mauvais sauvages, ceux qui fêtent et ceux qui tuent. Et déjà l'Amiral ajoute « qu'il aurait bien voulu capturer un certain nombre de ces Indiens » car cet autre visage de l'indigène justifie aisément l'esclavage. Il faut, en tout cas, pourchasser ces Caraïbes et dès ce mois de janvier, il avait pensé les chercher jusque dans leur île ; ses guides lui indiquent la direction, insistent, et il n'abandonne ce projet que devant la nécessité de regagner l'Espagne au plus vite et l'impossibilité de lutter plus longtemps contre les vents contraires. Mais le même projet devait inspirer quelques mois plus tard, au second voyage, tout l'itinéraire et le calendrier ; d'une façon si impérieuse que l'obsession de cette découverte des îles caraïbes passe avant tout, avant les secours aux isolés de La Navidad et cette option, cet entêtement, devaient compromettre toute la première œuvre de colonisation dans l'Hispañola.

Conflits armés et révoltes

En novembre 1493, première rencontre avec ces sauvages caraïbes : des villages vides, tous les hommes en fuite mais, par la force, les Espagnols s'emparent tout de même de l'un d'entre eux, surpris en chemin avec ses compagnons et leurs femmes. Au dernier moment, les femmes comme les hommes, avaient sorti leurs arcs et décoché leurs flèches : « S'ils n'avaient porté targes et écus, la plupart des nôtres auraient été tués. » Le lendemain un marin biscayen mourut de sa blessure. Chanca a bien observé ces flèches armées d'éclats de tortue ou d'arêtes de poissons dentées, toutes « pareilles à des scies très dures », terriblement dangereuses pour des hommes sans protection. Ce fut, en somme, une rapide exploration sans suite. Ces îles restent longtemps à l'écart des entreprises ibériques. Tout naturellement la nature des relations avec les indigènes a déterminé la première géographie de la colonisation.

Dans l'Hispañola même, au second voyage, fin novembre, commence l'angoissante recherche des 39 hommes abandonnés à La Navidad : des signes alarmants d'abord, au fur et à mesure que les Espagnols se rapprochent du pays de Guacanagari. D'abord deux hommes morts avec des lacets serrés, au cou et aux pieds, puis encore deux cadavres dont un avait beaucoup de barbe. Puis l'absence de toute vie, ni fumée ni appels pour répondre aux coups de bombardes. Puis le site du fortin désert, tous les bâtiments brûlés jusqu'à l'herbe rase, l'enceinte abattue. Les Indiens du voisinage enfin rencontrés et amenés à bord affirment, pour commencer, que tous les Chrétiens vont bien ; ils finissent par admettre que certains sont morts de maladie et que d'autres sont allés vers l'intérieur des terres

« avec leurs femmes et même avec d’autres femmes encore ». On n’en retrouve aucun malgré plusieurs battues et, pour finir, Guacanagari lui-même avoue qu’ils sont tous morts, tués lors de dures attaques conduites contre le fort et contre lui-même par deux de ses ennemis, les rois Caonabo et Mayreni ; il dit avoir été grièvement blessé à la cuisse ; mais c’est une fable : il marche très bien et le docteur Chanca qui, un gros bandage enlevé, l’examine, ne trouve qu’une mince rougeur. Il dit aussi que les Espagnols disparus se sont entre-tués par jalousie, pour s’emparer des femmes et de l’or, acharnés à se battre entre partis hostiles, décimés par des luttes meurtrières. Si bien que lorsque Caonabo est arrivé « avec beaucoup de gens » pour assiéger et mettre le feu à la forteresse, ne restaient là que cinq hommes dont le capitaine Diego de Harana ; ils se seraient noyés en voulant s’enfuir. Force est maintenant d’en convenir, tous ont disparu, tués lors de combats fratricides ou massacrés par les indigènes ; avec eux s’effondraient à la fois le premier rêve de colonisation pacifique, si lointaine, si hasardée, et l’image de ces Indiens frères, inoffensifs, sans détour. Guacanagari même, l’ami, paraît bien suspect. Colomb fait creuser la terre pour trouver des corps et la réserve d’or qu’ils auraient dû enterrer. Il fait aussi visiter les villages des alentours, à la recherche d’autres indices :

« … Dans leurs maisons nous avons trouvé de nombreux objets qui avaient appartenu à des Chrétiens : un très beau manteau mauresque encore dans l’état où il avait été apporté de Castille, des chausses, des pièces de drap et même une ancre que l’Amiral avait perdue lors du premier voyage. »

Aucun doute ne subsiste.

Certes Las Casas, qui ici plus qu’ailleurs encore enjolive et aménage le récit, n’admet pas ou mal l’idée d’un massacre par les Indiens. Il laisse ignorée l’absence de blessure sur la jambe

du cacique et ne met pas en doute sa parole ; il l'explicite même avec une certaine complaisance. Pour lui, les Indiens restent des hommes naturellement bons, certainement innocents d'un tel forfait. Tous les Indiens. Il n'incrimine que les Espagnols qui ont d'abord enflé leurs querelles intestines, « arrachant les femmes à leurs maris, et les fils à leurs pères » (déjà ?) ; ils allaient chacun pour soi chercher de l'or dans les montagnes terrorisant les villages au passage ; ils dressaient les indigènes contre eux en s'emparant de leurs femmes et de leurs filles, « ce qui était pour eux, comme pour tous les hommes, outrage et offense ».

Sur tout ce drame, que croire ? « Nous sommes tous tellement incertains, écrit le docteur Chanca, que, à ce jour, personne ne peut savoir comment sont morts nos gens. »

Bien sûr, dès ces jours-là, les rapports s'enveniment. Les femmes délivrées de chez les Caraïbes se laissent glisser, la nuit, dans l'eau et regagnent la plage à la nage ; on ne peut les retrouver. Sur toute la côte, les habitants si accueillants un an plus tôt, se méfient et s'enfuient, abandonnant leurs villages.

Évidemment, la seconde campagne de colonisation s'annonce dans un très mauvais climat. À l'Hispañola, l'Amiral prend toutes sortes de précautions, autrefois jugées inutiles. Certes, il n'abandonne pas son idée première : ménager les Indiens, se concilier les bons. Par les instructions données en avril 1494 à Margarit, chef d'un fort parti armé lancé en reconnaissance dans les montagnes du Cibao, il dit encore que la première chose sera de ne faire aucun mal aux Indiens, de ne leur imposer aucun dommage, de bien les traiter et de les tranquilliser, « afin qu'ils ne provoquent aucun désordre ». Les responsables du ravitaillement et, d'une façon générale, tous les hommes d'armes ont l'ordre formel d'acheter toutes les

provisions de bouche avec des grelots, perles, colliers et autres objets, toujours en présence d'un homme délégué par l'officier des comptes, « en tenant la comptabilité exacte de tous ces achats, jour après jour, en précisant à chaque fois le lieu et la date de ces échanges ». En fait tout revenait à cet officier responsable, Luis de Arriaga qui commande un petit contingent d'intendance d'une trentaine d'hommes. Afin d'éviter que n'importe qui, « de n'importe quel grade ou condition », s'octroie le droit de faire des provisions par voie de troc, et inflige ainsi aux Indiens toutes sortes d'ennuis :

« Ce serait là une chose tout à fait opposée au vouloir du roi et de la reine qui aspirent bien davantage au salut de ces gens et à les convaincre à la foi chrétienne qu'à n'importe quelle richesse que l'on pourrait tirer d'ici. »

Mais Margarit part tout de même avec 16 cavaliers, 250 écuyers ou arbalétriers, 110 fantassins. Les Indiens coupables d'un vol (un an plus tôt, à La Navidad, ils n'avaient pas pris la valeur d'une tête d'épingle…) doivent être durement châtiés, en leur coupant le nez et les oreilles. Punition que l'homme d'aujourd'hui n'admet pas, mais qui ne pouvait choquer ceux de l'époque. En Europe, des peines souvent plus sévères étaient communément infligées aux auteurs de larcins ; mains ou bras coupés par exemple, pour le vol d'une lessive mise à sécher ou d'un outil de paysan. Ici, d'ailleurs, Colomb s'en explique : ce sont, les oreilles et le nez, des parties qu'ils ne pourront cacher, des mutilations infamantes qui les désigneront à tous comme des malfaiteurs.

« C'est de cette façon que nous pouvons établir un commerce pacifique avec les habitants de l'île en leur montrant bien que les bons seront toujours bien traités et que les mauvais seront bien punis. »

À nouveau les bons et les méchants.

Maintenant les Espagnols rencontrent de plus en plus souvent ces peuples ou tribus hostiles, réfractaires à toute entente amicale, habitués souvent aux guerres et aux razzias dans les îles voisines. Dès l'apparition des grandes voiles, ils prennent possession du rivage, en ordre de combat, vociférant pour s'exalter et s'encourager, et lancent leurs flèches empoisonnées. Une telle démonstration belliqueuse, bruyante, assourdissante sinon effrayante, attendait l'Amiral à sa première reconnaissance à la Jamaïque, les 5 et 6 mai 1494. Le premier jour, s'approchant du rivage, les navires se voient aussitôt entourés d'une quarantaine de canoës d'Indiens hurlants et gesticulants ; un tir de bombarde, en l'air ou à blanc, suffit à les disperser aussitôt. Le lendemain les navires atteignent un port bien protégé, Puerto Bueno, sur la côte nord de l'île et les hommes pensent y faire relâche pour le bois, l'eau, les fruits frais. Mais là aussi une foule d'indigènes portant de grands casques de plumes et des corselets de palmes tressées, les attend ; menaçants, ils leur lancent pierres et flèches, frappent les coques des caravelles de leurs bâtons et de leurs massues. C'est là, pour la première fois, ce 6 mai 1494 que l'Amiral décide « de leur faire voir ce que sont les armes de Castille » ; il fait tirer les arbalétriers qui en tuent un grand nombre et lance ensuite, contre les survivants en fuite, un gros chien dressé pour le combat, « qui les mordit et leur fit bien des blessures, car un chien contre les Indiens vaut bien dix hommes ». Le lendemain, rapporte toujours Bernaldez, six Indiens vinrent d'eux-mêmes sur la plage pour offrir des poissons et des fruits, du pain de cassave.

Sur le chemin du retour, pour cette seconde traversée vers l'Espagne, Colomb ancre à nouveau ses bâtiments à Marie Galante, puis à la Guadeloupe, précisément le 10 avril 1496. À peine s'approchait-on de la baie (la baie de Grande Anse

semble-t-il) qu’un grand nombre de femmes massées sur la côte leur lancent une multitude de flèches. Ce devaient être les « Amazones ». En tout cas, elles refusent de donner des vivres et les Espagnols de poursuivre un peu plus loin, jusqu’à une autre crique, bien abritée, sans doute l’Anse de la Barque, où les accueillent encore « des milliers de flèches ». Un tir de bombarde effrayant sur le village disperse tous les hommes dans les bois. L’Amiral fit alors détruire toutes les cases, brûler tout ce qui restait ; on n’y avait trouvé que « des perroquets rouges aussi gros que des poulets » mais aucun objet de valeur, pas même des provisions. Il fallut, pour établir un marché, renouveler enfin le stock de vivres nettement insuffisant et entreprendre cette longue aventure atlantique, faire des captifs et les garder en otages. Une escouade s’enfonce dans les bois à la poursuite des fugitifs et finit par faire des prisonniers : trois hommes et dix femmes, dont une de « haut rang », « la reine du village », ou peut-être, la « femme du cacique ». Colomb resta là dix jours, le temps de reposer ses hommes, d’acheter quantité de racines de manioc et de galettes de cassave. C’est là que les marins apprirent des femmes indigènes, maintenant mieux disposées, à faire le pain de manioc, à râper les racines puis à cuire les boules de farine. Mais ils avaient déjà franchi une autre étape dans cette escalade vers la capture, la chasse aux esclaves : après les combats et les palabres était venu le temps des dures poursuites dans les bois et les montagnes.

Plus tard encore, sous le gouvernement de l’*Adelantado* Bartolomè, en 1496 et 1497, ces années si sombres qui marquent la véritable prise de possession, les Chrétiens affrontent sans cesse, animés d’une totale détermination, de nombreux partis d’Indiens, cette fois rassemblés autour de chefs plus puissants. Les images de guerre, de l’indigène armé,

prêt au combat, balancent puis supplantent celles du bon sauvage :

« Les Espagnols s'apprêtaient à franchir le fleuve, lorsque ceux de Cuguana, poussant tous ensemble d'horribles cris, sortent de la forêt en épais bataillons. Leur aspect est redoutable et repoussant. C'est ainsi que marchent au combat les Thraces et les Agathyrses peints et tachetés [...]. Ils se teignent, du front aux genoux, de couleurs noires et écarlates qu'ils tirent de certains fruits en forme de poires, qu'ils cultivent soigneusement dans leurs jardins. Leur chevelure se hérisse en mille coiffures étranges car leurs cheveux sont longs et noirs. On aurait dit des fantômes sortis des cavernes infernales. »

S'ils fuient dans les forêts, impossible de les prendre car ils courent nus à travers les buissons, les broussailles et les arbres, comme des sangliers, alors que les Espagnols s'y trouvent empêtrés avec leurs lances et leurs boucliers.

L'*Adelantado* avait pourtant fait capturer plusieurs caciques surpris pendant leur sommeil dans leurs villages, « que ne protégeaient ni murs, ni fossés, ni retranchements » ; conduits dans la forteresse de La Concepción, tous ceux qui avaient conspiré et préparé en secret une révolte générale furent mis à mort. Mais, poursuit Pietro Martyre, le meilleur historien de cette première guerre indienne, « les Espagnols se trouvaient inquiets et tristes, abandonnés sur une terre étrangère ».

Au large du continent même, les explorations se heurtent là aussi à des résistances parfois bien vives. Le peu que nous puissions apprendre par des *Relations* beaucoup plus expurgées et lapidaires que les premières, nous montre un climat toujours plus tendu que dans les îles ; des indigènes plus hostiles, moins disposés à commercer. Ce sont, dans les parages du Paria puis du Veragua, des terres de violence, constamment menacées par

les gens des îles ; les Européens, dès le début, s'y imposent plus par les rapines que par un « commerce pacifique ». Ainsi au Veragua, en novembre 1502, les marins débarquent, suivent les Indiens jusque dans leurs villages et là commettent « mille outrages », poussant les indigènes à briser la paix, à tendre des embuscades. Alors ces gens exaspérés assaillent les navires, arrogants, voulant montrer que les armes des Espagnols, qui font tant de bruit sans faire de mal, ne les effraient en aucune manière. Ils provoquent insolemment par toutes sortes de mouvements et de menaces jusqu'à ce que Colomb donne l'ordre de tirer un boulet qui tombe sur le haut d'une colline où un grand nombre de guerriers armés d'arcs s'étaient rassemblés.

Un peu plus tard c'est, à Belem, le drame du 6 avril 1503. L'Amiral établit les fondations d'un grand village fortifié et tente de gagner les bonnes grâces du seigneur local, du « roi de la région », le Quiblan, par de beaux cadeaux. Mais avoue-t-il lui-même, une entente de bonne foi paraît tout à fait impossible : les Indiens, ici, sont bien trop frustes, insensibles à tout négoce et les marins, de leur côté, se montrent bien trop violents. Si bien que le Quiblan, de sinistre réputation déjà, ne songe qu'à brûler les maisons à peine construites et à massacrer tout le monde. Fait prisonnier avec tous les siens, il s'échappe à la nage, rameute ses troupes qui surprennent une barque venue à terre chercher de l'eau et tuent tous les marins. De cet assaut et du massacre, la relation dite *Lettre rarissime* ne dit que quelques mots ; modestie ou prudence, désir de ne pas effrayer en Castille… Mais, un peu plus tard, Diego Mendez, le héros de toute cette grande aventure, en donne, dans son testament, un récit fort détaillé, à la façon d'un haut fait d'armes, le souffle de l'horreur y passe encore.

Il dit comment, resté à terre avec une vingtaine d'hommes, il vit fondre sur eux une multitude d'Indiens armés d'arcs et de bâtons ; plusieurs centaines pour le moins… Ces hommes lancent par trois fois leur cri de guerre – ce qui laisse tout de même le temps de se reprendre quelque peu – puis tirent leurs flèches qui tombent comme la grêle. Ceux qui osent s'approcher pour frapper de leurs lourdes massues sont aussitôt taillés en pièces à grands coups d'épée (« nous leur tranchions bras et jambes et les laissions pour morts sur le terrain ») ; les chiens furieux poursuivent les rescapés. Un dur combat de trois heures vit la déconfiture des assaillants pourtant si nombreux. Mais, à ce moment-là, arrivent deux barques pour remonter le fleuve avec le capitaine Diego Tristan et douze hommes ; attaqués à leur tour, ils sont tous massacrés sauf un homme qui se sauva à la nage pour apporter la nouvelle. Tout espoir de conciliation semblait bien perdu. Le Quiblan voulait tout détruire et tuer. Ce fut, dit encore Diego Mendez, une bataille de quatre jours ; tenant les ennemis en respect, à bonne distance par le tir de petites pièces à feu, il fit transporter sur un petit radeau de fortune confectionné avec deux canoës assemblés, en sept voyages périlleux, tous les hommes et toutes les provisions, les sacs de biscuits, les tonneaux d'eau, de vin, d'huile et de vinaigre.

Une « villa » de peuplement à peine établie, aussitôt abandonnée, face à l'hostilité peut-être provoquée en tout cas manifeste des Indiens : le drame s'est joué et dénoué ici bien plus vite qu'à La Navidad, mais il se résume de la même façon.

Les Indiens esclaves : *Colomb contre les Rois catholiques*

Malgré tant de bonnes intentions, les rapports entre les Espagnols et les indigènes finissent de plus en plus souvent, après toutes ces approches incertaines, par des affrontements violents, combats ou massacres par surprise, des fuites de part et d'autre, des renoncements. Par une sorte de dégradation irrésistible, presque fatale, s'était institué un climat tout différent de celui qu'imaginait et que désirait Colomb en 1492. Lourde déception dont il cherche et accuse sans cesse des responsables : la cupidité des hommes, leur peu d'intérêt pour les Indes, le refus de s'installer. En fait lui-même et ses ambitions, son désir d'offrir à la Couronne de forts profits pour justifier et financer d'autres expéditions, portent, dans toute cette malheureuse évolution des rapports humains, une très grande part de responsabilité. Très certainement, assez vite et sans trop de réticences semble-t-il, il a accepté l'idée de prendre des esclaves chez les Indiens pour les faire travailler sur place ou les conduire en Espagne. Nous savons les accusations de Las Casas, son plaidoyer pour la liberté des Indiens. À ses yeux l'Amiral a délibérément provoqué ces chasses aux esclaves et la traite vers l'Europe. À tout moment, il dénonce les cruautés d'une politique néfaste, le mépris de cette humanité à peine découverte.

Une évidence pourtant : l'expédition de 1492 ne visait qu'à ouvrir une nouvelle route ou tout au plus à explorer de nouvelles terres. En aucun cas il n'était question de traite des hommes. Rien de comparable avec les entreprises portugaises sur les côtes occidentales de l'Afrique, dans le golfe de Guinée

surtout, qui ramenèrent un grand nombre de Noirs captifs. En Afrique, la traite pratiquée déjà pendant des siècles sur une très vaste échelle par les potentats des tribus, par les trafiquants musulmans installés dans les villages, était au centre de toutes les initiatives économiques, de tous les rapports sociaux. Elle mobilisait la plus grande part des ambitions et des énergies. Ces malheureux commerces se sont très vite établis et les grands marchands se placent tout de suite aux premiers rangs.

Aux Indes occidentales, au contraire, le processus ne s'est engagé que d'une façon très progressive et, dans l'hiver 1492, l'esclavage n'apparaît pas du tout au centre des préoccupations.

Mais les faits parlent d'eux-mêmes bien sûr, et dans une certaine mesure, leur enchaînement semble inévitable.

Colomb, dans son *Journal*, justifie les premières captures par l'obligation d'avoir avec lui des guides et des interprètes. Il fallait apprendre la langue espagnole et c'est par eux qu'il obtient tous ces renseignements, souvent très imprécis ou erronés certes, sur les directions à prendre, sur la présence, dans une île toujours plus lointaine, des mines d'or. Le 12 novembre 1492, à Cuba, il a gardé sur son navire cinq des six jeunes Indiens qui, venus sur leur canoë, étaient montés à bord (« je les fis prendre et les gardai pour les emmener avec moi »). Puis, il envoie quelques hommes vers une maison que l'on voit isolée près de la plage ; ils en reviennent avec six « pièces » de femmes, tant grandes que petites, et trois enfants. Saisi ou de scrupules ou de la nécessité de s'expliquer, il donne plusieurs bonnes raisons (« j'ai fait cela… »). Déjà la veille, il avait considéré

« qu'il conviendrait bien de prendre quelques-uns de ces Indiens du bord du fleuve [le fleuve des Mers] pour les amener près des rois afin qu'ils apprennent notre langue et puissent nous renseigner sur tout ce que l'on peut trouver dans ces

terres encore inconnues. Au retour chez eux, ils pourraient favoriser la connaissance de nos coutumes et des mystères de notre foi ».

Mais il faut aussi des femmes, « car les mâles résisteront mieux à la captivité en Espagne s'ils ont avec eux des femmes de leur propre pays ». Il sait aussi – expérience dont il ne parle pas souvent mais dont il veut tirer quelque profit – que les Noirs que l'on faisait venir d'Afrique au Portugal pour leur apprendre la langue, sitôt rentrés chez eux, disparaissaient sans jamais plus donner de leurs nouvelles.

En gardant leurs femmes avec eux, on peut espérer qu'« ils auront plus d'intérêt à exécuter tout ce qu'on voudrait leur demander ». De plus, ces femmes pourraient enseigner aux marins leur langue.

En effet, il les garde tous à son bord et se refuse à les laisser regagner leur pays. Quelques-uns furent même amenés en Espagne et l'on sait qu'au printemps 1493 ils faisaient partie du cortège triomphal du vice-gouverneur à Séville et ailleurs ; ils furent présentés aux souverains et à toute la cour à Barcelone. Objets de curiosité qui attestent que les caravelles ont bien atteint un monde très lointain, étranger. Tout au long des trois autres voyages, pendant dix années d'exploration, notre Génois n'agit jamais autrement ; il continue à prendre, par surprise ou par force, des Indiens à son bord ; certains, peut-être, venaient de leur plein gré ; certains même, c'est lui qui l'affirme, désiraient se rendre en Castille pour admirer de leurs yeux ces rois certainement si puissants et ce royaume dont ils imaginent les merveilles.

Ainsi les captures violentes marquent-elles partout le passage des navires espagnols. C'est une pratique qui, peu à peu, s'impose, inévitable, absolument nécessaire ; elle devient une sorte de routine. D'abord chez les Caraïbes, en 1493 et 1494, à la

Jamaïque, puis, à partir de l'été 1498, sur le continent, en premier lieu dans le golfe de Paria. Las Casas s'en indigne : l'Amiral agissait alors, comme déjà tant de fois auparavant, sans aucun scrupule ; c'était partout une offense contre leur volonté, de séparer les parents de leurs enfants, et les femmes de leurs époux ; souvent même, il descendait à terre, promettant une paix qu'il aurait dû respecter : ce n'était que pour les tromper davantage, éviter qu'ils ne fuient et ne se mettent à l'abri… ; c'était là un péché mortel. En octobre 1502, dans les parages du Veragua, il relâche près de la terre de ses pères finalement un de ses interprètes qu'il avait nommé Juan Perez mais il capture aussitôt deux autres Indiens ; les hommes de la tribu pensent alors à une rançon et viennent offrir le prix du rachat : deux pécaris ; ils s'en retournent, n'emportant que quelques cadeaux.

Cette obligation d'avoir à tout moment quelques guides du pays pour l'exploration des côtes, conduit forcément à ces actes de violence ou aux duperies, aux captures et même aux poursuites. Il paraît de plus en plus naturel que l'Indien soit pris et emmené, au mieux pour quelques semaines, le plus souvent jusqu'en Espagne.

Mais ces prises d'otages ou d'interprètes ne peuvent en aucun cas, si peu nombreuses au total encore, s'apparenter à une véritable traite. Celle-ci ne commence qu'au second voyage, lors des conflits armés qui suivent la découverte des massacres de La Navidad. Cette traite et le véritable esclavage sont nés des exactions de Diego Colomb, de Pedro Margarit, de Hojeda qui, lors de leurs campagnes lancées en 1494 dans l'intérieur des terres, infligent toutes sortes d'affronts et de dommages aux indigènes ; ils confisquaient l'or et les vivres, enlevaient les femmes dans les villages. Lorsque les provisions livrées semblent insuffisantes, les hommes de Margarit, toujours au dire de Las Casas, condamnent à de graves peines de fouet,

« non seulement les gens du commun mais aussi leurs nobles qu'ils appelaient les nitaynos » ; ils s'emparent des femmes et des filles et prennent aussi les jeunes gens pour les faire servir comme esclaves ; des bandes de soldats perdus terrorisent tout le pays. D'où les embuscades contre les Espagnols ; des révoltes même. Et les Colomb réagissent avec une rare violence, par de terribles raids de représailles qui ramènent à Isabela près de 1 500 esclaves indiens, hommes et femmes. Une terrible chasse aux fugitifs, parfois très loin des villages à huit ou neuf jours de là, dans les montagnes. Le 24 février 1495, 500 captifs se trouvent entassés dans d'effroyables conditions sur les quatre caravelles qui regagnent l'Espagne sous le commandement d'Antonio de Torres. Ce fut la première grande traite des Indiens du Nouveau Monde : un voyage par malheur interminable, passé à louvoyer entre les Antilles d'abord. Dans les derniers jours entre Madère et Cadix, près de 200 meurent de froid, « car ils n'étaient pas du tout habitués à la rigueur de cet air-là. Nous les jetions à la mer […] puis nous arrivâmes à Cadix où débarquèrent tous ces esclaves, la moitié d'entre eux bien malades ».

Aussitôt après ce départ de Torres, dans le printemps 1495, les Génois et leurs lieutenants continuent avec acharnement leurs rapines et leurs poursuites. Le 27 mars, Hojeda, à la tête d'un petit groupe de cavaliers et d'un parti d'indigènes amis, disperse aisément toute une armée réunie par un cacique, Guatiguanà, dans la Vega Real ; les Indiens prennent peur, pensant que le cheval et l'homme ne font qu'un seul animal ; ils s'enfuient ; mais beaucoup, capturés, rejoignent à Isabela les prisons ou camps pour esclaves. Ainsi, dans cette année 1495, l'Amiral pense-t-il très sérieusement à organiser un grand trafic des Indiens vers l'Espagne. Il s'en était déjà expliqué clairement dans les très célèbres instructions confiées à Torres, qui jettent

sur ses projets un jour parfait. Cet esclavage, il le défend avec énergie, invoquant à plusieurs reprises toutes sortes d'arguments, en montrant aussi tous les avantages économiques. Visiblement il veut convaincre et surtout faire oublier la médiocrité des envois d'or et d'épices.

Tout d'abord, il s'agit du bien des âmes de ces Cannibales et de tous les habitants des autres îles ; plus nombreux ils seront emmenés en Espagne, mieux cela vaudra. L'esclavage conduit, par l'insertion dans le milieu des maîtres chrétiens, à l'évangélisation. C'est un argument qui, certes, peut sembler tout à fait spécieux, voire parfaitement hypocrite. Mais il est certain qu'à cette époque encore, ou du moins vers 1480, dans toute l'Europe méridionale, Italie et Espagne surtout, le maintien de l'esclavage domestique s'appuyait sur de telles positions de principe. C'est exactement le raisonnement que tenaient déjà aux XIe et XIIe siècles, les maîtres de Venise lorsqu'ils faisaient venir et recevaient comme servantes esclaves de très jeunes enfants d'Istrie ou d'Albanie, ou du Frioul, des *anime*, païennes encore ou réputées telles. On retrouvait beaucoup plus tard, tenaces, les mêmes discours dans les années 1400 au sujet des jeunes filles serbes ou grecques qui, fuyant l'invasion des Turcs dans les Balkans, payaient leur voyage vers l'Occident en s'engageant comme esclaves domestiques, à temps ou même à vie. Elles y gagnaient disait-on une nouvelle foi chrétienne, celle de l'Église de Rome ; elles y gagnaient surtout d'échapper à la domination turque et donc à une conversion plus ou moins forcée à l'Islam. Ici, pour ces Indes occidentales, il s'agit de vrais païens, idolâtres, et nous observons bien, en 1495, cette constance absolue dans l'argumentation.

Colomb explique d'ailleurs fort longuement comment s'y prendre. En Espagne, il faudra les mettre sous la garde de

personnes bien choisies, de confiance, et les employer alors à des travaux serviles ; afin qu'ils apprennent mieux la langue castillane, il faudra faire en sorte qu'ils ne puissent ni se voir ni se parler entre eux, « sinon plus tard » ; il serait bon aussi de leur accorder plus d'attention et de surveillance qu'aux autres esclaves. Toutes recommandations qui prouvent à quel point il avait pu observer, à Gênes, à Lisbonne puis en Castille, la condition sociale des esclaves, mesurer les problèmes que posait leur présence dans les milieux familiaux et réfléchir déjà aux remèdes. L'idée de l'esclavage ne le prend pas du tout au dépourvu ; elle s'insère, pour lui comme pour tant d'autres, dans un contexte mental tout à fait ordinaire.

D'autre part, second argument de poids, la plupart de ces gens sont des Cannibales ; ils habitent les îles les plus étendues et les plus peuplées ; ils terrorisent les autres et font eux-mêmes des captifs pour leur service ; de plus, ce sont des anthropophages. Et l'Amiral ne doute pas qu'en Castille on l'approuvera de les avoir fait prisonniers : « C'est de cette façon-là que l'on pourra mettre un terme à cette coutume inhumaine qu'ils ont de manger de la chair humaine. » Les autres peuples s'en trouveront soulagés ; ils verront alors que l'on n'hésite pas à prendre et à emmener ces hommes qui leur infligent tant de peines et leur font si peur (« ils en tremblent rien qu'à entendre leur nom »). Les bons verront les châtiments infligés aux mauvais ; « ils auront pour nous une tout autre considération », et « ils viendront se soumettre promptement » ; déjà ils accomplissent avec plaisir toutes les tâches qu'on leur impose. Faire des prisonniers parmi les coupables de tels forfaits, c'est affirmer sa force, ensuite gouverner plus aisément et tenir en main les « bons » Indiens pour les travaux des mines ou des champs.

Les raisons clairement et longuement exposées, le Génois se fait ainsi en février 1495 l'apologiste de l'esclavage. Question de profit aussi avec un cynisme qui, bien sûr, révolte de nos jours ; il en dit tous les avantages. Ce sont tout d'abord, de beaux hommes, fort bien constitués et déliés, capables de bien travailler, d'une intelligence fort éveillée. Si on arrive à leur faire oublier leurs mauvais penchants (toujours la chair humaine), ils se montreront « bien meilleurs que tous les autres captifs ». Exactement le boniment d'un marchand d'esclaves… Et de dresser tout un programme, une sorte de schéma d'une vaste organisation de la traite : payer les bêtes de travail et l'autre bétail nécessaire à l'établissement par le profit de la vente des cannibales. Les souverains pourraient percevoir une taxe sur leur entrée en Espagne. La seule précaution à prendre serait de veiller à ce que les caravelles ne s'arrêtent nulle part en route. Déjà la chasse aux Caraïbes est ouverte et, sans vergogne, assez satisfait semble-t-il, il parle des « bateaux à rames que nous sommes en train de fabriquer » ; des embarcations de course sans doute, rapides et légères, capables de fondre dans les baies et les criques, d'écumer partout les côtes.

Trois ans plus tard encore, deux missives adressées aux rois insistent de la même façon brutale et déterminée, sur les avantages d'amener en Europe des captifs des Indes occidentales. On a besoin, rappelle-t-il, d'un grand nombre d'esclaves en Castille comme en Aragon et au Portugal, en Italie et en Sicile et même dans les Canaries ; cette dernière indication tendant à montrer que les indigènes de ces îles, les Guanches, ne peuvent plus assurer à eux seuls la main-d'œuvre nécessaire pour le développement des cultures spécialisées, celle de la canne à sucre en particulier. Affirmation plus étonnante : « On n'en fait plus tellement venir de la Guinée » et la lettre tourne

décidément au libelle de propagande lorsque arrive cette curieuse conclusion que les Guinéens ne valent pas grand-chose et qu'un Indien vaut bien dix Noirs de là-bas. Aux îles du Cap-Vert qu'il a visitées au passage lors du voyage aller en juin 1498, il a bien vu les habitants armer des navires pour aller chercher des esclaves sur les côtes d'Afrique ; « ce qui leur est très facile car ils n'en sont qu'à deux pas » et ces hommes valent pourtant, « pour le plus méchant » (le moins vaillant), au moins 8 000 maravedis. Ici, aux Indes, on les prend pour 1 500 maravedis et, s'il est vrai qu'il en meurt beaucoup en route ou même avant le départ, c'est qu'ils ne sont pas encore habitués : il en était de même au début pour les Noirs et pour les Canariens.

Enfin, il reconnaît qu'il a autorisé les prises et les transports de captifs. Au printemps de 1497, c'est Bartolomè Colomb qui fait parvenir en Espagne de nombreux captifs, vendus dans les villes d'Andalousie de 6 000 à 9 000 maravedis chacun ; un beau profit ! En octobre 1498, les maîtres des navires de retour vers l'Espagne se sont obligés à verser à Séville le prix des esclaves (1 500 maravedis chaque) sur le compte de ceux qui les leur remettraient à bord ; ils prenaient à leur charge la nourriture et le transport ; le bénéfice de la vente, au-dessus des 1 500 maravedis, leur restant.

Ainsi, après la traite d'État pour le compte de la Couronne et de l'Amiral en 1494 (navires d'Antonio de Torres), se développe maintenant une traite plus diffuse, exercée par des particuliers ; un trafic des « têtes » et des « pièces » qui se met parfaitement en place. Dans les deux cas, l'un ou l'autre système marchand, une mortalité effrayante. Et, finalement, un échec : jamais cette traite des Indiens ne prit l'ampleur de celle des Noirs d'Afrique. Toutes sortes de raisons allaient en ce sens.

Tout d’abord, facteurs proprement matériels, la population relativement faible du monde indien, de ce monde insulaire tout au moins, et la relative médiocrité de son potentiel démographique. Les îles, tout compte fait, n’étaient pas très peuplées et les vides causés par l’établissement du tribut ou du travail forcé ne pouvaient se combler. D’autre part, les Espagnols n’ont pas trouvé devant eux, les Caraïbes mises à part, de société esclavagiste comme en Afrique occidentale ; et surtout, ils n’ont pas rencontré, en place, installés, au fait de ces malheureuses affaires du trafic des hommes, d’intermédiaires prêts à vendre. Les Caraïbes gardaient leurs captifs chez eux, pour leur service. Pas de trafiquants ici, pas de marchands d’esclaves.

Contrairement à ce qu’affirmait le Génois avec tant d’assurance, pressé d’emporter la décision des souverains, ces Indiens ne font pas de « bons » esclaves. Le voyage des Indes en Espagne s’avère fort long, soumis à quantité d’aléas. Très nombreux sont ceux qui ne supportent pas la promiscuité effroyable, les privations et la mauvaise nourriture, les maladies. Ceux qui survivent arrivent en très piteux état, incapables de quelque travail que ce soit. Michele di Cuneo qui voyageait avec les 500 premiers captifs, au printemps 1494, dit tout net que « ce ne sont pas des hommes durs aux travaux, qu’ils craignent beaucoup le froid et ne vivent pas longtemps ». Et Diego Bernaldez, le curé ami de Colomb, les a vus amener sur le marché aux esclaves de Séville par les agents de Juan de Fonseca, hébétés, tout nus, sans plus de ressort que des bêtes de somme et de plus « la plupart étaient morts en chemin car ils ne supportent absolument pas le climat de par ici ».

Enfin influent les réticences et même la réprobation des souverains catholiques qui, déjà, se montraient très réservés dans leurs réponses à la lettre amenée en 1494 par Antonio

de Torres. Un assentiment d'abord, certes, mais aussi un encouragement à convertir les Indiens sur place plutôt que de les faire conduire vers l'Espagne ; et aussi des hésitations : « Pour l'instant on n'a rien arrêté sur ce point en attendant qu'une autre flotte arrive de là-bas. » En fait, si les rois avaient réduit en esclavage tous les Maures capturés à Malaga en 1487 puis à Grenade en 1492, il semble bien qu'ils répugnaient à prendre d'autres esclaves que les prisonniers de guerre. En 1497, à la demande de l'évêque des Canaries, ils avaient libéré tous les Guanches amenés en masse de la Gomara, île nouvellement conquise, sur le marché de Séville.

Dans ces années-là, sans doute, le désir de protéger les nouveaux sujets des Indes, de les christianiser, l'emporte sur celui de trouver davantage d'esclaves domestiques pour les familles d'Andalousie. Les évêques et certains ordres religieux agissent en ce sens. Non pas encore Las Casas dont les sentiments humanitaires proclamés avec une si belle virulence ne se sont éveillés que fort tard : en 1519 il donnait son plein accord à un privilège concédé par Charles Quint à un négociant de Flandre pour importer 4 000 Noirs aux Indes occidentales : cela représentait 25 000 ducats et le moraliste, critique acerbe et infatigable de Colomb, ne s'émeut pas pour autant. Mais d'autres avant lui écrivent et agissent. Les souverains, Isabelle surtout, n'y restent pas insensibles.

Finalement en 1502, les *Instructions*, sortes de nouvelles *Capitulations*, pour le quatrième voyage interdisent de ramener des Indiens esclaves ; si certains indigènes veulent le suivre de leur plein gré, ils seront assurés de leur retour.

Si bien qu'à cette date, en 1502, la traite des Indiens paraît, sinon complètement disparue, du moins s'essouffler, s'affaiblir. En fait deux grandes flottes, en 1495 puis 1498, avaient ramené des captifs des Indes occidentales ; la première, il est vrai par

centaines ; en dehors de ces deux grands voyages, le trafic des esclaves, très diffus, prenait plutôt une allure épisodique, voire clandestine. Les Espagnols n’ont pas établi de transports réguliers d’Indiens entre leurs nouvelles possessions et les ports d’Andalousie comme l’avaient fait et le faisaient encore les Portugais avec les côtes de Guinée et de toute l’Afrique occidentale ; ils n’ont pas lancé d’expéditions, de chasses aux captifs ; les rois n’ont, pour ce commerce, accordé ni vendu de privilèges ou monopoles. En Europe, les Indiens ne sont arrivés que peu nombreux, puis très rares. Là se marquent les contrastes qui opposent cette entreprise de Colomb à celles des Ibériques sur le continent africain. Ce qui s’explique ici, pour une bonne part, par l’absence de relations préalables, de traditions marchandes, de coutumes pour le troc, de trafiquants intermédiaires, trafiquants de poudre d’or et de vies humaines. En Afrique occidentale, Portugais et Castillans rencontraient les marchands musulmans ; ils détournaient à leur profit, par voie de mer, un immense trafic jusque-là exercé sur une vaste échelle, or et esclaves contre sel, cuivre, perles de verre, à travers le Sahara par les marchands et caravaniers arabes ou berbères. En ce sens, les Indes occidentales surgissent bien de l’inconnu comme un pays neuf, un pays où s’établir.

XII

LA QUÊTE DES ÉPICES

La pacotille et le troc

Dès les premières nouvelles du retour, en mars 1493, les terres d'outre-Atlantique, encore inconnues et inexploitées, si peu policées semble-t-il, suscitent naturellement toutes sortes de convoitises. Pour les ambitieux, aventuriers et marchands, c'est un monde largement ouvert à leurs initiatives et les premiers temps du trafic aux Indes portent la marque de ces appétits à peine refrénés : le troc que l'on appelle ici le *rescate* tient plus de la razzia ou des prises de butin que d'échanges équilibrés et librement consentis. À l'attrait de l'inconnu, spontané et pour beaucoup ressenti d'une façon sincère s'ajoutent, obsédants, l'espoir de grands profits et le rêve de fortunes vite amassées. On sait déjà, on se dit vite entre marins et marchands que, là-bas, dans ces pays d'une nature si généreuse, la valeur des choses n'est pas du tout la même qu'en Europe, que les produits les plus précieux, l'or même, se trouvent en si grandes quantités que, en échange, quelques petits objets suffisent à contenter les indigènes.

Colomb lui-même, a naturellement beaucoup fait pour accréditer cette façon de voir et provoquer ce grand mouvement d'intérêt, d'impatiences avides. Dans sa *Lettre* lue très vite et par toutes sortes de gens, il dit le caractère aimable des Indiens, leur faiblesse, leur inexpérience de la guerre et

l’archaïsme dérisoire de leurs armes. Il montre leur engouement pour toutes les babioles fabriquées chez les Chrétiens. Il ne cesse d’insister sur les ressources des îles, Cuba puis, surtout, l’Hispañola. C’est ainsi que s’est immédiatement forgée l’image d’indigènes accueillants, incapables de résister à quelque mirage et prêts à échanger de bons poids d’or contre la moindre pacotille ; des hommes, aussi, trop faibles pour résister à quelque coup de main bien orchestré.

Certes, quelques objets de valeur changent tout de même de mains. Le 18 décembre, lorsqu’il reçoit « le roi de l’île espagnole », en fait le cacique de la région de La Navidad, il lui donne, en échange d’une belle ceinture, des cadeaux appréciables, de belles pièces dignes d’une ambassade :

« J’avais, au-dessus de mon lit, pendue comme une tapisserie, une toile peinte et je voyais qu’elle lui plaisait beaucoup ; je lui en fis cadeau avec un très beau collier d’ambre que je portais à mon cou, une paire de souliers rouges et une fiole d’eau de fleur d’oranger. Il en fut si content que c’était merveille. »

Encore faut-il qu’il se dépouille de ses propres effets… Rien de ce genre n’était prévu.

Partout, sur les plages et dans les villages, les Espagnols n’offrent que de très petits objets, curieux peut-être pour des étrangers, mais sans valeur. Ils savent bien comment « traiter » dans ces pays lointains, et reprennent tout naturellement une tradition déjà ancienne, celle des trafics dans les pays exotiques, de civilisations et de besoins très différents ; ainsi faisaient, depuis quelques décennies seulement, Portugais et Espagnols en Afrique.

Colomb et ses hommes ont donc avec eux du cuivre : des clochettes et des grelots (« de ceux que l’on attache aux pattes des éperviers »). Ils ont des colliers de perles de verre, de ce

verre coloré fabriqué à Venise, si prisé déjà en Afrique occidentale où il servait souvent de monnaie. Puis un bric-à-brac hétéroclite, assez lamentable : de petites curiosités, des ustensiles de cuisine parfois même rompus et déjà jetés au rebut, des tessons de verre ou de poterie.

L'habitude de tels échanges se prend très vite, dès les tout premiers jours au Bahamas : le 15 octobre Colomb rencontre, entre l'île Santa Maria et la Fernandina, un Indien qui porte avec lui, dans un petit panier et bien préservés, un collier de perles de verre et deux petites pièces d'un liard que les Espagnols lui avaient donnés à San Salvador. Image fugitive et émouvante que celle de cet homme gardant pour lui ses nouveaux trésors, empressé d'aller les montrer dans son village ou, peut-être d'en tirer un bon profit plus loin, hors du passage des étrangers : déjà un semblant de commerce… Le même jour on trouve un autre homme, seul aussi, mais un audacieux déjà qui vient troquer une pièce de coton. Apeuré ou intimidé, il refuse de monter à bord ; les marins se jettent à l'eau, mettent la main sur lui et le conduisent devant leur capitaine qui lui fit remettre, dit-il, un bonnet de couleur et « quelques petits colliers de verre vert que je mis autour de son bras, et deux grelots que j'attachai à ses oreilles ».

Le lendemain, Colomb offre à nouveau ses curiosités si bon marché aux Indiens qui viennent, tout autour du navire, apporter de l'eau douce « et tout ce qu'ils possédaient » :

« Je fis distribuer quelque petite chose à chacun d'eux : à l'un des colliers de dix ou douze perles de verre enfilées ; à l'autre des grelots de laiton, de ceux que nous vendons en Castille un maravedi la pièce ; à un autre quelque bout de ruban ; et ils recevaient tout cela avec une vive reconnaissance. Je leur fis également donner de la mélasse que je leur faisais goûter dès qu'ils montaient à bord. »

Ailleurs, les Espagnols troquent plutôt des aiguillettes, qui sont de fins lacets ou cordons terminés par de petites pointes métalliques ; ces *agujetas*, remplissent d'aise les Indiens qui ne cessent de s'extasier sur la couleur du métal,

« et lui trouvent un tel parfum, qu'ils donneraient tout ce qu'ils ont à portée de la main pour un seul bout de ces aiguillettes ».

Ainsi s'établissent les premiers marchés, les premières reconnaissances des valeurs réciproques. Mais les intentions visiblement ne sont pas du tout les mêmes de part et d'autre et ces échanges ne s'inscrivent absolument pas, pour les Espagnols et pour les Indiens, dans les mêmes préoccupations. Des élans contraires, étrangers en tout cas, les animent : d'un côté la recherche de bonnes affaires, de l'autre le don de cadeaux, les signes de bienvenue. Colomb le remarque aussitôt ; il note que ces Indiens « semblaient très contents de pouvoir nous faire plaisir » et il insiste souvent sur cette générosité naïve qui les conduit à prendre n'importe quoi en échange : « … Et ils donneraient tout pour n'importe quelle bagatelle. »

Lorsque, le 22 décembre, il ancre ses caravelles dans la baie d'Hispañola où, quelques jours plus tard il devait, contraint et forcé par le naufrage de la *Santa Maria*, dresser le petit fortin de La Navidad, les « relations d'affaires » avec les Indiens s'établissent aussitôt d'une façon très chaleureuse, inespérée. Invités dans la case du « seigneur du lieu », le tabellion du bord et ses compagnons reçoivent la visite de tous les habitants du voisinage qui leur apportent des pelotes de fils de coton et des pièces de toiles… plus, mais c'est là le présent du chef, « trois oies bien grasses et quelques fragments d'or ». Ce jour-là, plus de 120 canoës croisent dans la baie et entourent les navires pour apporter leurs présents. Tous ces trocs, en effet, font penser à des échanges de cadeaux, à des courtoisies plutôt qu'à

de véritables marchés. Le lendemain, le 23 décembre, Colomb a ancré ses navires et envoie des messagers dans les villages des environs. Alors les Indiens accourent de toutes parts. D'abord les foules qui amènent des échantillons d'or et se pressent autour des vaisseaux pour demander quelque babiole : au moins 1 000 personnes au total, pendant ces trois jours, estime l'Amiral qui ne cesse de s'extasier sur leur aimable familiarité et leurs bonnes dispositions :

« Chacun d'eux apporte quelque chose de ce qu'ils possèdent et, en approchant du navire, à une portée d'une demi-arbalète environ, ils se dressent tout debout dans leurs canots, montrent très haut les objets qu'ils offrent et crient sans cesse : “Prenez ! prenez !” »

Puis vient le cacique lui-même, qui marque son pouvoir et sa distinction par de plus beaux présents : « Des mouchoirs semblables à ceux que portent leurs femmes ainsi que des perroquets pour l'Amiral et aussi quelques pièces d'or. »

Les Espagnols bénéficient d'un étonnant prestige et d'un vif mouvement de curiosité qui sert très bien leurs affaires. Pendant dix ans, au cours des quatre voyages de Colomb, toute arrivée dans de nouveaux pays voit se renouveler les mêmes scènes, dès qu'une certaine confiance peut s'établir : des foules attirées par l'insolite, les hommes accourant par les sentiers ou voguant sur leurs canoës, prompts à offrir leurs plus beaux objets ou des fragments d'or contre quelques articles de pacotille. Tous, partout, comprennent très vite, ce que recherchent ces étrangers et, dès les premiers échanges, l'on voit arriver les pièces d'or de toutes sortes, les fils et toiles de cotons, les perroquets.

Le 20 octobre 1502, sur la côte du Veragua, dans la baie de Guaiga, les Espagnols trouvent en débarquant des Indiens « belliqueux », massés en foule sur le rivage, qui les accueillent

à grand renfort de gestes menaçants et d’horribles grimaces, puis tentent de les repousser par des avalanches de cris terrifiants et de sons de trompes ; ils battent l’eau devant eux, brandissent leurs bâtons et mâchent furieusement leurs herbes… mais, quelques instants plus tard, on peut troquer sans mal et en toute quiétude seize miroirs en or contre, chacun, deux ou trois grelots de cuivre. Le lendemain les Guaiga reprennent de plus belle leurs manifestations hostiles, et leurs assauts ; mais l’un d’eux est blessé au bras, un Espagnol fait tonner une bombarde et, finalement, tout s’achève par le troc d’autres miroirs en or.

Visiblement, nulle part, les Indiens ne viennent pour commercer. Seuls la curiosité, le désir de mieux connaître ces nouveaux venus et leurs trésors, les poussent à offrir, en retour, ce qu’ils ont de plus cher. Tant que ne s’émoussent pas leur enthousiasme et leur goût de l’insolite, ils ne recherchent aucun profit. Ils finissent par venir de loin car les privilégiés, ceux qui ont vu les Espagnols les premiers, se sont empressés de répandre l’étonnante nouvelle. Frappés d’admiration, sinon de stupeur devant la taille des navires, leurs voiles et leurs manœuvres, devant l’accoutrement et les armes des Chrétiens, ils consentent de mauvais marchés : réaction ordinaire du faible face au puissant, de l’homme englué dans le quotidien face au héros. Ni leurs goûts, ni leurs industries ou leur outillage, ni leur système monétaire, ne réclament de métaux précieux, de matières premières rares ou de produits sophistiqués. Ils limitent leurs ambitions et leurs appétits à fort peu de choses : des amusements, des « souvenirs » en somme qui témoignent de l’autre civilisation. Et l’Amiral les montre, encore et toujours, satisfaits de tout : « À voir la mine qu’ils prenaient à ce moment-là, ils semblaient apprécier la moindre bagatelle comme des reliques », « ils acceptaient toute chose

comme des bêtes sans raison. » Tout au plus, les curiosités désordonnées passées, recherchent-ils des parures, le brillant des couleurs et l'éclat du métal : les colliers, les ornements pour les oreilles, surtout les clochettes. Le lendemain du naufrage de La Navidad, dans cette baie où les contacts avec les Indiens furent les plus fructueux, l'Amiral décrit, amusé et heureux, les hommes des villages réclamant des grelots, debout sur leurs canoës, à grands cris :

« Ils apportaient quelques morceaux d'or qu'ils voulaient troquer contre des grelots, car ils n'apprécient rien plus au monde que les grelots. Leurs canots se trouvant encore loin de notre navire, ils nous appelaient de loin, nous montrant leurs morceaux d'or en criant "chuq, chuq" pour désigner ces grelots ; la simple idée d'en posséder les rend fous ou peu s'en faut. »

Un indigène démuni d'or fit mettre de côté pour lui un seul grelot, promettant d'apporter le lendemain quatre morceaux d'or, gros chacun comme la main, « et l'Amiral fut très content de l'entendre dire cela ! » Cet engouement, Las Casas l'analyse fort bien dans ses commentaires du *Journal*, en rappelant que jusque-là, ils se servaient pour accompagner leurs danses, et leurs chants de grelots de bois remplis de petits cailloux, qui ne donnaient qu'un son faible et peu harmonieux ; les clochettes des Espagnols, de métal si brillant, qui sonnaient si bien, leur plaisent infiniment plus.

Tout au contraire, avertis et décidés, absolument pas pris de court, Colomb et les siens savent ce qu'ils cherchent, dès le départ de Palos. Ils ne s'intéressent pas aux « curiosités » mais seulement à toutes les épices, à l'or, à ce qu'ils peuvent ramener chez eux et négocier un bon prix. Ils ne montrent aucun enthousiasme, évidemment, pour les objets indigènes, pour les

petits bijoux et moins encore pour les outils ou pour les ustensiles d'usage courant que les Indiens apportent dans leurs canoës ; ou le mépris ou un superbe dédain : « Tout cela n'a que très peu de valeur. » Nous sommes loin encore du moment où, parmi les découvreurs et les conquérants, des hommes s'inquiéteront des divers aspects de la civilisation indigène.

Tous les marchés restent forcément marqués par ce déséquilibre et, en fait, par de mauvaises pratiques. Il faut vraiment des circonstances exceptionnelles comme à la Jamaïque, dans l'été et dans l'automne 1503, pour que les Espagnols naufragés, à la merci du ravitaillement apporté par les Indiens, acceptent d'établir une sorte de tarif régulier pour leurs transactions. D'un commun accord, tout de suite après la visite de trois ou quatre villages des environs, on décide d'échanger : deux ou trois colliers de verre contre une grosse galette de manioc, une aiguillette contre une petite pièce de gibier et, enfin comme toujours, un grelot de faucon contre « une grande quantité de quoi que ce soit » ; les grelots n'ont pas de prix.

Mais, la plupart du temps, les marins se comportent en pays conquis ou presque, d'une façon malhonnête et se laissent aller à des abus de toutes sortes que Colomb, craignant tôt ou tard des conséquences fâcheuses, s'efforce de réprimer. C'est du moins ce qu'il prétend, se donnant déjà le beau rôle du chef vertueux, modérant et condamnant les appétits d'hommes avides. Dès le premier voyage, à l'Hispañola, il défend que l'on offre aux indigènes des objets parfaitement insignifiants comme des bouts de rubans, des morceaux de verre de bouteille ou des tessons d'assiettes, toutes sortes de choses reçues encore, à ce moment-là, comme de petites merveilles. À Santangel, il se plaint de ces pratiques immorales et de ces trocs trop avantageux ; il a vu des marins obtenir pour une babiole,

pour une aiguillette de fer ou de cuivre, un morceau d'or « qui pesait bien deux castillans et demi » (environ 11 g d'or) et d'autres ont fait de meilleures affaires encore, pour quelques piécettes d'argent. Tout cela ne paraît pas juste :

« J'interdis ces échanges honteux et, moi, je leur fis donner gracieusement des choses utiles que j'avais avec moi afin de mieux me les attacher. »

Les profiteurs d'un côté, pressés de gagner, embarqués pensent-ils pour un seul voyage et tentés par des gains faciles ; le « vice-gouverneur » de l'autre, soucieux de ménager l'avenir et de jeter les bases d'une meilleure entente, d'un établissement durable. On croirait lire, déjà, Las Casas et ses discours moralisateurs. Rien ne permet pourtant, de mettre en doute la sincérité de Colomb qui, certainement plus perspicace que ses hommes, juge très mal cette précipitation.

Recherche des produits rares

Tandis que se poursuivent ces échanges vraiment primitifs, l’Amiral et quelques-uns de sa suite pensent naturellement à de véritables commerces et veulent inventorier les possibilités de ces nouvelles terres. Pour une large part, ils sont venus pour cela.

La première quête, celle des épices, ne fut pas un plein succès. Pourtant les Espagnols devaient rêver… Ils pensent évidemment à ces pays de l’Inde, aux richesses du Coromandel et du Malabar, aux plages dorées où poussent, dit-on, des arbres extraordinaires chargés de fleurs et de fruits rares ; ils pensent à Ceylan, Taprobane la mystérieuse ; aux îles merveilleuses, quasi fabuleuses de l’océan lointain, baignées de soleil, de lumière, des lourds et précieux parfums du poivre et de la cannelle. Ils ont en tête les récits des voyageurs et les images de quelques enluminures qui montrent la récolte du poivre. Ils voient toutes ces nefs qui abordent par centaines, lourdement chargées, aux ports du Cathay. Marchands ou marins ont contemplé au Caire où à Damas, l’arrivée des caravanes interminables, de centaines et de centaines de chameaux qui, dans des nuages de poussière, acclamés par les foules, apportaient les épices dans les fondouks des grandes cités de l’Orient. Quel Italien de Venise ou de Gênes n’avait pas imaginé les douanes ou les magasins de l’Égypte ? Toutes ces visions, celles aussi des boutres arabes abordant à Djeddah ou aux rives africaines, au port de Thor échelle de la route du désert, couraient tous les ports d’Italie ou d’Espagne, les entrepôts des marchands et les officines des apothicaires.

Certes, déjà, l’expérience africaine que Colomb n’oublie pas, était restée bien décevante. Sur ces côtes d’Afrique, tous les espoirs des Portugais puis des Castillans s’étaient heurtés à de pauvres réalités qui ne répondaient en rien aux mirages de l’Inde : quelques maigres cultures vivrières et des cueillettes ; une civilisation qui visiblement ignorait tout des merveilles de la pharmacopée orientale et semblait faire fi des vertus de ces plantes rares. Une civilisation qui n’usait pas, pour condiments, autant d’épices que dans les pays du Levant, du moins pas les mêmes et pas de la même façon ; seulement quelques mauvaises herbes dont personne ne connaissait le secret. La malaguette, cette graine au goût vaguement poivré, très prisée sur les côtes de Guinée ou du Congo, baptisée avec tant de complaisance « graine de Paradis », n’avait pu faire oublier tous ces déboires. On se contentait de ramener, avec les charges de malaguette, des plumes d’autruche…

La seule consolation avait été, plus tard, dans les vallées sèches du Ténériffe, ce dragonnier, sorte de palmier qui sécrétait une gomme rouge et brillante ; ce sang-de-dragon s’employait en médecine, mais si peu…

Les mêmes déceptions attendent les Espagnols sur les nouvelles terres des Indes, outre-Atlantique. Dès le premier voyage, puis tout au long des autres explorations, se précise un inventaire bien pauvre, sans réel intérêt. Une grave déception sans aucun doute car l’Amiral ne doutait pas de trouver là toutes les merveilles de ses lectures et de ses rêves ; il avait emporté avec lui quelques échantillons de plantes à épices et d’arbres rares pour les montrer aux habitants et leur faire comprendre aussitôt ce qu’il cherchait.

Dès les Bahamas commence cette recherche et l’on devine avec quelle impatience ! Le 4 novembre pourtant, à Cuba, une grande espérance émeut tout l’équipage. Colomb qui était

descendu à terre pour y chasser quelques oiseaux rares, trouve à son retour Martin Alonso Pinzon, porteur de deux morceaux de cannelle : ce jour-là, en effet, son maître d'équipage, un Portugais, avait croisé en chemin un Indien qui en portait de grosses charges ; il n'avait pas osé lui en acheter puisque « l'Amiral avait défendu, sous peine de certaines punitions d'acheter quoi que ce soit ». Cet Indien avait également avec lui « des petites baies rouges, grosses comme des noix » et le Portugais affirme avoir vu lui-même des arbres à cannelle. On retourne donc à terre : et, là, on voit bien que ce n'était pas du tout de la cannelle ; alors, Colomb montre aux hommes du village proche, tous ses échantillons de poivre et d'autres épices ; ils n'en ont pas, disent-ils, mais « lui firent comprendre par gestes que, pas loin de là, vers le sud-est, on en trouvait de bien grandes quantités ».

Même alerte, deux jours plus tard, lors d'une réception dans un village : les Espagnols, logés dans les plus belles cases, accueillis par toutes sortes de démonstrations amicales, montrent longuement leur collection d'échantillons ; là aussi, par signes, on leur dit que ces plantes ne se trouvent pas dans la région même (ce qui est parfaitement exact) mais « en grandes quantités », plus loin, toujours dans la direction du sud-est. De bonnes paroles, bien sûr, mais rien de plus : toujours plus loin, mythe ou ignorance, et toujours en grandes quantités. Dès lors le *Journal* ne parle plus, pas une seule fois, de ces recherches après exposition des échantillons : soit que Colomb n'ait plus renouvelé l'expérience, lassé de ses désillusions et ayant parfaitement compris la légèreté de tels renseignements ; soit qu'il ne tienne plus à faire état d'autres échecs.

Le 6 décembre 1492, dans l'île d'Hispañola cette fois, à Haïti, lorsqu'il arrive dans la mer de San Nicolas, il observe, émerveillé et aussitôt passionné, les très belles plages bordées

de grands peuplements d’arbres, d’essences infiniment variées ; il croit y voir « des épices » et des noix de muscade mais avoue qu’il les reconnaît mal « car les fruits n’en sont pas mûrs ». Ce n’étaient que de faux espoirs…

De même pour la rhubarbe que Colomb croit pouvoir ramener en belles quantités, tout à la fin de son périple sur la côte nord de l’Hispañola, le 30 décembre 1492. Ce jour-là, Vincente Yañez Pinzon lui affirme avoir trouvé de la rhubarbe dans l’île La Amiga, à l’entrée du golfe de San Tomas, à six lieues environ de l’endroit où était ancrée leur caravelle ; il dit en avoir parfaitement identifié les feuilles et les racines. Mais Colomb, lui, n’est pas très sûr et il alourdit son *Journal* de bord d’une longue description de la plante « qui fait dresser hors de la terre quelques tiges avec des fruits qui ressemblent à des mûres vertes et presque sèches » ; la tige est d’un beau jaune, « aussi délicat que la meilleure teinture que l’on pourrait employer pour la peinture » ; quant à la racine, elle a la forme d’une grosse poire. Une description très consciencieuse pour éviter toute mauvaise surprise. Deux jours plus tard, il envoie plusieurs marins dans cette île ; ils reviennent avec un plein sac et, s’ils avaient eu une bêche, ils auraient pu en prendre bien davantage ; mais l’Amiral pense que cela suffit amplement pour montrer aux Rois catholiques. Il ne devait plus jamais en parler… C’était là, sans doute, une autre plante car on n’en a pas trouvé dans ces îles par la suite. De toute façon, cette plante médicinale n’a jamais suscité chez les apothicaires et les épiciers d’Europe un bien grand intérêt ; on n’en parle ni dans les tarifs douaniers ni dans les comptabilités des marchands et c’était, parmi les épices, un produit très discret qui ne pouvait alimenter qu’un faible trafic, pratiquement ignoré. Quel invraisemblable herbier devait arriver à Séville puis à Barcelone !

Lors du second voyage ces recherches reviennent surtout au docteur Diego Alvarez Chanca, médecin chargé de veiller sur la santé des marins et de panser leurs blessures, mais aussi naturaliste, observateur curieux des plantes et des oiseaux. La *Relation* de Chanca n'est pas le *Devisement* de Marco Polo ; à aucun moment il ne se complaît dans les récits de merveilles et ne s'intéresse pas aux fables. Cette relation, bien connue, authentique, mais malheureusement très courte, plutôt lapidaire, mais colorée et précise, s'enrichit de nombreuses observations pertinentes sur les coutumes, les façons de se nourrir et de se vêtir des Indiens. Elle annonce déjà les études plus érudites de Las Casas et des autres historiens des Indes. Mais, face à l'étonnante exubérance de la végétation dans les nouvelles terres, Chanca garde un grand sens de la mesure et du réel et ne se berce pas d'illusions. Il donne, bien sûr, de magnifiques descriptions des forêts et parfois des cultures dans les vallées, mais ne se risque pas volontiers à identifier toutes ces plantes, pour la plupart inconnues. Et très vite, il sait que les épices traditionnelles, celles que l'on attendait, ne s'y trouvent pas.

Bien plus tard, Las Casas souligne, comme toujours d'une façon un peu pompeuse, la vanité des espoirs au moment des premières explorations ; il dit nettement que tout cela ne reposait sur rien de solide :

« … Pour le poivre, qui ressemble assez au poivre sauvage de ces pays-ci, que l'on appelle *axi*, ils se sont trompés en croyant qu'il y en avait. Pour la cannelle, personne n'en a jamais trouvé dans ces îles-là. »

Ce qui n'est pas tout à fait exact. Simplement les maigres chargements ramenés en Espagne ne sont que de mauvaises graines, de qualité si médiocre qu'elles ne peuvent faire prime sur le marché. En février 1494 Antonio de Torres ramène pour

la cour des trésors des terres nouvelles ; mais, dit un marchand italien de Séville qui visiblement sait de quoi il parle, il y avait-là « une certaine quantité de cinnamome [sorte de camphre qui servait aussi de condiment], qui était toute blanche comme du mauvais gingembre » et également des grains de poivre encore dans leur écorce « comme des haricots, mais de goût très fort et qui n'avaient pas la saveur du poivre d'Orient ».

Pendant longtemps pourtant, Colomb affirme que ce poivre indigène découvert par lui, cette plante appelée *aji*, était de très grand goût et « meilleur que celui que l'on faisait venir de la Guinée ou d'Alexandrie ». C'était pure illusion ou forfanterie ; personne à Séville n'y a jamais cru.

Et ainsi tous ses efforts pour retrouver à tout prix, sur ces rivages lointains si différents de ceux que les voyageurs avaient pu décrire, des épices conformes au goût européen n'aboutissent qu'à de totales déceptions ou à de pauvres récoltes qui ne suscitent aucun enthousiasme dans les villes et les cours accoutumées depuis des siècles aux plus fines qualités. Négociants ou apothicaires en Italie et en Espagne ne peuvent s'accommoder de ces médiocres graines de remplacement qui choquent profondément les modes et les goûts établis.

Pour chacune de ces épices, Colomb, d'abord assuré du succès, s'était trompé d'arbre ou de plante et n'avait pas su reconnaître que les bonnes espèces ne se trouvaient pas là.

De telles erreurs s'expliquent aisément car personne ne se trouve armé pour dresser même un début d'inventaire de cette flore extraordinaire. Ce ne sont qu'émerveillements sans suite… Colomb n'a avec lui aucun spécialiste vraiment averti et Chanca lui-même ne sait que dire bien souvent. Visiblement, les Espagnols ignorent tout de ces arbres d'une puissance et d'une variété proprement stupéfiantes, de ces mille et mille espèces que personne ne peut identifier. À deux reprises au moins tout

au début, avant même d'atteindre Cuba, l'Amiral s'en plaint amèrement. Il regrette de se sentir si désorienté ; ses lectures de Pline, ses souvenirs de Chio ou d'Andalousie ou même d'Afrique ne lui sont d'aucun secours :

« On trouve ici des arbres de mille sortes, tous portant des fruits, chacun à sa manière différente et embaumant si fort que c'est un véritable plaisir. Je me trouve l'homme le plus affligé du monde de ne pas les connaître mais je pense qu'ils sont tous de grand prix ; j'en emporte, de tous, des échantillons ainsi que des herbes […]. Il est vraiment dommage que je ne sache pas distinguer les plantes et j'en suis bien en peine. Je vois bien mille espèces d'arbres […] et qui sont toujours verts comme ils le sont en Espagne en mai ou en juin et mille espèces d'herbes chacune avec ses fleurs. »

Personne n'a jamais dit ce qu'étaient devenus ces « échantillons » ; peut-être perdus dans l'oubli ou l'indifférence.

En fait, ces observations restent, par force et par choix, assez superficielles. Colomb et Chanca ne tarissent pas d'éloges sur ces forêts et ces prairies, sur ces magnifiques frondaisons des plages. Mais ce n'est qu'un spectacle. Ils se heurtent là à des mœurs totalement différentes des leurs et restent attachés, tout au long de leurs récits, à leurs habitudes européennes. Pour la médecine et pour l'alimentation, ils s'en tiennent à quelques produits connus de très longue date, pour la plupart hérités des Anciens. À aucun moment nous ne percevons chez l'Amiral le désir d'acquérir d'autres drogues, jusque-là inconnues en Europe. Pour le moment, il néglige tout ce qui ne peut être immédiatement monnayé en Espagne, à son retour. La cuisine, la médecine des Indiens visiblement ne l'intéressent pas : ni le piment rouge, ni le faux poivre, ni les herbes médicinales plus ou moins toniques. Cette quête des épices laisse les deux mondes étrangers l'un à l'autre.

De ces îles et terres à peine découvertes, Colomb, en quatre voyages, ne ramène pas grand-chose en fait de fruits, de graines, gommes ou herbes ; rien, en tout cas, qui puisse rivaliser ou même rappeler de très loin les richesses des Indes orientales et rien, donc, pour alimenter un quelconque trafic.

Pendant quelque temps, ensuite, il reporte tous ces espoirs dans la recherche d'« épices » moins précieuses, moins exotiques aussi. À un moment, il a cru pouvoir acquérir de l'aloès, ce suc tonique et purgatif tiré d'une plante bien commune. « Il dit avoir également découvert de grandes quantités de cet arbre qui l'autre jour lui paraissait être de l'aloès [...] ; on trouve par ici des quantités très importantes d'aloès, mais cet arbre n'est pas si intéressant que d'autres. » Ce n'est, en effet, que très peu de choses et nous comprenons mal une autre note du *Journal*, quelques jours plus tard, le 21 octobre. Parmi les arbres qui se reflètent dans les lagunes, il reconnaît à nouveau l'aloès et projette d'en apporter à la caravelle une dizaine de quintaux « car on me dit qu'il est d'un très grand prix ». Une note qui traduit sans doute un effort un peu puéril pour faire valoir le moindre signe d'encouragement ; mais personne en Espagne, ne pouvait s'y laisser prendre et, de toute façon, l'espèce n'était certainement pas la bonne.

Il s'attarde bien davantage à parler du mastic et, ici, des possibilités d'un grand commerce ; il songe évidemment à son voyage de Chio et aux profits que les Génois pouvaient tirer de ces exploitations. C'était une sorte de résine très appréciée, sécrétée par un arbre de ces pays au climat sec et chaud, appelé le lentisque pistachier ; incisé chaque année, il donne régulièrement des larmes et gouttes de résine épaisse. On en faisait une gomme aromatisée pour mâcher, ou des pommades médicinales, ou des supports de parfums ; ailleurs on l'utilisait comme base pour la fabrication de vernis. À Chio, les Génois

avaient vivement encouragé la culture des arbres et la récolte des gommes : des colons venus des cantons ligures, exemptés de taxes pendant plusieurs années et dotés de terres, avaient dans le sud de l'île multiplié les plantations. Les maîtres de l'île surveillaient toute l'affaire, gardant jalousement leur monopole, fixant les prix et achetant toute la production, entreposant chaque année des dizaines de caisses dans les magasins du port pour les expédier ensuite dans tout l'Orient. Colomb en garde sans conteste un grand souvenir ; c'est bien certainement la seule plante « utile » des pays exotiques qu'il connaisse vraiment.

Dès le 5 novembre, il croit bien en trouver à Cuba, et en grandes quantités. Le maître d'équipage de la *Niña*, qui avait déjà cru rapporter de la cannelle, affirme avoir aussi trouvé du mastic… « mais il n'en apportait pas car il venait de le perdre sur le chemin… » ! Aussitôt, sur cette simple indication hasardée, Colomb envoie deux hommes pour ramener un peu de cette gomme et étudier les lieux où poussent ces arbres : Rodrigo Sanchez, maître des comptes à bord des navires et maître Diego, que certains disent médecin et qui avait peut-être quelques notions d'apothicairerie. Ils rapportent de la gomme, le *Journal* l'affirme sans ambiguïté, et même un peu de bois. Grande affaire… simplement, ce n'est pas du tout la saison : « Il faudrait venir le cueillir en son temps […] il voyait bien que c'était du mastic […] et dans cette seule région, il y en avait assez pour en tirer jusqu'à mille quintaux par an ! »

L'espoir se confirme d'une magnifique façon quelques jours plus tard, toujours sur la côte de Cuba, près du fleuve qu'il appelle fleuve des Mers, où s'étendent de très grands peuplements de lentisques. Enfin, un mois après le premier abordage, quelque raison de se réjouir, vraiment, de croire en la Fortune ! Chio et ses plantations coloniales le hantent toujours ;

il observe tous ces arbres et songe déjà à une exploitation plus intensive : « On pourrait facilement les multiplier si on y prenait de l'intérêt et ils se reproduiraient aisément en repiquant des pousses. » En tout cas, il les compte, les examine de son mieux, les compare à ceux qu'il a vus ailleurs et à ce qu'en disent ses livres :

« On en trouve beaucoup et de très grands qui ont des feuilles et des fruits comme le lentisque, mais plus gros comparés à ceux que décrit Pline et à ceux que j'ai pu observer de mes propres yeux dans cette île de Chio, située dans l'archipel. J'en ai fait inciser un grand nombre pour être bien sûr qu'ils donnaient de la résine et pour la ramener en Espagne. »

Une belle application : l'étude de la plante pour l'identifier et aussi la prise d'échantillons pour les faire expertiser par les marchands à son retour. Un échec pourtant car il ne recueille que très peu de gomme et, sans avouer s'être vraiment trompé sur la nature même de l'arbre, il en cherche les causes :

« Il a plu et, par ce temps mauvais, on n'a pu obtenir que de très petites quantités ; sans doute n'est-ce pas la bonne saison et il aurait fallu attendre l'époque où les arbres ici ont leurs fruits et sont prêts à bourgeonner ; tandis qu'en ce moment-ci, les arbres ont leurs fruits presque mûrs. »

On imagine facilement ses incertitudes et ses hésitations devant un rythme des saisons si différent de celui du monde méditerranéen et qu'il comprend encore si mal. Connaître la bonne saison n'est pas chose si simple !

Les doutes s'aggravent et, finalement, la déception se confirme un mois après, cette fois à l'Hispañola où, le 11 décembre, il fait débarquer quelques hommes sur le rivage. Ils trouvent un grand nombre d'arbres à mastic, mais la gomme « ne fait pas prise » et on ne peut avoir qu'une résine bien trop

légère. Comme pour l'aloès, ce n'était certainement pas l'arbre véritable, mais une espèce voisine capable de donner le change.

Pourtant il ne peut en convenir et ne désarme pas. C'est ici comme en plusieurs autres occasions que nous saisissons bien tout l'artifice de certains passages du *Journal*, écrits pour plaire, convaincre, mais qui n'ont alors qu'un rapport assez lointain avec la réalité. À le lire, tout est encore possible et le rêve se poursuit. Il forge même de vastes projets : développer cette culture, l'étendre sur les terres vierges, en tirer beaucoup d'argent :

« Pour ce qui est du mastic, c'est quelque chose que l'on devrait exploiter au mieux car on ne le trouve nulle part ailleurs sauf dans l'île de Chio d'où on en tire, si j'ai bonne mémoire, plus de 50 000 ducats par an. »

Sur le chemin du retour, la *Lettre* aux rois et à Santangel, énumérant toutes les richesses de ces Indes, affirme encore l'espoir de grands bénéfices ; on peut ramener « autant de mastic qu'on voudra bien en charger [...] et aussi de l'aloès tout ce qu'on voudra ». Mais ce n'est encore qu'une lettre de circonstance qui parle avec la même complaisance et autant d'impudeur de l'or et des épices. Ce mastic, il n'en ramène pas ou très peu, et il n'est pas bon. En tout état de cause ce n'était pas une bonne affaire : l'idée de concurrencer, sur les marchés d'Orient même, celui de Chio ne pouvait être qu'une vue de l'esprit ; les Espagnols en auraient été bien incapables, venus trop tard, trop mal placés dans le monde musulman d'Égypte et de Syrie. Le mastic se vend peu en Occident et Colomb s'attarde là à des rêves sans grand intérêt.

Nous retrouvons ces mêmes phases de la découverte pour le coton : l'espoir érigé en quasi-certitude, puis les doutes, puis le silence. Très tôt, tout indique que le coton croît bien dans ces

îles. Les indigènes en portent sur eux ; ils ont de fins mouchoirs bien tissés ou « des pièces coupées en forme de mantilles » ; ils viennent offrir du fil en pelotes, parfois en grandes quantités. C'est encore le 4 novembre à Cuba, là où la terre semble si fertile et produire sans trop de soins que le *Journal* traduit de fortes espérances. Les Indiens y ont beaucoup de coton qu'ils ne cultivent pas, mais dont les plants poussent tout seuls sur les pentes des montagnes, comme de grands arbres sauvages.

« Je pense qu'on peut le récolter à n'importe quelle période de l'année car, sur la même tige, j'ai pu voir en même temps, des baies déjà ouvertes, d'autres qui juste commençaient à s'ouvrir et aussi des fleurs. »

Mais est-ce vraiment du coton ? Ou, peut-être, une variété très particulière ? Pas celle d'Orient en tout cas, d'Égypte ou de Chypre dont les tiges rampantes s'agrippent sur le sol. Il dit que c'est un coton très fin dont les capsules lui ont paru étonnamment grosses et il en parle pendant quelques jours toujours avec le même enthousiasme aussi optimiste, persuadé d'avoir trouvé là une fortune. Il affirme que la plante n'est pas cultivée mais croît avec une vigueur extraordinaire. Il prétend en avoir vu en une seule fois plus de 500 arrobes (environ 12 500 livres d'Espagne et donc 5 750 kilos). Et, tout naturellement, il conclut aussitôt que la région pourrait en produire plus de 4 000 quintaux par an. En toute candeur, assuré de son affaire, il imagine tout un cycle d'échanges pour éviter de le transporter ainsi en Espagne. Estime-t-il le coton de trop bas prix et incapable de supporter les frais du passage ? Pense-t-il plutôt à des navires pleins d'or et d'épices ? En tout cas, il dit qu'il vaudrait mieux le vendre ici, sur place, aux Indes « et le faire porter aux grandes villes du Grand Khan qui ne vont pas tarder à être découvertes, et aussi en d'autres cités qui appartiennent pour le moment à d'autres grands seigneurs qui

ne seront que trop empressés de se montrer si agréables à vos Altesses ». Il faut le relire pour le croire et mesurer ainsi la force de cette croyance à des royaumes d'Asie tout proches. À moins que, là encore, nous ne voulions voir qu'une vaste entreprise de propagande où tout, même l'invraisemblable, peut être dit, et la démarche audacieuse d'un homme qui se magnifie pour arracher d'autres privilèges.

Finalement, les Espagnols, après avoir enfin touché quelques tributs de pelotes de fil dans les années 1494-1495 abandonnent toute velléité d'en ramener davantage.

Le bois de brésil

Les deux premiers voyages de Colomb, ceux des îles, n’apportent pour les épices que des déceptions : aucune plante remarquable, aucune plantation de poivriers comme on avait pu en rêver, pas même de ces maquis sauvages où cueillir quelques graines ou quelques noix déjà connues et appréciées. Ni poivre, ni cannelle, ni coton de qualité. Pas de mastic non plus. Décidément ces nouvelles provinces des Indes, atteintes si facilement, si vite et à si peu de frais, ne tiennent pas du tout les promesses des anciennes, celles qui livrent des monceaux d’épices à Calicut. Là, les Portugais l’ont emporté.

La seule découverte très intéressante et riche d’avenir, Colomb la fit assez tard, lors du second voyage, en septembre 1494, sur les côtes sud de l’Hispañola, au moment où il revient de la Jamaïque. Passé le cap de San Miguel de Saona et la baie des Cayes, ses navires explorent le fond d’une vaste échancrure (actuellement Jacmel Bay) et, là, il baptise aussitôt un site d’ancrage du nom de *Puerto Brasil.* Malheureusement, aucune relation ne parle de cette course au ras de la côte et aucun indice n’est resté de ces explorations… que le nom qui parle de lui-même. L’émerveillement, nous ne le saisissons que bien plus tard, lorsqu’il retrouve ces belles forêts de bois de brésil sur les côtes de la terre ferme, principalement dans les parages du golfe de Paria. Dès le 1er août 1498, le jour même où les caravelles quittent la Trinidad et abordent l’entrée du golfe, les marins trouvent de magnifiques forêts qui descendent, calmes et majestueuses, jusqu’à la mer : une terre si aimable, des parcs luxuriants, « si verts, si riches d’arbres et de palmes et bien plus beaux que les huertas de Valence au mois de mai ».

Tout au long du littoral, jour après jour, ces grands peuplements de bois précieux, si faciles à exploiter, au bord de la mer et des plages de chargement, apportent enfin le signe de vraies richesses et, si l'on veut, de profits immédiats. Colomb en mesure évidemment tout l'intérêt et lorsque, prisonnier à Santo Domingo, disgracié, il tente de faire encore valoir à la cour tout le bénéfice de ses explorations, c'est au bois qu'il songe avant tout. Le bois de brésil, écrit-il, « est très demandé en Castille, en Aragon, à Gênes, à Venise et davantage encore en France, en Flandre et en Angleterre ». Et, là, il n'exagère absolument pas. Depuis fort longtemps déjà, les bois tinctoriaux de l'Inde arrivaient en grumes aux ports du monde musulman puis, débités, réduits en copeaux, ils atteignaient par caravanes les échelles orientales de la Méditerranée. Ce rouge du brésil, la braise, l'emportait sur tous les autres et donnait, pour les beaux draps, une profonde couleur rouge, inégalable : une teinture que seuls les teinturiers de luxe employaient. Les grandes villes de la soie, Lucques puis Gênes et Venise ont repris la tradition ancestrale de Byzance ou des villes de l'Islam et réclament sur leurs marchés, de plus en plus de ces colorants de haut prix.

En septembre 1498, Colomb, bon prophète enfin, annonce donc une très grosse affaire : la découverte puis l'arrivée dans les grandes villes drapantes d'Europe des bois de teintures d'outre-Atlantique. On sait que la terre du Brésil, d'abord baptisée Santa Cruz, doit son nom à ces bois tinctoriaux. On sait aussi que cette recherche du brésil fut le principal sinon le seul moteur des entreprises menées contre les Portugais, sur le nouveau continent, par les armateurs et les capitaines français. Le principal d'entre eux, un Normand richissime, Jean Ango, se fit construire un magnifique hôtel dans Rouen et un manoir près de Dieppe, tous deux bien ornés de grosses poutres de brésil et de jacaranda. Lorsque François Ier fait son entrée

solennelle dans Rouen, reçu aux portes de la ville par les bourgeois, acclamé par les foules, on lui offre, sur l'île du fleuve, le spectacle mimé de la coupe des grumes de brésil et de leur chargement sur des navires ; les fils de notables, affublés à l'exotique, figuraient des Indiens au travail.

Dès 1497, cet intérêt pour le brésil était si vif que, dans les conventions signées avec Christophe Colomb le 15 juin, pour la préparation d'un nouveau voyage, la Couronne se réservait tous les métaux précieux et les bois de teinture. Ce qui montre clairement non seulement le prix que l'on y porte et les espoirs que ce trafic peut susciter, mais aussi que les informations de cette découverte avaient été déjà bien reçues.

En octobre 1500, Colomb n'en ramène évidemment pas lorsqu'il arrive à Cadix, enchaîné, et cette première exploitation des bois, c'est un autre qui l'entreprend. Hojeda, parti sur les traces de l'Amiral aborde en septembre 1499 l'île d'Hispañola, précisément au *Puerto Brasil* et entreprend immédiatement sans autorisation ni du gouverneur ni de la Couronne, de couper des bois. Ce fut donc, avant les pêcheries de perles du Paria, la première brèche délibérée dans le monopole de Colomb et, ces jours-là, commence un des grands cycles de l'exploitation coloniale du Nouveau Monde : l'abattage des futaies d'arbres à teinture dont devaient vivre pendant fort longtemps, parfois jusqu'à la diffusion des colorants chimiques, quantité d'établissements sur les côtes du Venezuela, du Honduras et du Campêche et, naturellement, du Brésil tropical.

Mais, en avril 1503, lorsque l'Amiral croise à nouveau tout près de ce *Puerto Brasil*, aux prises avec de mauvais vents contraires, ses navires en bien mauvais état, il ne mentionne à aucun moment les forêts et leurs richesses que d'autres bientôt pourront exploiter à loisir.

Une seule nouveauté : *les perroquets*

Une sensation pourtant : il ramène des perroquets en grand nombre, beaucoup plus beaux et parlant bien mieux que tous ceux que l'on avait pu se procurer auparavant.

Contrairement à une idée généralement répandue, les perroquets étaient très bien connus en Europe occidentale avant l'installation des Ibériques en Amérique. Les récits des chroniqueurs, les enluminures des précieux manuscrits de cour surtout montrent l'intérêt des princes et des riches pour ces oiseaux curieux, témoins de mondes si lointains. Cette curiosité, d'ailleurs, s'étend alors à tous les animaux exotiques, fabuleux ou simplement étonnants. En Italie et en France, tous les princes et aussi la Commune de Florence avaient leur ménagerie. Le roi René gardait des lions dans les douves du château d'Angers, nourris chaque jour d'un demi-mouton. Il avait aussi cinq ou six chameaux dans son domaine de Gardanne, en Provence, surveillés par un petit Maure pour qu'ils ne nuisent pas trop aux champs voisins.

Pour les oiseaux parleurs, c'était alors une véritable folie : mainates de la péninsule malaise, pies et corbeaux apprivoisés ; on connaît là la manie de Louis XI qui, dit-on, éprouvait de très grandes joies à les entendre répéter, d'une façon nasillarde et quasi incompréhensible, d'assez vilains mots.

Les véritables perroquets, eux, qui venaient très certainement de l'Inde étaient des oiseaux de petite taille, verts sur tout le corps. Et l'Amiral marque tout aussitôt son plaisir à découvrir, dans ses îles, ces oiseaux, très nombreux, bien plus beaux, rutilants de vives couleurs. Dès les tout premiers jours, aux Bahamas puis à Cuba, c'est l'un des grands propos du

Journal et toujours avec le plus grand sérieux. Le 12 octobre 1492, au débarquement, les observations sur le pays, relativement courtes encore, s'achèvent par une petite note sur les animaux : « Je n'ai vu ici, dans cette île, aucune sorte de bête si ce n'est les perroquets. » Et, plus loin, le 21 octobre :

« Le chant des oiseaux enchante et il me semble que jamais un homme ne pourrait avoir le courage de quitter ces lieux. Les vols des perroquets obscurcissent le ciel. Les oiseaux, grands et petits, sont de tant d'espèces si différentes des nôtres que c'est merveille. »

Nous trouvons là, certes, le charme de l'insolite, la séduction des couleurs inattendues, mais aussi l'espoir de briller et d'éblouir. Ces perroquets, il en achète, les reçoit en cadeau des Indiens qui les offrent comme des présents de prix. Et, de retour sur la terre d'Espagne, lorsqu'il parade en bel équipage dans les rues de Séville et quitte la ville pour Barcelone, il se fait accompagner par ses six Indiens portant des cages où perchent les perroquets de ses Indes. Comme, autrefois, les lions ou les éléphants dans les triomphes des généraux romains.

Pendant tous ses voyages, à tous ses retours, les beaux oiseaux des Indes agrémentent d'autres exhibitions, objets de curiosité pour servir chaque fois la gloire de l'Amiral. Il en rencontre de magnifiques, en novembre 1494, dans l'île de Santa Maria de Guadalupe : de grandes bêtes aux plumages rutilants, « aussi nombreux que les moineaux en Europe ». Là, les marins admirent longuement les ornements des Indiens caraïbes, leurs casques de belles plumes de toutes les couleurs. Ils en retrouvent partout, jusque, bien plus tard, dans le golfe de Paria où ils chassent des perroquets « aussi gros que des poulets » ; les hommes des villages en apportent pour les vendre ou les offrir en signe de bon accueil.

En mars 1494, Antonio de Torres ramène avec lui et expose sur les places de Séville 60 perroquets de toutes les couleurs, jamais vus en Espagne, dont 8 « aussi grands et aussi véhéments que des faucons ; les plus belles créatures qui volent dans les airs ». Au retour de ce même périple, mais deux ans plus tard, en juin et juillet 1496, Colomb fait passer dans les rues de Séville une parade triomphale, d'un goût douteux peut-être mais bien capable de forcer l'admiration des foules, de les convaincre de la richesse des Indes et de susciter de grands mouvements d'enthousiasme. On fait marcher en bonne place, aux côtés de l'Amiral, le frère d'un cacique à peine baptisé, Don Diego, et le neveu du même chef, tous deux parés de leurs plus beaux bijoux, précédés de cages immenses où volent de magnifiques perroquets. Puis on laisse Séville par la route du nord, exhibant toutes ces curiosités aux portes de chaque ville. Nous imaginons aisément le peuple assemblé admirant les hommes « de teint olivâtre » et les grands oiseaux, venus de ces mondes étrangers, écoutant les récits merveilleux qui parlent d'opulence, de la fraîcheur de l'air en toute saison, de la beauté des hommes et des femmes. De cette façon, le perroquet figure déjà parmi les éléments ordinaires de cette image brillante et colorée du Nouveau Monde ; une image qui, peu à peu, s'introduit dans tous les pays d'Occident, et s'impose pour illustrer les îles et les plages des pays tropicaux.

À cette époque, les peintres, les graveurs mêmes, mettent en bonne place, sur les innombrables scènes de genre de la vie aux Indes, l'oiseau coloré et les casques de grandes plumes. C'est un folklore répété à satiété, bientôt conventionnel.

Cette mode vite envahissante prend le relais de celle des médiocres oiseaux parleurs d'autrefois, et négliger cet engouement serait ignorer un des aspects les plus caractéristiques de ce nouveau courant d'exotisme, plus tout à

fait « oriental » ni « fabuleux ». En 1505, les Portugais capturent un navire français au large de l'Espagne ; ils font prisonniers capitaine et équipage, confisquant toute la cargaison ; les assureurs doivent alors payer pour le prix de fardeaux de bois de brésil et de quelques douzaines de perroquets « dont la plupart sachant déjà parler français »…

Les bois de teinture et les oiseaux semblent ainsi les seules vraies trouvailles dans ce premier inventaire des richesses, les seuls profits d'une simple reconnaissance rapide, au ras des côtes, très souvent lors des corvées d'eau, ou des courtes incursions pour acheter quelques vivres et pour chasser ou, encore, parfois, lors des rencontres avec les Indiens, sur la plage, dans les villages, le temps d'un repas de bienvenue.

Sans aucun doute, disposant de si peu de temps mais nourri de grands espoirs, Colomb s'est appliqué à chercher : il désire ardemment trouver les belles épices du Levant, si appréciées et si chères, qui pourraient combler tous ses protecteurs, puis ses commanditaires, qui justifieraient la poursuite de l'entreprise, l'armement d'autres navires et la mise en œuvre de moyens plus importants pour explorer davantage et coloniser vraiment.

De cette extraordinaire gamme des épices orientales, rien ou presque ne se trouve ici : des gousses et des graines qui font penser au poivre et à la cannelle mais qui ne valent pas grand-chose, des gommes qui, tout bien considéré, ne sont ni d'aloès ni de mastic, et du coton sauvage, assez fin peut-être, mais dont on ne parle plus du tout après quelques semaines. Pourtant, cette obstination dans laquelle il s'enlise, n'est pas seulement le fait d'un appétit de profit ou d'un simple désir de se faire valoir. Pour Colomb, trouver des épices c'est aussi apporter la preuve qu'il se trouve bien aux Indes ou dans quelque province voisine. Et nous retrouvons la même volonté que celle qui le

pousse à donner les noms de pays cités par Marco Polo aux terres qu'il trouve sur son chemin.

Mais c'est en vain. Pietro Martyre, toujours sceptique et qui certainement n'a jamais cru que l'Amiral avait atteint l'extrême Asie en traversant la mer océane, ne s'y laisse pas prendre. Dès 1503-1504, dans le premier livre de la *Première Décade* de son *Nouveau Monde des Indes occidentales*, il argumente, prudemment certes mais sans ambages, contre les théories de Colomb. Il décrit, émerveillé lui aussi, les grands perroquets ramenés en avril 1493 ; il rappelle que ces oiseaux et bien « d'autres choses ramenées de là-bas » sont présentés à travers toute l'Espagne comme des preuves que l'on a bien atteint les Indes d'Orient ; il admet même que « le sol de ces îles produit beaucoup de mastic, d'aloès et différentes autres gommes douces au goût, et aussi des épices comme on en trouve dans les Indes ». Ce qui prouve que les bruits que fait courir l'Amiral font tout de même leur chemin. Mais il ne croit pas pour autant que les Indes soient là. Ainsi, tant pour les profits immédiats, que pour le renom de Colomb, la quête des épices se solde par un bilan vraiment très pauvre.

XIII

L’OR ET LES PERLES

L’Eldorado ? *l’île de Babeque*

À tous les navigateurs partis vers l’Afrique ou vers l’ouest, vers ces terres encore noyées dans les brumes du mystère, l’or impose une autre obsession, autrement prenante que celle des épices. La réussite des grandes entreprises semble bien à ce prix : trouver de bonnes mines ou de bons marchés.

Le 12 octobre 1492, à San Salvador, l’Amiral observe les hommes nus venus sur le rivage, leur allure, leurs vêtements : il ne voit rien qui vaille la peine d’être noté. Mais dès le lendemain :

« Pour moi, je regardai de tous mes yeux pour me rendre compte s’il y avait de l’or avec eux. Je remarquai que certains hommes en portaient un petit morceau accroché à leur nez, qu’ils avaient percé. »

Avant même d’avoir appris à échanger quelques mots, il se fait « dire », par signes que cet or provient de l’île elle-même. Peu de chose encore… et pourtant toutes les explorations, dans toutes les îles, de Salvador à la Margarita, puis à Cuba et, dernier espoir, dans l’Hispañola, les Espagnols poursuivent ce grand rêve de l’Eldorado et, jour après jour, interrogent, interprètent les moindres aspects de ce monde si déconcertant. Pas de monnaies ; c’est peut-être la première déception… ; mais Marco Polo avait bien parlé de monnaies de papier. Ici, pas de

monnaies du tout, d’aucune sorte et, en somme, aucun échange vraiment organisé.

Un seul jour, le 17 octobre, dans une des Bahamas, les hommes de la nef amirale rencontrent à terre un Indien qui porte pendu à son cou un « morceau d’or qui doit peser un demi-ducat et qui est marqué d’une inscription ». Colomb dit qu’il avait reproché aux Espagnols de ne pas l’avoir acheté, à n’importe quel prix car il désirait vivement voir ce que c’était et savoir « d’où venait le coin de cette monnaie-là » ; on retrouve l’homme mais celui-ci refuse de s’en séparer. Tout porte à croire d’ailleurs qu’il ne s’agissait pas d’une pièce de monnaie mais plutôt d’un bijou ou ornement marqué d’un symbole ; un fétiche peut-être. Était-ce bien de l’or ou un alliage, ou encore tout simplement du cuivre, comme les Espagnols devaient en trouver par la suite ? En tout cas, c’est bien le seul moment où le *Journal* fasse une allusion à une monnaie quelconque. Par la suite, Colomb n’en souffle pas mot, ni lors de ce premier voyage, ni plus tard. À le lire, nous ignorons tout de la façon dont les Indiens évaluent leurs biens et pratiquent leurs échanges. Obsédé par la pièce d’or ou à la rigueur d’argent, l’Amiral ne se donne aucune peine pour rechercher tout autre système de troc ou de commerce, à partir, par exemple, de monnaies non métalliques. L’économie des îles, de ce point de vue, lui reste complètement étrangère et, dès les premiers temps, il établit toutes ses évaluations sur la base des pièces castillanes, telles les *castillans*, les *doubles* ou les *reales* : une « colonisation » monétaire immédiate et quasi inconsciente, qui s’impose comme une nécessité évidente.

Où trouver des preuves de la présence de l’or, dans ces pays d’une économie si primitive, où les trafics semblent tenir une si petite place, où jamais un étranger ne vient proposer ses marchandises ? Ce sont les parures et les bijoux qui renseignent

le mieux et cette certitude nous vaut, tout au long des explorations, de très nombreuses notes et des descriptions attentives de tous ces ornements indigènes. Les Indiens de San Salvador affirment, toujours par signes, que ceux de Santa Maria possèdent, eux, beaucoup d'or et le portent en bracelets autour des bras, des jambes et du cou ; ils en font aussi des ornements d'oreilles. Mais c'était déjà un faux espoir et un mauvais renseignement : à Santa Maria, les marins ne trouvent absolument rien de tel ; ni le *Journal*, ni la *Lettre* n'en font mention.

Le 22 octobre, toujours dans une des petites îles de l'archipel, ils ne voient encore que ces « morceaux d'or pendus au nez » et rien d'autre ; ce n'est pas une nouveauté. Les beaux bijoux restent du domaine du rêve. Le 4 novembre, à Cuba, l'attente se prolonge : on leur assure que c'est plus loin, dans l'autre île, celle de Bohio, celle que l'Amiral baptisera plus tard Hispañola.

Ainsi, pendant plus de trois semaines Colomb et ses hommes n'ont vu de l'Eldorado promis, du fabuleux métal de Cipangu, que des gouttes d'or – ou d'alliage mal défini – au nez de quelques indigènes. Alors commence vraiment, déjà dramatique, cette interminable course aux grands trésors, aux mines, aux sables chargés de pépites, aux vases enfouis et aux coffres remplis de bijoux rehaussés de pierreries ; cette course qui, pendant des dizaines d'années, devait animer toutes les entreprises ibériques dans le Nouveau Monde, susciter tant de convoitises, de conflits et d'expéditions audacieuses, et amener tant de fois, des désillusions si amères.

Le 25 novembre 1492, Colomb voit enfin la Fortune lui sourire ; dans sa course le long de la côte nord de Cuba, alors qu'il s'approche de la pointe extrême-orientale, au-delà d'un beau promontoire, alors qu'il cherche « quelque bonne rivière », il trouve « une grande rivière aux belles eaux qui

dévalait avec fracas le flanc d’une montagne » ; c’était le fleuve de Moa ; il y ramasse des pierres brillantes, irisées, dorées et, se souvenant d’avoir autrefois trouvé ainsi un peu d’or à l’embouchure du Tage, il se persuade que ces pierres en renferment ; il en fait prendre quelques-unes pour les montrer aux rois. On n’apprend rien de plus et plus personne n’en dit mot. Ce ne sont certainement pas de bonnes pierres mais peut-être, comme l’affirme Las Casas, de simples marcassites, assez prisées pour la décoration murale des édifices. Rien de plus.

Faute de trouver eux-mêmes, les Espagnols ne cessent d’interroger les Indiens. Pour le moment, aux Bahamas et à Cuba, ils ne recueillent que de bonnes paroles, plutôt des encouragements à aller voir ailleurs. Au dire des indigènes, qui ne s’expriment toujours que par gestes, l’or est invariablement plus loin encore, vers le sud ou vers l’est. Lire dans le *Journal* tous ces « dialogues », ces indications de directions et ces renseignements d’un vague nébuleux, puis, toujours, les désillusions, devient fastidieux. Le 13 octobre, second jour de l’exploration, leur interlocuteur indien, qui semble posséder un merveilleux talent de conteur, leur dit ses meilleures fables :

« Je compris à leurs signes que vers le sud ou en faisant le tour de cette même île par le sud, nous trouverions un pays où le roi possédait de très grands vases d’or et que nous pourrions en avoir de grandes quantités. Je leur demandai de m’accompagner, mais je voyais bien qu’ils n’en avaient aucune envie. »

Tout cela par signes muets ! Partout, c’est le même refrain, les mêmes façons de les bercer d’espérances, de faire miroiter les richesses des autres terres :

« Les Indiens affirmaient que dans ces îles-là, il se trouvait des mines d’or et des perles […] non loin de là, vers le sud-est, on trouverait beaucoup d’or […]. Il leur montra aussi de l’or et

des perles et quelques vieillards qui se trouvaient là lui firent comprendre qu'il y en avait des quantités infinies dans un endroit […] et que les habitants portaient de l'or et aussi des perles à leur cou et aux oreilles, aux bras et aux jambes. »

Colomb y croit pourtant fermement. Le 12 novembre, alors que Cuba vient de le décevoir à son tour :

« Il paraît bien certain, en tout cas, que ces terres renferment de grandes quantités d'or : ce n'est pas sans raison que les Indiens qui sont maintenant avec moi me disent que, dans ces îles, se trouvent des endroits où l'on extrait de l'or des mines et qu'on le pend au cou, aux oreilles et aux bras et aux jambes en forme de très gros anneaux. »

Là encore, nous nous demandons si tout simplement Colomb ne transpose pas dans son présent si déconcertant, les étrangetés que décrivaient avec une certaine complaisance ses auteurs. Il reprend les mêmes images et parfois les mots exacts de Marco Polo lorsque celui-ci, dans son *Devisement du Monde*, voulait impressionner ses lecteurs par l'évocation merveilleuse d'un potentat indien couvert de bijoux d'or et de pierres précieuses. Le roi de Malabar (c'est, en fait, le Coromandel) va, comme tous les hommes et toutes les femmes de son royaume absolument nu. Mais il porte, tout autour de la taille, ou du cou, on ne sait pas trop, une grande ceinture d'or avec des rubis, des saphirs, des émeraudes et d'autres pierres : « Et porte encore ledit roi trois bracelets d'or tout pleins de perles d'or de grande valeur ; et aussi en porte aux jambes et aux doigts de pied ; et encore sur le devant du corps, du col jusqu'aux bras, un gros ruban de soie avec cent et quatre grosses perles et rubis ; tout cela vaut bien plus qu'une cité. » Pour tous les passionnés de ces merveilles d'Orient, le roi surgit d'un lointain mystérieux paré de bracelets aux bras et aux jambes. C'est bien ce que disent

aussi les Indiens des îles où abordent les Espagnols… à en croire le *Journal* de leur capitaine.

Toutes ces promesses ne sont que pour faire prendre patience et aller au loin ; on les envoie vers des îles à peine nommées ou impossibles à identifier : le nom indien difficile à retranscrire, ne se retrouve jamais le même, en d'autres palabres. Depuis trois semaines, une idée s'impose pourtant qui allait, pour quelque, temps, décider de toutes les démarches : l'Eldorado se situe dans une île que les Indiens appellent Babeque. C'est exactement le 12 novembre 1492 que les captifs qu'il avait pris à son bord pour guider tant bien que mal sa course vers l'est, signalent à l'Amiral, pour la première fois, l'existence de cette île, qu'ils nomment « avec insistance » de ce nom de Babeque. Là, disent-ils, les hommes recueillent de l'or sur les plages, la nuit à la lueur des flambeaux ; ils le martèlent aussitôt et en font de beaux lingots ; ils en indiquent la direction que Colomb note dans son *Journal* avec la fière assurance du marin décidé à poursuivre son but : c'est est quart nord-est. Était-ce simplement un joli conte pris dans le fond légendaire de ces îles ? Ou une pure invention pour écarter les Espagnols de leur route ? Pour les diriger vers d'autres îles où les guides-interprètes désiraient se rendre eux-mêmes ? Était-ce plutôt, comme le croit Las Casas, qui doute fort du sérieux de ces conciliabules, le fruit d'une incompréhension et d'une confusion totales ? En tout cas, l'île merveilleuse, ne fut jamais identifiée et l'on se perd en suppositions. Certains pensent que ce doit être Inagua Grande, petite île au nord du passage entre Cuba et Hispañola (Haïti) mais à aucun moment on n'y a exploité d'or. D'autres, Las Casas le premier, penchent pour un des royaumes de l'île d'Haïti, mais, dans ce cas, comment expliquer que le nom ne se rencontre pas ?

À tous, cet Eldorado de Babeque s'impose comme une certitude et seule l'impatience de l'atteindre le premier peut expliquer la défection de Martin Alonso Pinzon, le 21 novembre 1492. Ce jour-là, avec sa caravelle la *Pinta*, « sans licence et même contre les ordres de l'Amiral, et poussé par sa seule cupidité », il s'éloigne des deux autres navires, s'imaginant que l'un des Indiens qui l'accompagne veut le conduire vers la source de l'or. Colomb s'en plaint amèrement (« il m'en a dit et fait bien d'autres… ») et note que son second ne l'a pas du tout abandonné, contraint par quelque mauvais temps, mais uniquement par son bon plaisir. On l'aperçut encore le lendemain, à seize milles au nord environ, poursuivant sa route…

Il ne devait le rejoindre que le 6 janvier 1493, après le naufrage donc de la *Santa Maria*, quelques jours seulement avant le départ pour le grand retour : six semaines de navigation solitaire à la poursuite d'un trésor mythique, sur la foi d'une information si légère, brumeuse, recueillie des signes d'un seul Indien prisonnier… Cette affaire bien obscure fit naturellement couler beaucoup d'encre parmi les greffiers de justice. Pinzon affirma avoir trouvé l'île mais il n'y avait pas d'or. Au contraire, un marin de son bord témoigna qu'il avait ramené « 900 pesos d'or qu'il voulut donner à l'Amiral mais que celui-ci ne voulut pas accepter ». D'après les dires de cet homme, il aurait découvert Babeque puis navigué pendant deux cents lieues au sud-ouest avant d'arriver à l'Hispañola ; là il aurait exploré le cours d'un fleuve, nommé aussitôt le Martin Alonso, où ses marins se seraient obstinés à chercher des grains d'or dans le sable des rives.

D'après cet unique témoignage, Babeque serait une île très lointaine située à plus de deux cents lieues en plein océan : désir de ne rien dire ou force obsédante du mirage chez ce

marin revenu d’une telle aventure mais incapable de l’évoquer davantage qu’en ces quelques mots, avares de détails. Il ne dit pas non plus si ces 900 pesos d’or venaient de Babeque ou de l’Hispañola elle-même.

Pendant ce temps-là, bien sûr, Colomb songe toujours à l’île ; il examine les vents, attend que l’occasion d’un meilleur temps se présente « pour une traversée en direction de Babeque ». Le lendemain de la grande révélation de l’Indien, il note déjà que « ce qu’il voulait plus que toute chose, était d’arriver à l’île nommée Babeque car il savait très bien d’après les renseignements recueillis qu’il y avait beaucoup d’or ; il savait aussi qu’elle se trouvait à l’est ».

Les Indiens lui ont dit qu’il fallait compter trois jours de navigation mais il pense à leurs canoës qui ne font que sept lieues par jour ; pour lui ce sera une très courte traversée. Le 14 novembre, le vent faiblit : impossible d’aller autrement que vers le sud-est, ce qui n’est pas le bon cap ; aussi reste-t-il en panne jusqu’au matin. Mais le sort s’obstine, toujours aussi contraire… C’est un Eldorado insaisissable !

Et pourtant, les 19 et 20 novembre, il affirme apercevoir très bien Babeque, « à une distance qu’il évaluait à une soixantaine de milles », très loin, à peine visible. Puis la conviction faiblit quelque peu, et le *Journal* dit ensuite « Babeque ou bien les îles de Babeque », encore à l’est-sud-est. Les vents les en éloignent davantage et Colomb, incapable d’aller contre, se résigne à l’abandon : il rebrousse chemin et retourne d’où il vient, sur l’île de Cuba.

L’Amiral maintient son grand dessein et croit toujours, avec une fermeté inébranlable, à l’existence de cette île miraculeuse. Le mardi 5 décembre, s’il renonce à longer l’île de Cuba vers le sud, c’est « à cause du grand désir qu’il avait toujours d’aller visiter l’île de Babeque qui, elle, se trouvait vers le nord-est

d’après ce qu’affirmaient les Indiens qui l’accompagnaient ». Mais comme le vent souffle de là-bas, il se contente d’aller vers l’est et c’est ainsi qu’il arrive à Haïti, qu’il croit être la Bohio dont les Indigènes des autres îles lui avaient déjà parlé. Ainsi, caprice du sort, la découverte puis l’exploration de l’île d’Hispañola, la première fondation coloniale du Nouveau Monde, ne furent provoquée que par des vents opiniâtres qui, pendant des jours, détournent Colomb de son beau projet et l’ont empêché de se perdre, vers le nord-est, en plein Atlantique.

À l’Hispañola même, longeant et observant scrupuleusement chaque plage et chaque promontoire, il note encore les renseignements que lui donnent ses guides indiens, toujours aussi entêtés et intarissables ; il marque les directions et les passages pour cette Babeque ; il se plaint des vents contraires qui lui en ferment le chemin (le 14 décembre) ; deux jours plus tard, un « roi du pays », lui confirme que c’est bien là que se trouve l’or et qu’il pourra y arriver en deux jours. Puis le lendemain même on lui parle de l’île de la Tortue, bien réelle celle-ci, plus riche en or que les autres « car plus proche de Babeque ». Visiblement Colomb s’est ancré dans une vue très simple : tout l’or, sans exception, vient de Babeque. Une analyse qui se bâtit autour du même fol espoir. Car il « sait » être à deux pas de la source de l’or : cette fois quatre jours de mer, pour trente ou quarante lieues ; un seul jour peut-être par bons vents.

Et puis, comme toujours, le rêve s’effondre. Dans le *Journal* plus un seul mot sur Babeque, à partir de ce 17 décembre ; pas une seule tentative pour reprendre cette route du nord-est, jusque-là si pleine de promesses et qui commandait tous les mouvements. Le 18 décembre, un « vieillard » leur dit encore de belles paroles, mais ne cite plus de nom précis. Il parle d’un

grand nombre d'îles situées dans le voisinage, dans un rayon de cent lieues et davantage et, là, d'après ce que l'on « croit comprendre », l'or est si abondant et si aisé à récolter que dans certaines îles tout est en or et que, dans d'autres, on le recueille et on le passe dans des tamis comme la farine ; puis on le fond pour en faire des barres et toutes sortes d'objets. Et le vieillard de tracer en l'air, avec ses mains, la forme de ces objets… Il indique aussi la route qu'il faut prendre et l'Amiral pense un moment l'emmener avec lui, « car c'était un personnage considérable de la cour du roi et il ne connaissait pas sa langue… ». En tout cas, on ne dit plus rien ni du nord-est, ni de Babeque : c'est un oubli total, comme une conspiration du silence pour masquer, sans doute, une amère désillusion.

L’or du Cibao

Peut-être les Espagnols ont-ils percé à jour leurs Indiens, leurs rois et leurs vieillards. À lire le *Journal*, à faire le compte de ces notes presque quotidiennes sur une île parfaitement inventée, à partir d’informations complètement fausses ou très mal comprises, on reste confondu devant une telle crédulité et une telle puissance de conviction.

Une autre raison de l’abandon de ce premier Eldorado, devait être les signes encourageants recueillis à l’Hispañola. Le 18 décembre, à l’ancre sur une plage près de Puerto de Paz, l’Amiral invite à déjeuner le « roi de l’île », pour lui faire goûter des mets espagnols et observe que celui-ci porte sur sa ceinture « deux pièces d’or travaillées mais qui devaient être bien minces ». Un peu plus loin, au Puerto San Tomas, le seigneur du pays exhibe, lui, une magnifique ceinture ornée d’un masque d’or « avec deux grandes oreilles d’or martelé, de même la langue et le nez ». On y voit aussi, mais c’est Las Casas qui complète car il a eu, dit-il, l’occasion d’en voir quelques-uns, des dessins minuscules faits d’os de poisson blancs entremêlés de rouge « comme une véritable broderie » ; et tous reconnaissent, croient-ils, la manière des ceintures, fortes et dures, de quatre doigts de large, qu’usaient autrefois, en Castille, les rois et les grands seigneurs. Cette magnifique parure, surtout, porte de l’or.

En fait, c’est bien là, aux alentours des 17-18 décembre 1492 ; sur les plages de l’Hispañola, que les Espagnols trouvent de l’or pour la première fois, plus de deux mois après le premier débarquement dans ces îles, après une quête sans cesse nourrie de faux espoirs et assombrie de dures déceptions. Ces bijoux

enrichis d'un or de bon aspect, en quantité non négligeable, leur semblent des signes évidents d'une production toute proche.

Le premier troc se place très exactement le 17 décembre : on envoie à terre quelques hommes qui, en échange de colliers de verroterie, ramènent de petits morceaux d'or martelé, travaillé en feuilles très minces. Le cacique possède, lui, une feuille d'or, grande environ comme la main qu'il s'empresse de découper en petits morceaux pour les céder au détail ; et il fait comprendre, par gestes, qu'il en avait envoyé chercher une bien plus grande quantité et qu'il l'apporterait le lendemain pour continuer ce trafic. Ce qui, bien sûr, lui attire toute la sympathie du Génois qui rapporte tout au long l'épisode dans son *Journal* et note, avec une jolie candeur :

« Tous ces événements, comme leurs façons de faire, leur sérénité et leur prudence, montrent bien que ces gens-là sont plus éveillés et plus intelligents que les autres découverts auparavant… »

Ce sont, en somme, des gens qui ont de l'or ; et l'on retrouvait là une sorte de civilisation.

Le lendemain, le 18 décembre, lorsque revint le cacique, « on ne troqua que peu d'or » et quelques jours d'incertitude suivent. Mais la démonstration éclatante de la présence des mines leur est apportée le 26 décembre, aussitôt après le naufrage de la *Santa Maria*… Ce jour-là, les Espagnols qui se trouvent à terre ont pu en acquérir « des quantités inouïes en échange de n'importe quoi » ; pour une seule aiguillette, on avait des morceaux pesant un demi-marc (125 g). Et le roi Guacanagari qui vient consoler l'Amiral de la perte de son navire, ce roi qui « pleure à chaudes larmes » à l'annonce de la catastrophe, qui prête tous ses hommes pour mettre les provisions à l'abri, offre un grand masque avec de grosses pièces d'or serties dans les

oreilles et dans les yeux ; il met aussi de beaux bijoux d'or sur la tête et au cou de l'Amiral et de quelques-uns de ses compagnons ; il affirme pouvoir « leur en donner autant qu'ils en voudraient et que c'était bien inutile d'en faire venir d'ailleurs car il s'en trouvait très aisément dans cette île elle-même, dans la contrée de Caribata, très près de là ».

À l'Hispañola, Colomb poursuit lui-même ses recherches car il lui déplaît évidemment de quitter les îles sans ramener, outre les bijoux ou les morceaux d'or achetés aux Indiens, quelques beaux échantillons d'or pris dans les mines elles-mêmes. Cela ne paraît pas si facile et les « conversations » avec les indigènes ne font pas beaucoup progresser. Le 29 décembre un jeune homme vient lui parler de plusieurs îles dont l'une se trouve à quatre jours de voyage vers l'est « où l'on pouvait trouver de l'or en quantités infinies » ; et le *Journal* cite aussitôt : Guaronex, Macorix, Mayonic, Fuma, Cibao et Coroay. Mais, une fois de plus, Colomb n'a rien compris, toujours obsédé par la recherche des « îles » fabuleuses. Las Casas assortit ce passage d'un long commentaire qui indique que Guaronex était le nom de l'un des « rois » ; Cibao et tous les autres noms désignaient non des îles mais des provinces de ce royaume, dont certaines effectivement produisaient de l'or en quantité appréciable.

À La Navidad il reçoit encore des cadeaux : un grand masque et une couronne ; mais les échanges se font plus difficiles, bien qu'un marin, envoyé sur une barque prendre des nouvelles de la *Pinta* qui n'a toujours pas rejoint, ait vu à une vingtaine de lieues de là un roi qui portait sur la tête deux grandes plaques d'or et plusieurs indigènes couverts eux aussi d'ornements d'or. Ce qui déplaît fort à l'Amiral et l'amène à supposer que Guacanagari avait défendu à ses hommes de vendre de l'or « afin que tout doive passer par ses mains ». Mais « on

connaissait maintenant les lieux où l'or se trouvait en grande abondance ».

En fait, un peu plus tard, le 6 janvier, le jour où Pinzon revient enfin de son escapade, Colomb l'accuse d'avoir traité directement avec les Indiens derrière son dos, pas très loin de La Navidad où il aurait abordé. Il aurait fait là de bons échanges « une tête d'épingle contre un bon morceau d'or grand comme deux doigts et même parfois comme la main » ; pour ne pas avoir de comptes à rendre, il en aurait cédé la moitié à ses marins contre leur silence.

Des marins eux-mêmes, emportés par leurs propres mirages, forgent des légendes et y croient. C'est là que se situe cet étonnant épisode d'une figure humaine de la taille d'un homme, toute en or. Le 2 janvier 1493, rapporte Colomb, au moment où il allait prendre congé du roi ami et lever l'ancre, un émissaire vient le supplier de rester car le roi fait préparer une statue d'or « aussi grande que l'amiral lui-même », qui serait prête dans les dix jours. Fait curieux, qui témoigne assez de la force impérieuse de ces rêves, plusieurs années plus tard, un des marins, nommé Valleja, affirme en justice, que Guacanagari l'avait fait appeler pour lui donner un *djabo*. Malgré la sécheresse du témoignage, la scène ne manque pas de saveur : un des pilotes, Vincente Yañez Pinzon demande d'abord au capitaine : « Seigneur, saisissez-vous ce qu'il dit ? » ; mais Colomb avoue ne le comprendre « qu'un petit peu » ; et Yañez, puis tous les autres, de préciser qu'un *djabo* est « un homme en or » : « … Allez le prendre Seigneur, il vaudra bien 200 millions de maravedis (environ 46 000 grosses pièces d'or d'Espagne) et vous pourrez présenter à Leurs Altesses une chose vraiment remarquable. » Mais leur capitaine hésite, puis se décide à partir : « J'emporte déjà assez d'or pour présenter aux rois. » Visiblement, cette fois, il n'y croit pas et Las Casas, très

prosaïque, fait remarquer qu'il s'agissait très certainement non d'une statue mais d'un simple masque d'or comme ils en avaient déjà reçu ; en effet, les Indiens ne savaient absolument pas fondre le métal, ils se contentaient d'écraser les plus grosses pépites pour les aplatir.

En tout état de cause, la réponse de l'Amiral montre que le troc a déjà beaucoup rapporté, suffisamment pour faire la preuve de la présence de mines très riches.

La quête recommence. Vers l'est, le long de la côte, dans les premiers jours de janvier, Colomb s'applique encore à noter, au-delà du promontoire de Monte Cristi, les beaux sables des plages ; sans plus… Et, incorrigible semble-t-il, il agite encore le mirage de quelque île lointaine. Il dit, le 6 janvier, avoir appris l'existence d'une autre île située au sud de Cuba : elle se nomme Yamaye (c'est la Jamaïque) où l'on peut ramasser ou cueillir « des grains d'or gros comme des fèves », alors que dans l'Hispañola ils ne doivent pas dépasser la grosseur d'un grain de blé. Mais il ne sait comment aller à la source et il cherche toujours. Le 8 janvier, les deux caravelles, la sienne et celle de Pinzon, atteignent l'embouchure d'un beau fleuve, roulant des eaux abondantes, très près de Monte Cristi, au sud-est du cap. Pour remplir leurs tonneaux d'eau, les marins remontent quelque temps le cours du fleuve et plongent leurs barils dans le courant ; au retour, ils voient de petits grains d'or incrustés entre les cercles de fer et dans le bois des fûts. Aussitôt on ramasse du sable sur les grèves : c'est bien de l'or ; les grains en sont minuscules et les plus gros ne dépassent pas la taille d'une lentille. Pourtant c'est bien là, après le troc des trois semaines précédentes, le premier or récolté par des Européens dans les Indes. Ce grand fleuve fougueux qui descend en ligne droite des montagnes, les Indiens le nomment Yaqui, et les Espagnols le baptisent aussitôt *Rio de Oro*. On ne récolte encore que peu de

poudre d’or et de sable mêlé de grains : Colomb se dit pressé, paralysé aussi par la présence maintenant des deux frères Pinzon qu’il considère désormais comme des ennemis.

Mais il sait, assurément, être arrivé très près de la source ; c’est un pays « de bonnes rivières avec de très grandes quantités d’or » ; il pense n’être ainsi qu’à une vingtaine de lieues des mines elles-mêmes et Las Casas devait faire remarquer qu’il s’en trouvait bien plus près : quatre lieues.

Ainsi, au moment de reprendre la route d’Espagne, le 16 janvier 1493, le bilan de cette quête s’inscrit-il malgré tout d’une façon positive. Pendant deux mois, dans les Bahamas et à Cuba, les Espagnols n’ont fait que poursuivre un rêve, attentifs au moindre signe favorable, observant faute de mieux les bijoux et les ornements, prêts à se lancer à l’aventure toujours plus loin, vers d’autres îles, sur la foi de quelques gestes des Indiens mal intentionnés ou mal compris. Deux mois de peines perdues.

Mais, à considérer la géographie et les ressources de ce monde insulaire – Antilles, Caraïbes, Bahamas –, la Fortune de l’Amiral paraît pourtant éclatante. Dès les 24-26 décembre, dix semaines environ après le débarquement, il arrive sur la côte nord d’Haïti, près des mines, les seules ou presque de ce vaste secteur… ; il aurait pu, ailleurs, errer sans aucun profit pendant des mois. Et dans une certaine mesure, il n’a pas tort de considérer le naufrage de la *Santa Maria* comme l’effet de la Providence. À ce moment-là seulement, par la force des choses ses gens nouent des relations plus étroites avec les Indiens ; ils construisent un fortin et peuvent davantage se renseigner sur le pays ; les hommes des villages sont venus plus nombreux, plus confiants, apporter leurs feuilles d’or martelé et leurs grands masques. Ce naufrage et cette halte au droit des mines, près des

fleuves qui charrient des sables chargés de poussière d'or, personne ne peut y voir autre chose qu'un heureux hasard.

Dès lors le grand rêve de l'Eldorado qui, au départ, les tenait tous, s'estompe. Ils l'abandonnent pour des certitudes moins brillantes mais de véritables certitudes. Ces mines, l'Amiral ne les a pas vues : il ne s'en fait qu'une idée très vague, assez confuse, parfois contradictoire ; il ne lance pas d'expédition dans l'intérieur du pays pour les reconnaître. Mais leur présence et leur richesse ne font plus aucun doute. L'exploitation doit suivre grâce, précisément, à cette forteresse, cette future « ville » de La Navidad « située dans un des endroits les plus appropriés et le meilleur du point de vue des mines ». Si bien que, les circonstances et le hasard aidant, la soif de l'or forçant aussi le destin, la première plantation des Ibériques dans ce monde à peine découvert fut bien, dans l'esprit du capitaine responsable, une « ville » de l'or ; les premiers colons devaient, au plus vite, atteindre et exploiter les mines de la montagne, toutes proches.

Fin d'un mirage : *découverte des mines*

Colomb a cessé de poursuivre l'image fuyante d'un Eldorado plus ou moins lointain. C'est le moment où les ailes du rêve ne le portent plus, où il ne croit plus aux terres merveilleuses, aux îles gorgées du fabuleux métal, « où tout était d'or ». Il s'est décidé, aux alentours de Noël, à affronter les réalités : chercher l'or au cœur de la terre, dans les mines, par un dur labeur. Le *Journal* change de ton. Du mythe ou de la fable à la réalité, le chemin n'était certainement pas aisé et abandonner de telles illusions, renier tous ces souvenirs de Merveilles qui l'habitaient encore, c'était un renoncement.

Comme presque tous les Européens, l'Amiral manque d'expérience dans le domaine des mines. Ni la vie à Gênes et la fréquentation de ses marchands et de ses banquiers, ni les voyages en Orient, à Chio, ni les longs séjours à Lisbonne, à Madère puis en Andalousie, n'avaient pu lui apprendre comment trouver et extraire de l'or. Tout ce qui se disait de la production de l'or tournait autour de souvenirs déjà anciens. On se souvenait d'un temps où, un peu partout, on lavait les sables de quelques rivières : travail aléatoire, artisanal, qui ne donnait qu'un rendement très précaire. Colomb en parle encore, nous le savons : il dit qu'il a vu laver les sables du Tage. Mais, en fait, tous ces *placers* dispersés, bien maigres, se trouvent pratiquement épuisés au XVe siècle.

L'or s'entoure toujours de mystères et donc de légendes. Les voyageurs qui visitent les pays lointains n'en rapportent que des fables, ou s'en tiennent à de pauvres généralités. Les *Livres des Merveilles* ne montrent que des hommes lavant le sable et le triant dans des tamis : images conventionnelles qui

évidemment n’apportent aucune précision technique. L’or du Soudan s’acquiert chez les Noirs par un commerce muet, sans aucune relation humaine, sans palabres, et les habitants gardent jalousement leur secret ; personne ne peut même savoir de quels fleuves et par quels procédés on tire l’or des entrailles de la terre.

Très vraisemblablement, Colomb n’a rien appris et ce n’est certes pas la lecture de ses livres qui pouvait lui donner des idées bien précises sur ce point. De son exemplaire de la Bible, de l’*Histoire naturelle* de Pline et de l’*Imago Mundi* de Pierre d’Ailly, il retient surtout les emplacements plus ou moins légendaires des mines, et, toujours, des contes merveilleux. De très nombreuses notes, serrées dans les marges, montrent sa curiosité inlassable pour les trésors et les mines fabuleuses. Des notes parfois contradictoires : « L’argent s’extrait d’une manière mystérieuse de Tharsis, et l’or vient d’Ophyr » ; puis « Tharsis est une île que l’on appelle aussi Ophyr et là il y a de nombreuses mines d’or » ; « c’est là qu’est allée la flotte armée par le roi Salomon » ; « cette île d’Ophyr où il y a tant d’or, de nombreuses preuves montrent bien que c’est aussi Tharsis ». On trouve aussi en bas de page, cette longue glose d’un passage du *Livre des Rois* : une note qui traduit parfaitement quel souvenir pouvait rester de tant d’application à lire les textes sacrés :

« … L’or vient d’Ophyr. Et c’est le nom d’une province de l’Inde où se trouvent des montagnes où il y a des mines d’or. Mais elles sont habitées par les lions et des bêtes très dangereuses. C’est pourquoi personne n’ose y aller et que les navires qui y abordent se tiennent toujours sur le littoral et les hommes prêts à fuir ; et les marins ne vont à terre qu’à l’heure où les bêtes s’éloignent ; et ils reviennent très vite ; et c’est ainsi que, des griffes des lions, ils ramènent de la terre et l’entassent dans leur navire ; et ensuite, plus tard, ils lancent cette terre

dans des fours où les impuretés sont consommées et où tout est purifié par le feu ; il ne reste plus que de l'or pur. »

Arrivé dans les îles, on comprend qu'il s'en tienne alors à quelques idées toutes faites, très ordinaires : la présence de l'or liée aux fleuves dévalant des montagnes, à l'eau courante, aux sables sur de belles grèves. L'idée aussi que tous les auteurs anciens soutenaient volontiers : l'or ne peut se trouver que dans les pays chauds, là où le soleil darde assez de ses rayons pour purifier la terre et mûrir le métal ; le soleil pouvait engendrer, par une sorte de génération spontanée, les métaux nobles et les pierres précieuses. Le 21 novembre 1492, à Cuba, il se réjouit du temps très chaud encore pour la saison :

« Par cette chaleur qu'il avait certainement supportée aux Indes l'Amiral pensait bien que, dans ces régions qu'il visitait alors, il devait y avoir beaucoup d'or. »

Le 26 décembre il note, tout à fait confiant ou voulant ne rien laisser paraître de l'angoisse des hommes, que ceux qu'il laisse à La Navidad ont l'espoir de trouver la mine où l'on extrait l'or car, ici, le temps est encore chaud.

L'or est là dans les mines de Haïti, du Cibao, précisément dans l'arrière-pays de La Navidad, près de la riche vallée que l'on appellera la Vega Real. Las Casas, souvent si réservé, brise-joie, ne se défend pas d'un grand élan d'enthousiasme pour évoquer ces trouvailles de l'or. On a cueilli là des morceaux « gros comme des miches de pain d'Alcala et même comme une de Valladolid ! » Il les a vus et certains posaient bien une livre et d'autres trois ou même huit livres. En 1493, à Séville et à Barcelone, l'espoir se fortifie. Colomb a rapporté avec lui, outre ce premier métal, quantité d'informations éparses et peut-être aussi, fruit de bien des déboires, a-t-il acquis une certaine expérience. Il a noté comment les Indiens, dans leurs différentes langues appelaient l'or dans toutes ces îles ; il peut

enfin se faire comprendre. Ces échantillons des sables des rivières de l'Hispañola, il les a vite soumis pour examen à un expert, Diego Torres, de Valence, qui les a trouvés « bons et bien chargés d'or ».

Le second voyage se présente donc sous de bien meilleurs auspices pour continuer l'exploration, rechercher d'autres mines dans d'autres îles et, surtout, exploiter les richesses de l'Hispañola, tout près de La Navidad.

Mais, là encore, bien des espoirs déçus et en tout cas bien des retards. D'une part, les terres reconnues à l'aller, la Guadeloupe et les Antilles voisines ne recèlent pas d'or. La *Relation* du docteur Chanca n'en parle pas une seule fois. D'autre part à La Navidad, s'est déroulé le drame que l'on sait. La « ville » complètement détruite et tous les hommes massacrés ; et naturellement, aucune réserve d'or, pas de « magasins » ; tout est à reprendre à zéro. Colomb s'y emploie, mais sur un autre site que l'on dit plus favorable et en tout cas plus proche des mines. Quatre jours seulement après avoir fixé l'emplacement d'un nouvel établissement à Isabela – le 6 janvier 1494 – il envoie vers l'intérieur deux expéditions sous la conduite de ses lieutenants : Alonso de Hojeda et Gines de Gorbalan, combattant distingué lors de la guerre de Grenade, parent de l'un des conquérants de Ténériffe. Ce furent les premières incursions sérieuses des Ibériques à l'intérieur des terres dans le Nouveau Monde et, comme toutes les autres initiatives, commandées seulement par la recherche des mines. À la tête de petits détachements de quinze ou vingt hommes peut-être, dans un pays où les Indiens venaient de marquer clairement, par ces massacres à La Navidad, leurs sentiments hostiles, totalement ignorants des chemins et des embûches, sans points d'appui

d'aucune sorte, ces deux hommes mènent à bien une entreprise d'une étonnante audace.

Au-delà de la cordillère, ils traversent la grande vallée dite alors la *Vega Real* et s'arrêtent d'abord dans le cirque de montagnes où confluent vers le Yaque des torrents aux eaux tumultueuses chargées de pépites d'or. Hojeda regagne le premier la côte après avoir recueilli dans un village de très beaux morceaux d'or, certains pesant comme neuf, douze, ou même quinze *castellanos*. Gorbalan, lui, s'obstine. Il réussit à franchir le fleuve sur un canoë des Indiens ; il pénètre plus avant dans la cordillère centrale, en plein cœur du pays de Niti, celui des mines d'or. C'est là qu'il rencontre un forgeron martelant une belle feuille d'or sur un cylindre de pierre et il ramène de très beaux spécimens du travail de ces orfèvres indigènes. Le 21 janvier, il est de retour à Isabela, un jour seulement plus tard qu'Hojeda.

Colomb et ses compagnons leur réservent un accueil triomphal : les grandes fortunes sont maintenant à portée de la main. Pressé sans doute de faire connaître son succès à la cour, l'Amiral renvoie le 2 février les douze navires avec Antonio de Torres, portant à leur bord des pépites, des barres et des lingots, des feuilles et des bijoux d'or pour une valeur dit-il de 30 000 ducats ; sans compter, bien entendu, tout ce que les marins avaient pu se procurer pour leur propre compte. *Les Instructions* confiées à Torres laissent espérer bien davantage : deux lieutenants seulement ont exploré le pays et « ils n'ont pas poussé bien loin leur recherche car ils n'avaient que peu d'hommes avec eux » ; or, ils ont trouvé sur leur chemin de nombreuses rivières très riches en grains d'or. Bientôt on pourra envoyer aux souverains « autant d'or que les mines de Biscaye produisent de fer ». Gorbalan part avec la flotte et pourra, en montrant les divers types d'échantillons, tout

expliquer. Hojeda a établi une liste et une carte des rivières et « dans chacune d'elles, on trouve des richesses à ne pas y croire ».

Tout semble donc prêt pour une véritable exploitation de ces mines. Mais de quelle façon et par qui ? Le choix des formes de mise en œuvre commande évidemment les structures sociales, les façons de s'implanter, les relations avec les indigènes. Pour l'avenir de la colonisation qui sera essentiellement axée sur les mines, pour sa teinte sociale, rien de tout cela n'est indifférent.

Or Colomb, dès février 1494, indique son choix et s'en explique longuement auprès des rois. Ces *Instructions* (ou *Mémoire*), un modèle du genre, se présentent comme les tout premiers textes, sans doute les premiers, qui analysent sobrement et concrètement les conditions de la colonisation, précisent les moyens nécessaires et jettent les bases d'un programme complet.

Pour l'or, aveu d'impuissance et signe de sagesse, il n'a pas encore été possible, dit-il, d'aller exploiter les « rivières ou mines ». Tout ce qui a été envoyé jusqu'alors provient des cadeaux, d'un peu de troc et des objets ou lingots ramenés par Hojeda et par Gorbalan. Mais, au retour, leurs gens sont tombés malades en arrivant, exténués, sur la côte. Le meilleur temps pour entreprendre une affaire sérieuse, avec des mineurs, serait « cette saison-ci », c'est-à-dire le printemps jusqu'au mois de mai. Plus tard, les grandes pluies interdiraient aux porteurs de revenir vers la côte avec leur chargement. Mais pour le moment, dit-il, les hommes disponibles et en bonne santé, ceux « de ma compagnie », tant sur les navires que déjà dans les villages de l'intérieur, sont encore trop peu nombreux ; cela dégarnirait d'une façon dangereuse la garde du camp d'Isabela. Il faudrait, si l'on veut aller vers les mines, laisser tous les malades sans protection, « dans un lieu très ouvert, abrité par

de simples cabanes ». Il faudrait aussi abandonner auprès d’eux toutes les réserves de vivres si précieuses. Certes les Indiens à Isabela se sont toujours montrés très désireux d’établir de bons rapports, de respecter nos biens ; mais n’oublions pas le massacre de La Navidad et qu’un seul d’entre eux, avec un tison enflammé, pourrait mettre le feu à ces huttes et détruire complètement le camp. Tant que cette ville reste sans véritable défense, on y a mis des gardes de jour et de nuit et, dit-il, « il ne nous a pas semblé convenable de faire courir un tel risque à tous ces hommes sans défense et aux provisions ». À cela les souverains font écrire en marge : « Il a bien fait. »

Autre entrave que Colomb analyse parfaitement, en termes toujours aussi raisonnables : la distance et la lourdeur des charges à convoyer. Cela aussi serait risqué et même « dangereux ». Il faudrait s’éloigner, au cœur du pays, de 23 ou 24 lieues et traverser des montagnes par de hauts défilés puis franchir des fleuves. Il faudrait pour survivre, le temps de recueillir l’or et d’attendre une bonne saison propice au retour vers la côte, emporter de très importantes quantités de provisions. Or les chemins ne sont pas praticables, « encore que l’on ait commencé à les mettre en état » et cette réflexion toute spontanée jette un bon jour sur les impératifs immédiats de la quête de l’or, sur la façon dont elle marque tous les premiers actes du « colonisateur », du conquérant. En toute chose, c’est bien là une entreprise de peuplement, et l’aménagement des chemins, dans une région si difficile d’accès, témoigne de cette hâte à mener l’œuvre à bien. Mais, circonstance aggravante, qui transparaissait déjà dans les observations du premier *Journal* de bord de 1492-1493 : il n’y a pas de bête de somme dans ce pays. C’est un lourd handicap, le plus sérieux sans doute, qui oblitère toutes les tentatives et, d’une manière indirecte, oriente tout le destin de la colonie.

Il faut tout porter à dos d'homme : tant à l'aller pour les outils et les provisions, qu'au retour, pour l'or recueilli dans le lit des rivières. Il n'est donc pas d'autre alternative que de l'envoyer en petites quantités par un va-et-vient incessant de porteurs qui seraient distraits du gros de la troupe, qui ne travailleraient pas à l'exploitation elle-même. Épuisés par ces cheminements, ils risqueraient d'attraper de graves maladies. L'autre solution serait d'envoyer périodiquement de plus gros chargements, mais cela paralyserait tout le travail, faute d'hommes disponibles. En tout état de cause, tous ces convois risquent d'être attaqués en cours de route et de se perdre.

C'est que, dernier point de ce long exposé, l'insécurité même des hommes peut tout compromettre. Ces mineurs peuvent tomber gravement malades, dans ces terres inhospitalières ; ils risquent aussi d'être harcelés par les Indiens, surtout par le cacique Caonabo. Chef d'origine sans doute caraïbe, conquérant installé par la terreur dans cette île d'Haïti-Hispañola, il domine alors tout un pays que l'on nomme le Maguana. On le tenait pour l'instigateur du massacre des Espagnols à La Navidad et l'Amiral voyait en lui le plus grand ennemi des Chrétiens.

Certes, dans ce long *Mémoire*, Colomb renouvelle toutes ses promesses d'envoyer l'or en grandes quantités. Les mines sont là, assez près. Il va soigner les malades, faire clôturer la nouvelle « ville » et « lui mettre quelque ouvrage de protection ». Il prendra ensuite toutes dispositions « pour aller aux rivières ». On essaiera des routes plus faciles, peut-être en suivant la côte jusqu'à un endroit plus proche des gisements, c'est-à-dire pendant environ six ou sept lieues ; sans doute songe-t-il alors au Rio de Oro, ce fleuve Yaque qu'il a lui-même reconnu lors de son premier voyage.

Il parle ensuite des précautions. Cet or, dit-il, nous le mettrons sous bonne garde « dans quelque tour ou forteresse que nous

ferons aussitôt dresser », où il attendra le moment du départ pour l'Espagne, convoyé « sous bonne garde ». Les rois et les conseillers, une fois de plus, approuvent : « C'est bien et c'est ainsi qu'il faut procéder. »

En quelque sorte, Colomb s'est mis en règle. Mais le *Mémoire*, au-delà des justifications et des précautions sans doute nécessaires, traduit bien le caractère inéluctable du choix : faute d'épices et faute d'un Eldorado où l'or se recueillerait à la pelle, force est bien d'entreprendre une exploitation laborieuse des sables au bord de rivières d'accès malaisé.

Exploitation. Tribut et concessions

Dans les premiers temps, on pouvait envisager, et c'est ce que pense Colomb, une mise en œuvre des gisements par les Espagnols eux-mêmes, installés sur place dans les villages, occupés à recueillir et à laver les sables, à rechercher les plus grosses pépites ; ce serait là une implantation humaine aux effets immédiats et considérables.

Mais pour ce faire, il fallait des hommes bien plus nombreux, en bonne santé, bénéficiant sur les chemins et dans les lieux d'extraction d'une sécurité suffisante, pouvant compter aussi sur des bêtes de somme et sur des chemins en bon état. Une colonisation dans sa toute première phase, encore balbutiante, ne pouvait assumer une telle charge.

D'où, évidemment, malgré la détermination initiale parfaitement claire, l'abandon de cette idée et la résignation. L'or ne peut être exploité que par des aventuriers livrés à eux-mêmes, prenant tous les risques, lancés à travers tous les hasards, gardant pour eux les plus gros profits soustraits au fisc royal. Ou alors, l'or sera pris sous forme de tributs, des mains des indigènes. On ne pouvait indéfiniment compter ni sur les cadeaux, ni même sur le troc et la perception du tribut en or domine bientôt toutes les initiatives.

Certains chercheurs d'or des années 1494-1495 ont sans doute rassemblé de belles fortunes. Leurs noms et leur renommée nous échappent mais nous pouvons imaginer, dans ces tout premiers temps, des hommes arrivés sur les navires de secours et de ravitaillement, désertant aussitôt Isabela et ses durs travaux, pressés d'aller « aux mines » et d'extorquer quelques

sacs de grains ou de poussières d'or plutôt que de s'établir et de cultiver le sol.

D'autre part, le tribut fut institué par Colomb lui-même lors de son second séjour à l'Hispañola, au retour de sa longue expédition à la Jamaïque, il retrouve sa « ville » d'Isabela en septembre 1494 et, après plusieurs mois passés en expéditions punitives contre les rebelles espagnols ou indiens, il entreprend une exploration plus systématique de l'île puis une exploitation de ses ressources. Ceci, à partir de mai 1495, aidé sans cesse par son frère Bartolomè, que certains rendent responsable des détestables manières, de l'insupportable arbitraire des méthodes espagnoles.

Tout Indien âgé de quatorze ans, habitant dans les villages soumis est alors contraint de fournir tous les trois mois, en guise de tribut, un grelot de faucon, à la mesure de ceux fabriqués en Flandre, plein de poudre d'or. On précise aussi que chaque cacique rebelle réduit à soumission, donne tous les deux mois, une grande calebasse pleine d'or, pour une valeur d'environ 150 pièces castillanes. Ce tribut doit être apporté chez les Espagnols, dans leurs « villes » ou dans leurs forts, ce qui permet d'entreposer immédiatement le métal dans un magasin fortifié et facilite les premiers recensements. De plus, une telle mesure place les indigènes dans une situation très défavorable, celle, en somme, des hommes soumis face au seigneur. On revient instinctivement aux relations sociales qui s'étaient parfois imposées dans les campagnes d'Europe au temps du servage, et ces exigences, doit-on penser, n'étaient pas exemptes d'intentions « politiques ».

À chaque versement, l'Indien reçoit une marque de cuivre ou de laiton qui atteste du paiement et qu'il doit porter pendue à son cou pour éviter toute autre contrainte. Les emprunts, pour cette perception du tribut, à des mesures tout à fait primitives

mais commodes, à des marques de contrôle également très rudimentaires et, d'autre part, au système monétaire espagnol et aux grelots de cuivre, marquent bien le caractère « colonial » de ces pratiques.

Mais ce sont là des prétentions certainement bien trop lourdes qui bouleversent d'un coup toutes les coutumes, les genres de vie, l'économie et les relations sociales du monde indigène. Certes, on consent à ce que ceux qui vivent dans les cantons éloignés des « mines » s'acquittent en donnant un certain poids de coton filé ou tissé : une arrobe de vingt-cinq livres espagnoles. Mais dans les régions de torrents aurifères, ces hommes ne sont en aucun cas de simples mineurs exclusivement occupés à la recherche des sables et des pépites. Leurs grands bijoux, les masques d'or surtout qui avaient tant fasciné les Espagnols dans l'hiver 1492, représentaient le produit de récoltes accumulées pendant fort longtemps. Les rivières ne produisent pas tellement et l'exploitation des sables impose un travail considérable auquel ne se livrait jusque-là qu'une part des communautés. Le lourd tribut de Colomb exige une mobilisation de tous les bras et donc l'abandon des autres travaux, de la culture du manioc, de la cueillette des fruits, surtout de la chasse. Il précipite tous ces peuples dans un profond déséquilibre, par l'abandon d'économies variées où les cultures vivrières tenaient évidemment une place suffisante, pour maintenant promouvoir par la force des relations « politiques », une économie toute spécialisée, orientée vers une seule activité.

Ce processus spéculatif, « colonial » par excellence, amena inévitablement la destruction d'une très ancienne façon de vivre et, forcément, de graves famines. Autant de méfaits souvent dramatiques dont tous les historiens, Las Casas

d’abord, ont chargé Colomb, son frère et, après eux, tous les conquérants d’Amérique.

Ce débat n’est pas hors de propos… On voit très bien les incitations et les raisons impérieuses qui ont conduit le vice-gouverneur, pendant quelques mois si respectueux d’une certaine « moralité » dans les échanges avec les Indiens, à installer et à imposer un tel système ; puis à le maintenir contre toute raison. C’est à peine si, devant les vives récriminations des caciques, il accepte de diminuer le tribut de moitié. Il ne s’agissait pas seulement de profit personnel et d’avidité pure et simple ; il fallait contenter les souverains, leur offrir une bonne image de toutes les aventures courues aux Indes et répondre d’une façon éclatante aux accusations d’avoir mal conduit la découverte et l’exploitation.

Cette politique désastreuse, aucun moraliste ni peut-être aucun économiste « libéral » ne saurait la défendre. Mais elle s’insère parfaitement dans une longue suite, jamais close, de bouleversements et d’arbitraires imposés par les conquérants sur toute terre étrangère, ou par les simples sollicitations des marchés. Toutes les entreprises coloniales depuis les temps les plus anciens ont, tant qu’elles n’ont pas abouti à des établissements bien peuplés, imposé des choix économiques de cette sorte. Dans l’Europe méditerranéenne, au temps de Colomb, les circuits commerciaux et les demandes provoquaient aussi, en dehors de toute entreprise proprement coloniale, des productions très spécialisées et la ruine des cultures vivrières. Souvent ces choix se trouvaient imposés d’une façon très brutale soit par l’achat massif de terres qui passaient dans les mains de citadins, soit par l’intervention contraignante de capitaux, soit par le simple jeu des prix. C’est une évolution inéluctable et tous les pays proches d’un grand port marchand ou directement soumis à son influence ont

connu des reconversions draconiennes de leur économie et souffert parfois de véritables drames d'adaptation. C'était le cas, dès la fin du XIIIe siècle, pour les îles des empires latins en Orient ; pour Chypre où les grandes familles vénitiennes avaient imposé une véritable monoculture du sucre, pour la Crète et ses vignobles, pour Chio et ses plantations de mastic : il fallait alors importer des grains. En Italie du Nord, la recherche des colorants avait complètement ruiné l'ancienne agriculture céréalière de plusieurs cantons du Piémont, notamment entre Alexandrie et Voghera : on n'y faisait plus pousser que le pastel, l'herbe pour le bleu. Sur la Rivière ligure, au Ponant surtout, près de Taggia, on ne produisait que des vins de bonne qualité destinés aux envois outre-mer ; dans les années 1460-1480, des navires énormes partaient entièrement chargés de tonneaux de vin : 1 000 grands tonneaux de chacun 900 l. De même, pour toutes les *huertas* du royaume de Grenade, resté musulman, où jusqu'en 1492, les marchands génois et florentins ou leurs intermédiaires juifs, orientant de main de maître les choix économiques, avaient provoqué un total abandon des champs de blé au profit de la canne à sucre, des vignes pour les raisins secs, du mûrier et de l'élevage des vers à soie. Dans ces pays si riches, les paysans se nourrissaient de grains importés d'Afrique par un va-et-vient incessant de barques légères et vulnérables. Enfin à Ibiza, l'île du sel renommée pour une étonnante production de haute qualité, l'exploitation des salines mobilisait tous les travaux et les hommes désertaient les champs ; les habitants en arrivèrent à supplier le roi d'Aragon de n'autoriser les chargements de sel que sur des navires qui auraient apporté une quantité suffisante de blé.

On le voit bien : la détérioration d'une économie traditionnelle et vivrière n'est pas un fait proprement « colonial », mais la conséquence, à travers les pays et les siècles

d’une spécialisation « marchande ». L’Europe et le monde méditerranéen avaient maintes fois vécu des expériences de ce genre. Ni Colomb ni les Espagnols n’inventent rien mais reprennent une tradition fort ancienne dont leurs propres pays leur offraient de multiples exemples : consacrer le plus de main-d’œuvre possible et d’énergie à la production la plus noble, la plus chère et susceptible d’amener de gros profits. Ni ces économies spéculatives, orientées vers un seul produit, ni les drames économiques et humains qu’elles engendrent, ne sont apparus, pour la première fois, dans ces Indes espagnoles.

Mais de telles exigences s’appuyaient souvent sur un certain assentiment ou sur l’appât de meilleurs gains pour tous. Ici, au contraire, dans les montagnes de l’Hispañola, les Indiens ne retirent que misères et désespoirs d’une taxation qui paraît proprement insupportable et même extravagante. Ce fut un échec complet. Les Indiens tentèrent d’obtenir quelques accommodements. Devant l’impossibilité de fournir leurs quatre grelots pleins de poudre d’or chaque année, ils s’enfuient dans les monts, pourchassés par les chiens, réduits à une vie errante. D’autres se révoltent ou plutôt attaquent à l’improviste quelque Espagnol isolé. On parle aussi de suicides collectifs, après de longs jours d’exaspération et de désespoir. Si bien que plusieurs auteurs, en tout temps, ont rendu Colomb responsable d’une sévère dépopulation de l’île et, dans une certaine mesure, de l’extinction du peuple des Indiens qui y vivaient, les Tainos.

Chiffrer cette désastreuse ponction humaine et mesurer d’une façon même approximative la chute de la population, sont des démarches qui ont tenté tous les historiens du Nouveau Monde et, plus particulièrement, les Anglo-Saxons, très hostiles à ces entreprises ibériques, attachés par tradition à les accabler de tous les maux. Nous sommes à la source de véhémentes controverses qui ne se limitent plus, bien sûr, à la

seule Haïti, mais intéressent l’ensemble des Amériques espagnole et portugaise. Peut-on dire, sans méconnaître la gravité de ces problèmes, que tous les chiffres avancés paraissent d’une extrême fragilité, si vulnérables, si faciles à contester ? Estimer la population de l’île et, plus encore de tout le Nouveau Monde avant l’arrivée des Européens, c’est se lancer dans l’inconnu et l’aventure, par des méthodes toujours acrobatiques, souvent d’une étonnante fantaisie. Se fier aux premiers dénombrements « coloniaux » et même aux suivants, c’est accorder aux moyens d’investigation de l’administration espagnole d’étranges vertus ; pourquoi les Indiens se feraient-ils docilement compter et pourquoi avoueraient-ils plutôt leur qualité d’« Indiens » que celle de métis ? Nous ne pouvons que rester dans le domaine des hypothèses.

Mais il paraît certain que, même si nous n’en mesurons pas exactement les effets, même si l’île ne fut pas de ce fait vraiment dépeuplée, cette politique de l’or et du tribut eut des effets dramatiques et désastreux. Ce fut bien, parmi plusieurs autres, l’une des raisons qui amenèrent ou précipitèrent la disparition d’une race entière.

Cependant demeure une circonstance qui conduit à nuancer cette vue un peu rapide : ces dures exigences du tribut n’ont pas pesé bien longtemps. Dès le départ de Colomb en mars 1496, les rentrées d’or diminuent d’une façon considérable et, à son retour dans l’île, en août 1498, il ne trouve que de maigres disponibilités insuffisantes pour satisfaire l’attente de la Couronne. Après une année d’hésitation, durant l’automne 1499, le système du tribut que l’on impose sans doute de plus en plus difficilement est abandonné.

Les Espagnols instituent alors un mode d’exploitation tout différent. Par les *repartimientos* ou *encomiendas* chaque colon reçoit un lot de terre et le droit d’y faire travailler les Indiens.

Ainsi s’achève, après le troc et les cadeaux, ce second temps de la récolte de l’or, celui du tribut. La troisième phase, toujours pour cet or du Cibao, implique donc une présence européenne bien plus dense et plus stable. Elle s’affirme clairement par la fondation d’une nouvelle ville dès l’été 1496 : ce transfert de capitale est dicté par les nécessités d’une exploitation plus rationnelle. Isabela, entre autres inconvénients, est située trop loin des mines et les communications par les passes de la montagne restent très difficiles. La nouvelle ville, Santo Domingo, se trouve sur la côte sud, bien mieux placée.

La fondation de Santo Domingo, comme celle de plusieurs cités appelées à de grands destins, s’entoure d’une aura de légende dont quelques historiens, très tôt, se sont fait les interprètes. Un jeune homme d’Aragon – on dit même son nom : Miguel Diaz –, coupable d’un meurtre, prend la fuite avec quelques amis, peut-être ses complices. Ils s’établissent sur les rives d’un fleuve, au sud, tout près du littoral ; là, Miguel vit avec une belle Indienne baptisée (?) pense-t-on Catalina qui, passionnée, toute dévouée, lui fait connaître des mines d’or, celles dites plus tard de San Cristobal, distantes de moins de sept lieues. De retour à Isabela, il obtient sans mal sa rémission de Bartolomè Colomb et entraîne les Espagnols à prendre la mer pour un périple de l’île et bâtir là-bas un nouveau fort. Ainsi l’histoire traduit-elle très exactement les préoccupations du moment : la capitale construite le plus près possible des mines.

Dès lors commence une véritable exploitation « coloniale » des gisements. Il ne s’agit plus de lancer des raids de quelques jours ou même de quelques semaines vers les mines, ni de recevoir le tribut des Indiens, mais d’entreprendre une extraction plus rationnelle, continue, conduite par les Espagnols eux-mêmes ou sous leur direction. On a bien exploré certains

fleuves très importants, mais il en reste quantité d'autres, très petits, « plutôt des sources que des torrents » qui n'ont pas plus de deux doigts d'eau et qui disparaissent très près de leur source. Les hommes doivent chercher l'or là où il se trouve en plus grandes quantités et, pour cela, creuser la terre. Leurs Altesses devraient donc, dit-il, envoyer des experts et des gens de métier, de ceux déjà accoutumés à travailler dans les mines d'Almaden. Et le docteur Chanca abonde dans ce sens, affirmant qu'il faut creuser, que c'est là que l'on trouverait les plus gros morceaux « car les Indiens ne savent pas le faire et n'ont aucun outil pour permettre d'aller en profondeur à plus d'une paume ».

Dans la célèbre *Lettre à la nourrice* écrite durant l'automne 1500, Colomb entreprend une fois de plus de se justifier et de montrer ici, comme en tant d'autres libelles pour les rois et leurs conseillers, la richesse des fameuses mines de l'Hispañola. Le jour de Noël 1499, affligé, dit-il, en proie à toutes sortes de doutes et de découragements, combattu à la fois par les Indiens et par les mauvais Chrétiens, le Seigneur l'aurait consolé comme par miracle et conforté. C'est là qu'il aurait appris « que tout le pays, à l'intérieur, sur une profondeur de 80 lieues, était rempli de mines d'or [...] et même on affirme maintenant que tout cela, ensemble, ne forme qu'une seule mine ».

Certes, cette lettre jette sur la mentalité de Colomb et sur ses connaissances techniques un jour plutôt étrange. À un moment, évoquant l'intervention du Seigneur, il parle d'une façon bien sibylline des « sept ans du terme qui concerne l'or » : une formule elliptique, presque intraduisible qui évoque le sept de la Bible et de la Cabale et semble se rapporter à une prédiction, à une croyance implicitement admise ; l'or ne serait apparu sur la terre, en abondance, qu'au bout de sept années ; or il a

découvert, précisément le Rio de Oro et le voisinage des mines du Cibao, lors de son premier voyage, aux alentours de Noël 1492. Sept années écoulées ou presque… le terme est arrivé…

D’autre part, il s’applique à évaluer la production. Tout d’abord par des chiffres capables de frapper l’imagination. Les hommes, dit-il, ont pu extraire cinq marcs d’or en quatre heures de travail ; et chacun s’accorde à dire que même si toute la population de la Castille s’y employait, « pour paresseux que soient les hommes », ils ne pourraient gagner moins d’un ou deux castellanos par jour. Et encore la production n’est-elle pas tout organisée ; ces mines peuvent bien combler tout un royaume.

Puis il tente d’établir une sorte d’échelle des rendements, fondée sans doute sur des renseignements précis : certains ont pu trouver en moyenne, en une journée, la valeur de 90 castellanos d’or ; d’autres 120 et d’autres même 250. Très nombreux sont ceux qui ont obtenu l’équivalent de 50 à 70 pièces ; plus nombreux encore ceux qui en ont 20 à 50. Même si la majorité des « mineurs » ne sont pas aussi heureux dans leur recherche et ne trouvent pas de grands poids d’or, la moyenne se situe toujours entre 6 et 12 pièces espagnoles par jour : « Si l’on n’y arrive pas, on ne saurait être satisfait de sa journée. » Ces chiffres très approximatifs, cités plutôt pour donner un ordre de grandeur, témoignent cependant de l’existence de registres comptables ou, du moins, d’une bonne information ; ils montrent que cette exploitation prend peu à peu une allure plus systématique. Ce n’est plus tout à fait une quête hasardeuse, mais un travail plus stable, rémunérateur. L’Hispañola est bien devenue une île de l’or, sept années après sa découverte.

Au total, donc, de belles fortunes, dont une bonne part, le tiers en principe, allait à la Couronne : des millions de maravedis, au moment où, selon Colomb, Bobadilla vient malheureusement tout remettre en cause. Et Colomb d'évoquer, toujours dans la même lettre, avec acrimonie et agressivité, le grand trésor qu'il a su accumuler jusqu'à cet été de l'an 1500 pour l'envoyer en Castille. Il fait miroiter les merveilleux échantillons de « cet or-là » qu'il avait fait mettre à part : des pépites aussi grosses que des œufs de pigeon, de poule et d'oie ; d'autres de formes extraordinaires, plus un grand nombre de pierres « contenant de l'or ».

En somme, des spécimens remarquables, réunis par différentes personnes, « pour faire plaisir à leurs Altesses et pour leur démontrer l'importance de cette entreprise ». Encore la justification, ressort essentiel.

Mais Bobadilla arrête tout. Il confisque ce magnifique trésor, le fait fondre en lingots, pour une grande partie, envoie chercher à la hâte de la poudre et des pépites dans toutes les vallées. Ennemi de l'Amiral, pour mieux servir les rois mais surtout pour abattre les prétentions et les revenus du Génois, il modifie radicalement le système d'exploitation, enlevant toute possibilité d'intervenir au vice-gouverneur. Peu de temps après son arrivée à Santo Domingo en août 1500, il décrète la liberté pour chaque Espagnol de chercher l'or pendant une durée de vingt années, à condition de verser à la Couronne la onzième partie du profit. Il abandonne donc tout contrôle royal, espérant sans doute promouvoir des initiatives individuelles plus nombreuses. Cette mesure prise sans l'accord des souverains, fut rapportée dès le 16 septembre 1501 : les gisements sont de nouveau placés sous la surveillance des officiers du roi et nommément attribués par des autorisations. Après cette courte période de relative liberté, triomphe à nouveau le monopole de

la Couronne, du moins un strict contrôle. L’or reste, comme l’avaient voulu Colomb et les rois, une affaire de l’État.

Et ceci s’inscrit parfaitement dans une politique logique ; en aucun cas, on n’aurait pu tolérer un afflux d’or incontrôlé. À deux reprises au moins, la Couronne a pris à son compte l’envoi d’experts ou de mineurs capables d’organiser une meilleure exploitation. En octobre 1494, Antonio de Torres, retournant à l’Hispañola, emmène à son bord un certain nombre de techniciens et le roi lui-même a donné l’ordre à deux de ses officiers des mines de Castille, Alonso Gutteriez de la Caballeria et Lopez de Latuguia, gouverneur du *campo* de Calatrava, de lui fournir pour les Indes quatre ou cinq *minadores del almaden*. En mars 1495, les souverains engagent par contrat Pablo Belvis, citoyen de Valence, pour aller à l’Hispañola avec quatre compagnons expérimentés pour « *cavar y lavar* » l’or ; ils devront surtout tenir les rois aussitôt informés de la qualité des sables qu’ils auront trouvés.

Dans cette histoire des métaux rares aux Indes occidentales, Haïti s’affirme ainsi avant tout autre le pays des mines. Première terre colonisée, peuplée, reconnue et conquise ; première terre aussi des mines… Tout un cycle amorcé en sept ou huit ans : la quête inlassable, ponctuée d’innombrables désillusions, une approche incertaine et hésitante à la suite de quelques signes bien vagues, la course vers les îles imaginaires ; puis les bijoux des Indiens et les cadeaux de plus en plus nombreux, toujours plus beaux, et de grands masques d’or ; puis les sables du Rio de Oro, ceux des vallées et des conques de la montagne ; enfin, la certitude acquise, de rapides expéditions, sortes de raids, le tribut, et, pour tout affermir, le véritable établissement sous le contrôle de l’État et l’exploitation par une main-d’œuvre indigène.

L’économie de l’or, on l’imagine, a pesé très lourd sur les premiers destins de la colonisation. Cette recherche de main-d’œuvre a forcément provoqué, sinon des coupes sombres dans l’évolution démographique, du moins de sévères contraintes, des interventions brutales, des bouleversements des genres de vie. D’où, certainement, d’importants transferts de populations : les Espagnols ont, souvent de force, rassemblé les Indiens des villages pour les envoyer « aux mines » laver les sables et transporter les sacs d’or vers Santo Domingo. Si certains aspects juridiques de l’entreprise se dégagent assez bien, nous ne connaissons que très mal les conditions sociales et tout le contexte humain, certainement très sombre. Las Casas, le premier à prendre la plume pour défendre les Indiens, accuse clairement les Espagnols. Il rappelle, par exemple, que tout occupés à tirer des rivières d’Haïti de grandes quantités d’or, ils se sont complètement désintéressés des autres îles où ils n’ont vu, parfois, que des réservoirs d’hommes pour leurs travaux. Ainsi pour l’île de la Tortue : « Et ceux qui ramassaient l’or dans l’Hispañola, ne pensaient qu’à enlever les Indiens qui habitaient l’île de la Tortue, pour les transporter dans leurs mines, où ils sont morts les uns après les autres. » Ainsi, à l’exemple de tant d’autres pays et d’autres temps, reprenait le cycle infernal du travail forcé et de l’esclavage pour les mines.

À ce prix, Colomb n’avait pas échoué, loin de là. L’aventure de l’or ne se solde pas du tout comme celle des épices. Sans doute n’a-t-il pas atteint un fabuleux Eldorado ; mais il peut promettre et montrer. Sans doute doit-il faire face à toutes sortes de médisances et d’accusations proférées plus ou moins haut, qui font vite leur chemin. Certains affirment – nous sommes à Séville dans l’été 1496 au moment où pèse sur lui l’opprobre de la suspicion – qu’il a tant exigé des Indiens, tant fait creuser les

berges des fleuves et laver les sables, qu'il ne reste là-bas plus du tout d'or, ou si peu ! D'autres disent que ce métal, dont il fait si grand cas, ne vaut pas grand-chose. Un forgeron de la ville qui s'était, à l'Hispañola, rangé du côté de la rébellion et fut renvoyé captif en Espagne pour y être jugé, fait, lui, courir le bruit que les grosses pépites d'or, les bijoux et les masques ne sont que d'un mauvais alliage et qu'on ne saurait extraire de l'or pur de l'île. Colomb répond, ostensiblement, en étalant ses trésors, les soumettant publiquement dans la rue aux changeurs et aux orfèvres, triomphant de toutes les expertises.

Lors du défilé triomphal de juin 1496, dans les rues de Séville puis dans toutes les villes traversées, un frère du cacique Caonabo, porte autour de son cou un magnifique et pesant collier, aussi lourd que 600 pièces de monnaie castillane ; les autres Indiens de ce cortège ont dans leurs mains des couronnes et des masques dont un « avec des yeux en or aussi larges que des tasses d'argent, pesant chacun bien un demi-marc ». Plus tard, lorsque Bobadilla – rappelé en Espagne en juin 1502 –, s'embarque à Santo Domingo, on sait très bien qu'il emmène avec lui une somme d'or – poudre, pépites et objets de toutes sortes – valant plus de 200 000 castellanos. Pour les souverains, il a une énorme pépite d'environ 16 kilos représentant à elle seule 3 600 pièces : le plus beau morceau jamais trouvé semble-t-il aux Indes occidentales. Tout disparaît dans le naufrage qui emporta au moins 20 navires. L'un des rares bâtiments rescapés, baptisé *Aguja*, porte à bon port la part que l'homme de confiance de Colomb, Carvajal, lui avait réservée : la valeur de 4 000 pièces qui furent délivrées correctement à Diego Colomb.

Ainsi, ni l'Eldorado de Cipangu, ni le Pactole, ni les mines du roi Salomon, mais tout de même de véritables profits, pas du tout négligeables.

Belem et l'or du Veragua

Les deux derniers voyages du golfe de Paria et du Veragua s'inscrivent tout autant dans les annales de la découverte du Nouveau Monde, comme des quêtes de l'or. Bien qu'il en doute fort longtemps, l'Amiral se trouve maintenant sur la terre ferme, aux franges d'un immense continent qui peut recéler des trésors. Ce n'est plus le mythe des îles fabuleuses qui hante ses rêves mais d'autres images aussi merveilleuses, celles de grands royaumes dont l'étonnante puissance trouverait sa source dans les gisements de montagnes ; il pense très certainement encore aux lointains voyages commandés par le roi Salomon. Il guette à nouveau, jour après jour, les signes encourageants et prête l'oreille à toutes les légendes qui parlent de contrées presque inaccessibles dont les fleuves roulent poussières et pierres d'or. Mais les bijoux et les métaux, ici, ne sont plus du tout les mêmes. Ce qui amène l'Amiral de plus en plus prudent, à user de toute l'expérience acquise au fil de ses rencontres avec les Indiens.

Dès le premier voyage, à l'Hispañola, le 13 janvier 1493, il s'était fait « expliquer » par un prisonnier qu'il croit être un Caraïbe, l'emplacement des différentes terres et de leurs richesses ; c'est à ce moment que, pour la première fois, il note dans son *Journal* quelques phrases tout à fait confuses où apparaissent, naturellement mal transcrits, divers mots de ces pays pour désigner les métaux. Cet essai de linguistique indienne encore bien timide ne clarifie rien, tout au contraire. On lui parle de *tuob*... mais est-ce l'or ou le cuivre ? Il ne peut le dire. De plus l'Indien captif « nomme aussi l'île de Goanin, où il y avait beaucoup de *tuob*. L'Amiral affirmait d'ailleurs, qu'il

avait recueilli, depuis pas mal de temps, déjà, des renseignements par d'autres témoins, sur toutes ces îles-là ». Ce qui, certes, n'aurait pas été de trop. En effet, il a pris le nom du métal pour celui d'une île et Las Casas, bien entendu, ne se prive pas de relever l'erreur : ce Goanin, dit-il, très certainement n'était pas une terre perdue vers l'est du côté de la Martinique, mais bien de l'or vil… « qui avait un parfum particulier que les Indiens estimaient beaucoup ». Tous les biographes de Colomb et son fils Fernando le premier redressent l'erreur et tous soulignent aussi cet attrait qu'exerçaient sur les indigènes le toucher et l'odeur du cuivre ou de ses alliages, plus que de l'or lui-même. C'est ainsi qu'ils expliquent l'emploi de certains ornements, des grands disques ou des plaques de métal, placés sur le corps, autour du cou, sur les bras et sur les épaules.

Dix-huit mois plus tard, dans l'île de la Jamaïque, les Espagnols captent bien mieux un autre signe de ce goût des alliages vraiment très légers. Dans la Bahia de la Vaca, les 18 et 19 août 1494, les habitants d'un gros village les accueillent par toutes sortes de démonstrations de bienvenue et proposent des échanges. De l'épisode, il nous reste une description fort longue, brillamment colorée, sous la plume d'Andrès Bernaldez. Il imagine les trois canoës du chef indien peints de vives couleurs ; il voit très bien (rappelons qu'il ne tient tout ceci que des paroles de Colomb) le cacique entouré des siens ; il les décrit tous, suivants et sujets, le corps peint et la tête coiffée de magnifiques casques de plumes ; enfin, et surtout, l'image se fixe au moment d'évoquer le « roi » portant à son cou de grands et lourds bijoux « faits d'une sorte de métal de cuivre qu'ils appellent *goanin* et qui vient d'une île voisine, qui paraît très beau et titre bien huit carats d'or ». C'était une plaque de la forme d'une fleur de lis, aussi large qu'une assiette. Nous

voyons aussi un grand pendentif du même métal fixé sur le front et deux grands pendants d'oreilles. La femme et les filles, elles, ne portent aucun bijou. Bernaldez ne dit pas si les Espagnols ont pu se procurer ces objets d'une façon ou d'une autre.

Ce *goanin*, en tout cas provient du continent, des tribus qui vivent sur les côtes de l'isthme ou du Venezuela.

Il fallut naturellement aller jusque sur la terre ferme pour trouver cet alliage d'or en quantités suffisantes pour alimenter quelque trafic.

Le 6 août 1498, l'Amiral et ses gens débarquent sur un point de la côte nord du golfe de Paria où, très vite, des foules d'indigènes assaillent les navires pour le troc habituel. Ils réclament des clochettes et offrent en échange des provisions, des fruits, des calebasses pleines d'eau de maïs fermentée et, peu à peu, même les disques d'or que certains portaient suspendus au cou ; les Espagnols frappés par leur brillant nomment souvent ces disques des miroirs.

La quête des Espagnols les a conduits maintenant, dans ces mois de l'été 1498, face aux fondeurs habiles capables de travailler les métaux dans leurs moules. Sans doute ces Indiens du continent apprécient-ils davantage le cuivre qui leur vient des mines lointaines de l'Amérique centrale que l'or lui-même. L'élaboration d'un alliage dans lequel entre souvent une certaine proportion d'argent, leur permettait d'abaisser d'une façon plus qu'appréciable, parfois considérable, le point de fusion. C'était bien là une civilisation du feu, plus subtile, plus alambiquée où, très certainement, la hiérarchie des prestiges et des valeurs ne s'établissait pas du tout comme dans les îles. De plus, l'alliage pouvait selon les cas prendre des couleurs ou, sous l'émeri ou le sable, des polis très différents.

Sans doute ce mot de *goanin* recouvre-t-il des alliages de natures très diverses où l'or pouvait n'entrer que pour 2 ou 3 carats pour les plus pauvres et atteindre 20 ou 21 carats pour les meilleurs. L'aspect n'était pas du tout le même et certainement le plus léger se trouvait bien plus souvent que l'autre. Quelques jours après sa première rencontre, Colomb, toujours dans les eaux du golfe de Paria, affirme avoir refusé de troquer ses grelots pour faucons contre de gros colliers « aussi épais que des fers à chevaux » ; sans doute contenaient-ils trop peu d'or.

Ces ornements de métal brillant, ces aigles, simples objets sans grande valeur parfois, les Espagnols les retrouvent souvent et en particulier quelques années plus tard, tout au long du dernier voyage. Plus à l'ouest, sur les côtes de l'isthme, ils entrent en contact avec des Indiens d'une autre ethnie et d'une autre culture que ceux du Paria, mais également habiles dans cet art de la fonte des minerais et du travail des alliages. Dans le Paria, ils pouvaient trouver le lointain reflet de la civilisation des royaumes de l'intérieur, celle des centres miniers de la Colombie et peut-être même du pays de l'Inca, dont les produits arrivaient sans doute jusque-là. Ici, dans l'automne 1502, doit-on imaginer des relations avec les Indiens du Yucatan et avec ceux du Mexique ? Tous les historiens des grandes découvertes parlent volontiers d'une occasion manquée de les rencontrer, le 30 ou 31 juillet 1502. Tous rapportent l'incident, enjolivant à plaisir les premiers récits, bien sobres mais seuls authentiques. Un de ces jours-là, les Espagnols, ancrés près de l'île de Bonacca au large de la côte du Honduras, voient arriver un très grand canoë, d'une taille exceptionnelle, monté par 25 hommes pour le moins, accompagnés de femmes et d'enfants. Tous étaient vêtus de tuniques de coton sans manches et les femmes se voilaient la face comme l'auraient fait les jeunes Maures de

Grenade. Ils n’avaient pas d’or, pas même de bijoux : seulement des objets de cuivre, de petites haches et des clochettes ; plus un chargement de grains, de racines et d’une certaine liqueur fermentée ; enfin de « noix », sans doute des graines de cacao qu’ils semblent utiliser comme monnaie. Colomb reçoit à son bord ces gens étranges, si différents des autres sous leurs grands parasols de palmes ; il consent à quelque menu troc et les laisse aller sur leur route. Et ces mêmes auteurs, ceux du XVIe siècle surtout, de l’accuser de ne pas avoir saisi que ces hommes appartenaient à un tout autre monde que ceux déjà rencontrés, et qu’ils naviguaient ainsi aux avant-postes de l’immense empire aztèque. Fernando Colomb lui-même, en 1532, affirme que ces gens venaient de très loin à l’ouest, d’une « province proche de la Nouvelle Espagne ». Sur son manuscrit, une main devait ajouter les mots « une certaine province appelée Maya… ». La légende, l’« invention » de la grande rencontre s’inscrit clairement dans toute une gamme de commentaires plus ou moins hostiles : ceux des ennemis et ceux des esprits forts.

Morison rejoint les spécialistes de l’ethnographie et de l’anthropologie de l’Amérique centrale en faisant remarquer que ce canoë ne venait certainement pas du pays maya, encore fort éloigné. La description des costumes et des usages correspond parfaitement à ceux du Honduras. Le mot de « maya » même peut parfaitement s’appliquer dans le langage des Indiens à cette fraction de la côte située juste en face de l’île de Bonanza où, se trouvaient les navires ; jusqu’en 1485 ce pays avait appartenu à l’empire maya. Très simplement, ce grand canoë venait du Honduras. Dans sa recherche du détroit, Colomb n’est certainement, à aucun moment, entré en relation avec les grandes cultures des Mayas ou des Aztèques. Il serait parfaitement vain d’évoquer tout l’or des tombes d’Oaxaca ou la

belle industrie des hauts plateaux en affirmant qu'il les avait « à portée de main » mais ignorées.

Pendant une dizaine de jours, du 25 septembre au 5 octobre 1502, l'Amiral mouille ses caravelles près de Quiriviri, une île boisée très accueillante qu'il appelle la *Huerta* ; elle se trouve au large du royaume indien de Cariai, sur la côte du Costa Rica actuel. Et là ses hommes observent à nouveau tous ces ornements, ces *aigles* faits d'alliages : les plaques portées « autour du cou comme des agnus dei », les applications de métal brillant, jaune et poli sur les tablettes des tombes. Mais c'est toujours du *goanin*, de peu de valeur, et Colomb refuse de traiter ; il renvoie les Indiens avec quelques cadeaux et interdit le troc ; sans doute dans l'espoir de les voir revenir mieux fournis, avec des objets d'or pur.

Ce *goanin* ne provoque que déceptions à chaque rencontre, et l'Amiral, toujours englué dans ses souvenirs livresques, porteur d'une érudition de plus en plus difficile à appliquer, n'hésite pas à expliquer d'une manière fort hasardeuse leurs déconvenues : on se trouve dans le pays des Massagetes. C'étaient des populations nomades établies entre la mer Caspienne et la mer d'Aral, très redoutées pour leur férocité, insoumises malgré les campagnes de Cyrus et de Darius. Les Grecs en avaient longtemps parlé, en insistant sur leurs mœurs si particulières ; le pape Piccolomini dans son *Historia rerum ubique gestarum* les décrivait à son tour reprenant ces textes classiques. Or, au dire de tous les auteurs, ces tribus travaillaient d'une façon habile des ornements d'or en alliage plus ou moins pur ! Ils en faisaient des plaques accrochées à leurs ceintures et de plus grandes pour le poitrail de leurs chevaux. La *Relation aux Rois* écrite au retour de ce dernier voyage, affirme, avec le plus grand sérieux :

« Nous avons bien trouvé là-bas tous les hommes dont disserte le pape Pie, avec leurs lieux de vie et leurs coutumes ; mais nous n'avons pas vu, pour leurs chevaux, les freins et les poitrails d'or. »

Amère déception qui trouve aussitôt une explication réconfortante :

« Ceci n'est pas du tout surprenant car, dans ces régions de la côte, il ne saurait vivre que des pêcheurs […] d'autre part, je me trouvais très pressé et ne pouvais m'y arrêter. »

Cependant, cette longue patience semble un moment payée de retour. Quelques jours plus tard, dans ce même mois d'octobre 1502, les Espagnols poursuivent leur route vers le sud, échappent enfin à cette zone où les Indiens n'avaient à offrir que du métal souvent médiocre. Ils rencontrent l'or pur en beaux objets et en fortes plaques. Le 6 octobre 1502, ils voient pendre au cou d'un vieil homme une « médaille » de bel or ; elle vaut au moins dix belles pièces de Castille et l'Indien la cède contre trois grelots de cuivre. Pendant des jours, ce fut le tarif ordinaire de cette traite qui fit affluer dans les coffres des marins et de leurs chefs quantité de disques d'or presque pur, bien travaillé, magnifiquement poli. De très belles affaires… Le souvenir des *aigles* si décevants s'estompe déjà ; des ornements de bien meilleure qualité peuvent être ramenés sans honte en Espagne.

Ils se trouvent là, passées la Boca del Dragon et celle del Toro, une fois doublée l'Isla Bastimentos, dans la lagune de Chiriqui, sur la côte de la province indienne de Quiriquetana. Pour Colomb, toujours nourri de ses souvenirs et à l'affût de références à ses livres, c'est le Ciamba de Marco Polo ; et pourtant là, le Vénitien ne disait pas un mot de l'or.

Mais jusqu'où s'étend ce pays ? Le troc se poursuit vers l'est, tout le long de la côte, chaque jour, à chaque accostage. On

atteint vite, au creux du golfe de los Mosquitos, la côte du Veragua, si célèbre dans les annales colombiennes. Quelques difficultés, tout d'abord, surgissent pour commercer avec les Indiens belliqueux du Guaiga mais, plus loin encore, dans une autre « province », le Cobraba, d'autres villages semblent vraiment au cœur de ce trafic des objets d'or.

Au-delà, allant toujours plus vers l'est malgré l'avis des indigènes qui affirmaient que par là les marchés de l'or et même tous les marchés cessaient, Colomb ne trouve effectivement plus rien. C'est pourquoi fin novembre, il décide brusquement de revenir en arrière pour explorer le Veragua et se rapprocher davantage des mines. Le 6 janvier 1503, le jour de l'Épiphanie, ses deux navires atteignent un bon port bien protégé. Il y voit naturellement un signe ; il songe aux rois mages, à la présentation de cadeaux somptueux, à toutes les richesses de l'Orient. Ce fleuve que les Indiens appellent Yebra, ce sera alors Bethléem, ou Belem. Quelques jours plus tard commence la grande aventure. Les Espagnols vont dans l'intérieur des terres, approchent d'un village où réside un cacique que toutes les narrations nomment le Quiblan ; celui-ci descend à leur rencontre et bientôt promet de les conduire aux grandes mines d'or. Le 6 février, sous une pluie battante, Bartolomè Colomb et une soixantaine d'hommes s'engagent sur des chemins difficiles, passent et repassent des rivières (plus de quarante fois disent-ils !) mais, bien guidés et bien armés, arrivent le lendemain au cœur de la montagne, dans une région très boisée, le pays des mines. Ils sont alors à cinq lieues de la mer et, du sommet d'une montagne, le Quiblan

« leur montre du bras, tout autour, les vastes terres qui s'étendaient à perte de vue, leur affirmant qu'il y avait beaucoup d'or partout ; vers l'ouest, les mines s'étendaient encore jusqu'à vingt jours de voyage. Puis il nomma toutes les

villes et tous les villages et il savait très bien où il y en avait beaucoup […].

« Deux heures seulement après leur arrivée, ils étaient tous occupés à ramasser de l'or entre les racines des arbres, qui sont très hauts dans ces contrées-là. »

Un de ces « explorateurs », Porras, dit lui-même qu'en un seul jour, sans aucun outil avec leurs seuls couteaux, ils ont pu recueillir facilement la valeur de deux ou trois belles pièces de Castille.

C'est bien assez pour susciter d'immenses espoirs et inciter l'Amiral à fonder au bord de la mer une nouvelle colonie. Comme naguère Isabela, Santa Maria de Belem fut bien une « ville » aussi conçue comme un centre d'exploitation et de commerce de l'or.

Cependant, très vite, Colomb ne se montre pas tellement satisfait ; il accuse le Quiblan de lui avoir caché les plus belles et d'avoir conduit ses hommes vers une autre province, celle de Urirà, tenue par ses ennemis. Une semaine plus tard, le 14 février, Bartolomè dirige une seconde exploration. Les hommes passent la nuit dans un village sur les rives du fleuve Urirà, où ils peuvent troquer leurs menus grelots contre de beaux disques d'or en forme de patène que les Indiens portent, comme partout ailleurs, à leur cou.

Ainsi, après le Cibao de l'Hispañola dans les montagnes d'Haïti, Colomb sait qu'il a trouvé d'autres bons gisements. Il l'affirme sans cesse dans toutes ses lettres ; il se glorifie d'apporter à ses souverains une autre source de grands profits car il y a là bien plus d'or qu'ailleurs :

« Je peux dire bien haut cette chose certaine tant j'ai pu réunir là-dessus de témoignages irréfutables : pendant les deux seules premières journées, on a vu dans cette terre du Veragua,

plus de preuves de l'existence de l'or que dans l'Hispañola en quatre années. »

Ces preuves, ce sont d'abord les trésors des chefs et surtout du Quiblan. On s'est refusé à le prendre de suite par la force ; il faut attendre de meilleurs moments, ménager de bonnes relations :

« … De bons procédés éviteront le scandale et la mauvaise réputation ; ainsi nous ferons en sorte que tout cet or soit versé au Trésor sans que nous en perdions un seul carat […].

« … Les seigneurs de ce pays-ci, dans toute la province du Veragua, lorsqu'ils meurent, se font enterrer avec, près de leur cadavre, tout l'or qu'ils possèdent ; c'est ce que l'on m'a raconté. »

Quant aux mines, ce sont de pures merveilles et personne ne saurait imaginer leur richesse. D'où, dans une de ses lettres, par ailleurs si précise et « raisonnable », un nouveau reflet de rêve : ce sont les mines de l'Arabie Dorée.

D'après le *Livre des Rois*, dans les *Paralipomènes* et aussi d'après la « chronique » de Joseph, *De antiquitatibus*, le roi Salomon avait reçu en un seul jour 666 quintaux d'or plus « ce que les marins et les marchands avaient, eux, apporté ». Joseph dit que tout cet or provenait de l'Arabie Dorée. D'ailleurs, par son testament (?), David avait déjà laissé à Salomon 3 000 quintaux d'or de l'Inde pour qu'il puisse entreprendre la reconstruction du Temple de Jérusalem et cet or-là venait des mêmes terres.

« Si cela est certain, j'affirme aussi que ces mines de l'Arabie Dorée correspondent très exactement et sont les mêmes que celles de Veragua ; celles-ci se situent parfaitement à égale distance du pôle et de la ligne équatoriale et s'étendent sur une vingtaine de jours de voyage, de l'est à l'ouest. »

De plus, avantage énorme, Salomon avait dû acheter tout cet or en offrant des pierreries et de l'argent, « tandis qu'ici on peut envoyer le recueillir pour rien, si tel est le bon plaisir de Vos Altesses ».

La lettre et d'autres de ce genre n'en finissent pas d'énumérer ces richesses. Aux souverains, il a fait porter « des pépites d'or de 20 onces [60 g] et d'autres aussi en grand nombre ; dans un pays où l'on trouve des choses pareilles, il doit bien y en avoir d'autres plus belles ».

D'autres provinces, certainement très riches, n'ont pas encore été exploitées. Un très long passage de la *Relation* de ce dernier voyage parie de ce pays du Ciguara, situé à l'ouest, à plus de neuf jours de marche et rapporte de merveilleux contes. Pour tenir et orner leurs cheveux, les hommes ont de grands ornements d'or et de très gros bracelets aux chevilles et aux bras… Les femmes, elles, portent des colliers qui descendent jusqu'aux hanches.

Après l'Hispañola, c'est donc par un coup de hasard heureux, une autre belle fortune.

Au Veragua, pourtant, l'exploitation ne se présente pas sous les meilleurs auspices. Colomb parle de toutes sortes de difficultés. Il évoque les mauvais chemins et le mauvais temps ; il dit que l'on manque évidemment de bons outils. Les orages trop fréquents, les trombes d'eau, les crues soudaines des fleuves emportent les sables, provoquent de graves éboulements qui engloutissent cabanes et magasins. De plus, les hommes n'ont aucune expérience :

« … Il faut extraire l'or avec adresse, savoir-faire et travail. Or les Espagnols que l'on envoie là-bas, pour le plus grand nombre, ne sont pas des mineurs […] la plupart d'entre eux n'avaient

jamais vu d’or : c’étaient des gens de mer, presque tous des apprentis. »

Ils ne savent même pas reconnaître le bon métal. En juillet 1502, dans l’île de Bonacca, les marins descendus à terre avec Bartolomè Colomb ne trouvent en fait que du minerai de fer, de la pyrite, des pierres (*terra calcida*, *lapis cataminaris*…) mais les prennent pour de l’or pur et les gardent cachées dans leurs coffres pendant longtemps.

Les Indiens eux-mêmes exploitent ces mines et les sables des rivières d’une manière fort primitive, qui varie d’un canton à l’autre mais ne donne jamais de bons rendements. « Ils ont des procédés différents, pour recueillir l’or, de ceux de l’Hispañola, mais tout cela n’est rien en comparaison des procédés des Chrétiens. »

En fait, nous ne savons pratiquement rien de l’exploitation de ces mines et rien n’indique que l’Amiral ait vraiment ramené de l’or en Espagne. De magnifiques possibilités, dit-il, des gisements plus nombreux et plus riches… Sans doute, fatigué et souvent malade, n’a-t-il pas poursuivi le but rêvé avec la même opiniâtreté que pour le Cibao : beaucoup lui ont reproché de n’avoir pas su aller au bout de son entreprise. C’est son frère Bartolomè qui est à la recherche des villages. Peut-être se fait-il peu d’illusions ? Il lui faut, aussi, à ce moment-là, lutter pour sa réhabilitation, pour une restitution de ses privilèges : une tâche qui mobilise toutes ses forces. L’or n’est ici qu’un rêve.

La côte des perles

Comme l'or, les perles ont leurs légendes et leurs merveilles. Las Casas lui-même se laisse gagner par ce parfum de mystère et d'étrange et, démarquant quelques lignes de l'*Histoire naturelle* de Pline, il en parle comme dans un conte :

« … À certains moments de l'année, quand les huîtres éprouvent le désir de concevoir, elles viennent sur le rivage s'ouvrent pour recevoir la rosée du ciel, comme elles recevraient leurs époux […] de cette rosée, elles deviennent fécondes […] si elle est pure, les perles naissent blanches […] si elle est trouble, elles seront brunes ou noire […] la rosée de l'aube et du matin produit les perles les plus blanches ; par celle du soir ou de la nuit, les perles naissent très sombres. »

Filles de la rosée, sœurs de Vénus, nées d'une onde subtile…

Ces belles légendes en tête, Colomb acquiert aussi une certaine expérience et erre moins que pour la quête de l'or. Gênes, la ville de sa jeunesse, était avec Venise un des grands marchés d'Occident pour les pierres précieuses et les perles. Celles du golfe Persique, les plus appréciées, suscitaient un vrai commerce, à partir d'Ormuz, à travers toute la Perse, par Kerman ou Yezd, jusqu'à Sultanieh où les marchands génois avaient établi vers 1460 un comptoir spécialisé dans ce trafic. Surtout, il a lu et annoté consciencieusement les récits des voyageurs en Inde et Insulinde, pays de la nacre, des perles et des coquillages merveilleux. C'est des Moluques que viennent jusqu'en Europe, par un long cheminement entrecoupé d'escales, alourdi de multiples passages, les délicates coquilles irisées que l'on appelle souvent les *porcelane* et plus communément les *couries*, indispensables pour le commerce de

l’or en Afrique. Les marchands et les missionnaires ont fréquenté les rivages du golfe Persique et certains sont allés jusqu’au Coromandel. De cette côte de la « Grande Inde », à l’est du cap Comorin, Marco Polo ne parle d’abord que pour dire les merveilles des « perles très grosses et très belles ». Le roi de ce royaume qui a bien cinq cents femmes et « autour de lui plusieurs barons qui le servent et chevauchent à ses côtés », interdit de faire sortir les plus belles perles et les garde toutes pour lui, en offrant chaque fois le double de leur prix. Il fait crier « par son ban, par tout le royaume, chaque année, qu’on les lui apporte […] aussi en a-t-il tant que c’est merveille à voir ».

Au Tibet, plus exactement au pays de Ghendous, se trouve un beau lac où l’on peut pêcher des perles ; mais le Grand Khan le défend car, si on le faisait couramment, « elles deviendraient communes et seraient autant que néant ». Simplement, l’empereur en fait pêcher pour lui, à son plaisir. Si bien que, dans l’esprit des Chrétiens, ce commerce des perles du lointain Orient s’entoure forcément, comme pour la soie et autres merveilles très rares, d’un certain mystère qui ajoute à leur renommée. Une matière mystérieuse déjà, née de la mer et des pleurs du ciel, la conspiration des marchands pour braver les interdits du « roi », autant de circonstances qui, évidemment, enchantent les imaginations et ajoutent au prix.

Le Vénitien parle longuement de la façon de récolter des perles, agrémentant là encore son récit de quelque jolie fantaisie. Dans une sorte de baie très plate près de Ceylan, les gens du pays vont du mois d’avril à la mi-mai, sur de petites barges et paient des hommes à gages pour plonger. Ils paient aussi « des enchanteurs de poissons que l’on appelle Abrimavams » qui charment les gros poissons pour qu’ils épargnent les hommes qui vont sous l’eau ; cet enchantement

ne dure qu'un jour… On ramène des coquilles « qui sont faites comme des huîtres de mer » où sont cachées les perles de grosseurs inégales et de couleurs variées… À trois cents milles plus loin, la pêche dure de septembre à mi-octobre.

C'est ce que confirment très bien toutes les illustrations des livres et des cartes de l'Orient lointain où les pêcheries de perles donnent lieu très souvent à des scènes tout à fait charmantes, quasi idylliques. Ainsi sur la très célèbre carte catalane dessinée vers 1375 et dite carte de Charles V où sont notés tant de noms, tant d'indications précieuses sur les mœurs et les coutumes et où plusieurs scènes de genre évoquent par des esquisses d'une grande finesse toute une civilisation. Dans la mer de l'Inde, le cartouche indique : « Il y a des îles riches mais les pêcheurs avant de descendre dans la mer font des enchantements lesquels font fuir les poissons. » Mot pour mot le récit de Marco Polo. Nous voyons ces pêcheurs dessinés sur la carte : deux hommes nus et barbus viennent de quitter une petite barque où pendent encore deux paires de rames ; ils nagent sous les eaux entre deux poissons d'allure plutôt féroce.

Nourri de ces souvenirs et de ces images, tout au long de ses explorations, Colomb cherche donc une large baie, peu profonde, aux eaux calmes, protégée par une île.

Dans l'hiver 1492 déjà, il interroge les Indiens. Le dimanche 28 octobre, au premier ancrage sur la côte de Cuba, il voit

« un endroit qu'il trouva tout à fait propice pour l'éclosion des perles ; il trouva d'ailleurs certains coquillages, des clovisses, qui sont un signe certain que l'on peut en découvrir ».

Le lendemain encore, dans une eau de mer aussi calme que le Guadalquivir à Séville et « favorable à la production des perles », ses hommes récoltent de très gros coquillages et les mangent, mais ils n'ont pas si bon goût que ceux d'Espagne. Toujours à Cuba, deux semaines plus tard, il voit les Indiens

qu'il avait pris à son bord, occupés à pêcher de grandes coques. Aussitôt de faire plonger les marins pour voir s'ils peuvent trouver des coquilles nacrées, de celles qui donnent des perles. Ils en ramènent un grand nombre mais sans aucune perle, « ce que l'Amiral expliqua en disant que ce n'était pas la saison pour en trouver, mais plutôt en mai ou juin ».

En juin 1494, lors de la seconde expédition, dans la magnifique baie des *Jardines de la Reina* à Cuba encore, les deux navires avancent très lentement pour que les hommes puissent chasser les tortues et pêcher les huîtres géantes. Ils en ramassent plusieurs boisseaux, mais en vain : elles sont toutes vides. Peut-être Colomb pense-t-il pouvoir monnayer les coquilles elles-mêmes. Dans une lettre aux souverains, il parle de « ces coquilles qui se trouvent aux îles Canaries et qui se vendent si cher dans La Mina du Portugal ». Ce qui, nous le savons, était parfaitement exact : les Noirs de Guinée acceptaient volontiers ces beaux coquillages nacrés contre de l'or, voire même des esclaves. Mais ici aux Indes, qui s'en inquiéterait ?…

Toutes ces démarches et ces essais montrent en tout cas que pendant les explorations des côtes, la recherche de bancs d'huîtres perlières retient autant l'attention que celle des mines d'or…

Les premières perles des Indes, les Espagnols les trouvent à la mi-août 1498, sur la côte du golfe de Paria. Là, plusieurs canoës s'approchent des caravelles et les hommes portent quelques perles attachées autour de leurs poignets ; les femmes ont des colliers faits de grains alternant avec de très belles perles, les unes parfaitement rondes, les autres de formes irrégulières, baroques. Et Las Casas, paraphrasant sans doute une *Relation* plus complète que celle envoyée aux rois, décrit fort bien ces femmes parées « qui portaient des mouchoirs serrés autour de

leur tête pour attacher leurs cheveux et cela leur allait très bien »… Le lendemain, il pleuvait malheureusement, si bien qu'elles ne viennent pas aussi nombreuses mais cependant « plusieurs avaient autour des bras des bracelets faits avec de petites boules rondes enfilées les unes après les autres ; certaines étaient des perles fines, blanches, et non pas de couleur comme celles que l'on avait trouvées auparavant dans l'île de Babueca ». Affirmation pour le moins curieuse, si l'on songe que dans un autre livre de sa monumentale *Histoire*, La Casas disait fort justement que cette île de Babeque (l'Eldorado de Colomb) « ne s'était jamais fait voir »…

En tout cas, l'Amiral acquiert un certain nombre de perles et les envoie en Espagne à titre d'échantillons.

Aussitôt interrogés, les Indiens montrent des huîtres perlières et des coquilles vides, affirmant qu'on les trouve non plus à l'ouest mais au nord de l'« île » qui ferme le golfe (c'est en fait une presqu'île), sur la côte de la haute mer. Et Colomb d'approuver : « Il dit alors que, en cet endroit, l'eau de la mer était aussi calme et aussi douce que l'eau du fleuve à Séville. » Là, les huîtres sont très nombreuses et très grandes et la rosée abondante. Les arbres poussent jusqu'au bord de la mer et l'on trouve même, très nombreux, certains arbres que l'on appelle *mangles* (les palétuviers de la mangrove) dont les racines poussent dans l'eau de la mer et chaque branche de ces longues racines porte une quantité infinie d'huîtres, « de telle sorte que, tirant à soi l'une de ces branches, l'on ramène du même coup un très grand nombre d'huîtres qui s'y trouvent collées ».

Les Espagnols sont ici sur la côte d'un pays de population relativement dense, qui ne dépend pas d'un empire organisé mais dont les terres et les pêcheries appartiennent à un grand nombre de tribus et d'ethnies. Le peuple indien le plus nombreux, les Arawacas, vit dans la terreur des Caraïbes qui

sans cesse attaquent leurs villages de la côte. Ces gens s'organisent, pourtant, et dans les périodes d'accalmie, entretiennent avec leurs ennemis quelques échanges. Ils offrent du sel ou même des esclaves contre de petits outils de métal (on dit que les Caraïbes obtenaient facilement une jeune fille contre deux couteaux). C'est là un troc épisodique, conduit lors de grandes expéditions semi-guerrières, semi-marchandes. L'arrivée des Européens ne change rien à ces pratiques qu'ils reprennent pour leur compte, dans la ligne exacte de ce qu'ils avaient introduit aux Canaries : captures d'esclaves, échanges de menus objets et de pacotille hétéroclite contre les produits du pays : c'est ce qu'ils appellent le *rescate*.

En 1478, par exemple, une flotte de 35 caravelles quittait Séville pour le *rescate* sur la côte africaine. Depuis lors les mêmes procédés, à la fois violents et tout à fait primitifs, s'imposent comme la façon ordinaire de trafiquer sur les côtes des pays lointains sans défense solide. En 1502-1503, l'expérience des Espagnols date donc déjà de deux ou trois décennies. Les Indiens du Paria, eux, accueillent les armes et le vin des Européens comme autrefois ils prenaient les outils des Caraïbes.

Près du lieu de la première découverte, à l'île Margarita, Colomb peut échanger de simples tessons de poteries contre de belles perles. Il baptise d'abord le golfe de Paria du nom de golfe de las Perlas ; puis c'est la côte de haute mer, jusqu'aux environs de l'embouchure du Tocuyo qui fut la *Costa de las Perlas* et, tout simplement, *las Perlas*, face à l'Isla Ricca, la Cubagua, toute proche de la Margarita. Mais on dit aussi la *Costa del rescate* et ce rescate se solde souvent par de véritables affrontements et des combats.

Colomb ne profite pas beaucoup de cette découverte ; en tout cas, il est bien incapable d'obtenir un quelconque monopole. C'est que très vite la renommée de cette côte des perles et de cette petite île de Cubagua suscite chez tous les marins et aventuriers à l'affût de nouvelles fortunes, de grands enthousiasmes et de grandes convoitises. Tous les témoins interrogés lors des *Pleitos* de 1512-1515, en ont gardé un vif souvenir et, sans se faire prier, rapportent différentes anecdotes, reflet de ce vif intérêt pour une si belle découverte riche de promesses. L'un d'eux se souvient d'avoir brisé en plusieurs morceaux un plat de terre vernissée de Malaga et, pour chaque fragment, il a obtenu sans mal « des perroquets, des perles et d'autres bonnes choses ». Plus tard c'est Oviedo qui narre longuement une autre bonne fortune. L'Amiral a envoyé plusieurs marins à terre qui rencontrent des Indiens, dont une femme portant à son cou de nombreux fils chargés de perles et de boules de nacre ni dégrossie ni polie. On renvoie une barque pour qu'ils ramènent cette fois « assez de nacres et de perles pour remplir une bonne écuelle » ; ils en prennent au moins pour cinq ou six marcs. Et l'Amiral impressionné, peut-être inquiet, décide de ne pas rester davantage afin de ne pas trop tenter ses hommes, « car on aurait pu en remplir un plein panier ».

Ces récits courent toute l'Espagne. Un poète castillan, Juan de Castellanos, auteur d'une curieuse série d'élégies, *Elegias de Varones illustres de Indias* compose le treizième de ces grands poèmes à la gloire des navigateurs et des *conquistadores* : *Elogia de isla de Cubagua*. Le premier chant parle de « la découverte de l'île, de sa stérilité et d'autres particularités dignes de mémoire ». D'un genre très particulier, l'œuvre, de facture plutôt naïve, dit tout autant que de longues analyses comment furent ressenties et divulguées ces nouvelles étonnantes :

« Et ces Indiens, leurs arcs dans leurs mains,
Dont ils usaient avec tant d'adresse,
Attendaient, arrogants et méfiants,
Tous ces étrangers venus d'ailleurs.
Mais les bonnes manières de nos Chrétiens
Leur ôtent toute frayeur et toute inquiétude.
Bientôt les hommes et les femmes,
Tous firent des signes de paix…
Et, là, ils virent de très beaux grains de perles.
Les hommes et les femmes en portaient de longs fils
Autour de la ceinture ;
D'autres aux bras, aux jambes et au cou,
Pour le plaisir car ils les estimaient beaucoup.
Ils virent la façon de les sortir de la mer,
Et les coquilles où elles prenaient naissance. »

On conçoit sans mal que l'annonce d'une telle découverte provoque à Séville et dans tout le royaume un vif mouvement d'intérêt. En peu de temps quatre petites flottes sont lancées vers cette côte des Perles. Dans les seules années 1500-1501, aussitôt après donc, cinq expéditions prennent le même chemin. Les perles suscitent plus d'initiatives avouées que l'or même : elles semblent d'accès infiniment plus facile et le *rescate* exige moins d'efforts et de persévérance que l'exploitation des mines.

Certes, les bonnes fortunes ne se sont imposées que peu à peu, après bien des mésaventures, des tentatives d'organisation et de monopole. Mais, dans ce sens, tout échoua et il semble bien que cette côte des Perles soit pour longtemps restée le lieu privilégié des aventures individuelles, du *rescate*, où ne se risquent que les ambitieux bien armés : en quelque sorte, un commerce rapide et marginal, « sauvage ».

Dès 1500, Peralonso Niño et son associé, compagnon de mer et d'armes, Cristobal Guerra ramènent « officiellement » 110 marcs de perles dont ils rendent compte à la Couronne et, d'autre part, 785 perles cachées dont la valeur ne fait l'objet d'aucune estimation. En juillet 1502, c'est Rodrigo de Bastidas qui est allé vers l'ouest jusqu'au golfe de Darien et qui rapporte des perles, du bois de teinture, des esclaves et du *goanin* pour un poids de 100 marcs. Mais il a perdu deux bâtiments dans l'affaire et ses commanditaires ne touchent que 10 % de bénéfices, ce qui semble fort peu pour une expédition « coloniale » sur une côte pratiquement vierge de tout trafic. En fait, ces années-là, les autres expéditions, se sont toutes soldées par des déficits. Cristobal Guerra, en 1501, pour s'assurer un meilleur profit lors d'un *rescate* mené pour le compte des rois, chasse les Indiens dans l'île de Buenaire et prend de nombreux captifs qu'il va vendre lui-même à Séville, Cadix, Jerez et Cordoue. Sans doute est-ce aussi pour compenser les pertes d'une expédition « marchande » que la reine Isabelle autorise le 30 octobre 1503 la capture d'Indiens Caraïbes. Le *rescate* des perles conduit simplement à une malheureuse et sordide course aux esclaves.

Pour reprendre les choses d'une tout autre façon, le roi Ferdinand tente en 1504 de réaliser une implantation permanente sur la côte des Perles, par la construction d'un comptoir marchand régulièrement habité, trafiquant « sans aucun scandale pour les Indiens » tout au long de l'année ; les perles y seraient entreposées en attendant les flottes royales. Cette entreprise aventureuse qui, conduite de Séville, ne pouvait reposer que sur des bases fragiles, se solde par un prompt renoncement. La même année, les souverains consentent à supprimer tout contrôle. La côte est alors exploitée par les gens de Santo Domingo qui y investissent leurs capitaux

et leurs énergies. En 1505, ils lancent une première expédition de reconnaissance minutieuse, conduite par Rodrigo de Bastidas et Cristobal Serrano, accompagnés par un véritable expert dans l'art des fortifications : Juan de Rabè. Ils ramènent surtout, une fois de plus, des esclaves.

Si bien que, ces premières années, du vivant de Christophe Colomb, aucune tentative pour accaparer ce trafic ne réussit et, dans l'ensemble, les entreprises marchandes sur cette côte si lointaine, d'accès difficile, sans aucun appui, restent toujours très hasardeuses. Ce sont encore des aventures.

Mais la renommée des perles des Indes s'accroît. Elles défrayent régulièrement les premières chroniques du Nouveau Monde. Gonzalo Fernandez de Oviedo, voyageur et déjà historien, en parle avec une sorte de tendresse extasiée ; il montre leur pureté et insiste sur l'étonnante variété de ces grains de la mer :

« Moi, j'ai vu et tenu dans mes mains des perles aussi noires que du jais, d'autres léonines, d'autres d'un très beau jaune, resplendissantes comme de l'or et d'autres encore comme du lait caillé, opaques et sans aucun brillant, parfois presque bleues ; et d'autres aussi comme de l'étain, et d'autres dont la couleur tirait sur le vert et enfin certaines de plusieurs teintes à la fois, dégradées et irisées. »

Pour les évaluer, les distinguer et imposer les meilleures sur un marché de plus en plus exigeant, tout un vocabulaire d'initiés s'est affirmé et affiné à ce moment-là, relayant celui des joailliers de Venise. À Séville et plus encore à Cadix, dans les échoppes du port, on sait bien qualifier toutes les formes : les grains parfaits, les sphères, les poires, les irrégulières que l'on disait « baroques », les boutons aplatis qui valent moins cher ; on solde même de simples incrustations de nacre, à peine formées, serties dans le calcaire de la coquille. Certains

marchands dans leurs comptes, certains experts dans les manifestes des transports, parlent des *larmes*, des *jumelles*, des *accouplées*, des *gouttelettes* et des *semences*. On dit que quelques-unes atteignent la taille d'un œuf de pigeon. Martin Fernandez de Ensiso, auteur d'une très belle description du Venezuela, premier gouverneur de la région avant les Welser, affirme avoir tenu dans sa main une magnifique perle de la grosseur d'une paire de poires sauvages. Pietro Martyre disserte longuement de leurs mérites et n'hésite pas à citer une perle rapportée en Espagne qui pesait, dit-il, plus de 100 onces (30 g environ). Un peu plus tard, c'est encore Oviedo qui évoque les plus belles pièces de ces lots précieux : toutes cédées aux Welser.

Tout de suite après Colomb, ces « perles des Caraïbes » sont donc à l'origine d'une sorte de fixation des élans, de création de marchés sédentaires, de mise sur pied de sociétés fondées tout exprès. Ceci surtout pour la petite île de Cubagua, centre des plus riches pêcheries. Ce sont ces pêcheurs et leurs groupes sociaux, leurs organisations politique et professionnelle qu'évoque d'une façon magistrale le livre important et solide d'Enrique Otte. Les perles ont dominé toute la vie de cette terre ibérique, réduite à une marge littorale, brillante et fascinante, aux lisières du grand continent. Là s'est développée, après les tout premiers temps voués au *rescate*, une ville toute nouvelle, Nueva Cadix de Cubagua qui vit de la pêche et du trafic. Plus tard se forment de véritables structures économiques et politiques qui, sous le nom des *Republicas de la Pesqueria de Perlas del Caraïbe*, rassemblent et défendent les intérêts des maîtres de cette exploitation. De l'autre côté de l'Atlantique, Séville devient très vite la capitale incontestée du travail des perles, principalement dans les quartiers proches de la cathédrale, ceux où vivent aussi les Italiens.

Au total, le bilan des découvertes atlantiques de Colomb, dans le champ proprement économique, paraît ainsi, pour les premiers temps de l'implantation espagnole, très clair. Certes, au retour de son troisième voyage, il présente encore un tableau très optimiste qui traduit ses rêves plus que les réalités :

« Il dit avoir présenté à Leurs Altesses des morceaux de cuivre brut, non raffiné et naturel, d'une grande pureté pesant six arrobes, de l'indigo, de la cire rouge, du coton, du piment, de la cannelle, du brésil en quantités infinies, du storax, de l'aloès, du gingembre et de l'encens, des myrobolans de toutes sortes, des perles fines et des perles rouges ; et Marco Polo dit que ces perles-là valent plus que les blanches [...]. J'ai vu moi-même et je sais que l'on trouve là-bas d'autres choses en quantités infinies ; et il y a des épices aussi sur lesquelles je ne voudrais pas trop insister pour ne pas parler trop longuement. »

Ce ne sont que des mots... En fait, deux seules grandes découvertes alimentent, souvent dans des conditions difficiles, un trafic profitable : l'or et les perles. Ici, rien de comparable aux Indes orientales où les Portugais ont aussitôt abordé aux grands ports des épices et ramené dès la première expédition de précieux chargements à Lisbonne. Aux îles et sur la côte des Perles, les Espagnols n'ont trouvé (circonstance dont on néglige trop souvent la gravité), aucun centre marchand, aucun intermédiaire, aucun circuit d'échanges organisé. Tout s'est donc inévitablement réduit au troc, au *rescate* ; ce qui ne pouvait durer qu'un temps. Pour être « exploitée », la découverte de Colomb conduit ainsi à la colonisation, à l'établissement d'un peuplement. Tout dépend de l'installation d'une population de colons relativement stable et nombreuse. À l'Hispañola, l'exploitation des mines s'est surtout développée à partir de la fondation de Santo Domingo, la nouvelle capitale, qui n'est pas une création de Colomb. L'or du Veragua, lui, en

l’absence de toute installation permanente, n’a jamais suscité de trafic appréciable. Et les perles des Caraïbes furent finalement exploitées à partir de l’établissement de Santo Domingo, d’abord par des entreprises audacieuses, aventureuses, puis dans le cadre de sociétés de négociants, d’allure typiquement « coloniale ».

XIV
PREMIÈRE COLONISATION DES INDES OCCIDENTALES

Un pays aimable, une nature généreuse

Très vite, certainement, l'Amiral et quelques-uns de ses fidèles pensent à fonder des colonies d'Européens ; il s'est fait nommer à l'avance vice-gouverneur de toutes les îles et terres à découvrir. Et le résultat tangible de sa première entreprise, fort long à prendre bonne figure, retardé par quantité d'hésitations, de querelles et d'avatars, mais entraîné par un courant irrésistible, fut bien la colonisation de l'une des premières îles découvertes dans l'hiver 1492, puis de tout un monde immense.

Rien de vraiment nouveau, bien sûr, et il nous faut toujours rappeler avec Ch. Verlinden les « précédents médiévaux » de cette colonisation ibérique en Amérique : la conquête et les comptoirs des Italiens, Catalans ou même Provençaux en Orient, en Terre Sainte d'abord puis dans les îles, de Chypre à Chio et en Crète ; enfin, sur les rives de la mer Noire. Mais, en 1492, pour les Chrétiens d'Occident, ces aventures coloniales sont déjà de vieux souvenirs. Par ailleurs l'expérience portugaise dans les deux décennies qui précèdent le voyage de Colomb ne peut servir ni de précédent, ni d'exemple. Sur les côtes d'Afrique, c'est tout de suite une traite brutale, un *rescate* violent pour l'or et les hommes se limitent à l'implantation de

très rares factoreries et peu habitées, comme celle de La Mina en Guinée. Dans les Indes orientales la découverte établit seulement une nouvelle route marchande vers les ports du Malabar ou du Coromandel et les marchés d'épices, rien de plus. Seules Madère et les Canaries, pas totalement conquises, il s'en faut en 1492, pouvaient avoir forgé quelques expériences et nous savons que l'Amiral vécut quelques mois à Porto Santo, dans l'archipel de Madère. Mais ces établissements portugais ou castillans, des îles de l'Atlantique, peu considérables, se limitaient à des marchands, à des commis, à des officiers. Si bien que, face à toutes ces entreprises, les projets de peuplement de Colomb s'inscrivent bien comme une totale nouveauté, une véritable aventure.

Déjà le *Journal* du premier voyage marque clairement les réactions du Chrétien face à ce monde inconnu, étrange sans aucun doute, jamais imaginé ainsi, mais un monde que certainement, dès les tout premiers jours, il pense dominer un jour. On sent la curiosité constamment en éveil, le calcul des possibilités. Le découvreur appréhende, craint un inconnu forcément un peu suspect mais en même temps s'émerveille, se réjouit, jauge et estime les richesses ; il imagine ce que pourrait être sa propre vie sur ces terres si neuves.

Les Espagnols trouvent là, très loin de chez eux, des conditions somme toute relativement heureuses. D'abord l'absence d'État organisé, d'armées en ordre dressées sur le rivage ou de troupes accourues à la hâte, d'officiers soupçonneux faisant valoir tous les pouvoirs d'un monarque plus ou moins lointain. Bien au contraire, un éparpillement des ethnies et des pouvoirs politiques. Ils n'auront, éventuellement, à combattre avec une évidente supériorité des armes, que des caciques de tribus ou de villages, absolument pas solidaires, parfois déjà opposés les uns aux autres. Un pays peu peuplé

aussi, sans grandes cités, sans appareils défensifs quelconques, ni châteaux, ni murailles ; un pays ouvert.

Plus encore, un monde accueillant : pas trop d'étrangeté, ni de monstres, ni d'outrances dans le climat ou le paysage ; rien qui puisse effrayer, décourager ou même dépayser.

Le *Journal* et les *Relations*, le récit rapporté par Bernaldez, la lettre du docteur Chanca, le testament de Mendez et, après eux, leurs commentateurs, de Fernando Colomb à Las Casas ou même Pietro Martyre, se complaisent le plus souvent en descriptions idylliques de la terre et des mœurs, rappellent à l'envi la richesse et la beauté de cette nature exotique, mais d'un exotisme aimable, tellement différent de ce que beaucoup pouvaient imaginer ou craindre. En effet, les récits des voyageurs, les *Histoires naturelles*, les figurines mêmes portées sur les cartes ou les mappemondes peuplaient les terres et les rivages inconnus d'animaux monstrueux. Tout cela évoquait des calamités naturelles affreuses, des prodiges et des phénomènes mystérieux ; on imaginait sans mal des chaleurs ou des froids atroces, des ciels enflammés, des mers sans vent où tout brûlait, des fleuves infranchissables et des tourbillons. Les marins lancés vers l'ouest inconnu, au-delà de tout repère, partaient l'esprit hanté de ces images.

Déjà, le 9 août 1492, aux Canaries, « ils virent sortir des flammes énormes de la plus haute montagne, le Ténériffe » et Las Casas ajoute que cette vision d'enfer provoqua une sorte de panique chez les hommes qui se mirent à murmurer. Fernando Colomb, lui, montre son père calmant aussitôt les inquiétudes.

Six semaines plus tard, autre frayeur, à traverser la mer des Sargasses, où ils virent une telle quantité d'herbes venant de l'ouest que l'eau semblait toute prise ; ils craignaient, comme les malheureux héros des légendes chrétiennes, de se trouver complètement immobilisés. L'herbe était si épaisse, si compacte

qu’elle paraissait freiner la marche des caravelles. Et là encore, après des jours et des jours de traversée, à un moment où aucun vent qui permettrait le retour ne souffle vers l’Espagne, l’Amiral doit apaiser toutes ces angoisses… mais ceux qui tenaient le timon préféraient faire de grands détours dans l’espoir de les éviter.

Si bien que l’arrivée aux Bahamas dut certainement leur apporter à tous plus que le répit et le réconfort de toucher terre : la certitude immédiate ou presque d’aborder à un monde où rien ne semblait pouvoir nuire ni déplaire.

Le charme opère et le récit prend très vite des accents d’émerveillement sincères, d’une tout autre teinte que ceux qui inspiraient les anciens voyageurs, que ceux même de Marco Polo et de ses contemporains. Ces derniers se contentaient d’énumérer des villes, des routes et des ports, des royaumes et des provinces ; ils ne parlaient que des usages ou de la vie politique, de la prospérité des trafics ou des arts mécaniques et des échanges ; ils ne voulaient rappeler que des curiosités, des anomalies, voire des monstruosités. On chercherait en vain, dans ces *Livres des Merveilles*, dans ces *Devisements* d’étrangetés, la moindre touche d’intérêt pour le paysage, une lumière, une couleur ; rien ne nous montre les montagnes, ni les plaines, ni les travaux. Aucune teinte d’émotion non plus, aucune trace de sensibilité. Des froideurs.

Le *Journal* appartient à un genre qui n’a plus rien de commun. L’homme regarde et traduit ce qu’il sent ; un intérêt spontané, une sorte de sentiment profond pour les beautés naturelles, les couleurs, la majesté ou la grâce des formes guident une plume plus libre, plus personnelle. Déjà une sorte de « romantisme » qui privilégie cette image du « bon sauvage » déjà évoquée, élément central du tableau.

Le 16 octobre certes, ce ne sont encore que des observations très approximatives. Il montre une île plate, verdoyante, riche et le rythme des saisons, très différent de celui de l'Europe : « Je suis bien assuré qu'ils peuvent y semer et y récolter du grain pendant toute l'année » ; puis cette description enthousiaste, empruntée elle aussi à quelques fables : des arbres qui, sur un même tronc, portent des branches variées, les unes des feuilles acérées comme des roseaux, les autres des épineuses comme des lentisques ; si bien que l'on pouvait trouver cinq ou six sortes de feuilles différentes sur un seul arbre et « c'était là la chose la plus merveilleuse du monde ». Toujours le goût de la nouveauté.

Puis l'enchantement des paysages tropicaux. Dès le 19 octobre, dans la petite île qu'il nomme Isabela, du nom de sa reine, il aborde près d'un cap si beau, si bien paré de toutes sortes de verdures, si majestueux, si bien posé dans un cadre de rêve, qu'il le baptise aussitôt – alors que tout un répertoire de noms de saints, de héros, de martyrs de la foi pouvait s'offrir à lui – *Cabo Hermoso*, le Beau Cap. Cet attrait du beau, cette communion un peu païenne avec la nature, ou un peu inspirée par certains courants mystiques chrétiens, tel celui des franciscains, l'emportent alors sur toute autre inspiration. C'est bien l'enchantement, la plus belle chose qu'il ait jamais vue : une immense plage ourlée d'arbres très verts ; un golfe bien rond, dessiné à merveille et très profond ; de hautes collines ajoutent encore à la beauté fermant l'écrin sur les eaux et les palmes. « Je ne sais vers où d'abord me diriger tant mes yeux contemplent des frondaisons si hautes, si variées, si différentes des nôtres. » Les rois pourront, dit-il, croire que c'est la terre la meilleure du monde : plate donc accessible, tempérée donc habitable, fertile, pleine de promesses.

L'idée d'établir des hommes d'Espagne sourd à chaque moment et même sous-tend des paragraphes entiers, de véritables chants à la gloire des îles. Le *Journal*, dans sa brièveté souvent, annonce ainsi toute une littérature qui devait déferler sur l'Europe pendant des siècles comme le chant de sirènes lointaines.

Des images de Paradis l'assaillent en quelques jours. Ici le chant des oiseaux, si prenant, envoûtant, ensorcelant : « Aucun homme ne voudrait jamais partir. » Les bandes de perroquets charmeurs qui obscurcissent le ciel. Ailleurs, le parfum des fleurs et des fruits, « la chose la plus douce du monde » ; mille arbres parfumés, inconnus, penchés sur l'eau claire et calme des lagunes.

Le 28 octobre, lorsque les navires arrivent à Cuba, l'émerveillement se renouvelle à chaque ancrage, au détour de tous les caps. Ce jour-là, à nouveau les superlatifs. Aucun pays aussi beau, aussi aimable ; des oiseaux qui chantent sans cesse ; toutes les espèces d'arbres ; l'herbe qui court sur les plages jusqu'au ras de l'eau, « si bien qu'on ne voit même pas les vagues se briser » ; d'ailleurs, dans toutes ces îles, la mer est toujours accueillante, admirable de calme (certaines expériences dramatiques lui feront connaître d'autres visages marins, ceux de l'ouragan tropical). Ce jour-là, Colomb, sitôt débarqué avec ses marins, marche quelque temps dans l'intérieur, puis remonte le fleuve ; il pense ne jamais se décider à regagner la mer, subjugué par tous ces bouquets d'arbres, par les fleurs et les oiseaux. Les montagnes même, aperçues au loin, l'enchantent.

Ce 28 octobre toujours, il s'efforce aussi d'identifier quelques arbres mais renonce bientôt à les décrire, sauf pour les palmiers, si nombreux mais « différents et des nôtres dans nos pays et de ceux de la Guinée ; de hauteur moyenne, leur tronc

ne porte pas cette sorte de chemise de feuilles sèches qui les habillent d’habitude, mais au contraire de très larges feuilles qui servent à couvrir les maisons ». Un bien bel avantage d’une nature généreuse et prévoyante. D’autant plus que « le pays, très plat, est bien facile d’accès ».

Et à Cuba encore, un mois plus tard, le 27 novembre, les Espagnols découvrent un autre tableau de rêve, le doux exotisme tranquille de l’outre-Atlantique, des nouvelles Indes de l’Occident : des plaines ou les ondulations des collines, une campagne cette fois merveilleusement cultivée, ponctuée par les fumées des villages, avec partout des sources d’eaux vives.

« Il dit alors aux hommes qui allaient avec lui que pour rapporter aux rois tout ce qu’ils voyaient, mille langues ne suffiraient pas et que sa main ne pourrait jamais l’écrire […]. Il aurait voulu que bien d’autres personnes, sages, inspirant toute confiance, puissent voir tout cela et il était persuadé qu’elles ne le loueraient pas moins que lui. »

À l’Hispañola l’enchantement l’emporte encore vers une sorte de lyrisme mais là, les intentions du *poblador* se précisent. Ces terres sont bien plus belles et plus riches que celles de Castille ; rien de comparable, à beaucoup près, et l’affirmation revient sans cesse. Entre cette vallée si bien soignée qu’il contemple à ses pieds, le 13 décembre, et la campagne de Cordoue, de tout temps pourtant si renommée, on trouverait autant de différences qu’entre le jour et la nuit. C’est un merveilleux printemps, un air si doux, des arbres lourds de fruits, peuplés d’oiseaux, de « rossignols ». Un avril merveilleux. Le fleuve partout navigable (?), bordé de plages de galets très aisées, n’inspire aucune inquiétude. Il l’appelle le Guadalquivir. Mais pour lui et les siens, ce sera la vallée du Paradis (il s’agissait du fleuve de Trois-Rivières qui débouche face à l’île de la Tortue : dans la vallée, les frères de la Côte bâtirent vers 1665 la petite

ville de Port-au-Paix). Ailleurs, c'est le Cabo del Enamorado, ou le Cabo del Angel, le Rio de Gracias, le Cabo de las Palmas (à Cuba celui-ci) ou encore le Monte Plata… autant de noms qui inscrivent sur la première carte des Indes un perpétuel ravissement.

Un des tout derniers jours encore avant de quitter l'île, le 9 janvier, il contemple, du côté de la Punta Roja, les navires bien ancrés à l'abri de tous les vents, des terres « planes et élevées en très beaux replats » montant doucement vers de très belles montagnes verdoyantes, toutes très bien cultivées, « de telle manière que leur beauté faisait plaisir à voir ». Non pas une nature sauvage, seulement généreuse de fruits à cueillir, mais facile à dominer, déjà mise en valeur par les indigènes… Un pays marqué par l'homme, de beaux tableaux agrestes.

Partout, merveilleuse, la douceur de l'air, comme en notre avril. À toute force, le récit veut convaincre, séduire, appeler au départ. Pour les animaux de même. Aucun monstre, à aucun moment. Pourtant, sur ce point aussi, les lectures des récits de voyages, des *Merveilles* et des *Devisements*, habituaient bien les navigateurs à l'idée de ces mers lointaines peuplées de bêtes effrayantes ; images de cauchemars qu'entretiennent tant de légendes, que l'on retrouve toujours. Le Vénitien Marco Polo parlait longuement, pour une fois, de Java la Majeure, c'est-à-dire Sumatra :

« Ils ont beaucoup d'éléphants et d'unicornes qui ne sont guère moins grands qu'un éléphant ; ils ont le pied semblable à celui du buffle, les poils comme ceux des éléphants et une corne au milieu du front, blanche et grosse. Ils ne font nul mal de la corne mais de la langue, car ils l'ont très chargée de grandes et longues épines […]. C'est une bête très laide à voir ; elle n'a rien de celle dont nous disons qu'elle se laisse prendre dans le giron d'une pucelle : c'est tout le contraire. »

Cette bête réelle, le rhinocéros bien sûr, se trouve ainsi confrontée à la licorne, l'animal des fables et des rêves. Mais la bête des Indes fait peur, fuit les hommes et peut nuire. Une dure réalité qui laisse aux terres lointaines tout leur climat d'étrangeté et de frayeur.

Or, aux nouvelles Indes, aucune apparition monstrueuse pendant des mois ; bien plus tard seulement Bernaldez évoque ou invente un animal fabuleux :

« … Un autre jour qu'ils étaient plusieurs sur une plage, ils trouvèrent les traces de très grandes bêtes d'au moins cinq aunes de long, des animaux épouvantables certainement qui pouvaient bien être des griffons et, aussi, d'autres traces, sans doute de lions et aussitôt ils s'en retournèrent aux navires. »

Dix ans après, lors du premier débarquement au Nouveau Monde dans l'automne 1502, sur la côte du Veragua, les découvreurs voient ces animaux étranges, insolites, parfois effrayants, du grand continent ; des bêtes qui évoquent les monstres des contrées lointaines, ceux de la nuit ou des grands abîmes :

« … Des chauves-souris, aussi grosses que des tourterelles voltigeaient autour d'eux, aux premières heures sombres du soir et, furieuses, elles mordaient si cruellement qu'ils en devenaient enragés et devaient leur céder la place, comme devant des harpies. Une certaine nuit que l'un d'entre eux descendu sur la plage dormait sur le sable, un monstre sorti de la mer le saisit par le milieu du corps, l'enleva au milieu de ses compagnons et sauta dans les eaux avec sa proie. » En effet, Colomb le dit lui-même, c'est là que les marins, quelque peu horrifiés sinon effrayés, observent les crocodiles si cruels que, cachés dans l'eau, ils vont jusqu'à enlever les hommes sur le rivage pour les emporter au creux des eaux (mais pas de la mer…) ; certains disent bien qu'ils ressemblent tout à fait aux

bêtes du Nil. Il dit aussi la frayeur des marins qui, après de longs jours d'une affreuse tempête, voient les caravelles assaillies par des troupes menaçantes de requins ; ils en prennent quelques-uns et – bien qu'ils les tiennent pour des signes de l'enfer –, affamés, obligés de se nourrir d'une bouillie de céréales pleines de vers, ils n'hésitent pas à manger de cette chair fraîche.

Mais, en 1492, l'Amiral se garde bien de parler de si sombres moments ; il ne semble pas, d'ailleurs, qu'il en ait eu l'occasion. Le 21 octobre, dans une lagune, ils prennent un grand serpent et envoient la peau aux Altesses ; mais c'est Las Casas après coup et non Colomb, qui en parle et brosse un tableau particulièrement affreux de cet animal hideux, avec cette arête d'épines qui lui court sur le dos ; certains, dit-il, trouvent sa chair très savoureuse, plus que le blanc de poulet ; mais lui, si familier pourtant de ces pays et qui si souvent, s'est trouvé « très à l'étroit pour la nourriture », n'a jamais accepté même d'en goûter. Pour Colomb, l'iguane, le grand serpent, comme ailleurs le pécari, ne sont que des curiosités. Ce qu'il voit aussi, surtout dans les parages du Monte Cristi à l'Hispañola, ce sont des tortues aussi grandes qu'un grand bouclier de bois et des sirènes, c'est-à-dire, selon la façon de parler et de voir du temps, une espèce de phoque, sans doute des levantins. Rien d'effrayant : ils sautaient haut au-dessus des vagues et leur visage ressemblait certes un peu à celui d'une femme mais « pas du tout aussi belles qu'on l'a souvent écrit » ; d'ailleurs, il en avait déjà vu en Guinée. Non loin de là, et à quelques jours d'intervalle, alors qu'il fait chercher des huîtres perlières sur un fond de vase, ses marins pêchent au filet un étrange animal, un énorme poisson (le poisson-coffre) « entièrement couvert d'écailles très dures [...]. Il le fit saler pour le montrer aux Rois catholiques.

En somme, pour un premier bilan, rien de terrible, ni de repoussant, tout au contraire : une nature toujours aussi aimable et généreuse. Des milliers d'oiseaux et donc, les merveilleux perroquets mis à part, du gibier. Surtout des poissons. Le premier jour ou presque, le 16 octobre, c'est encore l'étonnement émerveillé devant les formes et les couleurs : des poissons tellement variés et tellement différents de ceux d'Espagne ! Certains ressemblent vraiment à des coqs, d'autres sont tout bariolés. Chacun en demeure étonné et ne se lasse pas de les regarder. Quelques baleines aussi »… Très souvent tout au long du *Journal*, pour toutes les îles, il montre les inépuisables ressources de cette pêche que les Indiens pratiquent si bien. Comme pour les plantes, l'observation s'attarde davantage à l'Hispañola sur l'aspect pratique, sur la façon dont la pêche permet de varier ou de renouveler les vivres de l'équipage, sur les possibilités de survivre pour de futurs colons. L'idée d'établissement l'emporte très vite. Le 11 décembre, il fait explorer toute la côte face à l'île de la Tortue et débarquer des hommes qui « pêchent aussitôt quantité de poissons pareils à ceux de Castille ». Vient alors sous la plume de l'Amiral toute une énumération plutôt fantaisiste où apparaissent quelques noms d'Europe : des saumons, des merluches, des salpes… même des sardines. Un tableau prometteur, tout à fait rassurant.

Les déceptions

De la même façon, dès 1492, le *Journal* tente, par bribes, une sorte d'inventaire des plantes comestibles, des fruits et des habitudes des indigènes. Comment savoir s'il faut transplanter si loin toutes les cultures d'Europe, semer du froment ; faire pousser des ceps de vigne, des arbres fruitiers… ; élever des animaux domestiques ?

Cependant ces remarques sur l'alimentation indienne et les possibilités agraires des îles viennent relativement tard. Le 4 puis le 6 novembre, coup sur coup, il note que l'on cultive en grande quantité des haricots et des fèves, « mais qui sont très différents des nôtres ». Il parle aussi des *mames* « qui ont la forme d'une sorte de rave et le goût des châtaignes ». Ce n'était pas comme on l'a cru trop vite, les pommes de terre mais une variété de patates douces, des tubercules qui tenaient une place primordiale dans la vie de ces régions du Nouveau Monde. Le 16 décembre, près du futur établissement de La Navidad, le *Journal* en donne une description fort attentive destinée sans aucun doute à bien éclairer les souverains et tous les lecteurs sur cette ressource vitale, quasi providentielle, la seule semble-t-il qui puisse convenir, pour un temps, à une colonie d'Espagnols. Il les appelle dès lors *ajes*, entendant mieux le mot indigène et proposant une transcription plus correcte ; mais le premier nom, *mame*, est resté quelque temps dans l'espagnol, et le français garde igname. Ce sont des plantes partout cultivées par les Indiens avec beaucoup de soins ; on peut, en râpant les tubercules, elles-mêmes bonnes à manger et très savoureuses, faire une sorte de farine et du pain « qui est très bon et excellent ». Celles de cet endroit, « aussi grosses que le mollet »

l’emportent sur toutes les autres et lui paraissent bien plus belles que celles que l’on trouve en Guinée.

C’est seulement lors du troisième voyage, dans les parages du golfe du Paria qu’il parle du maïs : « Une graine qui produit un épi en forme de quenouille » ; il en a déjà ramené en Castille « où l’on peut maintenant en trouver en quantités importantes ». Ce qui indiquerait clairement le premier emprunt européen à cette flore d’Amérique si nouvelle, si déconcertante ; mais il ne précise pas que dans les îles et plus particulièrement dans l’Hispañola, ces grains de maïs soient l’objet de grandes semailles, ou d’un important trafic.

Au total, ce bilan des ressources naturelles, du point de vue européen, semble bien maigre et décevant. Ces plaines si fertiles et ces vallées si verdoyantes, cette nature plantureuse produisent, tout bien pesé, peu de plantes vraiment utiles, du moins de celles qui correspondent aux goûts habituels. Les Espagnols ont bien vu les grands arbres et les palmiers ; ils ont observé les Indiens tirer sur les plages quantité de poissons dans leurs filets et abattre de leurs flèches des oiseaux, dont certains ressemblent à des perdrix d’Espagne. Ils les ont vus aussi se livrer à des pratiques tout à fait curieuses comme à Cuba manger de petits chiens élevés près de leurs maisons, ou faire brûler et fumer par un long tuyau cette herbe qui se consume en une fumée de saveur si âcre – le tabac bien sûr. Mais, pour eux, tout cela n’était que curiosités sans grand intérêt. Pour le reste, pour se nourrir eux-mêmes, à inventorier les plantes des champs qui tapissent les fonds des vallées ou les flancs des collines, à visiter les villages et les cases, identifier les ustensiles de cuisine et les foyers, à prendre même quelques repas de fête avec les caciques, avec Guacanagari surtout près de La Navidad, rien de bien exaltant. Aucun attrait, aucun désir spontané de partager ce genre de vie et cette cuisine.

En Europe, quelques lettrés, savants humanistes, s’intéressent de près aux plantes et aux graines de ces terres si lointaines et étranges. Ils découvrent tout un monde. Pietro Martyre, dès mai 1494, écrit au cardinal Ascanio Sforza, fils de Francesco, légat pour les États de Saint-Pierre, et lui envoie des graines, des écorces et des moelles d’arbres pour qu’il les fasse examiner par ses pharmaciens, droguistes et parfumeurs. Mais :

« Si vous désirez goûter soit aux graines, soit aux pépins que vous remarquerez dans les graines, soit à l’écorce, ayez soin, très illustre prince, de ne les approcher qu’avec précaution de votre bouche […] c’est qu’ils sont très pénétrants comme saveur, un peu âpres, et ils piquent la langue, si on les laisse trop longtemps dans la bouche. Au cas où votre langue serait un peu brûlée par cette dégustation, prenez de l’eau et cette saveur trop pénétrante disparaîtra. »

Des épices qui n’entrent pas du tout dans les habitudes, ne correspondent pas aux goûts.

De même, Michele di Cuneo, dans une lettre à son ami de Savone Giacomo Annari, le 15 octobre 1495, aussitôt après son retour des Indes avec la flotte de Antonio de Torres, consacre de longs chapitres à dresser un très beau bilan très circonstancié, de tous les arbres à fruits et de toutes les plantes cultivées. Les arbres surtout le fascinent. De chacun, sans toujours le nommer exactement, il s’applique à donner une description très précise, montrant la saveur et la grosseur des fruits. Une très riche énumération, destinée davantage à un homme préoccupé de s’installer dans le pays ; ces arbres, pourtant, ne conviennent pas tous et plusieurs d’entre eux, les plus prometteurs, laissent sur la faim :

« Il y a aussi des arbres qui produisent des fruits comme des cédrats chez nous, mais ils ne sont pas bons car trop amers ; et

ils ont l’écorce comme des courges et ils en font des tasses pour boire ou des vases pour garder l’eau [...].

« Ces îles produisent aussi des arbres pas trop gros qui font un fruit comme la pomme qu’ils mangent ; mais qui n’est pas très grand et a le goût des glands [...].

« Ils ont aussi des palmiers très hauts, très gros ; leur blanc est bon à manger ; ils donnent quantité de dattes mais qui ne mûrissent jamais et valent seulement pour les porcs... »

Ainsi, répondant à un très grand désir de savoir exact, ces informations complètent-elles très largement les indications souvent trop lapidaires de l’Amiral lui-même. Deux années au plus, après le premier retour, tous les hommes curieux d’Espagne et d’Italie savaient certainement à quoi s’en tenir sur les véritables richesses de ces contrées déjà tant vantées par la renommée. Le bilan reste, pour tous, toujours le même : une merveilleuse végétation, exubérante, une étonnante fécondité du sol, un climat généreux porteur de belles promesses, mais, en l’état des choses, rien ou presque qui corresponde aux traditions alimentaires de l’Europe. De plus, tous ces fruits si beaux, ces « grappes lourdes et pleines de jus » qui pendent des pampres suspendus entre les arbres, très haut souvent, ne pouvaient absolument pas se conserver : « Ils pourrissaient tous et quand ils furent gâtés, on les jeta à la mer. »

Pour l’essentiel, la nourriture des indigènes semble parfaitement exotique, étrangère, tout autant que le genre de vie, que le costume ou l’absence de costume, le culte des idoles, les cases de bois et de palmes, la carence d’organisation politique et d’échanges économiques pratiqués sur une grande échelle. Pietro Martyre qui, lui, ne parle pas d’enthousiasme avait bien senti toute cette insuffisance :

« Leur nourriture c’est un pain fait avec des racines que Dieu leur donna et fit croître sur cette terre en place de blé car il n’y

a ni blé, ni seigle, ni orge, ni avoine, ni sorgho, ni petit blé, ni millet, ni rien qui ressemble à tout cela ; il y a une plante qui vient en grappes pareilles à celles du panicaut, mais aux grains bien plus gros et plus blancs ; il y a du maïs et des *ajes* et autres plantes à manger ou racines dont ils ont vécu jusqu'alors et autres fruits ou nourritures sauvages que Dieu leur a donnés pour survivre et avec lesquels ils ont survécu depuis que Notre-Seigneur Jésus-Christ les a faits. »

Tout manque ou tout est différent ; ni froment, ni seigle, ni orge, ni viande d'animaux domestiques, ni bonnes épices pour corser convenablement les plats ou les boissons ; peu de sel sans doute. Pas même de vin si indispensable à tout Européen. Ce n'est que très tard, en août 1498, sur les côtes du golfe de Paria, que Colomb ose parler de vins, de plusieurs manières dit-il, blanc et rouge, « mais qui n'était pas fait avec des raisins » ; les Indiens le fabriquaient avec certains fruits, parfois même avec de la graine de maïs, selon des processus très compliqués ; « parmi eux, ceux qui avaient du vin de la meilleure qualité s'empressaient de l'apporter comme une marque de déférence ». Ici, visiblement, il invente ou veut trop plaire. Ce n'étaient que des boissons plus ou moins fermentées, comparables peut-être à ces jus, ces verjus de remplacement qui, tant bien que mal en Europe, assuraient la soudure en attendant les prochaines vendanges, toujours trop longues à venir.

Aussi, pour ces gens qui rêvaient de richesses et de merveilles, ce régime indien paraissait bien frugal, tout à fait primitif, sans intérêt ; une véritable nourriture de « sauvage ». La rencontre des deux civilisations, en ce domaine comme en tant d'autres, ne pouvait se faire que par des emprunts très sporadiques, très lents, très rares qui en aucune façon n'arrivent à masquer le mur des refus. C'est là un trait, avant

tout un trait de mœurs ou même de mentalités, qui a pesé très lourd sur les destins et sur les aléas de toutes les entreprises de colonisation dans ce Nouveau Monde. Les Ibériques et plus tard tous les Européens, doivent amener leurs vivres et faire pousser leurs céréales. Une idée solidement ancrée, presque une panique collective : les Chrétiens ne peuvent pas vivre sur le pays, avec ses ressources naturelles. Déjà, en 1455, Antonio Usodimare qui explore le cours de la Gambie en Afrique occidentale et les côtes du voisinage, écrit tout simplement qu'il a dû faire demi-tour faute de vivres car « les Blancs ne peuvent consommer que leurs provisions pour ne pas tomber malades et mourir ».

Le 27 novembre 1492, traçant une sorte de bilan de l'aventure aller, Colomb peut certes se vanter de n'avoir eu à son bord aucun malade, atteint du mal de tête même, aucun qui ait dû rester allongé, « si ce n'est un homme âgé qui souffrait depuis toujours de la pierre et s'en était guéri au bout de deux jours… ». Belle affirmation propagandiste là encore. Mais ces hommes se nourrissent surtout des provisions de bord ; à terre, ils ne cherchent que l'eau fraîche, quelques fruits et quelques poissons qu'ils pêchent et préparent eux-mêmes. Dès que les biscuits manquent ou s'abîment, gâtés par les insectes ou les moisissures, dès que s'épuisent dans les barils plus ou moins bien cerclés les provisions de vin ou de viandes salées, ils s'en trouvent malheureux, par exemple dès février 1493, lors du premier retour.

Nous voyons mal si de petits groupes isolés, si les trente-neuf abandonnés à La Navidad, si les rebelles du Cibao réfugiés dans les montagnes en plein pays indien, si les premiers aventuriers chercheurs d'or, si les colons réellement astreints à vivre sur leurs terres, ceux de la Savonese de Michele di Cuneo par exemple, ont pu s'intégrer et vivre du pays. Nous savons qu'une

centaine de rescapés ont, à la Jamaïque, à Santa Gracia, survécu pendant neuf mois sur deux navires échoués, se nourrissant exclusivement des provisions apportées par les Indiens. Nous savons que ces gens-là ne sont pas tous, après leur sauvetage et leur arrivée à Santo Domingo, repartis aussitôt pour l'Espagne ; au contraire, certains sont même allés s'établir, les tout premiers, à Puerto Rico. Nous entrevoyons ainsi quelques exemples d'individus ou de communautés capables de se nourrir sans secours réguliers. Mais il ne s'agit, en quelque sorte, que d'initiatives privées ; la politique affirmée, celle des souverains, ne souffre pratiquement aucune nuance : il faut, au début et pendant quelques années, tout apporter ou presque.

Dans un long *Mémoire* adressé à Juan de Fonseca, Colomb avait parfaitement établi le compte de « tout ce qui était nécessaire pour le maintien de mille personnes aux Indes pendant une année ». Le projet détaillé, long d'une vingtaine de feuillets, traduit bien une prise de conscience nette des difficultés qui pouvaient attendre les nouveaux colons. On y lit clairement les réelles préoccupations du *poblador*, investi d'une terrible responsabilité. Ici, tout est prévu… Figurent d'abord en bonne place, les céréales et aliments essentiels : 600 grandes mesures de blé et 100 d'orge, 600 quintaux de biscuits et 12 000 arrobes de vin, 70 mesures de légumes secs, de fèves, pois chiches et lentilles. Puis la viande (500 veaux et 100 vaches boucanés), le poisson (300 douzaines de poissons salés), le fromage (300 quintaux), 200 quintaux de figues et de raisins secs, 30 quintaux d'amandes, de noisettes et de noix. Les épices et les assaisonnements : 50 arrobes de sucre, 60 de miel, 10 bottes de mélasse ou de moutarde ; plus, en fortes quantités, l'ail et les oignons. Enfin, de quoi conserver les légumes, les fruits ou les poissons : 400 arrobes d'huile et 1 000 de vinaigre. Un régime qui tient exactement compte des contraintes très

dures imposées par le climat, le dépaysement, l'impossibilité de s'adapter à une nouvelle diététique. Il fallait survivre pendant des mois, nourrir les hommes, soigner les malades.

Ce programme fut-il rempli ? Était-il suffisant ? En tout cas dès 1494, l'Amiral et le docteur Chanca insistent l'un et l'autre sur la difficulté de garder les aliments à bord sous un tel climat, si chaud et si humide. Bien souvent, les hommes en sont réduits à manger des biscuits gâtés ou des viandes avariées :

« Nous arrivâmes enfin à toucher terre dans le meilleur endroit que l'on puisse choisir, avec un très bon ancrage et des pêcheries très riches, ce dont nous avions tant besoin, à cause du manque de viandes. Il se trouve là, dans cette terre, un poisson très étrange, bien plus sain que celui d'Espagne. Mais ici le pays si chaud et si humide ne permet pas de le conserver d'un jour à l'autre… »

Les difficultés d'approvisionnement, le refus conscient ou non de s'adapter, les exigences d'une implantation humaine et l'obligation absolue de faire continûment appel à l'Espagne se trouvent à nouveau parfaitement mis au clair dans un autre *Mémoire*, fort long encore, une véritable liste de recommandations, écrit dès fin janvier 1494 et que les rois reçurent des mains d'Antonio de Torres la première ou la seconde semaine d'avril à Medina del Campo. Torres portait certainement tout un portefeuille de documents : plusieurs lettres, peut-être des extraits du *Journal* de ce second voyage et, d'après Las Casas, « une longue description de la terre et de son état pour le lieu où il avait fondé sa nouvelle ville [Isabela] ». Seul, malheureusement ce *Mémorandum* nous est resté, mais il en dit assez pour comprendre les principaux soucis du *poblador* des nouvelles terres ; tout presque se rapporte aux vivres.

Les hommes restés à terre, surtout ceux qui sont allés explorer l'intérieur, tombent malades « assez subitement »,

certains ont dû même rebrousser chemin. « Vous direz à Leurs Altesses que […] la cause de la maladie qui nous frappe tous réside dans le changement d'eau et d'air ; nous observons bien, en effet, qu'elle attaque tout le monde mais jamais d'une façon très dangereuse […] les hommes supportent mal le climat de ces régions, mais ils peuvent se rétablir assez rapidement. » C'est plutôt comme une langueur, une extrême fatigue. Si bien que, formule tout à fait décisive qui met en plein jour les conclusions et les intentions du colonisateur, « la conservation de la santé réside d'abord en Dieu et, ensuite, dans l'acheminement, pour nos hommes, des mêmes aliments auxquels ils étaient habitués en Espagne ».

« Si nous avions seulement ici un peu de viande fraîche, nous pourrions les nourrir bien mieux et ils seraient tous guéris et, avec l'aide de Dieu, à cette heure même, tous debout. »

Par un troisième *Mémoire* beaucoup plus court écrit en Espagne, sans doute dans l'hiver 1497-1498, pour un troisième voyage et une autre entreprise de colonisation, il réclame toujours par avance de grandes quantités de vivres. Il insiste sur le pain et les biscuits : un approvisionnement complet capable avant tout de supporter le voyage : un tiers de biscuits de très bonne qualité et tout frais cuits pour qu'ils se gardent le mieux possible, un tiers de farine salée « dont la salaison aurait été faite en même temps que la mouture » et un tiers de froment non moulu.

Cette carence presque désespérée, vite connue en Espagne, suscite l'expédition de secours d'Aguado, lancée de Séville le 5 août 1495. Les caravelles, certes, amenaient tout un matériel pour les charpentiers et les bûcherons, pour les mineurs (15 quintaux de mercure pour l'amalgame de l'argent), pour les pêcheurs. Mais tous les navires portaient aussi de grandes quantités de vivres : blé, seigle et vin, vinaigre, huile et graisses,

fromages et poissons secs. Plus, enfin, un certain nombre d’animaux : six juments, un âne, cinq ânesses et deux « bourricots » ; plus 300 lapins « en un très grand panier d’osier avec de la salade pour qu’ils aient à manger ». D’ailleurs, les rois et Fonseca, alertés par une telle misère alimentaire, par la terrible vague de maladies et de morts, avaient fixé une ration à distribuer coûte que coûte, sous peine de mort, à chaque personne, tous les quinze jours. Cette ration établie « grâce aux conseils de ceux qui sont revenus des Indes » comprenait des mesures de blé (pour 10 *fanègues* par an), une demi-arrobe de vin pur (« on dit qu’ils y mettent de l’eau »), 4 livres de graisses, une de fromage, du vinaigre, de l’huile, plus de trois livres de poisson séché pour les jours de jeûne.

En fait, ces maladies de mauvaise adaptation inquiètent beaucoup car elles mettent en péril l’espoir même d’un véritable établissement des Chrétiens. Le climat, les hommes le supportent mal ; la nourriture, ils la refusent. Colomb souligne les mérites du docteur Chanca qui a tant de travail à faire face à ces maladies et au manque de provisions, qui gagne ici, à Isabela (nous sommes toujours en janvier 1494) beaucoup moins qu’en Castille ; et il supplie Leurs Altesses de lui accorder une forte gratification. Cette supplique montre clairement que les maladies le préoccupaient toujours. Sans doute n’était-il pas le seul et toute entreprise lointaine vers ces pays inconnus devait payer ce tribut ; la lettre parle de « tous les médecins de Leurs Altesses qui ordinairement servent dans des expéditions ou dans des entreprises semblables » ; on leur versait, au retour, la valeur d’une journée de salaire de tous les marins et hommes à bord. Ces langueurs et ces fatigues, dès les premières semaines à Isabela jetaient un jour bien sombre sur l’avenir des grands projets. Après l’Amiral lui-même, Las Casas et plus encore Oviedo brossent des tableaux assez tristes de la

condition de ces premiers Espagnols installés dans l’île lointaine. Ils réclament autant de médicaments, d’« épicerie » aux vertus bienfaisantes, que de vivres proprement dits.

Ils demandent des fortifiants, des épices souvent utilisées en Europe comme reconstituants ou pour telle ou telle valeur thérapeutique, toute simple, parfaitement reconnue :

« … Ce qui nous manque le plus ici, en ce moment, c’est le raisin sec, le sucre, les amandes, le miel et le riz dont on devrait nous envoyer de grandes quantités. »

Il faut aussi du vin car on en a pris trop peu et il est déjà presque tout consommé. Mais plus encore, le sucre, sorte de panacée : « Le meilleur aliment du monde et le plus sain […] tant pour l’approvisionnement des hommes en bonne santé que pour les malades. » Les rois devraient faire passer une caravelle par l’île de Madère et y acheter aux Portugais cinquante tonneaux de « miel de canne » et dix caisses de sucre raffiné « qui nous seraient bien nécessaires » ; il n’y coûte pas cher et c’est la bonne saison.

Les rois ont parfaitement admis ces exigences et toute l’histoire de ces premières colonies de peuplement se trouve constamment ponctuée par l’envoi de convois de secours chargés encore de vivres de toutes sortes.

Ainsi, du point de vue humain, ces nouvelles terres offertes brusquement à l’esprit d’entreprise des Espagnols, à leur quête du profit, n’offrent-elles, malgré de belles promesses, que des possibilités d’établissement très limitées.

Le problème démographique, il est vrai, ne se pose pas. L’Espagne chrétienne se trouve alors – tous les signes l’indiquent – dans une situation absolument contraire à celle des temps de la *Reconquista*, alors qu’il fallait appeler des communautés entières de France (Bourguignons, Champenois,

gens du Sud-Ouest) pour peupler tant bien que mal, très lentement, les régions reprises aux Musulmans et très souvent restées vides. Vers 1490, la péninsule paraît en pleine expansion, prête à exporter ses hommes, laboureurs, cadets des familles nobles. Mais cet établissement si lointain ne peut, comme en d'autres temps et vers d'autres horizons, se faire en désordre, d'une manière « sauvage ». Pour des raisons politiques et juridiques évidentes, pour respecter une certaine fiscalité, bien sûr, mais aussi pour répondre à ces impératifs de ravitaillement, du moins à l'idée que l'on s'en faisait. Ce fut bien une colonisation « encadrée » et quasi « supportée » qui, pendant des années, tire toute sa subsistance de la métropole. Les rois et leurs chargés d'affaires prennent tout en charge et c'est une vaste organisation « étatisée » qui tente de surmonter tous les obstacles : la mer, trois ou quatre semaines de navigation entre les deux mondes, les pertes : un fil bien fragile tout de même, ténu, tendu à l'extrême.

Exploration pour une colonisation

Telles s’imposaient les conditions difficiles, presque insurmontables, en tout cas sans précédent. Pourtant, les buts s’affirment sans aucune ambiguïté dès la première expédition. Ni Colomb ni les souverains ne perdent de vue l’œuvre de colonisation, la prise de possession et le peuplement. Ils mettent tout en œuvre pour préparer la voie. Pour l’un, par une exploration minutieuse des lieux, une véritable reconnaissance. Pour ses maîtres par un vaste travail diplomatique afin de délimiter au mieux leur sphère d’influence et la zone où ils peuvent envoyer leurs marins, capitaines puis *conquistadores*.

Pour cette grande entreprise d’établissement, l’Amiral a beaucoup travaillé dès son premier voyage et, par la suite, il ne perd jamais de vue qu’il lui faut non seulement découvrir et situer tant bien que mal de nouvelles terres, mais aussi les reconnaître, les explorer, en mesurer tous les accès, toutes les possibilités d’accueil. Ses *Relations* montrent, jour après jour, jusqu’à l’obsession, le souci constant de parfaitement inventorier les côtes, les plages et les ports naturels, les caps et les récifs, les embouchures des fleuves. Il prépare les routes et cherche tous les lieux favorables aux relâches et à l’implantation d’un port ou d’une « ville ».

Tout au début, certes, dans l’archipel, il se soucie surtout de définir une route vers de nouvelles îles. Le 19 octobre, quittant la pointe sud de la Fernandina, il assigne à chacun des trois navires trois directions légèrement différentes (est-sud-est, sud-est, sud-sud-est) pour mieux explorer l’horizon ; ceci du lever du soleil jusqu’à midi. Mais, dès le lendemain, il ne saurait se contenter de reconnaître de loin, de croiser au large des côtes ;

il lui faut tout voir et de près. Pour explorer ainsi, d'une façon si attentive, si minutieuse, il sonde sans cesse les profondeurs, prend des mesures de distances, il envoie souvent une barque ou une chaloupe pour suivre tous les accidents de la côte ; il laisse volontiers la *Santa Maria*, plus lourde et moins maniable, ancrée un peu plus au large. Avant tout il recherche, parfois désespérément, de bons ports. On sait qu'au tout premier jour, arrivant de l'ouest, il avait dû contourner sa première île, ce grand récif corallien de San Salvador, par le sud avant de trouver un ancrage, bien précaire encore : le petit abri d'une baie mal fermée. Le 17 octobre, à la Fernandina, enfin il trouve pense-t-il, « un port admirable, avec deux entrées séparées par un rocher » ; les deux goulets fort étroits protègent très bien l'accès d'un bassin assez large pour contenir à l'aise une centaine de navires ; malheureusement, il le fait sonder et touche des hauts-fonds inutilisables. Plus heureux à Cuba, le 12 novembre, près du fleuve des Mers, il arrive enfin à un port large et profond, sans hauts-fonds ni récifs, « le meilleur qu'il ait vu jusqu'à ce jour » ; un mois entier donc, jour par jour, après le premier abordage ; et aussitôt d'affirmer que ce serait « un très beau site pour y bâtir une ville avec une forteresse puisque les navires de toutes tailles pourraient venir accoster jusqu'au pied des murs ».

Deux jours plus tard encore, le 14 novembre 1492, alors qu'il s'était éloigné de cette côte de Cuba, le vent se lève du Nord et il lui faut chercher très vite un port ; c'est là qu'il voit, tout au long de l'après-midi, quantité de petits abris, d'îles fermant des baies peu profondes, des « ports pas très sûrs » où, par ce gros temps, il n'ose s'aventurer. Enfin se présente un bon port, avec un fleuve de bonne largeur et profond partout. Un peu plus loin dix jours après, deux îles ferment un magnifique plan d'eau bien protégé, « où pourraient tenir toutes les nefs d'Espagne et y

rester à l’abri de tous les vents sans même y être amarrés ». Puis, toujours à Cuba, cet émerveillement des marins qui découvrent coup sur coup, « car il longeait de bien près la côte pour tout bien voir », neuf ports absolument parfaits et cinq grands fleuves.

Et ainsi, tout au long des quatre voyages, pendant des mois et des mois, dans des conditions parfois très difficiles, en dépit de multiples périls, des écueils et des bancs rocheux innombrables, malgré de terribles tempêtes qui lui opposent un mur d’ouragan, se poursuivent ces explorations minutieuses et scrupuleuses, lors même que les coups de vent l’obligent à battre en retraite ou à infléchir sa route. Certaines de ces campagnes s’imposent encore comme des modèles du genre, parfaitement connues, le fait n’est pas si commun, grâce aux notes très précises du *Journal*. Ainsi celle des *Jardines de la Reina*, sur la côte sud de Cuba – un univers étrange d’îlots trompeurs et de criques minuscules – au printemps 1494. Surtout, dans le golfe de Paria, l’accès le plus périlleux de tout ce monde caraïbe. C’est là qu’il cherche le détroit vers la grande mer et contemple, jour après jour, le mouvement des eaux : l’effrayant ressac et les tourbillons qu’il attribue au choc de l’eau douce avec l’eau salée ; il observe les remous qui l’inquiètent car ils signalent certainement quelques récifs barrant l’entrée des chenaux, ces sinistres bouches du Dragon et de l’Enfer. Ici l’Amiral découvre un autre univers qui n’est plus du tout celui des îles.

Il a tout inventorié, tout noté ; en témoigne l’étonnant rythme des baptêmes : pas une baie, pas un cap ou une simple pointe, pas une « mer » plus profonde, pas une île un peu importante ou un fleuve qui ne reçoive aussitôt son nom, ne se trouve défini, étiqueté pour les voyages à venir.

Toutes ces observations soigneusement consignées, datées et chiffrées, constituent de véritables Instructions nautiques et servent immédiatement à l'établissement de cartes. Colomb cartographe, personne n'en doute, car personne n'ignore les années passées dans l'échoppe du frère Bartolomè à Lisbonne. Fort d'un tel apprentissage, l'Amiral dresse sur le coup, au fur et à mesure de sa progression au long des côtes, des dessins et des schémas, à peine ébauchés. L'une de ces esquisses, bien précaire, nous est restée : celle de la côte nord d'Haïti, une toute première approche, maladroite de traits et pourtant très parlante. Ces cartes, reprises sans doute plus tard avec plus de soin, les notes prises et reportées dans le *Journal*, devaient représenter une documentation fort importante, établie pour préparer les entreprises de colonisation ; elles affirmaient la prise de possession et les droits du découvreur ; c'étaient des preuves. Il déclarait nettement ses intentions dès 1492, avant son départ :

« Je me propose aussi, Seigneurs Princes, d'écrire chaque nuit ce que nous aurons fait dans la journée et chaque jour ce qui se sera passé pendant la nuit ; également je vais établir une nouvelle carte marine où je marquerai les mers et les terres de la mer Océane, avec leur place exacte et leurs routes… ».

Lorsqu'il institue le *Majorat* en faveur de son fils Diego, Colomb rappelle qu'il a conquis l'Hispañola, de nombreuses îles… tel que l'on peut le voir « par mes écritures et mémoires et cartes de navigation ». Lors du troisième voyage, examinant les courants et les mouvements de vagues dans le golfe de Paria, il pense qu'autrefois un bras de terre réunissait l'île de Trinidad à la terre ferme, qu'il appelle la Terra de Gracia, et ajoute « comme vos Altesses pourraient le voir par le dessin que je leur

envoie avec cette lettre ». Combien de dessins aujourd'hui perdus pouvaient ainsi illustrer ses *Relations* ?

En 1517, un géographe turc du nom de Piri Réïs, aurait dessiné une carte de l'île d'Hispañola avec la « ville » d'Isabela, d'après un schéma de la main même de Christophe Colomb, qu'un navire espagnol aurait apportée à Istanbul.

Tous ces écrits si précis, ces esquisses et ces cartes marines – replacés dans leur temps –, disent clairement un souci étonnant d'exactitude que partageaient certainement tous les navigateurs, plus particulièrement les Portugais. Le *Journal* du voyage de 1492-1493 et ses compléments graphiques s'inscrivent parfaitement dans ce genre documentaire, puis littéraire, des *Relations* de voyages qui, en quelques décennies, a évolué d'une façon très spectaculaire. Cependant, à comparer ce premier *Journal* du périple aux Indes occidentales avec, précisément, les écrits des grands capitaines portugais, apparaissent quelques décalages chronologiques qui méritent bien d'être soulignés, avec une nette antériorité en faveur du Génois. Pour les descriptions des pays, il donne l'exemple. La *Cronica dos feitos do Guiné*, composée en 1453 par Gomes Eanes de Azurara ne comportait encore que peu d'indications numériques et s'encombrait d'un lourd appareil de citations d'ouvrages anciens ; son auteur commettait de fréquentes et importantes erreurs de dates et de distances. Les *Roteiros*, ou *Livros de Rotear*, des années 1480, auxiliaires indispensables par la suite pour toute navigation lointaine, marquaient, eux, les heures du jour, les profondeurs et les distances. Le *Journal* du voyage de Vasco de Gama aux Indes, un récit anonyme de l'aventure de Pedro Alvais Cabral au Brésil, puis deux journaux de bord (*Diarios de bordo*) datés de 1502, dont l'un de Estevão de Gama, ne donnaient aucune indication ou presque sur le pays lui-même, se limitant à des descriptions techniques,

précises mais tout à fait sobres. Le très célèbre *Esmeraldo de Situ Orbis*, de Duarte Pachaco élaboré aux alentours de 1508, à la fois livre de cosmographie et manuel de navigation, présentait certes une synthèse de tous les genres, mais insistait encore, bien davantage, sur les renseignements de caractère historique (à la façon des voyageurs arabes ou de Marco Polo) et restait d'une totale discrétion sur les paysages et les habitants.

Colomb les précède tous, ou s'en démarque. Il inaugure alors un type de relation nouveau, fortement inspiré non plus seulement par la volonté de découvrir, mais de conquérir plus tard ces pays et de s'y établir.

Ces explorations et ces inventaires ne se limitent naturellement pas, sauf les tout premiers jours et dans les moments trop difficiles, à une simple étude des côtes. Il tente d'estimer aussi l'arrière-pays ; il décrit les montagnes qui coiffent les baies et les plages, les plaines cultivées. Surtout, il cherche les voies de pénétration, les grandes rivières, celles qui permettraient une navigation et, qui sait ? des transports relativement aisés. Sur ces fleuves, il lance les barques et ses marins, et parfois dirige l'expédition. À Cuba, le 27 novembre 1492, il reconnaît, aussitôt passé le cap de Campana, cinq beaux fleuves séparés à peine d'une lieue les uns des autres, s'élargissant tous vers la mer en ports magnifiques, accueillants pour de grandes et lourdes nefs, sans récifs ni écueils, avec des bancs de sable parfaitement nets ; là il peut pénétrer sans périls. Un peu plus loin encore : une très belle embouchure, pas plus large que la longueur de la barque mais où une galère entrerait sans mal ; « allant par ce fleuve, il fut enchanté (une fois encore…) d'y voir tous ces arbres verts et cette fraîcheur, toute cette eau si claire, puis encore les oiseaux et la douceur de l'air ». Et ainsi très souvent. Sauf, semble-t-il

sur la terre ferme, dans le golfe de Paria où l'énorme masse des eaux douces déferlant du cours du grand fleuve l'effraie ; l'eau de mer reste douce si loin au large et les courants se heurtent en des tumultes épouvantables ! Mais, au total, partout aux Indes le fleuve offre l'abri de son cours.

Est-ce assez ? Très vite la désillusion pointe puis se précise : ces cours ne sont, en aucune façon, des voies aisées pour gagner l'intérieur. L'Amiral comprend bien qu'ici, à la différence de ce que rapportaient les grands voyageurs sur les lointaines contrées de l'Asie, à la différence aussi des grands fleuves d'Afrique, telle la Gambie, dont on peut remonter le cours pendant des jours, ces fleuves du Nouveau Monde n'ont, dans les îles en tout cas, qu'un profil très heurté, tourmenté, barré aussitôt par les chaînes de montagnes toutes proches. Et au Paria, c'est un monde d'angoisse, d'inconnu intolérable.

En fait, seules des expéditions par terre, difficiles à mettre sur pied pour ces marins venus sur leurs caravelles, forcément très aventureuses, rassemblant quelques dizaines d'hommes exposés à tous les périls, permettent d'explorer et de reconnaître l'intérieur du pays. Ce fut là dès le départ sans aucun doute un handicap très lourd, pour toutes sortes de raisons. Les Espagnols, certes, peuvent se targuer d'une écrasante supériorité des armes, d'une détermination farouche, celle des conquérants. Ils peuvent aussi, tant qu'ils se limitent à quelques rencontres et à quelques trocs sur le rivage, bénéficier de l'effet de surprise et de curiosité et trouver ainsi un accueil presque toujours bienveillant. Mais le temps passant, leurs intentions s'affirment et provoquent inévitablement toutes sortes de refus ou d'hostilités. De plus, Colomb y insiste à plusieurs reprises, les conditions pour une telle marche, ne sont pas du tout favorables, bien au contraire. Il faut tout porter à dos d'homme. Dès le premier jour, cette idée déjà en tête, il dit

bien n’avoir trouvé aucun animal de somme ni, en fait, aucun animal domestique utile. À San Salvador : « Aucune bête de quelque sorte que ce soit, sauf les perroquets. » Dans l’île voisine, ni brebis, ni chèvre, ni autre bête. Les Indiens qu’ils aperçoivent ne se déplacent qu’au long des côtes, sur leurs canoës. Pas de routes vraiment, des sentiers fort mal tracés, asphyxiés par une végétation si dense qu’elle interdit la marche. Les seules incursions tentées vers l’intérieur à travers les montagnes, ont coûté très cher, en temps, en armes et en hommes. Pendant longtemps le Génois et ses lieutenants ne se risquent, dans l’Hispañola, que dans des circonstances contraignantes : en mars puis en avril 1494 à la recherche des mines d’or ; plus tard pour mettre à raison les rebelles, poursuivre les Indiens récalcitrants ou fugitifs. De même, au début de l’an 1503, dans le Veragua, pour les mines d’or encore, à partir de Santa Maria de Belem, en pleine saison des pluies.

Dans un pays si difficile d’accès, absolument inconnu, il n’apparaît pas que la colonisation ait jamais été précédée d’une véritable exploration ; l’occupation du sol progresse avec le peuplement et c’est le « colon », planteur, laboureur ou mineur, qui a ouvert la voie. De plus, aucun État organisé dans ces îles et donc aucune chance de soumettre d’un coup tout un empire et d’utiliser, pour gouverner, ni des cadres bien en place, ni aucun réseau de voies de communication centralisées. Il faut, bien évidemment, « peupler ». Les explorations de Colomb, si consciencieuses mais au ras des côtes seulement, n’ont pu préparer cet établissement que d’une façon très limitée, très insuffisante.

Portugal et Espagne : *le partage du Nouveau Monde*

De leur côté, les souverains menaient une action diplomatique de forte envergure pour s'assurer des droits indiscutables. Bien sûr, la découverte des îles, des côtes et des golfes de la terre ferme, ouvrait à l'expansion espagnole d'immenses possibilités. Mais les Portugais, tout-puissants sur mer, avaient déjà affirmé leurs ambitions à découvrir et dominer de nouveaux mondes. Il s'agissait aussi pour beaucoup, avant tout, d'évangéliser des peuples païens et entre les deux royaumes ibériques, entre leurs prétentions et leurs projets, le pape devait trancher. Ce ne fut pas chose aisée. Près d'un an de négociations, d'envois de missives et d'ambassades, de discours et de remontrances, de campagnes d'intimidation menées dans le plus grand secret pour aboutir, forcément, à une cote assez mal taillée que Colomb lui-même (mais était-ce important ?) refuse toujours de reconnaître.

Le pape est alors un Espagnol : Alexandre VI de la famille des Borgia, pas tout à fait une créature des souverains catholiques mais, tout de même, un homme qui leur doit beaucoup, à commencer par son élection. Personnage d'envergure pourtant, capable d'imposer tout aussitôt sa propre vue des choses, il ne sait résister que quelque temps aux sollicitations de ses protecteurs. Il a, au total, rédigé sur cette affaire quatre bulles successives qui marquent assez l'importance de l'enjeu et les hésitations de Rome. La première, du 3 mai 1493, dite *Inter Caetera*, écrite alors que Colomb était encore à Barcelone, fut envoyée aussitôt en Espagne et devait atteindre la cour avant même la fin du mois. Elle contenait, au titre de preuves, d'assez

substantiels extraits de la fameuse *Lettre*, la relation courte de l'Amiral. Elle se contentait d'affirmer que les terres nouvellement découvertes étaient restées jusqu'alors totalement inconnues ; que les habitants de ces contrées « très nombreux, peuples pacifiques qui vivent nus et ne mangent pas de chair humaine » sont tout disposés à recevoir la foi chrétienne ; aussi le pape confirme-t-il la souveraineté des rois de Castille sur ces terres découvertes ou à découvrir. Une formule fort ambiguë. D'une part la seule mention de la Castille, sans allusion à la Catalogne ni à l'Aragon, peut certes ne paraître qu'un archaïsme : seule la Castille, avant le mariage des rois, s'était intéressée à ces voyages atlantiques et la bulle pouvait tout simplement reprendre des habitudes de ce temps-là. Mais plusieurs commentateurs et historiens se sont demandé, des auteurs modernes encore, si, de ce fait, les Catalans ne se trouvaient pas en quelque sorte exclus de ces privilèges, mis à l'écart. Certains ont pu bâtir toute une suite de théories sur la rivalité Castille-Aragon, sur l'origine des futurs malheurs du Génois, protégé par les gens d'Isabelle, critiqué et jalousé par ceux du roi Ferdinand et ses conseillers aragonais ou catalans. Ils font même remarquer que, Colomb visitant pourtant la cour à Barcelone, sa découverte n'eut qu'un faible écho dans la province : les chroniqueurs n'en parlent pas ou fort tard. D'autre part, fait plus grave, Alexandre VI semblait oublier totalement les droits acquis par les Portugais et les privilèges que la papauté leur avait déjà concédés, à l'occasion de leurs voyages en Afrique et vers les îles, vers Madère surtout.

C'est pourquoi la bulle pontificale provoque vite une protestation virulente du roi du Portugal Jean II, déjà alerté par le passage de Colomb à Lisbonne et par quelques bribes de son récit. Son ambassadeur fait valoir une bulle plus ancienne, de 1481 (*Aeterni Regis*), qui lui conférait tous les territoires à

découvrir au sud des Canaries. C'était pour préserver les droits des Portugais sur les côtes et territoires d'Afrique, mais elle pouvait tout aussi bien s'appliquer très loin vers l'ouest, au-delà de la mer océane. La découverte par les Espagnols de ces îles de l'ouest complique et envenime les choses.

Dans le même temps, les Rois catholiques expédient, eux aussi, leurs ambassadeurs : l'archevêque de Tolède et Diego Lopez de Haro. Tous deux arrivent à Rome le 25 mai et, trois semaines plus tard, ils prennent l'offensive par avance, reprochent publiquement au pape sa mauvaise administration en Italie, la vénalité des offices, la corruption qui règne à la cour de Rome. Au même moment, le très célèbre Carvajal exalte dans un véritable prêche bientôt imprimé, toutes les actions de ses souverains pour le soutien et la gloire de l'Église, revendiquant pour eux la découverte « d'îles inconnues du côté des Indes ». Si bien que, plutôt que de revenir aux privilèges portugais, le pape cède, et proclame successivement deux bulles qui établissent un partage tout à fait favorable à l'Espagne. Tout d'abord, *Eximiae devotionis*, simple confirmation que les terres découvertes allaient bien à la Castille. Puis la seconde, intitulée encore *Inter Caetera*, qui trace une ligne de démarcation entre les deux futurs empires. Cette ligne devait passer 100 lieues à l'ouest et 100 lieues au sud de toutes « les terres appelées Açores et îles du Cap-Vert ». Un peu plus tard même, par une quatrième bulle, Alexandre VI, le 26 septembre 1493, étend d'une façon bien vague les « possessions » de l'Espagne et lui garantit en quelque sorte toutes les terres à découvrir où qu'elles soient.

Rome prend parti et se met sans nuance au service des intérêts espagnols. Le prestige que leur valaient la prise de Grenade et aussi le retour triomphal de Colomb, servit beaucoup les Rois catholiques dans cette affaire. Mais les Portugais ne peuvent consentir et, dès lors, veulent traiter

directement sans l’arbitrage pontifical. De nouvelles protestations, très vives, de leur roi amènent Isabelle et Ferdinand, incapables d’assurer en cas de conflit les communications avec leurs îles, à composer. Le 7 juin 1494, par un traité signé à Tordesillas au Portugal, la séparation entre les pouvoirs est reportée à une ligne méridienne courant bien plus loin que la première, à 370 lieues à l’ouest des îles du Cap-Vert, soit pour nous à 46° et demi de longitude ouest. Cette ligne réservait à l’Espagne absolument toutes les îles découvertes et à découvrir dans les Indes occidentales ; elle devait couper le continent sud-américain au Brésil, un peu à l’est de l’embouchure de l’Amazone ; tandis que la ligne des 100 lieues (38° ouest), elle, passait entre les sites actuels de Recife et de Salvador. En principe, les négociateurs de Tordesillas avaient prévu que deux caravelles, une de chaque nation, portant à leur bord des pilotes, astrologues, patrons, marins et cartographes, partiraient des Canaries, iraient au Cap-Vert puis, de là, cingleraient vers l’ouest pour atteindre cette ligne des 370 lieues. Ensuite, elles iraient plein sud jusqu’à rencontrer une terre où planter une sorte de colonne frontière. C’était faire montre d’un bel optimisme… et les souverains des deux pays ont bien vite admis que de telles navigations et de telles mesures sur une ligne droite restaient du domaine de l’utopie. Ils y ont renoncé, se promettant tout simplement de se tenir informés.

Les décisions de Tordesillas, position de repli pour la Couronne d’Espagne, vont tout à fait à l’encontre des idées et des prétentions du Génois qui, à plusieurs reprises, justifie la ligne des 100 lieues et lui attribue une véritable valeur. La *Relation* aux rois du mois d’août 1498, donc bien après Tordesillas, dit clairement et insiste même :

« … Je me suis bien souvenu alors que chaque fois que, allant aux Indes, je passais à quelque cent lieues à l'ouest des Açores, je trouvais que, à cet endroit, la température changeait, tout au long d'une ligne allant du Nord au sud. »

Puis encore, un peu plus loin dans le même *Journal*, il rappelle qu'il a toujours rencontré, à cent lieues des Açores, « un grand changement dans le ciel et dans les étoiles, dans l'état de l'air et dans l'eau de mer ». De plus, lorsque l'on franchit cette ligne, l'aiguille de la boussole qui jusque-là déclinait vers le nord-ouest au lieu de marquer le plein nord, décline alors vers le nord-est, « de la même façon qu'après avoir monté une pente, on redescend ensuite aussitôt de l'autre côté ». Suit toute une description circonstanciée de différents phénomènes qui soulignent la « réalité » d'une telle séparation : le vent s'apaise, les ouragans s'éloignent, la mer devient plate et tranquille mais elle se couvre d'une infinie quantité d'herbes « qui ressemblent à des branches de pin et portent des fruits pareils à ceux du lentisque ». Or, avant cette ligne on ne saurait trouver un seul rameau de cette herbe. L'air est là très doux, toujours à la même température, que l'on aille vers le nord ou vers le sud. Enfin : « Lorsque j'arrive sur cette ligne, je constate que l'étoile du Nord décrit un cercle de cinq degrés de diamètre. » De bien sérieuses observations, des jugements péremptoires… fondés sur une expérience qui atteint juste trois passages ! En fait, Colomb ne s'est jamais résigné à voir son domaine ainsi limité. Ni, non plus, plusieurs de ses compagnons ou successeurs. Bien plus tard, Las Casas, si souvent en désaccord avec lui et même hostile, renchérit et invoque d'autres arguments assez curieux : il affirme que les poux qui incommodent tant les marins meurent et disparaissent peu à peu, passé cette ligne en allant vers l'ouest ; au contraire, dans l'autre sens, ils réapparaissent.

Ainsi voit-on clairement que les limites juridiques fixées à l'expansion espagnole se situaient bien en retrait de ce que désiraient les navigateurs, *pobladores* ou moines champions de l'évangélisation, beaucoup plus ambitieux. Ces dispositions de Tordesillas qui contredisaient une opinion bien ancrée, en tout cas toujours mise en avant, ne furent donc pas un succès diplomatique. Mais dans les faits, et pour quelque temps, elles laissaient encore un vaste champ d'action tout à fait libre et ne pouvaient infléchir la politique des souverains catholiques qui, sans réticence, avec de forts moyens, se lancent dans l'aventure.

Les premiers colons

Assurés du côté de Rome et du Portugal d’une certaine approbation ou neutralité, les rois n’ont pas manqué de promouvoir une véritable politique de peuplement, qui atteint une ampleur tout à fait étonnante. On néglige souvent d’en marquer la vigueur. Ce fut pourtant l’une des plus vastes entreprises de colonisation de tout le passé d’Europe : non pas des vagues d’infiltrations, des migrations fluides à peine discernables, des multitudes d’entreprises individuelles ou familiales, mais des envois massifs d’hommes, sur une distance considérable, au péril de toutes les aventures.

Le second voyage de Colomb, on le sait, fut pour une très large part une entreprise de colonisation destinée à renforcer les 39 hommes abandonnés à La Navidad et, d’une façon plus générale, à assurer le peuplement de l’Hispañola, dans la région du Cibao surtout, pays des mines d’or. Sur les dix-sept navires qui quittent Cadix en septembre 1493, cinq seulement devaient, sous le commandement de l’Amiral lui-même, explorer d’autres îles et d’autres terres. Les autres, plus gros chargeurs, devaient se limiter au voyage de La Navidad et y laisser hommes, bêtes, outils et provisions embarqués en Andalousie ou dans les Canaries. Expédition de secours donc, de renfort et aussi de conquête.

La Couronne accomplit là un très gros effort, à la mesure des difficultés de l’entreprise qui, insistons, surpassent de très loin celles rencontrées au cours des siècles passés, dans l’Orient latin. De ce fait, si l’on dépasse l’aspect juridique et institutionnel de l’affaire, pour porter quelque intérêt et quelque curiosité aux aspects sociaux et humains, cette

aventure coloniale n'avait connu aucun « précédent médiéval ». Il s'agit de transplanter toute une communauté, une civilisation, sur un sol pratiquement inconnu, dans des pays non « gouvernés », incapables de supporter avant plusieurs récoltes les nouveaux établissements.

Dès le 30 mars 1493, les rois confient la préparation de cette armada d'Atlantique à Juan de Fonseca, alors archidiacre de la cathédrale de Séville (il en fut plus tard l'archevêque). Responsable de tout l'approvisionnement et du recrutement des hommes, il travaille à Séville même, mais semble-t-il en plein accord avec Colomb qui se trouve encore à Barcelone ou sur le chemin, ou en pèlerinage à Guadalupe. Fonseca est vraiment le maître de l'affaire et réussit – exploit non négligeable – à mettre sur pied cette formidable machine. Il réunit les marins et les hommes, exige des armes et des munitions de différentes communautés d'Andalousie, achète des chevaux, du blé et du vin. En moins de cinq mois. Une opération menée bien rondement… qui explique sans doute les imperfections des contrôles et les amers reproches, après coup, sur la qualité des bêtes et des vivres. Cette précipitation, en tout cas, dit bien l'intérêt que les rois prennent à cette colonisation dans l'inconnu.

Certes, ce n'est pas là seulement entreprise d'État. Colomb lui-même agit et tous les navires et tous les hommes ne dépendent pas directement ou de lui ou de la Couronne. Cette flotte, comme celles qui suivront bientôt, accueille aussi des hommes, guerriers, laboureurs et mineurs, agissant pour leur compte, et des provisions, marchandises ou pacotilles voyageant pour des marchands italiens surtout. Si bien que démêler l'enchevêtrement des droits et des propriétés, des appartenances et des allégeances dans cette entreprise paraît tâche impossible. Caractériser d'un mot (dirigisme,

mercantilisme, monopole) la nature des expéditions outre-Atlantique de ces dix premières années, toutes certes dirigées et même suscitées par la Couronne, serait s'enfermer dans des généralisations abusives trop étroites, placer des étiquettes. Certains hommes sont soldés, au service des rois, d'autres partent, se fiant à leur seule bonne fortune, avides de profits vite gagnés. Les rois et leurs conseillers ne pouvaient si vite définir une politique très stricte et de toute façon, les complaisances, les exemptions et les fraudes l'emportent forcément sur les principes.

Ce flou, ces incertitudes marquent gravement les années « colombiennes », tant pour les hommes que pour les provisions.

Tous les auteurs l'ont dit et redit, ceux du moins qui s'intéressaient à l'établissement et au destin de ces hommes : coloniser, installer des groupes ou des communautés de laboureurs ou de citadins sur des terres vides ou peu cultivées, n'était pas, pour les Castillans, chose bien nouvelle. Eux et leurs rois étaient riches d'une expérience multiséculaire : celle de la *Reconquista* surtout, sur les plateaux de la Vieille puis de la Nouvelle Castille, dans les vallées et les belles plaines de l'Andalousie arrachées aux Musulmans dans les années 1200 et, plus récemment, dans la région de Murcie ; enfin dans ce royaume de Grenade, en 1487 pour Malaga, en 1492 pour Grenade elle-même. Sur toutes ces terres ibériques, puis dans les îles des Canaries, des *repartimientos* avaient établi une distribution générale des terres ; des *pobladores* s'étaient chargés, dans les îles atlantiques, d'acheminer des paysans, de les installer, parfois même de construire des villes neuves.

Pour ces Indes occidentales, dans un tout autre contexte (distance, transports exclusivement maritimes, climat tellement différent) l'engagement de ces hommes se présente

évidemment, dès le départ, d'une tout autre façon, marquée par le goût exaltant ou amer de la grande aventure. Les marins du mois d'août 1492 n'ont d'autres projets que de bien servir sur leurs bâtiments, de revenir sains et saufs, auréolés sans doute de quelque prestige, enrichis peut-être par quelque heureux *rescate* et enfin de toucher leurs ports de Palos et de Moguer le plus tôt possible. Leurs seules angoisses : les tempêtes monstrueuses et les bêtes fabuleuses, les feux du ciel et les abîmes insondables, les calmes et les vents contraires sur le chemin du retour. Ne pas revenir… la grande peur !

Ces hommes de 1493 partent-ils, au contraire, pour s'établir, quitter définitivement leur pays ? Des colons ou plutôt des conquérants en quête de fortunes ? C'est ce que nous voyons très mal, livrés à quelques indications très éparses et toujours fort incomplètes.

Sur ces dix-sept bâtiments, on a compté, toutes professions et toutes conditions confondues, au moins 1 200 hommes et au plus 1 500. Ce qui, en défalquant les équipages, fait encore 600 à 900 hommes. Ce chiffre impressionnant, étonnant même pour une première entreprise si lointaine, si risquée, ne semble pas avoir retenu toute l'attention qu'il mérite. Et ces estimations restent sans doute inférieures à la réalité, puisque d'autres sources montrent que l'on recense environ 1 000 combattants : 800 à la solde de la Couronne et 200 sans solde. Ces soldes étaient payables seulement en Europe soit à eux-mêmes (ce qui impliquerait évidemment l'idée d'un retour), soit à leurs parents. C'est là, à n'en pas douter, un très fort contingent comparé aux balbutiements de certains établissements : dans l'automne 1099, par exemple, seulement 300 chevaliers étaient restés à Jérusalem pour achever ou plutôt entreprendre la conquête du nouveau royaume.

Une vingtaine d’hommes viennent avec leurs chevaux. Ce sont les cavaliers légers, *lanzas ginetas*, amenés de Grenade. Parmi les piétons, Las Casas, dénombrait beaucoup d’hidalgos, exemptés semble-t-il de tout travail manuel : fortifications et défrichements. À vrai dire ces 1 000 hommes appartiennent à des milieux sociaux fort disparates et combattent chacun à sa manière : certains se qualifient d’*escuderos*, d’autres de simples *peones* ; tous apportent leurs armes, assez rudimentaires sans doute, le plus souvent des lances et des épées, puis le bouclier. Les arbalétriers et les arquebusiers, armés d’espingoles (sortes de tromblons) se trouvent à part, formant un corps d’une centaine d’hommes peut-être, rangés parmi les *hombres de oficio* de la *gente trabajadora*, gens de métiers ; des hommes sans doute tout décidés à s’installer dans la « *villa* » ou à prendre en main un domaine agraire.

Plusieurs centaines d’artisans accompagnent cette armée : laboureurs, bûcherons et charpentiers, forgerons et selliers ; surtout, bien plus nombreux que tous les autres, des maîtres-maçons, tailleurs de pierre. Ainsi s’affirment en priorité deux objectifs : la conquête et la construction d’une nouvelle ville, d’une seule ville. L’entreprise de colonisation se cantonne bien sûr dans d’étroites limites : l’occupation d’une partie de l’île et l’implantation d’une base solide, port sur le vaste océan et point de départ des actions politiques à l’intérieur.

Rien n’est dit, malheureusement sur la façon dont les hommes se sont répartis à l’arrivée, ni non plus sur l’importance et la nature des premiers renforts ; les flottes de Bartolomè Colomb (trois caravelles dans l’été 1494), puis d’Antonio de Torres (quatre navires dans l’automne de la même année) ne portent certainement pas que des provisions. Mais les souverains ont-ils alors pris d’autres combattants, chevaliers, écuyers ou arbalétriers à leur solde ? Ont-ils laissé,

au contraire, s'amorcer et se développer une émigration libre et donc l'implantation humaine, une colonisation plus ou moins sauvage ? Comme toujours, les documents manquent ou n'éclairent qu'un aspect forcément très particulier, le plan « officiel ». L'action individuelle, l'homme livré à lui-même, non encadré, capable d'agir en marge des autorisations, parfois contre elles, libéré des protections, et des prises en charge et donc des registres comptables, échappe par définition aux investigations. Qui pourrait suivre un groupe d'aventuriers embarqués à leurs frais, à leurs risques et périls d'une façon quasi clandestine, lancés ensuite seuls à l'aventure sur les chemins abrupts et encore mystérieux des mines d'or du Cibao ? Ce sont pourtant, pour l'histoire des sociétés « coloniales », les destins les plus passionnants et tout aussi significatifs que les autres.

Nous ne suivons donc, et encore assez mal, que les hommes recrutés et comptés, soit par la Couronne soit par Colomb lui-même.

En 1497, les rois accordent pour le troisième voyage d'exploration et les renforts à l'Hispañola, la licence de naviguer pour huit navires et de très importants subsides : huit millions de maravedis dont, en principe, quatre millions pour l'armement et l'approvisionnement, et deux millions pour la solde des hommes. Fonseca, cette fois encore, rassemble les fonds, puis les hommes et les vivres. Finalement, premier signe d'une désaffection des souverains sans doute irrités par les prétentions des deux frères, préoccupés aussi par les exigences financières qu'impliquait la guerre d'Italie, ces subsides furent réduits à un peu plus de quatre millions de maravedis au total. Si, du même coup, la part de l'initiative privée s'affirme davantage, ces sommes donnent tout de même une mesure globale de l'effort. Comparés aux deux millions de maravedis

qu'avait tout au plus coûtés la première entreprise de 1492, ces investissements d'État prennent une tout autre allure, non plus limités par l'incertitude, par la prise de conscience d'un risque énorme, mais, tout au contraire, inspirés par l'esprit de conquête et de profit. Ces flottes, transports d'hommes et de provisions, en 1493 et 1498, se présentent décidément comme de très grosses affaires qui mettent en jeu d'importants capitaux, sollicitent maintenant l'intervention de pourvoyeurs de toutes sortes et de riches marchands ou de banquiers, s'insèrent parfaitement dans un grand circuit d'échanges et de spéculations.

Pour les hommes, le décompte exact, une fois de plus, s'établit très mal et seuls quelques pans d'information permettent d'y voir un peu plus clair.

Les dénombrements, les seuls qui nous soient restés, bien incomplets et forcément imparfaits, permettent cependant une analyse sociale pour cette expédition colombienne de 1498, en trois occasions différentes.

Tout d'abord pour les deux navires partis un peu plus tôt que les autres sous les ordres de Coronel : 90 hommes à la solde de la Couronne et, dans le détail, 10 écuyers (à 30 maravedis par jour), 68 arbalétriers et 12 *labradores* (tous à 20 maravedis) ; il était entendu que ces arbalétriers, piétons, devaient également travailler à l'édification ou au renforcement de l'établissement, à la construction ou aux mises en état des murailles (*hombres de trabajo y pelear*).

Par ailleurs, très exactement le 3 avril 1497, les rois autorisent Colomb à recruter 300 hommes à la solde de la Couronne, plus 50 allant pour leur propre compte. Les ordres royaux donnent aussi, mais ce ne sont bien sûr que des intentions, le nombre précis de chaque catégorie ou profession et le montant de leur paie chaque jour, à prendre sur le tiers

royal : 40 combattants (hidalgos ou écuyers ? rien n'est dit à leur sujet), 30 marins et 20 hommes de métiers, artisans, tous à 30 maravedis par jour ; 30 aides, hommes de bord, mousses ; 20 mineurs pour l'or ; 100 piétons armés et « travailleurs », à 20 maravedis par jour ; enfin, 50 fermiers et 10 jardiniers engagés pour 600 maravedis par an, soit environ 16 par jour.

Il semble impossible de déterminer si les 90 hommes de Coronel faisaient ou non partie de ces « provisions » des 300 ; mais les différences de salaires conduisent à envisager deux contingents bien distincts.

Enfin, dernière indication chiffrée : le sixième navire obtenu par le Génois pour alléger les cinq autres, emmenait début mai une dizaine de personnes de sa maison, écuyers pour la plupart, 20 hommes de mer dont 14 marins et 6 servants, 52 *peones*, combattants et travailleurs, 16 laboureurs et 15 hommes de métiers qui percevaient le même salaire (30 maravedis, comme pour les écuyers) : forgerons, tailleurs de pierre, maçons, tisserands, laveurs d'or, tonneliers, chaudronniers, tailleurs de draps.

Ainsi, en trois années déjà de 1494 à 1497, les préoccupations prennent une autre teinte et semblent encourager, avec un recrutement plus « démocratique », une véritable implantation agraire. La phase strictement militaire, celle de la conquête proprement dite, semble maintenant dépassée. Les guerriers, au sens strict du mot, cavaliers ou même hidalgos non montés, se comptent relativement bien moins nombreux : 40 seulement sur 240 ou 300, si l'on retranche les hommes de mer. Cette expédition partie en 1498 ne s'apparente plus à un simple transport de troupes. Ce sont maintenant des hommes qui, à la fois, peuvent guerroyer et planter, des paysans-soldats, colonisateurs ; les hommes de métier sont plus nombreux eux, et davantage de mineurs que de bâtisseurs de murailles ou de

villes ; plus enfin des fermiers ou jardiniers, des gens décidés à s'établir. Au total, des spécialistes, mais d'origines sociales forcément très variées. Ici, dans cette île, l'ère des *conquistadores* sans grands exploits ni relief, n'aura duré que quelques années, le temps d'une seule armada, celle de 1493.

Les détracteurs de l'entreprise colombienne, dans les décennies qui ont suivi et, bien plus tard, les ennemis patentés de toute l'entreprise ibérique en général, évoquent ou affirment même la présence, dans ce second contingent expédié aux Indes occidentales, de nombreux délinquants, criminels absous par ordre royal. Ces hommes de 1498 n'auraient été en somme que des hommes de sac et de corde, condamnés pour toutes sortes de délits, sortis de leurs prisons, achetant leur rémission par le seul fait d'embarquer et naturellement tout prêts à reprendre, riches d'une si belle expérience, le sinistre cours de leurs exploits. Déjà, Las Casas, rendait ces « criminels » de l'Hispañola responsables des désordres et de la rébellion derrière Roldan dès 1498. Image désormais classique qui ne s'appuie sur aucune analyse sociale sérieuse, mais qui, par simple goût du spectaculaire et du romantisme historique, a profondément marqué toute l'historiographie de ces sociétés, du Nouveau Monde, comme d'ailleurs, à travers le temps et l'espace, un bon nombre de sociétés coloniales. Dans la même optique, les femmes ne pouvaient être que des filles publiques.

Pour l'Amérique ibérique, espagnole surtout, cette image d'un recrutement social fait de petits nobles ambitieux sans vertus et sans courage, ou de simples délinquants, a naturellement beaucoup séduit tous les tenants d'une « légende noire » de cette colonisation. Elle s'est imposée comme une vérité acquise, inébranlable, un article de foi que personne ne peut même discuter. Non seulement bien sûr pour une certaine école

historique hispano-américaine tout imprégnée du courant spirituel de l'indépendance, mais aussi et plus encore peut-être pour les écoles anglo-saxonnes, acharnées à dénigrer l'entreprise rivale, à lui opposer sans cesse les vertus de leurs colons puritains et courageux ; une façon de voir que les auteurs anglais et américains imposent, ne serait-ce qu'en filigrane, à travers tous leurs écrits, jusqu'à Morison lui-même pourtant si favorable à son héros.

En fait, les provisions royales du 3 avril 1497 accordaient un pardon complet à différents criminels qui acceptaient d'accompagner la flotte des Indes pour s'établir aux îles. Ils devaient s'engager à y passer un certain temps, plus ou moins long selon le degré de leur faute (un ou deux ans le plus souvent), avant d'obtenir une totale rémission. Mais cette grâce ne pouvait s'appliquer à certains crimes jugés plus graves : hérésie et lèse-majesté, assassinat délibéré, trahison, fausse monnaie, incendie volontaire et sodomie. Ce qui limitait tout de même la portée d'une telle générosité et, pour nous, conduit à nuancer l'idée que nous pouvons nous faire de ces compagnons d'aventure de 1498.

Une autre mesure n'apparaît que dans une copie plus tardive et, en tout état de cause discutable, dans un ouvrage imprimé en 1503, sorte de compilation des lois édictées sous les Rois catholiques. Cette seconde décision témoignerait d'intentions différentes : dès 1497, les rois auraient alors ordonné à tous leurs officiers juges et alcades, de faire mener aux Indes, « pour qu'ils travaillent dans les mines sous les ordres de l'Amiral », absolument tous les criminels condamnés en Espagne à une peine de bannissement et ceci pour tout le temps de cette peine ; le bannissement à vie étant passible de dix ans aux Indes. Le voyage et l'établissement outre-mer ne seraient plus le fait d'un pardon sollicité, imploré, et donc d'un départ

volontaire, mais tout au contraire un départ forcé, une condamnation, une véritable déportation.

Ces mesures supposées ou effectives s'inscrivaient parfaitement dans les mœurs judiciaires et politiques déjà séculaires, respectées, admises dans tout le monde chrétien d'Occident ; l'exil fut certainement l'une des armes répressives les plus communes pour les coupables de différents crimes. En Italie, les partis vaincus lors des innombrables guerres civiles, inexpiables, voyaient leurs chefs contraints à la fuite, leurs palais des villes détruits. Cet exil politique en terre étrangère alimente alors un fort courant d'immigration, constamment renouvelé, de colons, de capitaines d'armes, de *condottieri*, de banquiers et de prêteurs sur gages. En dehors de l'action politique même, le bannissement frappait très communément, en Italie du moins, tous les criminels de droit commun, surtout ceux coupables d'attenter aux bonnes mœurs, capables de mettre en péril ou la paix des citoyens, ou un certain ordre moral, parfois fort difficile à maintenir. À Venise, les magistrats responsables de la sécurité, du respect des règles, les *Signori di Notte*, envoyaient fréquemment hors des limites de la seigneurie tous les hommes, les esclaves surtout, condamnés pour vols, crimes de sang, viols, séductions, adultères ou sodomie. Ces gens quittaient, parfois sans espoir de retour, leur ville et leurs familles, s'installaient dans les ports de la Dalmatie, plus souvent outre-mer, à Chypre, dans un milieu « colonial » donc ; certains servaient pendant des années sur les navires de la Sérénissime, mais sans faire escale dans la cité elle-même.

Ces bannissements, ainsi replacés dans leur contexte, ne nous étonnent absolument pas ; en aucune façon ils ne semblent liés à l'aventure coloniale, en tout cas pas à celle du Nouveau

Monde ; ils s'insèrent, au contraire, dans une très ancienne et très profonde tradition.

De plus ces criminels, condamnés, graciés, ou bannis, pour ces entreprises des îles et, par la suite même, pour toute la colonisation de l'Amérique espagnole, ne semblent pas très nombreux. Las Casas dit bien « en avoir rencontré quelques-uns dans les îles ». Morison qui le suit souvent de très près et adopte volontiers ses options, laisse volontairement planer une incertitude en marquant « que leur nombre n'est pas exactement connu ». Évidemment… Mais l'étude de Juan Perez de Tuleda Huesco, sur ce premier peuplement aux Indes montre nettement que ces déportations de criminels gardaient alors un caractère tout à fait exceptionnel. Les deux caravelles la *Niña* et la *Santa Cruz* qui, sous le commandement de Pedro Hernandez Coronel, lèvent l'ancre de San Lucar de Barremada dans l'hiver 1498, n'ont à bord que dix *homiciados* : six Castillans et quatre Égyptiens, c'est-à-dire des gitans, dont deux hommes et deux femmes. Aucune mention d'*homiciados* sur la flotte de Colomb elle-même, forte de six navires, trois mois plus tard ; mais tous les dénombrements, par la suite, indiquent la qualité des hommes libres, eux très nombreux.

Ainsi, à examiner ces conditions et ces qualités sociales, le peuplement de l'Hispañola apparaît-il sans grand relief ni originalité. Rien de spectaculaire ni de dramatique. Ni Isabela ni Santo Domingo ne furent des villes dominées par des *conquistadores*, ou des refuges de dévoyés capables d'imposer leur bon vouloir, de mettre en péril l'autorité royale et de nourrir leurs ambitions ou appétits par toutes sortes de sévices, de braver les lois. Les îles des Indes d'Occident ne se présentent pas du tout comme des mondes pénitenciers.

Comme les marins du premier voyage, ces piétons et travailleurs de 1493 et de 1498, sont encore, en grande majorité

des gens du pays, des Andalous. Pourtant déjà des laboureurs indiquent d'autres origines : l'Estremadure, la région de Madrid ; pour les piétons, apparaissent des douzaines de villes du royaume de Castille, jusqu'à Oviedo et Lugo. Quelques rares étrangers enfin, arbalétriers, mercenaires et colons-paysans : trois Portugais, deux Français, un Italien qui se fait appeler Juan de Bolonia et un bombardier picard. Ce recrutement régional tend, peu à peu, à s'élargir, preuve de l'intérêt quasi immédiat que provoque ce nouvel établissement, cette nouvelle voie vers l'aventure et les fortunes.

Ni main-d’œuvre, ni animaux

Cependant, sur le plan humain, l’entreprise d’Isabela soulève de nombreux conflits qui tous ne sont pas liés à la difficulté de la tâche ou de l’éloignement, ou au manque de ravitaillement, de ressources ou d’outils. Finalement, elle s’est soldée par un semi-échec, diluée au fil des mois dans de multiples initiatives, tentatives individuelles sans aucune suite, assombrie par des pillages, par le *rescate* pratiqué sur une vaste échelle et plusieurs rébellions. Colomb, à bord si maître de ses gens de mer, se trouve ici incapable de discipliner, de faire régner un semblant d’ordre. De cet échec et de ces désillusions qui atteignent forcément sa renommée et pèsent très lourd sur les décisions des souverains à son égard, il rejette toute la responsabilité sur ces premiers colons, cloués au pilori par quantité de lettres ; il s’en explique longuement au moins à deux reprises, très clairement, accumulant les arguments et les invectives tout à la fois. Malgré les circonstances, le désir évident de se justifier et un certain parti pris inévitable, ce sont là des témoignages précieux qui montrent au moins, au contraire de ce qu’affirme Las Casas, que l’Amiral ne pactisait pas du tout avec ces hommes-là. Deux analyses en forme de plaidoyers tentent de prouver que les premiers contingents amenés à l’Hispañola, en 1494 puis en 1498 ne comprennent certes pas grand nombre d’*homiciados*, mais beaucoup d’aventuriers.

Le fameux *Memorandum* d’avril 1494 met surtout en cause les hommes d’armes qui l’ont trompé de toutes les manières. Les cavaliers, plus exactement les *escuderos* montés, amenés de Grenade, des vétérans sans aucun doute rompus à toutes les

fourberies du métier, n’étaient qu’une vingtaine : ils se sont présentés à Séville avec de bons chevaux mais les ont vendus ensuite et n’ont embarqué que des vraies rosses, incapables de bien servir. De plus, tout en continuant à toucher leur solde, ils refusent systématiquement de partir en expédition « lorsqu’ils sont malades vraiment ou plutôt n’ont pas envie de sortir » et ne permettent pas que l’on se serve de leurs chevaux en leur absence. Il vaudrait mieux, finalement, acheter ces chevaux « qui valent si peu ».

Quant aux piétons, ce sont tout simplement les hommes que l’on a changés, après la montre, au dernier moment. « De sorte que je rencontre ici beaucoup d’hommes que je n’avais jamais vus auparavant. » Alors que ceux exhibés à Séville avaient très belle apparence, ces gens « qui avaient payé quelque chose aux premiers » sont fort mal armés, certains absolument démunis et il faudrait envoyer pour le moins deux cents cuirasses, une centaine d’espingoles et quantité de munitions. Ce sont là bien sûr des intentions fort malhonnêtes dont Colomb rend surtout complice un de ses ennemis déclarés, Juan de Soria, installé à Séville sous les ordres de Fonseca comme *contador mayor*, chargé de toute la trésorerie et des paiements. À travers lui c’était attaquer aussi différents personnages des offices et de la cour (Soria avait été secrétaire particulier de Don Juan, le prince héritier). En 1497, seconde analyse des maux et des remèdes, l’Amiral insiste pour que toutes ces affaires, comme d’ailleurs l’administration et la justice dans l’île, ne soient confiées qu’à des officiers intègres, probes, « des préposés de toute confiance ». Il reste que ces hommes d’armes de 1494 devaient être de bien piètres recrues, attirées surtout par des soldes inespérées, avides de quelques profits, incapables sans doute de respecter bien longtemps une véritable discipline.

Lorsqu'en avril 1494, Colomb confie une petite troupe à Pedro Margarit pour aller dans les montagnes s'emparer du chef indien Caonobo reconnu coupable du massacre de La Navidad, il lui rappelle fermement l'obligation de garder un bon ordre et de rassembler sans cesse ses hommes avec lui. Les Indiens sont naturellement lâches mais s'ils venaient à voir des hommes débandés, à les rencontrer par deux ou trois, « il est possible qu'ils aillent jusqu'à les tuer » ; ceci écrit deux fois, à quelques lignes d'intervalle. Précaution bien élémentaire mais l'insistance en dit long sur le relâchement des hommes, la médiocrité de leurs vertus militaires ; pour beaucoup, ces gens se lancent dans l'aventure pour leur propre compte.

La *Lettre aux rois* de mai 1499, sorte de bilan plutôt déprimant des premières années de l'établissement, se présente comme un véritable réquisitoire fort bien construit, très dur. Un parfait tableau des convoitises et des refus, cette fois non pas tellement du mauvais soldat, mais du colon, tout aussi aventurier. Pourtant ces gens-là avaient été longuement chapitrés à Séville. L'Amiral qui connaissait fort bien tous les maux qui attendent ceux qui vont ainsi s'établir « dans des terres lointaines et inconnues », les avait bien avertis en leur fournissant toutes sortes d'explications. Ils répondaient alors que c'était précisément cela qui les attirait et qu'ils voulaient partir « pour conquérir de la gloire [...]. Mais c'était tout le contraire qui était vrai. »

En fait ces hommes imaginaient une sorte d'Eldorado, de Paradis d'abondance où cueillir sans mal de rapides fortunes, pensant ramasser « à la pelle l'or et les épices ». Ils croyaient que l'or se trouvait ainsi sans le chercher et sans creuser le sol, et « que les épices les attendaient, en balles bien faites, alignées sur le bord de l'eau et qu'ils n'auraient qu'à les jeter dans leurs navires ». Des convoitises sans bornes, aveugles. Certains, qui

ne possédaient pas en Castille « de quoi donner à manger à un valet, voulaient avoir ici six ou sept hommes à leur service ». D'où l'impossibilité de les contrôler, de les établir à l'ombre d'un gouvernement et d'une justice. Des hommes avaient fait le voyage cachés dans les navires et aussitôt débarqués, on en a perdu la trace. Pour les autres, nombreux sont ceux qui désertent Isabela, son voisinage ou même les vallées aurifères reconnues et, contre la volonté de l'Amiral, s'aventurent à l'intérieur, par petits groupes de deux ou trois, parfois même isolés. Cette colonisation désordonnée, sauvage, choque profondément le chef et contrarie tous ses projets. Il se plaint aussi amèrement de ce que ces gens si avides ne veulent pas rester et ne rêvent que de pillages ou d'exactions plus que de véritable établissement. Dès qu'ils virent leurs espoirs déçus, « ils auraient préféré rentrer chez eux tout de suite plutôt que d'attendre pour voir s'il serait possible de conquérir et de dominer tout cela ».

Mêmes plaintes dans la *Lettre à la Nourrice* qui, souvent, traduit d'une façon plus spontanée les craintes et les préoccupations du Génois :

« De tous ceux qui se trouvent en ce moment ici, il n'y en a même pas six qui pensent à autre chose qu'à prendre tout ce qu'ils pourront ramasser et à partir d'ici dès que cela leur sera possible. »

Reproche fondamental. L'Amiral obstiné qui veut à tout prix fonder une « ville », puis une colonie, ne trouve avec lui que des aventuriers instables qui ne s'intéressent pas et ne croient pas à l'avenir des Indes ; leurs projets se bornent, en somme, à ramasser quelque butin. Des ambitions absolument incompatibles.

Isabela, la première « ville », naissait sous de sombres auspices : trop peu de véritables laboureurs et d'hommes de

métier. En moins de cinq ans, l'idée de s'expatrier si loin n'avait pas encore fait son chemin. Les Espagnols acceptent certes la quête de profits, l'aventure même, mais seulement pour quelques mois avec un solide espoir de retour. L'Amiral dit bien en 1494 que certains hommes de métiers, maçons ou autres, sont mariés et ont laissé leurs femmes en Espagne ; c'est à elles que sont payées les soldes. En 1498, donc, le pas n'est pas franchi : question de mentalité, d'habitudes sociales aussi. Sans nul doute, le mérite de Colomb reste complet : celui d'avoir eu très vite la vision d'une colonisation humaine sur une vaste échelle, d'un véritable peuplement ; pour lui, il faut s'établir et peupler le plus possible ; il le dit et insiste, lance toutes sortes d'appels prometteurs ; il montre que chacun devrait comparer « la richesse de l'île Espagnole à la pauvreté de la Castille ». Il s'accroche à cette idée d'un nouvel empire, qui sera sa vice-royauté.

Outre l'absence d'hommes décidés, la réalisation de si nobles et vastes ambitions se heurtait à tant de difficultés ! Tout d'abord l'impossibilité de suppléer à cette carence des bras. Alors qu'autrefois, dans tout l'Orient méditerranéen, les maîtres du sol, seigneurs francs ou italiens, avaient aisément trouvé sur place des indigènes, paysans libres ou semi-libres, des esclaves même pour cultiver leurs champs, ici aux Indes occidentales, les indigènes peu nombreux, décimés peut-être, en fuite plus souvent, ne répondent que d'une façon très imparfaite à ces grands besoins de main-d'œuvre. Beaucoup se prêtent mal à une exploitation agraire qui ne correspond absolument pas à leur genre de vie, à leurs habitudes ancestrales. Les faire travailler jour après jour sur les mêmes champs, pour des récoltes fructueuses, par une exploitation intensive, des soins constants, de telles exigences s'avèrent tellement contraires à leurs expériences passées ! À la différence des indigènes de

Terre sainte et surtout du monde grec colonisé par les Latins, ils n'avaient pas derrière eux ce long héritage ancestral, cette sorte d'atavisme profondément enraciné.

Certes, lorsque dans les premiers temps Colomb distribue des terres à ses compagnons, par le procédé fort classique des *repartimientos*, la valeur de ces lots ne se mesure pas vraiment en superficie, mais par le nombre d'Indiens que ces nouveaux maîtres étaient autorisés à faire travailler sur leurs domaines. Ces *repartimientos* s'appuient sur la main-d'œuvre indigène. Mais vite, semble-t-il, celle-ci vient à manquer : les hommes sont trop peu nombreux ou s'enfuient. À l'Hispañola, en tout cas, ce fut, sitôt quelques années passées, un échec quasi complet.

D'autre part, les captifs caraïbes réduits en esclavage, étaient naturellement envoyés en Castille et cette traite ne pouvait en aucune façon bénéficier aux établissements des îles voisines.

Quant aux esclaves noirs qui devaient par la suite tenir une telle place dans l'économie et la société de ce monde insulaire, leur traite organisée en Afrique par des accords entre potentats musulmans et marchands portugais, génois ou castillans, se dirige toujours exclusivement vers l'Europe méridionale, vers Lisbonne et Séville surtout. Les Noirs de Guinée et des autres régions d'Afrique n'arrivent dans le Nouveau Monde que bien plus tard, après cette première phase de la colonisation, après Colomb. Si bien que toutes les entreprises de colonisation souffrent partout, sur la côte pour les cultures, dans les montagnes pour l'extraction de l'or, du manque d'hommes.

Une grave insuffisance accentuée encore par l'absence totale de traction animale qui pèse cruellement sur les destins de ces cantons perdus au-delà de la grande mer. Dès les tout premiers temps, les Espagnols, riches d'une si longue expérience, d'une si forte tradition d'éleveurs des hauts plateaux ou des vallées verdoyantes du nord de leur royaume, se trouvent terriblement

déconcertés de découvrir puis de vérifier ce manque d'animaux domestiques, de bât ou de labour surtout. Transplantés en un monde dont, de ce fait, les règles et les ressorts leur échappent, confrontés à des difficultés insurmontables, ils mesurent aussitôt le caractère dramatique de leur situation. Tous s'en plaignent et Colomb le premier dans son *Journal* : pas un seul quadrupède dans ces îles, pas même une chèvre ou un mouton ; ni viande de boucherie, ni laine, ni cuir. De graves, d'effarants handicaps et des préjudices quasi aberrants si nous songeons à l'omniprésence des draps de laine, des peaux tannées dans notre civilisation d'alors. Essayons d'imaginer le Castillan, le guerrier sans ses cuirasses, ses casques, ses chausses, les harnais de ses chevaux. Mais c'était, chacun alors le dit et l'écrit, une carence bien plus grave encore pour les transports et les labours : aucune bête ni de somme ni de trait ; ce qui bouleverse complètement toutes les habitudes acquises.

En effet, les premiers chevaux embarqués, ceux de Séville en 1493, ne sont visiblement destinés qu'à la conquête. À ce même voyage, les *Provisions* royales ordonnaient de la manière la plus ferme, d'embarquer des juments et des chevaux « qui puissent là-bas se multiplier ». Mais on voit mal dans quelle mesure ces plans bien intentionnés ont pu être exécutés. Sans aucun doute l'intention de Colomb était de charger à la Gomera (une des Canaries) sur les plus gros de ses bâtiments, des animaux domestiques, moutons et bœufs semble-t-il, pour tenter de constituer quelques troupeaux dans l'Hispañola. Et, pour cette escale, certains auteurs – Las Casas et Andrès Bernaldez, les premiers –, reproduisent complaisamment une liste, exactement la même, plutôt là encore une pétition d'intentions qu'un véritable bilan de la cargaison : « 24 chevaux et deux juments, trois mules, des porcs et des truies, des chèvres et des

moutons, peu nombreux de chaque espèce, pour qu'ils se multiplient. » Rien ne vient préciser ce qui fut fait.

Mais en avril 1494 à Isabela, l'Amiral réclame encore des bêtes, « toutes celles que l'on pourra envoyer ». Il veut pour les provisions de bouche du lard et des viandes salées capables de se bien conserver, « de meilleure qualité que celles que nous avions lors de notre dernier voyage ». Chaque fois que cela sera possible, il faudra aussi amener des moutons, surtout des agneaux et des agnelles, des femelles en bien plus grand nombre que les mâles, pour la reproduction. Plus des veaux et des génisses. Il insiste bien davantage sur les animaux de travail, plus nécessaires encore que ces bêtes de boucherie ; il réclame des ânes et des ânesses et aussi des juments « pour le travail et pour la reproduction ».

Cette grave pénurie n'est comblée à aucun moment. En 1497, le *Mémoire* présenté aux Rois catholiques sur ce qu'il faudra pour approvisionner les Indes, réitère sans désemparer d'envoyer sur les navires du bétail, des moutons aussi bien que des vaches et des génisses ; et des chevaux ; des animaux jeunes qui pourront assurer la reproduction pendant des années ; on pourra les acheter aux Canaries où elles coûtent moins cher et, de plus, « ce sera autant de gagné sur la distance ». Des pétitions répétées qui traduisent un constant souci : la nouvelle colonie ne pourrait vivre sans ces arrivées de bétail.

Ces envois ne se font pas ou très mal et, très certainement, ce fut l'une des causes supplémentaires, fort grave, de l'échec. Les animaux de Castille ne supportent absolument pas le voyage, ni, là-bas, le climat. Ceux des Canaries, souvent de mauvaise stature, affaiblis déjà, n'y suppléent pas et eux aussi meurent souvent en route. Ces traversées aléatoires dont la durée peut varier de plusieurs semaines et dépasser largement un mois entier restent le principal obstacle. Aucune entreprise des

Européens, pour un lointain peuplement, ne s'était heurtée à de telles difficultés. Sans doute les Francs, les chevaliers d'Occident, savaient-ils, dans les hauts temps des Croisades, amener en Terre sainte puis à Chypre et en Égypte, 200 ou 300 chevaux de combat sur la même nef construite tout exprès ; c'étaient là de véritables transports de troupes montées, très spécialisés, organisés d'une façon fonctionnelle. Les caravelles ibériques font piètre figure, capables tout au plus de transporter quelques dizaines d'hommes ou de bêtes ; et ces aventures atlantiques prenaient une tout autre ampleur que les simples traversées assez routinières de la Méditerranée. Les Portugais n'avaient rien tenté de ce genre pour l'Afrique, se contentant d'établissements strictement limités à la traite.

Certes, on a tenté encore de prendre ces animaux dans les îles de l'Atlantique occidental qui, déjà escales sur les chemins aventureux de la découverte, s'imposent aussitôt après comme des bases de ravitaillement, des relais indispensables. En 1498 Colomb lui-même visite successivement Porto Santo, Madère, les Canaries… mais il ne prend guère que de l'eau et des fruits, attendant toujours le dernier arrêt, la terre la plus lointaine, pour y embarquer du bétail. Ce qui le conduit jusqu'aux îles du Cap-Vert. Il ne peut que mesurer toute la pauvreté de Boavista : là ne vivent que six ou sept Portugais et, pour tous animaux, que des lièvres, des grosses tortues de mer et des chiens sauvages. Une cruelle déception qui démolit tout le programme de l'établissement à l'Hispañola. De plus, ici, des hommes atteints de la lèpre étaient venus dans l'île, en petite colonie, pour y soigner leur mal par des bains de sang de tortue. Rien d'autre… À São Tiago, encore établissement portugais mais bien plus important, où les caravelles font relâche pendant toute une semaine, le gros bétail manque aussi ; on n'emporte que quelques chèvres qui n'ont sans doute pas survécu.

Les seuls transports de quelque ampleur, ceux-là de toute première urgence pour l'exploitation des mines d'or, furent ceux de mules. Leur rassemblement, leur embarquement et leur traversée jusqu'à l'île d'Hispañola, avaient été, très tôt, dès 1493 sans doute, confiés par la cour à un seul responsable, Machin de Harana, parent de Beatriz Enriquez, donc homme de confiance de Colomb lui-même. Pourtant, signe d'une adaptation certainement très difficile, quelques mules au moins furent très vite ramenées en Espagne puisqu'en avril 1494 Pietro de Torres, frère d'Antonio, reçoit des officiers royaux 22 ducats d'or à valoir sur les frais qu'il a engagés pour conduire des bêtes d'Andalousie à Medina del Campo ; ces mules, précise-t-on, venaient « des îles et des parties des Indes ». Dans un domaine pourtant essentiel, un bien timide départ là aussi et un semi-échec qui soulignent une grave carence.

Nous imaginons aisément les inconvénients, les dures contraintes de telles insuffisances, pour une implantation agraire déjà difficile. Alors que dans tout l'Occident, depuis des générations innombrables, sur les terres en friche, les lourds attelages de bœufs défonçaient aisément le sol, traçaient droit de nouveaux sillons ; alors que, sur les sols riches et noirs régulièrement ensemencés, les formes du travail agraire connaissaient depuis longtemps aussi des progrès importants, tels l'emploi du cheval de labour, de la charrue, de l'assolement triennal par exemple ; ici, aux îles, les laboureurs espagnols se trouvent brusquement ramenés à une exploitation tout à fait primitive, archaïque, sans animaux de trait et, donc, sans gros outils. Ni bœufs, ni chevaux, ni charrues : un saut brusque vers un très lointain passé. Tout dépend alors du travail à la main : essartage, défrichement, premiers ensemencements forcément très pénibles, aléatoires, précaires et de rendement faible. Pas de sillons mais des pioches et des houes. Et encore faut-il

apporter tous les outils de fer, puisqu'aucun Indien n'en a jamais façonné :

« C'est une merveille que de voir comme tous ces gens de toutes ces îles ne possèdent rien en fer ; mais des outils de pierre très aiguisés, parfaitement taillés, telles des haches ou des herminettes dont ils se servent pour toutes sortes de travaux. »

Ainsi, en 1494, les Espagnols, avec derrière eux toute cette remarquable expérience des peuples paysans, longuement mûrie en Europe, se trouvent dans des conditions bien plus dures, réduits à des pratiques sommaires, lentes et de résultat médiocre pour défricher leurs nouvelles terres : des circonstances beaucoup plus rudes que celles qu'avaient connues, des siècles auparavant, les moines et les paysans défricheurs du sol de l'an 1000 sur les nouveaux terroirs ouverts à leurs entreprises.

Une situation qui paraît inextricable et appelle, inévitablement, la main-d'œuvre servile et donc la traite des Noirs d'Afrique. C'était là un processus inéluctable après tant d'échecs ; un choix qui, certes, ne justifie rien mais qui porte en lui une grande force de persuasion. Le ralliement, déjà évoqué, de Las Casas lui-même à cet esclavage des Noirs, surprend certes mais témoigne bien de ce courant qui occulte les consciences les plus réticentes. Encore, ce travail si pénible des esclaves, sans recours aux bêtes de trait ni aux gros outils de labour porte-t-il en lui ses propres contraintes et ses limites.

La femme et l'exotisme avant l'Amérique

L'analyse sociale de l'établissement à l'Hispañola, dans les toutes premières années encore, conduit à examiner, pour les structures des groupes, pour les relations humaines et les réactions mentales aussi un tout autre aspect de ces entreprises espagnoles : celui de la présence des femmes, du métissage.

Comme toujours, tels les Italiens en Orient et surtout les Portugais en Afrique, les Espagnols n'avaient avec eux, sur leurs trois caravelles de 1492 et même, sans doute, sur les dix-sept navires de l'année suivante, aucune femme. Au premier voyage l'Amiral pensait ramener tous ses hommes : découverte de terres nouvelles mais pas encore établissement à demeure. Au second voyage, seuls les hommes, guerriers pour un bon nombre, ouvrent la voie.

Or, après le naufrage de la *Santa Maria*, le jour de Noël 1492, il se voit contraint d'abandonner 39 hommes dans un fortin avec le seul espoir du prompt retour d'une flotte de secours : plusieurs mois pour le moins. Et l'on sait que, parmi les raisons invoquées pour expliquer ensuite les désordres mûris au sein même de ce petit groupe de marins coupés de tout, pour expliquer aussi les conflits avec les Indiens, d'abord si accueillants, et finalement le massacre de tous les Chrétiens, le manque de femmes, les luttes pour les femmes semblent l'une des plus communément admises ; tant par Colomb lui-même que par le docteur Chanca, témoin de la sinistre découverte des ruines et des cadavres, que par le chef indien qui tente d'excuser un tel désastre.

De tout temps, toute entreprise coloniale amenait tout naturellement sur la terre étrangère bien plus d'hommes que

de femmes, parfois même, selon les générations ou les catégories sociales, des hommes seuls. Les dames n'ont pas suivi les chevaliers en Terre sainte ; la plupart de ces guerriers, jeunes, sans part du patrimoine, n'étaient pas mariés. Les Italiens, eux aussi, dans leurs comptoirs d'Orient, arrivaient seuls et ne repartaient pas toujours vers leur ville d'origine. D'où des mariages mixtes, très fréquents qui sous-tendaient souvent une société toute nouvelle ; mais des mariages ou des unions qui s'inscrivaient tout de même dans un contexte ethnique et religieux relativement familier : des femmes sans doute parées de quelques séductions de l'exotisme, mais que les conquérants voyaient de leur race, de leur couleur de peau en tout cas ; qu'ils pouvaient convertir sans mal à leur propre foi.

Ici, aux Indes, les Espagnols savaient dès le départ aborder un monde tout inconnu, embelli, du moins hanté dans leur imagination par quantité de légendes plus ou moins extravagantes. Dans toute la littérature « médiévale » la femme et la vie amoureuse des terres lointaines nourrissent de véritables mythes. Déjà tous les auteurs, les plus sérieux même, parlaient à l'envi de la luxure des Musulmans, encouragés par les préceptes fort accommodants de leur religion. C'était là, pour les Chrétiens, une image communément reçue, un trait indiscutable de leur civilisation. Des dizaines de récits de pèlerinages en Terre sainte rapportent des faits, des traits de mœurs, parfois des analyses précises de la religion et de la société ; mais tous insistent sur cet appétit de luxure et parlent de la polygamie, des concubines aimées, des cérémonies étranges du mariage et de la répudiation. D'autres interprètent certaines pratiques d'une façon très curieuse. Tels ces voyageurs qui, en 1470, visitant Damas, voient dans le bazar, près du fondouk des Vénitiens une petite mosquée vénérée par

les Maures, plus que tous les autres lieux sacrés : là, est enterrée la sœur de Mahomet qui, disent-ils :

« Par charité, acceptait tous ceux qui désiraient s'unir à elle, fussent-ils plusieurs en un seul jour et jusqu'à quatre-vingts et même davantage. De même que nous peignons nos saints avec quelque attribut qui rappelle comment ils ont mérité la gloire et l'honneur afin que l'on puisse les reconnaître, de même les Maures ont gravé son sexe sur la sépulture de cette femme. »

Des fantaisies de ce cru, on s'en doute, circulaient aisément et paraissaient encore plus vraisemblables pour les pays plus lointains. De fait, les principaux traits de mœurs le plus souvent et complaisamment décrits par Marco Polo, se rapportent aux femmes, à leur beauté, leur approche et leur conquête si faciles, leur générosité pour les étrangers. Le *Devisement du Monde* que Colomb annotait si bien et dont il devait souvent parler avec ses hommes (le texte se prête bien mieux à une diffusion orale qu'écrite…) paraît littéralement truffé d'indications prometteuses, sans grand relief certes, répétées d'une manière un peu monotone et conventionnelle, comme à tort et à travers :

« Les idolâtres prennent jusqu'à trente femmes au moins, selon ce qu'ils peuvent […]. Et s'il arrive que l'une de ces femmes ne soit pas bonne, ils la chassent et en prennent une autre à volonté. Ils prennent leurs cousines et la femme qui a été à leur père, sauf leur mère, et vivent comme des bêtes. Ils ne considèrent pas comme des péchés beaucoup de choses qui sont grands péchés pour nous. »

D'autres inventions suivent, sur la beauté des femmes et les plaisirs que les hommes y prennent. En plein cœur de l'Asie, dans le grand royaume d'Erginul, qui doit être le Young-tchan-lou, entre la Mongolie et la Chine :

« … Les femmes n’ont de poils nulle part, sinon les cheveux de la tête ; elles sont très belles et blanches de toute façon. Les habitants se délectent fort en luxure et prennent beaucoup de femmes car ni leur foi ni leurs usages ne leur défendent. »

Mais, surtout, ici et là, les voyageurs rencontrent ces villes étonnantes où les hommes, les familles elles-mêmes, offrent les femmes mariées ou les pucelles aux gens de passage. Dans la province de Camul (Khamil près de la Mongolie), les hommes

« qui ne s’entendent à autre chose qu’à jouer des instruments, chanter, danser et donner grand délice de leur corps reçoivent chez eux, tout joyeux, l’homme de passage, et commandent à leur femme qu’elle fasse tout le plaisir de l’étranger ».

Le maître de maison s’éloigne et ne revient chez lui que lorsque l’autre est parti, ce dont il est averti par quelque signe convenu ; ils tiennent cela en grand honneur et n’en ont aucune honte. Ce sont, de plus, de très belles femmes.

De même, dans une autre province proche du Tibet, appelée Gaindu, où les maris acceptent volontiers les étrangers et leur font

« grande largesse de leurs femmes, s’en allant à leurs vignes et à leurs champs et ne revenant chez eux que lorsque le visiteur aura enlevé le chapeau de la fenêtre ».

Ainsi chacun peut-il rester trois ou quatre jours dans la maison « de ce malheureux, prenant son soulas avec sa femme ou sa fille, ou sa sœur ou avec telle qui leur donnera le meilleur déduit. Ils ont cet usage par toute cette province. »

Ailleurs, dans le Tibet même, où l’on peut cheminer vingt jours sans trouver aucune habitation, c’est une tout autre coutume, plus prometteuse sans doute : les hommes refusent d’épouser des filles vierges ; « ils disent qu’elles ne valent rien si elles ne sont pas accoutumées à coucher avec des hommes ». Les vieilles femmes, leurs parentes, les offrent à tous ceux qui

vont par là… si bien que « tous les cheminants, quand ils vont par les chemins, en trouvent jusqu'à vingt et trente, tant qu'ils en veulent ». Et, plus précis, plus pratique du moins, le Vénitien conseille aux voyageurs, comme s'il avait lui-même connu l'aventure ou pour lui donner une belle apparence d'authenticité : « Il suffit de donner à celle avec qui vous avez couché un annelet ou une petite chosette ou une marque quelconque, car elles ne le font pas pour autre chose » ; et les filles collectionnent ces marques ; pour prétendre au mariage, il leur en faut au moins vingt et celles qui en possèdent le plus sont retenues pour les meilleures : « Et plus volontiers on les épouse parce que l'on dit qu'elles sont les plus généreuses. » Mariées, elles restent très fidèles et prudes. Ici, les femmes et les parentes, là, les vierges…

D'autres que Marco Polo, bien sûr, accréditent de telles étrangetés. Les femmes des pays exotiques imposent aux imaginations des hommes d'Occident, comme des *Merveilles* à la limite de la fable, mais des fables séduisantes, une image prenante, forte, à laquelle tout voyageur rêve forcément, sans même toujours y croire. De ces images parées, enjolivées du rêve et de l'étrange, il reste toujours beaucoup. Depuis ces grands voyages d'Asie, des générations d'hommes, attirés par les terres lointaines ont cru et pensé à ces séductions de l'exotisme luxurieux ; le thème de l'hospitalité amoureuse, de la complaisance des maris, de la générosité des femmes, s'impose comme un mythe, pour ces mondes « affranchis des contraintes de la loi et des usages ». Plus, même, un appel :

« Si je vous ai parlé de ces mariages, dit encore le Vénitien, c'est que nos jeunes bacheliers devraient bien y aller, pour avoir de ces pucelles à leur volonté, tant qu'ils en demanderaient ; et encore en seraient-ils priés sans nul débours. »

Propos qui, évidemment, répondent exactement aux préoccupations que suscite alors, en Italie et en Espagne, la présence de si nombreux hommes sans établissement, célibataires (bacheliers), véritable menace pour la paix sociale. Qu'ils aillent au loin, dans ces pays aux mœurs si faciles !

Tous ces dires sont-ils des affabulations délibérées, conscientes ? De mauvaises interprétations de certaines mœurs et de quelques traits de la vie familiale, de la polygamie ou de la polyandrie ? Peu importe qu'il ne s'agisse, dans le *Devisement*, que du centre de l'Asie et du Tibet : l'image se forme et s'étend à tous les pays lointains, quels qu'ils soient.

Comme pour l'or et les épices, les Espagnols n'abordent pas les îles l'esprit vide, mais au contraire nourris, habités par toute une gamme de légendes, d'anecdotes, d'images. En un mot aussi, pour les femmes comme pour toutes les composantes du monde exotique, par l'attrait du merveilleux, de l'insolite.

La femme indienne et le métissage

Sur ce sujet, aucun moraliste n'a élevé la voix. Pas d'allusions ici à de belles femmes interprètes et conseillères, accompagnant comme auprès de Cortez, le chef conquérant.

Pas de discours sur la perdition des hommes livrés à eux-mêmes. Aucune étude sur les rapts et les unions, sur le métissage et ses conséquences. Une discrétion presque totale.

Mais tout montre à l'évidence et l'importance de ces aspects humains de la colonisation, et la façon dont les premiers Espagnols se sont comportés, les épisodes dramatiques, les révoltes ou les massacres, la maladie aussi. Les Indiens ont aussitôt affirmé que les 39 hommes restés à La Navidad s'étaient montrés proprement intolérables, provoquant sans cesse désespoirs et rébellions, prenant sans leur consentement les femmes, les arrachant de force aux hommes dans les villages voisins, gardant près d'eux plusieurs concubines, jamais satisfaits ; de plus, ils se disputaient entre eux leurs compagnes. D'autres désaccords, certainement, provoquèrent aussi les massacres ; mais ni Colomb ni le docteur Chanca ne réfutent l'idée. Tous les historiens contemporains, ou presque, des événements attribuent sans hésiter les révoltes des Indiens à ces exactions des Espagnols, avides d'or, acharnés à enlever les femmes sans aucune attention à leurs conditions ou leurs engagements. Ainsi surtout dans l'Hispañola des années 1494-1495. Naturellement, et sans doute à juste titre, tous les auteurs modernes ont abondé dans ce sens.

Quant aux problèmes si souvent évoqués des nouvelles maladies, après plusieurs auteurs d'ouvrages savants, Morison consacre un chapitre entier – *The Sinister Shepherd* –, en forme

de mise au point, à l'introduction en Europe de la syphilis, ce « mal indien ». Amené sans doute par les premiers compagnons de Colomb, dès le printemps 1493 à Séville puis à Barcelone, le fléau jusque-là inconnu en Europe se serait, selon ces théories, brutalement propagé d'abord en Italie par les soldats et les capitaines espagnols engagés dans la guerre de Naples, puis ensuite aurait gagné les armées françaises passées outre-Alpes. Tout porte à croire que Martin Alonso Pinzon qui mourut très peu de temps après son retour d'une façon alors inexplicable, en était atteint. D'autres ont dû, en Espagne, contaminer les femmes. Il est possible aussi qu'à partir de mars 1494, après le retour à Cadix des navires d'Antonio de Torres chargés d'esclaves, ceux-ci aient, d'une façon ou d'une autre, contribué aux progrès du mal en Espagne.

Pendant quelque temps personne en Europe ne prend conscience de cette origine lointaine. On parlait en France du « mal de Naples » et en Italie du « mal français » ; ces mots sont restés fort longtemps d'un usage courant dans tous les milieux sociaux. Par la suite quelques auteurs, polémistes plus qu'historiens ont rangé la syphilis parmi l'arsenal des fléaux que les Européens auraient apportés aux Indes occidentales, avec l'alcool, les mauvaises mœurs, l'esprit guerrier, le goût du profit et toutes sortes d'autres maladies du corps et de l'âme.

Sans doute, l'affaire tellement controversée depuis cinq siècles ne peut sortir parfaitement claire d'une multitude de chroniques plus ou moins bien documentées et plus ou moins bien interprétées, de pamphlets, de théories ou d'inventions qui n'ont fait que rendre les ombres encore plus épaisses. Certains Italiens ont affirmé que le mal s'était déjà propagé dans toute l'Europe bien avant l'expédition de Colomb ; d'autres ont même écrit qu'il y sévissait « depuis les temps les plus anciens » ; ce qui contredit toute étude un peu sérieuse sur la médecine

médiévale, ses hôpitaux, ses soins. De fait, en dehors des témoignages formels d'écrivains généralement mieux informés que d'autres, comme Las Casas ou Oviedo, beaucoup de signes rendent l'hypothèse d'une origine américaine tout à fait vraisemblable : la concordance des dates tout d'abord (arrivée des gens de Pinzon à Barcelone puis des capitaines espagnols à Naples), l'existence dans chaque île et même dans chaque aire culturelle des Indes occidentales, d'un mot particulier pour désigner la maladie qui ne semble jamais avoir été appelée « mal chrétien » ou « mal espagnol » par exemple. Les Indiens usaient de mots très généraux pour nommer le mal, des mots communs, signes d'une longue familiarité : « De la même façon que nous parlons de douleurs, tumeurs, ulcères ou bubons, tout au début les Indiens de l'île Hispañola appelaient cette maladie Guarynaras, Hipas Taybas ou Iàas » ; dernier signe enfin, la croyance en une thérapeutique que les indigènes croient parfaitement appropriée, fruit sans doute d'une longue expérience ancestrale.

Le remède, c'était le fameux arbre Guarynaras, Guaiacum, le *palo santo*, dont, écrit Las Casas, la Providence a pourvu les hommes de là-bas « ce qui fait que si sur cent Espagnols à peine un seul pouvait échapper, les Indiens, eux, hommes et femmes, en étaient peu affectés ». Ce bois sacré, quasi miraculeux, le *remède* ou le *bois indien*, suscite assez tôt dans presque toute l'Europe, en Espagne et en Italie surtout, plusieurs *Histoires* ou légendes. Le nom même de syphilis vient directement de l'une d'elles. Dans les années 1510 et, au plus tard, en 1520, un médecin de Vérone, du nom de Girolamo Fracastoro, compose un interminable poème en vers latins. Ce médecin, mathématicien et astrologue à ses heures, décrit l'odyssée imaginaire de héros aventuriers qui, partis vers l'ouest sur la grande mer océane, arrivent, après les Antilles, Haïti,

l'Amérique et la Guiana, dans le pays d'Ophyr, celui des fameuses mines d'or du roi Salomon. Là, ils assistent à une cérémonie : un grand sacrifice accompagné de larges aspersions sur la foule des assistants d'une forte infusion de *guaniacum*, « l'arbre de vie ». C'est qu'autrefois, explique le cacique, un jeune berger appelé Syphilus était devenu fou par un coup de chaleur, avait insulté les dieux. Toutes les tribus alors furent frappées par une cruelle maladie inconnue, emportant les hommes et les femmes en quelques semaines après de terribles souffrances. Le peuple offrit des prières rituelles, des cérémonies expiatoires jusqu'à ce que les dieux Juno et Tellus leur commandent des sacrifices de réconciliation et leur envoient, en échange, un arbre sacré dont la sève devait les guérir. Ce poème connaît une diffusion et un succès considérables : on le lit à travers l'Italie et l'Europe dans les cours et les cercles savants ; il fut imprimé pour la première fois à Venise en 1530 et deux érudits américains ont pu recenser 66 publications en latin dans les décennies suivantes et au total 59 autres éditions en langues étrangères dont 13 en anglais. De telle sorte que le nom de Syphilis, la maladie du berger fou, s'est imposé, contre tous les autres, eux plus spontanés.

Sans doute la médecine moderne peut affirmer que ce bois indien, « bois de vie », n'a aucun effet sérieux et reste parfaitement inefficace. Mais l'idée de sa valeur thérapeutique s'est affirmée puis imposée dans les années 1520-1530 d'une façon quasi indiscutée, avant même le poème de Fracastoro. Dès 1517, le médecin de l'empereur Charles Quint écrit un savant libelle, *De Cura Morbi Gallici per Lignum Guayacanum* et en 1519, le célèbre humaniste allemand Ulrich von Hutten affirme avoir été guéri par des infusions de bois indien. Ce fut, pendant des générations, une sorte de remède miracle, certes souvent contesté par les médecins mais toujours assuré d'une

large audience. En 1533, Benvenuto Cellini, à Rome, souffre aux yeux d'une « fluxion » fort douloureuse que personne ne peut guérir ; mais, il écrit :

« Le mal était bien réel et je crois que je l'avais gagné avec la jeune et jolie servante que j'employais [...]. C'était le mal français qui mit plus de quatre mois à se déclarer puis tout à coup me couvrit entièrement. Il différait de celui que l'on voit d'ordinaire, se présentant sous la forme de pustules rouges de la grandeur d'un quattrino [une petite pièce de monnaie]. »

Il prit du bois (*du gaïac, bois indien*), « avec la régularité la plus minutieuse que l'on puisse imaginer » et en quelques jours guérit, jusqu'à se sentir « sain comme un poisson ». Une partie de chasse en plein vent et les pieds dans l'eau des marais, une grave rechute, l'amènent à un nouveau traitement d'*eau de bois*, malgré l'avis obstiné des médecins et encore en quatre jours, nouvelle guérison quasi inespérée.

Ainsi l'idée d'un *mal d'origine indienne* que seul un remède indien pouvait vaincre s'est-elle fortement ancrée, en Italie et en Espagne du moins, dès les premières décennies du XVIe siècle. À Florence, Angelo Maria Bandini écrit dans une *Vita di Amerigo Vespucci*, publiée en 1748, avoir vu à Florence un ouvrage désigné sous le nom de *Priorista* où, pour l'année 1494, était notée très clairement cette certitude :

« Cette année-là le mal que nous appelons français fut apporté en Europe par ceux qui avaient navigué avec Colomb ; il fut pris chez les femmes de cette île [la Jamaïque] et lorsqu'ils retournèrent en Espagne, ils en infectèrent de nombreuses courtisanes et par elles le mal s'est étendu et est venu ici avec les Espagnols qui arrivèrent à Naples contre les Français au service du roi Fernando et infectèrent par leurs prostituées l'une et l'autre armée, et les Français l'appelèrent le “mal de Naples” ».

Cette vue des choses, à l'époque, semble très largement acceptée.

Certes tout ceci n'est pas clair encore et bien des aspects de l'histoire de la contagion, des premières manifestations du mal, de son arrivée en Europe, chronologie et cheminement, restent forcément encore très controversés. Mais dans ces affrontements d'auteurs, les intentions ne sont pas toujours parfaitement pures, certains se montrant aussi acharnés à faire porter aux Ibériques le poids de toutes les responsabilités. Pour qui voudrait dresser un bilan plus serein, la préexistence du fléau aux Indes occidentales et la contamination des Espagnols, dès l'hiver 1492-1493, semble bien l'hypothèse la plus digne de foi. Si même, à l'heure actuelle, elle ne pouvait être retenue comme une certitude absolue, il apparaît évident, et c'est un fait de mentalité essentiel, que l'idée en était volontiers admise dans les décennies qui ont suivi le retour de Colomb ; elle ne heurtait ni la leçon des faits et des dates, ni les vraisemblances. D'une façon générale on savait que les hommes de l'Amiral, ceux de Martin Alonzo Pinzon pour le moins, avaient, lors de leurs escales de quelques jours sur les plages de l'Hispañola, plus particulièrement dans les parages de Monte Christi, cédé aux amours exotiques.

Par la suite, ceux qui tentent de s'établir ne se résignent pas à vivre seuls. Dans la fameuse *Lettre à la Nourrice*, l'Amiral rappelle, encore amer et indigné, la façon dont les premiers mineurs du Cibao en 1495 et 1496 se procuraient des compagnes indiennes et comme il s'en faisait alors, par tout le voisinage, un véritable commerce :

« … Pour avoir une femme, ils paient volontiers cent pièces d'or de Castille, autant que pour une terre à cultiver, et c'est là un marché très habituel. De nombreux marchands vont dans le pays rechercher des filles ; celles mêmes de 9 à 10 ans étaient

alors les plus appréciées, mais ils pouvaient les vendre toutes, quel que soit leur âge, à bon prix. »

Ces premiers temps, temps obscurs d'une conquête balbutiante, furent sans aucun doute ceux des enlèvements et des achats de femmes ; de telles pratiques, sources d'innombrables conflits ou compromissions, marquaient forcément d'une façon indélébile les rapports avec les Indiens et s'imprimaient dans les souvenirs.

De ces unions avec les femmes indigènes, nous n'avons pour ces premiers voyages vers le Nouveau Monde que de maigres témoignages et, pour ces années des tout premiers établissements, le lecteur curieux trouve peu à lire. Aucun marin n'a laissé de souvenirs écrits. Aucun de ceux, fort nombreux pourtant, interrogés par les officiers royaux lors des *Pleitos* en 1515, n'eut à répondre à des questions si personnelles : il s'agissait seulement de déterminer la part exacte de l'Amiral dans l'œuvre de découverte. Michele di Cuneo même reste tout à fait discret. Lorsqu'il en vient à parler des mœurs des Indiens, c'est pour décrire d'abord les sacrifices aux idoles, pour montrer ensuite « qu'ils vivent comme des bêtes et mangent quand ils ont faim ». Des femmes, il parle peu et montre seulement la simplicité des usages, des rapports sexuels, sans honte, devant tous, frères et sœurs ensemble. Une seule indication peut faire penser aux bonnes fortunes des Espagnols : les hommes ne sont pas jaloux et, d'ailleurs, dit-il « à mon avis ce sont des gens froids, pas libidineux et je pense que c'est parce qu'ils mangent mal » ; de plus, ce sont des sodomites, tant les Indiens que les Cannibales. À part cela, aucune anecdote, aucune ébauche même d'un récit personnel, d'une émotion.

Pourtant, peu après, d'autres images s'imposent vite et l'on peut penser que la discrétion de nos textes, pour la période de

Colomb, tient surtout à la nature du *Journal* et des *Relations*, au tempérament de leur auteur. D’autres récits content la beauté et la nudité des femmes indiennes, leurs mœurs fort libres, leurs appétits sexuels même, le prestige et l’attrait qu’exerce sur elles l’homme blanc ; des amours simples, faciles, sans engagement, vite oubliées, souvent renouvelées au gré des escales ou des humeurs.

Amerigo Vespucci, non pas homme de mer, mais humaniste plus libre de plume, décrit les mœurs et usages des Indiens sur le littoral du Veragua et du Brésil et parle plus volontiers des femmes. De même tant d’autres qui finissent par imposer cette idée des amours exotiques comme un lieu commun, par des répétitions systématiques des mêmes anecdotes, l’évocation des mêmes tableaux, jusqu’aux fables ou outrances. Bien plus tard, le père jésuite Josè de Anchieta, évangélisateur du Brésil, homme sérieux pourtant, auteur d’un dictionnaire de la langue tupi-guarani et d’une savante *Histoire du Brésil*, pouvait écrire vers 1570 sans certainement choquer personne ou risquer la contradiction : « Les femmes se promènent toutes nues et ne savent se refuser à personne. Elles vont même taquiner et importuner les hommes en se glissant avec eux dans leurs hamacs, car elles considèrent comme un honneur de dormir avec des Blancs. » Une certitude qui se confirme au fil des ans pour devenir l’idée-force, la clef de tous les problèmes de la colonisation et des sociétés coloniales. Ce thème littéraire et artistique, devenu vérité historique, nous le voyons illustré d’une étonnante façon, toujours pour le Brésil, par Gilberto Freyre, dans son célèbre *Maîtres et Esclaves*. Freyre, animé de science et de verve, mais parfois emporté jusqu’à d’étonnantes formules (le Portugais plus « médiéval » que tous les autres peuples d’Europe, plus luxurieux en tout cas), homme de plume d’une étonnante habileté dans le maniement des

approximations, des hardis rapprochements géographiques et chronologiques, bâtit tout un échafaudage de théories pour expliquer, par ces unions entre Blancs et Indiennes, les principaux caractères des sociétés brésiliennes. Pour lui, aucun doute, la femme s'offrait et se donnait. En quelques phrases il en impose l'idée et l'image, sans trop se soucier de nuances :

« En sautant à terre, l'Européen tombait [*sic*] sur une Indienne nue ; les pères de la Compagnie [de Jésus] étaient obligés de faire attention pour ne pas heurter du pied ces corps féminins [...]. Les femmes étaient les premières à se donner aux Blancs, les plus ardentes allant jusqu'à se frotter contre les jambes de ceux qu'elles supposaient être des dieux. »

Bien d'autres images de la même veine ne surprennent pas tellement et pourraient s'appliquer, sans trop de retouches, à la plupart des terres découvertes les premiers temps par les Espagnols, en tout cas aux îles. Toujours la même idée bien arrêtée : l'appétit de luxure des femmes, le prestige des Européens, les amours faciles.

Et ces images de la belle Indienne complaisante correspondaient certainement non seulement à une idée enjolivée des choses mais aussi à quelque réalité vécue. C'est pourquoi l'on s'étonne d'autant plus de ne rien trouver de ce genre dans le *Journal* de l'Amiral. Ses *Relations* sont avant tout des procès-verbaux attentifs, précis, destinés à des marins pour qu'ils retrouvent facilement la route ou à des officiers royaux pour qu'ils envisagent la prise de possession et la colonisation des terres nouvelles. Aucune digression, aucune anecdote non plus. Ni étrangetés du genre très exotique, à la façon de celles des *Merveilles* et des *Devisements* des autres temps ; ni confidences ou confessions, ni observations complaisantes des mœurs faciles à la manière des récits plus tardifs, faits pour

plaire et, dans une certaine mesure, pour divertir. De plus, homme sérieux, parfois puritain même, engagé dans une entreprise qu'il justifie surtout par l'œuvre d'évangélisation, il sait bien qu'il écrit pour Isabelle, reine catholique, qui n'aurait certainement pas apprécié de longues descriptions des facilités et des amours indigènes. Ajoutons enfin que le *Journal* que nous lisons n'est jamais, rappelons-le, qu'une version élaborée, expurgée par Las Casas qui lui non plus ne devait pas se complaire dans l'anecdote : il se contente de noter, sans plus, que les marins de Colomb n'étaient pas restés fidèles à la vertu de chasteté.

En tout cas, fait essentiel, l'Amiral qui rédige aussi pour exalter sa découverte et convaincre pour, dans une certaine mesure, appeler des hommes à venir s'installer là-bas, qui exagère infiniment les richesses en or et en épices, qui parle inlassablement de la douceur de l'air, de la splendeur des paysages, des chants et des couleurs de ces multitudes d'oiseaux, de toutes les merveilles d'une Nature si aimable et généreuse, n'use absolument pas de cette arme-là ; il ne cherche pas du tout à attirer les hommes en leur faisant miroiter les délices des amours indigènes et garde une attitude fort réservée, considérablement en retrait par rapport à celle de Marco Polo qui voulait envoyer tant de bacheliers en Asie pour y trouver des filles vierges, très en retrait aussi, bien sûr, sur celle des moralistes ou des propagandistes qui, pour des raisons évidemment très différentes, fustigeront ou vanteront à loisir ces amours des tropiques.

Certes, Colomb a vu les femmes indiennes ; il en parle un peu, plutôt par allusion ou pour quelque trait de mœurs, pour le costume ; mais sans jamais s'attarder à décrire leur corps ou même leur silhouette. Simplement, il avait remarqué le 17 octobre, que dans l'île qu'il appelle la Fernandina, les

femmes mariées se vêtaient d’une sorte de grand pagne de coton ; « mais pas les jeunes filles, sauf celles qui devaient avoir, sans doute, plus de dix-huit ans. Il y avait aussi des chiens, des mâtins et des braques ». C’est dire ce qui sollicite son attention : plutôt des coutumes. En tout cas, rien de plus que ce rapide regard, très froid, impersonnel. Les jours suivants, pendant des semaines, dans les Lucayes, chez les Taynos, à Cuba, dans l’île d’Hispañola, il ne parle que des hommes, des Indiens, du peuple et des foules, sans jamais mettre en scène ni un groupe de femmes ni une Indienne seule, regardée, appréciée pour elle-même. Le 21 décembre seulement, plus de deux mois après le premier débarquement enfin, il se souvient des femmes et consent à décrire un peu : « Dans l’île de Juana et dans les autres îles, elles portaient toutes un léger pagne, surtout celles qui avaient dépassé douze ans » ; et les hommes très jaloux de ces femmes les cachaient, les faisaient s’enfuir hors du village, afin que les Chrétiens ne les voient pas. Au contraire, dans l’Hispañola, elles vont toutes complètement nues, jeunes et vieilles, et certaines vraiment, « ont un corps superbe ». Là, ce sont elles qui viennent en avant des foules, pour apporter des présents, des galettes de manioc et des fruits. Les hommes ne s’en offusquent pas. Première image, fugitive encore, pas très appuyée, mais une jolie esquisse tout de même des femmes indiennes, sauvagesses nues, peut-être naïves, accueillant sur le rivage l’étranger surgi de l’onde et lui offrant en un aimable cortège les fruits d’une terre généreuse. Les intentions de l’Amiral ne vont certainement pas au-delà : la femme n’est qu’un élément parmi tant d’autres de cette riche nature, prête pour un accueil pacifique, enchanteur.

Par la suite, dans ce premier *Journal* et aussi dans la *Relation* du passage aux Caraïbes dans l’hiver 1493, quelques notes très éparses montrent déjà, malgré un évident parti pris encore de

discrétion, les soucis du chef : veiller à ce que ses hommes lui restent soumis, ne cèdent pas trop volontiers à l'appel. Surtout, qu'ils agissent honorablement, « avec justice » ; qu'ils n'usent jamais de violence et ne molestent personne ; que les femmes pas plus que l'or ne soient l'enjeu de conflits, le prétexte de rapts et de querelles. Il affirme donner sans cesse des ordres très stricts à ses marins ; il dit envoyer des pièces de toile ou des vêtements aux femmes pour qu'elles se couvrent le corps. Toutes précautions qui traduisent clairement de graves préoccupations et montrent que, les jours passant, au fur et à mesure que l'inconnu semble moins étrange, moins inaccessible, surtout lorsque se prolongent les escales, les Espagnols ont cherché des femmes à terre, obtenu ou acheté, ou forcé leur consentement. C'est, entre autres sévices et malhonnêtetés, ce qu'il reproche à Martin Alonso Pinzon, lorsqu'il le retrouve le 10 janvier 1493. Celui-ci, lors de son voyage avec sa seule caravelle, s'était arrêté au moins une semaine, peut-être même seize jours, au même mouillage ; en partant, « il avait emmené de force quatre Indiens et deux jeunes filles, que l'Amiral fit vêtir et porter à terre pour qu'elles puissent rejoindre leurs parents ». Ceci suivi d'un beau développement, d'une exhortation à bien traiter et bien défendre tous ces gens, hommes et femmes « qui appartiennent déjà à Vos Altesses ».

On voit bien là l'origine de conflits inévitables.

Pour les trois autres voyages, les *Relations* écourtées ou perdues parlent encore plus rarement des Indiennes, de leurs mœurs, de leurs relations avec les marins. Souvent le récit, lapidaire, ignore superbement tous ces problèmes.

Une seule indication, très tardive, force l'attention, plus chargée de sens que les simples notes de routine. Le dimanche 25 septembre 1502, les caravelles arrivent sur la côte actuelle

du Costa Rica, dans une petite île qu'il nomme la *Huerta*. Là, les gens, « grands sorciers et très lâches », ne désirent absolument pas recevoir ces intrus et, pour les écarter, pensant les contenter, font porter sur le navire-amiral deux très jeunes filles merveilleusement parées, la plus grande de onze ans et une autre qui ne semble pas en avoir plus de sept ; « mais les deux se montraient et marchaient devant nous d'une façon si lascive que, chez nous, des filles de joie n'auraient pas mieux fait ». De plus, elles portaient cachées, des poudres magiques. « À peine à bord, dit l'Amiral, je leur fis donner quelques bijoux et ornements et les renvoyai à terre »… Et la petite escadre resta tout de même dix jours en ce lieu de perdition.

L'image que Colomb se donne de lui-même, prudent, avisé et prude reste toujours identique ; dix ans de fréquentations des plages sous le ciel des tropiques ne l'ont en rien altérée. Mais, en ces dix années qui séparent l'hiver de La Navidad en 1492 et l'exploration du Veragua, en 1502, son image de la femme indienne, elle, s'est enrichie de multiples expériences et transformée d'une façon radicale : de la porteuse de présents, superbe, nue mais digne, à la fille provocante, lascive ou lubrique, offrant ses charmes. Et cette évolution, certes à peine perceptible, inscrite seulement en filigrane par le travers des textes, correspond parfaitement à la place grandissante de l'Indienne. D'où, en réponse à cette prise de conscience très nette, certainement une de ses plus graves préoccupations, le désir, pour éviter de grands désordres, d'amener aux Indes des hommes mariés et même des femmes européennes seules. C'était, par rapport à tant d'autres entreprises coloniales, marquer une forte originalité, très caractéristique du style des Rois catholiques et de Colomb ; sans aucun doute, ils ne laissent rien au hasard, pensent sans cesse, parfois dans les moindres détails, aux formes que doivent prendre leur conquête et

l'établissement de leurs hommes. Une telle prise de position, un choix si net sont la plupart du temps restés oubliés et échappent ainsi aux commentaires. Pourtant l'idée, si audacieuse pour son temps, mérite de s'y attarder un peu. Par ses aspects humains, cette colonisation ibérique ne s'inscrit pas en droite suite des autres.

Personne ne peut dire quand exactement, par quel voyage et sur quels navires, les premières Espagnoles sont arrivées dans l'Hispañola. Certains, tels Fernando Colomb toujours tenté de magnifier l'œuvre de son père, pensent que ce fut dès 1493, sur l'un des gros navires de la grande escadre ; d'autres avancent plus raisonnablement une date bien plus tardive, février 1498, avec le départ des caravelles de Coronel. En effet, les *Provisions* des souverains signées à Burgos en avril 1497, prévoyaient que 30 femmes devaient s'embarquer parmi les 300 premières personnes rassemblées. Morison fait bien remarquer que c'est là encore une tentative bien modeste pour favoriser cette stabilité de l'établissement : une femme seulement pour dix hommes. Mais on savait pertinemment que tous les hommes ne resteraient pas là-bas ; ainsi très certainement pour les 60 marins ou mousses et pour les 40 chevaliers ; si l'on s'en tient aux « travailleurs de la terre », fermiers et jardiniers, cela faisait 30 femmes pour 60 hommes et le chiffre indique bien une volonté délibérée d'installer des familles constituées, soit au départ, soit dans un bref délai et d'éviter, dans toute la mesure du possible, les unions avec les Indiennes et les conflits avec les indigènes. Ces femmes, dont malheureusement aucun chroniqueur ne prend soin de situer la condition sociale et dont aucun document ne mentionne les noms, se sont effectivement embarquées. Lorsque Fernando Colomb dresse un bilan de la population européenne de l'île aussitôt après la conquête totale, il l'évalue à 650 personnes et « parmi elles de nombreuses

femmes et enfants ». Ce qui implique, dans l'intervalle, d'autres départs, contrôlés ou non par la Couronne.

Cette politique de transplantation de groupes familiaux, de couples tout au moins, l'Amiral la soutient de son mieux et, à plusieurs reprises, parle pour elle. Peu auparavant, tel officier royal, gouverneur des Canaries, ne distribuait des terres qu'aux hommes mariés ou à ceux qui s'engageaient à prendre femme dans un délai de six mois. Ici, manifestement, les rois et leur vice-roi suivent la même volonté : conquérir et gouverner, mais aussi coloniser et évangéliser ; pour cela, il faut fixer les hommes et leur redonner sur place les éléments fondamentaux de leurs cadres sociaux.

Rien ne permet de chiffrer les résultats. Combien de femmes sont venues d'Europe ? Dans quelle proportion par rapport aux hommes ? Combien de ménages européens face aux unions avec les femmes indigènes ? et donc comment, pour ces tout premiers temps, évaluer la part du transfert d'une culture d'Europe face à l'insertion plus ou moins marquée dans le milieu indien ? À toutes ces questions, l'histoire quantitative n'offre, raisonnablement, aucune réponse. Seuls peuvent s'apprécier le programme, les intentions, toute une éthique et une politique.

Isabela : *première ville coloniale*

Au total cette colonisation colombienne de l'Hispañola, souvent méconnue puisqu'elle échoua en partie et ne s'est pas prolongée de la même façon sur le continent, affirme de claires et intéressantes originalités : par les circonstances et par la fermeté des intentions.

La grande distance, le climat, les genres de vie indigènes, l'absence de cultures familières et d'animaux domestiques, imposent de dures contraintes, conduisent à des solutions extrêmes. Ce qu'aggrave encore l'état politique et social de l'île : absence de toute unité ethnique et linguistique, absence d'État central et d'officiers, de réseau des pouvoirs et des communications, absence d'une économie d'échanges de quelque ampleur. Tout ceci fait penser à l'une de ces « civilisations encore adolescentes » que décrit si bien Gilberto Freyre pour le Nordeste brésilien :

« … Des bandes de grands enfants, une culture verte et débutante, encore à sa première dentition, sans l'ossature ni le développement, ni la résistance des grandes semi-civilisations du continent. »

Les intentions, elles aussi, se veulent contraignantes, rigides : non pas un simple profit, une razzia d'un moment, mais une véritable implantation, une mise en valeur du sol réelle, stable ; non pas le seul pouvoir politique mais tout le pouvoir, contre les initiatives individuelles, désordonnées, sauvages. Tout doit être mis en œuvre pour le plus grand prestige spirituel des rois, pour l'enrichissement de leur trésorerie. Ce fut là une véritable grande œuvre de « colonisation », raisonnée, planifiée, bien prise en main. À juste titre, Charles Verlinden avait bien

marqué que cette aventure d’Amérique n’avait rien de vraiment « nouveau » et les historiens, soucieux de définir à tout prix le seuil de l’époque « moderne » là ou ailleurs, n’importe où le plus souvent, avaient bien tort de s’abriter derrière l’existence d’une « coupure », d’un *take-off*, en 1492. Au contraire, tout s’ordonne selon la même grande ligne, avant et après, celle qui régit l’expansion irrésistible de l’Occident chrétien. Charles Verlinden marquait aussi, avec raison, tous les emprunts faits par les Ibériques, pour les Canaries, Madère ou l’Amérique aux précédents italiens de la Méditerranée orientale.

Mais tout ceci, indiscutablement, ne vaut pourtant que si l’on s’en tient au plan juridique ou, accessoirement, politique : conditions des terres et des personnes, organisation du commerce. Si l’on entre un tant soit peu dans le concret, les différences s’imposent, considérables. Cette œuvre-ci se veut et s’affirme d’une tout autre ampleur : après un effort militaire réduit, une véritable transplantation d’hommes et de femmes, de bêtes et d’outils, de vivres et de semences ; en somme, d’énormes moyens jamais rassemblés de la sorte.

C’est pourquoi cette entreprise ne s’inscrit pas exactement dans la ligne des « précédents médiévaux », des entreprises des Francs ou des Italiens en Orient.

Mais précisément, ce qui donne à l’aventure coloniale de Christophe Colomb son allure si particulière et sa forte originalité, explique aussi tous ses déboires et ses échecs.

Sur le plan politique, l’affaire reste toujours très claire : l’Amiral se réclame de ses souverains ; partout où il ancre ses navires, il exalte leur puissance et leurs vertus auprès des Indiens ; au nom de Ferdinand et d’Isabelle, il prend possession du sol, d’une façon tout officielle, selon un véritable rituel. C’est ce qu’il fait dès le tout premier jour, le 12 octobre 1492, à San

Salvador, appelant près de lui à terre les capitaines des deux autres navires, Martin Alonso et Vincente Yañez Pinzon, avec Rodrigo de Escovedo, notaire de l'*armada*, et Rodrigo Sanchez de Ségovie, *veador*, commissaire aux comptes. Il fait déployer les bannières du roi et les deux bannières à croix verte « que l'Amiral tenait pour signe particulier de chacun des navires et qui portaient un F et un Y surmontés d'une couronne et la croix verte entre ces deux lettres couronnées ». Il demande au notaire et au commissaire de rédiger aussitôt, en présence de tous, l'acte solennel et de lui rendre « foi et témoignage légal de la prise de possession de cette île » au nom des souverains, « conformément à toutes les formes en vigueur en telle occasion ». Cérémonie destinée à frapper les imaginations et fixer l'image, mais aussi acte juridique formel que Colomb ne peut inventer et qui s'inscrit dans la longue tradition, déjà vieille de quelques décennies, de tous les chefs *pobladores*, castillans ou portugais.

En 1494, le 21 juillet puis le 12 août, Diego de Herrera prend aussi possession, bien avant leur conquête définitive et leur soumission, de Ténériffe et de la Grande Canarie. Dans tous les cas, l'acte s'accompagne de signes symboliques qui ne rappellent en rien ceux de la remise des fiefs autrefois mais évoquent nettement l'idée d'une conquête : le capitaine *poblador* marche quelque temps sur la nouvelle terre, casse des branches, fait abattre des arbres, déplacer pierres et rochers. Ici, pour Colomb, qui décidément à San Salvador ne veut rien négliger, le déploiement d'une bannière royale doit de plus, selon les usages, indiquer le terme d'une campagne militaire. Le *poblador* devient *conquistador*. On connaît pourtant les faits… et rien ne permet de justifier le moindre signe de triomphe.

Sans doute renouvelé dans chaque île, l'acte solennel ne pouvait prétendre, lors de ce premier voyage, à rien d'autre

qu’à une simple pétition de principe, sans aucun effet immédiat. D’île en île, les caravelles laissent ainsi sur les rivages des signes de leur passage mais, naturellement rien de plus : pas un seul homme, pas un seul point d’appui pour l’avenir. Ce ne sont que des reconnaissances. À Cuba, le 5 novembre, l’Amiral trouve un mouillage qu’il appelle le port des Mers ; un des meilleurs du monde dit-il, avec un très beau miroir d’eau et des Indiens bienveillants. Sur le promontoire voisin, « on pourrait faire construire une forteresse », car on trouve dans les environs beaucoup de bois de toutes sortes ; là les marchands pourraient venir en toute sûreté « échanger leurs richesses et conduire leurs affaires ». Ce n’est, là encore, qu’un simple projet, un rêve.

Le premier établissement est décidé à La Navidad, par accident, alors que rien de la sorte n’a été prévu pour ce premier voyage ; on en connaît bien l’histoire et l’on sait que Colomb n’a pas d’autre choix : le navire-amiral échoué sur le sable, hommes et biens saufs mais aucune possibilité de ramener tout le monde en Espagne ; trente-neuf marins laissés sur place dans ce fortin construit à la hâte, mal protégé, dans un lieu de hasard ; aucun survivant quelques mois plus tard, nous le savons aussi.

Au second voyage, après la longue traversée atlantique, après l’exploration pendant plus de trois semaines, des îles Caraïbes et de Puerto Rico, après la recherche, sur le site de La Navidad, des reliques des disparus, massacrés quelque temps plus tôt, la grande flotte des dix-sept navires, se met enfin (le 7 décembre 1493) en quête d’accomplir sa mission : débarquer hommes, bêtes et biens là où construire une nouvelle « ville ». En effet, sagement, les Espagnols tirent aussitôt les leçons de la catastrophe, comprenant bien qu’il serait dangereux de s’obstiner sur le lieu même de ces conflits et massacres. De plus, cet endroit disent certains n’est pas du tout salubre et Colomb

qui, un an plus tôt, avait tant célébré la beauté du paysage, la douceur de l'air et toutes sortes d'autres avantages, n'hésite pas à donner l'ordre de rebrousser chemin, le long de la côte, vers l'est ; en fait il pense aussi se rapprocher des mines d'or.

Trois semaines plus tard seulement, le 2 janvier 1494, après des jours et des jours passés à lutter contre les vents contraires et à revenir en arrière plus d'une fois, ils touchent terre… bien sûr, à en croire le *Journal*, au meilleur endroit qui se puisse rêver !

« Notre Seigneur fit en sorte que, par ce temps si agité, il nous ait été impossible d'aller plus avant et que nous ayons dû relâcher dans le meilleur lieu, le plus convenablement disposé que nous aurions pu choisir. »

À nouveau, la main de la Providence. Ici, c'est le docteur Chanca qui parle et l'on croirait bien lire le *Journal*, un an plus tôt. Comme pour La Navidad, de sinistre mémoire pourtant, il faut croire que Dieu inflige d'abord aux hommes qui le servent les pires épreuves, pour leur bien ; il les a ralentis dans leur course pour leur montrer du doigt la terre bénie. Nous retrouvons là, une fois de plus, une image tout ordinaire qui se lie à de très anciennes traditions. C'est, sous une forme nuancée, adaptée aux circonstances et à la spiritualité chrétienne, le thème plus que millénaire de la fondation des villes, surtout pour les cités nées d'un exil lointain, d'une longue errance et donc d'une entreprise de colonisation en terre étrangère. L'histoire de tous les peuples ponctue le passé d'exemples de ce genre. Ici, ni devins, ni augures ou sacrifices, aucun prêtre pour observer la course des étoiles, les signes du ciel ou le vol des oiseaux : La Navidad et cette nouvelle cité, Isabela, sur la rive océane, naissent, filles de marins, d'un courroux des vents, de la tempête ou du naufrage.

Certes Isabela n’est pas exactement créée par accident. Pas tout à fait : en 1494 Colomb poursuit un projet précis et bien mûri ; c’est une entreprise délibérée. Il en a reçu les moyens : vaisseaux, argent, hommes et outils.

Ici, l’accident, la dure contrainte c’est le manque de temps. L’Amiral arrive très tard, alors que l’expédition aurait dû atteindre vite La Navidad et y débarquer ses renforts. Deux événements ont compromis gravement le succès de l’opération. L’un que l’on pouvait certainement prévoir et qui tient à l’ambiguïté même des intentions : d’une part, envoyer des secours et peupler, d’autre part découvrir en chemin de nouvelles terres. C’étaient deux projets évidemment très difficiles à concilier et rien d’étonnant à ce que le périple dans les îles Caraïbes, puis le long des côtes de Puerto Rico, et les traversées d’île en île contrariées par les mauvais vents, aient ralenti d’une façon dramatique l’arrivée à l’Hispañola. Autre facteur d’échec, prévisible aussi peut-être : la disparition des 39 premiers « colons » et la nécessité de repartir plus loin, à l’écart de ce peuple maintenant si mal disposé. Si bien que Colomb, à la recherche d’un lieu propice où s’arrêter et construire ses remparts et maisons, traîne avec lui les dix-sept navires fatigués, mal calfatés, avec ses marins éprouvés, affamés, anxieux de jeter l’ancre quelque part et d’en finir. Les hommes, guerriers ou gens de métier, n’étaient pas venus aux Indes pour explorer davantage, aller d’une anse à l’autre. De plus, les provisions et les semences se gâtent ; il faut vite débarquer toutes les cargaisons. Tout ceci explique et même justifie, après cette interminable tempête qui interdisait toute investigation sérieuse, un choix rapide, presque en catastrophe.

Le docteur Chanca affirme que le site d’Isabela, choisi par Dieu, présente de nombreux avantages : un très bon port et quantité de poissons ! tout près de là, deux fleuves aux eaux

délicieuses. Mais ces faibles assurances, capables de réconforter des marins épuisés par des semaines d'épreuves, ne garantissent en rien le succès de l'établissement. Toute une polémique s'est engagée sur ce choix du site et les adversaires des Colomb n'ont pas manqué de proclamer bien haut qu'il était détestable. Las Casas, indulgent pour une fois, les réfute longuement et l'Amiral lui-même se justifie comme toujours par un long plaidoyer, accusant ses ennemis les rebelles, tels Roldan et ses compagnons, de mauvaise foi :

« Ils ont dit là-bas [à Séville et en Espagne] que j'avais bâti cette ville dans le pire endroit de l'île ; mais c'est le meilleur, au contraire, de l'opinion de tous les Indiens. Ceux qui racontent cela, presque tous, n'étaient jamais allés au-delà de l'enceinte, de plus de la portée d'une bombarde : en sorte que je me demande bien comment ils peuvent l'affirmer. Ils ont dit que les gens mouraient de soif alors que le fleuve passe tout près, plus près qu'à Séville de l'église Santa Maria. »

De plus, l'endroit n'est pas du tout insalubre mais très sain, très riche en eau, avec l'air le plus tempéré que l'on puisse trouver ; ce qui s'explique aisément puisque cette Isabela se trouve sur la même ligne équatoriale que les îles Canaries qui « ont été vantées par les savants pour leur position dans un si bon climat, à cette même distance de la ligne équatoriale, sous un si bon ciel ». Des eaux, des vallées verdoyantes, du poisson, une population très active aussi, « de telle sorte que je pense qu'il n'en est pas de meilleure au monde ». Il écrit à nouveau très exactement ce qu'il voulait faire croire, un an plus tôt, des Indiens qui devaient massacrer les marins de La Navidad. Ce n'était là qu'une réfutation très ordinaire qui ne pouvait convaincre ni tromper personne.

En fait ce choix, décidé si vite, pour le seul endroit où les mauvais vents avaient permis d'aborder, était foncièrement

mauvais : un port mal abrité, des rives inondables et insalubres surtout.

Mais, rappelons-le, le temps pressait. Seuls les retards et les semaines passées aux Caraïbes ont pesé sur cette solution si précipitée. L'erreur remonte à l'été 1493, lorsque fut décidé, en Espagne, d'armer une même flotte pour poursuivre la découverte et aussi pour apporter des hommes et provisions à La Navidad ou fonder une nouvelle ville. Sans doute est-il difficile de dire la part de responsabilité de l'Amiral dans cette décision ; il avait bien affirmé que le détour plus au sud, vers les îles des Caraïbes, ne serait qu'une simple mission de reconnaissance, de quelques jours sans doute. Mais le sort contraire l'a beaucoup ralenti et a mobilisé, pendant des semaines, ses propres secours et ses ressources.

Refaire l'histoire pour accabler les héros coupables reste un jeu un peu puéril ; mais, ici, en tout état de cause, l'erreur étonne, surtout si l'on songe aux hommes abandonnés depuis près d'un an sur cette terre étrangère ; ils auraient pu espérer un secours plus prompt.

Les premiers jours de l'année 1494, les Espagnols commencent vraiment à construire leur premier établissement outre-Atlantique.

À cette tâche, Colomb s'emploie aussitôt avec le zèle du néophyte pressé de réussir et de tout entreprendre à la fois. Nous imaginons que c'était là son œuvre et quel acharnement il pouvait y mettre à lire, sans forcément tous les croire dans le détail, les récits horrifiés de ses adversaires. Une fois de plus, sans complaisance aucune, Las Casas insiste et se fait l'écho de tous les bruits :

« On l'accusa des durs traitements et de la cruauté qu'il employait contre les Chrétiens dans l'Isabela, ville fondée par lui ; il exigeait des hommes qu'ils travaillent à la forteresse, à sa

propre maison, aux moulins et aux autres édifices, mais ne leur donnait pas à manger ; il fit de même pour une autre forteresse dans la Vega et ailleurs aussi. Si bien qu'il y eut des morts de faim, de faiblesse et de maladies. »

Nous ne pouvons, à vrai dire, que tenter d'imaginer les intentions et les plans du marin devenu bâtisseur de cité, lancé, certainement sans grande expérience, dans une aventure si difficile. Là encore les « précédents » ne pouvaient guère servir, ni même, peut-être, les experts nourris d'autres habitudes. Pendant des siècles les hommes d'Occident, princes ou archevêques, moines ou seigneurs, avaient fait construire sur leurs terres des villes neuves pour peupler, pacifier et défendre des pays conquis ou des marges frontière restées en friche et trop vides d'hommes. Pendant des siècles, les clairières de nos forêts et les mamelons des collines, au détour des rivières, s'étaient couverts de *castelli*, ou *ville nuove* en Italie, de *villes neuves* ou *franches, sauvetés* et *bastides* en France. Alphonse X le Sage, roi de Castille, avait, vers 1250, longuement disserté, s'appuyant sur les leçons des armées romaines et de leurs camps retranchés, des caractères des nouvelles villes ibériques sur les terres reprises aux Musulmans. À même époque et un peu plus tard, les souverains d'Angleterre appelaient, pour dresser les plans de leurs bastides d'Aquitaine, des maîtres maçons, nous dirions des architectes urbanistes et paysagistes, qui avaient fait leurs preuves déjà aux marges du Pays de Galles, sur la grande route royale de la conquête. Grâce à ce vaste mouvement d'urbanisation, d'une étonnante ampleur, ces villes semi-agraires montaient la garde contre l'ennemi voisin ou les brigands de passage ; elles suscitaient aussi une mise en valeur des terres. On en sait et l'allure générale (enceinte fortifiée géométrique, circulaire ou rectangulaire, plan

parfaitement en harmonie, rues droites se coupant à angle droit, vaste place centrale, souvent à arcades, rappelant le forum romain) et les dispositions particulières (dimensions des lots à bâtir, largeur des rues principales et secondaires, aménagements pour éviter les incendies, emplacements des principaux édifices publics). Tous ces exemples, innombrables, auraient pu être, pour Colomb et en Espagne même, autant de modèles aisés à suivre.

Plus tard, les écrivains humanistes, érudits et traducteurs, pensionnés des cours, analystes des auteurs grecs ou romains, qui lisaient Vitruve et tous les théoriciens de l'urbanisme et de l'architecture de l'Antiquité, proposaient aux princes des projets de villes nouvelles parfaites, des plans raisonnés où tout se traduisait en rapport de chiffres, par des formules ; ces architectes prévoyaient tout et organisaient à l'avance tous les aspects, politiques, sociaux, religieux, de la vie urbaine. Cependant, ni la grande Rome qu'avaient rêvée les maîtres maçons des papes, ni la trop ambitieuse *Sforziade* du Filarete n'ont vu le jour. Cette cité, répondait parfaitement dans les années 1460 à une sorte d'idéal raisonnable de l'époque : deux enceintes, une circulaire et une octogonale, huit portes disposées symétriquement, et non plus quatre comme au temps des camps romains, ni sept comme les villes saintes de l'Orient ; des rues en arcades et un grand boulevard bordé de grands palais ; tout au centre, une grande place, rectangulaire autour de laquelle s'ordonnent les édifices publics. C'était là un projet bien ambitieux et la belle ville offerte au duc de Milan ne fut même pas mise en chantier. À vrai dire, peu de cités de pierre et de marbre sont nées de ces méditations, calculs et inventions, de ces sécrétions très élaborées.

Il reste que, à partir de 1450 tout au moins, en Italie, plusieurs réalisations partielles ont défrayé la chronique. À

Rome et à Ferrare par exemple, les princes ont aménagé de nouveaux faubourgs, très exactement de cette façon raisonnée, géométrique. On reconnaît dans la petite cité de Pienza, conçue et construite dans les montagnes de la Toscane pour le pape Pie II comme une sorte de symbole de ce nouvel urbanisme. Ces exemples parlent. Colomb a connu et beaucoup lu les traités de ce pape Piccolomini. De tous ces efforts de pensée et de conception, étaient restés des discours savants, des livres divulgués dans toutes les cours, conservés dans les bibliothèques des princes, objets d'examens et de discussions, tel le *De Architectura* d'Alberti qui bénéficia très vite d'une grande faveur, fut recopié puis imprimé, tant en Italie, qu'en France et en Espagne. Les traités et les plans de Leonardo da Vinci avec son magnifique projet pour la ville d'Imola, ville de colonisation et de gouvernement, avancée au-devant du front des Alpes, retenaient aussi l'attention de tous les curieux, de tous les puissants du monde.

Les peintres, dans tous les pays mais surtout en Italie, en Provence et en Espagne, dans leurs dessins, leurs épures et même leurs tableaux de chevalet précisaient de plus en plus leurs décors urbains ; ils leur donnaient une autre dimension, une réalité ; ils sollicitaient leur propre imagination mais aussi, pense-t-on, s'inspiraient de décors de théâtre, à l'époque très élaborés eux aussi. Toujours des forteresses certes, avec leurs tours souvent rondes et crénelées mais, à l'intérieur, des perspectives de plus en plus larges, pour le simple plaisir de traduire un autre espace : de grandes places bien ordonnées, de hauts bâtiments à arcades.

Pendant au moins les trois siècles qui ont précédé ces grands projets de peuplement au Nouveau Monde, l'urbanisme d'Europe occidentale, contrairement à certaines idées toujours ressassées sur l'obscurantisme « médiéval » et l'oubli des leçons

antiques, vivait d'un bel élan, recevait toutes sortes de souffle et d'inspiration. Très certainement les exemples ne manquaient pas.

Mais personne n'avait pu songer à dresser les plans d'une ville proprement « coloniale », en pays lointain. Ni les Francs ni les Italiens n'avaient bâti de cités vraiment nouvelles en Terre sainte ou dans les autres pays de l'Orient méditerranéen ; ils ont utilisé, sans aucun mal, un réseau urbain multimillénaire, bien assez dense pour eux. De toute manière, là, l'entreprise n'aurait pu surprendre : des conditions climatiques jamais déconcertantes que les maçons du pays savaient depuis toujours maîtriser, une forte tradition urbaine, de bons matériaux et de la pierre surtout en grande quantité, une main-d'œuvre experte, nombreuse, sans doute bon marché.

Pour ce nouveau monde des Indes occidentales, encore une fois, ces leçons et précédents de l'Orient ne servent à rien, tant les conditions naturelles, tout au contraire, dressent d'obstacles. De plus, c'était là, dans les îles, des pays sans expérience urbaine ou monumentale, où toute construction un peu compliquée rompt avec les traditions ancestrales, où toute bâtisse doit affronter tourmentes et pluies, parfois à longueur d'année ; les fièvres guettent les ouvriers et les crues des fleuves emportent les maisons.

Sans doute l'Amiral arrive-t-il nourri d'une véritable expérience, la seule de quelque intérêt peut-être : le fort des Portugais à La Mina sur la côte de Guinée qui, elle, marquait une belle réussite de pionniers affrontés à de dures conditions. Mais combien de temps était-il resté dans ce comptoir… ou sur son navire ? Est-il retourné par la suite, comme certains ont voulu l'affirmer ? A-t-il visité, interrogé ? Cette ville des Portugais était-elle alors vraiment terminée ? Dans son premier *Journal*, le Génois parle bien de La Mina mais il ne dit rien de

précis sur l’établissement. De toute façon, son entreprise à lui devait être d’une autre ampleur ; il ne s’agissait pas de bâtir un simple comptoir de traite, fortifié, mais bien une ville, centre de peuplement, de colonisation du sol et capitale.

Cette ville d’Isabela, nommée ainsi en l’honneur de la reine, nous l’imaginons assez mal. Nous suivons certes les étapes chronologiques de l’installation puis de l’abandon, mais personne n’a décrit, à cette époque, ni le processus, ni les travaux ; nous ignorons tout de l’existence ou non d’un modèle, d’un plan tracé ; nous pouvons tout aussi bien penser à une implantation tout à fait empirique, marquée par de multiples modifications. Colomb lui-même n’en parle que d’une façon allusive ou très vague ; il s’en tient, confiné dans son attitude de plaideur, à des considérations de caractère politique ou financier mais ne se préoccupe pas de décrire les aspects matériels.

Les seules informations, bien imprécises, viennent du docteur Chanca ; mais toute cette page à la gloire de la nouvelle fondation, laisse perplexe car elle n’apporte que quelques traits d’ensemble, très insuffisants pour tenter une ébauche même de reconstitution. Il cite les deux fleuves et les avantages qu’ils représentent pour défendre la cité : une partie de celle-ci, appelée Marta, se trouve ainsi à l’abri de l’un des cours, peut-être sertie dans le confluent ; un fossé abrupt, taillé dans le roc, la protège, « de telle sorte qu’il n’est pas nécessaire de prévoir une autre défense de ce côté-là » ; à l’opposé, c’est une grande forêt, « une futaie si dense et si drue qu’aucun lapin même ne pourrait y passer ». De plus, tous ces arbres sont constamment si verts que « par aucun temps de ce monde personne ne pourrait y mettre le feu et la brûler ». Tout l’accent est mis, ainsi, sur la défense, tout a été prévu, aménagé pour prévoir tant les attaques par surprise que les incendies allumés par

l'ennemi. C'est encore le même souci de tirer la leçon du désastre de La Navidad où l'on avait retrouvé les palissades et les cloisons de bois calcinées, gisant à terre.

Mais aucune *Relation* ne dit davantage, sinon que les Espagnols avaient projeté de détourner le bras du fleuve pour le faire passer à l'intérieur de la ville, afin d'y installer des moulins, des scies à bois, des forges et toutes sortes de machines mues par les roues.

Sans doute très sommaires, dans les premiers temps du moins, les fortifications et les édifices publics ou les maisons des colons, ont dû assez vite prendre une meilleure ordonnance et une plus belle allure. Il faut tirer parti du moindre texte, de quelques dispositions réglementaires, des renseignements épars rapportés par les chroniqueurs et les historiens qui, eux, écrivaient malheureusement après coup alors que cette petite ville, déjà disparaissait sous une nouvelle végétation. Les ambitions du *poblador* ne devaient certainement pas se limiter à dresser quelques cabanes de bois plus ou moins vastes, faites de troncs équarris et couvertes de palmes. Il songeait très vraisemblablement à des maisons de pierre et nous savons que ces navires de 1494 apportaient des maîtres maçons, des tailleurs de pierre, des spécialistes de travaux hydrauliques. Las Casas dit bien que la « forteresse », c'est-à-dire l'enceinte d'Isabela était faite de belles pierres brutes ou taillées, bien ajustées en appareils fort solides. Lorsqu'il devint prieur du monastère dominicain de Puerto de Plata, construit plus tard sur l'emplacement du port, il fit prendre, pour commencer les travaux, une énorme pierre de cette muraille d'Isabela « pour mémoire de cette belle antiquité », et l'incorpora dans l'un des murs de l'église.

Cependant la main-d'œuvre et surtout la main-d'œuvre qualifiée pour de tels travaux complètement étrangers aux

traditions du pays, manque. La ville, en fait, devait être construite par les Espagnols eux-mêmes, travaillant comme compagnons de métiers, mal nourris sous un climat difficile. L'Amiral, certainement, n'a pas ménagé sa peine… ni celle de ceux arrivés avec lui ; on le voit se défendre des perpétuelles accusations lancées contre son gouvernement, surtout celle d'avoir fait travailler ses hommes aux fortifications de la ville ou à sa propre maison de vice-gouverneur, souvent contre leur volonté, d'une façon inhumaine, sous la contrainte et par force, quasi à coups de fouets. Il nie… et de toute façon, dit-il, le temps pressait !

En fait, nombre d'ouvriers étaient arrivés malades, sinon affamés. Tous ne pensaient qu'à fuir plutôt que de s'atteler à une tâche qui leur paraissait au-dessus de leurs forces et seule la présence constante de l'Amiral, son insistance, pouvaient donner quelque élan à l'entreprise. Les combattants, piétons et même hidalgos, furent obligés d'aider à la construction des murs ; « travailler de ses mains était pire que la mort, surtout sans rien manger », se plaignaient-ils. Il fallut, pour les y contraindre, leur supprimer toute ration alimentaire, puis même user du fouet et parfois du gibet. Ces travaux forcés indispensables, sans doute, provoquèrent forcément de graves mécontentements et, pour une bonne part, expliquent la rébellion. Dans de telles conditions, il n'était pas difficile pour quelques aventuriers ambitieux de trouver des oreilles complaisantes ; il suffisait de leur parler de pain, de profits immédiats par le *rescate* de l'or et, plus encore, de retour en Espagne.

Lorsqu'il eut assuré ainsi une première défense, puis parcouru l'arrière-pays immédiat, Colomb prétend « organiser » sa ville. Il la divise, dit-il, par des rues droites, ménage une grande place au cœur du tissu urbain et fait davantage creuser

le canal. Cela pouvait être le signe d’une évolution qui aurait amené le simple réduit défensif à une véritable cité, planifiée, de meilleure allure. De l’état d’avancement de ces grands travaux nous ne savons absolument rien ; nous ignorons même si les projets eurent un semblant de début d’exécution. C’est que, vice fondamental, la cité ainsi située ne semble pas viable et qu’aucun succès dans la colonisation du sol, aucun progrès des cultures et donc aucune récolte appréciable ne viennent soutenir cet effort d’établissement.

Isabela : *l’échec. Santo Domingo*

Forteresse et refuge à l’abri de ses murs épais, port d’embarquement des lingots et de la poudre d’or (le Puerto de la Plata), capitale administrative du vice-roi, poste de douane, grand entrepôt des farines castillanes et des vins, Isabela se devait forcément d’être aussi un centre de colonisation agraire. Là résidait son seul destin. Il fallait cultiver pour survivre puis peupler. Tous les colons, ceux du moins qui ne s’échappent pas pour courir l’aventure à travers les montagnes, habitent la ville elle-même, protégés par les murailles, cultivant les terres toutes proches. Ville d’officiers, surtout ville de paysans, sans artisanat ni industrie.

De plus, lors du premier voyage de renfort, en 1494, ces hommes n’agissent pas pour leur compte personnel, mais travaillent à la solde de la Couronne payés et entretenus pour cultiver le sol, semer blés et légumes, planter des ceps de vigne, assurer la nourriture de tous. De ce point de vue aussi, la colonisation nous paraît tout à fait planifiée. Les rois ordonnent à l’un de leurs officiers, Fernando de Zafra, d’aller chercher dans la Vega de Grenade, vingt hommes ou davantage versés dans l’art de planter et d’irriguer. Ces spécialistes, capables « en peu de temps d’obtenir de bien meilleures récoltes que tous les autres », sont aussi chargés d’« essayer » cette terre que l’on croyait d’une merveilleuse fertilité ; ils doivent chercher ce qui pousserait le mieux et de quelle façon.

Isabela soigne d’abord ses jardins et tous les auteurs en vantent non seulement la beauté ou la fraîcheur mais la fécondité. Le docteur Chanca dit que l’on y a semé quantité de légumes de toutes sortes qui viennent ici plus vite en huit jours

qu’en vingt en Espagne. Cette étonnante fertilité du sol, l’ardeur du soleil, la rapidité de croissance et de maturation, l’exubérance de cette nature au service de l’homme, tout cela devint très vite une sorte de lieu commun, une certitude admise sans nuance à travers toute l’Espagne et au-delà. Les ailes de la renommée portent aussitôt et fort loin ces images enchanteresses de fabuleuses récoltes. Pietro Martyre cite avec une certaine complaisance toutes les herbes et les racines de ces premiers jardins coloniaux : les radis, les laitues, les choux et les salades variées, tous les autres semis de belles plantes qui poussent si bien que les jardiniers peuvent les récolter le dix-septième jour après les avoir mis en terre. Les melons et les courges, si appréciés alors sur les tables des villes méditerranéennes, orgueils des *huertas* valenciennes et andalouses ou des *Rivières* ligures, se cueillent après trente-six jours seulement « et tous disent qu’ils n’en ont jamais mangé de meilleurs ». Les racines de canne à sucre, repiquées en terre, donnent en quinze jours des cannes d’une coudée de haut et les vignes, plantées à la hâte, ont produit dès l’année suivante d’excellents raisins ; cependant « à cause de leur grosseur exagérée, les grappes n’étaient pas nombreuses ».

Ici, dans cette sorte de paradis, inutile d’irriguer au prix de grands travaux : les pluies arrosent et bénissent ces jardins tout au long de l’année et, pour tous les légumes, on peut compter sans risque de perte ou de déception au moins deux récoltes chaque année.

Le même enthousiasme pour cette terre nouvelle comblée de tous les dons, pour cette nature aussi prodigue qu’aimable et accueillante, se retrouve chez les premiers historiens des Indes, qui se répètent à l’envi ; tous clament toujours plus fort les louanges et rendent grâces pour tant de bienfaits. Fernando Colomb se fait le chantre de ces abondances du Nouveau

Monde : les pois poussent beaucoup plus gros que ceux semés ; toutes les graines enfouies dans ce sol noir et profond, chauffées par le soleil, germent et sortent de terre au bout de trois jours seulement et, vingt-cinq jours plus tard, on peut manger les pois et les fèves. Sur les pieds de vigne, les pampres poussent en une semaine et vingt-cinq jours après, on y cueille les grappes déjà bonnes pour faire du verjus. Enfin, partout, un concert de satisfactions.

Mais n'est-ce pas là encore, la version « officielle », soumise d'abord aux souverains pour justifier l'entreprise et l'effort financier, présentée aussi aux candidats au départ ? En effet, tous les témoins de ces temps héroïques ne marquent pas cette admiration sans mélanges. Michele di Cuneo de Savone, grand ami du Génois, parle sans fard de ce qu'il sait et a pu voir dans sa « concession » particulière de la Bella Saonese. Si les melons d'avril et les courges, dit-il, viennent fort bien, les oignons, les laitues, les poireaux et « les autres herbes pour la salade » viennent très mal et restent de dimensions ridicules.

Contre tous ces témoins certainement pour beaucoup désabusés, pour certains aigris même, Colomb réussit à imposer sa façon de voir et sa propagande. Ce fut là une très belle réussite qui inaugure un certain style de récit exotique, où l'on parle constamment des terres neuves et des récoltes quasi miraculeuses obtenues sans peine, des arbres et des fruits splendides. Cette littérature de publicité devait pendant des siècles, reprenant toujours les mêmes thèmes si chers déjà à l'Amiral, fleurir par toute l'Europe occidentale, pénétrer dans les campagnes sous la forme de clichés et de chromos inlassablement évoqués pour y prendre les hommes en quête d'un meilleur sort. En ce sens l'Amiral est bien un précurseur. Ce Nouveau Monde, il nous le montre déjà tel que le verront, avec une étonnante constance, les naturalistes et les moralistes

amoureux d’un état sauvage, pur, débordant de richesses, prêt à toutes les offrandes : le monde de Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre et de Chateaubriand ; celui de Daniel Defoë aussi et de son Robinson qui, seul, sans outils ou presque, ingénieux certes mais tout de même très chanceux, faisait tout pousser sans trop de mal ou d’avatars.

Cette version « colombienne », de fait, l’a aisément emporté. L’idée de terres fécondes s’impose très vite, inébranlable, malgré ces expériences malheureuses. « Tous ceux qui sont revenus de là-bas, écrit Pietro Martyre, ont chanté la richesse de ces régions. » Ce qui manifestement marque ou une complicité, ou un curieux manque de réelle information. Ceux qui écrivent, qui diffusent les nouvelles par leurs lettres à leurs amis et à leurs princes, leurs patrons, s’en tiennent au *satisfecit* de l’Amiral et n’ont, très certainement, interrogé personne. L’Amérique sera dès lors pour tous l’opulence : des bois profonds au bord d’une rivière, de beaux jardins, des champs verdoyants et des fruits plantureux aux branches des arbres ; jamais une ombre de famine au tableau. Dès 1494, se forgent l’image et les symboles.

Cependant, l’Amiral et les rois ont parfaitement compris que le sort de la colonie dépendait totalement de l’implantation d’une culture vivrière productrice de céréales et, si possible, de froment. Après la première expédition de renfort – l’ombre de l’échec s’étendant déjà sur la ville et les champs –, en avril 1494, Colomb, tout en affirmant une fois de plus sa certitude et ses espoirs (« la terre est telle qu’elle doit produire de tout ce que l’on voudra »), réclame, encore et encore des hommes, des outils et des semences. Le 22 octobre de la même année, Juan Suarez, au nom des souverains, passe un contrat avec deux *operatores*, et cinq auxiliaires qualifiés de *gananes*, afin qu’ils aillent à

l'Hispañola rechercher les meilleurs endroits pour travailler le sol et le défricher si nécessaire, puis semer et moissonner « tous les fruits qu'il plaira à Dieu de donner avant la fête de Santa Maria, en août 1496 ». Pendant deux ans, ces hommes – Andres Quemada et Juan de Cartaya – tous deux *vecinos* de Jerez, véritables spécialistes des emblavures sur les terres difficiles, bénéficient d'un statut tout à fait privilégié. Ils reçoivent un salaire de 15 000 maravedis par an, le même que celui du capitaine de la flotte et leurs aides en touchent 9 000, 7 500 ou 6 500. Il leur est réservé une place plus confortable que toutes les autres à bord. On leur promet des animaux de labour, des outils convenables et suffisants avec, sur place, toute la main-d'œuvre dont ils pourraient avoir besoin. On embarque effectivement avec eux, deux bœufs et quatre vaches de belle stature, achetés un par un à Arcila et toute une gamme d'instruments aratoires : une tentative pour réparer très vite les à-peu-près et les erreurs de la première campagne à peine achevée. Les rois ne perdent pas de temps et engagent véritablement les moyens qu'ils pensent nécessaires.

Très vite aussi, pourtant, les plus complaisants disent l'échec de cette tentative d'introduire la culture du froment. C'est une vraie faillite. Certes, les mêmes auteurs tenants de l'image de prospérité, continuent à se féliciter ; certains citent des récoltes quasi miraculeuses et naissent ainsi d'autres légendes, telle celle de ce paysan qui, ayant semé dans son champ quelques grains de froment vers le 1er février, vint dans la ville montrer bien haut à tous, le 30 mars, un gros épi de grains bien mûrs. Mais c'est là encore masquer une assez triste réalité. Pietro Martyre, lui-même, doit convenir que « certains disent que le blé ne vient pas bien ». D'autres renchérissent : les semis ne donnent que des pailles longues comme des roseaux avec de rares épis, bien gonflés, mais de mauvaise qualité ; pour ceux

qui sont habitués au pain d'Europe, le pain de l'île « n'est pas assez nourrissant et les forces des hommes s'affaiblissent ». De même, dans ce climat trop humide et trop chaud où, semble-t-il, tout pousse trop vite, l'herbe « atteint la hauteur des moissons ». Les bêtes engraissent très vite, « mais les chairs perdent leur goût ; elles n'ont plus de muscles et deviennent comme aqueuses ». À demi-mot, l'Amiral souscrit à de tels jugements ; il prétend avoir récolté des épis de sa propre main et fait cuire son pain dans sa maison d'Isabela… mais, tout compte fait, il avoue préférer encore le pain de cassave, c'est-à-dire les galettes de manioc. Un aveu qui inciterait à mieux accepter les ressources naturelles du pays, à s'y adapter plutôt que d'imposer son froment.

Déjà certains cherchent de meilleures terres, mieux adaptées à ces cultures céréalières et ces démarches montrent à quel point les reproches adressés au vice-roi ont fait leur chemin. De telles attaques, constantes, fort déplaisantes, l'atteignent profondément ; il tente de s'en justifier, accusant à son tour :

« Les colons qui se sont fixés ici y trouvent leur profit parce que les meilleures terres leur ont été cédées et qu'au bas mot elles vaudraient 200 000 maravedis au terme des quatre ans de séjour obligé, sans qu'ils aient pour cela donné un seul coup de bêche. »

Une réponse tout à côté de la question qui prétend toujours au même optimisme. Mais nous savons bien qu'il n'a pu inspirer davantage confiance et ce premier établissement d'Isabela ne fut à aucun moment un centre de réelle colonisation agraire. En définitive, et c'était là sa fonction principale, la ville ne répond qu'à une nécessité immédiate et pressante, de caractère essentiellement politique : accéder aux gisements aurifères du Cibao, en contrôler l'accès le moins incommode et assurer l'embarquement du métal, sous toutes

ses formes. Tout avait été subordonné à cette hâte et à ces objectifs.

Et, effectivement, c'est bien ce que confirme la construction précipitée en une seule année, de trois forts pour commander les vallées et les routes de l'intérieur. Les travaux du fortin de San Tomas, dressé sur une montagne qui domine les rives d'un fleuve profondément encaissé et « permettait de scruter plus profondément les mystères de cette région » furent conduits par l'Amiral lui-même. Il choisit ce nom, celui de l'Apôtre incrédule, précisément, pour défier les sceptiques, ses adversaires de peu de foi. Terriblement exposée aux attaques des indigènes, très isolée pendant des mois, c'était pourtant une maison de fort belle allure, de gros bois équarris et de briques, entourée et protégée par le cours naturel des eaux et, sur un autre côté, par un profond fossé : « Une maison et tour puissantes, capables de résister aux Indiens […] de dominer le pays des mines et d'assurer un bon refuge aux Chrétiens qui passeraient par là. » Il avait repris très exactement le même système de défense qu'à Isabela, utilisant au mieux la protection naturelle d'un fleuve.

Un peu plus tard, il fait dresser, à mi-chemin entre Isabela et San Tomas, « afin de diminuer la longueur des voyages et d'assurer aux nôtres des retraites plus nombreuses, une autre forteresse, la Concepción, sur un tertre arrosé par une eau très pure qui sourd de la terre. C'est alors que, commente Pietro Martyre, voyant ces nouvelles bâtisses s'élever et sachant aussi que les navires abîmés ne pourraient ramener tous les Espagnols, les Indiens « commencèrent à perdre tout espoir de liberté et se demandèrent avec tristesse si jamais les Chrétiens partiraient de leur île ». Quelque temps après encore, après le départ de l'Amiral pour l'Espagne, dans l'été 1496 semble-t-il, c'est Bartolomè, l'*adelantado*, qui parachève ce premier réseau de points d'appui, ce quadrillage sommaire du Cibao, par une

dernière citadelle du pays des mines. Ce fut La Dorada… car, « dans la terre que l’on portait pour construire les murs, les compagnons et les maçons trouvaient de l’or en la tassant ». Il paraît bien que ce soit là la première mention d’une image et légende, si souvent reprise par la suite pour toutes les grandes régions minières de ce monde ibérique des Indes. Partout, au Pérou, en Nouvelle Espagne surtout, à Tasco comme à Guanajuato, pour l’église de Santa Prisca comme pour la Valenciana, les chroniques et les traditions parlent de ces mortiers et des briques préparés pour les palais et les églises, pour les pavements des rues même, qui se teintent de poudre d’or ou s’éclairent de paillettes d’argent. Une fois de plus, les Colomb et leurs fidèles donnent le ton et lancent une mode appelée à une merveilleuse fortune.

Bartolomè s’accrocha là pendant trois mois, s’obstinant à mettre sur pied, à grand renfort d’installations mécaniques très rudimentaires, une exploitation un peu rationnelle pour laver les sables et recueillir les grains d’or. Il attendait aussi des secours qui n’arrivèrent jamais et dut abandonner la partie.

De toute façon, ces fortins baptisés parfois du nom de « ville », ne furent jamais que de simples postes et des relais laissés en garde à de minces garnisons, sans véritable peuplement : cinquante hommes seulement avec Margarit à San Tomas, et dix, pas plus, après le renoncement de Bartolomè à La Dorada.

L’œuvre de colonisation des frères Colomb à l’Hispañola, comment ne pas en convenir, sans être exactement cet échec honteux que clamaient partout leurs ennemis, s’est limitée en somme à une occupation toute militaire de cette province du Cibao. Ils se sont contentés d’y assurer, après d’assez durs combats contre les indigènes ou contre les rebelles espagnols, la soumission du pays, une sécurité déjà satisfaisante et, d’autre

part mais pas plus, une exploitation légère, à fleur de sol, des sables et terres aurifères. Ils garantissaient par là même une circulation relativement aisée sur l’une des principales transversales nord-sud de l’île. C’était une prise de possession appuyée sur une économie de conquête mais à peine l’amorce d’une véritable colonisation.

Face au flot montant des rumeurs accablantes, Colomb doit se justifier très vite de cet échec et invoquer, à nouveau, toutes les difficultés qui s’étaient dressées sur son chemin : le ravitaillement n’était pas arrivé comme il l’attendait ; il incrimine également, bien sûr, le climat et les maladies, la nature parfois hostile, toujours impénétrable, les impératifs de la pacification et de l’extraction de l’or. Surtout, il s’en prend aux intentions des premiers Espagnols qui l’accompagnaient. Il le dit et le répète dans toutes ses lettres. Ces gens ne pensaient pas vraiment à s’établir ; aventuriers pressés de gagner, ils ne songeaient qu’à repartir au plus vite. Ces malhonnêtes sans scrupules étaient souvent des hommes mariés qui avaient laissé leurs femmes en Espagne :

« Je ne dirais rien d’eux si les colons étaient mariés, mais il n’y en avait pas six parmi eux tous qui n’aient eu le désir de ramasser le plus possible puis de repartir aussitôt. »

Sans cesse, il réclame des gens de bien et, au lieu de ceux-ci, on lui envoie de très mauvaises personnes : « Je jure que quantité d’hommes sont allés aux Indes qui ne méritaient pas le baptême. »

Tous ces arguments ne sont pas de simples artifices et l’on imagine aisément que ces premiers temps de la colonisation ont vu arriver des hommes de toutes sortes, nantis de solides appétits de profits, peu enclins à se plier à la stricte discipline des bâtisseurs de cités : des aventuriers, non des pionniers.

En tout état de cause, s’impose toujours à l’esprit comme l’une des raisons principales de tous ces déboires, le mauvais emplacement de la ville, sur une terre trop insalubre, mal aérée, trop éloignée des sols plus sains. Il est tout à fait frappant de constater qu’Isabela, après l’abandon, ne fut jamais repeuplée et rien ne montre mieux l’erreur puis l’échec que le transfert, très tôt, de cet établissement en un autre lieu, à l’opposé de l’île, dans une situation toute différente, à Santo Domingo. Cette dernière, ville capitale inspire aussi pour le choix de son site et les circonstances de la fondation une certaine littérature marquée du sceau de l’enthousiasme et du mystère ; elle s’entoure d’un parfum de légende. C’est Bartolomè Colomb lui-même qui, sur les conseils pressants venus d’Espagne par la flotte de Niño, se résigna aussitôt à ce transfert sur la côte méridionale, « plus rapprochée des mines d’or » ; un argument qui, en quelque sorte, permet de sauver la face. Il explore alors toutes les baies et les embouchures des fleuves avec un soin extrême, sondant partout les profondeurs, estimant la qualité de l’air et supputant les possibilités de pénétration dans l’intérieur des terres. Il fit d’abord construire, dominant un rio et la côte, un premier fort, celui de San Cristobal, retenant pour protecteur de la nouvelle aventure le saint patron de son frère. Peu après s’élèvent les premières maisons de Santo Domingo (« il avait abordé là un dimanche ») dans un emplacement à nouveau crédité de tous les avantages : un sol aussi fertile sinon plus que près d’Isabela, un fleuve appelé l’Ozeman aux eaux très salubres, des poissons innombrables et excellents ; partout l’abondance. Enfin, une sorte de paradis : « Les arbres, souvent, inclinaient sur les têtes des Espagnols leurs rameaux chargés de fleurs et de fruits. » Mais ici la réalité n’a pas déçu.

Très vite on ne laissa à Isabela, déjà à demi ruinée, mal entretenue en tout cas, que les malades et les ouvriers occupés à construire une ou deux caravelles. Les autres habitants passèrent alors au midi, à Santo Domingo, et c'est de là que l'*Adelantado* entreprit l'exploration et la pacification de nouvelles régions de l'île. De retour à Isabela, pour quelques jours seulement. Il voit que beaucoup de malades, près de 300 compte Pietro Martyre, avaient succombé ; il envoie les autres dans les montagnes pour y chercher un meilleur air, plus sain, et les répartit dans ses citadelles de la grande voie stratégique ; on cite alors de nouvelles bases dont l'existence n'apparaît semble-t-il à aucun autre moment auparavant et dont la construction, certainement toute récente, assurait mieux encore la surveillance du grand chemin muletier. Ces malades, pionniers en déroute, nous les trouvons à La Esperanza (à 36 milles d'Isabela), à Santa Catalina (24 milles plus loin), à San Diego (20 milles plus loin encore), à la Concepción (encore 20 milles plus au sud), enfin dans une forteresse dont Pietro Martyre ne dit pas le nom mais qui domine le grand village indien de Bonana. Plus tard, les charpentiers et les marins furent enfin autorisés à quitter la ville morte et à faire par mer le tour de l'île jusqu'à Santo Domingo. C'est ainsi que devait s'achever, avec encore quelques expéditions contre les chefs indiens, contre Guarionex surtout, avec les entrevues, les réceptions de plus en plus familières d'autres chefs indiens, avec la grande rébellion de Roldan « un ancien chef de mineurs et de goujats dont l'Amiral avait fait son écuyer », l'œuvre de colonisation des Colomb. Ils avaient, à l'évidence, essuyé deux graves échecs, l'un à La Navidad, l'autre à Isabela, tous deux sous l'emprise de hâtes dramatiques. C'était, en définitive, un bien mauvais choix que celui de cette côte nord, imposé par les

hasards de la première découverte, sur la seule route bien connue.

Autres tentatives : *Saona et Belem*

Certains Espagnols ont, naturellement, en marge de ces tentatives menées au nom des rois, poursuivi leurs propres rêves et ambitions. Colomb avait été autorisé à distribuer des terres et quelques colons, dès l'hiver 1494-1495, s'étaient empressés de s'éloigner d'Isabela pour fuir les tracasseries, les abus d'autorité, les durs travaux ; ils voulaient plus d'aise et de meilleures terres. Faute du moindre texte, nous imaginons mal l'ampleur de ces implantations, peut-être réduites, en tout cas isolées, dans le monde des vallées intérieures. Une seule colonie, très particulière d'ailleurs, émerge de cette ombre forcément complice des forêts : celle de Michele di Cuneo, l'homme de Savone. Il accompagnait Colomb lors du voyage de 1494 et, au retour vers l'Hispañola, c'est lui qui à deux reprises, doté décidément d'une bonne vue… ou favorisé par la chance, aperçoit la terre le premier. Tout d'abord après la traversée entre la Jamaïque et l'Hispañola et Colomb nomme alors le cap surgi à l'horizon, Cabo de San Miguel de Saona. Puis, vers le 20 septembre, à la pointe sud-est, tout à l'opposé de l'île, c'est encore lui qui découvre un peu au large une île aussitôt baptisée Saona ou Bella Saonese. L'Amiral la lui donne en pleine propriété et, de retour en Espagne, dans une lettre à l'un de ses amis, Michele rappelle les heureuses circonstances de leur arrivée et dit comment Colomb lui céda l'île « *per mio respetto etiam per mio amore* ». Il en prit de suite possession par vertu d'un instrument notarié ; « et sur cette île j'arrachais des herbes, coupais des arbres et plantais la croix et même les fourches et au nom de Dieu je l'appelais Bella Saonese » ; tout ceci, précise-t-il, se trouve consigné « dans le livre de l'Amiral ».

Un rituel, pour la prise de possession, qui rappelle très exactement celui ordinairement pratiqué par le Génois lui-même, en 1492 puis encore en 1494. C'était une île prospère et peuplée : 37 « *casali* » et 30 000 âmes.

Nous ignorons si Colomb usa en d'autres occasions de son pouvoir, réel ou supposé, de donner ainsi d'importantes concessions en toute propriété. Seuls les hasards d'une documentation toujours si capricieuse, privilégient cette Bella Saonese qui, d'ailleurs, rentre aussitôt dans une ombre épaisse et ne laisse plus à aucun moment connaître son destin. La personnalité de Michele di Cuneo elle-même s'estompe et nous ne suivons pas sa carrière, ni en Italie, ni a fortiori aux Indes.

Il est juste pourtant, pour tenter de brosser un tableau un peu complet de cette œuvre de colonisation du *poblador* génois au Nouveau Monde, d'évoquer une autre tentative, loin de l'Hispañola.

Le 6 janvier 1503, les quatre navires de l'Amiral jettent l'ancre sur la côte du Veragua (Panama actuel) à l'embouchure d'un fleuve appelé aussitôt Rio Belem (ou, en français Bethléem) :

« Jeudi de l'Épiphanie nous jetâmes l'ancre tous dans un fleuve que les Indiens appellent Yebra et que l'Amiral appela Bethléem parce que nous y étions arrivés le jour des Trois Rois Mages. »

C'était un très bel abri, avec un port de profondeur convenable, des eaux claires, une rivière navigable en amont sur un ou deux milles. Un mois plus tard, Bartolomè entreprend une reconnaissance systématique de l'arrière-pays, montagneux, boisé, mais riche croit-on en mines d'or. Au retour de l'expédition, son frère décide d'établir en cet endroit une

nouvelle colonie. Le rêve d’un établissement en son nom, sous sa coupe, l’habite encore.

« J’avais avec moi tout ce qu’il fallait pour construire, ainsi qu’une bonne quantité de provisions. Je mis les bases d’un village et je fis remettre beaucoup de présents au Quiblan (car c’est ainsi qu’ils appellent le seigneur de la région). »

Commencent alors les premiers travaux. Sur un monticule à vrai dire assez mal gardé, les hommes bâtissent d’abord une sorte de magasin fortifié où s’entassent les vivres amenés d’Espagne ; ils construisent ensuite une douzaine de maisons ; ce fut Santa Maria de Belem, la troisième « ville » des aventures colombiennes dans le Nouveau Monde. Il y croit et se propose d’affermir par de prompts renforts la petite colonie :

« L’Amiral avait pensé laisser ici l’*Adelantado*, avec la plupart des hommes, pour coloniser et soumettre cette contrée, pendant qu’il se proposait d’aller lui-même en Castille, pour ramener des secours en hommes et en provisions. »

Mais c’était un trop grand risque : les Indiens, hostiles dès le début, se montrent « trop sauvages » et les Espagnols « trop insolents ». Aussi à peine le chef, le Quiblan, « vit-il notre trafic établi et les maisons construites qu’il résolut de leur mettre le feu et de nous massacrer tous ». Les caravelles reprirent la mer, emportant tous les hommes, moins dix marins tués lors des combats, laissant sur place une part des vivres, dans un village à peine né, des maisons et des bâtiments déjà en bien mauvais état.

De l’aventure, Colomb tire une leçon qui n’est pas tout à fait dans son style, lorsqu’en une réflexion rapide, il avoue : « Je venais prendre possession de ce qui leur appartenait. » Pour la première fois et la seule, semble-t-il, il envisage le problème de la conquête d’une terre déjà aux mains d’un chef. Sans doute l’argument n’est-il pas négligeable : l’opposition des Indiens

prend tout de suite ici, sur le continent, une autre allure et menace davantage que dans l’Hispañola. Déjà s’annoncent les véritables États constitués et ce Quiblan qui semble si bien suivi de nombreux guerriers, dispose d’une force redoutable.

Mais, là aussi, le choix même du site n’était certainement pas très heureux. Après ce séjour de plus de trois mois et ce départ en catastrophe, le 16 avril 1503, on ne parle plus de Belem ; pas même les héritiers de l’Amiral qui, pourtant, furent ducs de Veragua et gouvernèrent toute la région. Pendant tout le temps de la colonisation espagnole, diverses tentatives, à partir de Belem, pour pénétrer vers les mines d’or furent lancées, à intervalles irréguliers et de plus en plus espacés ; elles furent toutes abandonnées et les camps miniers sont restés déserts. Le climat, décidément, n’était pas supportable pour des Européens. Au fil des temps et des générations même, les Indiens livrèrent leurs cases et leurs plantations de la côte à la jungle et aux marécages, pour se réfugier dans l’intérieur sur les hauteurs.

Il paraît bien évident que cette région ne se prêtait pas davantage que celle d’Isabela à une tentative aussi difficile et, dans les deux cas, on incriminerait volontiers, chez l’Amiral, un manque de discernement évident : bien meilleur marin sans doute que bâtisseur de cités, il semble s’établir au hasard. Mais ce hasard, en fait, lui est, à trois reprises imposé par le naufrage, par des retards et une nécessité pressante, par le besoin de trouver vite un abri. On mesure mieux ainsi la part des responsabilités ; tout semble bien découler de cette double ambition des navigations : découvrir toujours des terres nouvelles, et s’y établir, mais sur un site évidemment choisi très vite, sans le temps de comparer, d’inventorier vraiment toutes les possibilités. De plus, ici, aucune civilisation antérieure de ce type, axée autour d’une cité capitale, n’offrait un bon exemple de réussite ; c’était œuvrer en plein inconnu.

Dans ce domaine de la colonisation, du peuplement, Colomb n’a bien sûr qu’ouvert timidement la voie : il ne pouvait en être autrement.

XV

L'ÉVANGÉLISATION

Missionnaire et chevalier du Christ

Peu d'auteurs, de quelque époque qu'ils soient, ont suffisamment souligné l'aspect profondément religieux, parfois mystique et toujours missionnaire de l'entreprise de découverte et des premiers temps de la colonisation. Les hommes d'Église, tels Las Casas, ses amis ou ses disciples, reprochent à Colomb tant de méfaits, sa « cruauté », son avidité, que l'image qu'ils nous en donnent serait plutôt celle d'un homme sourd aux préceptes de la religion, inaccessible en tout cas à la charité que prônaient les prêtres. Image noire, brutale, sans grande nuance et parfaitement injuste, établie d'une façon bien malhonnête. « … Il n'a pas su protéger les Indiens, il les a durement exploités, exigeant d'eux d'énormes tributs en or. » Surtout, fait capital qui entache à jamais sa réputation, il les a réduits en esclavage, les condamnant à tous les drames de la captivité. Mais ces reproches, appuyés incontestablement sur des faits exacts, ne tiennent pas compte d'un décalage chronologique d'un demi-siècle parfois, d'une génération tout au moins. Ces gens-là jugent l'Amiral, vers 1530 ou 1550, selon leurs critères, alors que son action s'était déroulée en 1495-1500, dans une optique tout autre et en pleine conformité avec les usages qui admettaient, en ce temps-là, volontiers l'esclavage, en Europe même.

C’est un problème bien plus complexe qu’il n’y paraît vu de si loin et l’évolution des mentalités demanderait, pour être bien connue, de nombreuses enquêtes. Quant à Las Casas, chacun sait mais oublie volontiers qu’il avait aisément approuvé le transport des esclaves noirs aux îles et encouragé cet esclavage et le travail forcé des Noirs pour en préserver les Indiens.

Les laïcs eux, les historiens modernes surtout, n’envisagent pas volontiers l’examen de cet appel religieux ; ils y voient, s’ils en parlent, soit un élément trop négligeable pour l’évoquer d’une façon attentive, soit un simple prétexte. Beaucoup se laissent convaincre que le Génois ne parlait de devoir religieux, de service du Christ et de perspectives d’évangélisation que pour mieux se concilier les bonnes grâces de la reine par une manœuvre très intéressée. Plusieurs écrivains, bien lus pourtant, ont abondé dans ce sens, pas fâchés de rapetisser l’homme. Chacun n’est pas Claudel.

Pourtant, ce personnage si discuté, le découvreur du Nouveau Monde, se présente à nous comme un homme de grande foi, profondément attaché à ses convictions, pénétré de religiosité, acharné à défendre et à exalter le christianisme partout, à promouvoir une reconquête ou conquête contre les ennemis de Dieu, les infidèles ou les païens. C’est même le seul trait de sa personnalité qui ne souffre aucune discussion, qui nous apparaît clairement alors que d’autres, sur lesquels on a tant brodé gratuitement, nous échappent presque complètement.

Comme beaucoup de ses contemporains, Colomb a passé une part de sa vie à l’ombre des couvents et des pères religieux. À Gênes, dans ce quartier autour de la Porte dell’Olivella et du tout-puissant monastère de Santo Stefano ; à Savone où son père vit très proche des chanoines de l’église cathédrale. À

Lisbonne, c'est au couvent Dos Santos qu'il rencontre sa future épouse, Felippe et surtout, c'est en Andalousie à La Rabida, chez les franciscains, qu'il trouve refuge, réconfort et encouragement pour sa grande œuvre.

Sans aucun doute Colomb se croit, se sait, le messager de Dieu. La *Relation* aux rois, « lorsqu'il alla pour la troisième fois aux Indes et découvrit la terre ferme », place délibérément l'entreprise sous le signe et la protection de la Sainte Trinité qui, depuis 1492, inspire toute l'œuvre des Indes aux souverains ; « et sa bonté infinie se servit de moi comme messager ». Il part le jour même de la fête de la Trinité, le mercredi 30 mai 1498 du port de San Luccar de Barrameda et le 31 juillet, un autre mercredi, c'est bien le nom qu'il donne, Trinidad, à la grande île qui ferme le golfe de Paria. Moment inoubliable, après dix-sept jours de traversée pénible et, cette fois, sur une course très au sud, tout à fait inconnue ; alors que l'eau commence à leur manquer et que les marins se lassent d'attendre, le Seigneur leur montre enfin la terre à l'heure de midi : « Comme la divine Majesté n'a jamais manqué de se montrer miséricordieuse avec moi, un marin de Huelva, un de mes familiers nommé Alonso Perez monta dans le nid de pie et vit devant nous, dans l'Ouest, à une distance de quinze lieues, une terre avec trois montagnes proches les unes des autres. » Aussitôt l'Amiral fait chanter le *Salve Regina*, puis d'autres psaumes et chants de gloire, « et tous ensemble nous rendîmes de tout cœur grâces au Seigneur. C'est une terre merveilleuse, bien peuplée de gens et d'habitations ». Vision bien symbolique, qui répond aux trois personnes de la Trinité, que celle de ces trois montagnes : « Notre Seigneur a permis dans sa divine Majesté que la première chose que nous ayons vue soit ces montagnes, toutes ensemble, d'un seul coup d'œil [...]. Il est bien sûr que la découverte de cette terre, dans cette partie du monde, est un grand miracle, tout autant que la

découverte du premier voyage. » Au même moment il dit encore, c'est Las Casas qui insiste, qu'aucun homme au monde n'a reçu de Dieu une telle grâce et il le supplie « de lui faire découvrir des mondes et des choses qui fassent plaisir à Leurs Altesses et à toute la Chrétienté ».

Cette Sainte Trinité qu'il invoque sans cesse ensuite le protège des tourbillons, des raz-de-marée, et des sinistres lors du passage difficile de la Bocca del Dragon. On pourrait penser que Colomb, déjà malade et fatigué par de si dures épreuves, avait fait le vœu de donner ce nom à la première terre aperçue. Mais en fait, pour lui, toute l'entreprise se plaçait dès l'origine, dès 1492 et même avant, dans la main de Dieu : « C'est pour lui obéir que j'ai présenté une ambassade devant Vos Majestés comme aussi devant les plus grands princes de la Chrétienté qui avaient tant travaillé pour la foi et son accroissement. »

La lettre, préface à son fameux *Livre des Prophéties*, écrite sans doute en 1501 et adressée aux « christianissimes et très hauts Princes », rappelle, d'une manière encore plus ferme, le choix et l'aide constante de Dieu :

« J'ai trouvé le Seigneur très disposé envers mon projet et c'est de Lui que je tiens cet esprit d'intelligence pour l'accomplir. Il m'a doué pour l'art de naviguer et pour ce qu'il faut d'astrologie, de géométrie, d'arithmétique. Il m'a donné un esprit suffisant et des mains capables de dessiner des sphères et d'y situer, bien à leur place, les villes, les rivières, les montagnes, les îles et les ports… C'est ainsi que le Seigneur m'ouvrit mon entendement, comme d'un coup d'une main humaine… Qui donc oserait dire que ces lumières-là ne viennent pas du Saint-Esprit ? C'est un véritable miracle que le Seigneur a daigné accomplir par cette entreprise des Indes ».

Que Dieu l'ait choisi lui, homme de peu de sciences, peu versé dans les lettres, homme du monde et non d'Église, ne peut

étonner personne et il en appelle là aux textes saints, à l'évangéliste Matthieu surtout : « Ô Seigneur, qui avez voulu laisser tant de sages ignorants de choses cachées et les avez révélées aux innocents ! » Et encore, évoquant le moment où les enfants chantaient sur le passage du Christ montant à Jérusalem : « Ne savez-vous pas que la vérité sort de la bouche des enfants et des innocents ? » Lui-même, l'Amiral, a vu dans les campagnes des paysans qui connaissaient bien mieux le mouvement des planètes et des étoiles que des savants qui avaient dépensé des années et quantité d'argent pour les étudier…

Cette grande œuvre, provoquée ainsi par une grande vision prophétique, s'inspire du même élan qui animait les apôtres, puis les missionnaires, les princes conquérants, protecteurs et défenseurs de la foi, les Croisés d'Espagne et de Terre sainte. Un élan qui les porte tous, sous la voix et la main de Dieu, à étendre sur toute la terre, jusqu'à ses plus lointaines extrémités, la religion et la loi chrétiennes.

À la toute première page de son premier récit de voyage, l'Amiral évoque la prise de Grenade par les Rois catholiques. Il dit qu'il a vu lui-même la chute de la ville, souvenir exaltant, brillant, haut en couleur dans la gloire du triomphe, capable d'inspirer toute sa geste ; qu'il a vu le 2 janvier 1492 flotter les bannières d'Espagne et de la Chrétienté sur les tours de l'Alhambra ; il a vu aussi le roi maure sortir des murs, venir baiser les mains de Leurs Altesses. Il est entré dans ce dernier réduit de l'Islam, cette dernière place forte des Infidèles tombée enfin après des années de harcèlements, un effort de guerre considérable, un si long siège. Il y est entré dans la foule des pénitents de la procession de Grâce. Grenade prise, l'Espagne maintenant toute chrétienne, les étendards de la foi qui, déjà depuis des décennies, flottaient avec les Portugais sur de belles

forteresses du littoral d'Afrique, peuvent, aux mâts des vaisseaux conquérants du monde, porter leurs signes bien plus loin. L'entreprise des Indes, pour le Génois, suit dans la même voie et du même élan, celle de Grenade. Les *Capitulations* qui le lient à la Couronne furent signées à Santa Fè, cette ville et forteresse de bois, camp retranché des assiégeants, sentinelle sévère des Chrétiens dressée face à l'Alhambra, rouge et corrompu.

Il rappelle aussi, sans aucun commentaire mais comme un second préambule à son action, l'expulsion des Juifs : « Ainsi, après avoir chassé tous les Juifs de vos royaumes et de vos États, en ce même mois de janvier, Vos Altesses m'ordonnèrent d'aller auxdites régions de l'Inde avec un nombre suffisant de navires. » En fait, le décret d'expulsion qui oblige tous les Israélites d'Espagne, dans un délai de quatre mois, soit à accepter le baptême, soit à quitter le royaume, date seulement du 30 mars. L'erreur de Colomb que certains dénoncent comme une étourderie (il en aurait commis bien d'autres !) ou la preuve d'une bien mauvaise information, peut au contraire signifier que, parfaitement au courant pendant des semaines ou des mois du projet, il en ait été avisé, dès sa préparation et sa mise au point par les conseillers des rois, précisément au mois de janvier.

À Palos, avant le départ, il voit forcément, sur les quais du port, les foules des malheureux jetés vers l'exil, hommes, femmes et enfants en pleurs, criant sur leurs terres et leurs foyers perdus, implorant le ciel à grands gestes ; l'embarras des meubles, des vêtements en balles serrées sur le dos des bêtes de somme ; les supplications pour acheter à prix d'or, pièces de monnaies et bijoux, le moindre passage vers l'Italie ou l'Afrique. Les rois avaient décidé que tout navire portant ces expulsés à son bord devrait quitter les ports du royaume le 2 août au plus

tard ; et Colomb hisse la voile le lendemain. Une coïncidence parfaite que le *Journal*, certes, ne souligne pas mais qui justifie tout à fait cette simple phrase de rappel.

Aucune compassion ni commentaire et, pour une certaine école, pour le fougueux Salvador de Madariaga surtout, cette dureté de cœur, cette sorte de cruauté à froid, trahiraient ou le zèle ou l'embarras du néophyte. Juif converti ou fils de converti, Colomb assisterait alors impassible, coupable au fond de lui-même sinon menacé. Toute la thèse se réfute aisément.

Si le Génois, à Lisbonne, fréquentait certains Juifs, médecins et astronomes, familiers de la cour, il semble bien s'en être gardé en Castille, à Cordoue en particulier, dans un contexte politico-social tout différent. Les franciscains de La Rabida ne soutiennent certainement pas le parti de la tolérance. D'autre part, l'Amiral venait de milieux (Rivière ligure, Gênes et Savone) campagnards et urbains où, pour des raisons mal éclairées encore, les Juifs étaient totalement absents. Ces Juifs, vers 1450, Gênes semble depuis longtemps les avoir exclus ou refusés ; en 1492, elle s'interdit de recevoir les fugitifs d'Espagne ; elle les rejette à la mer, les obligeant, à prix d'or encore, à poursuivre leur pitoyable voyage ; alors des familles vendaient sur les môles du port, face au splendide palais de San Giorgio, leurs derniers joyaux ou leurs filles comme esclaves. L'attitude de Colomb génois s'inscrit parfaitement dans ces souvenirs et ce contexte.

Il reste, dans les hasards du temps, cette frappante et triple coïncidence : Grenade puis les Israélites chassés, les deux peuples non chrétiens de la péninsule abattus ou soumis à la foi victorieuse ; puis la grande entreprise, au dehors, pour des conquêtes et des conversions lointaines.

Dans le *Journal* toujours, quelques lignes plus loin, l'Amiral rappelle que les rois « comme Chrétiens catholiques et princes

dévoués à notre sainte religion et à sa défense, ennemis de la secte de Mahomet et de toutes les hérésies ou idolâtries » l'ont expressément chargé, lui, d'aller dans les diverses parties de l'Inde, pour les étudier et voir les procédés et mesures qu'il conviendrait de prendre pour les convertir à la sainte foi.

Pendant dix ans, tout au long des quatre voyages aventureux, l'idée ne faiblit pas ; elle s'exaspère. Que le chef, au plus dur des épreuves, au plus noir des tempêtes, invoque la protection divine, qu'il lui rende grâces d'y survivre ne seraient là, sans doute, que signes assez ordinaires si la plume n'atteignait une vigueur étonnante, soutenue par des visions surnaturelles évoquées sans crainte : Dieu, sa main, constamment présents pour protéger et guider. La *Relation aux Rois*, pour la dernière entreprise, brosse plusieurs tableaux apocalyptiques de la tempête d'hiver 1502-1503, puis des drames du printemps, des navires bloqués dans le fleuve, du massacre de tout un parti de marins par les Indiens, des maladies et des fièvres pernicieuses au large des côtes du Panama et à l'embouchure du Quiblan : la mer démontée, les flots du fleuve emportant tout, se soulevant en d'énormes vagues monstrueuses, les foudres et les flammes partout, la fureur céleste et la fin du monde.

« C'est là que j'ai passé les plus mauvais moments de toute ma vie. J'appelais au secours, en pleurant, aux quatre vents, invoquant les maîtres de la guerre et Vos Altesses. »

Ces maîtres, ce sont, bien sûr, les saints guerriers et les héros de la foi, protecteurs de ceux qui combattent pour eux. Épuisé, somnolent et gémissant, il entend enfin les voix surnaturelles du réconfort, pour le soulager et surtout le soutenir dans la persévérance. La voix compatissante rappelle comme Dieu l'a toujours soutenu :

« A-t-il fait plus pour Moïse et pour David, son serviteur ? » Elle évoque et le passage de la mer Rouge et le combat contre

Goliath ; elle exalte aussi la fortune de David qui, de simple berger, devint roi de Judée.

Pour Colomb, autre assurance, l'âge qui avance ne peut être un obstacle. Dieu tient-il compte de cela ? Abraham engendra Isaac alors qu'il avait plus de cent ans et Sarah « n'était pas non plus dans son premier âge ». C'est bien Dieu qui l'a désigné pour la grande conquête, qui lui « a confié les clefs pour ouvrir les portes de la mer océane, fermées jusque-là par de si fortes chaînes ». Le grand dessein doit et peut s'accomplir, les promesses seront tenues : « Les tribulations sont bien gravées sur du marbre et elles ont leur raison d'être. » Certes, le discours traduit bien des arrière-pensées : rappeler aux rois leurs engagements et leurs promesses, cette fois face à Dieu appelé en renfort contre les indifférents et les ingrats. Mais la démarche s'insère parfaitement dans l'ensemble des croyances et des inspirations qui, sur la fin de sa vie, animent l'Amiral et le confortent dans ses attitudes.

Cette grande entreprise des Indes se lie étroitement, d'une façon fort heureuse, aux missions et aux conquêtes en Orient, pour lesquelles avaient déjà tant œuvré moines, chevaliers et princes chrétiens. Colomb n'oublie pas le prêtre Jean ; il se propose de le rencontrer s'il pouvait atteindre ses terres afin d'unir leurs volontés et leurs forces contre les Infidèles. Le projet, lui aussi, relève d'une longue tradition ; c'était l'ambition de tous les grands voyageurs et missionnaires, nourris par un cycle, un écheveau jamais clairement dénoué de vagues souvenirs, de mythes et de légendes. Souverain d'un grand royaume chrétien, ce prêtre Jean fut tour à tour, des années 1200 au temps des grandes découvertes maritimes, chef d'un peuple de Mongolie anéanti par Gengis Khan (ce dont devise longuement Marco Polo), puis un des khans mongols lui-même, vainqueur des Musulmans et conquérant de Bagdad.

Mais, lorsque ces Mongols d'Irak se convertissent à l'Islam, les missionnaires chrétiens et les chefs politiques d'Occident, toujours à la recherche d'un allié pour prendre à revers l'Islam, font alors du prêtre Jean le roi de l'Éthiopie ; les Vénitiens, avec surtout Nicolo de'Conti et son interminable voyage vers l'Inde et la Chine, de 1401 à 1439, puis les Portugais s'efforcent à plusieurs reprises de l'atteindre.

Le pape Eugène IV, champion de l'union de l'Église romaine avec les maronites de Chypre, les nestoriens de Tarse, les coptes d'Égypte, écrivit plusieurs lettres au prêtre Jean « empereur des Éthiopiens ». Les docteurs de l'Église d'Occident, eux, l'appelaient volontiers « seigneur des seigneurs, fils de David, par la grâce de Dieu prêtre Jean, roi des rois, seigneur des tables de la Loi du Mont Sinaï et du trône de David ». Il régnait sur le pays fabuleux de la reine de Saba, sur la terre des richesses étonnantes, des croix partout dressées, des caravanes de chameaux porteurs d'épices rares.

Le 27 mai 1494, le jour de la fête des Anges, lors du second voyage, alors que ses caravelles longent la côte sud de Cuba, Colomb ordonne de relâcher près d'une pointe qu'il nomme aussitôt *Punta del Serafin*, dans une baie bien profonde, adossée à de hautes montagnes, ombragée de belles palmeraies, égayée de sources d'une eau merveilleuse. L'endroit était parfaitement désert, lorsqu'un archer, parti chasser sur les premières pentes des collines, voit, effrayé, une étonnante procession d'une vingtaine ou trentaine d'hommes conduits par un chef vêtu d'une tunique blanche immaculée, longue jusqu'aux talons ; deux autres Indiens, habillés de blanc jusqu'aux genoux, suivent à quelque distance ; puis d'autres encore. Le marin croit tout d'abord avoir aperçu un des frères de Sainte-Marie-de-la-Merci que l'Amiral avait amenés avec lui, mais aussitôt après, revenu de son erreur, épouvanté, il s'enfuit en poussant de

hauts cris vers le navire ; et malgré toutes les recherches dans l’arrière-pays, pendant deux jours, il fut impossible de retrouver ces « saints hommes » indiens qui, peut-être, se rendaient en un lieu vénéré pour quelque offrande ou danse rituelle.

Toutes les chroniques, après la *Relation* du voyage elle-même, rappellent – certains commentaires souvent fantaisistes à l’appui –, cette étrange rencontre. Bien plus tard, Alexandre de Humboldt, très prosaïque, pense que c’était là tout simplement une bande d’oiseaux sauvages, de ces grues deux fois plus grosses que les nôtres, sortes de gros hérons, que citait déjà Pietro Martyre, et que l’on appelait volontiers des *soldats* car elles marchaient souvent en rangs serrés ; le marin les aurait prises pour des indigènes vêtus de blanc.

Mais Colomb, sans autre information, n’hésite pas à interpréter. C’était le prêtre Jean lui-même se rendant à un oratoire, ou quelques-uns des siens. D’autres ont repris cette même idée et l’épisode dit assez comme l’Amiral pouvait garder en lui l’espérance d’une telle rencontre.

Le Livre des Prophéties : *Jérusalem*

Surtout, la conquête des Indes occidentales et la conversion des Indiens doivent préparer la reconquête de Jérusalem, de la Terre du Christ. Ce n'en est que la première étape, mais il faut poursuivre : les Indes en donnent l'espérance et les moyens : l'or pour les armées du bon combat.

La libération du Saint-Sépulcre et le recouvrement de la Terre sainte, depuis la reprise de Jérusalem par Saladin en 1187, la chute de Saint-Jean-d'Acre en 1291 devant les armées du sultan mamelouk, depuis surtout l'avance irrésistible des Turcs, hantaient tous les esprits. Le même élan de Croisade animait des expéditions, françaises et bourguignonnes le plus souvent, lancées contre l'Égypte, contre le Maghrib et même, avec la désastreuse campagne de Nicopolis, contre l'Orient ottoman. Les mêmes intérêts, le même souffle de conquête et de domination, la nécessité de préparer des expéditions si difficiles et d'examiner dans toutes leurs provinces l'état des principautés musulmanes, turques avant tout, avaient inspiré tout au long du XVe siècle différentes missions, pour la plupart bourguignonnes : Ghilebert de Lannoy en 1421-1423, le très célèbre Bertrandon de la Broquière, conseiller de Philippe le Bon, en 1432, puis Joffroy de Thoisy en Afrique et Wallerand de Wavrin qui, en Orient, poussa jusque sur les bords de la mer Noire. En 1475, le duc de Bourgogne Charles envoie l'un de ses hommes de confiance sur la route de Perse, chercher, de concert avec les ambassadeurs vénitiens, une alliance contre les Turcs. Pendant très longtemps, ce même élan et l'esprit de revanche, la crainte de l'anéantissement, le service de Dieu, inspirèrent aussi un nombre presque infini de libelles, de traités et de mémoires

sur la façon de conduire un *Grand Passage* vers Jérusalem et d'arracher le tombeau du Sauveur des mains des Infidèles.

Tout un courant d'opinion donc, une préoccupation constante que l'on retrouve si bien dans toutes sortes de vœux, de promesses de pèlerinages et de dons d'argent : le vœu du Faisan du prince bourguignon et les subsides envoyés pour la restauration, tant de l'église du Saint Sépulcre que de celle de la Nativité à Bethléem.

Nous voyons mal à quel moment Colomb place ainsi en vedette son projet de Croisade, proclame bien haut que c'est là le but principal de toute son action, et qu'il n'aurait rien tenté sur la route océane, vers les Indes, s'il n'avait songé avant tout à la Sainte Maison de Jérusalem. Au moment même où lui et ses hommes tentent de réparer les dégâts causés par le naufrage de la *Santa Maria*, déjà, le 26 décembre 1492, il dit pouvoir sans aucun doute, avant trois ans, rassembler assez d'or et d'épices pour entreprendre le recouvrement de la Terre du Christ : « Je m'y suis engagé envers Leurs Altesses en promettant que tout le profit de cette entreprise serait dépensé pour la conquête de Jérusalem » ; et il ajoute que les rois lui ont ri au nez, disant « qu'ils en étaient parfaitement d'accord et qu'ils en avaient la plus grande envie de le faire, même sans cet or-là ».

Le succès de la découverte, les premiers établissements encore bien précaires, les premiers envois d'or lui donnent l'audace de parler et d'annoncer, avec une étonnante insistance, sa Prophétie. Au fil des ans, la voix s'élève. Il étudie les Écritures, les docteurs de l'Église, les pères dominicains et franciscains. Il recueille nombre d'écrits de toutes sortes, de libelles ; il recopie des extraits des livres de la Bible ou des homélies des pères. Il entend prouver, à force de compilations, au prix de distorsions et d'interprétations audacieuses, amalgamant des textes et entretenant sans cesse une ambiguïté

complice, que tous ont prévu que la Terre sainte serait bientôt délivrée par un homme venu d'Espagne. Il le dit sans cesse et, dans une lettre au roi du début 1501, il s'appuie sur l'« abbé Joachim le Calabrais ». C'est Giacchino de Fiore (1130-1202), abbé du couvent calabrais de Corazzo qui annonçait, après le règne du Père et du Fils, celui du Saint-Esprit, accordant, pour cette recherche et cet avènement, un rôle tout particulier aux humbles et aux pauvres. Mais si le généreux abbé prédisait bien l'effondrement prochain des États musulmans, on voit mal à qui il pouvait en attribuer le mérite. Il fallait là, au marin de Gênes devenu Espagnol, une étonnante force d'auto-suggestion et une belle maîtrise dans l'art de solliciter les textes.

Il invoque à l'appui de cette foi, de cette certitude si bien ancrée plusieurs textes sacrés, parfois mal interprétés ou sollicités d'une façon abusive, mais toujours présents dans ses lettres et plaidoyers. Il cite Isaïe et de « nombreux endroits de l'Écriture sainte qui affirment que c'est à partir d'Espagne que le saint nom de Dieu sera publié ». Rien de cette sorte, évidemment ne se trouve ni dans le *Livre d'Isaïe*, ni dans ceux des autres prophètes, ni dans toute la Bible. Plus que les autres, certes, Isaïe a bien parlé de la conversion des Gentils ; mais, pour en trouver l'endroit exact et pénétrer le sens des mots, le livre est trop obscur, ésotérique : personne n'aurait pu le faire sans le secours d'une intelligence divine ou de « quelque lumière nouvelle, inspirée ». Une inspiration que, visiblement, Colomb avait reçue. Prophète donc à son tour, forgeron d'une légende, après et comme tant d'autres, chrétienne et nationale à la fois, digne successeur lointain de saint Isidore de Séville, Colomb exalte alors la mission de tout un peuple et de ses rois ; il en est l'instrument. Or cette légende connaît alors une certaine audience ; elle ne meurt pas avec lui : Las Casas, pourtant si critique ou sceptique en bien des points, grand

destructeur de mirages et pourfendeur d'erreurs, est lui-même persuadé qu'Isaïe et les prophètes avaient bien annoncé que la foi de Jésus-Christ serait proclamée et enseignée aux Indiens par les Espagnols.

Toutes ces « preuves », extraites de textes fort variés, parfois très éloignés de son propos, transcrits pour la plupart lors de son séjour à Grenade, près de la cour, dans l'été 1500, il entend les réunir dans un vaste recueil ; mais il peine très vite à les maîtriser et se sent incapable de tout achever. Il s'adresse alors à l'un de ses amis et confidents, au père Gaspar Gorizio, moine d'origine italienne, chartreux dans le couvent de Las Cuevas à Séville, auteur déjà bien connu d'un ouvrage de dévotion sur la *Contemplation du Rosaire*, imprimé en 1495 ; son frère, Melchiore, exerçait le métier d'imprimeur dans la ville. Colomb lui livre et ses notes et son grand projet ; mais Gorizio ne fut pas d'autre secours que de rassembler et de garder les envois épisodiques de son ami. En 1502, il lui retourne le tout en convenant qu'il avait peu ajouté, se contentant d'interpréter « quelques règles et dits des auteurs à ce propos ». Ainsi fut composé – si l'on peut dire ! – le célèbre *Livre des Prophéties*, si souvent cité, mais peu souvent lu, car pratiquement illisible : une véritable folie, un assemblage hétéroclite et incomplet de textes de toutes natures, parfois dans leur langue originale, parfois traduits, même annotés et commentés. Pour comble de simplicité et de commodité, Fernando Colomb y ajoute par la suite certains passages de son cru. Au total, pour reprendre l'expression fort juste d'Alexandre Cioranescu « une rhapsodie désordonnée et souvent incohérente de textes divers qui, le plus souvent, ne prouvent rien de ce que l'Amiral voulait démontrer ». L'ouvrage, fort échevelé et toujours obscur, s'amorce par l'énoncé de ce qui devrait être les règles et les clefs d'interprétation des textes amoncelés ensuite d'une façon

effarante ; saint Augustin et Pierre d'Ailly avant les prophéties de la Bible, et Samuel avant tous les autres. Suit un long passage, rappelé par tous les commentateurs, de la *Médée* de Sénèque. Une œuvre donc manifestement inachevée, pas du tout réussie, qui aurait demandé encore des mois et des mois de travail et de toute façon ne témoignerait, sans bien sûr apporter de certitude, que d'intentions.

Le Livre dit bien malgré tout cette sorte de délire d'érudition dans les recherches d'autorités sacrées qui, dans les dernières années de sa vie, habite le Génois. Il dit, plus encore, à quel point tout pour lui devait tendre au grand dessein de Terre sainte. Au pape Alexandre VI, dans un brouillon de lettre qui ne fut sans doute jamais envoyée, en février 1502, il affirme même qu'il n'a « commencé toute cette entreprise que dans l'espoir d'en consacrer tous les revenus pour reprendre le tombeau du Christ et le rendre à la Sainte Église ». Il écrit aux rois que, d'ici à sept ans, il pourrait ainsi équiper pour cette reconquête, 50 000 fantassins et 5 000 chevaliers ; et cinq ans plus tard, tout autant : « Le Seigneur a bien montré que je pouvais tenir ma parole, car j'ai donné, cette année même, à leurs Altesses 125 quintaux d'or avec l'assurance qu'il en serait de même au bout des cinq ans. » L'or du Nouveau Monde au service du Christ.

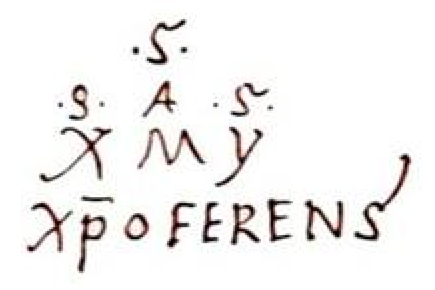
Certes, il paraît bien difficile de souscrire à tout cela, de créditer notre héros d'un si parfait désintéressement, de dire avec lui que, dès le début et le mûrissement de ses projets, dès l'arrivée en Castille pour le moins, le désir du recouvrement de la Grande Maison des Chrétiens l'inspirait déjà. En tout cas, il ne l'a affirmé clairement qu'assez tard, vers 1497 précisément pour confondre ses ennemis et soutenir sa cause ; c'est alors qu'il rassemble toutes sortes de justifications et donne à son entreprise de plus nobles ambitions. Mais en définitive, si

l'Amiral triche quelque peu sur les dates, s'il gonfle son discours d'outrances, on ne sent pas l'artifice : il se sait, se croit missionnaire et prophète de Dieu, inspiré par lui, au plus profond de son être.

À s'en tenir très prosaïquement aux faits, il paraît indiscutable que cet or d'Amérique, qui fit de l'Espagne une des puissances financières les plus à l'aise du moment, a beaucoup contribué sinon à la reconquête de la Terre sainte du moins à la lutte armée, constante, opiniâtre contre les Turcs et les Barbaresques. Cet or servit, seul, à monter l'expédition de Tunis en 1535. D'importantes sommes, en pièces d'or et en billets de change, furent aussi envoyées aux princes d'Europe centrale, à l'empereur d'Allemagne, pour soutenir leurs combats contre les Ottomans. On paya pendant plus de cent ans la « rente de la Croisade ». Et Fernando Colomb, reprenant ici avec une belle piété filiale le discours de son père, ne manque pas d'insister sur cet afflux des métaux précieux des Indes occidentales venus gonfler, pour la plus belle entreprise chrétienne, le trésor des souverains catholiques et de leurs successeurs. Les historiens du temps exaltent volontiers et bénissent l'Amiral ; certains abondent très exactement dans son sens ; Fernandez de Oviedo, sérieux et discret le plus souvent, n'hésite pas à écrire que cinquante ans après le début de l'exploitation de l'Amérique, en 1552, on en avait déjà tiré en or et en argent bruts pour dix millions de ducats, sans parler des « épices » et autres bonnes valeurs ; tout cela « pour que l'empereur ait davantage de moyens et de possibilités dans son dessein de conquérir la Sainte Maison de Jérusalem, soumettre les Infidèles et les convertir à la sainte foi catholique ». Beaucoup ont dû penser, et il semble aisé et judicieux de les suivre, que l'arrêt porté aux Turcs et la victoire de Lépante se trouvaient déjà inscrits le

12 octobre 1492 dans le débarquement du Génois sur l'île si lointaine.

Défenseur et serviteur du Christ, Colomb tenait jusqu'à la fin de sa vie à l'affirmer de toutes les façons, certaines un peu puériles, symboliques en tout cas, témoignages de cette attitude, de cette vocation. Tout d'abord, par sa signature. Cinquante-cinq signatures de sa propre main, à peu près les seules conservées, se présentent toutes de la même façon, selon un agencement savant, vite familier :



Cette signature a fait couler beaucoup d'encre. Colomb lui-même lui consacre tout un développement dans l'acte d'institution du *Majorat* en faveur de son fils Diego, le 22 février 1498. Il ordonne expressément à Diego puis à tous ceux qui seront ses descendants et successeurs, d'une part de porter ses armoiries sans rien leur ajouter et, d'autre part, de signer de cette même signature « telle que je l'use maintenant » et il précise : « C'est-à-dire un X avec un S au-dessus ; un M avec un A romain au-dessus et enfin un Y avec un S au-dessus ; avec des traits et des virgules tels que les fais maintenant et qu'on pourra le voir dans mes signatures. » De plus, la dernière ligne lui est naturellement personnelle : c'est *Cristo Ferrens*, traduction dans un mauvais latin qu'il a appris et certainement pratiqué à Gênes, de son nom de baptême, relativement rare dans cette cité et déjà chargé de significations… Personnage mal connu, martyr de la foi mais héros plutôt légendaire, ce

Christophoros aurait été un jour appelé à porter l'Enfant Jésus sur ses épaules pour lui faire traverser une rivière ; il était vénéré comme le patron des portefaix dans les ports d'Occident ; à Brindisi, une église dressée sur un îlot brisant la fureur des flots lui était dédiée et la légende voulait que saint Christophe y ait apporté la première colonne sur ses épaules. Déjà le saint grec protège les navires, les garde des tempêtes. Porteur du Christ, Colomb insiste sur cette vocation.

Mais les trois premières lignes de la signature, réduites à quelques lettres ou signes isolés, laissent indécis tant l'interprétation en paraît difficile, aléatoire. Que d'hypothèses et de controverses ! Il semble bien qu'à partir de ces signes chacun puisse imaginer à sa guise exactement n'importe quoi ; toutes sortes de théories, certaines très simples mais invraisemblables, d'autres très fantaisistes, sophistiquées, plus invraisemblables encore, s'affrontent sous la plume de commentateurs ou d'exégètes plus ou moins bien inspirés mais aux intentions parfois très arrêtées. De telles interprétations hasardeuses, jamais bien satisfaisantes peuvent servir des causes radicalement opposées. En fait, cette signature, composée comme un rébus, porte très certainement un message caché, sans doute religieux.

Salvador de Madariaga conteste toutes les solutions proposées qui, dit-il, « vont de l'excessivement ingénieux au presque imbécile ». Lui-même n'est pas en peine d'explication. Il pense d'abord que la lettre S trois fois écrite prend ici une valeur spéciale et il insiste sur la disposition triangulaire qui laisse apparaître l'écu de David, double triangle ou étoile à six branches et « fait inévitablement penser à la Cabale ». Notre auteur s'appuie alors sur de savants travaux qui proposent différentes interprétations cabalistiques en utilisant lettres et mots d'hébreu. L'une d'elles donnerait l'équivalent de « Dieu

des armées et Dieu saint et un ». Certes, concède du bout des lèvres Madariaga, il n'est pas certain que Colomb connaissait l'hébreu (il semble même bien établi qu'il n'en savait pas un mot), mais nonobstant, il pense que cette signature de forme cabalistique « suffirait à ajouter une nouvelle indication à celles, abondantes, que nous possédons déjà sur l'origine juive de Colomb ».

Presque tous les auteurs, cependant, cherchent plutôt une invocation chrétienne, une formule en langue latine, où apparaîtraient *Maria*, *Christus*, *Sanctus et Salvador*. Pour le détail, les propositions foisonnent et, effectivement, chacune laisse encore un mystère dans l'ombre ou au moins une incohérence. Peut-on, pour le plaisir de ces subtilités, suivre le très long raisonnement, clair pourtant, proposé en note de sa traduction du *Majorat*, par Alexandre Cioranescu ? Il rappelle tout d'abord certaines habitudes épistolaires de l'Amiral qui, à lire Las Casas, ajoute volontiers à ses lettres l'invocation : *Jesus cum Maria sit semper in via* (et, dit Las Casas, « je possède en ce moment un grand nombre de tels écrits de sa propre main »). Dès 1510 d'ailleurs, un certain frère Francisco, maître en théologie à Salamanque, semble-t-il, annonce d'une manière indiscutable que cette formule lui semble une preuve même de l'authenticité d'un billet de Colomb en sa possession ; c'est là sa manière tout à fait propre et le frère affirme qu'il a vu lui-même ce signe « écrit de la même façon dans beaucoup de mémoires et de calculs se rapportant à la cosmographie et écrits de sa main [de l'Amiral] ». Et c'est cette prière que l'on peut retrouver, dit-il encore, dans ces lettres initiales… à condition de lire de bas en haut et dans un certain ordre ; de plus l'Y serait un V, celui de *via*. On s'y perdrait à moins. Rien de solide ne subsiste de tant de jeux sinon une certitude : Colomb signait d'une formule cachée ; assortie d'une vraisemblance : cette

formule correspond à une intention religieuse, liée très certainement à une fervente soumission au Christ ; sans doute aussi à la Vierge.

Le Paradis terrestre

La Providence divine n'a pas seulement conduit le Génois aux rives d'un Nouveau Monde pour le gagner à la foi chrétienne, elle lui a montré la route qui mène aux rives lointaines du Paradis terrestre. Il l'affirme sans hésiter, par une interminable démonstration, fort érudite, fort libre aussi, non pas dans quelque libelle enthousiaste, dans quelque dissertation confidentielle, mais dans la *Relation* même du voyage adressée aux rois. Une affirmation bien étonnante, souvent oubliée ou négligée par les commentateurs ou historiens, tant elle paraît extravagante à nos yeux d'aujourd'hui, tant elle cadre mal avec l'idée que beaucoup se font et veulent se donner de la personnalité de ce héros « moderne », découvreur, savant astronome, cartographe. « Un homme de son temps », tellement lié au réel, qui disserte gravement des approches du Paradis sur terre et entend le situer sur la carte !

C'est pourtant pour lui une conviction profonde, un véritable article de foi.

Sur ceci, il avait certainement beaucoup lu et, en particulier, pesé, annoté chacune des pages de Pierre d'Ailly. À Lisbonne puis à Cordoue, cette recherche le préoccupait déjà, impérieuse, tout autant que celle de la route des Indes et des merveilles de l'Orient. La quête de la terre bénie ne s'efface à aucun moment devant celle de l'Eldorado, des mines d'Ophyr ; elle s'impose, obsédante elle aussi.

En 1498, l'année de cette découverte quasi miraculeuse, guidée par la Main divine, il n'hésite pas à rappeler d'abord tout ce qu'il a pu apprendre par tant de lectures et d'études : que le Seigneur a planté l'arbre de vie sur le Paradis terrestre ; qu'un

nombre infini de pères de l'Église et de docteurs en ont disserté, mais qu'aucun, ni grec ni latin ne dit l'endroit du monde où il se trouve, si ce n'est « à force d'hypothèses » et d'une façon bien imprécise. Personne ne l'a placé sur une carte. Certains le situaient aux sources du Nil mais tant de personnes ont parcouru toutes ces régions sans y voir des conditions favorables « quant à la douceur de l'air et à la hauteur qui doit l'approcher du ciel… ». La plupart des anciens, Strabon surtout puis bien plus tard saint Isidore de Séville et Bède le Vénérable qui, lui, calculait savamment les âges et la durée du monde, soutenaient qu'il se trouvait en Orient. Mais d'autres docteurs et savants, Dante le premier, affirmaient que les Champs-Élysées étaient les îles Fortunées, c'est-à-dire les Canaries.

Par ailleurs, il semble évident que, comme tous les érudits ou les simples croyants de son temps, Colomb était profondément influencé par des discours bien moins savants, par les homélies des sermonneurs, plus encore par les représentations tangibles du décor paradisiaque dans les enluminures ou les peintures de chevalet. Décor souvent très simple, pas du tout exubérant qui rappelle tout à fait le jardin des châteaux, avec son univers clos d'un mur, ses plantes agréables, ses fleurs à foison et ses divertissements de bon goût. Le Paradis sur terre, c'est la beauté, la grâce, la douceur.

Ce lieu de *Délices*, le *Jardin de l'Éden*, il le place au sud de la ligne équatoriale et au large des côtes du golfe de Paria. En fait, il en sent l'approche, au sortir des deux détroits si dangereux, si turbulents, au moment où il débouche enfin face à cette île de la Trinidad, révélée à l'horizon un matin comme par miracle ; là où le Seigneur les a conduits.

Ici la mer, après tant de turbulences affreuses, est délicieusement calme et l'air d'une merveilleuse douceur. Il avait remarqué pendant des nuits et des nuits, que la hauteur

de l’étoile Polaire variait régulièrement du soir au matin ; c’est donc que la terre n’est pas parfaitement sphérique : « Elle a plutôt la forme d’une poire qui serait bien ronde partout sauf au renflement de la queue, ou comme si c’était une pelote très régulière qui porterait en un point comme un téton de femme. » Ceci, il le sait, contredit formellement Ptolémée et tous ceux qui ont disserté sur la forme du globe, et s’inscrit en faux contre leurs expériences sur les éclipses de Lune et leurs démonstrations savantes. Mais personne n’a poursuivi d’observations au sud de la ligne équatoriale ; or c’est cette seconde moitié de la terre, dont Ptolémée et les autres n’avaient aucune connaissance, qui se trouve ainsi enflée. La proéminence se place bien dans cet autre hémisphère, « à l’endroit où se situent les Indes et la mer océane et son commencement est au-dessous de la ligne équatoriale ».

Autre confirmation : l’air est plus tempéré et plus agréable, du simple fait que c’est la partie de la terre la plus élevée, plus proche du ciel et d’un air plus froid. Et de citer, pour nouveau renfort d’argument et d’autorité, Aristote qu’il a lu très certainement à travers Pierre d’Ailly : le pôle antarctique, « ou la terre qui se trouve au-dessous de lui », est bien la région la plus haute de tout le globe.

Enfin les hommes ici sont moins noirs que dans les autres régions des Indes : « Plus blancs […] avec de longs cheveux lisses, astucieux et intelligents, et pas du tout lâches » ; évidemment, grâce à la fraîcheur relative de l’air puisque la couleur de la peau fonce, chacun le sait bien, avec la chaleur.

Sur ce Paradis terrestre, le Seigneur fit briller le premier soleil, à l’endroit précis « où se trouvait la plus haute partie du monde ».

Cette idée du *Jardin des Délices*, nombril du monde, porté sur une sorte d’éminence, Colomb ne l’a pas inventée mais comme

toujours, l’a reprise fidèlement des textes. Il avait très soigneusement annoté un passage de Pierre d’Ailly, portant de sa main, en marge, une phrase plus longue que toutes les autres :

« … Au-delà du tropique du Capricorne, se trouve une bonne terre habitable qui est la partie la plus haute et la plus noble du monde : c’est le Paradis Terrestre. »

Et Dante lui aussi avait imaginé, aux antipodes de Jérusalem, cet Éden placé sur une grande montagne.

Enfin, dernier signe à ne pas négliger : l’Écriture, les théologiens et tous les auteurs s’accordent à dire que c’est du Paradis que jaillit la source de vie d’où coulent les quatre fleuves nourriciers du monde. Or, nulle part jusqu’à présent, on n’a trouvé une telle quantité d’eau déversée dans la mer qui puisse rester claire et pure, à des lieues au large parmi les eaux salées (ce sont les flots du delta de l’Orénoque).

De tous ces échafaudages, de ces emprunts aux textes anciens, de ces observations, de ces arguments tournés et retournés, de ces souvenirs lettrés mis au front de l’expérience, la *Relation* tire, sans aucun élan mystique cette fois, une sorte de bilan tout à fait passionnant pour mieux connaître cette psychologie si complexe du personnage, la part du réel et du rêve pieux. Au sud de la ligne équatoriale, plus on avancerait, plus on trouverait une température douce et davantage « de différences dans les eaux et les étoiles », jusqu’à ce que l’on atteigne le point le plus élevé ; par là, certainement, d’immenses terres restent encore à découvrir. Certes, il n’est pas assuré que l’on puisse atteindre « cette hauteur » en naviguant ; il ne prétend pas non plus que l’*Éden* soit en forme d’une montagne escarpée, « telle que le disent ceux qui la décrivent » ; il l’imagine plutôt « comme un téton sur une poire ». Y parvenir, personne ne le peut, « si ce n’est par la volonté divine ». La

distance en est encore très grande et le rêve, l’espoir peuvent se développer largement.

Prières et pèlerinages

Ainsi la mission, la quête mystique de Colomb annoncée par plusieurs visions prophétiques, confortée par des lectures étonnamment rapides, le conduit vers un double but, de plus en plus affirmé : la reconquête de la Terre sainte et l'approche du Paradis terrestre. Ce ne sont ni des mots, ni des rêves.

C'est qu'en effet, toutes ces entreprises de découverte et d'exploration dont on ne veut voir, le plus souvent pour rester en accord avec nos optiques actuelles, que les aspects scientifiques ou économiques, s'inscrivent parfaitement dans une politique déterminée de l'Église, soutenue par les princes chrétiens. Ne trouver là que fallacieux prétextes, que paravents hypocrites, c'est faire fi de toutes les mentalités collectives et du climat de l'époque. Ces aventures d'outre-mer prolongent indiscutablement celles des Croisades. Des moines missionnaires avaient parcouru et parcouraient encore l'Inde et la Chine. Sans aucun doute, l'Église, la papauté encouragent ces travaux des grands navigateurs, chevaliers de la Croix. Aux Portugais d'Henri le Navigateur, puis à ceux des caravelles lancées très au sud, sur les rives du continent noir, elle accorde bienfaits, privilèges, protections tout à fait comparables à ceux offerts autrefois aux Croisés, qui, toujours sous le signe de la Croix, combattaient, harassés, sur cette terre si lointaine, sur le chemin de Jérusalem. En 1415, la conquête de Ceuta, première place d'Afrique tombée chrétienne, fut conduite par le roi du Portugal Jean II comme une véritable croisade munie de la bénédiction et des indulgences du pape d'Avignon Jean XXII ; les marins et les soldats de cette expédition devaient, pour les gagner, faire pénitence. Quelques années plus tard, le pape

décide d'intervenir constamment dans toutes ces entreprises portugaises. Martin V, de Rome, inaugure avec la bulle *Rex regum*, une impressionnante série de dispositions réglementaires pour les encadrer ; les évêques devront prêcher la Croisade chaque fois que le roi mènera lui-même l'expédition outre-mer et ces guerres saintes valent l'indulgence plénière. Par une assimilation assez hardie entre les Infidèles et les Hérétiques, il est désormais entendu, comme autrefois lors des expéditions contre les Albigeois par exemple, que les terres occupées seront dévolues au roi. Henri le Navigateur, lui, on l'a assez dit, vit exactement comme un religieux. Ce « dernier croisé » (?), grand maître de l'ordre militaire de la Milice du Christ (ordre conquérant héritier des Templiers), animé d'un vif esprit missionnaire, écrivait sans cesse à Rome pour solliciter privilèges et indulgences en faveur de ses chevaliers et marins. Il pensait à un vaste plan de lutte contre les Sarrasins d'Afrique, soit directement par l'occupation militaire des ports du Maghrib, soit en les tournant par l'ouest au long des côtes.

Pour Colomb et d'autres, le voyage, la pérégrination restait, comme aux temps héroïques de l'évangélisation de l'Europe, la vertu des champions de Dieu, de ceux qui abandonnent tout pour son service. Nouveaux propagateurs de la foi, nouveaux Croisés, ces capitaines de mer et chevaliers du Christ, arborent toujours le signe de la Croix aux mâts de leurs caravelles : croix rouge du Navigateur, croix verte du Génois.

La teinte religieuse de l'aventure des Indes ne fait aucun doute. Elle ne peut étonner : toute entreprise, et celle-ci paraît tellement risquée !, ne pouvait que se placer sous la protection de Dieu, se soutenir par des prières. Plus que tout péril, ceux de la mer effraient les marins eux-mêmes. Tous nos écrits de voyages, pour les pèlerinages surtout, disent cette angoisse qui

saisit l'homme sur le pont du navire et dépeignent – sombre morceau de bravoure de la narration –, les tempêtes qui jettent, aveugle, le vaisseau hors de sa route et menacent de l'emporter au plus profond des flots. Ainsi les pèlerins anglais ou irlandais, en route vers Saint-Jacques-de-Compostelle à travers le terrible golfe de Gascogne (« qui voit la mer, finit de rire… »). Ainsi les pèlerins de la Méditerranée, sous les sautes de vent tellement brutales. Tous, passagers et marins, se rassemblent sur le pont, au pied du grand mât, implorant à genoux la miséricorde divine par de longues prières, des chants d'offrandes et de soumission (« que de scènes de frayeurs, d'appels déchirants ! »). En 1470, deux voyageurs de Terre sainte, tous deux Génois d'origine, essuient trois tempêtes absolument insupportables. Le vent terrible accompagné d'éclairs…, de tonnerre, de grosses pluies diluviennes, les craquements sinistres de la coque du navire : ce sont déjà des visions d'enfer : « Nous commençâmes à invoquer le Seigneur d'une voix misérable comme si nous étions au terme de notre vie, et à prier avec ferveur. Combien douloureux nos cris ! Chacun regardant son voisin, le cœur déchiré, les yeux baissés. » Les marins et le patron perdent toute espérance. Mais quelques hommes invoquent encore sainte Catherine, « épouse du Christ, notre bienheureuse avocate ». C'est bien elle qui finalement plaide la cause de ces malheureux et les conduit, précisément le 25 novembre jour de sa fête, sains et saufs dans le port de Brindisi, chantant tous des actions de grâces. À l'aller, près de la Sicile, l'énorme nef qui les porte se perd au milieu des vapeurs et des brouillards qui obscurcissent le ciel et personne ne peut retrouver la route ; ils restent pendant six jours sans apercevoir aucune terre.

« Nous chantions des prières tous les jours et recourions à tous les saints et saintes de Dieu, à presque tous les lieux de pèlerinages que connaissent les gens de mer. Les marins génois

appellent ce chant le *sante parole*. Ils ont l'habitude de chanter cette prière lorsqu'ils ne voient plus la terre et cette prière dure plus d'une heure. »

La mer impose ses lois à tous et les menace de ses périls ; elle frappe les imaginations :

« … Des adversités si nombreuses attendent ceux qui osent affronter la pleine mer et rien n'est plus vrai que les paroles de Térence : "Tu ne sais pas à quels maux tu as échappé, toi qui ne t'es jamais engagé en mer." Le philosophe Pittacus disait fort bien que de tous les éléments, le plus inconstant était la mer et la terre le plus fidèle. »

Appelées ainsi à la rescousse, prises dans l'arsenal des textes anciens, ces deux petites phrases, l'une du comique latin, l'autre d'un Grec de Mytilène du VIIIe siècle av. J.-C. montrent comme étaient connues, répétées d'un port à l'autre ces mises en garde fustigeant la mer inconstante et traîtresse.

Le même voyageur, génois et flamand, Jean Adorno, nous dit aussi avoir vu des Musulmans prier : « Au milieu des éclairs et des coups de tonnerre, ils prient et pensent que leurs prières mettent fin à la tourmente […]. Ils auraient même, si le patron l'aurait permis, fixé au mât des suppliques qui devaient, assuraient-ils, faire cesser l'ouragan. »

Et en effet, bien plus tôt, quelques récits de voyageurs musulmans, tel au XIIe siècle celui d'Ibn Jobaïr, en route vers La Mecque, disaient très bien ces frayeurs et nous montraient parfois, d'une façon dramatique, les Musulmans, si fatalistes pensons-nous, placés dans la main de Dieu, prier ensemble à genoux et se prosterner lors des tempêtes.

Pour l'entreprise des Indes occidentales, à ces dangers, à la tempête, à la route perdue, s'ajoutaient forcément, pour des marins et des pilotes aguerris même, aventuriers volontaires, la terrible angoisse de l'inconnu, la crainte obsédante de ne

trouver ni les vents, ni le chemin pour le retour. De telle sorte que nous imaginons, en dehors même des bourrasques, de ces grains d'enfer que Colomb décrit si bien, les hommes constamment face à leur destin, priant. Or l'Amiral n'a connu en mer, on le sait, tout au long de ces mois d'interminables aventures, ni mutineries, ni désertions ; chaque fois, de nombreux marins sont venus répondre à l'appel pour s'embarquer. Un bel art du commandement, une réelle force de persuasion sans doute, mais aussi l'union par la communauté de foi, par la prière et par les rites. Par les vœux prononcés ensemble.

Que tous les hommes aient entendu la messe, se soient confessés et aient communié avant d'embarquer, que l'Amiral ait souvent dirigé prières et chants à bord, qu'il indique même sur son *Journal* assez souvent, les heures canoniques du jour, *tierce*, *vêpres* et *matines* surtout, rien de bien nouveau et de bien original à tout cela. Très certainement, tout voyage se déroulait ainsi jour après jour ; les marins s'aidaient même, pour les manœuvres des voiles et des antennes, de chants traditionnels sur des airs et des paroles empruntés à tout un répertoire liturgique ou pseudo-liturgique. Mais, pour le Génois, ces dévotions prennent en 1492 une teinte et un sens particuliers ; elles s'adressent à la Vierge, à la Vierge de l'Annonciation surtout ; et c'est ce qui marque, dès les tout premiers jours, cette prise de possession, autant spirituelle que matérielle, des nouvelles terres.

Le 12 octobre, il nomme sa première île San Salvador, pour le Christ sauveur mais c'est bien le *Salve Regina* qu'il fait chanter à bord dès que s'affirme la certitude d'une terre : « Ils chantèrent à leur manière, tous en chœur, ce qui fait qu'ils se trouvaient tous réunis à ce moment-là. » Et la seconde île, minuscule, fut appelée Santa Maria de la Concepción.

Le *Journal* reste étonnamment discret sur les fêtes liturgiques, prières ou réjouissances, qui ont pu ponctuer toute l'exploration jusqu'à Cuba et l'Hispañola. Il ne parle ni des Rameaux, ni de Pâques, ni de la Pentecôte, ni même de Noël. La seule fête mentionnée est bien celle de l'Annonciation, le mardi 18 décembre, en vue de l'île de la Tortue. Ce jour de la Santa Maria Annunziata, l'Amiral « fit pavoiser la nef et la caravelle avec des écus et des bannières en l'honneur de la fête […]. On tira un très grand nombre de coups de bombardes. »

Lors des deux grandes tempêtes sur le chemin du retour, avant l'arrivée si attendue aux Açores, Colomb fait prononcer des vœux solennels par tous les hommes assemblés sur le pont. Le 14 février 1493, on tire au sort celui qui devrait, à la première occasion possible, accomplir un pèlerinage à Santa Maria de Guadalupe et lui porter un cierge de cinq livres. Le même jour on désigna un autre pèlerin pour aller à Santa Maria de Loreto, « qui se trouve dans la Marche d'Ancône, dans les États du Pape, car c'est une Maison où la Vierge a fait et continue de faire de grands miracles ». Puis un troisième vœu, toujours dans la même journée, engageait un autre pèlerin tiré au sort, à se rendre à Santa Chiara de Moguer. Enfin, l'Amiral leur fait prêter serment que, une fois sauvés et arrivés sains et saufs, ils se rendraient alors tous ensemble, en procession de pénitents, en chemise, à la première église consacrée à la Vierge qu'ils trouveraient sur leur route. Ainsi quatre vœux décisifs pour ce seul jour d'effroi témoignent-ils de ce vif désir de protection, de se placer sous le manteau de Notre-Dame. Colomb se désigne lui-même comme le guide spirituel, le responsable de cette communauté d'hommes perdus en plein océan, angoissés devant la fureur du vent et des flots ; sur les trois tirages au sort, le *Journal* affirme qu'il tira, lui, deux fois, le pois chiche marqué d'une croix ; pour Lorette, ce fut un marin

de Puerto Santa Maria, mais l’Amiral s’engagea à lui payer les frais du pèlerinage. Retenons aussi que trois de ces quatre dévotions privilégiées vont à la Vierge, celle de Guadalupe et celle de Lorette étant nommément désignées, et une autre à Santa Chiara, l’église franciscaine de Moguer, patronne des marins, sanctuaire de la Niebla.

Un de ces vœux faillit provoquer un drame. Sitôt arrivé dans une des Açores, Colomb envoie la moitié de ses gens en procession, le 18 février 1493 au petit matin, vers une petite chapelle « ou maisonnette au bord de l’eau qui semblait bien être une sorte d’ermitage ». Il se propose d’y aller à son tour, faire ses prières et rendre grâces, avec les autres marins, plus tard, lorsque les premiers seraient revenus. Sage précaution : les gens du pays les attaquent et, tant qu’ils sont, les font tous prisonniers. Ils veulent même, accourus à cheval, s’emparer de la barque puis de l’Amiral en personne. C’est là que, oublieux de toutes bonnes pensées et de ses devoirs d’action de grâces, il promet solennellement de ne descendre à terre ni sortir de son navire avant d’avoir capturé, pour les emmener prisonniers en Castille, une centaine de ces Portugais et d’avoir mis toute l’île à feu et à sang.

La Vierge de Guadalupe

Quant au pèlerinage de Guadalupe, il l’effectue certainement lui-même, avant de repartir pour son second périple, sur le chemin de Barcelone à l’Andalousie. Cette dévotion qui le lie déjà aux moines hiéronymites n’est pas toute neuve : le Génois se retrouve simplement, comblé par son succès, parmi des amis et protecteurs qui l’avaient déjà accueilli et aidé.

Guadalupe l’emporte sur tous les autres couvents par son merveilleux rayonnement et sa fortune politique. En 1494, l’humaniste allemand Müntzer, lui-même baptisé Jérôme, qui donne plus souvent son nom latin Hieronymus Monetarius, auteur d’un ouvrage sur la *Découverte de l’Afrique et de la Guinée par l’Infant portugais*, s’arrête au cours de son périple espagnol quatre jours entiers à Guadalupe. Il ne tarit pas d’éloges, et sur le couvent lui-même si accueillant, sur la magnifique bibliothèque riche de splendides missels et livres de chœur, et sur les 20 000 ducats de revenus ou le troupeau de 4 000 vaches et plusieurs milliers de moutons.

En fait, toute l’aventure spirituelle et religieuse de la conquête et de la colonisation des Indes occidentales se trouve étroitement marquée par les hiéronymites et surtout par la Guadalupe. Ce sont des liens solides, constamment renouvelés, et pourtant trop souvent ignorés car l’historiographie traditionnelle insiste plutôt sur l’action mieux connue, servie par un fort courant d’opinions et par des habitudes bien prises, des franciscains ou même des dominicains.

Ordre privilégié par les faveurs royales, dans les années de la fin du siècle, les hiéronymites se trouvent constamment sur le devant de la scène. Ils prirent conscience d’eux-mêmes tout

d'abord lorsque se regroupèrent, au XIVe siècle, de nombreux ermites d'Italie et d'Espagne. Vers 1350, sept ou huit ermitages complètement isolés sur les plateaux sauvages ou dans les montagnes de la région de Tolède, adoptèrent des façons de vivre communes, s'imposèrent une vie très dure de pénitence et de prières, rassemblent déjà de petites communautés de « pauvres ermites de saint Jérôme ». Ils invoquaient toujours saint Jérôme, sa vie d'ermite dans la grotte de Bethléem : trente-six années de réclusion dont douze consacrées à l'étude de la Bible. Cette grotte impressionnait vivement tous les Chrétiens d'Occident, voyageurs et pèlerins :

« … Il y a une voulte moulte parfonde en laquelle est le lieu ou saint Gerosme translata la Bible d'hébreu en grec et de grec en latin […].

« Le creux d'un grand rocher sur lequel on voit nettement, si on allume une chandelle, la figure de saint Jérôme qui s'est imprimée en cet endroit, d'une manière surnaturelle, grâce à la dévotion que le saint avait pour ce lieu. »

Jérôme réunissait autour de lui, dans les années 380 à 400, un petit cénacle de fidèles et disciples : Eusèbe de Césarée, Pauline, noble dame romaine avec sa fille Eustochie. Son image d'homme studieux qui a consacré de longues années de sa vie à l'étude du texte sacré, ne fut jamais oubliée. Au XVe siècle, il s'impose dans tout l'Occident comme l'une des grandes figures de la tradition chrétienne, un héros de la science biblique.

En Castille, les hiéronymites adoptent, comme auparavant plusieurs autres ordres d'origines érémitiques, la « règle », dite de saint Augustin. Ils obtiennent du pape, d'abord en 1373 puis en 1414, l'autorisation de fonder des monastères et connaissent très vite d'éclatants succès : 34 maisons nouvelles dans le seul royaume de Castille entre 1373 et 1515. Restés fidèles à leur idéal d'isolement, d'étude et de méditation, ils s'installent

surtout dans des lieux déserts, au milieu de contrées « sauvages ». Ils consacrent une grande part de leur temps à la lecture des Testaments et des docteurs de l'Église… et l'on sait l'intérêt, la passion, la curiosité inlassable que Colomb devait témoigner sans discontinuer pour la Bible et tous ces textes de tradition chrétienne.

Cet attrait du Génois pour le nouvel ordre religieux se porte tout naturellement, avant tout, vers l'ermitage de Santa Maria de Guadalupe, construit, selon la tradition, sur le lieu même où autrefois sous le règne d'Alphonse XI (1312-1350), une Vierge était apparue, en pleine montagne, à un berger. On trouva là une petite statuette de la Vierge, une Vierge noire que l'on appelait la *Morenita* ou *Guadalupe*, qui acquit très vite la réputation de vertus miraculeuses et de guérir les malades. On édifia un ermitage, puis bientôt un hôpital, puis enfin une grande église que le roi combla de ses dons et de sa protection.

De plus les hiéronymites de Guadalupe se réclament de l'héritage des combattants de la foi chrétienne contre les Musulmans en Terre sainte. Ils évoquent constamment le temps où les Chrétiens pouvaient prier et méditer à Jérusalem et à Bethléem, patrie de saint Jérôme. Ils furent ainsi les prédicateurs et guides spirituels de la Reconquête contre les Maures et aussi contre les Juifs. Alphonse XI proclama bien haut qu'il ne devait la victoire contre les Infidèles d'Afrique, en octobre 1339, qu'à la protection de la *Morenita* et il se rendit aussitôt après à la Guadalupe, plaça le sanctuaire sous son patronage direct, lui octroyant de grands domaines et des pâturages dans les environs. Plus tard, ces moines de saint Jérôme installèrent, peu après la Reconquête, deux ermitages dans le royaume de Grenade : l'un, Nuestra Señora de la Concepción à Grenade même, et l'autre, Nuestra Señora de la Piedad, en 1502, à Baza. *Pobladores* aussi et défricheurs du sol,

ils favorisèrent à Guadalupe l'établissement de colons-paysans, dans le voisinage immédiat du monastère.

Enfin et surtout ces hiéronymites bénéficient sans cesse des faveurs des souverains catholiques, visiteurs réguliers et pèlerins très fidèles. Isabelle séjourne pour la première fois à Guadalupe en 1477 pendant de longs mois : d'avril à septembre. En novembre 1486, les moines se décident à faire construire, pour héberger les rois et leur suite, une belle *hospederia*, plutôt un palais des champs qu'un simple gîte d'étape. Et nous retrouvons là une tradition fort ancienne que pratiquaient déjà les premiers rois barbares d'Occident et, en Orient, les empereurs de Byzance : l'installation d'une résidence de cour, de plus en plus vaste et riche, dans le voisinage des principaux lieux de pèlerinage, parfois même à l'intérieur du sanctuaire. Ici, l'argent provient des biens confisqués et des amendes infligées aux Juifs, aux hérétiques, aux mal convertis du village de Guadalupe. En effet, un fait curieux souligne bien tout l'intérêt que les souverains eux-mêmes et Colomb portent à ce problème des *conversos*. Ce village, cette *puebla* de Guadalupe, aux maisons serrées sous les murs du couvent, abrite sous sa protection, dans son ombre, un grand nombre d'anciens Israélites, néo-convertis ; de même, d'ailleurs, pour les moines, parfois *nouveaux catholiques*.

De 1477 à 1502, Isabelle et Ferdinand font ensemble au moins dix séjours à Guadalupe et treize autres dans différentes maisons de hiéronymites : à La Mejorada et à Olmedo, non loin de Valladolid. Ces couvents de l'ordre, alors séjours et pèlerinages privilégiés, servent aussi pour les souverains, en plein cœur de la Castille, de résidences administratives et de centres de ralliement. À partir de 1482, les étapes à Guadalupe s'inscrivent constamment dans le projet et le schéma général de la guerre de Grenade. Les rois s'y arrêtent soit au printemps,

venant du Nord, sur le chemin de Cordoue où les troupes doivent les rejoindre ; soit en automne, au retour de la campagne d'été. En 1492, après leur grand succès et leur entrée triomphale dans la dernière citadelle des Maures, ils avaient averti les moines par une lettre de leur victoire et ils leur rendent visite, cette fois en plein mois de juin, pour une longue action de grâces.

La dévotion à la Vierge, longtemps liée à ces campagnes militaires contre les Infidèles, en Andalousie et à Grenade plus particulièrement, s'attache ensuite tout aussi étroitement aux entreprises de conversion des idolâtres, habitants des îles et des terres du Nouveau Monde. Plusieurs monastères de saint Jérôme, fort importants, se dressent face à la mer océane, ou tournent tous leurs efforts vers elle. Près de Santander, un chanoine de l'église de Los Cuerpos Santos avait fondé en 1408 une communauté de hiéronymites dans une île ancrée au large, Santa Maria de Don Ponae. Ils sont plus nombreux et plus actifs en Andalousie, soutenant la prédication parmi les gens de mer et l'effort d'évangélisation lointaine. À Séville même ou dans les faubourgs, ils construisent deux établissements bientôt très prospères : San Jeronimo de Buenavista, non loin de la Puerta de Macarena et San Isidore del Campo. Un autre, Santa Maria del Rosario, est fondé en 1493, l'année de la nouvelle de la découverte des Indes occidentales, dans les environs de Cadix, à Bornos ; l'ordre prend possession à la Niebla même de l'ancien couvent de Nuestra Señora de la Luz.

En tout cas, d'une façon décisive, Colomb et ses hommes se lient à Guadalupe. C'est le nom qu'il donne – il nous est resté – à l'une des Grandes Caraïbes découvertes dès le début de sa seconde expédition. C'est à Guadalupe d'Estremadure que les premiers Indiens ramenés en Espagne reçoivent le baptême et l'Amiral les y conduit en personne.

Tout montre Colomb offrant ses travaux et ses succès à la Vierge, mère du Christ : Concepción, Annunciación, Assumpción. Le 14 août 1498, la veille de la grande fête du jour de l'Ascension, il trouve sur sa route, à quelque trente lieues du golfe de Paria et des tourbillons de la Bocca del Dragon, une petite île qu'il nomme aussitôt la Concepción, puis, tout de suite après, en aperçoit une autre qu'il baptise Asunción ; de la seconde, on ne parle plus jamais et Morison, toujours très attentif à conduire ces identifications difficiles, pense que c'était tout simplement un nuage ; par contre la Concepción serait bien l'île de Grenade. Cette même année 1498, il avait ordonné, avant de partir, que ses héritiers, ses fils ou leurs successeurs, établissent une église dédiée à Nuestra Señora de la Concepción « dans le lieu le plus approprié de l'île d'Hispañola ». Cette église devait être dotée d'un hôpital, bien fourni de tout, « comme il y en a tant d'autres en Castille et en Italie » ; il veut aussi une chapelle où l'on dira des messes pour son âme et celles de ses parents. Sous ce vocable de la Concepción, aussi, il désire que l'on institue une sorte d'école avec quatre bons maîtres en théologie « pour qu'ils travaillent à la conversion de tous ces peuples de l'Inde à notre sainte religion ». Si les revenus croissent, on augmentera le nombre de ces maîtres et des personnes qui avec eux, « s'appliqueront à faire des Chrétiens de tous ces gens. Et que l'on n'hésite pas à dépenser pour cela tout ce qui sera nécessaire. » Afin que Diego, son fils et premier héritier, n'oublie rien de tout cela, on mettra dans cette église de la Concepción, à l'endroit le plus en vue, une statue en marbre de la Vierge.

Les dédicaces des confréries de marins, des chapelles dans les villes maritimes, soulignent aussi, d'une autre façon, le rôle décisif de la Vierge, de celle de Guadalupe surtout et de son monastère d'Estremadure, dans la vie des gens de mer puis,

plus tard, dans les premières pratiques des Indiens convertis. Les deux religiosités nous paraissent étroitement liées et le rôle du Génois ne fut pas du tout négligeable ici. Rappelons, en tout cas, ces dédicaces des fraternités et groupes de marins. À Séville, les bateliers du port, ceux qui descendaient régulièrement le Guadalquivir jusqu'à la mer, s'étaient depuis longtemps semble-t-il, unis pour la défense de leurs intérêts dans la confrérie charitable et professionnelle à la fois, de Nuestra Señora del Buen Aire. Leurs chapelains célébraient les messes et dirigeaient toutes les dévotions dans la petite chapelle de Santo Cristo de Zalamea, près de la porte Bib-Ragel. Par la suite, peu après les premiers voyages de Colomb, ces mêmes *barqueros*, inspirés sans doute par l'étonnante gloire de la Vierge de Guadalupe, fondent une autre confrérie dédiée à ce culte. Il en était de même dans différents ports d'Espagne et du Portugal : Vierge de la Guadalupe, Vierge de la Concepción, de Buon Vento ou encore de Buom Viagem ; et pourtant, à même époque, dans d'autres pays, en Italie et en France par exemple, les associations religieuses des gens de mer ou des pêcheurs se plaçaient plutôt sous la protection de saints patrons, saint Nicolas et sainte Catherine d'Alexandrie surtout. Pour les Indiens, la fortune du culte à la Vierge de Guadalupe, en Nouvelle Espagne d'abord et en bien d'autres régions jusqu'au Pérou, s'est affirmée pendant très longtemps avec assez d'éclat comme un des aspects fondamentaux de la christianisation et du ralliement à la foi nouvelle.

Le baptême des îles

Ces projets d’évangélisation s’insèrent parfaitement dans une tradition espagnole déjà fortement ancrée. Si les Portugais, affrontés à l’irréductible résistance de l’Islam, au Maroc atlantique, puis aux difficultés naturelles et au manque de véritables établissements sur les côtes du continent noir, semblent consacrer peu d’efforts, dans les premiers temps du moins, à convertir infidèles et païens, les rois de Castille, eux, s’y emploient avec zèle. La papauté les soutient et intervient toujours d’une façon décisive. Aux Canaries, cette prédication de la parole divine s’amorce dès la première découverte des îles, en 1335 ; ceci tout d’abord, par des missionnaires aragonais, majorquins et génois formés à l’école de Ramon Lull, à Barcelone et à Tortosa, puis par des ermites qui s’installent seuls, à l’écart de tout. Plus tard, lors de la seconde découverte de l’archipel, en 1402, Jean de Béthencourt et Godifer de la Salle qui avaient prêté hommage au roi de Castille, amenèrent avec eux des prédicateurs et des chapelains accrédités par le pape Benoît XIII. Les franciscains, dominicains et augustins s’y établirent et tentèrent de protéger les indigènes contre les trafiquants d’esclaves, bien vite sur place eux aussi.

L’Amiral, dès l’hiver 1492-1493, dans toutes les îles, « à chaque endroit où il débarquait, faisait élever une croix et l’y laissait ». Le 16 novembre à Cuba, sur un promontoire avancé dans la mer, il trouve deux grandes poutres de bois d’œuvre, l’une plus grande que l’autre, naturellement posées en forme de la croix du Seigneur ; il se prosterne aussitôt, rend grâces, et commande aux charpentiers de les dresser sur le sol, pour « en faire une croix haute et belle ». À Cuba toujours, lorsque le

mauvais temps le retient pendant près d'une semaine au Puerto Santo, au bord d'un fleuve, il fait planter, le 1er décembre, une autre croix sur un rocher à pic. Ensuite, c'est le 12 décembre, sur la rive d'Hispañola face à l'île de la Tortue, qu'il confie au *Journal* ses intentions d'une façon plus nette ; il fait élever une grande croix de bois à l'entrée du port naturel, « pour montrer que cette terre appartient à Vos Altesses et plus encore en hommage à Jésus Christ Notre Seigneur et pour l'honneur de la religion chrétienne ». Le 9 avril 1494 lorsqu'il envoie son lieutenant Margarit à la tête d'un petit corps armé, pour courir le pays de Cibao au-delà du fort San Tomas, pour le pacifier et, du même coup, s'emparer du cacique Caonabo, il ne lui commande pas seulement œuvre de guerre, mais le charge aussi d'une mission, celle de planter des croix :

« … Il conviendra que partout où vous passerez, sur tous les chemins et les sentiers, vous fassiez planter de grandes croix et des poteaux. Vous mettrez aussi des croix dans les arbres et aux endroits qui vous sembleront les plus appropriés et d'où elles ne pourraient aisément tomber d'elles-mêmes. Faire ainsi est d'abord pour vous un devoir, puisque, grâce à Dieu, cette terre est maintenant terre de Chrétiens ; vous en tirerez également profit par la mémoire qu'on en gardera. Vous pourrez aussi faire placarder sur certains arbres, hauts et bien en vue, les noms de leurs Altesses. »

Ces croix sont déjà des signes ; signes politiques d'une prise de possession du sol qui complètent les cérémonies solennelles par-devant notaire ; signes aussi d'une foi affirmée sur une terre où l'Église du Christ n'avait jamais prêché. Elles jalonnent tout au long le passage des caravelles. Et, toujours face à cette île de la Tortue, quelques jours plus tard le 18 décembre, l'Amiral parle clairement de leur vertu d'enseignement. Cette fois il en fait dresser une, non sur le front de mer, en un lieu

élevé, isolé, loin des hommes, mais en plein milieu de la place du village ; les Indiens l'aident, complaisants, très impressionnés :

« … Ils y récitèrent des prières et l'adorèrent en même temps que nos hommes et, à en juger d'après cela, il [Colomb] espère fermement qu'avec l'aide de Dieu, toutes ces îles deviendront bientôt entièrement chrétiennes. »

Il affirme déjà leur avoir appris les gestes simples, les prières et les chants : « Ils disent le *Salve Regina* et l'*Ave Maria* comme il faut et comme on le leur a appris, les mains au ciel et ils font le signe de la croix. » Et encore :

« … Et quand ils virent clairement ce que faisaient les Chrétiens, ils firent tous de même, se mettant à genoux et joignant les mains pour dire le *Pater Noster*, l'*Ave Maria* et les autres prières ; ils firent aussi le signe de la croix et dirent qu'ils voulaient être chrétiens. »

Comme il plante des croix, avec le même enthousiasme, l'Amiral baptise toutes les terres qu'il découvre de noms chrétiens. Sur leur chemin, les trois caravelles laissent derrière elles un nombre invraisemblable de noms : pour chacun des accidents de la côte, pour les grands golfes et les fleuves impétueux, les havres et les promontoires. Ceci lui permet de mieux identifier les lieux, de préparer un retour, puisque ces noms sont au fur et à mesure, soigneusement notés sur le *Journal* de bord, communiqués plus tard aux amis et reportés sur les cartes. Mais c'est aussi affirmer des intentions, des états d'âme, jalonner la route de souvenirs, souligner telle ou telle dévotion.

Colomb qui entend et retient mal les noms indiens n'en garde, par principe, que quelques-uns : le Cibao pour la région minière de l'Hispañola, là où lui-même et son frère, séjournant plus longtemps, se sont trouvés bien davantage en contact avec

les Indiens et ont pu mieux comprendre puis adopter leurs vocables. Il accepte aussi Cuba, après avoir tenté d'imposer Juana, mot qui n'est resté que quelque temps. Ces quelques exceptions mises à part, les Espagnols ne gardent pas les mots des Indiens. Cette exploration, avant même la conquête ou un semblant d'établissement, s'accompagne d'un changement systématique de tous les toponymes : fait assez caractéristique dans l'histoire des conquêtes et des migrations de peuples, qui ne s'explique bien que si le vainqueur se sent accompagné d'une sorte de mission spirituelle. Ce fut, dans une certaine mesure, déjà le cas pour les Francs et les Italiens en Terre sainte qui n'ont pas adopté tous les noms grecs ou arabes mais ont souvent implanté les leurs, d'inspiration religieuse et occidentale. Ici, aux Indes occidentales, jour après jour, les baptêmes rappellent constamment le devoir d'évangélisation, et un simple examen de ces nouvelles appellations en dit beaucoup sur les intentions et les réactions spontanées du chef qui, seul semble-t-il, impose son choix.

Peu de noms, à l'évidence, évoquent l'aspect du site, la couleur des roches ou des frondaisons, la douceur des eaux. Citons au hasard, le *Cabo Bueno*, le *Cabo Lindo*, le *Puerto Belo* ; les seuls exemples vraiment manifestes étant ici ceux de l'île de la Tortue, ainsi nommée à cause de sa forme tout aplatie sur les flots, et de la baie de l'Escargot (*Caracol*). Plus rares encore sont les mots choisis pour rappeler une région ou une ville d'Espagne ; l'Hispañola marque avant tout une possession, le désir de rattacher à la Couronne. L'Amiral ne traîne avec lui ni nostalgies, ni regrets. Il ne lui vient pas le désir de recréer au-delà de l'océan des sonorités familières, évocatrices d'une région ou d'une cité chère à son cœur, laissées derrière lui. C'est plus tard seulement, au second voyage, à la fin de l'année 1494, que Michele di Cuneo reçoit une terre nommée par son chef

Saone, du nom de sa ville d'origine ; mais c'était là, déjà une concession où s'établir et il s'agissait de marquer également la possession. En 1492, les nouveaux noms de lieux ne sont pas donnés, comme ils le seront après Cortez au Mexique par exemple, ni par des immigrants, ni par des exilés, mais bien par un marin persuadé de son retour. Quelques-uns se réfèrent à la famille royale, pour marquer l'allégeance : Fernandina, Juana, Isabela.

Si bien que toute la toponymie de ce monde insulaire, au passage des navires chrétiens, s'inspire d'invocations religieuses : révérences nombreuses à la Trinité, au Christ (*Monte Christi*, *San Salvador*), au Saint-Esprit et surtout à la Vierge. Ces nouveaux noms évoquent aussi les fêtes solennelles (*La Navidad*) ou les fêtes des saints du jour. Ainsi, avant même d'entreprendre la moindre action, bien incapable encore de le faire, Colomb revêt-il toutes ses îles, par les croix et les baptêmes, d'une robe de Chrétien.

Quant à l'évangélisation elle-même, à venir dans un second temps, au cours d'un autre voyage, il dit y penser sans cesse et en mesure les chances de succès. Les Indiens seront tous aisément convertis à la religion chrétienne. Non pas seulement, bien sûr, parce que tous les hommes d'un village ont pu, sans broncher, ébahis et stupéfaits, regarder et entendre les Espagnols chanter leurs psaumes et leurs grâces au pied de la Croix. Mais pour tant d'autres raisons, certaines affirmées explicitement dans le *Journal*, d'autres ressenties inconsciemment. Ce sont des hommes pacifiques, d'un naturel doux et craintif, certainement obéissants. Ces gens ne sont ni forts, ni belliqueux, ni arrogants ; ici et là, viennent sur les plages des foules tremblantes à la pensée des Caraïbes et de leurs incursions ; ces hommes opprimés cherchent consolation

et protection. D’autre part, le prestige des Européens semble considérable, capable de susciter admirateurs et adhésions ; partout, un accueil bienveillant et jusque-là aucun conflit : de bonnes paroles de part et d’autre, des cadeaux échangés, des manières et des ménagements.

Autre circonstance très favorable : les Indiens sont des idolâtres et n’ont en somme aucune vraie religion. Une constatation qui ne peut étonner le Génois puisqu’il pense, toujours et encore, aux pays du lointain Orient, au-delà des mondes musulmans et aux récits de voyages des marchands ou des missionnaires. Marco Polo décrit volontiers, très vite mais assez souvent, le culte des idoles ; c’est même l’un des rares traits de civilisation qu’il prenne la peine de décrire.

Au nord de l’Inde, dit-il, dans la province de Pasciai (peut-être le Paishore), les habitants, bruns de peaux, sont idolâtres « et savent beaucoup d’enchantements et autres diaboliques ». Dans le Cachemire « ils savent tant d’enchantements de diable que c’est merveille, car ils font parler les idoles ; ils font changer le temps par enchantement et tomber la nuit avant l’heure ». Tous ces idolâtres, ont un langage à eux pour se comprendre et se transmettre leurs sorcelleries et tous les païens du monde, quand leurs gens meurent, « les portent au bûcher pour les faire brûler ». Mais certains montrent des dévotions très vives, spectaculaires : sacrifices de moutons, pèlerinages et oraisons au pied des statues de bois dans leurs immenses monastères ou abbayes. Le Vénitien parle un peu plus encore des moines bouddhistes du Tibet, mais sans les nommer vraiment. Plus loin, il a bien remarqué les autres formes de ce culte du Bouddha, en Chine du Nord et du sud et au Japon :

« Sachiez que les idoles du Cathay et du Mangi, et celles de cette île de Cipangu sont toutes d’une seule manière. »

Et d’esquisser les avatars du dieu : la tête de bœuf ou de porc ou de mouton, puis les figures à quatre têtes et celles à quatre mains, ou à dix, ou à mille : « En celles qui ont mille mains, ils portent plus grande foi qu’aux autres. » Ainsi Marco Polo décrivait les religions les plus solides et les plus structurées de l’Asie : des visages divers sans doute, des dévotions pour lui totalement étranges, mais tout de même des dieux, des lieux de culte, un clergé. Très certainement, c’est ainsi que Colomb s’imaginait les idolâtres… mais, là encore, la réalité efface ces images et réminiscences.

Si, dès les tout premiers jours, Colomb voit des Indiens « idolâtres », c’est, pourrait-on dire, « par défaut » de véritable religion. Ils ne sont pas Chrétiens bien sûr et les caravelles, visiblement, n’ont pas abordé sur les rives d’un quelconque royaume fabuleux soumis au prêtre Jean ; un tel espoir ne l’a effleuré qu’un moment. Mais ces gens-là ne sont pas non plus Musulmans : constatation réconfortante entre toutes, si l’on songe que, pratiquement, tous les efforts de christianisation des pays de l’Islam avaient échoué et s’étaient soldés par des renoncements, des retraites précipitées et même par des massacres, comme celui de Ramon Lull. Chacun le sait bien : la foi des Musulmans oppose partout aux tentatives de missions un mur inébranlable. Ces Indiens ne semblent même pas avoir de culte bien régulier : ni sanctuaires, ni prêtres, ni clergé ; pas de grandes fêtes ; on ne les voit ni aller en procession, ni célébrer une cérémonie quelconque, ni écouter un prêche. Nous imaginons aisément des réactions très différentes si Colomb et ses hommes avaient abordé aux rives du Yucatan chez les Mayas, ou du Mexique chez les Aztèques, trouvant là d’immenses temples, des collèges de prêtres et de pontifes, des cérémonies sacramentelles ou expiatoires fort complexes, marquées, alourdies par d’innombrables gestes rituels,

rehaussées de l'éclat des couleurs et des musiques sacrées. Plus tard, ceux qui y sont allés en ont longuement parlé avec une sorte d'émerveillement ou de stupeur. Rien de tout cela dans les premières îles : un pieu fiché dans le sol, quelques ossements disposés d'une certaine manière, une effigie de bois très grossière, à peine esquissée, une urne funéraire peut-être ; à aucun moment l'ombre d'un sacerdoce, d'une organisation religieuse quelconque.

Les Espagnols ne rencontrent que des images, des figures tutélaires inexpliquées, qui évidemment leur inspirent une sorte de mépris et d'horreur :

« C'était, rapporte Bernaldez, de vrais idolâtres qui gardaient dans leurs maisons des figures de différentes manières et toutes difformes et fort laides, qui semblaient le diable ; et ils en avaient aussi sur leurs masques ou sur leurs ceintures de coton […]. Et si on leur demandait ce que c'était, ils répondaient, des *furey*, c'est-à-dire des choses du ciel ; et si on voulait prendre ces figures, en leur disant que c'étaient là des choses horribles et qu'il fallait les jeter au feu, ils s'en montraient tout tristes, car ils leur portaient grande dévotion. »

Très vite Colomb tire des conséquences réconfortantes de ses observations, de cette vie religieuse si précaire et, à ses yeux, tout à fait médiocre. Il sait apporter autre chose. Le 16 octobre déjà, quatre jours après la découverte, l'évidence s'impose : « Je n'ai pu reconnaître ici aucune croyance et je pense qu'ils se convertiraient très aisément à notre religion » ; puis encore, le 1er novembre, alors que les Espagnols ont pu voir de plus près un village : « Je ne pense pas qu'ils croient à quelques dieux et jusqu'à aujourd'hui, je n'ai jamais pu voir ceux que j'ai pris avec moi à bord faire la moindre oraison. »

Les premiers prêtres à Isabela

En fait cette première opinion, largement admise par la suite et diffusée dans toute l'Espagne, dans les milieux d'Église surtout, ne repose que sur des observations tout à fait superficielles, insuffisantes pour pénétrer les croyances et les mystères de religions qui n'ont, évidemment, rien de commun avec celles du monde connu, qui ne présentent non plus rien de spectaculaire et, ne montrent pas leurs prêtres. Un peu plus tard seulement, Pietro Martyre analyse cette ignorance et montre que « les Espagnols ont longtemps résidé à l'Hispañola sans se douter que les indigènes puissent adorer autre chose que les astres et avoir une religion quelconque. Je l'ai moi-même rapporté plus haut à plusieurs reprises… »

Cette ignorance ne peut qu'inciter à l'action et Colomb, dans les premiers temps, dresse, comme il l'avait fait déjà pour les ressources naturelles du pays, une sorte de bilan des facilités pour convertir les Indiens. Pour lui l'œuvre d'évangélisation doit s'amorcer et se poursuivre sans obstacles. Il appelle la venue des prêtres et, en tout cas, d'un « grand nombre de personnes dévotes », car jusqu'alors, lui-même a dû se contenter de leur montrer quelques signes de dévotion.

Ces prêtres, il les prend à bord de sa grande flotte du second voyage. Les ordres royaux signés à Barcelone en mai 1493 affirment, d'une façon tout à fait solennelle, que le but principal de toute l'entreprise est bien la conversion des indigènes. Ils annoncent le départ du frère Buyl, accompagné d'autres religieux. On n'a jamais su combien devaient prendre la mer ni non plus ce que les rois entendaient exactement par « religieux ». Ce frère Buyl était un Catalan, originaire sans

doute de Tarragone ou de Valence ; d'abord bénédictin, il avait appartenu au monastère si célèbre de Montserrat ; par la suite, on le retrouve membre de la congrégation des minimes, puis leur vicaire général en 1492. Ces minimes, que l'on appelait jusqu'à cette date les *Ermites de saint François*, s'étaient effectivement rassemblés autour de saint François de Paule à Cosenza en Italie, en 1435, et reprenaient ainsi la très ancienne tradition des ermites calabrais, héritée de la période gréco-byzantine, au moment où les officiers de Constantinople et les moines gouvernaient toute l'Italie méridionale. Ils s'imposent un jeûne perpétuel ; approuvés par le pape génois della Rovere, Sixte IV, en 1474, très liés aux ordres mendiants, ils s'installent en France et en Espagne, cherchant appui auprès des souverains. Louis XI les protège au Plessis-lès-Tours (couvent fondé en 1482) et Ferdinand d'Aragon à Andujar. Mais le frère Buyl lui-même est déjà un politique plus qu'un homme de prêche. Familier du roi, homme de confiance, il avait été chargé de différentes missions à l'étranger, de nature très délicate, pour dénouer toutes sortes de conflits. Le roi obtient pour lui, en juin 1493, du pape Borgia Alexandre VI, une bulle qui lui donne tout pouvoir pour évangéliser les îles et les terres nouvellement découvertes.

D'autre part, Las Casas que l'on peut croire bien renseigné précisément sur ce chapitre, parle d'un autre Catalan, de la Congrégation de Saint-Jérôme, Ramon Pane ; il cite enfin trois franciscains, originaires de Picardie ou de Bourgogne, qui portent avec eux un mobilier liturgique complet pour la célébration du culte, don de la reine elle-même.

Ainsi s'amorce, avec déjà ses caractères propres et ses premiers usages, le grand mouvement d'évangélisation des Indes occidentales : propagation de la foi chrétienne par les moines, mendiants ou ermites comme autrefois aux Canaries ;

d'autre part, certaines traditions restent fort solides : celle des frères missionnaires de l'ordre de Saint-François qui étendent ainsi outre-Atlantique, dès les premières années de la découverte, l'œuvre entreprise voilà plus de deux siècles dans l'Asie profonde. Enfin, ces dons aux nouvelles églises à construire, encore bien modestes sans doute, annoncent le grand élan qui portera là-bas, dans les terres des Espagnols et des Portugais, en Nouvelle Espagne et au Brésil, des trésors d'orfèvrerie religieuse, chandeliers et retables, calices et ciboires, croix d'argent et monstrances, savamment ouvrés à Séville ou à Lisbonne.

Mais, pour Colomb, l'affaire ne se présente pas très claire et même assez décevante. Les hiéronymites qui avaient toute sa faveur se trouvent ici supplantés par ce Catalan, minime celui-ci, ce frère Buyl protégé du roi aragonais ; c'est lui qui détient les pouvoirs décernés par le pape. C'était là un premier échec et on imagine sans peine les sources de conflits.

La conversion des indigènes idolâtres reste, tout au long des quatre voyages, au premier plan des préoccupations de l'Amiral ; il la prend à son compte et entend la diriger, comme il conduit l'exploration et, plus tard, le peuplement. Sans cesse, il incite les souverains à prendre toutes sortes de précautions afin que cette évangélisation se fasse vite et bien ; il ne faut aux Indes que des gens capables d'enseigner la bonne parole et de prêcher, ne serait-ce que par l'exemple. Non seulement des prêtres, dit-il, mais aussi, pour reprendre sa formule, à plusieurs reprises répétée, des personnes dévotes :

« … Et je proclame devant Vos Altesses qu'elles ne doivent admettre qu'aucun étranger à la Castille puisse venir ici ou y avoir des relations quelconques s'il n'est chrétien bon catholique ; car le but et la nature de toute entreprise sont bien

la propagation et la plus grande gloire de la religion chrétienne ; pour cela il a été décidé que nul ne serait admis ici s'il n'était bon chrétien. »

Et encore :

« J'ai déjà dit, très illustres princes, que le jour où des religieux pourront connaître leur langue, ces gens-là adopteront tous le christianisme. J'espère fort que Notre Seigneur aidera Vos Altesses à se déterminer au plus vite dans ce sens afin de convertir à l'Église ces peuples si nombreux, avec autant de succès qu'elles ont anéanti ceux qui n'ont pas voulu confesser le Père, le Fils et le Saint-Esprit. »

À nouveau l'évangélisation des païens considérée comme le prolongement naturel de la lutte contre les Musulmans et de l'expulsion des Juifs. S'ils suivent ces conseils, les rois, à la fin de leur vie, laisseront leurs royaumes parfaitement paisibles et heureux ; ils seront, « débarrassés des hérésies et des taches de l'âme » ; et ils seront bien reçus au moment de comparaître devant leur Créateur.

Sans doute une église fort primitive fut-elle érigée à Isabela, dans les toutes premières semaines. Nous n'en avons aucune image, ni aucune description, pas même une simple indication au hasard de la narration. Peut-être devons-nous l'imaginer semblable à ces premières églises construites plus tard, dans les îles ou sur la côte du continent, au Brésil par exemple. Une bâtisse très simple, de plan rectangulaire, en forme de grange, couverte d'une charpente de bois, sans bas-côtés ni tribunes, sans aucune division intérieure ni étage avec, seulement, pour la différencier des maisons et des magasins voisins, un clocher trapu.

L'œuvre de conversion, en tout cas, ne progresse que très lentement et même semble reléguée à l'arrière-plan. L'histoire

de ces mois de l’hiver 1493-1494 retient plutôt les démêlés qui opposent, d’une façon très désagréable et certainement préjudiciable aux uns et aux autres, le frère Buyl et ses compagnons franciscains à l’Amiral et à ses fidèles. Pour certains auteurs, le moine catalan n’aurait été que le confident du roi, chargé d’une façon fort malhonnête d’épier les faits et gestes du vice-gouverneur. Ce frère Buyl a très certainement soutenu les mécontents, tous ceux qu’accablent les travaux forcés aux murailles d’Isabela, tous ceux qui n’entendent ni défricher ni semer. Il semble qu’il ait encouragé entre autres la mutinerie de Margarit. Pas tout à fait responsable de la rébellion, mais complaisant…

En novembre 1494, Buyl retourne en Espagne avec ses proches et fidèles, porteur certes de lettres de Colomb mais tout disposé à le desservir auprès des rois. Il n’y manquera pas.

En tout cas, il avait abandonné sans vergogne sa mission, la propagation de la foi. D’ailleurs, il ne s’y était jamais réellement employé, plutôt partisan d’une politique de force. C’est lui qui, avec quelques autres, exigea aussitôt après la découverte des cendres de La Navidad, la capture et la mise à mort du chef indien Guacanagari. En avril 1494, avant de partir pour une autre exploration vers Cuba et la Jamaïque, Colomb le désigne pour assister son frère Diego dans le gouvernement d’Isabela et du Cibao, avec Coronel, capitaine de la flotte de secours qui venait d’arriver et Alonso Sanchez de Carvajal et Juan de Luxan. Quant aux prêches et aux conversions, personne n’en parle… Le 6 janvier 1494, fête de l’Épiphanie célébrée avec tant de pompe en Espagne et plus particulièrement dans le royaume d’Aragon, le frère Buyl dit bien une messe, la première de toute l’histoire de l’Amérique affirment les historiens ; mais ne sont rassemblés dans la petite église à peine terminée que des Espagnols.

Colomb, quant à lui, n'a certainement pas ménagé ses efforts, de son propre chef. N'est-il pas une de ces « personnes dévotes » dont il réclamait le concours, parallèlement à l'œuvre missionnaire des religieux ? Nous le voyons donnant toujours les mêmes instructions pour maintenir une bonne justice, conforme aux préceptes de l'Église, épaulée d'une crainte salutaire.

Au total, pendant cette première campagne de peuplement dans et autour d'Isabela, pendant tout le séjour du frère Buyl en tout cas, on ne signale aucun baptême. Les Tainos sont complètement négligés et ce n'est qu'en septembre 1496, plus de deux ans après le débarquement de la grande flotte de Colomb, que fut baptisé le premier Indien, Juan Matteo, par le frère hiéronymite Ramon Pane. Ni la *Relation* de l'Amiral, ni les autres lettres qui suivent ne parlent d'autres indigènes convertis ; si bien que, dans ces années, l'œuvre d'évangélisation se réduit à une sorte de néant. Comme la véritable colonisation, elle ne commence qu'un peu plus tard, à partir de Santo Domingo.

Alors s'amorce et s'étend, en effet, un mouvement de nature très différente, appuyé sur une implantation humaine plus dense, sur un ordre religieux déjà privilégié et rompu à ces missions, celui de Saint-François. Trois frères franciscains désignés nommément par le tout-puissant cardinal Cisneros, archevêque de Tolède, accompagnent en effet Bobadilla : Jean de Ledeulle, un Picard, et deux Castillans, Juan de Roblès et Juan de Trasiera. La propagation de la foi peut enfin progresser, du même rythme que la colonisation. Encore faut-il compter avec les fuites des indigènes réfugiés dans les montagnes, avec leur dispersion vers des lieux inaccessibles, avec la chute démographique. En fait, les principales missions réussissent

plus tard sur la terre ferme, et le monde insulaire reste souvent à l’écart de cet effort.

Colomb et le pape : *derniers projets*

De son côté, Colomb n'abandonne pas toute idée de réussir. Isabela désertée au profit de Santo Domingo, lui-même évincé, interdit et quasi proscrit, il n'en poursuit pas moins, ailleurs, le même dessein. Certes, le ton de ses *Relations* n'est plus le même et son zèle paraît moins vif. Mais comment savoir ? Il serait tout à fait abusif de tirer des conclusions en confrontant le premier *Journal* et les autres récits de ses voyages, plus rapides, souvent incomplets, arrivés jusqu'à nous par bribes et n'apportant qu'un lointain écho de ses préoccupations. Pourtant, dans son *Mémoire* sur le troisième voyage qui le conduit d'abord sur les côtes de la terre ferme, dans les parages du golfe de Paria, il affirme toujours que de ses découvertes, « toute la Chrétienté reçoit grand plaisir et consolation car c'est ainsi que l'on publie le nom du Seigneur ». Il dit aussi que partout où il aborde, sur tous les caps et les promontoires, il parle de sa religion à tous les Indiens qu'il rencontre et

« leur explique de son mieux tout ce qui touche à la sainte religion et à la foi de notre sainte mère l'Église dont les fidèles sont répandus à travers tout le monde. Il leur représente la réputation et la noblesse de tous les Chrétiens et la foi qu'ils ont en la Sainte Trinité ».

Quant à son programme d'évangélisation proprement dit, il le reprend d'un élan nouveau, cette fois sans accepter d'intermédiaire, lorsqu'il écrit au pape Alexandre VI, en février 1502. De l'œuvre de découverte il revendique hautement la totale paternité (« … dans le moment où je pris sur moi cette entreprise… ») et affirme le but, jamais oublié. Il dit qu'il a toujours pensé présenter lui-même au souverain pontife une

relation de tous ses voyages et que maintenant qu'il a « découvert tant d'îles et de terres », il voudrait aller à Rome : « Mon âme serait heureuse et je trouverais enfin le repos si je pouvais me rendre à Rome et me présenter devant Votre Sainteté. » Pour cet autre voyage qu'il prépare, il demande au pape les moyens de poursuivre la conversion des Indiens et de la contrôler, lui seul. Que le pape lui accorde le secours de quelques prêtres et religieux (« dont je sache qu'ils sont aptes à le faire »), qu'il donne l'ordre à tous les chefs des ordres, bénédictins, chartreux, hiéronymites, minimes et mendiants, de le laisser choisir parmi leurs hommes et de prendre, dans chacune de ces maisons, ceux qu'il désire embarquer avec lui jusqu'au nombre de six. Que ces chefs des religieux ne puissent s'y opposer mais qu'au contraire, ils décident les leurs et les poussent à partir ; que tous soient contents « de travailler et de se soumettre à une si sainte et si catholique entreprise ». Que le pape dispense ces religieux partis aux Indes de l'obéissance pendant le temps de leur séjour là-bas et que, de retour en Europe, dans leurs couvents, ils y soient aussi bien reçus et traités qu'auparavant. Ainsi sera-t-il permis de publier le saint nom de Dieu et son Évangile dans tout l'univers.

Ce qu'il demande alors, c'est donc bien l'organisation sous sa direction d'une véritable mission des Indes, indépendante. Il voudrait rassembler un corps de prêtres et de religieux capables de prêcher et de convertir, non des politiques. Sans doute songe-t-il encore avec amertume aux déboires de 1494, huit années plus tôt, et aux conflits avec le frère Buyl. Son choix permettrait certainement de ne prendre que des hommes de bien, décidés à agir, affranchis d'une trop grande soumission et à leurs ordres, à leurs prieurs, et à la Couronne. C'est un programme qui voudrait annoncer une autre politique, la fin

d’une collaboration aussi étroite avec les rois… mais qui ne reçut même pas, semble-t-il, un commencement d’application.

De telle sorte que, dans ce domaine également, malgré des intentions certainement très nettes et très pures, malgré même quelque obstination à poursuivre et une conviction profonde, rien d’important n’est fait ; pas par lui, en tout cas. Christophe Colomb, chrétien directement inspiré par Dieu pour une si grande œuvre, n’a pas mieux réussi à convertir les Indiens qu’à peupler ses colonies. Mais l’essentiel sans doute n’était pas là. Les bases étaient jetées pour l’étonnante œuvre de propagation dans toute l’Amérique espagnole. L’or du Nouveau Monde servira à financer armées et *armadas* contre les Turcs.

XVI

RÉUSSITE ET FORTUNE

La faveur royale

Le 7 novembre 1504, Colomb et son frère Diego arrivaient enfin à San Lucar de Barrameda, après un voyage difficile, terriblement long, face aux vents contraires et aux coups de mauvais temps, le grand mât de leur caravelle brisé à deux reprises, réparé par des moyens de fortune. Ce dernier retour est celui d'un rescapé. L'homme apportait encore à la Couronne d'Espagne et à son empire déjà perceptible, une autre belle découverte, la terre ferme du Veragua. Mais il avait affronté un terrible hivernage : deux navires troués comme des éponges, échoués sur une côte inhospitalière ; il avait dû quémander un secours, attendre longtemps un navire et payer de ses propres deniers le passage. Presque un laissé pour compte. Bien sûr, rien d'un triomphe.

Cette image domine très souvent toute la légende colombienne qui, d'une façon plus générale – pour l'histoire rapide, pour les écrivains romantiques, pour les dramaturges et surtout pour les manuels scolaires jusqu'à l'université –, ne retient que quelques scènes bien propres à frapper les imaginations et à combler d'aise les tenants de solides poncifs. Tout au long de cette grande aventure, il n'aurait récolté qu'ingratitude ou incompréhension : Colomb implorant de l'argent aux pieds de la reine, luttant contre le mauvais vouloir

de ses marins déjà prêts à le jeter à la mer ; Colomb enchaîné, puis pauvre, peut-être misérable, allant à dos de mule, avec pour tout bagage un maigre baluchon. Une bien triste figure qu'après tant d'autres Claudel reprenait et animait d'un merveilleux souffle de vie.

À travers cent textes tellement différents, d'auteurs plus ou moins originaux mais tous habités des mêmes fantasmes, on nous dit et redit à satiété, les raisons de sa disgrâce, de sa misère : étranger en Castille, donc honni, méprisé, bouc émissaire ; capable et entreprenant, donc fortement jalousé jusqu'à l'obsession par les incapables, les courtisans ; individu d'action, donc écrasé par les affreuses machines et les bureaux de la Cour, abattu par les mauvais financiers capitalistes de Séville ou de Barcelone, tous oiseaux de proie avides ; visionnaire, savant, mais autodidacte (le cancre qui a parfaitement réussi), donc rejeté par les scolastiques, les maîtres d'université, les cuistres ; le fidèle serviteur incapable de trahir, donc pressé, puis balayé, exsangue, par les rois, ingrats par nature – comment les rois pourraient-ils être autrement ? Mais surtout, l'homme déjà « moderne », égaré encore, enlisé dans un Moyen Âge obscurantiste, a fortiori dans ce pays catholique toujours si archaïque. Nous ne sommes, n'est-ce pas, ni en France ni en pays d'Empire et la Réforme n'y pointe nulle part, prête à servir les entreprenants…

Il semble évident que les relations entre les rois, la cour et les Colomb se sont, au fil des ans, de 1492 à 1504, dégradées d'une façon considérable, un moment même dramatique. Mais par qui, de quelle façon et, surtout, jusqu'à quel point ?

L'allégresse du premier accueil, fin avril 1493, les grandes faveurs et marques d'estime lors de la réception à Barcelone ne cachaient certainement aucune vilenie préméditée. Seulement

un désaccord fondamental sur la nature de l’entreprise des Indes occidentales, la manière de la conduire, de l’exploiter. Là, bien sûr, réside la source de tous les maux qui peu à peu accablent l’Amiral ou, plutôt, dont il se croit accablé. D’une part, l’affirmation, bien ordinaire pour le temps, d’une autorité d’État qui ne souffre plus de vrai partage. De l’autre, la poursuite d’un rêve politique en complète contradiction avec les desseins royaux ; l’acharnement à défendre des « Privilèges » et des droits, ou mal définis, ou mal compris. Quelques échecs, de nombreuses maladresses, les inévitables ennemis et envieux que sème forcément sur son chemin toute grande réussite, ont fait le reste.

Ce serait une longue histoire et une démarche bien fastidieuse que de suivre ce destin dans tous les méandres des intrigues et des accusations, des procès, plaidoiries ou plaidoyers et lettres pour défendre ou diffamer. Mais si l’écheveau se noue et se renoue, parfois inextricable, la ligne d’ensemble court bien droit. Au moment où s’affirmaient l’emprise conquérante des rois sur tous leurs sujets et cette marche vers une sorte d’absolutisme déjà avoué, toute autre politique royale, toute autre solution aux problèmes de gouvernement des terres, à leur exploitation minière, à l’organisation du trafic avec l’Espagne, serait apparue alors comme un parfait anachronisme.

Les louanges encore chantées et la renommée portée loin, jusqu’en Italie en quelques semaines, les Rois catholiques ne ménagent pas leurs grâces.

Très certainement l’Amiral possédait des armes, une sorte de blason personnel. Mais ces armes familiales ou personnelles, déjà utilisées peut-être par son père dans son négoce de laines et de draps, amenées de Gênes ou de Savone, ne sont sans doute que l’un de ces dessins conventionnels qui, dans les villes

d’Italie, permettaient depuis des générations de reconnaître d’un seul coup d’œil les balles de marchandises, d’authentifier les livres de comptes ; elles précédaient parfois les signatures. La famille prenant dans la ville quelque poids, on pouvait les faire sculpter sur le mur ou sur le portail de la grande maison. Ces signes d’une très grande sobriété, plutôt des « marques » que des « armes », ne prétendaient à aucune signification de noblesse. Pour les Colomb, pour le père de Christophe en tout cas, c’était une grande barre d’azur à travers un fond d’or, surmonté d’un chef rouge. Rien de noble ici : plusieurs Colombo d’Italie, affirme Morison, pouvaient aisément faire dessiner une colombe sur leur marque familiale, sans que l’on ait jamais songé à y voir une quelconque prétention à une distinction sociale.

Or, le 20 mai 1493, les souverains accordent à leur Amiral le droit de porter sur son blason, maintenant écartelé, le château de Castille d’or sur fond de sinople et le lion rampant de León, pourpre à langue verte sur fond d’argent. Pour les quartiers du bas, les lettres patentes citent, en 3 « vos propres armes, telles que vous êtes accoutumé de les porter » et en 4, des îles d’or surgissant sur une mer d’azur. Avec le château et le lion, avec l’allusion très claire aux îles découvertes (pas encore de terre ferme semble-t-il), ce sont là de véritables armoiries de nobles, égales à celles de quelques bonnes familles.

Plus importante sans doute, une autre grâce conférée toujours en mai 1493, une autre preuve de la renommée et du prestige social qui, d’un coup, s’attachent à la famille, dans l’euphorie du succès. Les deux frères de l’Amiral, Bartolomè et Diego peuvent se faire appeler *don*. Las Casas bien des années plus tard, affirmait que les rois les reconnaissaient l’un et l’autre comme « nobles et *caballeros* ». Rien ne vient confirmer un quelconque acte royal en forme et même si par la suite toute

la famille ne cesse de s’en prévaloir, on imagine plutôt, tant les règles et les usages de l’anoblissement paraissent encore flous, une sorte d’assentiment général, de courant de renommée, de reconnaissance *de facto* tels que pouvaient les provoquer les hauts faits d’armes, les genres de vie déjà admis comme nobles, certains privilèges fiscaux. À n’en pas douter, c’était déjà le cas des Colomb.

Ces armes et ces titres encore incertains soulignent clairement l’intégration de cette famille d’immigrés dans une société castillane de puissants, ceux que les rois distinguent et comblent de faveurs. Non pas l’homme seul mais, base nécessaire pour toute assise et promotion, le groupe des frères. La noblesse ne peut se garder que par l’ébauche d’un noyau social.

Enfin, les souverains confirmaient en termes absolument identiques les *Capitulations et Privilèges* de 1492, de Santa Fè et de Grenade. Mais ils ne précisaient pas davantage et, tous les problèmes jamais résolus jusqu’alors, restaient en suspens. Simplement, la Couronne introduit de plus en plus, pour l’organisation des voyages, ses officiers responsables. Juan de Fonseca concentre entre ses mains tout l’argent et tous les pouvoirs de décision. Il place ses hommes de confiance aux différents postes pour l’approvisionnement. Par la suite, l’Amiral ne manquera pas de crier bien haut que tout fut très mal fait. Il pourra dénoncer les erreurs et les insuffisances, les contrôles ridicules, inefficaces ; pire, les malversations. Déjà une compétition.

Malgré tout, pour cette seconde expédition encore, du moins jusqu’en mai 1494, au moment où Antonio de Torres présente aux souverains les instructions, suppliques et suggestions de l’Amiral, les notations en marge de ce fameux *Mémoire* indiquent toujours une grande bienveillance et un accord

presque total : « Leurs Altesses lui en sont obligées », « Il a bien fait ; c'est bien et c'est ainsi qu'il faut procéder », « Leurs Altesses sont d'accord. » Sur les récriminations même, les rois prennent de bonnes mesures et à plusieurs reprises ordonnent à Fonseca d'agir dans le sens demandé ; preuve de confiance envers l'homme qui, sur place, si loin, doit faire face à tant de difficultés : « Leurs Altesses ont donné des instructions à don Juan de Fonseca pour qu'il fasse tout de suite une enquête... », « Leurs Altesses ordonnent à Juan de Fonseca... », « Leurs Altesses en ont bien été informées et prendront les mesures nécessaires... » Plus même : Colomb sollicite pour ses plus proches fidèles des gratifications et obtient aussitôt satisfaction. Pour Antonio de Torres d'abord, capitaine de la flotte de retour et porteur du *Mémoire*, confirmé dans sa charge de châtelain à Isabela. Quant à Juan Aguado, que la reine avait recommandé et qui semble l'avoir jusque-là fidèlement servi, Colomb demande à Leurs Altesses « de ne pas l'oublier »... ce qu'elles font, sans plus s'engager pour le moment : « Elles le tiendront présent. » On sait que l'année suivante, les souverains lui confièrent le commandement de l'expédition de renfort et même, première entorse à l'accord de Grenade, certains pouvoirs qui portaient ombres à ceux de l'Amiral. Le docteur Chanca, médecin principal de l'expédition, reçoit un meilleur salaire à partir du jour de son arrivée aux Indes, Coronel une gratification de 15 000 maravedis par an outre sa solde ; enfin, un bachelier, Gil Garcia, un de ces premiers noms d'inconnus, venu aux Indes comme grand alcade, « homme de bien très actif et bon connaisseur du droit, en sorte qu'il nous est bien nécessaire en ces régions », 20 000 maravedis par an. Pour tous, de bons salaires ou plutôt des doublements de salaire. Les rois ne refusent absolument rien, sur ce point. Ne disent-ils pas d'ailleurs, dès l'entrée, toute leur satisfaction pour l'œuvre

accomplie et leur désir de le maintenir en place. Leur première note en marge le proclame fermement, sans ambiguïté : « Leurs Altesses rendent grâces à Dieu pour tout cela et savent bien les éminents services rendus par l'Amiral dans tout ce qu'il a fait et continue d'y faire car elles savent, qu'après Dieu, c'est à lui qu'elles doivent tout ce qu'elles ont obtenu ou pourraient encore obtenir… »

Ce *Mémoire* et les réponses appropriées disent nettement tout le pouvoir du Génois, cette fois non plus seulement comme Amiral, mais comme vice-gouverneur. Cependant, ils en marquent aussi les bornes. Il peut agir : il a pris sur place, d'une façon même un peu tyrannique et fort mal ressentie, toutes les décisions qui lui semblaient convenables, urgentes. Il a ordonné. Il a nommé et distribué des charges : Torres châtelain, Coronel grand *alguazil* des Indes. Il peut offrir à ses fidèles, nous dirions à ceux qu'il croit tels car son discernement paraît quelque peu fautif, de l'argent, une fortune mieux assurée, des responsabilités ; à Isabela, il favorise ainsi l'établissement de protégés et augmente sa propre clientèle. Mais tout ceci, de plus en plus, à l'ombre du pouvoir royal, à sa discrétion. Il doit supplier pour ces confirmations et salaires. Surtout, il n'obtient jamais, pour ses protégés, la consécration, cette sorte d'anoblissement que lui-même et ses frères avaient reçu à Barcelone un an plus tôt.

Pour Pedro Margarit qui avait mené l'expédition à l'intérieur du Cibao et désirait s'établir à Isabela avec deux capitaines de navires, l'Amiral demandait « qu'il soit pourvu de quelque commanderie de l'ordre de Santiago, dont il porte déjà l'habit, afin que sa femme et ses enfants aient de quoi vivre ». Réponse : pas de commanderie, donc pas de promotion sociale, pas d'entrée dans ce cercle déjà plus étroit et fermé des grands. Ces commanderies allaient aux fils des grandes familles nobles et

les rois marquent bien leur désir d'en surveiller étroitement l'accès. Ils accordent seulement 30 000 maravedis par an à Margarit et 15 000 à chacun des deux autres ; de bonnes gratifications certes, tout à fait confortables, mais rien d'autre. Les souverains, par ce demi-refus, assignent des limites bien précises à leurs concessions et bienveillances. Leur gouverneur et vice-roi peut aisément distribuer, solliciter plutôt quelques largesses pour ses protégés ; on ne lui confère absolument pas le pouvoir de distinguer, de choisir et de promouvoir les hommes. Le fait de noblesse ne peut venir que du service des rois ; celui de l'Amiral est tout autre chose.

La disgrâce ?

Les étapes qui voient se dégrader, inexorablement, ces pouvoirs déjà bien circonscrits, nous les imaginons sans mal. Las Casas, fort bavard sur ce point, s'y réfère sans cesse, tour à tour accablant ou justifiant son héros, distribuant louanges et blâmes avec une égale sérénité. Beaucoup l'ont suivi et soulignent à l'envi la faiblesse de l'œuvre, ses hésitations et tâtonnements, les maladresses du chef, peut-être son incapacité à s'attirer toutes les sympathies nécessaires. Ces jugements de valeur et ces introspections psychologiques où se complaisent, on les comprend, les écrivains de l'époque puis, on les comprend moins bien, nombre d'historiens, ne s'appuient sur rien de bien solide. Refaire l'histoire et s'ériger en juge n'apporte qu'à soi-même quelque satisfaction.

Quant à l'Amiral, bien sûr, d'une plume infatigable, que sur ce chapitre on aimerait un peu plus sobre, par toutes sortes de lettres à ses maîtres ou protecteurs, il se défend de tout.

Déjà les difficultés de l'établissement, de la construction, du ravitaillement à Isabela portaient en elles des germes de conflits inévitables, aggravés par la fuite d'aventuriers dans les montagnes, par les discordes et les ambitions personnelles, par les heurts avec les Indiens. Peu d'or, de mauvaises récoltes, de durs travaux, de graves maladies, souvent incurables, tout accuse l'Amiral. D'où les rébellions larvées, presque chroniques, les guerres contre les Indiens du Cibao, les départs précipités pour l'Espagne. Ces malheureux retours surtout, car on imagine sans peine les discours dans les rues de Séville ou d'ailleurs, puis à la cour. Rentraient déjà avec Antonio de Torres plus de cent hommes qui, pour la plupart, simplement pressés de

ramener chez eux quelque pécule, leurs pépites d'or péniblement arrachées en hâte aux sables des rivières, n'en affichaient pas moins une grande amertume et promenaient partout des visages contrits, des misères d'apparence, l'image de fortes désillusions ; ils en rendaient Colomb responsable, par ses erreurs et ses incapacités, se plaignaient sans cesse de conditions de vie atroces, faisaient peur, décourageaient d'autres initiatives. D'autres rescapés, ceux-ci appelés à un certain avenir, protégés des officiers royaux, chargés peu après de missions nouvelles les accompagnaient, plus actifs et plus influents dans cette campagne de dénigrement. Torres lui-même sans doute, dont le rôle paraît assez flou, davantage Margarit, Coronel et, le plus acharné, le plus dangereux car il gardait l'oreille du roi Ferdinand, le célèbre frère Buyl. Un monceau de calomnies, d'accusations, sans cesse répétées ou renouvelées, qui excitaient les foules et gagnaient les courtisans. Sans doute aussi les souverains restaient-ils fâcheusement impressionnés par la faiblesse des envois d'or et par l'arrivée misérable des esclaves survivants, entassés moribonds sur les navires. Chevaliers de la Foi, ce n'était pas ainsi qu'ils avaient pensé leur œuvre de conquérants.

La rupture ou, du moins, une démarche parallèle s'accentue dès l'an 1495 et se précise sans repentir aucun. Le 5 août de cette année, Juan Aguado quittait Séville avec quatre caravelles chargées de vivres et d'outils et se trouvait ouvertement investi d'une mission d'enquête, appuyée par des lettres royales ; l'une, adressée à Colomb, déjà désagréable et certainement fort mal reçue lui enjoignait de mieux veiller à la distribution des vivres ; l'autre accréditait Aguado lui-même auprès des hidalgos et de tous les Espagnols comme le « chambellan », homme de confiance des souverains. Deux lettres qui, d'un coup, introduisaient un tout autre style dans les rapports entre la

Couronne et l'Amiral. En un an les détracteurs avaient progressé à la cour d'une façon étonnante et parfaitement discrédité leur ennemi. Aguado enquête aussitôt sur les « méfaits », recueillant sans aucun mal un grand nombre de dépositions écrites, toutes concordantes, de témoins malades, certains réduits à une vie misérable, déçus au moins. Il agit en maître, se heurte, en l'absence du frère parti poursuivre ses explorations des îles, à Bartolomè, ne tient aucun compte de ses avis ou remontrances et ne se prive pas d'enfermer quelques-uns de ses partisans. Une brèche déjà largement ouverte dans l'arsenal des droits et des privilèges octroyés fermement à Grenade et bien confirmés l'année suivante : l'Amiral n'est plus le vice-roi ni même le gouverneur des îles et des terres. De telles mesures, premiers signes de conflits, aggravent encore le désarroi des hommes, multiplient les suspicions.

De retour en Espagne au début de l'été 1496, Colomb reçoit peu de marques écrites et formelles de la bienveillance royale : une lettre d'accueil et de bienvenue, entachée de quelques allusions polies, perfides, à ses fatigues et déboires. Dans la rue, le prestige du héros semble tombé bien bas. Protégé par ses amis, hébergé, il n'en souffre pas moins de ces vagues de haine et de mépris que les anciens compagnons d'Isabela, aventuriers ratés, entretiennent contre lui et qu'amplifient les rumeurs du pavé dans les ruelles et sur les places. C'est au curé Bernaldez, confident de ses mésaventures, que l'on doit cette image de Colomb fatigué, accablé par tant d'acharnement, confiné chez lui et ne s'aventurant que très rarement, sobrement vêtu, dans les rues où l'assaillent tout aussitôt cris et insultes. « … Beaucoup de ceux qui s'étaient trouvés sous son commandement et qui n'avaient pas voulu lui obéir, affirmaient maintenant qu'il avait trompé le roi et la reine, en leur disant qu'il y avait là-bas tellement d'or, ce qui n'était pas vrai. Et s'il y

en avait, la dépense pour le chercher et l'extraire serait bien plus grande que son prix. Nombreux furent ceux qui les crurent ici en Castille, et il y eut de grands murmures contre l'Amiral. » Certains, tel un Firmin Zeno, *vecino* de Séville, qui se prétendait maître et expert dans l'art des métaux et de l'orfèvrerie, affirmaient que l'or ramené par Colomb avait été falsifié par lui en mêlant du cuivre. Mais on reconnut vite « que ce Firmin ne connaissait pas grand-chose de tout cela, car ces grains d'or bas [de mauvais alliages] qu'avait apportés Colomb venaient bien de la mine où ils étaient nés et que c'était une erreur que de croire que les Indiens auraient pu fondre du cuivre et le mêler à l'or puisqu'ils l'appréciaient cent fois plus que l'or lui-même ». Cet orfèvre, resté célèbre dans cette chronique de l'ingratitude qui tentait de ruiner d'un coup le plus beau fleuron de la légende colombienne, la découverte de l'or du Cibao, était bien parti en 1493 pour Isabela mais, presque aussitôt arrêté pour rébellion, avait dû rentrer en Espagne. Confondu, il n'en continuait pas moins à crier partout et toutes ces campagnes s'amplifiaient, portaient des fruits de plus en plus amers.

Lors du troisième voyage s'amorce cette fois une véritable disgrâce politique, une manœuvre qui vise à dépouiller le Génois de ses privilèges. Bien entendu, les rois financent encore l'expédition, et très largement. Malgré les difficultés de trésorerie, malgré la lourdeur des dépenses d'Italie pour la guerre contre la France, l'ordre royal du 10 mai 1495 prévoyait l'armement de huit navires et l'engagement de 6 millions de maravedis au total. Somme considérable qui, devant l'urgence des contraintes et, semble-t-il, par le mauvais vouloir des officiers responsables, Fonseca et son adjoint Ximeno de Briviesca les tout premiers, fut peu à peu réduite de moitié environ. À la fin de 1497, on n'en est plus qu'à 3 millions de maravedis et même un peu moins, payés par versements

échelonnés mais fort irréguliers grâce à l’entremise des Centurioni de Séville. On voit bien que, cette fois, les préparatifs traînent en longueur et ne suscitent pas du tout le même enthousiasme qu’en 1493. Colomb doit payer de son côté ; pour ses dépenses personnelles, il emprunte de fortes sommes à des banquiers génois d’Andalousie : Francisco de Riberol, Francisco Doria, Francisco Cattaneo et Gaspare Spinola. Sur ce plan financier, l’entente marque bien le pas.

Surtout, la situation à l’Hispañola, dans les mois qui suivent l’arrivée du Génois au retour de l’exploration fort pénible de la terre ferme et du Paria, se dégrade d’une façon ou dramatique ou lamentable. Déjà l’abandon d’Isabela, laissée à l’état de ville morte, envahie bientôt par la forêt, pour la nouvelle ville de Santo Domingo tout à l’opposé de l’île, marquait, inscrite dans les faits, la faillite des premières entreprises de peuplement, celles des Colomb. Leur action, obscurcie par de dures rivalités et d’inexpiables haines, ne semble pas capable de faire oublier de telles erreurs ; bien vite elle s’enlise : jugements arbitraires, répressions contre les rebelles ou de simples mécontents.

Au plus noir de toutes ces affaires fort embrouillées, aux rebondissements plus sordides que passionnants, se situe, pendant des années, un personnage aux origines incertaines, le type même du premier compagnon, du grand aventurier « colonial ». Responsable de la plus dangereuse des rébellions, ce Francisco Roldan, cet « ingrat », avait été, comme pilote peut-être, du premier voyage de découverte en 1492. On le retrouve, pendant l’absence de l’Amiral, à Isabela en août 1498, d’abord nommé par lui *alcade mayor* de toute l’île, puis à la tête du plus fort parti de mécontents, protestant sans cesse contre le manque de vivres, excitant les colons déjà malades et exaspérés par les fièvres, affrontant constamment l’autorité du frère, l’*Adelantado* Bartolomè.

« Ce Roldan avait réussi à les convaincre de s'unir à eux en leur promettant qu'ils n'auraient plus à travailler et seraient tout à fait libres ; il leur disait, dans le même temps, qu'ils auraient quantité de vivres et autant de femmes qu'il leur plairait. »

Relégué dans le fortin de la Concepción de la Vega, sur un mauvais chemin muletier entre Isabela et Santo Domingo, de plus en plus isolé, Roldan espérait que ses partisans décideraient en Espagne les rois à désavouer les Colomb. L'arrivée des deux caravelles de Coronel et des lettres royales confirmant les privilèges du vice-roi lui enlève tout crédit et tout espoir de provoquer un soulèvement général des Espagnols de l'île. Avec 70 hommes restés fidèles, il se réfugie sur les terres d'un chef indien, Behechio maître du « royaume de Xaragua », une longue et abrupte péninsule montagneuse qui forme toute la pointe sud-est de l'Hispañola. Un autre cacique, Guarionex du Magua, se joint à eux et s'enferme, menaçant tout de même, dans les montagnes d'un autre cap, le Samarà, chez un peuple de guerriers, les Ciguayos qui dès 1493 s'étaient dressés contre les nouveaux venus. Roldan, « qui se trouve en campagne depuis plus d'un an avec alors 120 hommes, accompagnés de plus de 300 Indiens pour leur service, trouvant tous à manger en abondance », avait réalisé cette parfaite alliance contre Bartolomè, ennemi juré de tous ces aventuriers épris d'indépendance. Mais l'*Adelantado* réduit en une seule expédition punitive et féroce, et le pays Samarà et le cacique Guarionex : une rapide marche armée, villages brûlés et terres dévastées, tous les chefs faits prisonniers et ramenés à Santo Domingo.

Lorsque débarque l'Amiral, ignorant de tout, le 31 août 1498, la situation pourtant s'est à nouveau aggravée : Roldan venait d'entraîner avec lui nombre de marins et trois caravelles juste

arrivées d’Espagne, avec Carvajal, imprudemment ancrées pour une brève relâche sur la côte du Veragua. L’ancien pilote – on l’appelait souvent « le pilote » – marche alors, ses troupes renforcées, vers le cœur stratégique de toute l’île, vers cette route transversale nord-sud et aussi vers la vallée de la Vega et le fortin de la Concepción qu’il entend bien reprendre. Il faut négocier et l’on assiste, grâce à Las Casas et aussi grâce à quelques lettres du Génois qui disent plus entre les lignes que dans le texte même, à l’un de ces extraordinaires imbroglios diplomatiques, le premier de l’ère coloniale d’Amérique, dont l’histoire des nouvelles Indes devait offrir tant d’exemples – ne serait-ce que pour Cortez et Pizarre. Toute une année de menaces, de quêtes d’alliés et d’approbations, d’échanges de missives, de rencontres entre familiers et hommes de confiance des deux partis.

Las Casas rapporte scrupuleusement une curieuse lettre de Roldan à Colomb, contresignée, le 17 octobre 1498, par ses deux lieutenants Adrian de Moxica et Diego Escobar ; une adresse qui éclaire d’un jour très intéressant et les prétentions des rebelles et leur attachement à certaines apparences de loyalisme. Rebelles certes, mais pas traîtres ; rebelles en quelque sorte contre leur gré. Ils se tournent vers l’Amiral, « illustre et très magnifique seigneur », pour lui demander « qu’il daigne nous donner licence pour que dorénavant nous ne soyons plus de son service […] ; ce qui nous est très cher car nous ne pourrions faire autrement pour garder intact notre honneur ». Colomb répond, à son « cher ami », étonné des sombres rumeurs « au sujet des mauvaises disputes survenues ici », proposant la paix et le libre départ vers la Castille de tous ceux qui le désireraient. Pour comble de courtoisie, il lui fait porter un solennel sauf-conduit, en termes absolument magnifiques : « Nous, don Christobal Colon, amiral de la mer océane, vice-roi et

gouverneur perpétuel des îles et terres fermes des Indes pour nos seigneurs, le Roi et la Reine, et leur capitaine général de la mer… » Il lui demande de venir le rencontrer à Santo Domingo, afin de trouver à eux deux une solution dont Leurs Altesses soient satisfaites, et l'assure d'une totale sécurité, « en engageant sa foi et sa parole de chevalier selon l'usage en Espagne », tant pour l'aller que pour son retour dans le village de Bonao où il venait d'établir son quartier, dans l'arrière-pays de la nouvelle ville. Une première entrevue bien inutile : Colomb promit de fournir aux rebelles qui voudraient partir, dans les cinquante jours, un libre passage vers l'Espagne pour eux-mêmes, leurs concubines, leurs esclaves et leur or ; mais il fut bien incapable de trouver ou d'armer un seul navire. Suivent de longs palabres et intrigues pendant encore près d'un an. Tout s'enlise en pourparlers interminables et finalement l'Amiral doit céder à des exigences bien plus lourdes. En septembre 1499, il accorde à Francisco Roldan un total pardon, proclame bien haut que toutes les accusations portées contre lui étaient sans aucun fondement et le replace solennellement dans sa charge d'*alcade mayor*. Enfin, tous ses hommes qui décideraient de rester dans l'île recevraient au titre des *repartimientos*, de vastes lots de terre cultivable avec le droit d'y faire travailler un nombre d'Indiens suffisant pour pouvoir planter 10 000 pieds de manioc sur chacun de ces domaines.

Le vice-gouverneur avait bien donné toute la mesure de sa faiblesse ou de son incapacité, dans cette première grande affaire politique. Forcément discrédité aux yeux des souverains et de leurs conseillers, le voici tout aussitôt face à d'autres troubles qui ensanglantent à nouveau la petite colonie des Espagnols et menacent même sa survie. Ce Roldan, *alcade* à Santo Domingo, maître quasi indépendant dans un grand canton de l'intérieur autour de Bonao, sur la route qui conduit

vers le nord et contrôle les régions aurifères, devient alors un homme puissant, respecté… et bientôt allié des Colomb qui lui attribuèrent plusieurs maisons dans les quatre rues principales de la ville. Mais le drame éclate lorsqu'il se prend de querelle avec l'un des plus nobles chevaliers de Santo Domingo, don Fernando de Guzman qui lui disputait une jeune Indienne, fille d'un cacique, renommée pour sa grande beauté. Ce Guzman fomente un complot pour l'assassiner ; découvert, arrêté, jeté en prison par Roldan l'*alcade*, un fort parti de guerriers réuni autour de son cousin Adrian de Moxica, exige son élargissement et prend ouvertement les armes. Nouvelle rébellion, autres soulèvements dans la petite cité, combats dans les montagnes, chacun appelant des alliés indiens à la rescousse et, pour finir, une très dure répression conduite par les deux Colomb, Christophe et Diego ; celui-ci fait aussitôt pendre plusieurs prisonniers et jeter Moxica par-dessus le mur de la forteresse.

C'est au milieu de tous ces tumultes qu'arrive au port la flotte amenant le nouveau gouverneur muni de pouvoirs très étendus, chargé en somme de tout reprendre et de tout remettre en ordre. Une telle nomination infligeait à l'Amiral un désaveu public, flagrant ; elle marquait le véritable tournant politique, la fin de l'accord et des privilèges.

Pourtant, les souverains avaient longtemps hésité et attendu de meilleures nouvelles. Dès le mois de mai 1499, ils avaient bien choisi leur homme de confiance, ce Bobadilla, vieux serviteur de leurs causes, diplomate de talent, homme rigoureux surtout, et définissaient déjà ses prérogatives : droit de rendre toute justice, de régler tous les conflits, de mettre la main sur tous les biens qui relevaient de la Couronne, droit d'exiger une obéissance parfaite de tous et de Colomb le premier. Mais, tout ceci réglé et prêt, ils ne le font partir qu'après une attente de plus d'un an, en juillet 1500. Une année

de réflexion qui dit clairement leurs espoirs, leur mansuétude ; qui montre aussi que la décision et que cette rupture ne furent ni précipitées, ni provoquées par quelque réflexe passionnel, sur la foi de médisances, pour plaire à des envieux ou les faire taire. Une disgrâce longtemps suspendue, tout au contraire. Mais, dès lors, que de tracas !

« Le lendemain même de son arrivée, il se fit gouverneur. Il nomma des officiers et régla lui seul des causes de justice. Il fit publier des franchises pour l'or, pour les dîmes royales et pour plusieurs autres choses, valables pendant vingt ans, ce qui est tout une vie d'homme. Il proclama qu'il venait pour payer chacun, bien que tous n'eussent pas servi fidèlement, jusqu'au dernier jour. Il déclara qu'il allait me renvoyer chargé de fers, moi et mes frères et que ni moi, ni personne de ma maison ne devaient plus jamais mettre les pieds là-bas, en y ajoutant, contre moi, mille choses grossières et déplacées. »

Longues, très longues plaintes du Génois évincé qui écrit partout pour se justifier, pour attaquer et demander réparation. Il reste quelques-unes de ces lettres, parfois amères et virulentes, plus souvent larmoyantes et qui plus est, assez confuses.

On sait la suite, le drame. Les affrontements violents, les trois frères emprisonnés ; Christophe et Diego ramenés en Espagne, chargés de chaînes qu'ostensiblement ils gardent contre l'offre du capitaine du vaisseau de les en délivrer. Ces fers infligés au nom des rois, disaient pour beaucoup, et disent encore l'ingratitude et l'injustice qui s'abattaient sur ces héros des Indes, sur ces hommes qui avaient donné de si belles îles et terres à la Couronne d'Espagne.

Les rois, certes, les font libérer… mais seulement six semaines après leur arrivée à Cadix et l'Amiral, portant encore ses fers, accompagné de son gardien, alla par les rues de la ville puis

jusqu’à Séville où l’accueillent enfin les moines cisterciens de Las Cuevas.

Le 17 octobre 1500, les trois frères comparaissent devant les souverains à l’Alhambra de Grenade, implorant une grâce perdue et la restitution de tous leurs biens. De longs plaidoyers encore, des interventions passionnées des amis et protecteurs, pour bien peu. La liberté certes et aussi, çà et là, de bonnes paroles de consolation devant l’inéluctable, mais aucune promesse, aucune confirmation décisive des fameux privilèges.

C’est que le crédit des Colomb semblait à beaucoup, grands d’Espagne et courtisans surtout, incapable de survivre à tout ce gâchis politique, à leur incapacité de gouverner sans heurts violents, à toutes ces vagues de mécontentements, de récriminations, de mises en garde pour l’avenir : « … Une réputation si mauvaise, que, si j’élevais même des églises ou des hôpitaux, on dirait encore que ce sont là repaires de voleurs… » Ce navire qui avait ramené Christophe et Diego portait aussi de nombreuses lettres de leurs ennemis et détracteurs. Celles surtout des trois frères franciscains compagnons et amis de Bobadilla, les plus acharnés. Elles disaient que si l’Amiral ou l’un des siens revenait aux Indes, « tout y serait détruit et il ne resterait là ni chrétien, ni religieux ». Et encore : « Si Leurs Altesses veulent servir Notre Seigneur et gagner la conversion des âmes, qu’elles ne permettent en aucune façon que l’Amiral ni quiconque qui lui soit proche ne retourne aux îles pour les gouverner. » Trois lettres qui se ressemblent jusque dans les mots et les formules et furent aussitôt rassemblées en une sorte de *Mémoire* pour le cardinal Francisco Jimenez de Cisneros. Celui-ci, présenté souvent et à juste titre, semble-t-il, comme le grand ennemi des trois frères et, finalement, l’artisan de leur défaite politique, bénéficiait alors d’une audience considérable. Castillan d’origine, franciscain au couvent des observants de

Tolède, puis provincial de l'ordre en Castille en 1494, enfin archevêque de Tolède l'année suivante, il fut longtemps le confesseur de la reine. Homme d'une étonnante fermeté et d'une vaste culture, humaniste ami d'Érasme, fondateur de l'université de Alcala de Hénarès, il impose alors et jusqu'à sa mort en 1517, sa propre marque à toute la vie intellectuelle et spirituelle du royaume : rigueur et discipline ; peut-être aussi un rien de xénophobie. Déjà il avait tout fait, par la contrainte parfois, pour hâter la conversion des Maures de Grenade. Il voulait poursuivre celle des Indiens du Nouveau Monde et jugeait sans indulgence les échecs, faillites et troubles de toutes sortes que les frères Colomb semblaient semer sur leur passage. Il voyait en eux de réels obstacles sur cette route de l'évangélisation et travailla dur à leur perte, du moins à leur éloignement de l'île. Par lui s'imposait une politique franciscaine bien arrêtée, hostile à tout ce que Colomb avait pu faire jusqu'alors et surtout, peut-on penser, à ses liens avec les hiéronymites de Guadalupe.

De telles prises de position pèsent très lourd à la cour et font beaucoup contre le Génois. Cependant, ce discrédit n'apparaît pas uniquement la suite logique et inévitable des échecs, ni le simple reflet d'une lutte d'influence entre factions politiques, entre groupe de banquiers (catalans contre andalous), ou entre familles religieuses. Pensons aussi à cette forte montée de xénophobie qui à ce moment-là agite les esprits dans certains pays d'Europe occidentale et dresse les marchands, les religieux, puis le peuple contre les étrangers, Italiens en premier lieu. Depuis plusieurs décennies, à Londres, des émeutes avaient soulevé les foules contre les Florentins et Génois ; les négociants exigeaient du roi le départ de ces hommes d'affaires italiens privilégiés, si entreprenants, accapareurs des trafics les plus lucratifs ; ils réclamaient aussi

la destruction de leurs comptoirs et entrepôts, la suppression de tous leurs avantages fiscaux. À Paris, c'était contre les Juifs et les Lombards, prêteurs sur gages. Nous imaginons aisément que, dans le royaume de Castille et plus encore dans l'Aragon, à Barcelone surtout, rivale et souvent ennemie de Gênes, la belle fortune des marchands et aventuriers génois, leur insertion heureuse dans la société des puissants suscitaient bien des protestations délibérées ou spontanées. Ainsi, forcément, contre Colomb lui-même qui avait si bien réussi, qui traitait volontiers avec les financiers génois d'Andalousie et les introduisait en maîtres dans le trafic des Indes.

Si bien que, à Séville même et dans les villes d'Andalousie, l'affreuse clameur née six ans plus tôt en 1494, s'enfle encore, virulente cette fois, grossière, nourrie des rancœurs de tous les rescapés qui crient leurs désillusions et leur haine. Las Casas, Pietro Martyre s'en font l'écho en quelques lignes attristées. Contre les frères, contre Bartolomè surtout, les aboyeurs des places et des tavernes entretiennent une vraie fureur. Contre « ces frères vicieux, ennemis cruels du sang espagnol... », ces tyrans qui ont si maltraité leurs compagnons, « les ont trompés, pendus au gibet, décapités et y prenaient tant de plaisir » ; ils évoquent, les larmes dans la voix, ce malheureux pays des Indes, si mal gouverné par des maîtres « aussi assoiffés de sang que les bêtes sauvages et ennemis même du roi ». Fernando Colomb, le fils, qui a vécu jeune homme ces années douloureuses, montre dans l'été 1500, alors qu'il se trouvait avec Diego son frère aîné à la cour, les groupes d'hommes hurlant, obstinés et furieux, assiégeant les portes royales de l'Alhambra de Grenade pour réclamer, chaque jour, à grands cris l'argent de leur salaire. Lorsqu'ils reconnaissent les deux jeunes gens, pages de la reine, ces hommes les poursuivent sans relâche de leurs insultes : « fils de l'Amiral des Moustiques qui

nous a donné ces terres de vanité et de désillusion, la ruine et les tombes des gentilshommes de Castille… ».

Dès lors, en 1500 et 1501, s’effondrent et le prestige et les privilèges. Sept années bien longues sont passées depuis le triomphe du premier retour ; sept années qui n’ont, semble-t-il, apporté que peines, fatigues et troubles. Ceci, du moins, pour l’Hispañola et telle paraît bien l’opinion générale. D’autre part, signe tout aussi grave, personne ou presque ne parle de la terre ferme, du golfe de Paria, comme si personne n’y croyait ou n’y attachait quelque importance. En tout cas l’Amiral n’en reçoit aucun crédit. Son séjour en Espagne, il l’emploie non à recueillir les fruits d’un dur labeur au long de ces côtes si dangereuses, les récompenses de cette autre découverte d’un continent et des pêcheries de perles, qui ouvre aux Espagnols d’autres perspectives immenses, mais à lutter contre la vague des accusations. Les îles et la terre ferme, dans l’opinion, à la cour, lui échappent. Déjà, d’autres ont exploré ces rivages et progressé vers le sud, avec l’assentiment en bonne et due forme des rois : Alonso de Hojeda avec ses quatre caravelles qu’il dirige droit sur les bancs de perles ; puis Juan de Escalate. Plus encore, le 3 septembre 1501, les souverains investissent Nicolas de Ovando d’une sorte de gouvernement général des Indes, îles et terre ferme, ne réservant que quelques districts du continent pour ceux qui venaient de les découvrir : Hojeda et Vincente Yañez Pinzon. Face à cette nomination d’Ovando, le Génois garde, semble-t-il, ses titres mais n’obtient d’assurance que pour ses biens et, dans une certaine mesure, pour ses profits : Ovando devra enquêter à Santo Domingo sur tout ce qui lui appartient et le lui réserver. Non pas une disgrâce, encore moins un châtiment, mais bien une véritable dépossession. Les Indes ne sont plus privilège de leur inventeur. De nouveaux voyages de découvertes se multiplient, s’amplifient, s’inscrivent

maintenant dans un courant irrésistible, tumultueux et suscitent quantité d'entreprises. Surtout, l'administration, la justice, l'organisation du commerce et la perception des droits s'établissent sur d'autres bases, dans le cadre d'un gouvernement royal.

Les dispositions qui mettent en place le quatrième voyage traduisent parfaitement ce nouveau climat, des rapports tout différents. Le 14 mars 1502, les rois absolvent leur Amiral de toute faute, le confirment dans ses charges et fonctions, tout en lui demandant par une lettre fort courtoise de ne pas les exercer pour le moment. Ils lui accordent tout leur appui, les armes et munitions qu'il lui faut et, pour les dépenses d'armement, 10 000 pesos d'or (environ 4 350 000 maravedis). L'effort ne se relâche pas, mais le contrôle royal s'appesantit. Colomb devra poursuivre son exploration à l'intérieur de la zone réservée aux rois de Castille par leurs accords avec le Portugal ; il cherchera l'or et les métaux précieux, les gemmes et les perles. Aucun trafic privé n'est autorisé et tout sera surveillé par un contrôleur royal embarqué à cet effet, muni de pleins pouvoirs fiscaux et financiers : Francisco de Porras. Enfin, deux autres restrictions importantes soulignent la nouvelle politique : le Génois ne pourra en aucun cas ramener des esclaves mais seulement prendre à son bord des Indiens volontaires pour l'accompagner, avec promesse de retour ; il ne pourra d'autre part toucher l'Hispañola qu'au voyage de retour et si vraiment cela paraît nécessaire. Ceci pour l'éloigner du théâtre des discordes, apaiser quelque temps querelles et rancœurs, laisser le champ libre à Ovando. On mesure ainsi parfaitement les deux griefs majeurs, les deux erreurs de Colomb, responsables de sa mauvaise réputation et du déplaisir infligé aux souverains : cette traite abusive et cruelle des

esclaves, ces troubles et rébellions sur une terre qui relevait de la Couronne.

Porras et Ovando, les deux agents du roi investis d’un contrôle, l’un sur l’expédition de découverte, l’autre sur le gouvernement de l’île, viennent, pour l’histoire et la légende, grossir les rangs des ennemis jurés de l’Amiral. Dès lors se précise l’image d’un persécuté.

Ils étaient deux frères Porras, petits chevaliers, qui se targuaient en Castille, de hautes protections, de celle en tout cas du grand trésorier du royaume, Alonso de Morales, amant de leur sœur. Francisco de Porras, de plus, commandait en titre un des navires, le *Santiago*, en fait mené par Bartolomè Colomb ; son frère Diego de Porras touchait comme *auditeur* et officier aux écritures un fort salaire de 35 000 maravedis par an. Colomb ne cessa d’abord de se plaindre de leur nullité. Francisco, dit-il, ne sait, ni naviguer, ni commander ses hommes, ni traiter convenablement les Indiens. Puis ce fut, pendant le naufrage volontaire à la Jamaïque, pendant ces mois d’attente d’un secours aléatoire, la révolte armée des frères, leur échec, leur capture. Jamais l’Amiral ne put rien obtenir contre eux : Ovando les fit aussitôt libérer et en Espagne, leur procès à peine instruit n’aboutit à aucun moment : les rebelles gardent sans mal et leur liberté et leurs biens. Une dure déception qui, à longueur de lettres aux rois et aux protecteurs, alimente les plaintes et les protestations :

« On n’aura jamais rien vu de plus répugnant ni d’une aussi brutale cruauté que cette révolte […]. Et si Leurs Altesses ne les punissent pas, je ne sais si quelqu’un aura encore le cœur d’aller les servir aux Indes avec de tels hommes sous leurs ordres. »

Sous des dehors moins dramatiques, les relations avec Ovando acharné à rétablir un ordre si compromis et à

conquérir ou reconquérir son île, ne furent certainement pas meilleures. On penserait volontiers qu'il s'est employé à tout faire pour que le Génois ne sorte pas de son piège de la Jamaïque et périsse, d'une façon ou d'une autre, sur son navire échoué. Des mois d'attente avant de recevoir Diego Mendez, d'autres semaines de réflexions et d'insolences avant de lui permettre d'acheter avec l'argent des Colomb la caravelle de secours, bien mal armée. Enfin l'envoi en reconnaissance d'un navire conduit par Diego Escobar pour enquêter sur la véritable situation des naufragés, percer leurs intentions et rendre compte. Le choix lui-même traduit méfiance et hostilité : cet Escobar, autrefois ami et allié de Francisco Roldan s'était rebellé, dans l'Hispañola, contre l'Amiral et ne s'était jamais réconcilié avec lui. À la Jamaïque, il s'approche à peine des fortins des Espagnols, juste pour délivrer une lettre d'Ovando et prendre la réponse ; il leur laisse « de la part du commandeur, un petit fût de vin et un morceau de lard ».

Malgré tous les efforts de Carvajal, fidèle et loyal ami et serviteur du Génois, Ovando réussit aisément avec l'aide de Morales, en Espagne, à frustrer les Colomb d'une grande part de leurs biens et revenus.

Le Livre des Privilèges ; *derniers jours*

Tant de nuages en quelques années s'étaient amoncelés pour ternir puis ruiner presque complètement le souvenir du premier triomphe : l'échec de l'établissement à Isabela, les rébellions du Cibao et de toute l'Hispañola en 1497-1499, celle même à la Jamaïque en 1503 ; puis, les démêlés dramatiques, souvent, avec les gouverneurs investis du pouvoir royal. Alors que tout parlait en faveur du marin, du navigateur aventureux, rien ou presque ne pouvait plaider pour le vice-gouverneur ou le *poblador*, mauvais politique, malheureux dans le choix des hommes et des lieux. Toute cette œuvre de colonisation, entreprise il est vrai dans les conditions les plus difficiles, s'était soldée par une série d'échecs, tout au moins de déboires. Un tel constat suffit à expliquer de la part des conseillers responsables, sinon une totale disgrâce, en tout cas une prudente mise à l'écart. Toute jalousie ou avidité des courtisans et des financiers, toute ingratitude des maîtres mises à part, il fallait bien, pour enfin réussir, d'autres hommes.

En dépit de tout, l'année 1504, à peine revenu de cette éprouvante aventure de la Jamaïque, Colomb emploie toutes ses forces et toutes ses alliances à faire reconnaître ses droits et privilèges. Il affirme sans cesse ses titres de vice-roi, de gouverneur et d'amiral. Il se réclame des *Capitulations* de 1492 ; il exhibe les lettres des souverains, se recommande de ses services passés et invoque les usages. Il écrit partout : aux rois bien sûr, aux grands, à ses amis et protecteurs ; à la *Casa di San Giorgio* à Gênes, avec peut-être l'arrière-pensée de rencontrer là un lointain appui et mettre tout un groupe politique et financier avec lui ; mais aussi, malade et vieilli, à son fils Diego,

dépositaire de tous ses droits, pour les lui décrire, lui recommander de bien recueillir son héritage, de ne rien négliger et faire tout valoir.

Dans toute cette agitation épistolaire et procédurière s'inscrit une démarche, toute formelle sans doute, qui prend une signification bien symbolique. Dépossédé par Bobadilla puis par Ovando de sa juridiction et, par d'autres, du monopole attaché à sa charge d'amiral, incapable d'obtenir raison des mutins, il introduit dans ses armoiries deux nouveautés très parlantes : d'une part, il ajoute aux îles de l'un des quartiers, en 4, une image de terre ferme pour marquer davantage sa renommée de découvreur ; d'autre part, il substitue aux armes bien modestes de sa famille, en 3, cinq ancres marines d'or sur un fond de mer azur qui évoquent sans conteste cette dignité d'Amiral de la mer océane.

Enfin, songeant à l'avenir des siens, il s'attache à faire préciser la nature et la valeur de ce qui lui échoit des revenus des Indes et des trafics avec ces nouvelles terres. Affaire, on s'en doute, fort embrouillée, confuse, qu'il tente d'éclaircir en démêlant l'écheveau des traditions, usages et accords. Ces droits, il les nomme lui-même : le *tiers*, le *huitième* et le *dixième* ou *dîme*. Pour le premier, ce *tiers*, sa position paraît à vrai dire très inconfortable car ceci ne fut jamais inclus, ni dans les *Capitulations* de Santa Fè, ni dans aucune des lettres royales ; simplement le Génois faisait valoir que, autrefois, le Grand Amiral de Castille pouvait réclamer une taxe d'un tiers sur la valeur de toutes les transactions dans les terres de sa juridiction. Prétention exorbitante qui en aucun cas ne pouvait être retenue et ne fut à aucun moment vraiment prise au sérieux. Le *huitième* concernait uniquement les profits réalisés lors des propres expéditions maritimes de Colomb ; les *Capitulations* le reconnaissaient d'une manière assez floue :

« Le huitième et le reste m'appartiennent en raison de la grâce que m'ont faite Leurs Altesses. » Mais, aveu d'impuissance : « N'importe qui peut porter aux Indes des marchandises, de telle sorte que mon huitième est nul. » La seule véritable contestation lourde de conséquences portait sur cette fameuse *dîme*, également admise, en principe, par les *Capitulations* : le dixième de tous les revenus nets des terres découvertes. C'était, là aussi, une exigence qui, au fur et à mesure que de nouvelles îles et d'autres continents se levaient à l'horizon des caravelles, devenait insoutenable. Ce droit, les rois ne l'ont jamais aboli mais, dans les faits, n'en tiennent pas compte ou imposent leur interprétation très particulière : ils ne versent, et fort irrégulièrement, qu'une dîme calculée, non sur l'ensemble de l'or tiré de l'Hispañola mais sur leur part royale qui s'élevait à un cinquième du tout ; ce qui ne faisait plus que 2 % au lieu de 10 % : « Je ne reçois la dîme que sur ce qui est versé à Leurs Altesses, alors qu'elle devrait être perçue, sur tout l'or et sur toutes les autres choses que l'on trouve ou acquiert, de quelque manière que ce soit, dans le ressort de l'Amirauté. »

Tous ces droits que sa famille ne doit pas perdre, Colomb avait déjà tenté de les appuyer sur des bases solides. Pendant plusieurs mois, hiver et printemps 1502, il s'était astreint à un gros travail de compilation, faisant établir des copies des *Capitulations* et édits des rois, rassemblant lettres et missives, marquant du mieux possible que ces droits avaient été, en telle ou telle occasion, déjà reconnus et satisfaits. Tout cela finit par former un important *corpus* de documents très disparates, une quarantaine au total, qu'il fit recopier avec le plus grand soin, certifiés authentiques par un notaire royal, en quatre exemplaires au moins. Ce *Livre des Privilèges*, source première pour l'étude des relations avec la Couronne et les prétentions juridiques de l'Amiral, nous est parfaitement connu. Une copie,

confiée alors au père Gorizio des chartreux de Las Cuevas de Séville, déposée dans le coffre du couvent, protégée contre toute intrusion malveillante des officiers du roi, se trouve, encore entière et originale, à l'*Archivo de las Indias* de Séville. Une autre, portée à Carvajal, le mandataire des Colomb à l'Hispañola, fut gardée par les héritiers de la famille et conservée dans leur maison de Santo Domingo où Las Casas put l'étudier et l'insérer dans son *Histoire*. Deux autres exemplaires allèrent aux Génois ou plutôt à la *Casa di San Giorgio*, par l'intermédiaire de leur ambassadeur en Espagne, Nicolo Oderigo, lui-même ami de l'Amiral ; une de ces copies finit par échouer à Paris dans les Archives du ministère des Affaires étrangères et l'autre à Gênes dans les fonds de l'*Archivio di Stato* ; l'une et l'autre, fort peu différentes, ont été publiées dans les années 1880-1890. Si bien que ces livres ont pu être la base sinon impartiale du moins fort intéressante de nouvelles études.

Le Génois semblait tenir tout particulièrement aux livres envoyés dans sa patrie d'origine ; il s'inquiète des réactions qu'ils pouvaient susciter ; manifestement il attend une prise de position en sa faveur. N'a-t-il pas aussi donné à la *Casa* la dixième partie de ses rentes ? Aux Génois eux-mêmes : « J'ai confié à messire Francisco de Riberol le livre de mes écritures pour qu'il vous l'envoie […]. Je vous demande comme une grâce de dire à don Diego [son fils] le soin que vous en aurez pris et l'endroit où vous allez le déposer […] on est en train d'en former un pareil. » Et à Oderigo : « J'avais laissé à Francisco de Riberol un livre qui contenait des copies de lettres et un autre livre de mes privilèges, dans un sac de cordouan rouge avec fermoir en argent […]. Un second livre de mes privilèges fut laissé par moi à Cadix entre les mains de Francesco Cattaneo pour qu'il vous le fasse parvenir. L'un et l'autre sont à garder en lieu sûr qu'il vous

appartient de déterminer. » Mais, peines perdues… Les Protecteurs, magnifiques Seigneurs de *San Giorgio*, ne répondent pas, visiblement peu séduits par la promesse de ce dixième des rentes qui suscite tant de controverses, peu enclins à se mêler d'une telle affaire.

En fait, malgré tant d'efforts, tant d'application à recueillir et rassembler les textes capables de faire preuve, personne ne croit plus vraiment à ces fameux privilèges. Ces protestations se heurtent, non au mur de l'ingratitude sordide, à l'indifférence coupable, mais bien à l'impossibilité raisonnable d'accepter de telles exigences, si contraires aux intérêts de l'État. En aucun cas, la Couronne ne pouvait abandonner aux mains d'une seule lignée de nouveaux Castillans, à peine anoblis, des profits immenses, hors de proportion avec ce que chacun pouvait, décemment, prévoir ou imaginer en 1492.

La nouvelle de la mort de la reine Isabelle (le 26 novembre 1504) l'atteint alors et le prive, chacun l'a dit et redit, d'une protectrice, certes moins puissante et déterminée qu'autrefois, mais encore très bienveillante. Tous les espoirs d'une nouvelle brillante fortune « politique » s'évanouissent… mais lui seul sans doute y croyait vraiment. Malade, il lui faut traiter avec le roi et tout son cercle d'officiers, assez mal disposés. Des derniers pourparlers très durs… : non plus tellement le désenchantement mais la vanité des efforts.

Au printemps 1505 il entreprend donc, sur sa mule, ce long et pénible voyage de Séville à Ségovie pour y rejoindre la cour. Très affaibli, souvent cloué sur son lit, il négocie toujours ; il suit même le souverain et ses conseillers jusqu'à Salamanque puis Valladolid. Les jours se traînent. Le 19 mai 1506, l'Amiral de la mer océane signe ses dernières dispositions ; il meurt le

lendemain, sur son lit de douleur, à Valladolid en plein cœur de la Castille.

Protecteurs, amis et clients

Colomb si misérable, proscrit ou presque, pleurant après quelques biens ou maigres secours, ne vivant que de la charité des amis, gagnant à grand-peine, par les chemins rocailleux de Castille, la cour des rois pour y implorer simplement de quoi vivre ?

Certainement pas. Ce n'est là qu'une dernière légende qui s'est cristallisée autour de l'image d'un homme vieux, faible et malade, abandonné de tous, dénué de véritables ressources ; image reprise à l'envi. Les auteurs du XVIe siècle d'abord puis, surtout, tous les autres, ont trop volontiers suivi l'Amiral sur le terrain de ses plaintes et lamentations ; tous ont recopié à satiété quelques très rares phrases, un ou deux clichés restés fameux : « Au bout de tant de peines et de dangers, je ne possède aujourd'hui en Castille pas une seule tuile qui soit à moi. S'il me faut me restaurer ou dormir, je ne peux aller qu'à l'auberge et le plus souvent je n'ai pas assez pour payer mon écot. » Une belle figure de style, fort ordinaire, propre pourtant à frapper les imaginations. L'homme réclame de l'argent et exagère.

Face à ces *Histoires*, toutes tardives et déjà romancées, qui veut s'appuyer sur des bases un peu plus solides se reporte plutôt à l'ensemble des écrits : au testament et, plus encore, à ces lettres, toutes les lettres des dernières années ; à ces courtes missives encombrées de soucis et d'inquiétudes, liées à la vaste entreprise de préserver sa fortune et son lignage : lettres aux rois, aux Génois, au fidèle Gaspar Gorizio, enfin et surtout les douze lettres à son fils aîné Diego. Aucune ne crie vraiment misère. Mieux que toute construction historique et littéraire

surgie d'une figure de plume, elles donnent une idée très suffisante de la situation matérielle de l'Amiral, des réalités de sa vie dans les derniers mois de son univers social.

Certes, les maladies l'accablent. En 1504 il n'a que 53 ans ou à peu près mais, depuis des années déjà, les longues veilles et fatigues, de dures attaques de goutte l'assaillent. La relation du dernier voyage dit en des pages émouvantes, les moments dramatiques où, au cœur d'affreuses tempêtes, épuisé, les yeux brûlants de fièvre, le père s'appuie pour mener son navire, sur Fernando son jeune fils de douze ans, toujours à ses côtés. Mais cet homme vieilli, presque infirme même, n'est pas un misérable.

Il garde, au cours de ces années 1504-1506, du bien par-devers lui. Il a ramené, Morison le souligne à juste titre, quantité d'objets d'or du Veragua. Carvajal, fidèle et dévoué, lui fait parvenir à Séville une part de sa dîme sur les revenus royaux de l'or extrait dans l'Hispañola. Si la *Casa de Contratación* de Séville, office majeur qui administre les nouvelles Indes, n'admet pas de rembourser toutes les dépenses de son dernier périple, de longues discussions, des négociations menées directement avec la cour à Ségovie en mai 1505, lui permettent tout de même d'arracher une part très appréciable de ses prétentions. En versements très échelonnés, bien sûr…

En tout état de cause, l'image de l'homme réduit à la misère, bientôt famélique, ne répond à rien.

Certains invoquent, c'est le grand argument pour souligner un tel état de dénuement, le voyage de Séville jusqu'à la cour en Vieille Castille, à dos de mule. On en conclut que le vieil homme était alors incapable d'acheter même un cheval. Mais non : c'était là ce qu'il désirait, sans doute trop rompu pour chevaucher ; c'est la grâce qu'il demande : « Si l'on pouvait m'obtenir, sans trop indisposer, une licence pour voyager à dos

de mule, je tâcherais de me rendre à la cour après janvier. » En effet, pouvoir monter ainsi une mule était une grâce royale, rarement accordée : le roi et la reine s'étaient plaints, une dizaine d'années plus tôt, de ce que dans tous leurs royaumes de Castille et de León, ils pouvaient à peine rassembler dix ou douze mille cavaliers pour la guerre contre les Maures insoumis ou pour les expéditions d'Afrique, alors que plus de deux cent mille personnes qui auraient pu posséder des chevaux et les amener à l'armée n'avaient que des mules. Ils avaient publié un édit qui interdisait à quiconque, chevaliers, ducs, comtes ou tous autres nobles, écuyers ou paysans de monter une mule avec mors et selle sous peine de voir tuer la bête, sauf pour les religieux dans les ordres et les femmes :

« … Et ils firent exécuter cela avec tant de rigueur que les ducs, comtes et marquis et tous les autres seigneurs respectèrent cette loi tout le temps que vécut la reine Isabelle comme s'il y allait de leur propre vie et ils abandonnèrent ainsi les mules pour la chevauchée, les gardant comme animaux de bât, ou pour travailler la terre, faire tourner les meules, tirer les charrettes, aller au moulin ; et les meilleures furent vendues hors des royaumes ; et le roi lui-même donna tel exemple qu'on ne le vit jamais aller à dos de mule mais à cheval. »

Le voyage sur la mule témoigne tout simplement, pour Colomb, de la faveur des rois.

Le Génois n'est pas non plus un paria. Oui, ses ennemis crient toujours aussi fort. Il s'en plaint mais se défend bien : Gonzalo Camacho qui avait joint les Porras dans leur rébellion à la Jamaïque et qui, à Séville, « invente mille choses contre moi », réclame sans cesse l'argent de ses soldes et excite tous ceux qu'il peut rassembler. « … Il est dans une église ; il affirme qu'il se rendra à la cour sitôt passées les fêtes. Si je lui dois quelque

chose, qu'il dise alors depuis quand ; je jure que je n'en sais rien et que tout cela est faux »… Et plus tard, dans une autre lettre à Diego : « On dit que Camacho et maître Bernal [un médecin qui avait, après celle des Porras, provoqué une autre sédition] se rendent à la cour. Ce sont deux hommes pour lesquels Dieu fait peu de miracles. » Mais ces cris inutiles ne l'atteignent en aucune façon. Bernal a été traduit en justice « pour quantité de méfaits dont le moindre aurait suffi à le faire écarteler » et n'a obtenu son pardon qu'à condition de ne plus rien dire et plus rien réclamer (« je t'envoie par la présente la copie de ce document »). Quant à Camacho, l'affreux, l'épouvantail, « il y a huit jours qu'il ne sort pas de l'église à cause de ses extravagances et des faux témoignages qu'il a prêtés ». Et Colomb ne manque pas, à son tour, de le menacer de tout mettre en branle pour le déposséder par voie de justice, d'un héritage qui le comblait ; devant les tribunaux encore, il veut le traîner, arguant que ce serait le moindre mal pour lui : « … Il est si dissolu dans ses propos qu'autrement quelqu'un finirait bien par le châtier de lui-même sans autorité de justice et ce sera tant pis pour lui. »

Menaces et craintes, hypocrites celles-ci bien sûr, qui ne laissent aucun doute : l'Amiral dispose encore de puissants soutiens, de protecteurs, peut-être même d'hommes de main. Personnage toujours célèbre qui a tant fréquenté la cour, ses officiers et les grands, tant intrigué, tant traité avec une foule d'intermédiaires, de marchands et de banquiers, qu'il reste au cœur d'un vaste et solide réseau de sympathies, d'alliances, de compromissions.

À Séville en 1504, il vit très bien, semble-t-il, aidé de domestiques et de fidèles, non au couvent ou hébergé par charité chez un ami, mais dans sa propre maison qu'il a louée

de ses deniers, dans le quartier de Santa Maria, là où habitent les riches marchands.

Ses protecteurs les plus éminents s'intéressent toujours à lui. D'un côté, les hommes de cour et d'Église, encore influents. Surtout Don Diego Deza, frère dominicain puis évêque de Palencia de 1500 à 1504 ensuite archevêque de Séville et précepteur du prince héritier Don Juan. Très écouté à la cour, Diego Deza fut jusqu'à la mort de l'Amiral, un ami sincère, constant dans son affection. Dès 1492 et sans doute avant, ce dominicain s'était passionné pour les projets du Génois et lui accordait alors, contre tant de sceptiques et d'incrédules, toute sa confiance. « Il m'a toujours favorisé depuis que je me trouve en Castille et n'a jamais voulu que mon bien… » « Le seigneur évêque de Palencia qui fut la cause que Leurs Altesses ont pu obtenir la possession des Indes… ; il m'a fait rester en Castille alors que je me trouvais déjà sur le chemin du départ. » Bien plus tard, c'est encore vers lui que se tourne l'Amiral et, dans ses lettres à Diego, il évoque souvent cette amitié avec des accents spontanés, d'une émouvante sincérité.

D'une tout autre façon, Carvajal, de retour de l'Hispañola, le sert encore à Séville et à la cour, défend ses intérêts, le considère en tout comme un « patron » ; une fidélité exemplaire, chaleureuse dont témoignent toutes les lettres. À Séville se joint aussi au cercle des amis, dès 1502, un chanoine de la cathédrale, Luis Fernandez de Soria, qui vient souvent rendre visite, encourage de ses conseils, se plaît à rassembler souvenirs et témoignages sur les deux dernières aventures maritimes et sur quantité d'événements liés à la première occupation de l'Hispañola ; il gardait chez lui « de nombreuses lettres de Don Cristobal Colon écrites de sa propre main et signées par lui ».

Tout naturellement Colomb reste très lié avec les banquiers, les marchands et financiers plutôt, qui ont avancé les fonds et assuré les premiers acheminements de marchandises. Des Génois pour la plupart, intermédiaires obligés pour les affaires et les prêts d'argent, pour régler de délicats contentieux ; des gens qui se chargent de toutes sortes de procurations, de missions de confiance. Les mêmes noms se retrouvent en 1492 pour aider l'Amiral dans l'accomplissement de son grand dessein et en 1502-1504 pour le soutenir en quantité d'opérations financières et juridiques toutes fort délicates : Francisco Finello, toujours très proche dont le nom revient dans toutes les lettres, Francisco de Riberol, Francisco Doria. Un petit groupe aux nombreuses et lointaines ramifications, mais bien solidaire, scellé par des intérêts communs et le souvenir des mêmes origines.

Quant à Colomb, les deux dernières années de sa vie, ses origines lui reviennent fortement en tête. Retour à la patrie, désir sans doute de s'appuyer, au cœur des tempêtes qui l'assaillent, sur une autre aide ; c'est là une démarche qui, bien sûr, ne peut surprendre mais éclaire d'un jour meilleur les réactions mentales de l'immigré, imparfaitement intégré, quelque peu aigri. Ou simple calcul ?

En 1502, avant le quatrième départ, il envoyait successivement le 21 mars et le 2 avril, deux lettres, l'une à Nicolo Oderigo ambassadeur des Génois, l'autre aux « très nobles seigneurs du Très magnifique office de Saint Georges de Gênes » ; ce sont les *Protecteurs*, administrateurs élus de la si célèbre et si puissante *Casa di San Giorgio*. Il leur offrait, on le sait, le dixième de ses revenus : œuvre charitable pour secourir les petites gens de la ville en réduisant les impôts sur les vivres, sur le blé, le vin, « et les autres provisions de bouche » De telles aumônes, par le biais de la *Casa*, se pratiquaient couramment

sous des formes très différentes, parfois très souples, parfois d'une effrayante complexité.

La *Casa* gérait le capital de la dette publique et versait chaque année, à chaque propriétaire de titre, des intérêts plus ou moins élevés pris sur les revenus des impôts indirects. Ces gabelles lui avaient été cédées en garantie des emprunts concédés à la Commune et lui appartenaient bel et bien. Seuls des dons charitables, sous forme d'un capital ou de rentes régulières, permettaient de racheter une partie de cette dette publique, considérable, effarante, et, par le même geste, de supprimer telle ou telle gabelle, d'en diminuer au moins le taux. En 1468, un noble génois, Luciano de Grimaldi, donnait 6 600 livres à *San Giorgio* en stipulant d'une façon fort précise qu'une part des intérêts devait être distribuée directement aux pauvres et une autre part employée à racheter des gabelles. L'année suivante, une association de la cité, la *Societas Providentia* négociait avec les Protecteurs de *San Giorgio* le rachat de certains impôts. Ainsi furent supprimées en quelques années toutes sortes de taxes parmi celles, innombrables, qui alourdissaient le prix des vivres : en 1473 deux gabelles différentes sur l'huile et les matières grasses ; en 1475 cinq taxes variées sur les grains.

Ces dons, portés par-devant notaire, s'appelaient alors les *lapidium* car le donateur de sommes importantes était érigé en effigie de pierre dans la belle et grande salle du *Palazzo di San Giorgio*. D'autres, pour des dons moins généreux, n'avaient droit qu'à des inscriptions gravées sur des dalles de pierre. De ces statues des bons Génois, soucieux d'alléger un peu la misère des humbles et les difficultés des compagnons de métiers, des gens de mer, il nous reste quelques-unes : des hommes sévères, droits debout dans leur grande et lourde robe de laine. Colomb, petit-fils d'un paysan d'un canton perdu de la montagne, fils

d’un modeste tisserand de laine qui, enfant et jeune homme, avait vécu dans ce quartier des petites gens encore à peine intégrés à la cité, à l’ombre du couvent de Santo Stefano, rêvait-il pour lui de cette grande statue à son image, dressée dans le plus prestigieux palais public de la ville ? Une magnifique consécration de tous ses exploits ? En tout cas, la démarche montre clairement comme *San Giorgio*, ses titres et ses œuvres, s’imposaient très fort aux imaginations et aux souvenirs : « … Bien que je sois ici par le corps, mon cœur est toujours avec vous… »

Des Indes, il leur écrit encore « par trois ou quatre voies différentes » et, de retour en Espagne, il leur fait donc remettre ces deux copies du *Livre des Privilèges*. De ne recevoir aucune réponse, il se plaint amèrement et le ressent comme une sorte d’abandon, de trahison. Il réclame une missive, peut-être même un émissaire ; il sollicite quelque faveur pour son fils. Sans écho, « … C’est un véritable manque de courtoisie de la part des seigneurs de *San Giorgio* que ne pas m’avoir répondu et ce n’est pas ainsi qu’ils augmenteront leur capital. » Tous ces efforts, ces appels aux puissants de sa ville ne portent aucun fruit. La *Casa* administre la Corse et les finances de la Commune ; ce n’est pas chose légère et rien ne l’incite à répondre.

Ainsi Colomb reste-t-il Castillan et c’est en Castille, terre d’accueil, qu’il doit chercher ses derniers appuis, prévoir aussi comment assurer la permanence et la fortune de sa race.

Certes, Christophe Colomb, inventeur du plus grand des empires, ne quitte pas ce monde au milieu d’une cour brillante de partisans, vénéré comme un héros, chargé d’honneurs et de pouvoirs. Sa mort ne frappe pas de stupeur et peut-être même suscite-t-elle peu de regrets. Son image s’était déjà ternie et le vieil homme opiniâtre qui, inlassablement, assiégeait la cour de

ses récriminations, était pour beaucoup déjà tombé dans une sorte d'oubli ; ses hauts faits remontaient à plus de dix ans ; les grands et le peuple oublient vite. Il nous paraît donc certain que, les dernières années de sa vie, l'Amiral ne garde plus, peut-on dire, une dimension nationale. Il n'est plus, sauf pour quelques-uns, ni le grand maître de l'océan, ni le « vice-roi et gouverneur général des îles et de la terre ferme des Indes découvertes et à découvrir ». Cependant, ses fidèles contre tous et contre tout sont toujours là, près de lui, unis par des liens de vive solidarité, de dépendance même. Du point de vue social, précisément, l'histoire des Colomb, de leurs succès et de leurs avatars, porte une leçon : celle de la formation d'un groupe d'alliés, d'un bel héritage, et d'une insertion finalement heureuse des héritiers dans l'aristocratie de Castille.

Groupe social, bien sûr, sans lequel aucun personnage ne peut prétendre s'imposer, ne peut acquérir le moindre crédit, ni la moindre épaisseur. Protégé des grands de la cour et des conseils, allié des marchands et banquiers, le Génois se trouve aussi un « patron », à la tête d'une véritable clientèle d'amis, de fidèles, de gens plus modestes et d'hommes de peu. Comme tout homme qui a réussi, il a ses « nourris », ses *criados*. On sait sa popularité qui reste très vive chez ses marins eux-mêmes ; si les « colons », les écuyers ambitieux, les aventuriers de la conquête lui ont constamment manqué et se sont, avec cette hargne rapportée par les chroniqueurs, si souvent retournés contre lui, les marins restent ses hommes. Aucune mutinerie en mer ; aucun grave accident même. À chaque retour, il ramenait ses équipages, toujours soumis, aux ports d'Andalousie. Nombreux étaient ceux qui réembarquaient au voyage suivant ou le servaient encore à terre. Sans cesse, il s'occupe de ses marins, réclame le paiement de leurs gages ou sollicite des secours. En 1504, il presse son fils Diego d'intervenir à la cour en leur

faveur ; ces équipages du Veragua et de la Jamaïque n’avaient reçu, en mars 1502, avant de partir, que six mois de salaire et leur aventure si pénible avait duré plus de trente-deux mois ! La paie n’a pas encore été versée et c’est lui, l’Amiral, qui les aide de son mieux et de sa bourse ; il leur a permis de vivre car ils sont pauvres. Ils doivent repartir « pour aller gagner ailleurs leur pain » et vont, pour faire valoir leurs droits, se présenter à la cour : « Ce n’est que justice et œuvre de miséricorde car personne n’a jamais gagné salaire au prix de tant de peines et de dangers et pour des services aussi considérables. »

À son lit de mort même, l’Amiral n’est pas seul, abandonné. Pour rédiger ce que nous appelons le *Codicille*, expression de ses ultimes volontés, vient lui rendre visite Pedro de Hiñojedo, qui se qualifie de « notaire de la chambre de Leurs Altesses et tabellion de la province dans leur cour et chancellerie ». Tout un groupe de fidèles l’entoure, des voisins, familiers, gens de sa maison : deux habitants de Valladolid, le bachelier de Mirneña et Gaspar de la Misericordia, hommes de peu certainement ; deux Génois aussi ou Castillans d’origine génoise : Bartolomeo Fieschi (de Fresco) et Juan Spinola (de Espinos). Se trouvait là également un Alvaro Perez que le notaire ne qualifie pas ; un homme difficile à identifier mais qui, notons-le tout de même, porte le même nom que plusieurs compagnons qui ont fidèlement servi ou aidé l’Amiral tout au long de ses entreprises. Le frère Juan Perez tout d’abord, du couvent de La Rabida, sans doute confesseur de la reine en 1492, qui avait tant fait pour qu’elle accepte l’idée de la première expédition et qui, dix ans plus tard, en 1502, porte encore devant la cour les suppliques et les espoirs de son ami. Cristobal Perez que l’on dit clairement originaire de Palos, commandait un des navires de la grande flotte d’avril 1494, le *Cordero*. Un autre Perez, Fernando était serviteur, familier du Génois lors de la première expédition de

1492 et, dans l'été 1498, le même homme alors âgé de quarante et un ans, capitaine d'une des caravelles qui explore les côtes de la terre ferme, affirme avoir mis le pied le premier sur le littoral du golfe de Paria. Enfin, lors du même périple, un peu plus tôt au printemps, Colomb lui-même cite un marin de Huelva, son serviteur, Alonso Perez qui, grimpé au haut du mât, aperçut le premier l'île de la Trinidad.

Le 19 mai 1506 encore, pour témoins de la rédaction du *Codicille*, le notaire sollicite la présence d'autres familiers, *criados*, de l'Amiral : deux frères Andreà et Fernando de Vargas, Francisco Manuel et Fernando Martinez. Ces *criados*, familiers et nourris par les grands, marquaient bien aux yeux de tous le prestige et le rang des puissants, l'étendue de leur assise sociale. Pour les Colomb, nous en retrouvons d'autres, près de quarante ans plus tard, en 1536, au chevet d'un des plus sûrs fidèles amis de l'Amiral, Diego Mendez, le hardi navigateur de la Jamaïque, lorsqu'il fit lui aussi rédiger son testament à Valladolid par un Fernando Perez (toujours un Perez…), *escribano* de Leurs Majestés, « notaire public en la cour et sur toutes leurs terres et seigneuries ». Ce notaire nomme témoins : Diego de Harana (un nom qui frappe encore, celui des parents de Beatriz Enriquez), Juan Diaz Miranda de la Cuadra, Martin de Orduña, Lucas Fernandez et plusieurs autres : « Tous *criados* de la Señora Vireina de las Indias. » Cette femme était Maria Toledo, épouse et veuve alors de Diego, fils de l'Amiral. On conçoit ainsi, et l'on vérifie même, que s'était maintenu près du fils de Christophe puis de sa veuve un solide noyau de fidèles, autour du plus proche, ce Diego Mendez.

L’héritage

Ces groupes d’alliés et de protégés, éléments de puissance et de considération, phénomène social alors propre aux grands qui peuvent distribuer des faveurs ou du moins des subsides ne gravitaient pas autour d’un seul patron, mais bien plutôt d’un noyau familial cohérent, solidaire. Le chef isolé paraîtrait vite perdu. Seul l’ensemble des collatéraux, frères et cousins, des descendants assurait protection et pouvait servir les ambitions. À cette époque, en Italie, dans les villes et les campagnes, les sociétés de marchands ou les sociétés de cour, ces clans ou races prenaient ou gardaient d’extraordinaires dimensions ; de même pour la noblesse de plusieurs régions du royaume de Castille, dans le Nord surtout. Là aussi Colomb se souvient de ses origines et en même temps poursuit l’ambition d’une parfaite intégration. Rien de plus significatif à cet égard que son obstination à placer ses frères, à s’appuyer ensuite sur eux.

Lui-même, de Savone ou de Gênes, avait rejoint Bartolomè à Lisbonne puis l’y avait retrouvé, plus tard au cours d’une visite rapide. Ce Bartolomè cherchait alors des appuis pour l’expédition océane en Angleterre et surtout en France. Il fut le premier à reprendre vers l’ouest, seul, la route ouverte par son frère, au printemps 1494, apportant à l’Hispañola le secours de ses caravelles. Il resta longtemps dans l’île, fort actif, mêlé aux sombres affaires d’Isabela et du Cibao, guerroyant et gouvernant, portant haut son titre, assez ambigu, d’*Adelantado*, tentant d’imposer à tous son ordre. Nous savons les affrontements avec Bobadilla… l’emprisonnement, le retour fers aux pieds en Espagne, en 1500. Mais nous le retrouvons pour le quatrième voyage, bras droit et soutien, au plus fort de

la tempête : « … Dans le *Soupçonneux*, était mon frère et, après Dieu, ce fut lui qui sauva le navire […] mon frère voyageait dans le plus mauvais et le plus dangereux des bâtiments. Je m'en trouvais profondément affligé, car c'était moi qui l'avais fait venir, contre sa volonté. »

L'autre frère plus jeune, Diego, ne l'a rejoint en Castille qu'en 1493, après le premier retour triomphal et la réception à Barcelone ; d'une part l'appel à Gênes pour renforcer le noyau familial ; de l'autre, très certainement l'attrait, pour le plus jeune encore réduit à une condition fort modeste, du pays lointain où son frère avait su acquérir enfin une belle renommée et des promesses de fortune. Ainsi les trois frères se sont-ils appelés les uns les autres : Bartolomè puis Christophe, puis Diego ; à Lisbonne un atelier de cartographe ; en Castille, à Séville, le faîte des honneurs et le mirage de l'or. Ne voit-on pas à Gênes le 11 octobre 1496, trois frères Colomb – Giovanni, Matteo et Amighetto, fils d'Antonio et neveux de Christophe – passer par-devant notaire une sorte de contrat d'association qui, dans leur esprit, prépare sans nul doute un départ de ce genre ? Ils décident de mettre en commun l'argent nécessaire pour que l'un d'eux, Giovanni, aille en Espagne « rencontrer » l'Amiral, leur oncle ; les frais d'une telle démarche seront partagés également et les profits éventuels et distribués de la même façon. Tout ceci, noir sur blanc, en toute simplicité… l'appel de la fortune et la force des liens du clan.

Don Diego, anobli comme les deux autres frères, gouverna lui aussi l'Hispañola et lui aussi fut ramené prisonnier en Espagne sur ordre de Bobadilla. Du vivant de son frère, il ne devait plus reprendre la mer, se contentant à Séville et parfois à la cour, de défendre la cause et d'assurer sa propre carrière. On le perd de vue jusqu'en 1509 : il s'embarque alors pour rejoindre les

héritiers de Christophe aux Indes, vit dans leur cercle et y meurt en 1516.

Ainsi les trois frères, pendant les années 1494-1496 surtout, ont-ils toujours agi de concert, étroitement unis dans le même dessein. Tous les adversaires et détracteurs de l'Amiral les rendent responsables, nous savons avec quelle acrimonie, de l'échec dans l'île et à Isabela. Leurs trois noms restent attachés à cette malheureuse aventure d'une façon indissoluble et, sans aucun doute, pour l'opinion, ce clan des Colomb existe, tente de s'imposer, acquiert du moins une belle consistance et une certaine épaisseur. L'Amiral s'est empressé de reconstituer en Castille, sitôt le premier succès, certes d'une façon très modeste et bien limitée, si loin de chez lui en plein pays étranger, un de ces groupes familiaux à l'image de ceux que les nobles génois maintenaient et consolidaient sans cesse dans leur cité ; à l'image aussi de ces clans, de ces réseaux fort complexes, inextricables, de parentés et d'alliances que d'autres immigrés, assez modestes d'origines, plus ligures de la Rivière que proprement génois, avaient laborieusement tissés et noués à Séville et en Andalousie : les Riberol, les Sopranis, les Lugo ; des alliances de toutes sortes qui assuraient d'abord leur simple survie dans le pays d'accueil, puis leur fortune. Ainsi, et de cette façon seulement, l'immigré peut s'imposer, en s'appuyant sur ces cellules sociales patiemment constituées ou reconstituées.

De ces noyaux solidaires des frères, Christophe sait et apprécie la valeur et, en 1494 déjà, sermonnant son fils Diego : « … Tu peux te fier à ton frère ; il a une bonne nature et n'est plus déjà un enfant. Si tu avais dix frères, ce ne serait pas trop. Pour moi, tant dans la réussite que dans l'adversité, je n'ai jamais trouvé de meilleurs amis que dans mes frères. »

Ce groupe limité mais solide des consanguins, s'étoffe un peu par d'autres liens, par les femmes. La sœur de Felippe l'avait

accueilli à Palos. Surtout Colomb reste très lié avec tous les parents de Beatriz Enriquez : ses frères et ses cousins de Cordoue et des environs qui forment une part notable de sa toute première clientèle, en particulier lors de l'expédition de 1493-1494 pour la colonisation et le ravitaillement du Cibao.

La véritable intégration des Génois dans le milieu castillan passe certes par l'anoblissement des trois frères et des deux fils, mais tout autant par la constitution d'un véritable héritage pour assurer fermement l'avenir d'une lignée si fragile, transplantée pour une petite partie si loin de son pays d'origine. Acte décisif, Colomb met à profit son long séjour en Espagne entre son second et son troisième voyage pour instituer, avant de repartir vers le grand hasard des explorations, un *majorat* (*mayorazgo*). Seuls les nobles reconnus tels sans ambiguïté et déjà bien considérés dans les degrés de noblesse pouvaient le faire, et non pas les simples hidalgos et encore moins les bourgeois. Il fallait, à cette date en tout cas, l'autorisation royale. Ces majorats répondaient à la crainte de voir les biens de la famille partagés entre tous les enfants, entre les mâles du moins, d'assister peu à peu à un lamentable émiettement des fortunes. On préservait alors, d'une façon décisive, les droits de l'aîné en lui réservant une part considérable du patrimoine, absolument inaliénable, indivisible ; et ainsi de génération en génération.

Au moment où il rédige son majorat, l'Amiral n'a que deux fils : Diego l'aîné, âgé d'environ 18 ans, né de sa femme Felippe et Fernando, plus jeune, âgé de 13 ans, fils naturel, né de Beatriz Enriquez. Ce majorat du 22 février 1498, s'amorce, sous la plume du notaire, par un long exposé des mérites de Colomb lui-même qui en dit assez long sur les prétentions et le désir de les affirmer : « Au nom de la Très Sainte Trinité qui me donna l'idée et me fit comprendre ensuite, d'une façon si parfaite, que

je pourrai, en naviguant à partir de l'Espagne, me rendre jusqu'aux Indes en traversant la mer océane… » Seul responsable de si belles découvertes longuement inventoriées (l'île d'Hispañola, la Jamaïque, les nombreuses îles des Cannibales, 700 autres îles, 333 lieues de terre ferme au sud et à l'ouest, 107 au nord, c'est-à-dire, pour lui, à Cuba), il en revendique clairement et la dîme des revenus et le fameux huitième. Ce huitième pourtant si contesté constitue le majorat.

Vient alors la désignation du bénéficiaire : son fils Diego et, s'il meurt sans enfants, Don Fernando l'autre fils ; puis, en cas de vacance, ses frères Don Bartolomè et Don Diego. Si, à un moment donné, les lignées directes de ces quatre Colomb venaient à s'éteindre, que le majorat aille alors au parent le plus proche, « à la condition que l'héritier soit un mâle, enfant légitime, qui se soit toujours appelé, lui et son père et ses aïeux du nom de Colomb »… Ces biens ne peuvent aller à une femme que s'il ne se trouve vraiment « ici ou dans aucune autre partie du monde [un homme] de mon vrai lignage ». Désir clairement affirmé de préserver et le nom et la race.

De longues dispositions qui s'inscrivent parfaitement dans les habitudes du temps, envisagent ensuite le contrôle de la répartition des fortunes et la gestion des revenus. Elles prévoient pour Bartolomè le quart du majorat chaque année jusqu'à ce qu'il puisse se constituer un revenu personnel d'un million de maravedis « pour son entretien personnel et pour le travail qu'il a eu et aura encore pour le service de ce majorat ». De même pour Fernando, le second fils : deux millions de maravedis de revenu. Pour Diego, le frère : « Ce qu'il faudra pour qu'il pourvoie honnêtement à son entretien, sans oublier qu'il est mon frère. » Il aspire à appartenir à l'Église et on lui servira ce qui paraîtra juste. Ainsi pour le chef de famille qui, ici, semble abandonner les rêves ou les acharnements futiles

pour ne plus suivre que des ambitions raisonnables, l'établissement des frères passe évidemment par une insertion dans la société castillane et une promotion. Pour Diego, par l'Église. Et l'Amiral a usé avec beaucoup de constance, continûment, de toute son influence pour lui obtenir un évêché en Castille ; non pas à Gênes bien sûr, ou même ailleurs en Italie où les Colomb ne sont rien, seulement connus pour leurs exploits par quelques princes et humanistes de cour, mais là où les services aux nouvelles Indes placent leur nom bien en vue et, pour quelque temps, bien en cour. Pour Bartolomè, l'aîné, ce serait par le mariage : « On exceptera dudit million n'importe quelle dot ou revenu qu'il pourra obtenir du chef de sa femme en cas de mariage » ; ces revenus acquis par l'alliance s'ajouteraient aux autres et la part prévue par le majorat lui sera versée intégralement. Pour ce frère de plus de cinquante ans, l'Amiral pense donc à un mariage qui assurerait bien mieux à la fois l'insertion dans une aristocratie castillane qui les boude parfois l'un et l'autre et une descendance plus nombreuse.

Tel apparaît au fond, en teinte de regrets, par des efforts constants pour y remédier, des précautions pointilleuses pour sauver ce qu'il peut, le souci majeur du Génois, étranger encore, mal en place en Espagne, à la veille du troisième départ. Il veut un lignage solide, aussi étoffé que possible, à l'abri des mauvais hasards. Il y revient sans cesse. Il dit craindre l'extinction de la race et du nom par l'absence de tout héritier mâle (« … et si cela arrivait, ce qu'à Dieu ne plaise !… »). Il se tourne, pour que soient respectés ses volontés, le majorat, l'ordre de succession, la préservation du nom, non seulement vers le roi et la reine, leur prince héritier Don Juan, mais aussi vers le pape qu'il supplie de veiller à ce que soient bien appliqués « cette fondation et testament » ; qu'il use de tout son pouvoir « de par

l'obéissance qu'on lui doit et sous peine d'excommunication afin que ce majorat ne soit altéré en aucune façon ». Tout ceci avoué et proclamé bien haut « pour le service de Dieu Tout-Puissant et pour l'établissement de mon lignage ». Une véritable hantise.

Il faut que les frères et les neveux restent unis : à Bartolomè et à Diego, le frère, ne seront données leurs parts qu'à condition qu'ils soient parfaitement fidèles à l'héritier Diego, le fils, et qu'ils ne fassent rien contre lui ou ses descendants. Si l'un d'eux se montre mauvais soutien ou, pire, adversaire « sur des questions touchant leur honneur et l'accroissement de mon lignage, par leurs dires et par leurs faits, en sorte que ce soit une source de scandale ou de déshonneur pour mon lignage ou de préjudice pour ledit majorat, il sera privé de tout ». L'honneur du nom à préserver, le paraître du groupe autant que la fortune elle-même… Les exécuteurs testamentaires, d'ailleurs, ne sont pas choisis parmi des amis, comme c'était souvent le cas : ce sont ses deux frères.

Autre manière tout à fait remarquable d'affirmer la solidarité du lignage et de la « noblesse » du chef : les dons aux pauvres. Chef et fondateur d'une race qu'il veut, en Castille, noble et honorable, l'Amiral précise qu'il réserve la dixième partie de ses revenus futurs aux « personnes indigentes ». Mais, précise-t-il aussitôt, « à des personnes de mon lignage, les plus pauvres qui en auront le plus besoin » ; en fait ce sont, dit-il, les hommes qui n'auraient pas en bien propre 50 000 maravedis de rente ou, à défaut, ceux choisis par deux personnes du nom de Colomb, désignées à l'avance. À trois reprises encore, sous la dictée, le notaire écrit ce qu'il convient de faire, sous quelles formes, « pour les plus besogneux » du lignage, insistant pour que les responsables de l'héritage « mettent le plus grand soin à les identifier, ce dont ils auront charge de conscience ». Enfin, lorsque Bartolomè ou ses héritiers seront bien pourvus d'argent

et que l'on aura ainsi la possibilité « de répartir quelques parties de la dîme parmi nos parents », il faudra dépenser régulièrement une certaine somme « pour marier des jeunes filles de notre lignage qui seraient privées de moyens et pour faire tout le bien possible ». Ainsi une dizaine d'articles du *Majorat* établissent avec force, une fois la position du frère aîné assurée, toutes dispositions en faveur des petites gens de la race. Préoccupation qui pouvait s'expliquer par les seules origines fort modestes de cette famille Colomb : petites gens des bourgs de la Rivière, immigrés à Gênes, artisans, tisserands, cabaretiers installés soit dans la banlieue, soit dans un de ces quartiers, non misérables certes mais « populaires », près d'une des portes de la cité. Mais non : une autre raison d'agir s'imposait évidemment. À Gênes, le groupe familial, le clan, l'*albergo*, la race, la *parentèle* rassemblaient, surtout pour les riches et les mieux ancrés au pouvoir, un nombre toujours fort important de petits parents modestes, de clients protégés, d'esclaves affranchis même, qui vivaient à l'ombre et sous la protection des grands, parfois de leur charité. La clientèle fait la force des grands noms.

Christophe Colomb agit alors exactement comme le ferait n'importe quel chef d'une grande maison noble de sa ville d'origine… à cette différence près que ces aristocrates de la cité ligure, pour effectuer ces dons charitables, ne se présentaient pas seuls mais avec un groupe bien constitué, nombreux et solide, géré par une sorte de petit gouvernement, affirmation de leur puissance et de leur indépendance.

Cette simple distorsion entre les deux situations sociales marque bien la position difficile de l'exilé dès qu'il nourrit de grandes ambitions. Le Génois s'est acquis en Castille des honneurs et des revenus plus ou moins bien assurés. Mais il n'a pas fondé de race, il n'a pas su se fondre vraiment dans cette

société d'accueil. Outre les amis et les clients, il n'a pas ce cercle protecteur tressé d'alliances matrimoniales et de liens familiaux. Au contraire de tant d'étrangers installés en Castille, veuf, il n'a pas recherché un second établissement familial et social. D'où le caractère parfois incertain et ambigu de quelques démarches. Dans le même temps où il se place sans cesse sous l'autorité et la protection des souverains d'Espagne, il multiplie aussi les appels et les références à sa ville. Il insiste pour que son fils Diego puis tout héritier du majorat cherchent toujours à accroître « l'honneur et la prospérité de la ville de Gênes » et qu'ils y emploient toutes leurs forces et tous leurs biens. Enfin, ils devront à leurs frais soutenir et entretenir dans la cité, perpétuellement, un homme du lignage des Colomb « qui y tienne femme et maison ». Cet homme recevra ainsi une rente régulière, et suffisante pour y tenir un bon rang, « honorablement, comme personne qui touche de si près à notre lignage ».

Nous voyons très mal dans quelle mesure ces dispositions, à la fois si précises et si complexes, cette insistance à spéculer sur des revenus bien incertains et déjà compromis, ont pu porter leurs fruits. L'histoire des Colomb à Gênes n'est pas faite et, très vraisemblablement, toute recherche se perdrait dans le dédale de ces familles qui portent un seul et même nom ; dénouer de tels écheveaux, on l'a senti déjà pour les origines de l'Amiral, paraît une entreprise vouée d'avance à l'échec, en tout cas à l'enlisement.

En Espagne même, les Colomb, en tant que groupe familial, semblent bien inexistants. Aucun des deux frères ne s'est marié et toute descendance, tout accroissement tant souhaité du lignage, tient aux deux fils. Les faveurs royales ne leur ont pas manqué. Diego et Fernando furent constamment protégés, comblés même à la cour : pages du roi, dès le retour du premier

voyage, attachés d'abord à Don Juan, prince héritier, puis, après sa mort, à la reine Isabelle. Fernando, fidèle compagnon et principal soutien de son père lors de la terrible aventure du quatrième voyage, avait environ 21 ans à la mort de son père. On sait peu, ensuite, de sa vie. Il alla tôt aux Indes, s'y établit et, pendant des années, s'est consacré à la rédaction de cette *Histoire* qui se présente avant tout comme une pétition de sympathie constamment inspirée par la volonté de réhabiliter ; un livre important, bien accueilli, qui a tant fait pour maintenir pendant des générations la réputation de l'Amiral et le souvenir épique des premières expéditions outre-Atlantique.

Le véritable héritier fut le fils aîné Don Diego, né de cette femme portugaise, Dona Felippe, noble certes mais elle-même d'origine étrangère par son père. Très vite le roi l'établit noblement en le mariant, en 1508, à une héritière de très haut lignage, sa propre cousine Doña Maria de Toledo y Rojas, fille de Fernando de Toledo, maître de la grande seigneurie de Villoria et « commandeur royal » du León ; le grand-père de Maria, Garcia Alvarez de Toledo, avait porté le titre de duc d'Albe, laissé ensuite à son oncle Fabrique de Toledo ; elle était enfin liée à la famille royale par sa grand-mère, tante de Ferdinand le Catholique. Diego reçoit aussi le titre d'Amiral dès la mort de son père, et c'est alors, semble-t-il, qu'il part s'établir aux Indes. On le trouve à la tête de plusieurs vaisseaux, en 1507 ou 1508, lors de l'expédition, une *armada general* de toute l'Hispañola, lancée par Ovando contre les îles Lucayes. En 1509, Ovando est rappelé en Espagne et Diego Colomb, le second Amiral, se voit confier la charge, cette fois effective, de gouverneur d'Hispañola ; un peu plus tard encore, dans les années 1510 et 1511, il signe ses mandements du titre de *vice rey*. Il exerça raisonnablement cet office et fit dresser, massive forteresse de pierre, le grand château pour défendre la ville et le port de

Santo Domingo. Successeur de cet Ovando qui avait dépossédé et discrédité son père, il voulut faire de l'île une terre plus prospère et la base de l'expansion ibérique vers toutes les îles et les côtes de terre ferme. En 1510, il soumettait au roi le projet de construire une place forte, refuge et base de ravitaillement, face à l'île de Cubagua, sur la côte, près du rio Manzanarès. Cette « tour des perles », qui pouvait surveiller également les salines, provoqua tout un échange de lettres, animées du côté royal des meilleures intentions, mais ne fut jamais construite.

Cependant, Diego ne cessait de s'intéresser, comme tous les hommes en place et fortunés de Santo Domingo, au trafic des perles de Cubagua, y envoyant des commis, achetant régulièrement des lots ramenés de ces pêcheries. On le voit très lié avec les marchands, *empresarios* des Indes, aventuriers du Nouveau Monde ; avec un Alonso Zuago, juge suprême des Indes par ailleurs, qui, arrivé en 1517 avec une mule et une bande de 14 *criados*, allié à un autre grand négociant, Juan de Villoria, et surtout aux Centurioni de Séville, se lança aussitôt, dans le grand commerce de la nacre et des perles, dans l'exploitation plus « coloniale » des terres et réussit à acquérir une vaste *encomiendia* sur laquelle travaillaient 200 Indiens.

En 1517, nous trouvons Diego de retour en Espagne, occupé à faire valoir tous ses droits à la cour, à Tordesillas, appuyé par l'oncle de sa femme, le duc d'Albe. De longs efforts, bien payés de retour puisque trois ans plus tard, le 17 mai 1520, Charles Quint, trois jours après son accession à l'empire, le confirmait solennellement dans tous ses privilèges ; la lettre royale, il est vrai, se maintenait dans une prudente réserve et se gardait bien de définir l'étendue de ses pouvoirs. Dès octobre 1520, Diego quittait Séville, arrivait à Santo Domingo avant la fin de l'année et réclamait aussitôt la juridiction sur toute la côte de terre ferme découverte par son père. Il y nommait *alcalde mayor* un

de ses favoris, Francisco Valleja. Tournant décisif, désormais les Colomb gouvernent tout autant, puis davantage, cette terre ferme que l'Hispañola elle-même. Le 9 septembre 1523, Diego quittait définitivement les Indes ; il mourut en Espagne en 1526.

Sa veuve, Maria de Toledo y Rojas qui l'avait, dès 1509, accompagné aux Indes et lui avait donné sept enfants (quatre filles et trois fils), recueillit cet héritage déjà bien consolidé, l'accrut ou plutôt l'affermit et établit fortement une lignée de grands seigneurs en Amérique, au Veragua. À Santo Domingo, du vivant de son mari, elle rassemblait dans leur maison une cour déjà brillante de clients, amis, familiers ; la première certainement de ces cours ibériques du Nouveau Monde qui ont marqué toute une civilisation. Elle faisait venir des livres et entretenait un collège de prêtres et de moines. Restée seule, cette grande dame de si belle aristocratie castillane, que les gens de l'époque et les chroniqueurs nomment toujours la *Vireina* défendit âprement les intérêts de son fils aîné Luis, âgé seulement de quatre ou cinq ans à la mort de son père. Lors d'un long séjour en Espagne, elle entreprit de dures négociations qu'elle sut conduire de manière tout à fait réaliste. Finalement, en 1536, elle abandonnait toute prétention aux « privilèges » de Christophe Colomb et au gouvernement de toutes les Indes contre une belle pension annuelle, et un domaine de 25 lieues carrées sur la côte du littoral, et, pour son fils, toujours le titre d'amiral et, plus précieux sans doute, celui de duc de Veragua. Certes, ce Luis, troisième Colomb amiral, ne fit pas grand-chose pour l'héritage et l'honneur du nom. Très mauvais capitaine général d'Espagne aux Indes pendant dix ans, de 1540 à 1551, condamné à cinq ans d'emprisonnement, puis à dix ans d'exil pour polygamie, amnistié et pardonné, de nouveau condamné, il finit sa vie par sept années d'exil à Oran, de 1565 à 1572.

L’héritage et le titre furent, dès le vivant de Luis, repris par sa sœur Isabel Colón y Toledo qui épousa Don Jorge de Portugal, propre descendant du roi Jean I[er]. Ces ducs de Veragua, héritiers et descendants du Génois, se sont maintenus en ligne directe, jusqu’au XVIII[e] siècle. C’était là une des toutes premières dynasties des grands d’Amérique. Si bien que dresser un bilan de la vie et de l’œuvre de Colomb n’est pas seulement évoquer les extraordinaires perspectives que sa découverte offre aux entreprises d’un Ancien Monde chrétien, déjà à l’étroit ; c’est aussi marquer que son nom s’est imposé, de génération en génération, sur cette terre lointaine, comme celui de grands seigneurs et de maîtres.

Colomb sur sa mule, vieilli, désabusé, un peu amer et grincheux… bien sûr. Mais quelle réussite pourtant, quelle preuve éclatante d’une société encore ouverte, étonnamment souple, dispensatrice de biens et d’honneurs, capable dans l’élan d’expansion qui l’anime et la jette au monde, d’assimiler des énergies d’hommes neufs. Cet étranger, fils de tisserand plutôt besogneux, ce rêveur obstiné, marin d’occasion d’abord, savant d’occasion aussi…, dont le fils épouse la nièce du duc d’Albe, cousine du roi, une des grandes dames de Castille… Quel magnifique exemple de fluidité sociale dans ce royaume dont on sait pourtant, qu’à cette époque, il renferme déjà sa noblesse dans des cadres étroits et parle de pureté de sang !

BIBLIOGRAPHIE

Sources. Publications de Documents. Ouvrages des contemporains de Colomb.

Raccolta di dicumenti e studi pubblicati dalla Reale Commissione colombiana, 15 vol., 1892-1894.

FERNANDÈZ DE NAVARRETE (MARTIN), *Colección de los viajes y descubrimientos que hicieron por mar los Españoles desde final del siglo XV*, Madrid, 5 vol., 1825-1937.

TERNAUX COMPANS (H.), *Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à la découverte de l'Amérique*, Paris, 20 vol., 1837-1840.

CIORANESCU (A.), *Œuvres de Christophe Colomb*, Paris, 1961.

JANE (C.), *Select Documents illustrating the four Voyages of Colombus*, Londres, 2 vol., 1930-1933.

ESTORAH (S.) ET LEQUENNE (M.), *Christophe Colomb. La découverte de l'Amérique*, Paris, 2 vol., 1979.

FERNANDEZ DURO (C.), *Pleitos de Colón, Madrid*, 2 vol., 1892-1894.

CADDEO (R.) éd., *Fernando Colomb. La Historia della vita e dei fatti di Cristoforo Colombo*, Milan, 2 vol., 1930.

MILLARES CARLO (A.) éd., *Las Casas. Historia de las Indias*, Mexico, 3 vol., 1951.

PÉREZ DE TUDELA BUESO (J.) éd., *Las Casas*. *Historia de las Indias*, Madrid, 5 vol., 1959.

JOSÉ AMADA DE LOS RIOS (D.) ÉD., *Fernandez de Oviedo. Historia general y natural de las Indias*, Madrid, 4 vol., 1851.

CAYETANO (D.) éd., *A. Bernaldez. Historia de los Reyes Catolicos Don Fernando y Doña Isabel*, Madrid, 3 vol., 1878.
GAFFAREL (P.) éd., *De Orbe Novo de Pierre Martyr Anghiera*, Paris, 1907.
MORISON (S.E.), *Journal and other documents on the life and voyages of Cristopher Colombus*, New York, 1963.

Christophe Colomb. Biographies. Ouvrages généraux.

CIORANESCU (A.) *Primera biografia de Cristobal Colon*, Ténériffe. 1960.
IRVING, *Storia della vita e dei viaggi di Colombo*, Rome, 1828.
HARRISSE (H.), *Christophe Colomb, son origine, sa vie, ses voyages et ses descendants. Études critiques*, Paris, 2 vol., 1884.
HARRISSE (H.), *Christopher Colombus and the Bank of St. George*, Londres, 1888.
THACHER (J.B.). *Christopher Colombus ; his life, his work, his remains*, New York, 3 vol., 1903-1904.
MORISON (S.E.), *Admiral of the Ocean Sea*, Boston, 2 vol., 1942.
MORISON (S.E.), *Christopher Colombus mariner*, Londres, 1956.
MADARIAGA, (S. de), *Christophe Colomb*, Paris, 1952 (trad. R. Guyonnet).
TAVIANI (P.E.), *Cristoforo Colombo : la genesi delle grande scoperta*, Novare, 2 vol., 1974.
HUGUES (L.), *L'opera scientifica di Cristoforo Colombo*, 1892.
NUNN (G.E.), *Geographical conceptions of Colombus*, New York, 1924.
REVELLI (P.), *Cristoforo Colombo e la scuola cartografica genovese*, Gênes, 1937.
HOUBEN (H.), *Christophe Colomb*, Paris, 1979 (traduit de l'anglais).

Gênes et le monde génois

MAGNALI (A.), *Precursori di Colombo*, Rome, 1935.

AVEZAC (A. d'), *L'expédition génoise des frères Vivaldi à la découverte de la route maritime des Indes orientales au XIIIe siècle*, Paris, 1859.

HEERS (J.), *Gênes au XVe siècle. Activités économiques et Problèmes sociaux*, Paris, 1961, éd. abrégée 1971.

BALARD (M.), *La Romanie génoise* (*XIIe-début du XVe siècle*), Gênes, 2 vol., 1978-1979.

Portugal et la genèse du projet

GAFFAREL (P.), *Les découvertes françaises du XIVe au XVe siècle*, Paris, 1888.
GODINHO (V.M.), *Les grandes découvertes*, Coïmbre. 1953.
CHAUNU (P.), *L'Expansion européenne du XIIIe au XVe siècle*, Paris, 1969.
HAMBIS (L.), *La Description du Monde* (*Marco Polo*), Paris, 1955.
ATKINSON (G.), *La littérature géographique française de la Renaissance*, Paris, 2 vol., 1927-1936.
BERNAUDE (J.), *L'Astronomie nautique au Portugal à l'époque des grandes découvertes*, Berne, 1912.
POULE (E.), *Les instruments de la théorie des planètes selon Ptolémée*, Thèse de doctorat, Université de Paris-Sorbonne, 1979.
CORTESAO (A,). MOTA (A.), *Portugaliae Monumenta Cartographica*, Lisbonne, 5 vol., 1960.
CORTESAO (A.), *Cartografia e cartofrafos portugueses dos seculos XV e XVI*, Lisbonne, 2 vol., 1935.
LAGUARDA TRIAS (R.A.), *La aportación cientifica de Mallorquines y Portugueses a la cartografia nautica en los siglos XIV al XVI*, Madrid, 1963.
BAIAO (A.), *Historia de expansào portuguese no mundo*, Lisbonne, 1 vol., 1938-1940,
PEREZ (D.), *Historia dos Descobrimientos Portugueses*, Coïmbre, 1960.
BURON (E.), *l'Imago Mundi de Pierre d'Ailly*, Paris, 3 vol., 1930.
DA FONSECA (Q.), *Os Navios do Infante D. Henrique*, Lisbonne, 1958.
GUILLEUX DE LA ROÉRIE, *Navires et marins*, t. I, Paris, 1946.

RUBIN DE CERVIN (G.-B.), *Bateaux et batellerie de Venise*, Lausanne, 1978.

Colomb et l'Espagne

MERRIMAN (R.B.), *The Rise of Spanish Empire in the Old World and in the New*, New York, 4 vol., 1918-1934.

LOPEZ (R.), « *Alfonso el Sabio y el primer almirante genovès de Castilla* », *Cuaderno de Historia de España*, Buenos Aires, 1950.

PÉREZ-EMBIZ (Fl.), *El Amirantazgo de Castilla, hasta las Capitulaciónes de Santa Fè* (*Anuario de Estudios Americanos*), Séville, 1944.

CARANDE (R.), « *Sevilla, fortaleza y mercado* » *Anuario de Historia del Derecho Español*, Madrid, 1925.

LADERO QUESADA (M.A.), *Andalucia en el siglo* XV, Madrid, 1974.

LADERO QUESADA (M.A.), *Historia de Sevilla*. *La ciudad medieval*, Madrid, 1976.

SAUER (C.O.), *The Early Spanish Marin*, Berkeley et Los Angeles, 1966.

GUILLAMAS Y GALIANO (F.), *Historia de Sanlucar de Barrameda*, Madrid, 1858.

VIGNAUD (H.), *Histoire critique de la grande entreprise de Christophe Colomb*, Paris, 2 vol., 1911.

ANGEL ORTEGA (FR.), *La Rabida*, *historia documental critica*, Séville, 4 vol., 1925-1926.

TORRE Y DEL CERRO (J. DE LA), *Beatriz Enriquez de Harana y Cristobal Colón*, Madrid, 1933.

NIETO CUMPLIDO (N.), *Cordoba en el siglo XV*, Cordoue, 1973.

GERBET (M.-Cl.), *La noblesse dans le royaume de Castille*, Paris, 1979.

CATALINA GARCIA (J.) éd., *Fray Josè de Siguenza. Historia de la Orden de San Jeronimo*, Madrid, 2 vol., 1907-1909.

PESCADOR (Maria Del Carmen), « *La hosperia real de Guadalupe* », *Revista de Estudios Estremeños*, 1965.
BOSCOLO (A.), « *Gli Insediamenti genovesi nel Sud della Spagna all'epoca di Cristoforo Colombo* », dans *Atti del III Congresso Internationale di Studi Colombiani*, Gênes, 1977.
OTTE (E.), « *Los Sopranis y los Lugo* », dans *Il Coloquio de Historia Canario-Americana* (*1977*), 1979.

Le Nouveau Monde

VON HUMBOLT (A.), *Examen critique de l'Histoire de la Géographie du nouveau monde*, Paris, 3 vol., 1836.

ULLOA (L.), *La Genèse de la découverte de l'Amérique*, Paris, 1927.

CHAUNU (P.), *L'Amérique et les Amériques*, Paris, 1964.

GOULD Y QUINCY (A.), « *Nueva lista documental de los Tripulantes de Colon en 1492* », *Boletin de la Real Academia de la Historia*, Madrid, 1924 et 1928.

MANZANO MANZANO (J.), *Colón Descubridor de America del Sur en 1494*, Caracas, 1972.

HARRISSE (H.), *Les Corte-Real et leurs voyages au Nouveau Monde*, Paris, 1883.

VIGNAUD (H.), *Americ Vespucce* (*1451-1512*), Paris, 1917.

OTTE (E.), *Las perlas del Caraïbe : Nueva Cadiz de Cubagua*, Caracas, 1977.

VANNINI DE GERULEWICZ (M.), « *L'America agli occhi dei primi scropitori* » dans *Atti del III Convegno di Studi Colombiani*, t. III (1977), Gênes, 1979.

PÉREZ DE TUDELA BUESO (J.), « *La Negociación colombiana de las Indias* », *Revista de Indias*, 1954-1955.

PÉREZ DE TUDELA BUESO (J.), « *La Quiebra de la factoria y el nuevo poblamiento de la Española* », *Ibid*, 1955.

DOMINGUEZ COMPANYS (FR.), *La Isabela, primera ciudad fundada por Colón en America*, La Havane, 1947.